

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



UN GENT



Digitized by Google

Digitized by Google

138 L 1

MERCURE

DE

FRANCE,

LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME DIXIÈME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE DE FRANCE.

AN

BIBL. UNIV. GENT

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ÉLOGE DE LA PAUVRETÉ,

FRAGMENT *du poème de l'Imagination* (1).

(Dans les vers qui précèdent, le poète parle des allarmes de la mort.)

De loin la pauvreté semble encor plus cruelle;
J'ai doublement le droit de réclamer pour elle,
Je fus pauvre long-temps, sans être malheureux,
Je fus riche un moment, sans être plus heureux;
Un vain accroissement de jouissances vaines
Ne fit que varier mes plaisirs et mes peines.
A mon premier état le destin m'a rendu,
J'avais bien peu gagné, j'ai donc bien peu perdu.
Mais l'homme soutient mal tout ce qu'il exagère;
J'aime la pauvreté qui n'est pas la misère.

(1) On a vu, sous le nom de M. Delille, dans les recueils et dans les journaux, beaucoup de vers qui ne sont pas de lui. Le morceau que nous nous empressons d'offrir à nos lecteurs, est le seul fragment de ses poëmes qu'il avoue; tout ce qui en a paru, jusqu'à ce jour, a été plus ou moins défiguré. Il a peint, dans les vers qu'on va lire, son caractère, ses goûts et sa situation. Les amis de la bonne littérature se réjouissent de voir M. Delille rendu à sa patrie, et ils verront qu'il est revenu avec tout son talent.

Digitized by Google

Ce poète chéri, de Mécène fêté,
Horace, la nommait la médiocrité.
La vertu quelquefois se perd dans l'abondance,
Mais la sagesse même accepte un peu d'aisance;
La pauvreté flétrit et dégrade le cœur,
Des plus mâles vertus le besoin est vainqueur;
Moi-même, qui frémis au seul nom d'esclavage,
J'ai senti quelquefois trébucher mon courage,
Chanceler ma constance, et de mon cœur hautain
Fléchir la fermeté sous le poids du destin,
Grâce au délire affreux qui, par des maux sans nombre,
Du bonheur tant promis nous fit acheter l'ombre.
En vain le froid Sénèque, auprès de son trésor,
Nous prêche l'indigence et décrédite l'or;
La fortune a son prix : l'imprudent en abuse,
L'hypocrite en médit, et l'honnête homme en use.
Toi qui, dans ton tonneau, mal nourri, mal vêtu,
Y logeas la folie auprès de la vertu,
Tu peux jetter ta coupe, orgueilleux Diogène,
Et boire dans tes mains; moi je garde la mienne,
Et si la mode encor voulait que les Houdon,
Les Moreaux, les Pajoux, rivaux d'Alcymedon (1),
Gravassent sur ses bords le lierre qui serpente,
Ou les bras tortueux de la vigne rampante,
Malgré toi, je saurais en connaître le prix.
Mais combien tu me plais, lorsque d'une souris
Les miettes de ton pain t'attirant la visite,
Tu t'écriais gaîment : J'ai donc un parasite.
J'ai donc le superflu. — Voltaire avec raison
Le jugeait nécessaire, et je le crois fort bon.
Mais, dès que le travail a vaincu la misère,
Le superflu n'est pas bien loin du nécessaire;
La simple pauvreté le trouve à peu de frais.

(1) Alcymedon était un des plus habiles graveurs de coupes de l'antiquité.

Digitized by Google

Mais vois que de tourmens, que d'efforts, que d'apprêts
Dans ses pompeux besoins exige l'opulence!
A toute la nature elle fait violence;
Le printemps en hiver usurpe ses jardins;
Les glaces en été rafraîchissent ses vins;
Du fougueux Aquilon craint-elle la furie?
Des pièges sont dressés au rat de Sybérie;
Pour elle il faut braver les saisons, les frimats;
Il faut des matelots, du canon, des soldats;
Il faut, pour ses habits, que l'Amérique enfante
La pourpre d'un insecte, et l'azur d'une plante;
Il faut, pour ses festins, tirer d'un sol nouveau,
La fève d'un arbuste et le miel d'un roseau.
Où courent ces vaisseaux voguant à pleine voile?
Dans les champs du Bengale ils vont chercher la toile,
Qui, gonflée en cravatte et pliée en turban,
Pare le cou d'un fat ou le front d'un Sultan;
Ou ces cailloux brillans que Golconde nous donne,
Ou ce globe argenté que la nacre emprisonne,
Ou l'émail du Japon, ou le thé des Chinois.
L'or commande; partez, tourmentez à la fois
Les hommes, et les vents, et la terre, et les ondes;
Le déjeûné du riche occupe les deux mondes.

La pauvreté ne trouble et ne tourmente rien.
Pour son goût, pour ses yeux, tout est beau, tout est bien,
Et sans chercher au loin la douce Malvoisie,
Le vin de ces côteaux pour elle est l'ambroisie.
Approchez, pénètrez sous ses rustiques toits;
Deux déesses que j'aime y règnent à la fois,
Du pauvre vertueux l'une et l'autre est l'amie;
L'une est la propreté, l'autre l'économie;
L'une embellit sa table, assaisonne ses mets,
Fait reluire l'étain de ses humbles buffets;
Et du doux avenir préparant les délices,
L'autre impose au présent de légers sacrifices;

Digitized by Google

O! que l'homme est trompé! Combien il connaît peu
Et les secrets du monde et les desseins de Dieu.
La fortune à ses yeux semble d'abord bizare;
Libérale pour l'un, pour l'autre elle est avare;
Elle crée, au hasard, les petits et les grands;
Forme l'ordre inégal et des biens et des rangs;
D'une main dédaigneuse, en aveugle elle jette
Le sceptre d'un côté, de l'autre la houlette;
Mais bientôt compensant ses rigueurs, ses bienfaits,
Elle-même se rit des présens qu'elle a faits.
En peines, en plaisirs l'illusion féconde,
Rétablit en secret l'équilibre du monde,
Et la crainte et l'espoir, balançant nos destins,
Ont bien avant nos lois nivelé les humains.

Oui, tout paie un tribut à la misère humaine,
Le riche par l'ennui, le pauvre par la peine;
A l'un le travail pèse, à l'autre le loisir;
Combien vont, l'or en main, mendier le plaisir!
Pauvres riches! Ces biens que vous croyez les vôtres,
Combien l'illusion souvent les donne à d'autres!
A qui sont ce grand parc et ce pompeux jardin?
Sur la foi d'un vain titre ou d'un vieux parchemin,
Tu les crois bonnement au seigneur de la terre,
Mais non, ce n'est point là le vrai propriétaire;
Veux-tu le voir? regarde; il est dans ce bosquet,
Un Virgile à la main, comparant en secret
Le poète et les champs, l'art avec la nature,
Et devant le modèle admirant la peinture;
Pareil à ces oiseaux dont il entend la voix,
Comme eux, sans soin, sans gêne, il jouit de ces bois.
C'est pour lui qu'on traça ces belles promenades,
Que s'étendent ces lacs, que tombent ces cascades;
Leurs seigneurs rarement en supportent l'ennui;
Les droits en sont pour eux, les délices pour lui:

Digitized by Google

Tel chez son noble ami, dans sa belle vallée,
S'emparant d'un bosquet, d'un berceau, d'une allée,
Sans soins, sans gens d'affaire, et partant sans souci,
Jean-Jacques fut souvent le vrai Montmorency.

DELILLE.

CONTE.

Tout proche de sa dernière heure,
Un moribond plein de regret,
Disait à sa moitié : ma femme, c'en est fait ;
Je sens bien qu'il faut que je meure.
Que j'ai douleur de te quitter ainsi !
O compagne la plus chérie !
Toi, qui faisais ton plus tendre souci
De suivre en tout ma fantaisie.
Hélas ! oui, dit Babet, tu sais combien pour toi
Je fus toujours humble et soumise,
A te rien refuser, onc on ne m'a surprise,
Ta volonté faisait ma loi.
Mais puisqu'enfin la parque trop sévère
A tous mes soins vient te ravir,
Reçois du moins encore, avant que de mourir,
De ma docilité cette marque dernière ;
Parle, dis, cher époux, où veux-tu qu'on t'enterre ?

H. L.

LOGOGRIPHE.

Par mon esprit, par ma beauté,
Je fus jadis célèbre en France.
Il n'est aucune différence
Entre mon cœur, ma tête et l'autre extrêmité.
De cette triple ressemblance
Sans t'étonner, mon cher lecteur,
Enlève-moi la tête, arrache-moi le cœur,

Digitized by Google

Et de femme aimable et jolie
Je deviens un prince d'Asie
Dont un peuple entier, dit-on,
Autrefois a pris le nom.
Poursuis, et que rien ne t'arrête,
Tranche d'un même coup et ma queue et ma tête,
J'offre à tes yeux surpris une Divinité.
Dans ce nouvel état si mon cœur m'est ôté,
Je suis encore une Déesse,
A qui pour prix de sa tendresse
Jupiter fit présent de l'Immortalité.

CHARADE.

On s'expose souvent à boire mon dernier,
Lorsque, peu délicat, on fera mon premier
A l'objet méprisé qu'on nomme mon entier.

Par un Abonné.

ÆNIGMA.

Arte meâ pereo, tumulum mihi fabricor ipse;
Fila mei fati duco, necemque neo.

TRADUCTION.

Mon art me fait périr, je construis mon tombeau;
C'est en filant ma mort que je suis mon bourreau.

Par le citoyen VERLHAC, *de Brive.*

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *porc-épic.*

Le mot du Logogriphe est *flambeau*, où l'on trouve *lambeau, ambe, beau* et *eau.*

Le mot de la Charade est *Bordeaux.*

Digitized by Google

Sur l'édition stéréotype de Montaigne, par les soins du citoyen Naigeon, an X.

Le ministère de la critique que nous professons, doit être considéré, dans l'état actuel des lettres, comme un ministère de sévérité et de justice. Ce n'est plus le temps où l'on s'occupait d'amuser les beaux esprits d'une nation oisive et voluptueuse, où l'art de juger d'un roman et d'un couplet, paraissait à l'homme de lettres un emploi digne de ses soins. Nous sommes appelés à des choses plus grandes, et à des pensées plus sérieuses. Nous venons après un siècle de frivolités et d'erreurs. Nous succédons à des hommes qui ont employé toutes les subtilités de l'esprit, et toutes les richesses de l'éloquence à changer les mœurs et à pervertir les idées de leur nation. Ils ont parlé de tout, et ils ont parlé devant une génération qu'éblouissaient leurs talens. Toutes les graces de la séduction étaient sur leurs lèvres. Il ne leur a manqué que les qualités dont l'honnête homme fait gloire, un sens droit et un cœur juste. L'illusion par laquelle ils ont regné sur les esprits, leur a survécu. Le monde est encore sous le joug de leur réputation; et telle est la force de l'enchantement ou de l'habitude, que ceux même qui sont convaincus de leurs travers, ne nous pardonnent pas d'avoir raison contre eux.

Mais quelque ménagement que l'on doive à cette faiblesse, le soin de la vérité qui nous est confié, ne nous engage que trop souvent dans la malheureuse nécessité de nous élever

Digitized by Google

contre ces admirations aussi insensées que pernicieuses. Il faut faire attention que ces hommes universels du dix-huitième siècle, ont écrit sur toute espèce de sujets Il serait difficile d'imaginer quelque vérité qu'ils n'aient pas attaquée, ou quelqu'erreur qu'ils n'aient pas soutenue. Peut-on même se rappeler quelque nom illustre dans les lettres, par le génie et par la vertu, dont ils n'aient pas cherché à ternir la réputation? J'en pourrais citer mille exemples! mais je sens que cette honte fatigue des cœurs Français. Dira-t-on que c'est juger avec trop de rigueur? Mais peut-on se condamner plus sévèrement et plus naïvement tout ensemble, que ne l'a fait ce bel esprit, lorsqu'il avoue que *les Lettres humaines sont devenues*, de son temps, *très-inhumaines*? Voilà donc, selon lui-même, le fruit de tout cet étalage philosophique; c'est d'avoir converti la scène littéraire en une arène de gladiateurs; et si les lettres influent sur les mœurs, que devait attendre la société de cet exemple? Peut-on, sans se fermer les yeux, ne pas voir la liaison de ces deux choses? Et y a-t-il quelque ombre de bon sens à disputer à la philosophie, la gloire qu'elle n'a cessé de revendiquer dans notre révolution? Nous arrêterons-nous aux démentis de quelque adeptes, lorsque nous avons les aveux du maître? *Ex ore tuo te judico, serve nequam.* Il faut l'avouer, toutes ces choses sont trop récentes pour qu'on puisse, avec quelque bonne foi, s'en dissimuler le danger. Ces souvenirs n'ont pu manquer de laisser des traces profondes. Sur quelque sujet que nous écrivions, ils nous reviennent en

Digitized by Google

foule à l'esprit ; ils nous affligent, ils nous importunent, ils nous poursuivent jusques dans la solitude de nos pensées ; ils détruisent tout le charme des lettres : leur étude n'a plus rien que de sombre et d'épineux. Cette fleur de politesse et d'enjouement, cultivée par ces heureux génies du siècle de Louis XIV, s'est déséchée entre les mains de ces philosophes arides qui n'ont su que répandre dans les cœurs de désolantes doctrines ; et dans ces routes où nous marchons après eux, nous nous trouvons arrêtés à chaque pas, ou par quelqu'opinion fausse qui met en péril les vérités les plus salutaires, ou par quelque calomnie qui nous impose le devoir d'une réfutation pénible.

La philosophie nous prêche avec beaucoup d'éloquence, l'oubli des fautes et des maux passés : elle a ses raisons pour cela. Le philosophe qui ne voit rien au-dessus de l'intérêt de son repos, écarte tout ce qui peut le troubler. Il fait mieux, il l'oublie : *Jucunda oblivia vitæ*. Voilà sa profonde sagesse ; il peut s'en applaudir, s'il veut. Mais au regard d'une raison plus parfaite, l'oubli des maux n'est ni un bien ni une vertu ; il faut s'en souvenir, pour les pardonner ; il faut s'en souvenir, pour qu'ils servent à notre instruction.

Voilà ce qui nous fait une loi pressante de revenir si souvent sur les mêmes idées et sur les mêmes hommes. Mais en attaquant cette philosophie fausse et destructive, c'est une raison qu'on n'en prenne qu'une plus haute idée de notre respect pour la philosophie véritable. Que notre aversion pour l'une, soit la mesure de notre amour pour l'autre : c'est ce qui est juste

Digitized by Google

et conséquent. L'erreur, à proprement parler, n'excite point de haine. Dans un être aussi faible et aussi borné que l'homme, elle ne demande que de l'indulgence; et si la philosophie du siècle s'était renfermée dans ce caractère, elle n'inspirerait que de la pitié. Mais ses auteurs ne se sont point arrêtés là; au malheur de se tromper, ils ont joint le dessein de corrompre. Ils ont fait trophée de cette dépravation; et l'on ne peut pénétrer dans les vues secrètes de leur plan, sans considérer, avec quelqu'épouvante, ce que le cœur humain recèle dans ses abîmes. Je sais que bien des gens refusent encore de reconnaître ce dessein : c'est une simplicité que j'admire et qui me fait envie. Il n'est point agréable d'avoir une conviction si forte de la perversité des hommes; mais s'il est bon d'être charitable, il ne faut pas non plus que ce soit jusqu'à la crédulité.

Lorsqu'on voit des philosophes compter, au nombre de leurs talens, l'art de falsifier les meilleurs livres, pour y produire, sous un nom respectable, leurs opinions corrompues, peut-on, avec la plus haute mesure d'indulgence, conserver des doutes sur leurs intentions? Accordons qu'en se trompant, on puisse faire un mauvais livre; mais travailler à empoisonner ceux qui sont bons, assurément c'est plus que de l'erreur. Tranchons le mot; c'est une bassesse de cœur et d'esprit, dont il semble que des philosophes devaient rougir de donner l'exemple. Les anciens regardaient cette action comme une espèce d'adultère moral; et de là est venue l'expression, *adulterare scripta*. Il y a, dans cette manœuvre, une complication de hardiesse et

Digitized by Google

de lâcheté qui étonne. Car, dénaturer les pensées des grands hommes, n'est-ce pas avouer qu'on craint le pouvoir de la vérité et du génie? Lorsque M. Condorcet, par exemple, dans son édition des Pensées de Pascal, se permit de retrancher toute la partie dogmatique qui renfermait les opinions de ce prince de la vraie philosophie, pour n'y laisser que le venin du scepticisme dans des objections présentées avec autant de force que de sincérité, n'était-ce pas manquer tout-à-la-fois de politique et de pudeur? et lorsque les philosophes, tout fiers de ce chef-d'œuvre de leur industrie, triomphaient à dire que les argumens de Pascal ne les embarrassaient pas, quelle forfanterie et quelle contradiction pitoyables! Qu'il était aisé de les confondre d'un mot! car enfin, pourquoi prendre la peine de dénaturer et de retrancher ce qui ne leur causait aucun embarras? Voilà des gens bien sottement pris dans leurs propres filets; ils n'ont pas vu que leur manège tournait contre eux-mêmes; que cet esprit de ruse qui devait signaler leur adresse, ne signalait en effet que la faiblesse de leur cause; car on peut conclure hardiment que tout livre qu'ils ont pris soin de falsifier est pour eux un livre très-inquiétant; que toutes les propositions qu'ils en ont retranchées, ont été jugées par eux-mêmes d'une force supérieure à toute critique; et qu'enfin ils n'ont attaqué par ces voies lâches et détournées que ce qu'ils ont désespéré de détruire à force ouverte.

Rien ne m'a plus inspiré le desir de lire les lettres du grand mathématicien *Euler*, que d'apprendre qu'on leur avait fait l'honneur

Digitized by Google

d'en donner une édition philosophique, c'est-à-dire pleine d'altérations, de falsifications et de retranchemens; des géomètres sans esprit n'ont pu supporter qu'un homme en qui ils reconnaissaient une raison supérieure, et qui avait été leur maître, déclarât hautement sa religion. Et je conçois, en effet, que le témoignage d'un esprit de cette trempe, puisse embarrasser un parti qui, parmi ses plus fermes colonnes, ne compte pas un seul homme d'un vrai génie. C'est dans cet embarras si mal déguisé, qu'il faut chercher la source de tant de calomnies répandues contre les réputations les plus respectables, et je ne crains pas de dire, que l'homme, qui a pris à tâche d'insinuer des doutes sur la bonne-foi de Bossuet, et de dénigrer Pascal, n'était, avec tout son esprit et tout son fiel, qu'un lâche incapable de supporter le poids de ces grands noms.

L'art de falsifier les livres fut singulièrement perfectionné dans le temps que la vertu était à l'ordre du jour. On assure que, sous le ministère de François de Neufchâteau, on suivit à cet égard un plan très-philosophique qui s'accordait, on ne peut mieux, avec le progrès des lumières. C'est à cette époque que remonte l'édition stéréotype de Montaigne, dont il importe de faire remarquer les beautés au public.

Montaigne avait donné, de son vivant, deux éditions de ses essais, l'une in-8°. en 1580, et l'autre in-4°. en 1588. Il en préparait une nouvelle, lorsque la mort le surprit en 1592. Mademoiselle de Gournai, sa fille d'alliance, héritière de ses papiers, se chargea du soin de cette nouvelle édition. Elle parut trois ans après,

Digitized by Google

Il y est dit expressément, dans le titre, qu'elle fut faite sur une copie trouvée après le décès de l'auteur. Et c'est de quoi le public pouvait juger sans illusion, puisque cette édition avait été augmentée d'un tiers de plus que les éditions précédentes. Or, personne n'a jamais contesté la vérité de ces additions, et le nouvel éditeur lui-même reconnaît qu'elles sont de Montaigne. Il y trouve *son style, son esprit, son faire*. Cette édition devait donc naturellement servir de modèle aux éditions subséquentes, et il n'y avait pas moyen d'espérer rien de plus parfait ni de plus conforme aux vues de l'auteur. Cependant, les philosophes de l'an 2, à force de déterrer tout ce qui appartenait aux vivans et aux morts, trouvèrent, je ne sais où, un exemplaire de l'édition de 1588, chargé, à ce qu'ils disent, de notes marginales de la main de Montaigne. Delà grand bruit, grand triomphe dans le parti. On prévoyait apparemment l'usage ingénieux qu'on pouvait faire de cette découverte. Mais quand le fait serait vrai, (et il est encore permis d'en douter), tout ce qu'on en pourrait conclure, c'est que cet exemplaire était un ouvrage de rebut que Montaigne n'entendait pas qu'on produisît, puisqu'il avait laissé une copie infiniment plus perfectionnée et plus considérable. La chose ne paraît pas souffrir de replique. Et, en effet, les héritiers de Montaigne avaient connu et rejetté cet exemplaire imparfait. L'éditeur stéréotype en doute, page 96, tom. 3. not., mais il l'assure page 135, même volume.

Comment concevoir, après cela, qu'il soit entré dans la tête d'un philosophe, de faire

Digitized by Google

imprimer cette copie visiblement incomplette, tandis que le vrai texte de Montaigne nous était conservé dans une édition postérieure? Où en serions-nous, si l'on exécutait la même chose sur tous les écrivains? Je demande ce qu'un Vandale pourrait imaginer de mieux pour faire rétrograder les connaissances humaines. Une conduite aussi opposée aux premiers principes du sens commun, ne peut s'expliquer que par le projet de faire dire à Montaigne ce qu'il n'a pas dit, ou tout au moins ce qu'il n'a pas voulu publier. Je n'entreprendrai pas une confrontation pour laquelle il faudrait plus de temps et plus de goût que je n'en ai pour cette sorte d'occupation. Mais voici un passage qui pourra intéresser les curieux, (pages 179 et 180 du tome I.)

Dans toutes les éditions, Montaigne dit: Que s'il se trouve un enfant qui préfère d'ouïr une fable plutôt que la narration d'un beau voyage ou un sage propos; le jeu des bateleurs aux exercices militaires; et la victoire de la paume ou du bal, à celle du champ de Mars, il n'y trouve autre remède, *sinon qu'on le mette pâtissier dans quelque bonne ville, fût-il fils d'un duc, etc.* Cette décision, plus plaisante que sensée, respire la bonne humeur du philosophe gascon. Mais, dans la nouvelle édition, c'est un tout autre style. On lui fait dire qu'il faut qu'un précepteur, aussitôt qu'il découvre un tel défaut dans son élève, *l'étrangle s'il est sans témoins, ou qu'on le mette pâtissier, etc.* Peut-on rien imaginer de plus choquant et de plus baroque qu'une pareille alternative? comme s'il n'y avait pas de milieu entre étrangler quelqu'un

Digitized by Google

qu'un et en faire un pâtissier! La logique et l'humanité sont également violées dans ce passage, dont l'altération saute aux yeux, car il y règne un mélange d'atrocité et de plaisanterie qui ne saurait partir de la même main. On voit percer la griffe du tigre à travers cette falsification, et quand il serait vrai que Montaigne, dans un accès d'humeur noire, eût écrit la note qu'on lui attribue, était-ce une raison de tirer de l'obscurité ce que lui-même y avait condamné ?

Cette objection n'est que pour le public. Elle n'est pas pour l'éditeur, qui trouve ce passage admirable. Il s'appesantit dessus dans un commentaire de deux pages, où il prétend démontrer que cette petite précaution d'*étrangler* un jeune homme, *pourvu que ce soit sans témoins*, est un de ces remèdes philosophiques *que l'intérêt public et la raison d'état justifient toujours.* C'est à-peu-près ainsi que raisonnait ce bourreau espagnol qui voulait prouver à *Dom Carlos* qu'il n'y avait rien de mieux que de l'étrangler. Les pères n'ont qu'à confier leurs enfans à ce philosophe, on peut être sûr qu'il les corrigera très-bien avec sa *raison d'état*, et, *pourvu que ce soit sans témoins.*

Il cherche ensuite querelle à Rousseau, pour avoir dit que *tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses.* Il raccomode cette erreur en soutenant qu'il n'y a ni bien ni mal; car, dit-il, *tout est lié, et le bras de fer du destin enchaîne tout*, donc *on ne naît ni bon ni méchant.* Mais admirez cette puissante logique : il vous permet de dire qu'*on est heureusement ou malheureusement né*, et cet

BIBL. UNIV. GENT

Digitized by Google

habile homme ne se doute pas que c'est rétablir, dans d'autres termes, la distinction du bien et du mal.

Etes-vous curieux de savoir comment il se fait qu'on est *heureusement ou malheureusement né* ? Le voici : Il n'y a rien de plus clair. Nous avons une *substance renfermée dans la tête, qu'on ne connaît pas encore.* Mais en attendant qu'on la connaisse, il est évident que cette substance, par son *idiosyncrasie, nous porte plus ou moins fortement dans notre manière de concevoir, à l'ordre ou au désordre*, et par conséquent c'est cette *idiosyncrasie*, comme tout le monde l'entend à merveille, *qui est la cause de tout le bien et de tout le mal*; donc il est démontré qu'*il n'y a ni bien ni mal, ni vice ni vertu ;* et voilà précisément ce qui fait qu'on est *heureusement ou malheureusement né.* Il n'y a rien de plus satisfaisant que cette explication, elle est presqu'aussi claire que celle du Médecin malgré lui.: *Cabricias arci thuram catalamus singulariter..... Et voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.*

C'est un grand métaphysicien que ce citoyen Naigeon. Jamais, sans lui, nous n'aurions pu concevoir pourquoi il nous avait donné une si méchante édition de Montaigne. Mais voilà qui est expliqué : c'est cette *idiosyncrasie*, cette *substance qu'on ne connaît pas encore*, qui en est la cause. Cette qualité occulte a d'étranges effets. Qu'on essaye, par exemple, de décider cette question : Lequel vaut le mieux d'être extrêmement porté au bien, ou extrêmement porté au mal ? Vous seriez peut-être tenté de croire que c'est le premier qui est préférable. Mais le

Digitized by Google

citoyen Naigeon a encore découvert avec son *idiosyncrasie*, qu'il n'y a rien à gagner ni d'un côté ni de l'autre, parce que *tout ce qui prédomine dans l'homme, soit le bien, soit le mal, l'avoisine plus ou moins de la folie.* Ainsi, un homme très-vertueux, et un homme très-méchant, sont également fous tous deux; par la même raison, celui qui est excessivement ingénieux n'est pas plus avancé que celui qui est excessivement sot; entre Pascal et le citoyen Naigeon, il n'y a pas la plus petite différence. Voilà ce que c'est que l'*idiosyncrasie!*

CHARLES D.

TRAITÉS de législation civile et pénale, *précédés de principes généraux de législation, et d'une vue d'un corps complet de droit, terminés par un essai sur l'influence des temps et des lieux relativement aux lois; par M.* Jéremie Bentham, *jurisconsulte anglais, publiés en français par* Et. Dumont, *de Genève, d'après les manuscrits confiés par l'auteur.* 3 *vol. in-8°. Paris, chez* Bossange *et compagnie, libraires, rue de Tournon.*

Un long titre fait presque toujours mal juger de la clarté d'un ouvrage; on redoute la lecture d'un livre qui a besoin d'être annoncé avec tant de détails. Celui-ci est précédé d'un discours fort étendu, et capable de produire l'étonnement, même dans le siècle où nous vivons. On y apprend que les idées sont de M. *Bentham*, la forme des idées, leur suite et leur arrangement de M. *Dumont;* de sorte que si l'un n'avait pas pensé, et que si l'autre n'avait pas eu une patience à toute épreuve, nous serions privés de tout ce qu'annonce le titre prolongé de cet ouvrage. Ce n'est pas ainsi que l'on conçoit

Digitized by Google

la création d'un ou de plusieurs Traités de Législation; tout doit sortir du génie créateur, parce que lui seul a pu se rendre assez maître de son sujet pour lui donner le mode d'existence capable d'assurer sa durée. Dans le bon vieux tems, où l'on était moins pressé de faire des découvertes que de tirer le meilleur parti possible de celles consacrées par l'expérience, un livre sur la jurisprudence, un traité de législation étaient offerts au public comme le fruit de méditations laborieuses et patientes; c'était la vie d'un homme, sa pensée de tous les instans. Maintenant on va toujours devant soi avec son imagination; aussi rien n'est-il moins rare que de rencontrer la tête d'un poète où l'on avait droit d'espérer celle d'un législateur.

M. *Dumont*, qui, par son travail bien plus encore que par ses éloges, a prouvé le cas qu'il fait de *Bentham*, ne peut s'empêcher de dire lui-même :

« Il faut bien avouer que le soin d'arranger, de polir, » a peu d'attrait pour lui. Tant qu'il est poussé par une » force créatrice, *il ne sent que le plaisir de la compo-* » *sition;* sagit-il de donner des formes, de rédiger, de » finir, il n'en sent plus que la fatigue. Que l'ouvrage » soit interrompu, le mal est irréparable; le charme dis- » paraît, le dégoût succède, *et la passion éteinte ne se* » *rallume que pour un objet nouveau.* »

Que tout lecteur impartial pèse les expressions que nous venons de citer, et il sentira qu'elles peuvent trop convenir au jugement que l'on porterait d'un littérateur entièrement dominé par son imagination, pour qu'elles ne forment pas un terrible préjugé contre l'écrivain qui applique son travail aux grands intérêts de l'ordre social. Dans le siècle dernier, on a confondu tous les genres et brouillé toutes les idées; il est de notre intérêt de rétablir les distinctions avouées par le goût, commandées par la raison, et de ne plus souffrir qu'on parle de politique avec enthousiasme, de tolérance avec fureur,

Digitized by Google

et de législation avec passion. Qui veut instruire les hommes, doit d'abord prouver qu'il est calme ; et ce que chacun exigerait pour le précepteur qu'il choisirait à son fils, nous avons tous droit de l'exiger dans les écrivains qui s'annoncent comme les précepteurs du genre humain.

Bentham fonde son ouvrage, et conséquemment toute la Législation, sur le principe de *l'utilité* ; ses réflexions le conduisent à deux aveux : le premier, que ce principe n'est pas infaillible dans son application, parce que beaucoup d'hommes en abuseront, soit par ignorance, soit par mauvaise volonté ; le second, que l'*utilité* a guidé tous ceux qui ont fait des lois, quoiqu'ils ne l'aient pas érigée en principe. En effet, si le premier principe de la législation était encore à découvrir, il n'y aurait eu jusqu'à présent ni société, ni lois, ni gouvernement, et on ne concevrait pas comment tant de nations auraient vécu et prospéré. L'*utilité*, comme base des lois, n'est donc pas une découverte, et l'auteur qui la met en évidence, n'avance en rien la science de la législation, puisque le principe duquel il part, est susceptible et d'abus et de fausse interprétation, comme tous les autres principes.

En vain les hommes se tourmenteront pour ramener les lois à un point fixe ; les lois dépendent de la morale, et la morale n'a pas sa base sur la terre : si vous ne la cherchez pas dans le ciel, vous ne la trouverez jamais. *Bentham* s'est égaré sur les traces d'Helvétius, pour lequel il montre beaucoup trop d'estime ; après lui, d'autres s'égareront encore ; le législateur qui seul a droit de rencontrer la vérité, est celui qui, pour diriger l'homme, ne le sépare point de son créateur. J'appelle l'expérience de tous les siècles à l'appui de cette assertion.

La métaphysique est le dernier fléau que nous ait légué le dix-huitième siècle. Les philosophes ont beaucoup crié contre les théologiens ; à cet égard, je serais un peu de leur avis, car il est remarquable que la manie de trop

Digitized by Google

approfondir, conduit toujours à des querelles dont le dernier terme est la destruction de l'objet discuté; mais les métaphysiciens ne sont-ils pas à la morale, à la législation et à la politique, ce que tant de théologiens ont été à la religion? A force d'examiner l'homme, les métaphysiciens en ont fait une machine; à force de discuter les gouvernemens, ils nous ont jettés dans les révolutions; et tous leurs efforts pour remonter au premier principe des lois, n'ont produit que les milliers de décrets de la Convention. Si nous continuons à les suivre, nous finirons par ne plus croire à rien, pas même à nos sensations. *Bentham* ne veut ni de la *sympathie*, ni de l'*antipathie;* il exige que l'homme réfléchisse avant de juger. Avant de juger les autres, soit; mais lorsque la nature ou l'habitude l'attire vers un objet ou l'en éloigne, comment prétendre qu'il soumette ses sensations à ses réflexions? Si nous n'avions pas des préjugés tout formés pour nous décider dans presque tous les instans de notre vie, nous resterions toujours moralement dans l'indécision des enfans qui commencent à marcher. Ils devinent qu'ils le peuvent, et n'osent pas; quelques mois encore, et l'on sera obligé de leur donner, en prudence, les conseils qu'on leur donnait pour les enhardir; conseils presqu'aussi inutiles dans le second cas que dans le premier. Ils vont ou ne vont pas, parce qu'ils *sentent* qu'ils peuvent aller. S'il fallait sans cesse réfléchir, l'homme serait privé de mouvement; aussi tous les législateurs ont-ils voulu que notre première enfance fut formée par la religion, afin qu'ayant des principes de conduite tracés, afin que ces principes étant devenus des habitudes, nous pussions nous livrer avec confiance et franchise à notre activité naturelle. Rousseau, en prétendant ne parler de Dieu à son élève que lorsqu'il aurait atteint l'âge de la raison, oubliait qu'à aucun âge l'homme ne peut comprendre Dieu, et qu'on ne peut jamais commencer trop tôt à fixer les habitudes morales de l'enfant. Or, c'est là

Digitized by Google

religion seule qui les forme, et nous vivons encore sous son empire, même lorsque nous l'oublions; je dis plus : même lorsque nous la repoussons.

Bentham explique les causes de l'antipathie, et il les trouve toutes dans nos sens, dans nos passions et dans notre vanité; tout cela n'est pas neuf. La législation ne peut combattre notre vanité, c'est l'affaire de la morale; la répugnance de nos sens est souvent au-dessus de notre raison; la religion combat nos passions, et la législation les juge par leurs effets; encore une fois, cela est connu depuis la création du monde. Il n'y a que de nos jours où toutes ces distinctions ont été anéanties, parce qu'effectivement elles ne peuvent l'être que du moment qu'on ôte à la religion son empire. La législation alors essaie de s'en emparer; les lois deviennent confuses, mauvaises, sévères, cruelles même, car il faut mener par la crainte tout peuple qui cesse d'être religieux. Aussi *Bentham* veut-il que la législation respecte la religion, moins pour son utilité peut-être, que parce qu'elle est la propriété de ceux qui y croient; manière de raisonner fausse et dangereuse. Quoiqu'il se montre partisan de la tolérance, il y a des choses qu'il blame dans le catholicisme, et, indépendamment de ce qu'il est protestant, voici ce qui a contribué à le faire tomber dans une erreur qui lui est commune avec bien des gens.

Il y a des choses de la religion qui sont dans l'Etat, on peut les juger hors de la religion, parce qu'elles ont des rapports immédiats avec les lois et le gouvernement. Mais il y a aussi des choses de la religion qui ne sont que dans la religion; personne n'a droit de les juger, et un homme d'une secte étrangère moins que tout autre. La sévérité du chrétien à l'égard de lui-même, son renoncement aux jouissances de la vie, sa mortification peuvent paraître outrés à celui qui fait du *plaisir* et de la *peine*, la base d'un traité de législation, et à celui qui fait de l'*égoïsme*, la base d'un traité

Digitized by Google

de morale ; mais pourquoi s'occupent-ils de juger ce qui est seulement dans la religion, lorsqu'ils ne devraient parler que de ce qui est dans l'Etat. Que de gens se vantent de leur tolérance, et manquent de respect pour la conscience privée de l'homme ! *Bentham*, sans le croire, tombe souvent dans *le principe de l'antipathie*, et c'est sûrement lorsqu'il est entraîné par la *passion* dont il a besoin pour travailler, car il est quelquefois très-raisonnable. Il l'est sur-tout lorsqu'il juge les auteurs qui l'ont précédé, et qui ne pensent pas comme lui.

Quand on veut bien connaître le faux d'un système, on doit moins consulter sa raison que l'écrivain qui établit un système contraire; il en résulte que, sans effort, et même sans croire au système nouveau, on sait à quoi s'en tenir sur les systèmes anciens. Je conseille cette méthode aux amis de la vérité, elle leur épargnera un temps toujours précieux pour eux.

Par exemple, voici une phrase de *Bentham* qui, à elle seule, vaut mieux que beaucoup de volumes, car elle est sans replique.

« Blackstone admire, dans la constitution britannique, la combinaison des trois formes de gouvernement, et il en conclut qu'elle doit posséder toutes » les qualités réunies de la monarchie, de l'aristocratie » et de la démocratie. Comment ne voyait-il pas que, » sans rien changer à son raisonnement, on en pouvait » tirer une conclusion diamétralement opposée, et » toute aussi légitime : savoir, que la constitution britannique devait réunir tous les vices particuliers à la » démocratie, l'aristocratie et la monarchie. »

Puisse cette réflexion frapper ceux qui admirent la constitution d'une nation, sur le témoignage des écrivains de cette nation ! En respectant la prévention nationale, il faut sans cesse se tenir en garde contre elle. Pour moi, je l'avoue, je n'ai jamais pu m'enthousiasmer pour l'histoire romaine, par cette raison que les con-

Digitized by Google

quérans ont seuls jugé les peuples conquis ; il me manque l'histoire de Carthage, écrite par un carthaginois.

Bentham est encore parfait lorsqu'après avoir exposé les rêveries politiques de Hobbes, de Locke et de J.-J. Rousseau, il ajoute :

« Ce qu'il y a de commun dans ces trois systêmes si » directement opposés, c'est de commencer toute la » théorie politique par une *fiction*, car ces trois con- » trats sont également fictifs. Ils n'existent que dans » l'imagination de leurs auteurs ; non-seulement on n'en » trouve aucune trace dans l'histoire, mais elle fournit » par-tout les preuves du contraire. »

Ce jugement admirable fait regretter que l'auteur ait cru avoir besoin de systême pour arriver à la vérité ; jamais homme ne mit plus de bonne-foi dans le desir de la trouver ; il est, à cet égard, d'une candeur si grande, que, quoique jurisconsulte, et jurisconsulte anglais, il dit à ceux de ses lecteurs qui pourraient s'étonner du soin qu'il prend de prouver des choses aussi simples qu'évidentes : « Votre surprise vient de ce que vous » n'êtes pas légiste ; chez nous, la science tue le bon » sens. » Il n'y a pas que les savans en législation qui soient dans ce cas.

Bentham n'est certainement pas un homme ordinaire ; pour arriver à une réputation durable, il ne lui manque que de juger les législateurs et les lois, sans se mettre à la place des premiers, et sans substituer ses propres plans aux secondes. Pour connaître le principal défaut de cet écrivain, il faut relire ce que nous avons cité du discours préliminaire ; mais son génie est tel qu'il arrive souvent à un point connu, fixe et certain, même en s'égarant dans la route. Ses traités de législation ne conviennent pas aux lecteurs, qui tout d'abord abandonnent leur confiance entière à l'écrivain qui les occupe : les hommes qui jugent, qui ne lisent rien sur des objets aussi importans, sans une espèce de méfiance, y trou-

Digitized by Google

veront de quoi satisfaire leur esprit, et de quoi exercer leur jugement. Par-tout où l'auteur examine les idées mises en crédit de nos jours, il pousse la critique jusqu'à la conviction de la fausseté de ces idées. Son chapitre sur le *Duel*, est un chef-d'œuvre de raisonnement, et il faut avouer qu'un anglais a mieux entendu ce que c'est que l'*honneur*, que tous nos grands moralistes français qui, sans tenir aucun compte de la différence des mœurs, nous ont répété mille fois que le duel était inconnu à Spartes, à Rome et à Athènes.

Nous terminerons cet extrait par une citation; on pourrait en faire un grand nombre, car les détails de l'ouvrage valent beaucoup mieux que le plan. L'auteur réfute ceux qui citent toujours la *nature* dans l'état de société, en oubliant que la société s'est formée positivement pour que nous fussions mieux que dans l'état de nature.

« La loi seule a fait ce que tous les sentimens naturels n'auraient pas eu la force de faire. La loi seule » peut créer une possession fixe et durable qui mérite le » nom de propriété. La loi seule peut accoutumer les » hommes à courber la tête sous le joug de la prévoyance, d'abord pénible à porter, mais ensuite » agréable et doux. Elle seule peut les encourager à un » travail superflu pour le présent, et dont ils ne jouiront que dans l'avenir. L'économe a autant d'ennemis » qu'il y a de dissipateurs ou d'hommes qui veulent » jouir sans se donner la peine de produire. Le travail » est trop pénible pour la paresse; il est trop lent pour » l'impatience. La ruse et l'injustice conspirent sourdement pour s'en approprier les fruits; l'insolence et » l'audace méditent de les ravir à force ouverte. Ainsi, » par-tout la sûreté chancelle : toujours menacée, jamais tranquille, elle vit au milieu des embûches. Il » faut au législateur une vigilance toujours soutenue,

Digitized by Google

» une puissance toujours en action pour la défendre
» contre cette foule renaissante d'adversaires. »

« La loi ne dit pas à l'homme : travaille et je te ré-
» compenserai ; mais elle lui dit : Travaille, et les fruits
» de ton travail, cette récompense naturelle et suffisante
» que sans moi tu ne pourrais conserver, je t'en assure-
» rai la jouissance, en arrêtant la main qui voudrait
» les ravir. . . . Si l'industrie crée, c'est la loi qui con-
» serve ; si au premier moment on doit tout au travail,
» au second moment et à tout autre, on est redevable
» de tout à la loi. »

Quel dommage que l'auteur de réflexions aussi justes n'ait pas eu le courage et la patience de ne faire qu'un seul ouvrage, de le faire tout entier lui-même, et de le consacrer à la vérité sans système. Montesquieu s'est tourmenté long-tems avant de trouver le plan de l'*Esprit des Lois* ; enfin il s'arrêta à cette idée si lumineuse de juger les lois d'après le principe de chaque gouvernement, à cette idée si raisonnable de ne séparer aucun résultat de sa cause, à cette idée si grande de ne rien substituer à ce qu'il condamnait, parce que cela est hors du pouvoir des écrivains; et Montesquieu est, de tous les hommes qui se sont occupés d'ouvrages politiques dans le dix-huitième siècle, le seul dont la révolution ait augmenté la réputation. On peut le contredire dans quelques faits particuliers, mais c'est toujours en rendant justice à son mérite. Nous aimons à dire de M. *Bentham* qu'il n'a parlé de ce grand génie qu'avec respect, tandis qu'il traite sans ménagement des écrivains de sa nation que les philosophes de la nôtre ont encore la bonté d'admirer, par la raison qu'ayant pris, dans ces auteurs, toutes leurs idées, s'ils y renonçaient, ils se trouveraient la tête entièrement vide.

F.

Digitized by Google

PRÉCIS HISTORIQUE de la guerre civile de la Vendée, depuis son origine jusqu'à la pacification de la Jaunaie; *avec le tableau politique de cette contrée avant et après la guerre; des notices sur les plus célèbres généraux des deux partis; et un plan de restauration pour ce pays, qui embrasse toutes les branches de l'économie politique: par* P. V. J. Berthre de Bournisseaux *(de Thouars), membre de la société libre des Sciences, Belles-Lettres, et Arts de Paris, etc. 1 vol in-8°. de 330 pages; avec une estampe représentant un Vendéen armé. Prix 3 fr. 60 cent. broché, et 4 fr. 60 cent. franc de port par la poste. A Paris, chez* F. BUISSON, *libraire-imprimeur, rue Haute-Feuille, n.° 20.*

Le titre de cet ouvrage en donne le plan, et l'auteur tient les promesses qu'il a faites dans son titre; il examine d'abord quels étaient l'état, la population, l'agriculture, le commerce de la Vendée avant la guerre. Il expose ensuite le précis historique de cette guerre désastreuse, si terrible dans ses détails, si funeste dans ses résultats, et où les victoires et les défaites étaient également fatales à la France. Delà il passe naturellement au tableau de la situation présente de la Vendée, sous les rapports qu'il vient d'envisager dans sa première partie. Enfin, après avoir sondé la plaie, il indique les moyens de la guérir, de rendre à ce malheureux pays tout ce qu'il a perdu, et même de le rendre plus florissant qu'il ne l'a jamais été, en y améliorant la culture des terres, et en donnant aux différentes branches de son commerce tous les développemens et toute l'activité dont il est susceptible.

Cet ouvrage, dit l'auteur, a été écrit à la lueur des flammes; et cependant il ose protester de son impartia-

Digitized by Google

lité. Long-temps on a donné le nom de brigands aux infortunés Vendéens ; le représentant Lequinio, lui-même, quoiqu'il écrivît en leur faveur, leur a conservé cette dénomination injurieuse ; l'auteur se contente de les désigner sous le nom de rebelles, de révoltés. Il les considère comme un peuple mû par des institutions, des mœurs, des habitudes, des préjugés qui lui sont propres, et qui le distinguent, par des nuances très-tranchées, de toute la masse du peuple français. Nous n'examinerons pas quelle dénomination convenoit alors aux Vendéens ; on sait de combien d'élémens divers se composent les guerres civiles, et il seroit à la fois injuste et odieux de charger tout un pays des crimes de quelques individus. Il y a long-temps d'ailleurs que tout ce que la France a de citoyens éclairés et sensibles ne voit plus dans ce peuple que des individus de la grande famille qu'on a voulu en isoler quelque temps, mais qui n'ont jamais cessé d'en faire partie, et dont il ne s'agit pas de rechercher les torts, mais de réparer les maux.

C'est sur-tout dans la partie de son livre, où il développe ces moyens réparateurs, que le citoyen Berthre s'est montré aussi intéressant par son humanité, par son vrai patriotisme, que par la sagesse des vues qu'il propose. Quelqu'attachants que l'on trouve les tableaux historiques qu'offre cet ouvrage, soit que l'auteur remue les cendres des maisons confondues avec celles des propriétaires, soit qu'il représente le Vendéen cent fois vaincu, et cent fois dispersant à son tour le vainqueur qui le disait anéanti, il n'a point de page plus belle que celle où il invoque pour sa malheureuse patrie, celui qui a su pacifier l'Europe, après l'avoir étonnée par ses victoires.

L'opinion générale attribuait, jusqu'à présent, aux prêtres et aux nobles la guerre de la Vendée. Le citoyen Berthre les justifie de cette imputation. Selon lui, les prêtres et les nobles, loin d'être les instigateurs du

Digitized by Google

peuple, ont été entraînés par le peuple lui-même, qu'avaient exaspéré la tyrannie des jacobins, les persécutions dirigées contre le culte, et la conscription.

Le lecteur verra avec plaisir les caractères des généreux des deux partis, leur conduite, leurs succès, leurs revers; c'est là, sur-tout, qu'il trouvera de l'impartialité. Par-tout où le citoyen Berthre raconte une action de courage, de générosité ou de vertu; il en parle sans avoir égard ni aux personnes, ni aux partis. A ses yeux et dans son livre, il n'y a que des Français dont il plaint les infortunes, et dont il condamne les fureurs et l'aveuglement.

Cet ouvrage est écrit avec feu, et cependant l'auteur y conserve ce caractère de sagesse et de gravité qui convient à l'histoire. Il a été impartial autant qu'on le pouvait être au milieu de tant de souvenirs qui enflamment l'imagination. Enfin, il a senti qu'il fallait étouffer les germes de discorde, et que notre intérêt était de donner beaucoup à l'oubli.

DÉMONSTRATION ÉVANGÉLIQUE, *par J. M. J. Duvoisin, évêque de Nantes, 3e. édition, considérablement augmentée. Paris, à la librairie de la société typographique, quai des Augustins, n°. 70, près le Pont-Neuf.*

C'est bien sur un pareil sujet *que tout est dit.* Les preuves de la religion chrétienne successivement attaquées et défendues, ont été affermies par les secousses mêmes qui devaient naturellement les ébranler. Mais il y a différentes manières de présenter les preuves; et sous ce rapport, nous ne craignons pas de compter ce petit ouvrage avec ceux des Clarke, des Abadie, et de tant d'autres écrivains célèbres qui ont prouvé que *la vérité ne craint pas la lumière.* Le plan de l'auteur

Digitized by Google

est simple ; il a cru, avec raison qu'une seule preuve bien choisie et bien discutée devait faire plus d'effet que dix preuves qui ne seraient qu'effleurées. Il s'est donc borné à l'examen et à la preuve des miracles de J. C. Avant tout, il a dû prouver l'authenticité du Nouveau Testament, et dans cette discussion, il a déployé toutes les ressources d'une érudition et d'une critique judicieuse. Ensuite il passe en revue toutes les preuves des miracles de J. C., qui se tirent de son caractère, de celui de ses apôtres et des autres témoins qui ont cru, de l'établissement même de la religion chrétienne, qui doit être regardée comme un autre miracle, et finit par une réfutation des diverses objections proposées par les anciens et les nouveaux ennemis du christianisme.

Cet ouvrage, déjà si recommandable par la solidité et la force du raisonnement, réunit encore l'avantage, malheureusement trop rare, d'un style pur et d'une élégance soutenue.

NOTICE HISTORIQUE *et critique sur le monument que l'on nomme vulgairement* la Lanterne de Démosthène.

Le monument que l'on a élevé au milieu de la cour du Louvre, est une copie d'un édifice en marbre blanc, qui existe encore aujourd'hui à Athènes. Il est assez bien conservé, et se trouve en grande partie engagé dans les murs de la maison des Capucins de cette ville, qui en ont fait une espèce de petit cabinet. Ce bijou d'architecture, comme on peut en juger d'après l'inscription qui est gravée sur son architrave, fut construit environ trois cent trente ans avant J. C., c'est-à-dire dans le temps où vivaient Démosthène, Apelle, Lysippe et Alexandre-le-Grand. La même inscription nous apprend aussi qu'il

Digitized by Google

fut fait par Lysicrate, qui avait dirigé le chœur des jeunes garçons de la tribu *Acamintas*, dans un jour de fête solemnelle, probablement les Dyonisiaques, pour perpétuer le souvenir de la victoire qu'il avait remportée sur ses compétiteurs les chorèges des autres tribus, et vraisemblablement pour servir de support ou de piédestal à un trépied de bronze, qui était le prix ordinaire du vainqueur dans ces sortes de jeux. Ce trépied n'existe plus aujourd'hui; mais les trous que l'on voit au sommet du fleuron qui couronne le *tholus* ou coupole, indiquent évidemment, par leur disposition en triangle équilatéral, qu'ils étaient destinés à recevoir les pieds de ce prix si ambitionné. La forme générale du fleuron lui-même est triangulaire, et c'est sur les trois volutes qui sont les plus saillantes, que se trouvent les trous dont nous venons de parler; il y en a encore un plus grand au centre de cet ornement, et il servait à sceller un balustre pour tout consolider. Au-dessous des volutes du fleuron, on en voit d'autres sur la coupole, et les unes et les autres étaient réunies par un ornement qui a cédé au temps ou à la barbarie. Il serait bien difficile de dire de quel genre était cet ornement; mais comme les bas-reliefs de la frise représentent Bacchus avec ses Faunes, qui punit les pirates tyrrhéniens, en les métamorphosant en dauphins, ne peut-on pas supposer que l'ornement qui allait d'une volute du fleuron à une volute du *tholus*, était un dauphin? C'est ce qu'a indiqué un architecte anglais. Quant au trépied, il n'y a point de doute qu'il ne fût du genre des deux que l'on voit sur ceux des panneaux circulaires que l'on trouve encore dans l'original, entre les colonnes; je veux dire un trépied à oreilles ou anses.

L'exécution en terre cuite de la copie de ce monument, paraîtra sans doute parfaite à tous les connaisseurs; elle est dans les mêmes proportions que le modèle, mais ne regrettera-t-on pas de voir les colonnes séparées

Digitized by Google

séparées des panneaux qui les réunissaient, et qui donnaient, ce me semble, plus de caractère à cet édifice? Si on le considère dans certains points de vue, il semble que sa coupole ronde se trouve portée par trois colonnes seulement, et dans d'autres, comme ces colonnes sont assez rapprochées, elles paraissent se confondre à l'œil; ce que l'on pourrait regarder comme désagréable. Probablement la nouvelle destination qu'on lui assigne a forcé de faire cette suppression, qui lui donne l'air ginguet d'un petit temple de jardin anglais; les architectes qui en ont donné les dessins, ont trop de connaissances et de goût pour avoir pris ce parti sans y avoir été contraints par la nécessité. Le trépied qui le termine, me paraît trop étroit, trop petit et trop maigre. Je me flatte que ces observations ne blesseront personne, elles sont d'un amateur qui voudrait s'instruire, et non d'un connaisseur qui veut décider; elles lui ont été suggérées en grande partie par la lecture de l'ouvrage de M. Stuart, sur les antiquités d'Athènes, dont la traduction va paraître incessamment.

Il semble inutile, d'après ce que je viens de dire, de chercher à réfuter l'opinion répandue parmi les athéniens modernes, que ce monument servait de retraite et de lieu de travail à Démosthène; ils le nomment : *to phanariton Demostheneos*, la lanterne de Démosthène. Comment se pourrait-il, en effet, que cet orateur en eût pu faire son cabinet; cet édifice, comme on le voit, est d'un trop petit diamètre, il devait être isolé, on n'aperçoit aucun moyen d'y arriver, et tous les entre-colonnemens étaient fermés par les panneaux dont nous avons déja fait mention, comme il n'y a pas lieu d'en douter d'après les traces que l'on rencontre, et d'après l'inspection des colonnes, dont près de la moitié intérieure est d'un diamètre moindre dans toutes que celui de la moitié extérieure, ce que l'on avait fait à cause des panneaux qui se réunissaient derrière les colonnes,

Digitized by Google

et les engageaient d'un peu moins de moitié. On avait taillé, sur les joints de ces deux panneaux, de fortes rainures pour recevoir les colonnes. Au reste, si ce lieu eut été destiné à renfermer quelque chose, il eut été fini dans son intérieur comme à l'extérieur, et la partie cachée des chapiteaux n'est qu'ébauchée, les colonnes ne sont point cannelées dans la moitié que l'on ne voyait pas, etc., etc., etc.

(Article communiqué.)

ERRATA.

Page 586. — Avant-dernière ligne, au lieu de *ces rapports nouveaux*, lisez : des rapports etc.

Page 597, troisième ligne, au lieu de *mouvemens séditieux*, lisez : ressentimens séditieux.

ANNONCES.

Lorsque nous annoncions, dans un de nos précédens numéros, qu'il se préparait une superbe édition de la *Psyché d'Apulée*, en latin et en français, avec les figures de *Raphaël*, dessinées et gravées par *Dubois* et *Marchais*, nous étions bien persuadés que les amateurs y trouveraient tout ce que l'art et les talens peuvent produire, lorsqu'ils se trouvent réunis; nous nous empressons donc d'annoncer que cette édition, soignée sous tous les rapports, vient de paraître chez les libraires *Fournier*, père et fils.

Cet ouvrage manquait à ceux que le goût des arts porte à recueillir tout ce qui doit les illustrer. Les dessins qui décorent cette nouvelle édition, au nombre de trente-deux planches, sont de la plus grande beauté, et doivent faire honneur aux deux jeunes artistes qui nous les ont transmis. Nous aimons à croire que ce premier essai de leurs talens sera reçu des amateurs, de manière à les porter à de plus grandes entreprises. Quant à la partie typographique, son éloge appartient tout entier

Digitized by Google

au nom des *Didot*, incapables aujourd'hui de rien produire de médiocre. Nous avons dit que les caractères employés étaient dûs au burin de *Henri Didot*, frère de *Didot jeune*, dont toutes les éditions consacrent la juste réputation.

Nota. Cet ouvrage, tiré à petit nombre, se vend au prix de 36 francs, chez les citoyens *Dubois* et *Marchais*, rue de l'Eperon, n°. 2; chez *Henri Didot*, graveur, rue du Regard, n°. 810; et chez les citoyens *Fournier père et fils*, imprimeurs-libraires, rue Hautefeuille, n°. 27.

Bibliothèque géographique et instructive des jeunes gens, ou Recueil de voyages intéressans pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse, traduction de l'allemand, de *Campe*, avec des notes du traducteur, tomes 3 et 4, contenant les voyages de *Biron*, *Carteret* et *Wallis*, autour du monde, 2 volumes in-18, ornés d'une carte de la mer du sud, et d'une jolie gravure, chez *Gabriel Dufour*, libraire, rue de Tournon, n°. 1126, et à Amsterdam, chez le même; prix, 3 fr. et 3 fr. 75 c. par la poste.

L'intérêt que la lecture de cet ouvrage ne peut manquer d'inspirer aux jeunes gens, à qui son auteur l'a particulièrement destiné, décidera sans doute l'instituteur, ami de son élève, à le mettre au nombre de ceux dont on ne peut trop recommander l'étude, sous le double but de l'instruction et de l'agrément. Il paraîtra de cette collection, dans l'espace d'une année, douze volumes, ornés de cartes et de figures, à raison de 1 fr. 50 cent. chaque volume; mais on peut souscrire pour les douze volumes à-la-fois, au prix de 15 fr., ce qui réduit le prix du volume à 1 fr. 25 cent.

Considérations sur l'organisation sociale, appliquée à l'état civil, politique et militaire de la France et de l'Angleterre, à leurs mœurs, leur agriculture, leur commerce et leurs finances, à l'époque de la paix d'Amiens. 3 vol. in-8°. Prix, 12 fr., et 15 fr. francs de port. A Paris, chez *Mignerat*, imprimeur-libraire, rue du Sépulcre, n°. 28. Il y en a quelques exemplaires en papier vélin, au prix de 21 francs.

De la Génération des Connaissances humaines; par *J. M. Degerando*, membre de l'Institut national. 1 vol. in-8°. Prix, 4 fr., et 5 fr. par la poste. A Paris, chez *Henrichs*, libraire, rue de la Loi, n°. 1231.

Digitized by Google

Précis de la Philosophie de Bacon, et des progrès qu'ont faits les sciences naturelles par les préceptes et son exemple, avec un appendice sur quelques points particuliers appartenants au sujet général; par *J. A. Deluc*, professeur de philosophie à Gottingue. 2 vol. in-8°. A Paris, chez madame veuve *Nyon*, libraire, rue du Jardinet.

Voyage au Sénégal, ou Mémoires philosophiques et politiques sur les découvertes, les établissemens et le commerce des Européens dans les mers de l'Océan Atlantique, depuis le Cap-Blanc, jusqu'à la rivière de Serre-Lionne inclusivement; suivis de la relation d'un voyage par terre de l'île Saint-Louis à Galam, et terminés par des notes essentielles à cet ouvrage; par *Jean-Baptiste-Léonard Durand*, ancien directeur de la compagnie du Sénégal. 2 vol. in-8°., ou un vol. in-4°. avec un Atlas grand in-4°., composé d'un grand nombre de cartes, plans, fig., etc., précédé du texte *français* ou *arabe* de trois traités de commerce, faits par l'auteur, avec les princes Maures de la rive droite du Sénégal. En tête de l'Atlas est le portrait de l'auteur. Prix, broché, de l'une ou de l'autre édition, 27 fr. A Paris, chez *Henri Agasse*, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n°. 18.

Recherches physiologiques sur la Vie et la Mort; par *Xav. Bichat*, médecin de l'Hôtel-Dieu, professeur d'anatomie, de physiologie et de médecine, membre de plusieurs sociétés savantes. 1 vol. in-8°. 2e. édition. A Paris, chez *Brosson*, libraire, rue Pierre-Sarrazin, n°. 6. Prix, 4 fr. 50 cent., et franc de port, 6 francs.

De la Division la plus naturelle des Phénomènes physiologiques considérés chez l'homme, avec un précis historique sur M. *F. X. Bichat;* par M. *F. R. Buisson*, médecin. 1 vol. in-8°. A Paris, chez *Brosson*, libr., rue Pierre-Sarrazin; n°. 6. Prix, 3 fr. 25 cent, et 4 fr. 50 cent. par la poste.

Avantage d'une constitution faible, apperçu médical; par *Fouquier de Moissemy*. Brochure in-8°. Prix, 1 fr. A Paris, chez *Gabon*, libraire, place de l'Ecole de Médecine.

Tous les Ouvrages ci-dessus annoncés se trouvent aussi chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Digitized by Google

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

Ratisbonne, 11 septembre.

Voici le contenu de la déclaration, lue par le ministre de Bohème, dans la deuxième séance de la députation, relativement aux indemnités du grand-duc de Toscane :

« D'après l'article V du traité de paix de Lunéville, S. A. R. le grand-duc de Toscane doit obtenir une indemnité pleine et entière pour la perte du grand-duché de ce nom. Le montant de cette perte peut être déterminé et prouvé de la manière la plus authentique. Par un dénombrement exact de la population du grand-duché, fait dans les temps récens, il conste qu'il renfermait un million cent cinquante mille âmes sur quatre cent quarante mille quarrés; et le compte rendu publiquement des finances de la Toscane par feu l'empereur Léopold, compte qui a été applaudi et admiré par toute l'Europe, porte les revenus publics et ordinaires du pays pendant l'année 1789, déduction faite de tous frais de rentrée, à plus de 9,000,000 livres de Florence, ce qui fait environ 3,600,000 florins d'Allemagne. D'après ces données, il ne sera pas difficile de se convaincre que dix ans après, les revenus du grand-duché montaient à 4,000,000, somme à laquelle S. A. R. le grand-duc croit pouvoir les porter en conscience; mais aussi sans cette amélioration, la perte du grand-duc pourrait être évaluée à plus de 4,000,000, en portant en compte les intérêts des revenus dont S. A. R. se trouve privée depuis le 18 septembre 1800. Quant à la réparation de cette perte, il a été proposé, à cette fin, par la cour impériale, 1°. les états ecclésiastiques de Salzbourg, de Berchtolsgaden et de Passau, dont le premier, d'après les données publiées en 1801 par le chancelier de Salzbourg, Bleul, ne rapporte pas tout-à-fait 900,000 florins; le second, beaucoup moins que 200,000 florins; et le troisième, tout au plus 250,000 florins; ce qui fait, dans la supposition la plus favorable, un total d'un million 350,000 florins 2°.

Digitized by Google

Les états ecclésiastiques et villes libres de la Souabe, propres à être employées à des indemnités, et dont le produit total, d'après les meilleurs ouvrages statistiques, monte à 2,370,000 flor. environ, qui, avec le produit mentionné ci-dessus de Salzbourg, Berchtolsgaden et Passau, donnent la somme de 3,720,000 flor., somme qui approche jusqu'à un certain point de celle des revenus de Toscane, entre laquelle et les pays proposés il y a cependant toujours cette différence, que la première forme un territoire cohérent dans toutes ses parties, et qui l'emporte par sa situation et son sol, pendant que les autres pays sont tout-à-fait dispersés. Dans cet état de choses, on comprendra facilement combien la cour impériale a dû être surprise de trouver, dans le plan présenté par les puissances médiatrices, au sujet de l'indemnisation du grand-duc; des propositions qui la restreignent au-dessous du tiers dû à ce prince d'après l'art. V du traité de paix de Lunéville, savoir: 1°. aux territoires de Salzbourg, de Berchtolsgaden et de Passau, à l'exception de la ville et du territoire de ce dernier évêché, situés au-delà de l'Inn et de l'Ilz; 2°. à deux autres objets, tout-à-fait insignifians et nullement propres à servir d'indemnité, savoir: aux évêchés de Trente et de Brixen, dont le premier ne rapporte que 40,000 flor., et le second que 60,000, et qui, tous les deux, malgré que leurs évêques soient personnellement revêtus de la dignité de princes d'Empire, font partie des états du Tyrol, de manière que leurs sujets sont soumis à la supériorité territoriale de l'Autriche pour les contributions et la conscription militaire; 3°. aux abbayes et couvens médiats qui pourraient se trouver dans les pays assignés au grand-duc. Il est à remarquer, à ce sujet, qu'il ne se trouve dans ces pays de l'Empire aucuns chapitres médiats qui soient considérables; que d'ailleurs des chapitres et couvents médiats, déjà soumis à la souveraineté, ne sont nullement propres à former l'indemnité d'un état souverain, et que dans le plan russe et français, les chapitres et couvens situés dans les pays qui doivent servir aux indemnités, sont destinés à être mis à la disposition du nouveau clergé, ou à l'entretien de celui qui est supprimé.

» La cour impériale ne peut en conséquence s'abstenir de mettre à couvert et de se réserver de la manière la plus solemnelle les droits du grand-duc à une in-

Digitized by Google

dommisation plénière, conformément au traité de paix de Lunéville, et de recommander sa réalisation aux justes égards de la députation, ainsi que des deux puissances médiatrices. Le soussigné est en même-temps chargé de déclarer, au nom de sa majesté impériale et royale : 1°. que la cour impériale est prête à se soumettre dans l'évaluation de la perte et des indemnités dues au grand-duc, aux mêmes principes qui seront adoptés pour les autres parties à indemniser : 2°. Que la cour impériale s'attend aussi à ce traitement égal dans ce qui sera statué sur les prérogatives, extensions ou restrictions dans la manière de posséder et de jouir des pays d'indemnité ; 3°. Que de son côté, la cour impériale est prête à avoir tous ces égards et à montrer toute cette modération qui pourront contribuer à terminer, aussi promptement que possible, l'affaire des indemnités, à la satisfaction des parties intéressées, ainsi que des deux puissantes médiatrices. »

Du 8. — La députation de l'Empire a tenu aujourd'hui sa troisième séance, dans laquelle le ministre de Saxe a émis son vote : et le *conclusum* a ensuite été pris ; il est conforme aux vœux des deux puissances médiatrices. *La députation a adopté dans toute son étendue la déclaration des ministres de France et de Russie, renfermant le plan d'indemnité*, sauf les modifications qui, d'après les réclamations trouvées fondées par les deux puissances et la députation, seront jugées admissibles. Le *conclusum* a été remis sur-le-champ au cit. Laforêt et au baron de Buher. En voici le texte :

« Il sera fait aux ministres des deux puissances la déclaration suivante : On reconnaît avec gratitude la démarche des deux puissances qui ont bien voulu se charger du rôle de médiatrices dans ces circonstances, et faire parvenir à la députation, par la voie de leurs ministres, des déclarations en conséquence. Pleinement convaincu des dispositions bienveillantes des deux puissances envers l'Empire germanique, on adopte préalablement et en général le plan proposé par elles, quant à ce qui concerce les indemnités ; de manière que l'on se réserve en même temps la difficulté d'y apporter toutes les modifications que nécessiteraient les pressantes réclamations qui pourraient survenir, ou celles que la députation, fidèle à ses devoirs, jugerait nécessaire de proposer, par des résolutions, et dont elle a lieu de se promettre l'admission en commun.

Digitized by Google

» Par contre, on croit ne point s'écarter des intentions et des vues bienveillantes des deux puissances, en observant que dans la résolution définitive à prendre incessamment pour la détermination des indemnités, il sera nécessaire d'arrêter en même temps que quiconque a éprouvé des pertes, sera tenu, en recevant les pays qui lui seront dévolus en indemnités, de pourvoir d'une manière convenable à l'entretien de toutes les personnes qui avaient, jusqu'à ce moment, une existence constitutionnelle dans lesdits pays, et de se charger des dettes auxquelles ils servent d'hypothèques et de toutes les autres obligations réelles qui en dépendent; il sera établi dans la même résolution, des règles fixées à ce sujet. Pour régler ensuite le plus promptement possible les modifications réclamées ou proposées par la députation, celle-ci s'adressera sans délai aux ministres des puissances médiatrices, pour recevoir les éclaircissemens nécessaires à ce sujet, et s'entendre avec, afin d'être en état de prendre au plutôt une résolution, laquelle sera soumise à la ratification de sa majesté impériale et de l'Empire.

A la fin de la troisième séance de la députation de l'empire, le ministre directorial de Mayence a mis en question si les réclamations déjà connues, soit par le protocole, soit par la dictature, telles que celles du grand-duc de Toscane; de l'ordre teutonique et du comte de Stadion, seraient communiquées aux ministres des puissances médiatrices, pour en obtenir des éclaircissemens, et les adresser ensuite, selon l'usage, au plénipotentiaire impérial. Bohême, Brandebourg: Bavière, l'ordre teutonique, Wurtemberg et Hesse, ont accédé à la proposition du ministre directorial, Saxe s'est réuni aux précédens, en observant toutefois que la députation devait aviser aux moyens de trouver une masse d'indemnités pour les réclamations moins importantes qui allaient s'élever en foule, et qu'en outre il serait nécessaire de fixer un fonds convenable de biens immédiats, sur-tout pour Mayence, l'existence du premier électeur paraissant mériter la préférence sur le reste des réclamations. Cette décision a été convertie en un *conclusum* particulier.

Outre les réclamations dont il est parlé ci-dessus, il en a été adressé encore plusieurs autres à la députation; voici celles que l'on connaît: M. le comte de Metternich

Digitized by Google

se plaint de l'insuffisance de ses indemnités; M. le comte d'Helmstadt demande un dédommagement pour la perte du comté de Morhange et des seigneuries d'Hunsingen et Altroff, dans la ci-devant Lorraine; les villes impériales de la Souabe réclament le maintien de leurs priviléges, excepté la souveraineté; Hesse-Hombourg demande le baillage mayençais d'Oberursel; en compensation des dommages causés par la guerre; le duc d'Aremberg, des indemnités pour toutes ses pertes, qu'il évalue à 13,756,747 florins; enfin, la chambre impériale de Wetzlar, une augmentation de revenus.

INTÉRIEUR.

Actes du gouvernement.

Par arrêté du 16 fructidor an 10, les propriétaires blancs sont tenus de se rendre, dans le plus court délai, à St.-Domingue, la Guadeloupe et dépendances, à peine de rester sous le séquestre et sous la régie du domaine.

II. Sont néanmoins exceptés de ladite obligation les personnes de tout sexe, au-dessous de l'âge de dix-huit ans, les veuves et leurs filles non mariées, les infirmes, les sexagénaires, les militaires sous les armes, les fonctionnaires publics, les interdits; lesquels devront se pourvoir vers le ministre de la marine et des colonies, pour justifier de leurs titres d'empêchement, et y être, sur son rapport, pourvu ainsi qu'il appartiendra.

III. Il ne sera accordé aucune dispense de résidence personnelle, ni main-levée de séquestre pour les causes ci-dessus énoncées, qu'à la charge, par les propriétaires, de se faire représenter par un gérant européen, en état de bien conduire une habitation, sur laquelle il prendra un domicile effectif et non simulé.

IV. Indépendamment des conditions précédentes pour l'obtention de la main-levée du séquestre, tout propriétaire devra représenter les preuves de non émigration, de radiation ou amnistie, prescrites par les lois et réglemens.

— Par arrêté du 19 fructidor an 10, il est sursis, jus-

Digitized by Google

qu'au premier vendémiaire an 16, tant envers les débiteurs principaux qu'envers leurs cautions, à toutes poursuites pour le paiement des créances antérieures au premier janvier 1792, causées pour ventes d'habitations, de maisons et de nègres à Saint-Domingue, ainsi que pour avances faites à la culture dans ladite colonie.

II. Durant le même délai, les créanciers des colons de Saint-Domingue, pour toute autre cause que celles ci-dessus énoncées, ne pourront poursuivre le paiement de leurs créances sur les biens situés dans la colonie.

III. Dans le cas où les créanciers de quelque colon, pour autres causes que celles exprimées en l'article Ier., exerceraient des poursuites sur les biens desdits colons, situés en France, le sursis énoncé audit Ier. art., sera levé, et tous les créanciers exerceront concurremment leurs droits sur les biens situés en France.

IV. Le tems de la suspension accordée en vertu des articles ci-dessus, ne pourra jamais être compté pour la prescription.

V. Dans les engagemens nouveaux qui seront contractés par les propriétaires débiteurs, et pour les causes ci-dessus énoncées, il sera loisible de stipuler, au profit des nouveaux prêteurs, un privilège sur le revenu des habitations, lequel privilège cessera avec le sursis accordé pour raison des anciennes créances.

VI. Pourront, au surplus, les anciens créanciers, pour les causes exprimées dans l'article Ier., faire tous actes conservatoires de leurs droits, même les faire régler en justice, s'il y a lieu, sauf suspension à l'exécution des jugemens, conformément aux précédentes dispositions.

Senatus-consulte organique, du 24 fructidor an 10.

Art. Ier. Les départemens du Pô, de la Doire, de Marengo, de la Sezia, de la Stura et du Tanaro, sont réunis au territoire de la république française.

II. Le département du Pô aura quatre députés au corps législatif; le département de Marengo aura trois députés au corps législatif; le département de la Doire aura deux députés au corps législatif; le département de la Sezia aura deux députés au corps législatif; le département de la Stura aura trois députés au corps législatif; le département du Tanaro aura trois députés au corps

Digitized by Google

législatif. Ce qui portera les membres de ce corps au nombre de trois cent dix-huit.

III. Ces députés seront nommés en l'an 11, et seront renouvelés dans l'année à laquelle appartiendra la série où sera placé le département auquel ils auront été attachés, à l'exception des députés du département de la Stura, qui ne sortiront qu'en l'an 16.

IV. Le département du Pô sera classé dans la première série; le département de Marengo dans la seconde; les département de la Doire et de la Sezia, dans la troisième; le département de la Stura, dans la quatrième; et le département du Tanaro dans la cinquième.

V. La ville de Turin sera comprise parmi les principales villes de la république, dont les maires sont présens à la prestation du serment du citoyen nommé pour succéder au premier consul; ce qui portera le nombre de ces villes à vingt-cinq.

Signé CAMBACÉRÈS, second consul, président.

— Par arrêté du gouvernement, du 28 fructidor an 10, le ministère de la police générale est supprimé; les attributions de ce ministère sont réunies à celles de grand-juge, ministre de la justice.

— Le citoyen Chazal est nommé préfet du département des Hautes-Pyrénées.

— Le cit. Bugnatre est nommé commissaire spécial du gouvernement près l'administration de la caisse d'épargne du cit. Lafarge.

— Le sénateur Pérignon est nommé commissaire extraordinaire pour régler, conformément aux bases de l'art. VII du traité de paix conclu en l'an 3, entre la France et l'Espagne, tout ce qui est relatif à la ratification des limites des deux états, du côté des Pyrénées.

— Le cit. Bourdon, préfet maritime du Hâvre, remplace le cit. Pelet (de la Lozère) dans la préfecture de Vaucluse.

— Le législateur Belzais-Courmenil est nommé préfet de l'Aisne.

— Le conseiller d'état Shée va remplacer, à Strasbourg, le préfet Lhomont, appelé au conseil d'état

— Un arrêté du 27 fructidor, remet sous l'empire de la constitution les départemens du Golo et de Liamone

Digitized by Google

à dater du premier brumaire an 11, l'administrateur-général cessera ses fonctions. Dans le courant de vendémiaire, les tribunaux qui sont annullés par la loi qui met ces départemens hors l'empire de la constitution, seront réorganisés.

— En annonçant la mort de M. Moreau, évêque d'Autun, le *Journal Officiel* dit que « le premier consul » avait demandé au pape un chapeau de cardinal pour » ce brave et digne évêque. Il a éprouvé la plus vive » douleur de la mort d'un prélat qui était encore si né- » cessaire pour le bonheur et le repos des consciences » de son diocèse. Celui qui le remplacera aura une grande » tâche à remplir. »

Sur la fête du 1er. vendémiaire.

Les fêtes sont vraiment nationales, lorsque les souvenirs auxquels elles se rapportent sont tels que l'état puisse en bénir la providence, la religion se joindre au patriotisme (1), et la reconnaissance éclater dans les temples, en même temps que l'allégresse sur les places publiques.

Si l'on voulait, d'après cela, se décider entre nos trois fêtes, le 14 juillet, le 15 août et le 1er. vendémiaire, le choix ne serait pas embarrassant. Le retour de l'ordre et de la paix, le rétablissement de la religion, et la naissance de l'homme qui a rendu ces biens à la France, sont des souvenirs auxquels ne peuvent être comparés ceux de 1789 et de 1792.

D'après le même principe, il serait facile d'apprécier les fêtes, appelées nationales, destinées autrefois à célébrer les œuvres d'une poignée d'insensés qui, n'ayant aucune religion, et pas plus de patriotisme, quoiqu'ils parlassent beaucoup de patrie, travaillèrent si bien à détruire tout sentiment patriotique et religieux, que, si leur règne se fût prolongé, on aurait eu bien de la peine à en trouver trace parmi nous.

De toutes les fêtes, dans lesquelles le Directoire, avec

(1) On entendra parfaitement qu'ici PATRIOTISME est pris dans sa signification primitive : il est temps de rendre aux mots leur véritable valeur.

Digitized by Google

toutes ses pompes, n'atteignit jamais que la solemnité du ridicule, le gouvernement n'en a conservé que deux, et il les a réduites à ce qu'elles doivent être pour un peuple qui n'est ni grec ni romain. Les deux fêtes conservées, sont le 14 juillet et le 1^er^. vendémiaire.... Peut-on être français, aimer à réfléchir, et solenniser les époques, *sans y penser?*

La fête du 14 juillet a des motifs qui, par leur nature, semblent susceptibles d'un intérêt permanent. La liberté (1), malgré tout ce que firent les factions pour la rendre odieuse, a encore son prix et ses charmes. Desservie par ses amis, autant qu'outragée par ses ennemis, elle n'est ni déshonorée par les excès des uns, ni avilie par les injures des autres; semblable, en cela, à la religion, qui n'a pu être décriée par le fanatisme, ni abattue par l'impiété. La servitude révoltera toujours les hommes en qui la dignité de notre être n'est pas dégradée; l'indépendance leur sera toujours chère; ainsi l'essor général d'un peuple puissant vers la liberté, sera *toujours* un grand événemsnt dans l'histoire. Tels peuvent être les titres du 14 juillet, malgré les erreurs et les crimes qu'il rappelle.

Mais la fondation de la république devrait-elle être célébrée le 1^er^. vendémiaire? La république ne fut-elle pas fondée, lorsque la royauté fut avilie, dépouillée, paralysée? La république ne fut-elle pas même proclamée le jour où l'assemblée constituante conçut et adopta la bisarre idée d'un *veto suspensif?* Si la république ne fut pas fondée ce jour-là, elle ne l'a été qu'aux armées: leurs grandes et nombreuses victoires, voilà sa véritable fondation. Quant à ses autres fondateurs, la république ne peut que gagner à se séparer de leur mémoire: elle est comme ces fleuves majestueux, dont on regretterait d'aller chercher la source dans des rochers affreux, ou dans d'impurs marécages.

Il faudrait donc, si le 1^er^. vendémiaire devait rester consacré à une fête, n'y voir qu'une seconde célébration du triomphe de la liberté. Mais est-on parvenu à se bien entendre sur la véritable valeur du mot? On fait de la liberté une déesse, et la plupart de ceux qui se vantent d'être ses adorateurs ont l'air de sacrifier à une divinité inconnue. Quelquefois du moins on croira qu'elle a plu-

(1) Voyez la note précédente.

BIBL. UNIV. GENT
Digitized by Google

sieurs visages, ou bien que ses traits changent suivant les verres à travers lesquels la regardent la sagesse et les passions. Heureusement, beaucoup de prismes se sont brisés, beaucoup d'illusions sont détruites, et nous estimons la liberté, non davantage, mais mieux que nous ne l'estimions il y a treize ans.

Toutes les idées que nous avions sur la liberté, puisées dans l'histoire des anciens, étaient amalgamées avec les notions que nous en avaient données les philosophes et les rhéteurs de nos jours. Il en résultait un ensemble vague et confus : la liberté avait pour nous quelque chose de mystérieux qui augmentait le desir et le respect ; son culte nous paraissait d'autant plus admirable, que nous ne le connaissions pas.

Lorsque les passions déchaînées se chargèrent de débrouiller ses mystères, et se rendirent en quelque sorte les prêtresses de cette religion, il n'y eut pas d'extravagance qu'elles n'y fissent entrer. En cherchant à accroître son empire, elles montrèrent toute l'étendue du leur qui, jusques-là, n'avait été qu'imparfaitement connu. Jamais la nature humaine n'avait paru tellement hideuse ; et si l'on put alors croire avec un ancien, que les dieux, lorsqu'ils avaient créé l'homme, étaient ivres de nectar, on ne pensa pas au moins avec lui qu'en le regardant ils eussent pu rire de leur ouvrage.

Le torrent de la révolution entrava long-temps ceux qui avaient rompu les digues, comme ceux qui tentaient de les relever ; il s'est enfin écoulé, ou plutôt ses eaux sont retenues captives dans un lit profond où elles peuvent s'épurer. C'est-là l'œuvre d'un bras habile et puissant ; mais la jouissance du bienfait ne doit pas nous faire oublier les leçons du malheur.

Ce n'est plus contre un système abhorré qu'on a besoin de les rappeler, mais contre les dangereux sophismes de ces hommes qui, à force d'étendre les droits ou prétentions de la liberté, en voulaient une sans mesure et sans frein ; qui n'ont aucun égard aux différences de caractère, de mœurs, d'habitudes entre les peuples ; qui, en un mot, errent encore dans le vide des abstractions. Nous étions, il y a treize ans, sans défense, sans préservatif contre leurs systèmes ; il n'en est pas ainsi aujourd'hui : plus éloquente que l'histoire, plus persuasive que la raison, l'espérance nous a convaincus que pour l'intérêt des peuples, l'autorité doit prendre sur leurs

Digitized by Google

droits tout ce dont elle a besoin pour posséder la force répressive, sans laquelle il n'est point de puissance protectrice.

Comment nos philosophes avaient-ils donc méconnu cette vérité? Lorsqu'ils déclamèrent contre l'autorité d'un seul, comment oublièrent-ils qu'elle avait été établie pour la protection du peuple et pour cette égalité des droits de laquelle ils faisaient tant de bruit? comment perdirent-ils de vue ce qu'avait dit à cet égard un des plus illustres républicains de l'antiquité : *cum premeretur inops multitudo.... ad unum aliquem confugiebat virtute præstantem, qui cum prohiberet injuria tenuiores, æquitate constituendâ, summos cum infimis pari jure retinebat* (1). C'était ainsi que Cicéron s'expliquoit sur l'origine de l'autorité d'un seul; et chez nous le peuple pensait, ou plutôt sentait de même, avant qu'il eût prêté l'oreille aux nouvelles doctrines. Son opinion était un des ces préjugés que dédaignaient les philosophes, quoique l'un d'eux les eût justement appelés le *supplément de la raison.*

En accusant quelques philosophes, ne soyons pas ingrats envers la philosophie. Si nous savons combattre ses erreurs, c'est à elle-même que nous le devons. Gardons-nous, d'ailleurs, de rejetter sur elle les torts de ceux qui s'affichèrent pour la professer. On n'aurait pas dû appeler philosophes les hommes qui voulaient faire de la philosophie la science de nos droits, tandis qu'elle n'est que la science de nos devoirs. Nous voulons désormais séparer dans les philosophes leur esprit de leur cœur, leurs lumières de leurs faiblesses, leur raison de leurs passions. Ceux d'aujourd'hui mettront sans doute à profit les fautes de leurs devanciers : ils se défieront souvent d'eux-mêmes, ils seront plus réservés dans leurs sentences, et plus prudens dans leur marche. Ceux du siècle dernier oublièrent trop souvent ce qu'avait dit Fontenelle leur père : *Les vrais philosophes sont comme les éléphans, qui, en marchant, ne posent jamais le second pied à terre, que le premier n'y soit affermi.*

La révolution aurait dû faire beaucoup de vrais philo-

(1) La multitude pauvre, se trouvant opprimée, recourut à quelque homme distingué par sa vertu, qui, garantissant le faible de l'injustice et faisant régner l'équité, retenait les grands et les petits sous la même loi. CICERON, Off. L. 2, Chap. 12.

Digitized by Google

sophes ; du moins elle a beaucoup avancé la science de l'homme. Elle nous a traités comme un général athénien (1) traita des Perses qu'il avait fait prisonniers. En nous dépouillant dans tous les sens, elle a mis d'un côté nos personnes, et de l'autre nos habits, c'est-à-dire, tout ce qui servait à nous décorer, à nous envelopper. La plupart d'entre nous ont été appréciés comme le furent les Perses, moins que leurs habits. Mais ce ne sont pas seulement les individus qui ont été mis à nu ; c'est sur-tout la cœur humain, et nous avons vu combien il avait besoin de vêtement. Il serait trop affligeant de le peindre tel qu'il s'est montré. Ce serait, d'ailleurs, calomnier l'espèce humaine qui, pour être souvent ignorante et perverse, n'en est pas moins capable de science et de vertu ; mélange inconcevable de lumière et de ténèbres, de force et de faiblesse, de sagesse et de folie. L'homme porte en soi le desir et l'impossibilité du bonheur ; c'était sû avant la révolution ; mais elle nous l'a rendu sensible et palpable. Elle a développé, simultanément dans l'homme, dans le Français sur-tout, une vive ardeur pour l'indépendance, et un grand penchant vers la servitude. Il est facile d'en conclure que pour son bonheur, il faut des limites à sa liberté ; et c'est dans les jours consacrés à la célébrer, que le souvenir de ces leçons semble convenable et salutaire.

Depuis douze ans qu'on la célèbre à des époques fixes, il n'y en eût pas une où l'on fut aussi disposé qu'aujourd'hui à accueillir ces idées ; parce que jamais on ne fut aussi content de sa situation. Jamais, depuis douze ans, on ne désira autant le maintien du gouvernement. Ce calme, cette espèce d'immobilité politique est, chez un grand peuple, le meilleur présage de bonheur ; et ce n'est pas nous seulement qu'il intéresse. Les autres peuples savent quels chocs, quelles secousses opère autour d'elle une nation infortunée qui s'agite avec violence, pour changer de situation.

(1) Cimon.

Digitized by Google

(N°. LXVI). 10 Vendémiaire an 11.



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

Paraphrase du Pseaume Quare fremuerunt gentes, *etc.*

La plupart des estimables traducteurs ou commentateurs de la Bible s'accordent à dire que le pseaume suivant ne convient qu'au seul Christ, dont il annonce la gloire, le triomphe et l'empire. Quelques-uns même assurent qu'il ne saurait être appliqué au prophète-roi. Mais c'est peut-être ne pas entrer dans le caractère de ces écrits divins, toujours susceptibles d'un sens naturel et d'un sens mistique, que d'établir cette assertion sans aucune réserve. David n'était-il pas l'oint du Seigneur, quoiqu'infiniment éloigné de la perfection du véritable Christ, dont il était la figure. Les ligues des rois conjurés contre lui ne peuvent-elles pas être exprimées par les deux premiers versets, tandis que le troisième est le cri d'un roi justement indigné contre les tyrans qui veulent le renverser du trône, et le réduire, lui et son peuple, au plus honteux esclavage. Il est naturel qu'il exhorte ce peuple à secouer le joug qu'on cherche à lui imposer. C'est sous ce point de vue que j'ai envisagé et traduit le troisième verset; tandis que presque tous les auteurs qui ont écrit sur les livres saints, et Saint-Jérôme, le plus respectable de tous, mettent ces cris d'indignation dans la bouche des rois ligués.

Cependant cette suite de pronoms *eorum*, *ipsorum*, *eos*, etc., semblent s'appliquer par-tout naturellement aux princes et aux peuples armés contre David, et ceux qui adoptent un sens différent du mien, sont obligés d'ajouter en italique, *disent-ils*, *ont-ils dit*, et autres

Digitized by Google

expressions semblables, qui ne sont pas dans le texte. Une paraphrase, dans tous les cas, n'est pas une simple traduction, et elle doit être à l'abri d'une censure trop rigoureuse, lorsque son auteur a été assez heureux pour conserver l'esprit du poëme qu'il veut faire passer dans sa langue. D'ailleurs, je m'en rapporte et je me soumets sans réserve au jugement de ceux auxquels leurs lumières et leur piété donnent le droit de faire autorité dans l'église.

Texte.

Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania?

Astiterunt reges terræ et principes convenerunt in unum, adversus Dominum et adversus Christum ejus.

Dirumpamus vincula eorum, et projiciamus à nobis jugum ipsorum.

Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos.

Tunc loquetur ad eos in irâ suâ, et in furore suo conturbabit eos.

Ego constitutus sum rex ab eo super Sion montem, ejus, prædicans præceptum ejus.

Dominus dixit ad me: filius meus es tu, ego hodiè genuì te.

Postula à me, et dabo tibi gentes hereditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ.

Paraphrase.

De quelles rages meurtrières
Vois-je frémir les nations!
Peuples vains, vos fureurs guerrières
N'enfantent que des factions.
Grand dieu! contre ta loi suprême,
Contre ton Christ, contre toi-même,
Les rois, les princes conjurés,
Ivres de sang et de carnage,

Digitized by Google

Au plus terrible brigandage
Traînent leurs sujets égarés.

Ah ! sous ces hordes inhumaines
Cessons de vivre humiliés ;
Brisons le joug, rompons les chaînes
Dont ces monstres nous ont liés.
Race sacrilège et perfide,
Celui qui dans les cieux réside
A vu vos infâmes excès ;
Il se jouera de vos pensées,
Et de vos ligues insensées
Saura confondre les projets.

Fuyez, vils tyrans de la terre,
Tremblez et séchez de frayeur ;
Dieu vous parle dans sa colère,
Il vous poursuit dans sa fureur.
Et moi, publiant sa loi sainte,
O Sion ! dans ta noble enceinte,
De tes enfans environné,
Au char brillant de la victoire,
Tu me verras, plein de sa gloire,
Roi, par lui-même couronné.

Unique objet de ma tendresse,
O mon fils ! m'a dit le seigneur,
C'est en ce jour que la sagesse
T'annonce un éternel bonheur.
Jouis des droits de ta naissance,
Et, revêtu de ma puissance,
Règne sur les climats divers.
Du monde entier reçois l'hommage,
Je te donne pour héritage
Tous les peuples de l'univers.

Digitized by Google

Reges eos in virgâ ferreâ et tanquam vas figuli confringes eos.

Et nunc reges intelligite : erudimini qui judicatis terram.

Servite Domino in timore, et exultate ei cum tremore.

Apprehendite disciplinam nequando irascatur Dominus, et pereatis de viâ justâ.

Cum exarserit in brevi ira ejus, beati omnes qui confidunt in eo.

Qu'un sceptre de fer inflexible
Range sous tes séveres lois
Des sujets la fougue terrible
Et le frivole orgueil des rois.
Que l'hypocrite et le parjure,
Que l'avare engraissé d'usure,
Expirent frappés de tes coups.
Des scélérats purgeant la terre,
Tu les briseras comme un verre,
Au jour de ton juste courroux.

Et vous, redoutables puissances,
Princes, rois, juges des humains,
Soyez témoins de ses vengeances;
Voyez la foudre dans ses mains.
Des vils flatteurs de vos caprices,
De vos amours, de tous vos vices,
Oubliez les folles chansons;
Près d'une mâle expérience,
De la plus sublime science
Venez apprendre les leçons.

Servez le seigneur avec crainte;
Faites respecter ses autels,
Bannissez la vile contrainte,
Méritez l'amour des mortels.

Digitized by Google

Pour l'orphelin, dans sa misère,
Ayez des entrailles de père ;
Comptez vos jours par vos bienfaits ;
Sachez que l'homme du mensonge
S'évanouira, comme un songe,
Dans l'abîme de ses forfaits.

Oui, bientôt des signes funestes,
D'affreux combats des éléments,
Des humains, de leurs tristes restes,
Vont marquer les derniers moments.
Calmes dans ces cruels désastres,
Des cieux voyez tomber les astres,
O vous ! les élus du seigneur,
Dignes enfans de sa justice ;
Consommez votre sacrifice,
Marchez à l'éternel bonheur.

MAUDUIT, *professeur de mathématiques au collège de France.*

ENIGME.

Nous t'offrons, cher lecteur, un couple assez semblable
A ces deux jumeaux de la fable,
Qui, partageant entr'eux leur immortalité,
Tour-à-tour habitaient le Ciel et le Ténare ;
Notre destin, sans doute, est tout aussi bizarre,
Quoiqu'il soit un peu moins cité.
Dès que, de sa demeure sombre,
Mon frère au grand jour se produit,
Incontinent je cherche l'ombre,
Et pour moi bientôt il fait nuit.

Digitized by Google

Ainsi des vains mortels la fortune se joue,
Quand je tombe, il arrive au plus haut de la roue;
Mais celui de nous deux qui regorge de bien,
Verse des pleurs en abondance,
Tandis que l'autre, qui n'a rien,
Pour narguer le sort, saute et danse.

LOGOGRIPHE.

Pour mériter mon nom, quand je garde ma tête,
Hélas ! il faut souvent m'attendre sans ma tête.

CHARADE.

A mademoiselle JULIE D....

A ton doigt, aimable Julie,
Souvent on trouve mon premier.
Que ne puis-je, d'Orphée, emprunter mon dernier
Pour chanter ta bouche jolie,
Ton minois séduisant et ta taille accomplis !
Mon entier est ce tendre sentiment,
Ce trouble heureux, ce charme de la vie,
Que l'on éprouve, oh ! mon amie !
Dès qu'on te voit, ou qu'on t'entend.

A. C., *de Toulouse.*

Mots du Logogriphe, de la Charade et de l'Enigme, insérés dans le dernier numéro.

Le mot du Logogriphe est *Ninon*, où l'on trouve *Ion*, *Ino* et *Io*.

Le mot de l'Enigme latine est *bombix*, *ver-à-soie*.

Le mot de la Charade est *courtisanne*.

Digitized by Google

La Boucle de cheveux enlevée, *Poëme héroï-comique en cinq chants, par* Pope, *traduction en vers français par* E. T. M. Ourry, *Chez* Pougens, *quai Voltaire*, *n.°* 10.

Les traducteurs sèment en terre ingrate; le sol le plus fertile s'appauvrit sous leurs mains; et après de longs et pénibles efforts, loin de moissonner la gloire, ils ne recueillent souvent que les dédains et l'oubli. Si vous traduisez toujours, leur a dit l'auteur des Lettres persannes, on ne vous traduira jamais. La sentence est, à coup sûr, sans appel, mais on pourrait annoncer à la plupart d'entr'eux, une vérité presqu'aussi incontestable et beaucoup plus effrayante, en leur disant que s'ils traduisent toujours, ils ne seront jamais lus. Où trouveraient-ils des lecteurs? L'ignorant et le sot n'admirent que sur parole, et l'homme instruit fait peu de cas d'un travail qui lui est inutile et qu'il regarde d'avance comme téméraire. Quelle tâche, en effet, que celle de dépouiller de sa parure, une beauté à laquelle son costume étranger prête encore à nos yeux de nouveaux charmes, au risque d'étouffer toutes ses graces sous un vêtement qui n'est pas fait pour elle! Combien de fois les veilles d'un traducteur n'ont-elles abouti qu'à mieux faire sentir la justesse de ces vers de Boileau:

Chacun, pris dans son air, est agréable en soi;
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Digitized by Google

Si, malgré le nombre, disons mieux, malgré le talent de ceux qui ont bien voulu consentir à n'être que les interprètes des pensées des autres, les bonnes copies sont beaucoup plus rares que les bons modèles, il faut en conclure, contre l'opinion commune, qu'il est toujours plus pénible et souvent plus difficile de se traîner pas à pas sur des routes déjà battues et dont on doit suivre jusqu'aux moindres détours, que de se jeter dans une carrière neuve où l'on est à-la-fois soutenu et entraîné par l'impulsion d'un premier élan. Mais, quoique la fatigue soit plus grande, le danger semble moindre; on a un guide, on voit le but, on ne craint pas de s'égarer; les hommes sont moins paresseux encore que timides, tout leur amour-propre ne suffit pas pour leur faire vaincre cette défiance naturelle où ils sont de leurs propres moyens. Souvent ce sont moins les forces qui leur manquent que le sentiment et l'expérience de leurs forces; et voilà pourquoi le peuple des traducteurs, déjà si nombreux, s'accroît de jour en jour.

Quelque peu d'accord que l'on soit sur le mérite des traductions, on convient assez généralement de leur utilité; mais il est très-ordinaire de se méprendre sur la nature de leurs services. Une version littérale, une simple glose, un bon commentaire suffisent pour entendre un auteur. La version la plus élégante ne fera rien de plus pour l'intelligence du texte; et quant à ses beautés, elle n'en donnera jamais qu'une idée imparfaite. Lorsqu'on ne sait pas une langue, il ne faut pas espérer en connaître les chefs-d'œuvres, et l'immortelle tra-

Digitized by Google

duction des Georgiques peut bien consoler ceux qui ne sauraient lire Virgile dans l'original; mais non pas le remplacer. Quel est donc l'avantage qui résulte de cette lutte du talent avec le génie? La naissance d'un nouveau chef-d'œuvre, la création d'une foule d'images neuves, de tours hardis, d'expressions heureuses dont s'enrichit le langage poëtique, et qui ne seraient jamais venues se placer sous la plume d'un auteur original, parce que maître de sa pensée, il la soumet à l'expression. Voilà le véritable service que rend un grand écrivain qui traduit; il étend le domaine de sa langue, en y naturalisant les richesses d'un idiome étranger, et l'on applaudit dans l'imitateur des hardiesses qu'on aurait peut-être blamées, s'il les eût hasardées de son propre mouvement.

Si jamais un traducteur peut se flatter d'égaler son modèle, c'est quand sa propre langue a quelqu'avantage sur celle de l'auteur qu'il traduit. Les Anglais, par exemple, font un usage fréquent des consonnes redoublées, et ils ont une foule de mots d'une seule syllabe. N'en peut-on pas conclure que, sous le rapport de la douceur et de l'harmonie, la langue de Milton et de Shakespear ne saurait lutter avec celle de Racine et de Voltaire; et que son infériorité doit sur-tout paraître sensible dans les ouvrages qui demandent de la grace et de la légèreté? On pourrait objecter, en faveur de la poésie anglaise, qu'elle se permet des inversions plus nombreuses et plus hardies que celles qui sont admises dans nos vers. Mais l'inversion illimitée est-elle bien

Digitized by Google

couforme au génie des langues qui n'ont pas de cas ? et n'est-ce pas une mauvaise imitation des Grecs et des Romains que de confondre, à leur exemple, les signes de la pensée, quand on n'a pas comme eux des marques certaines pour les distinguer et les reconnaître? Quelques beautés factices et de convention ne sauraient compenser les défauts réels d'une marche irrégulière et bisarre, d'une construction pénible et obscure. Il est incontestable que le mécanisme du vers en devient plus facile, et qu'il est beaucoup plus commode pour le versificateur que l'ordre des mots soit soumis à son caprice. Mais qu'importe après tout, que nos poëtes aient eu à vaincre des difficultés plus grandes, s'ils les ont surmontées ; et si pour le nombre, et sur-tout pour le mérite des ouvrages en vers, la littérature française n'a rien à envier à celle d'aucun peuple. La sobriété avec laquelle notre langue use de l'inversion, a elle-même ses avantages. Chez nous, l'inversion est exclue de la prose où l'admettaient les anciens; elle conserve donc éminemment le caractère et les formes poëtiques. Elle embellit nos vers ; elle leur donne du mouvement et de la variété ; elle y sert le langage des passions ; mais ce n'est pas, comme chez quelques modernes, aux dépens du naturel et de la clarté, qui sont le premier mérite de toutes les productions littéraires. Il serait aussi facile de prouver que l'*e* muet qu'on a tant calomnié, donne à nos finales une grace et une harmonie particulière, inconnue aux anciens et à la plupart des modernes. Non, la langue des Bossuet et des Racine, n'est point aussi timide, aussi

Digitized by Google

dépourvue d'harmonie qu'on a bien voulu le croire et le répéter sur parole; au lieu d'en médire, apprenons à mettre en œuvre ses richesses; car il serait trop orgueilleux de penser que nous avons mieux fait que les autres avec des instrumens moins perfectionnés.

Mr. Ourry a compté sans doute sur les ressources de sa langue, lorsqu'il a essayé d'imiter, en vers français, le joli poëme de Pope, qui a pour titre: *La boucle de cheveux enlevée*. Car le tribut d'éloges, qu'en sa qualité de traducteur il donne à son modèle, ne permet pas de douter qu'il n'ait senti toutes les difficultés d'une pareille entreprise. Pope est, sans contredit, le poëte Anglais qui réunit, au plus haut degré, le goût et le talent; et l'ingénieux badinage dont nous allons entretenir nos lecteurs, est semé de charmans détails; mais, quoiqu'en dise Mr. Ourry, il ne peut nullement entrer en comparaison avec le Lutrin, un des plus beaux monumens de poësie qui aient jamais été élevés dans aucune langue. La boucle de cheveux se rapprocherait plutôt, à quelques égards, de notre Ververt, production pleine de grace, et où la plaisanterie la plus délicate est revêtue de tous les charmes d'une versification pure et facile. Si les vers anglais sont plus travaillés et plus forts de poésie, peut-être l'aimable abandon de Gresset semblera-t-il préférable dans un ouvrage de ce genre.

Le Lutrin est évidemment un poëme d'un ordre plus élevé. Le plan de Boileau est plus fortement conçu que celui de Pope, et il est encore plus achevé dans les détails. Poésie

Digitized by Google

d'invention ; poésie de style, il a tout à un degré bien supérieur. Dans le parallèle que nous allons faire des deux poëmes, et qui n'a point pour but de rabaisser l'ouvrage de Pope, mais de remettre chacun à sa place, si quelquefois nos observations paraissent un peu sévères, il faut s'en prendre à l'admiration indiscrète de ceux qui ont provoqué cet examen. Nous exposons les faits, le lecteur jugera. Nous citerons quelquefois les vers anglais, et plus souvent encore la nouvelle traduction que nous aurons ainsi occasion de faire connaître ; pour les vers de Boileau, ils sont si connus, que nous nous contenterons, la plupart du temps, d'indiquer les points de comparaison.

On a beaucoup vanté dans le poème de Pope, l'intervention des Sylphes et des Gnomes, et lui-même s'applaudissait de l'art avec lequel il les y avait introduits après coup, car *la boucle de cheveux* n'avait d'abord que deux chants ; mais cette intervention se borne à quelques discours sans effet, le rôle que jouent ces divinités est épisodique et à peu-près inutile, et on pourrait retrancher tous les vers qui les concernent, sans nuire à la marche du poème. Disons plus, le poème n'a pas de marche véritable, et cette conquête d'une boucle de cheveux, qu'on aurait dû nous représenter au moins aussi difficile que celle de la toison d'or, s'achève sans aucun obstacle ; elle n'est retardée que par les longs discours que Pope fait prononcer à ses esprits, qui parlent autant, mais qui agissent bien moins que les héros d'Homère. La lutte de Bélinde avec le baron paraît bien froide auprès de la bataille des livres, et la métamor-

Digitized by Google

chose de la boucle de cheveux en astre, n'est pas un grand effort d'imagination, depuis qu'on a placé dans le ciel la chevelure de Bérenice, et la perruque de Chapelain. Ce n'en est pas moins un tour de force dont bien peu de personnes se seraient heureusement tirées, que d'avoir bâti un poème de sept à huit cents vers, sur une semblable bagatelle. Mais Boileau dont le poème en contient près du double, avait-il un fonds plus riche à exploiter ? Comparez les sujets; celui du lutrin, dépouillé des trésors dont l'a enrichi son imagination brillante, paraîtra froid et stérile, tandis que celui de Pope, semble, par son seul énoncé, présenter à l'esprit une foule d'idées agréables. Une boucle de cheveux enlevée à une jolie femme, offre des images plus riantes que le déplacement d'un lutrin.

Le début de Pope a quelque chose de vague, et sans annoncer précisément le sujet de son poème, il prend soin d'avertir que cette querelle si terrible qu'il va chanter, est née du plus léger motif : *from trivial things*. En voici la traduction:

Chantez, mes vers, une amoureuse offense,
De longs discords nés d'un larcin léger.
A cet essai Caryl sut m'engager,
Et par Belinde il sera lu, *je pense*.
Heureux cent fois, *si*, *quand* ma plume écrit,
L'une m'inspire, et l'autre m'applaudit.

Malgré quelques négligences ces vers ne sont pas sans grace et sans facilité, et ils rendraient assez bien l'original, si on y retrouvait le cinquième vers de Pope,

Slight is the subject, but no so the praise,

Digitized by Google

qui est une imitation heureuse de celui de Virgile.

In tenui labor, at tenuis non gloria.

Le début de Boileau est pompeux et il devait l'être ; l'emphase qui serait déplacée dans un poème sérieux, est ici très-convenable ; c'est quand il s'agit d'un lutrin, qu'il faut, dès les premiers vers, enfler ses joues et emboucher la trompette héroïque.

Je chante les combats, et ce prélat terrible,
Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur.
C'est en vain que le chantre, abusant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du chapitre.
Ce prélat, sur le banc de son rival altier,
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier.

Ainsi, dès le début et dans huit vers, Boileau expose le sujet, trace le plan de son poème, il fait connaître le lieu de la scène, il présente au lecteur ses principaux personnages. Dans tout le premier chant de Pope, le mot de boucle de cheveux n'est pas même prononcé, et ce n'est que dans le cours du second chant qu'on apprend le sujet du poème. Les deux poètes ont également parodié l'invocation de Virgile *Musa mihi causas memora, etc.* Voici celle de Pope.

Muse, dis-moi par quel motif étrange
Un lord galant put offenser *un ange*,
Dis, quel motif, plus étonnant encor,
Fit rejeter les vœux d'un tendre lord.
Aux vains mortels sied-il bien tant d'audace ;
A la beauté si funeste courroux ?

Digitized by Google

Mr. Ourry a encore négligé de rendre le vers imité de Virgile.

And in soft bosoms dwells such mighty rage,
Ingentes animos angusto in pectore versant. (Virg.)
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.
(Racine fils.)

Cependant on aime à rencontrer ces imitations des anciens; un beau vers plaît doublement quand il en rappelle un autre connu du lecteur, et cette espèce d'appel, auquel une érudition ordinaire peut répondre, flatte notre amour-propre, parce qu'il nous érige en juge. Mais si le traducteur est resté au-dessous de son modèle, les vers anglais soutiendraient difficilement la comparaison avec ceux-ci :

Muse, redis-moi donc quelle ardeur de vengeance,
De ces hommes sacrés rompit l'intelligence,
Et troubla si long-temps deux célèbres rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots?

Il est difficile de parodier, d'une manière plus heureuse, le vers de Virgile : *Tantæne animis cœlestibus iræ?* Voyons les deux poëtes entrer en matière :

Sol thro' white curtains shot a tim'rous ray,
And op'd those eyes that must eclipse the day, etc.

L'astre du jour, par des rayons bien doux,
De blancs rideaux colorant la surface,
Depuis long-temps voulait ouvrir des yeux,
Dont un regard eût éclipsé ses feux.
Le petit chien s'éveillait, la sonnette
Près de madame avait mandé Lisette.
Jusqu'à l'amant, qui n'a jamais dormi,
Tout se levait, car il était midi.

Digitized by Google

Déjà du doigt la montre interrogée,
A répondu par un son argentin.
Belinde encor dans le sommeil plongée,
Reposait seule : un songe du matin,
Qu'un Sylphe aimable avait conduit vers elle,
En voltigeant la couvrait de son aile.

On peut reprocher au traducteur d'avoir délavé, dans ses quatre premiers vers, une vieille idée qui n'en occupe que deux dans l'original, où elle est du moins rajeunie par les graces de l'expression. Le reste de la tirade est facile, le vers en est bien coupé, le style pur. Enfin, M. Ourry a su s'y garantir des défauts qui déparent, de temps en temps, sa traduction; tels que les expressions triviales ou parasites, les inversions forcées et l'emploi de quelques tournures marotiques, qu'on doit proscrire de tous les ouvrages d'une certaine étendue, depuis qu'elles ont si peu réussi à J. B. Rousseau dans ses épîtres.

Le Sylphe joue, dans la Boucle de cheveux, le rôle de la Discorde dans le Lutrin. Mais si l'intention a été la même, quelle différence dans l'exécution! Voyez avec quel art la Discorde se trouve liée à l'action du poëme! avec quelle rapidité elle la fait marcher. Comme son apparition est motivée! Elle ne dit point un mot, ne fait point un pas qui n'aille au but. Mais que vient faire le Sylphe? que veut-il dire? Il a prononcé quatre-vingt vers qu'on ne s'en doute pas encore; et on croirait qu'il n'a d'autre dessein que de mettre au courant du système cabalistique. Enfin, il finit son long discours en recommandant vaguement à Belinde de se défier

Digitized by Google



défier de tout, et d'être sur-tout en garde contre l'homme,

Beware of all, but most beware of man.

Le chien de Bélinde la réveille ; un billet doux fait oublier le songe, et elle s'occupe de sa toilette dont la description termine le premier chant.

Comparez aux derniers vers qu'on vient de lire, ce début plein de mollesse par lequel Boileau prépare si habilement l'arrivée de la Discorde.

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle, *etc.*

Comparez sur-tout le sommeil du prélat à celui de Bélinde : cette description est si belle, que nous n'avons pu résister au plaisir de la transcrire toute entière.

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée
S'élève un lit de plume à grands frais amassée,
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence.
C'est là que le prélat, muni d'un déjeûner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage ;
Son menton sur son sein descend à triple étage,
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Croit-on qu'un pareil morceau ne vaille pas le petit chien qui secoue les oreilles, et la pan-

Digitized by Google

toufle (1) dont on frappe le plancher pour appeler la femme de chambre ? Le prélat se réveille; mais le songe a produit son effet, l'action marche à grands pas, les personnages sont en scène. On voit *le prudent Gilotin*, et *Sirac à qui l'âge allonge le chemin.* Chacun brigue l'honneur de servir le prélat; le sort en décide, les trois champions sont choisis, le lutrin va se placer. Quelle rapidité! quelle unité dans l'ensemble! et si on passe aux détails, quelle profusion de richesses poétiques répandues dans ce seul premier chant! quelle alliance heureuse du plaisant avec le sublime! des traits les plus comiques avec les expressions les plus pompeuses! Mais il faut renvoyer nos lecteurs à l'ouvrage lui-même, et à l'analyse pleine de chaleur et de goût qu'en a faite M. de la Harpe dans son cours de littérature : il faut oublier et le discours si rapide que tient la Discorde, et le réveil du prélat, et le zèle de Gilotin, et tant d'autres beautés auxquels Pope n'a rien à opposer, pour ne nous occuper que des morceaux où les deux poètes offrent quelque point de rapprochement. Il est assez curieux, par exemple, de comparer la toilette d'une jolie femme à celle de deux gens d'église. Commençons par Bélinde.

Sous un peignoir dérobant ses appas,
Vers la toilette elle a porté ses pas;
D'un pur argent là brille plus d'un vase.
En admirant l'ordre mystérieux,
La tête nue, en sa pieuse extase,
De la parure elle invoque les Dieux.

(1) Le traducteur a supprimé, avec raison, ces détails qui tiennent aux usages anglais.

Digitized by Google

A ses regards, à son secret hommage,
Le crystal offre une céleste image.
Près de l'autel, avec humilité,
Plus bas se tient une jeune prêtresse.
Tout se dispose, et de la vanité
Va commencer le culte respecté.

Paraissez donc, doux trésors *que s'empresse*
A ses attraits d'ajouter la beauté.
Des diamants que ces coffrets recèlent,
De ces rubis que les feux étincèlent.
Enchantez-la par vos tributs heureux,
Parfums divers qu'enfanta l'Arabie.
L'ivoire lisse et l'écaille polie
Ont parcouru ses superbes cheveux.
Ici la pâte à mes yeux *se présente*,
L'épingle utile et l'épingle brillante,
Et confondus, on voit en même tems
Les billets doux, la poudre et les romans.

Nous avons souligné deux inversions trop dures et une ellipse encore plus hasardée. Le reste de ce morceau rend assez bien l'original, et peut du moins en donner une idée à ceux qui ne savent pas l'Anglais. Je sais fort bien qu'il y aurait de l'injustice à n'opposer à Boileau, que le traducteur de Pope; mais que l'on compare les deux textes, Boileau n'a rien à redouter de cette lutte corps à corps, et l'on se convaincra que si les vers de Pope sont d'un homme de beaucoup d'esprit et de talent, ceux qu'on va citer sont d'un grand poète. Le chantre, dont le sommeil vient d'être troublé par un songe funeste, sort furieux de son lit.

On apporte à l'instant ses somptueux habits,
Où sur l'ouate molle éclate le tabis.

Digitized by Google

D'une longue soutane il endosse la moire ;
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,
Et saisit, en pleurant, ce rochet, qu'autrefois
Le prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts.
Aussitôt d'un bonnet ornant sa tête grise,
Déjà l'aumusse en main il marche vers l'église,
Et hâtant de ses ans l'importune langueur,
Court, vole, et le premier arrive dans le chœur.

La toilette du prélat est plus rapide,

Il veut partir à jeûn, il se peigne, il s'apprête ;
L'ivoire trop hâté deux fois rompt sur sa tête,
Et deux fois de sa main le buis tombe en morceaux.
Tel Hercule filant rompait tous ses fuseaux.
Il sort demi-paré, etc.

Si, après avoir comparé ces différentes descriptions, quelqu'un donnait la préférence à Pope, ce peut être sans doute un homme d'esprit, mais il ne faut pas qu'il parle de vers ; il n'est né à coup sûr ni pour les sentir ni pour les juger. L'analyse des autres chants de la Boucle de cheveux nous entraînerait trop loin, sans nous conduire à de nouveaux résultats. Par-tout d'ingénieux détails, jamais ni unité d'intention ni marche suivie. Dans toutes ces remarques, nous n'avons été guidés que par l'amour de la vérité. Bien loin de vouloir déprimer le talent de Pope, nous observerons qu'il a composé son poëme à l'âge de vingt-quatre ans, et que Boileau en avait quarante lorsqu'il donna le Lutrin. Il est aisé de voir la différence du jeune poète qui fait l'essai de ses forces, et de celui qui présente au public le résultat d'un travail mûri par vingt années

Digitized by Google

d'exercice. Quant à M. Ourry, il est très-naturel qu'il ait vivement senti des beautés qu'il a souvent assez bien rendues, pour faire désirer qu'il revienne sur ce premier travail, et donne à l'ensemble de sa traduction, le degré de bonté auquel il a su l'amener dans quelques-unes de ses parties.

DE WAILLY.

Nouveaux Elémens de Physiologie; par Anthelme Richerand, *chirurgien en chef, adjoint de l'hôpital St.-Louis de Paris, professeur d'anatomie et de physiologie. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée. 2 vol.* in-8°. *Paris, an* 10, *chez* Crapart, Caille *et* Ravier, *libraires, rue Pavée-St.-André,* n°. 12. *Prix,* 10 *fr., et* 13 *fr. francs de port par la poste.*

Lorsqu'à la suite d'une ignorance profonde le goût des sciences commence à renaître, la prétention de savoir précède toujours le desir d'apprendre; on dédaigne la marche lente et pénible de l'expérience, et on confie à l'imagination le soin de tout expliquer : de-là, le règne des hypothèses, toujours antérieur à celui des faits; de-là, une progression nécessaire de l'ignorance à l'erreur, et de l'erreur à la vérité : telle est la marche qu'ont suivie, depuis leur renaissance en Europe, les sciences en général et la physiologie en particulier.

Tant que cette dernière resta fondée sur de vains systêmes, ses principes furent obscurs, et ses applications justement dédaignées. Haller parut changer tout-à-coup la face de cette science, et lui imprima une nouvelle direction; mais il la surchargea, en quelque sorte, par l'accumulation trop rapide d'une immense collection de faits.

Pendant un demi-siècle on analysa les ouvrages de ce

Digitized by Google

savant infatigable, on suivit ses immortels travaux, on ajouta des découvertes importantes à celles qu'il avait faites ou qui existaient avant lui; le goût des expériences succéda à celui des vaines théories; la chimie naquit, les sciences naturelles s'enrichirent de leurs progrès mutuels, et la physiologie, placée au milieu d'elles, acheva de s'éclairer. Alors elle put être généralement comprise, et ses applications furent appréciées.

Tel est l'état actuel où cette science est arrivée; elle n'est plus du domaine exclusif de la médecine qui l'a créée, et les ouvrages qui en traitent sont accueillis avec un intérêt général.

Ces circonstances ont dû contribuer à la faveur extraordinaire de celui que le citoyen Richerand vient de faire réimprimer; mais un succès aussi brillant ne peut appartenir tout entier au sujet seul, et prouve aussi l'excellence de la manière dont il est traité.

Cet ouvrage, n'étant qu'une collection de principes et de faits placés dans leur ordre naturel, il serait impossible de l'analyser; essayons seulement de tracer le plan qu'a suivi l'auteur, et d'indiquer, par quelques extraits, comment il a su le remplir.

Sous le titre de prolégomènes, le citoyen Richerand a placé, au commencement de son livre, une espèce de *philosophie physiologique*, dans laquelle saisissant, par une sorte de contemplation générale, la chaîne collective des êtres naturels, il indique d'abord les caractères qui distinguent ceux que nous nommons organisés, parcourt ensuite cette grande portion de la chaîne universelle, analyse et compare les différentes classes qu'elle renferme, et parvient ainsi à la détermination graduelle et méthodique de tout ce qui constitue la nature de l'homme et son système de vitalité.

Dans ce tableau vaste et rapide, l'auteur résume les données actuelles sur les élémens dont se composent tous les êtres; développe les différences qui existent entre les

Digitized by Google

grandes classes qui partagent ces derniers ; expose successivement leurs caractères distinctifs comme inorganiques et organisés, végétans et animés ; définit la vie, l'analyse en quelque sorte, et l'étudiant d'abord dans les êtres où elle présente les phénomènes les plus simples, et la suivant ensuite dans tous les autres, à mesure qu'elle y devient plus composée ; remonte à la détermination des propriétés vitales, les considère comme appartenantes à deux systèmes d'organes très-différens, formant comme deux machines vivantes et réunies, dont l'une est destinée à l'exercice de la vie intérieure, l'autre à établir au-dehors des relations avec tous les objets, et dans lesquels il distingue, 1°. une sensibilité générale et commune, universellement répandue dans toutes les parties vivantes, végétales et animales, qui n'a point d'organe spécial, et qui ne transmet point la conscience des impressions ; 2°. une contractilité sensible ou insensible, mais involontaire, qui correspond à cette sensibilité générale et latente ; 3°. une sensibilité d'un autre ordre et qu'accompagne la conscience des impressions ou la perceptibilité ; 4°. une contractilité sensible et volontaire subordonnée à la perceptibilité ; ensuite il établit la théorie des habitudes et des sympathies, fixe l'évaluation du mot *principe vital*, compare la force que ce mot indique à ce qu'est l'attraction pour l'astronomie, expose les considérations importantes que présente le système particulier des nerfs qu'on nomme grands sympathiques, fait connaître les rapports qui lient plusieurs sciences à la physiologie, et finit enfin par quelques développemens tirés de ce qui précède et relatifs à la classification naturelle, d'après laquelle les différens systèmes de fonctions doivent être successivement développés. Après avoir ainsi placé sous les yeux du lecteur l'exposition générale de son sujet, le citoyen Richerand passe au développement complet et successif de toutes les parties qui le composent.

Digitized by Google

Un tableau synoptique indique d'abord l'ordre de distribution qu'il établit entr'elles ; la première division qu'il leur donne diffère de celles adoptées jusqu'à lui.

Toutes les fonctions de l'homme tendent à le conserver, et la pensée ne peut les enchaîner dans leur universalité parfaite qu'en les rapportant à ce but commun ; mais ce but consiste à-la-fois dans la conservation de chaque individu, et dans celle de toute l'espèce : de-là, une intersection naturelle qui sépare les fonctions en même tems que leur objet ; de-là, les deux grandes classes primitives que notre auteur distingue. Il soumet ensuite les fonctions qui se rapportent à l'individu, à une subdivision secondaire, par laquelle plusieurs physiologistes avaient commencé, et les sépare en deux ordres : dans le premier, sont réunies celles qui assimilent à la propre substance de l'homme les alimens dont il se nourrit ; dans le second, toutes celles qui établissent ses rapports avec les êtres qui l'environnent.

L'assimilation et la nutrition qui en résultent, sont le produit de plusieurs fonctions qui se succèdent dans un ordre régulier. Les alimens sont d'abord digérés, c'est-à-dire, soumis à l'action des organes digestifs qui en séparent la partie nutritive ; celle-ci est absorbée par des vaisseaux d'un ordre particulier, versée par eux dans le torrent de la circulation, portée avec le sang vers le poulmon et les organes secrétoires, successivement altérée, modifiée, animalisée, rendue semblable aux divers élémens qui nous constituent, et appliquée aux divers organes qu'elle doit réparer. L'auteur suit dans l'ordre naturel tous ces phénomènes de l'art nutritif.

Il définit la digestion, subdivise les opérations dont elle se compose, décrit l'organe dans lequel chacune d'elle s'exécute, enrichit cette description des rapports de l'anatomie comparée, fait connaître la nature des sucs dont est successivement imprégnée la substance alimentaire, rappelle les hypothèses qui se disputèrent long-

Digitized by Google

tems dans nos écoles une prééminence vaine, leur substitue les faits que les modernes ont recueillis, etc....; examine les propriétés physiques et chimiques de cette substance homogène, dans laquelle toutes les espèces d'alimens, soumis à la digestion, sont transformées, etc.... Les considérations générales qu'il établit sur l'appareil digestif dans tous les animaux, le conduisent à quelques vues philosophiques ; c'est ainsi qu'il démontre que l'homme est polyphage, et résout ce problème long-tems discuté.

Des organes qui digèrent, l'auteur passe immédiatement à ceux qui s'emparent de l'aliment digéré. Ici se place le système général des vaisseaux limphatiques, leurs descriptions, leurs usages et les riches applications que leur découverte fournit à l'art de guérir ; ceux qui absorbent le chyle ne sont que des conduits intermédiaires, dont une extrémité ouverte à la surface interne des organes digestifs, y pompe ce fluide que l'autre extrémité verse dans le torrent de la circulation. L'histoire de celle-ci se place donc naturellement à leur suite. L'auteur décrit successivement les organes qui y concourent, en fait connaître la nature, en détermine l'action. Le cœur est le centre et le principe de cette fonction. Sa situation dans l'homme explique pourquoi les parties susdiaphragmatiques sont plus vivantes : considéré dans les différens animaux, sa grosseur y paraît en rapport avec le courage ; il jouit dans les carnivores d'une plus grande énergie, etc., etc....

La respiration appartient en partie à des organes placés dans le cercle circulatoire; mais son importance et l'étendue de ses développemens ont dû la faire examiner isolément : les phénomènes qui la composent sont de deux ordres, comme les organes qui servent à les exécuter. L'auteur explique d'abord le mécanisme qui opère la dilatation et le resserrement successifs des cavités thoraciques, et expose ensuite la théorie brillante des chimistes

Digitized by Google

modernes sur la digestion de l'air dans le poumon, et sur la chaleur animale qui en dépend.

Enfin, il passe à l'étude des sécrétions, expose la structure variée des différens appareils sécrétoires, la nature physiqne et chimique des fluides que chacun d'eux sert à élaborer, et termine par l'application de tout ce qui précède à l'art réparateur qui en est le but et le résultat.

L'homme ne peut assimiler, à sa propre substance, que des substances étrangères qu'il s'est appliquées; il serait donc vainement doué de tous les organes propres à exercer les fonctions qui précèdent, si, par d'autres organes, il n'avait pas la difficulté de connaître et de saisir ce que sa vie intérieure peut lui approprier; de-là, un second ordre de fonctions toujours relatives à la conservation de l'individu, et appartenantes à la première des deux grandes classes que nous avons indiquées.

Ici naissent bien plus sensiblement les rapports qui enchaînent la morale à la physiologie, et qui font de cette dernière la base naturelle de toutes les sciences dont l'homme est l'objet.

Certains organes, placés à la périphérie de notre être, reçoivent diverses impressions des objets qui nous environnent. Ces impressions sont transmises à un organe intérieur qui les perçoit, et qui, par une influence pareillement transmise aux organes moteurs, déterminent leur action.

Toujours constant à suivre la marche de la nature, l'auteur étudie ces fonctions importantes dans l'ordre, dans lequel elles se succèdent; il commence donc par l'analyse des impressions diverses que reçoivent nos sens. Dans chacune de ces impressions sensitives, il distingue trois choses; la nature du corps qui la détermine, l'organe qui la reçoit, et le conducteur qui la transmet. Ainsi, la description de l'œil est précisée d'un énoncé rapide des propriétés de la lumière; celle de l'oreille de la théorie du son; et rien n'égale, nous osons le dire, la

Digitized by Google

précision et la clarté de ces intéressantes descriptions. Elles ne se bornent pas pour chacun de nos sens, à ce qu'il présente dans notre système particulier d'organisation; mais elles embrassent toutes les différences importantes qu'il offre dans la chaîne de l'animalité; c'est ainsi que le citoyen Richerand détermine quelle est la partie essentielle de l'organe de l'ouie, par une sorte d'analyse naturelle de cet organe dans tous les animaux doués de la faculté d'entendre.

A l'étude des sons et de leurs fonctions, succède celle des nerfs, conducteurs du sentiment; pris à leur naissance, l'auteur les suit jusqu'à leur terminaison, analyse leur structure, observe leur direction, et considère les différences qu'ils offrent à saisir, dans l'homme, en raison des sexes, des individus et des âges; et dans les animaux, en raison de leurs dégradations.

Ces nerfs viennent tous aboutir à un centre, « instrument immédiat des sensations, dont les impressions, exercées sur tous les autres, ne sont que les causes occasionnelles. » Arrivé à cet organe, l'auteur résume d'abord tout ce qu'il y a de connu sur sa structure, il décrit la boîte osseuse qui la renferme, donne la solution d'un problême proposé par Bordeu, ... rappelle la théorie de la ligne faciale, ... établit et démontre les liaisons qui existent entre l'action du cœur et celles du cerveau....., détermine, par une série d'expériences qui lui sont propres, la véritable cause des mouvemens de ce dernier, et passe ensuite à l'examen de ces fonctions.

Ici naît un point de contact inévitable entre l'homme organique et l'homme intellectuel, entre les fonctions de l'âme et celles du cerveau. Conduit par cet enchaînement nécessaire, le citoyen Richerand trace un apperçu rapide de l'analyse de l'entendement et de la théorie des passions. Il distingue, avec le citoyen Cabanis, des déterminations rationelles et des détermina-

Digitized by Google

tions instinctives, développe cette opinion lumineuse qui doit dégager la réfutation des idées innées, de tout germe de discussion ultérieure, expose successivement les différentes opérations de l'intelligence, et indique ce que peut fournir l'état actuel de la médecine sur leurs diverses altérations.

Du cerveau où l'âme réside, partent de nouveaux conducteurs qui transmettent l'influence de cette dernière aux organes soumis à la volonté. Ceux-ci sont les muscles et les os destinés à l'exercice des mouvemens par lesquels nous réagissons sur ce qui nous entoure. Le citoyen Richerand décrit les premiers, remonte à la structure et aux propriétés de la fibre qui les compose, expose les phénomènes de leurs contractions, retrace la théorie qu'il a donnée sur la tendance naturelle de toutes nos parties à l'état de flexion, fait connaître tous les phénomènes importans du galvanisme, passe aux considérations qui appartiennent au système osseux, et fait succéder à la description de ces organes, l'explication des mécanismes variés qu'ils exécutent. Dans ce précis de mécanique animale, il explique pour quelles raisons la station bipède est impossible dans les premiers temps de la vie, pourquoi elle est particulière à l'homme, comment s'opèrent les divers mouvemens qu'exécutent les différentes espèces d'animaux... Enfin, il donne quelques considérations philosophiques sur l'éloquence des gestes qui constituent ce qu'on nomme langage d'action, et termine par un dernier chapitre sur la voix, tout ce qui doit appartenir à la première classe des fonctions.

Il a placé cette faculté immédiatement avant la génération, afin, dit-il, « que cet arrangement indiquât, » au premier coup-d'œil, la liaison qui existe entre » leurs phénomènes. Plusieurs animaux ne font entendre » leur voix que pendant la saison des amours; les » oiseaux qui chantent en tout temps, ont, au moins,

Digitized by Google

» durant cette époque, la voix plus forte et plus sonore. » Ses organes se développent tout-à-coup, lorsque » l'homme devient capable de se reproduire, comme si » la nature eut voulu l'avertir que c'est sur-tout par » leur moyen qu'il doit exprimer ses desirs à l'être sen- » sible qui peut y répondre. » Tous les animaux qui respirent ont de la voix, l'homme seul est doué de la faculté d'en articuler les sons. L'auteur en donne les raisons anatomiques, il décrit ensuite les organes dans lesquels cette faculté réside, explique le mécanisme par lequel elles s'exécutent, et termine par des réflexions intéressantes sur le chant, le bégayement, le grasseyement, le mutisme, l'engastritisme dont il donne l'explication.

Chaque individu, doué de l'exercice des fonctions dont l'énumération précède, peut vivre et se conserver, mais la durée de cette conservation a des bornes courtes et inévitables. Soumis par les lois immuables de la nature, à l'action du temps qui détruit tout, les organes s'usent, la vie se consume, et l'homme meurt parce qu'il a vécu. Ainsi, dans un petit nombre d'années, l'ensemble des êtres organisés qui animent la surface de ce globe, disparaîtraient pour toujours si la reproduction ne réparaît les effets de leur destruction certaine. Dans tous les êtres qui en jouissent, la vie ne se conserve donc que parce qu'elle se transmet. Cette transmission est due à d'autres fonctions, est confiée à d'autres organes. C'est à leur développement que l'auteur emploie la seconde section de son ouvrage. Dans la description qu'il en donne, il assigne les différences bien tranchées qu'imprime aux individus la différence du sexe; prouve, par une observation du citoyen Caillot, que les différences générales ne tiennent pas essentiellement aux organes proprement sexuels; parle de l'hermaphrodite, dont il n'existe, dans notre espèce, aucun exemple véritable; compare le système des organes

Digitized by Google

destinés aux fonctions génératrices dans l'homme et dans la chaîne universelle des êtres vivans qui tous sont si diversement doués de la faculté de se reproduire. Il indique ce qu'il y a de connu sur la conception, et ce que les expériences de Spallanzani ont à-peu-près prouvé sur la génération, dont il résume les différens systêmes; décrit les phénomènes de la grossesse et de l'accouchement, expose tout ce que le fœtus présente de particulier, sa circulation, ses enveloppes, et parle des monstres, des jumeaux, de la superfétation, de l'allaitement, et termine par l'analyse du lait, tout ce qui se rapporte à cette seconde classe.

Dans l'ordre général des fonctions, comme dans la structure générale des organes, s'établissent quelques différences relatives aux âges, aux tempéramens et aux climats. L'auteur parcourt ces différences dans un dernier chapitre qu'il ne termine qu'après avoir observé l'homme au-delà du terme de l'existence, après lui avoir vu subir l'arrêt universel, mourir, se dissoudre, et retourner dans le canal des élémens.

Le tracé rapide que nous venons de faire, indique, comme nous nous l'étions proposés, l'ordre dans lequel le citoyen Richerand a distribué les différentes parties de la science physique de l'homme, mais il ne donne point l'idée complette de l'ensemble de ces parties, et de la manière dont l'auteur les a développés. On ne peut acquérir cette idée qu'en lisant son ouvrage, et nous n'avons pas eu la prétention d'y suppléer.

Ce livre, placé à juste titre dans toutes les bibliothèques, renferme le systême le plus précis et le plus complet de l'état actuel des connaissances physiologiques, et le charme du style y égale l'intérêt du sujet.

J. Fouré, *médecin.*

Digitized by Google

Méthode prompte et facile pour apprendre en même temps à lire et à écrire, à suivre l'orthographe, et à bien prononcer; avec deux cahiers pour l'écriture, conformes à la méthode; par Alexandre Choron. *Prix, 2 fr. 50 cent. Paris, chez* Bernard, *libraire de l'Ecole polytechnique, quai des Augustins, n°. 51.*

Depuis que l'on annonce tant de cours expéditifs, où l'on promet d'enseigner une langue ou une science dans l'espace de quelques semaines, on est en général assez mal disposé pour les *méthodes promptes et faciles*. Il serait injuste cependant de les condamner toutes sur leur titre. Celle que nous annonçons a pour elle l'approbation de plusieurs hommes éclairés de cette capitale; mais ce qui vaut peut-être mieux, elle a pour elle des succès constatés, et non encore démentis : nous pouvons assurer en avoir été témoins nous-mêmes, et il nous serait facile de citer plusieurs enfans dont les progrès ont été suivis et vérifiés chaque jour, et qui, à l'aide de la méthode du citoyen Choron, sont parvenus à lire et à écrire correctement dans l'espace de quelques mois.

Sans entrer dans aucun détail sur cette méthode, qu'une explication claire et précise met à la portée de tout lecteur doué d'une intelligence ordinaire, nous dirons seulement que l'extrême simplicité en fait le mérite et en assure l'utilité.

Le citoyen Choron, qui, dans l'âge des distractions et des plaisirs, réunit une grande variété de connaissances, au zèle et à la constance qui les rend utiles, était frappé depuis long-temps de la nullité de l'enseignement dans les écoles primaires. Il a cherché les moyens d'y suppléer, et c'est le résultat de son expérience qu'il donne aujourd'hui. En ajoutant qu'aucune vue d'intérêt ne l'a dirigé, et que les seules vues de bienfaisance ont pu le soutenir dans les différens essais qui ont amené le perfectionnement de sa méthode, c'est montrer l'unique récompense qu'il ambitionne, et que nous osons lui promettre.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Les pensées suivantes sont extraites des manuscrits d'une Dame étrangere, qui a bien voulu nous permettre de les publier dans notre journal. Quand on pense avec tant de délicatesse, on a raison de choisir, pour s'exprimer, la langue de Sévigné et de La Fayette.

Il est des choses d'obligation pour certaines ames, qui prouvent l'excellence de ces ames, et qui paraissent folie à celles qui sont moins sages.

Dans le bien que nous faisons, pensons sur-tout que nous devenons meilleurs, et n'exigeons rien des autres.

Il en est des amitiés du monde, comme des petits diamans qui brillent sans avoir de valeur.

Les ames vraiment élevées sont plus frappées des belles qualités dans les autres que dans elles-mêmes.

Les gens médiocres craignent l'exaltation, parce qu'on leur a dit qu'elle pouvait avoir des suites nuisibles; cependant, c'est une maladie qu'on ne peut pas leur donner.

On peut dire que la plupart des gens du monde, ne vivent que de petites idées, comme le peuple ne vit que de petite monnaie.

Il faut garder le bien qu'on veut faire comme un secret, afin que la folie ou la méchanceté ne l'étouffe pas au berceau.

Les grands débris nous touchent encore : mille raisons de s'intéresser à soi-même, accompagnent la vie de celui qui a connu les grands dévouemens; et celui qui souffrit par l'amour ou par l'amitié, est encore plus riche que celui qui ne les connut jamais.

C'est la religion chrétienne qui a appris à la vertu à jouir de son secret.

La

Digitized by Google

La vertu juge l'intention, et la gloire le succès.

Si le peintre, le poète, l'homme de génie sont *enviables*, c'est bien moins pour la gloire qui les attend, que par le sentiment du beau qu'ils portent en eux.

Une des grandes punitions des scélérats, c'est d'être dans le secret de leurs vices, et de se connaître encore plus qu'ils ne sont connus des autres.

L'opinion publique est un impôt que les hommes paient en jettant quelquefois une grosse pièce d'or à la barrière; mais les femmes sont tenues à payer tous jours, et à solder denier par denier.

Il y a des gens qui ont eu presque de l'amour, presque de la gloire, et presque du bonheur.

Il a y des regards qui sont des paroles, et des voix qui sont de la musique.

Dans l'arène de la vie, comme dans celle où combattaient les gladiateurs, celui qui tombe n'est pas toujours le plus faible. C'est souvent le plus fort et celui qui a le plus long-temps résisté.

Peu d'hommes savent descendre jusqu'aux besoins des autres hommes, sans craindre de se compromettre: tant de douces images dans la nature semblent pourtant les y inviter! L'arbre, chargé de fruits, s'incline vers le sol, et la nuée, chargée d'une pluie bienfaisante, s'abaisse aussi vers la terre altérée.

Ceux qui se regardent vivre, verront qu'ils préparent souvent eux-mêmes les maux dont ils se plaignent.

On cherche tout hors de soi dans la première jeunesse; nous faisons alors des appels de bonheur à tout ce qui existe autour de nous, et tout nous renvoie au-dedans de nous-mêmes peu à peu.

Plus nous nous perfectionnons nous-mêmes, plus les choses hors de nous s'embellissent.

Des gens qui seraient désolés d'attirer sur nous un malheur réel, se croient en droit de nous accabler journellement de mille petits déplaisirs, et font de tout

Digitized by Google

tant, à la fin, une montagne bien plus rude à passer, que n'eût été une calamité réelle.

On ne cultive pas avec assez de soin le sentiment du beau dans les ames jeunes et tendres; on devrait se dire pourtant que sans enthousiasme il n'existe point de printemps moral, et sans fleurs il n'est pas de fruits.

Ce n'est pas toujours l'objet de notre amour qui nous honore, mais ce que nous aimons dans cet objet.

Les ames froides n'ont que de la mémoire. Les ames tendres ont des souvenirs, et le passé pour elles n'est point mort, il n'est qu'absent.

Le meilleur ami à avoir, c'est le passé.

Dire aux hommes ne suffit pas, il faut redire, et puis redire encore; l'enfance n'écoute pas, la jeunesse ne veut pas écouter, et si la vérité est enfin accueillie, c'est que de sa nature elle est infatigable, et qu'après avoir été tant rebutée, elle trouve enfin accès par sa persévérance.

Il faut que les beaux mouvemens de la jeunesse deviennent des principes dans l'âge mûr.

La pensée de l'homme est un océan qui mène l'ame aux plus ravissantes découvertes, aux isles enchantées, comme aux plus affreux écueils.

Souvent l'on résisterait à ses propres passions et l'on est entraîné par celles des autres.

Aimer la vertu vaut mieux que se croire capable d'être vertueux. La vie n'est jamais un traité de morale, elle en est un essai.

Il y a des hommes qui vivent de tout ce qui fait pressentir la continuation de la vie, ils devinent la vertu, et l'admirent quand ils la trouvent. Ils contemplent le ciel et se sentent plus heureux de la grandeur de la nature, ils croyent à l'amitié et à l'amour, même en ne l'éprouvant pas. Il y a d'autres hommes qui se croyent plus avancés que les premiers, les moyens de bonheur ne sont pour eux que des moyens de parvenir, ils croyent

Digitized by Google

se jouer de ceux qu'ils sacrifient, ils se dégradent de plus en plus, et finissent par ressembler à ces automates si vantés qui ont tous les traits de l'homme, hors les battemens de son cœur.

La vie est comme le tonneau des Danaïdes; elle laisse écouler les douleurs et les félicités, toute la folie et toute la sagesse de l'homme; mais la conscience prend l'empreinte de tout ce qui passe, et semblable à un miroir magique, elle retrace à l'homme ce qui le console ou l'afflige d'avoir vécu.

En amour on a le même plaisir à se voir qu'en amitié à se revoir.

Les aîles de l'espérance empêchent de peser sur la vie.

Il n'y a que les gens d'esprit qui sachent paraître dupes, ils connaissent à fond les deux rôles et choisissent le plus beau.

Les ames fortes aiment, les ames faibles desirent.

Une très-belle femme avec les traits de la noblesse, et sans les vertus douces et actives de son sexe, ressemble à un beau lys auquel la nature n'aurait pas donné de parfums.

Il faut faire adopter le devoir par le sentiment, c'est un serment de fidélité.

La vie ressemble à la mer, qui doit ses plus beaux effets aux orages.

C'est un bel éloge à faire de quelqu'un, au milieu de la corruption du monde, que de le croire digne d'être appelé romanesque. Ce sont des titres de chevalerie où chacun ne serait pas facilement ses preuves.

Il y a des femmes qui traversent la vie comme ces souffles du printemps qui vivifient tout sur leur passage.

Il y a des langueurs de l'ame qui la rendent si mélancolique qu'elle se jette dans une forte passion, comme on se jette dans la rivière au plus fort de l'accablement d'un jour d'été.

C'est faire un grand tort à ceux que nous aimons de

Digitized by Google

vouloir leur ménager des surprises, nous leur volons l'espérance.

Il y a tant d'êtres qu'on pourrait aider avec si peu, mais il faut avoir su descendre dans les petites conditions pour savoir ce qu'on peut avec peu; la poussière des fleurs suffit à l'abeille.

Le bonheur obscur et caché ne paraît pas bonheur à la plupart des hommes, comme si l'amande en était moins douce, parce qu'un noyau épais l'enveloppe.

La mélancolie des ames tendres et vertueuses est la station entre deux mondes. On sent encore ce que cette terre a d'attachant; mais on est plus près d'une félicité plus durable.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

La dernière pièce nouvelle donnée à ce spectacle, avait pour titre: *Arlequin Curtius*, ou *le Salon des Figures*. Elle était si mauvaise, qu'une fois la toile baissée, personne n'a voulu la critiquer. On sentait qu'il n'était pas même besoin de goût pour la condamner, et qu'il était impossible de la défendre. Cependant, on l'affiche de nouveau. Rien ne prouve davantage les progrès de la perfectibilité, que de voir maintenant toutes les conceptions dramatiques bonnes.... pour le public.

On a joué ensuite les *Vendangeurs*, joli vaudeville, que vingt ans n'ont pu vieillir, qui s'embellit encore des comparaisons qu'on est forcé de faire aujourd'hui, mais qui fut composé dans ce temps où le public donnait son opinion comme une loi. Tout auteur qui, en polissant son premier travail, n'a pas toujours présent à sa pensée un bon parterre et des journaux rigoureux sans être injustes, est un auteur qui n'aura que des succès de coterie. Les poètes de nos jours se moquent du public et de la critique; aussi comme ils réussissent!

Digitized by Google

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

Il n'est pas seulement question ici d'une pièce nouvelle, mais d'un nouveau théâtre, ce qui est bien pire. Avant peu, j'en suis sûr, nous aurons une administration qui ne négligera aucun détail, et nous pourrons compter nos nombreux théâtres, sans craindre de les voir se multiplier encore. Il est plus dangereux qu'on ne le croit pour les mœurs, que l'ouvrier, l'artisan, le domestique, le portier, leurs femmes et leurs enfans, par leurs proches ou par leurs compères, soient invinciblement conduits à s'occuper de spectacles, par plaisir ou par intérêt. Et les théâtres des jeunes Artistes! des jeunes Elèves! d'Emulation! quelle pépinière! Tout cela fait cependant partie de ce qu'on appelle aujourd'hui : *L'Ecole des Mœurs*; et c'est sans doute pour se classer dans cette Université, que tant de maîtres de pension érigent en spectacles fort gais et fort galans, les exercices publics qui, dans notre enfance, nous encourageaient en nous faisant trembler.

Il est, contre la multiplicité des théâtres, une raison financière à laquelle je ne connais pas de replique. On a calculé que, chaque année, la recette de tous les spectacles de Paris est à-peu-près la même; cette recette, divisée par mois, par jour, donne une somme de..... que les acteurs et leurs suivans se disputent. La multiplicité des théâtres n'augmentant pas cette somme, ôte aux entreprises formées, des moyens de fortune, et finit par amener la misère, des querelles et des banqueroutes.

Si tous les théâtres étaient libres, l'administration n'aurait peut-être pas le droit d'intervenir pour parer à cet inconvénient; mais qui ne sait que, sans les secours fort bien placés du gouvernement, il y a long-temps que notre grand Opéra n'existerait plus qu'en souvenir; qui

Digitized by Google

ne sait que le gouvernement aide aussi le Théâtre Français, conservateur de la plus belle partie de notre gloire littéraire. J'ignore s'il prend intérêt à l'Opéra-Comique; l'ancien gouvernement le rangeait sur la ligne des théâtres nationaux, et il avait raison. Nous lui devons Philidor, Monsigny, Grétry, Martini, d'Aleyrac, Méhul, Berton, et d'autres compositeurs qui ont assez bien signalé la musique française, pour la faire aimer dans les pays étrangers.

Il faut être conséquent, en administration sur-tout. Si les théâtres se multiplient, la somme d'argent qui fait la recette générale de tous, se divisera dans la proportion des théâtres ouverts, et comme elle diminuera pour les anciens, de ce que gagnera chaque théâtre nouveau, le gouvernement sera obligé de parer au déficit qu'éprouveront les théâtres nationaux, ou nous les perdrons; ce qui a manqué nous arriver à l'époque où la liberté exagérée en tout, était le seul système en vogue.

Ces nouveaux spectacles, dit-on, ne dureront pas; tant pis, car ils ne fermeront qu'à la dernière extrémité, et après avoir augmenté le nombre des *artistes* irrévocablement condamnés à vivre d'espérance et de privations. Le tems de leur durée sera nuisible aux établissemens anciennement formés; le jour de leur chûte sera le signal d'une banqueroute. Cette réflexion ne s'applique pas au théâtre de la porte Saint-Martin, puisqu'il vient d'ouvrir; mais elle est d'une application certaine à tous les théâtres qui ont été obligés de fermer. En résumé, danger pour les mœurs, danger pour les particuliers, charge pour le gouvernement. Quand de pareilles conséquences sont inévitables, l'administration a droit d'intervenir, non pour changer ce qui est, mais pour empêcher ce qui n'est pas encore. Le respect, pour ce qui existe, est le premier principe de la liberté, en tant qu'elle regarde l'administration.

Le nouveau théâtre, que je n'ai pas vu, et qui a ou-

Digitized by Google

vert par un mélodrame nommé *Pizarre*, paraît destiné à la grande pantomime, plus qu'à faire ressortir les connaissances locales du *Journal de Paris*. Je cite :

« Londres possède une pantomime magnifique ; il faut » l'égaler, il faut rappeler les effets prodigieux de cet art » puissant chez les Romains qui frissonnaient, *molli sal-* » *tante Bathylla.* »

Londres ne possède pas une pantomime magnifique ; par cette seule raison que la pantomime est jouée sur tous les théâtres, grands et petits. Deux spectacles inférieurs sont condamnés à ce seul genre, parce qu'il leur est défendu de parler. Le meilleur des deux est celui d'*Astley*, et il ne faut pas d'efforts pour l'égaler, car il ne vaut pas nos théâtres des boulevards : une preuve irrécusable se tire de ce qu'il a fait venir, il y a deux mois, seize *gentlemen* français et six *ladies* françaises pour redonner de la vigueur à son entreprise, et ces acteurs n'ont pas fait vide même dans nos petits spectacles. La seule femme à Londres qui soit belle dans la pantomime, est l'héroïne de Drury-Laïe ; elle est française. Le seul excellent bouffon de Londres, pour la pantomime, est le Paillasse de chez Astley ; il est français. Il n'y a donc pas lieu à rivalité, et ce n'est pas l'ambition généreuse de l'emporter sur la magnifique pantomime de Londres, qui devait décider l'entreprise du théâtre Saint-Martin.

Quant aux effets prodigieux de cet art puissant chez les Romains, nous préserve le ciel d'être assez fous pour éprouver des effets semblables. Quel exemple à proposer à un peuple qui sort tout fraîchement du siècle des lumières !

Il nous faut, dit-on, une superbe pantomime. N'avons-nous pas notre grand Opéra ? les ballets de Psyché, de Télémaque, de Mirza, la Dansomanie, etc., etc., ne sont-ils pas des pantomimes qui, aux convulsions près, réunissent tout ce que cet art a de plus enchanteur ?

Il est assez plaisant que le *Journal de Paris*, si ins-

Digitized by Google

truit de ce qui se passait à Rome, ne sache pas qu'à *Paris* il y a une magnifique pantomime, et qu'il en connaisse une à Londres où il n'y en a pas qui soit magnifique, quoiqu'il y en ait beaucoup qui sont plus ou moins comparables à celles du boulevard du Temple.

F. . . . .

P. S. L'estimable et modeste écrivain, qui ordinairement rend compte des spectacles dans le *journal de Paris*, n'est pas coupable de l'article que nous critiquons.

Errata, *N°. LXV.*

Page 5, *vers* 17, pare le coup d'un fat, *lisez* pare le cou d'un fat.

Même page, *vers* 18, Colgonde, *lisez* Golconde.

Page 32, *ligne* 2, de la tribu Acamintas, *lisez* de la tribu Acamantis.

Page 33, *ligne* 25, phanariton, *lisez* phanari tou.

Nous avons omis de dire que l'Errata inséré dans notre dernier numéro appartenait au N°. LXIII.

ANNONCES.

Première livraison du *Manuel de la légion d'honneur*, contenant la loi de sa création et les arrêtés du Gouvernement, relatifs à son organisation et traitement, ainsi que le premier état nominatif des militaires qui entrent dans la formation des 16 cohortes, terminé par le tableau des campagnes des Français, depuis 1792 jusqu'à la paix générale, un vol. in-12. Prix, 2 francs; et 2 francs 50 centimes franc de port. Se trouve chez *Rondonneau*, au depôt des lois, place du Carrousel.

Digitized by Google

Voyages dans la haute et la basse Egypte, pendant les campagnes du général Bonaparte, par *Vivant Denon*. 3 vol. in-12. Prix, 8 fr.; et 16 fr. en papier vélin. Chez *P. Didot*, aîné, aux galeries du Louvre, n°. 3.

Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, par *Fréderic Horneman*, pendant les années 1797 et 1798, traduits de l'Anglais. 1 vol. in-8°. de 400 pages, imprimé sur caractère cicéro neuf. Prix 5 fr. pour Paris, et 6 fr. 50 cent. franc de port pour les départemens. A Paris, chez *André*, libraire, rue de la Harpe, n°. 477.

De l'Unité en politique et en législation, ou Developpemens d'un principe naturel applicable à la législation de tous les temps et de tous les peuples, dont la connaissance est utile à ceux qui font la loi et à ceux qui l'exécutent; suivis d'un Essai sur le droit de propriété, considéré comme fondement de tout gouvernement et de toute législation; par le citoyen *Sedillez*, membre du Tribunat. In-8°. Paris, *Charles Pougens*, quai Voltaire, n°. 10. An X. — 1802. Prix, 1 fr. 50 cent. Franc de port pour les départemens 2 francs.

Théâtre d'Agriculture et Ménage des champs, par *Olivier de Serres*; remis en français par *A.-M. Gisors*. 4 vol. in-8°. de plus de 600 pages chacun. Les deux premiers volumes sont en vente chez *Meurant*, libraire pour l'agriculture, rue des Grands-Augustins, n°. 24. Prix, 12 fr. pour Paris, et 16 fr. franc de port par la poste.

Il y a quelques exemplaires sur papier fin. Prix, 18 fr.

Les tomes 3 et 4 paraîtront le premier frimaire prochain; ceux qui, à cette époque, auront retiré les deux premiers volumes, ne paieront l'ouvrage complet que *vingt francs*; passé ce temps, le prix sera irrévocablement fixé à *vingt-cinq francs*.

Digitized by Google

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

Ratisbonne, 18 septembre.

Le plénipotentiaire impérial, M. de Hugel, *a formellement refusé de ratifier le* conclusum *de la députation du 8 de ce mois*, portant l'adoption du plan proposé par la France et la Russie. Il a notifié sa déclaration dans la forme d'un décret de commission impériale; ce qui est contre l'usage reçu et contre les lois de l'Empire. Il fonde son refus principalement sur ce que l'adoption du plan d'indemnité est contraire à la disposition contenue dans le même *conclusum*, d'après lequel la députation s'engage à avoir égard aux réclamations les plus pressantes qui lui parviendraient de la part des parties intéressées. Il a offert, au reste, de communiquer toutes les réclamations qui lui seraient adressées aux ministres des deux puissances médiatrices, et d'entrer avec eux en conférence à ce sujet.

Note du ministre de France.

« Le soussigné, ministre extraordinaire de la république française près la diète de l'Empire germanique, s'est empressé de transmettre, à son gouvernement, le rescript communiqué par monsieur le subdélégué de Bohême à la députation extraordinaire de l'Empire dans sa séance du 24 août, et pareillement communiqué au soussigné le 28 dudit mois. Il est chargé de faire parvenir à la députation les observations suivantes : Le premier consul a été vivement affecté de voir que ses intentions, pour l'affermissement de la paix et la prospérité du corps germanique, aient été méconnues. Puisqu'on lui reproche n'avoir point répondu aux ouvertures faites par S. M. I. et R., depuis la conclusion du traité de Lunéville, et d'avoir ainsi retardé, pour l'Allemagne, cette intéressante portion de l'Europe, les avantages de la paix, il doit déclarer que les ouvertures, qui, quoique

Digitized by Google

confidentielles et secrètes, sont aujourd'hui rappelées publiquement par la cour de Vienne, bien loin d'être propres à procurer l'exécution de l'article VII du traité de Lunéville, ne pouvaient tendre qu'à l'éloigner, en cela qu'au lieu d'indiquer les moyens de pourvoir à l'indemnisation de tant de princes séculiers, qui avaient fait des pertes si considérables, elles n'avaient pour but que de régler le dédommagement de l'archiduc Ferdinand, en y employant des domaines laïcs et héréditaires. Les projets de la cour de Vienne tendaient à porter son territoire jusqu'au Lech, et auraient eu par conséquent pour effet de rayer la Bavière du nombre des puissances.

» La justice et la générosité, qui sont toujours les premières écoutées dans le cœur du premier consul, lui ont donc fait une loi d'oublier ce que l'électeur pouvait avoir eu de torts envers la république, et de ne pas laisser périr un état affaibli, menacé, mais garanti cependant jusqu'ici par la politique des gouvernemens intéressés au maintien d'un juste équilibre en Allemagne; car si l'équilibre de l'Europe veut que l'Autriche soit grande et puissante, celui de l'Allemagne exige que la Bavière soit conservée intègre et mise à couvert de tout envahissement ultérieur. Que deviendrait le corps germanique, si les principaux états qui le composent voyaient leur indépendance à tout moment compromise? Et l'honneur même de cette antique fédération ne souffrirait-il pas de l'affaiblissement d'un prince dont la maison a si honorablement concouru à l'établissement et au maintien de la constitution germanique? Ce n'est donc pas à Paris que les insinuations de la cour de Vienne sur les affaires d'Allemagne, ont pu être accueillies; et quoiqu'elle les ait renouvelées depuis à Pétersbourg, elles n'ont pu y avoir un meilleur succès. L'ame grande et généreuse de l'empereur Alexandre ne pouvait lui permettre de négliger les intérêts de la Bavière, qui lui étaient également recommandés par les liens du sang et par tous les calculs d'une sage politique. N'ayant pu réussir ni à Pétersbourg, ni à Paris, la cour de Vienne n'en poursuivait pas moins à Munich l'exécution de ses projets, et ce fut la communication que fit l'électeur de ses inquiétudes aux gouvernemens de France et de Russie, qui contribua sur-tout à leur

Digitized by Google

faire sentir la nécessité de réunir leur influence pour protéger les princes héréditaires, garantir l'exécution de l'article VII du traité de Lunéville, et ne pas laisser tomber au dernier rang une maison des plus anciennes, et naguères des plus puissantes de l'Allemagne. Le soussigné est donc chargé de déclarer à la députation que les états héréditaires de S. A. S. l'électeur palatin de Bavière, ainsi que les possessions qui lui sont destinées comme dédommagemens et comme nécessaires au rétablissement de l'équilibre en Allemagne, se trouvent naturellement et indispensablement placés sous la protection des puissances médiatrices; que le premier consul, personnellement, ne souffrira pas que la place importante de Passau demeure aux mains de l'Autriche, ni qu'elle obtienne aucune partie du territoire que la Bavière possède à la droite de l'Inn; car il regarde qu'il n'y aurait point d'indépendance pour la Bavière, du moment où les troupes de l'Autriche seraient si voisines de sa capitale. Il reste encore au soussigné à exprimer à la députation le regret qu'éprouve le premier consul de divulguer des négociations qui n'ont eu lieu que sous le sceau de la confidence, et dont le secret, par conséquent aurait dû demeurer sacré; mais il y a été contraint par une juste représaille, et par le prix qu'il attache à l'opinion et à l'estime du brave et loyal peuple germain. »

A Ratisbonne, le 26 fructidor an 10 (13 septembre 1802.)

Signé LAFORÊT.

Note du ministre de Russie.

« Le soussigné plénipotentiaire de S. M. l'empereur de toutes les Russies, près la diète germanique, a connaissance d'une note en date de ce jour, passée à la députation extraordinaire de l'Empire, au nom de la république française, en conséquence du rescrit communiqué par M. le subdélégué de Bohême à la députation, dans sa séance du 24 août, et pareillement communiqué au soussigné, le 28 du même mois. Il ne peut aujourd'hui que se reporter au contenu de sa note remise à la députation, le lendemain 29 août, sans s'appesantir

Digitized by Google

sur les faits qui ont précédé et nécessité le concert entre la Russie et la France. Mais il doit itérativement déclarer que S. M. I. a consigné les sentimens de justice qui la distinguent, et l'intérêt qu'elle prend au bien-être et à l'équilibre de l'Empire germanique, dans la déclaration qu'elle a fait remettre le 18 août dernier, conjointement avec le premier consul. S. M. I. ne peut donc que s'attendre à son prochain accomplissement, elle regarde particulièrement les états héréditaires de S. A. S. E. Palatine de Bavière, ainsi que les possessions qui lui sont assignées en indemnité, comme indispensablement placées sous la protection de la médiation, et ne doute pas que la ville de Passau ne soit incessamment rendue à sa destination. »

Ratisbonne, 13 septembre.

Signé, baron DE BUHLER.

Voici l'extrait des votes émis dans la séance du 14.

Bohême : Avant que le résultat des votes sur les déclarations des deux puissances, eût été converti en *conclusum*, dans la séance du 8, le subdélégué exposa les raisons qui ne lui permettaient point d'accéder au plan contenu dans ces déclarations. Maintenant que ce *conclusum* a été pris, de nouveaux ordres de sa cour lui font un devoir de confirmer son premier refus par un second plus formel encore.

. . . . . Dans une négociation aussi importante, le premier pas ne doit point conduire dans des détours sans issue ; et cependant c'est prendre une telle marche, que de suivre un plan qui, dès son premier développement, laisse en grande partie sans exécution les obligations les plus précises de l'article V du traité de paix de Lunéville, qui établit des indemnités pour un tiers sur la base même qui devait compléter celle que l'Empire devait assurer au grand duc de Toscane, et qui empiète ainsi graduellement sur un quatrième et un cinquième ; un plan enfin qui passe à de nouveaux principes, à de nouvelles bases, qui n'ont rien de commun avec la lettre, ni avec le sens du traité de paix de l'Empire.

Quant aux notes des ministres de France et de Rus-

Digitized by Google

sie, qui viennent d'être lues, le contenu de ces notes, et particulièrement de la première, était d'un côté inattendu, et de l'autre, il est d'une telle nature, que le subdélégué ne peut se permettre de devancer le jugement ni les déclarations de sa cour. Cependant, le caractère de véracité dont il fait profession, et dont il donnera les preuves les plus actives toutes les fois que l'occasion s'en présentera, lui fait un devoir d'attester que tant qu'il a participé aux négociations à Paris, il n'est rien parvenu à sa connaissance, dont on puisse inférer des vues sur les possessions bavaroises de la maison électorale du Palatinat, jusqu'au Lech, ou le dessein de porter atteinte à son existence actuelle; que loin delà on a offert l'équivalent le plus complet, toutes les fois qu'il a été question de cession ou d'échange, et qu'en général on n'a jamais eu en vue aucun changement, qu'entièrement d'accord avec cette maison et avec l'assurance de sa satisfaction.

Saxe. Le ministre de Saxe demande que le directoire fasse au plénipotentiaire impérial les représentations convenables, pour l'engager à accéder au *conclusum* de la députation. Il réclame contre l'expression *de décret de commission impériale*, qui se trouve en tête de la déclaration du ministre de Bohême, expression qui changerait la nature des rapports de la députation de l'Empire.

Brandebourg. A l'exemple de Saxe, le subdélégué de Brandebourg s'arrête d'abord au titre de *décret de commission impériale.* Il déclare qu'il ne reconnaît en aucune manière dans le subdélégué de Bohême, la qualité de *commissaire impérial* qu'il s'est attribuée contre les usages reçus dans le cas d'une députation extraordinaire formée pour traiter avec des puissances étrangères. Passant ensuite à l'objet de la délibération, il témoigne sa surprise et sa douleur, de ce que dans des circonstances aussi urgentes, le plénipotentiaire impérial non-seulement refuse d'adhérer à une résolution commandée par l'intérêt général de l'Empire; mais de ce qu'il ne manifeste son refus à la députation, qu'après le délai de six jours.

Il pense que nonobstant ce refus, la résolution adoptée doit être maintenue dans toute sa force, et que la dé-

Digitized by Google

putation doit continuer tranquillement et sans interruption, à délibérer et à traiter avec les ministres des puissances médiatrices. « Des cas extraordinaires, dit-il, » exigent des mesures extraordinaires; des formalités » établies pour des circonstances ordinaires ne peuvent » être observées avec toute leur rigueur dans des cas » extraordinaires. Le subdélégué croirait se rendre responsable envers l'Allemagne et l'Europe, envers ses » ses contemporains et la postérité, s'il ne manifestait » pas la conviction où il est, que la députation ne doit » pas se laisser entraver dans l'exercice de ses fonctions » par un défaut de formalité, résultant de la non-accession du plénipotentiaire impérial; il est d'avis que, » prévenir tout retard ultérieur, la députation, en cas » d'une nouvelle difficulté de la part du plénipotentiaire » impérial, est obligée, dès ce moment, d'entrer en » communication immédiate avec les ministres des puissances médiatrices. «.

La députation, dans la même séance, après avoir entendu les votes de Bavière, Wirtemberg, Hesse-Cassel et Mayence, a pris un *conclusum* conforme au vote de [illegible].

La députation a tenu, le 18, sa sixième séance. M. le baron d'Albini a donné lecture de la pièce suivante, qui lui avait été adressée par les ministres des deux puissances médiatrices, pour être communiquée à la députation.

Copie de la note remise à S. E. M. le plénipotentiaire impérial baron de Hügel.

« Le soussigné (ministre extraordinaire de la république française, plénipotentiaire de S. M. l'empereur de Russie), près la diète de l'Empire germanique, a connaissance, par les imprimés officiels du protocole, des séances de la députation extraordinaire de l'Empire, que ladite députation a pris divers *conclusum* qui ont été remis à S. E. M. le plénipotentiaire impérial, pour être tous sans exception, et nommément le *conclusum* principal de la séance du 8 septembre, transmis par lui aux ministres des puissances médiatrices. Il prie M. le plénipotentiaire impérial de vouloir bien faire enfin cette transmission, qui, dans l'état des choses, ne peut être

Digitized by Google

différée davantage sans de graves inconvéniens, à moins que S. E., renonçant à l'usage le plus communément suivi, ne préfère que le soussigné s'adresse au directoire. Il renouvelle à S. E. M. le baron de Hugel l'assurance de sa haute considération. «

Ratisbonne, le 30 fructidor. (17 septembre.)
Signé LAFORET.

Ratisbonne, le 6/18 septembre.
Le baron de BUHLER.

Après la lecture de cette pièce, la députation s'est occupée de nouveau du *conclusum* du 8, relativement à l'adhésion du plénipotentiaire impérial, et à la transmission de ce même *conclusum* aux ministres des puissances médiatrices. La délibération a eu pour résultat le *conclusum* suivant :

« Le directoire de la députation s'adressera itérativement au plénipotentiaire impérial, et lui exposera les raisons contenues dans le protocole de la séance d'avant-hier, pour l'engager à agréer le *conclusum* du 8 de ce mois, concernant l'admission du plan d'indemnités dans son ensemble. Dans le cas d'un nouveau refus, cet objet sera soumis de nouveau à la délibération de la députation. »

On s'est occupé, dans la même séance, de plusieurs réclamations, et particulièrement de celles du duc d'Aremberg et des villes libres.

Du 20. Le plénipotentiaire impérial s'est enfin déterminé à remettre aux ministres des puissances médiatrices, le *conclusum* du 8; mais en leur déclarant qu'il ne pouvait encore le ratifier. Il y aura demain grande séance.

Les ministres de France et de Russie, qui jusqu'ici avaient refusé de recevoir du plénipotentiaire impérial les réclamations particulières, les ont reçues depuis la remise qu'il leur a faite du *conclusum*, et ils y répondront incessamment. On croit qu'ils en rejetteront la plus grande partie.

Les Autrichiens ne font pas de dispositions pour évacuer Passau; leurs démarches semblent annoncer, au contraire, qu'ils cherchent à s'y maintenir. Ils attendent des renforts. On assure même que le peu de troupes qui étaient au service de l'évêque, va être réparti parmi les régimens impériaux.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

FABLE.

Les arbres, les arbrisseaux et les plantes.

Sur le penchant d'un mont, qu'au sein de la Norvège
Couronnaient des monceaux de neige,
Roi des forêts, un chêne vers les cieux
Élevait fièrement son tronc majestueux.
Mille ormes, mille pins, mille cèdres superbes,
Sous son abri balançant leurs rameaux,
Ombrageaient, à leur tour, de faibles arbrisseaux,
Qui voyaient à leurs pieds croître de faibles herbes.
Tel est le monde : un mutuel appui
Et du faible et du fort cimente l'alliance ;
Nul n'y peut être heureux sans le secours d'autrui,
Ainsi le veut la providence.
Du plus indépendant le bonheur, la puissance
Résident toujours hors de lui.
Mais l'orgueil trop souvent méconnaît cette chaîne
Et de devoirs et d'intérêts :
Dans les cités, aux champs, au milieu des forêts
On ne la porte qu'avec peine.

Digitized by Google

Mon conte en fera foi. Le chêne, avec dédain,
Aux arbres ses voisins accordait son ombrage;
Ceux-ci, se prétendant arbres de haut lignage,
Des mépris de leur souverain
Se vengeaient largement sur le lierre sauvage,
Sur le triste genêt, sur l'aimable aubépin.
Des arbustes le peuple nain
A son tour n'était pas plus sage,
Et voyait en pitié, du haut de sa grandeur,
La ronce, le fraisier, le gramen, la fougère,
Même la plante, où la jeune bergère
Va cueillir le matin une modeste fleur
Que, sous la feuille, a trahi son odeur.
Pour les punir, Phébus fit, du haut des montagnes,
Jaillir de rapides torrens;
La neige disparaît, et des flots turbulens
Emportent dans leur cours, au milieu des campagnes,
La mousse, les gazons et les thyms odorans.
Par ses soutiens abandonnée,
La terre à chaque instant s'éboule avec les eaux;
Bientôt, de la colline à moitié décharnée,
On voit se détacher les faibles arbrisseaux.
Leur chûte entraînant la ruine
Des arbres plus puissans seigneurs,
De plus en plus les torrens destructeurs,
En un aride roc transforment la colline.
Le chêne, resté seul, résista quelque tems;
Dans les fentes du roc ses racines nerveuses
Furent pour lui, d'abord, d'assez bons arc-boutans;
Mais Eole lâcha ses bandes furieuses,
Il succomba sous les premiers autans.

FONTANELLE aîné.

Digitized by Google

ENIGME.

Si jadis au milieu des horreurs de la guerre,
On m'a vu seconder la fureur des Césars,
Si par moi le cruel dieu Mars
A souvent ravagé la terre,
Pourquoi toujours parler de ces malheurs
Sans dire un mot des biens que je sais faire ?
N'est-ce pas moi qui du dieu de Cythère
Soutient l'empire sur les cœurs ?
N'est-ce pas à mon ministère
Que tu dois les douces faveurs
Que t'accorde à la fin une amante sévère?

PAR H. L.

LOGOGRIPHE.

Je suis, avec ma tête, affreuse, épouvantable,
De mille maux je fus coupable,
Des plus cruels tyrans je servis la fureur.
Sans ma tête, mon cher lecteur,
Des fragiles humains compagne inséparable,
Du mal que je produis je deviens excusable.
Qu'on m'enlève deux pieds, et tu verras en moi
Un immense théâtre où chacun joue un rôle ;
On y voit figurer le pâtre avec le roi,
Le sage auprès du fou, l'honnête homme et le drôle.
Souvent sans trop savoir ni pourquoi, ni comment,
On siffle, on applaudit, on approuve, on murmure.
Mais, après diverse aventure,
La pièce a pour nous tous le même dénouement.

Digitized by Google

CHARADE.

Mon premier figure en musique,
Mon second captive les cœurs,
Et mon tout est, en politique,
La source de mille malheurs.

AVIS.

Nous invitons ceux de nos abonnés qui voudraient faire insérer, dans ce journal, des logogriphes, charades et énigmes, à les adresser, franc de port, au bureau du Mercure, rue de la Place Vendôme, n°. 7.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade, insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *les deux sceaux d'un puits.*

Le mot du Logogriphe est *sage*, où l'on trouve *âge.*

Le mot de la Charade est *délire.*

Digitized by Google

L'EXPÉDITION DES ARGONAUTES, *ou* la Conquête de la Toison d'or, *poëme en quatre chants, par* Apollonius de Rhodes; *traduit pour la première fois du Grec en Français, par* J.-J.-A. Caussin, *professeur au collège de France Nouvelle édition, à Paris, chez* Moutardier, *quai des Augustins.*

LA foule des gens de lettres a plus connu jusqu'ici le nom d'Apollonius que ses ouvrages. Les difficultés que le texte présente, avaient même arrêté le savant Lefebvre, père de madame Dacier. Un fameux helleniste, aussi recommandable par ses vastes connaissances, que par les persécutions dont il a été la victime sous le règne de la terreur, M. Brunck de Strasbourg, nous avait déjà facilité l'étude de cet auteur grec, en publiant une édition plus correcte de son poëme. Le traducteur français rend hommage au travail de M. Brunck, et reconnaît tous les secours qu'il en a tirés. Il parle avec la même justesse et la même impartialité du poëte qu'il traduit. Son discours préliminaire ne renferme que des idées saines, exprimées dans un style toujours convenable. Il est bon d'insister sur ce mérite, quand on le rencontre par hasard dans les ouvrages nouveaux. M. Caussin est du très-petit nombre de ces érudits, qui écrivent encore avec pureté dans leur langue maternelle. Car, il faut l'avouer, par qui sont faites trop souvent les traductions des auteurs grecs et romains? Par des hommes qui prétendent avoir la connaissance exclusive des

Digitized by Google

langues anciennes, mais qui ont précisément oublié d'apprendre la leur, et dont le mauvais goût et la vanité pedantesque, feraient presque haïr l'érudition et le savoir, au lieu d'en étendre l'amour et les progrès.

La traduction de M. Caussin est, en général, aussi exacte qu'élégante : c'est un véritable service qu'il rend à la littérature française. On ne peut y voir paraître avec indifférence l'ouvrage d'un poète imité souvent par Virgile.

L'auteur du traité du sublime et celui des institutions de l'orateur, regardent le talent et le style d'Apollonius, comme un modèle dans le genre tempéré. Cet éloge, tout grand qu'il est, ne remplit cependant pas l'idée qu'on doit avoir d'un poète qui aurait soutenu avec gloire, le poids et la majesté de l'Epopée : *Onus carminis epici sustinentem.* Mais remarquons aussi que Longin et Quintilien, ne portent ce jugement d'Apollonius, qu'en le comparant au premier de tous les maîtres, à cet Homère, dont ils ne prononcent jamais le nom qu'avec respect, et dont ils citent tous les vers avec un enthousiasme presque religieux.

Il est certain que Virgile devait estimer beaucoup Apollonius, car il lui emprunte assez fréquemment des comparaisons, des images et des tableaux entiers. Macrobe et Servius, quoiqu'en ait dit Jules Scaliger, ont eu raison d'avancer que l'admirable épisode de Didon avait eu pour modèle, celui de Médée dans le poëme des Argonautes. Quelques-uns des plus beaux traits du quatrième livre de l'Enéide,

Digitized by Google

se trouvent dans le poète grec, comme on va bientôt en convaincre les lecteurs.

C'était sans doute un sujet fort heureux pour l'Epopée, que la conquête de la toison d'or. Une entreprise périlleuse exécutée par des héros enfans des Dieux, les premiers prodiges de la navigation, le contraste des peuples barbares et des peuples civilisés, ce mêlange des mœurs et des passions, de l'Europe et de l'Asie, qui n'a jamais manqué son effet, et qui donne tant de mouvement et de variété à l'Iliade et à la Jérusalem délivrée, quoique ces deux poëmes aient été composés à des époques si différentes, les plus grands noms, des récits extraordinaires, la description de pays ignorés, tout, en un mot, favorisait l'enthousiasme et les grandes créations poétiques. Le voyage, à-la-fois historique et fabuleux, semblait offrir au génie des anciens, les mêmes richesses que la découverte du nouveau monde pourrait fournir au génie des modernes, si Colomb trouvait un chantre digne de lui. C'est dans l'un et l'autre événement, le spectacle de l'industrie humaine qui traverse des mers inconnues, découvre de nouvelles terres et triomphe de tous les dangers.

Une Epopée de ce genre demandait une forme et une étendue proportionnées à son importance. Elle devait être, si je l'ose dire, aussi vaste que les mers qui lui servaient de théâtre, et paraître en quelque sorte animée, dans tout son ensemble, de l'audace des premiers navigateurs. Le plan d'Apollonius est circonscrit et timide. On voit qu'il se défie de ses propres forces, et qu'il est incapable de

Digitized by Google

faire mouvoir les ressorts d'une grande machine. Il se traîne trop servilement sur les traditions connues avant lui, et ne choisit pas toujours ce qu'elles offrent de plus original et de plus intéressant

Tout est presque merveilleux dans son poëme; mais ce n'est pas ce merveilleux qui plaît à l'ame et à la pensée, en même-temps qu'il amuse l'imagination. Il n'y a point semé, comme le grand peintre Homère, quelques-unes de ces fictions, qui sont des emblêmes vivans de la nature ou des passions humaines, et qui ont un intérêt durable et universel. Telle est la ceinture de Vénus, la chaîne où Jupiter suspend les hommes et les dieux, et la peinture allégorique des prières; tel est encore, dans un autre genre, le tableau du Xante et du Simoïs personnifiés, et déchaînant tous leurs flots contre Achille, pour défendre les murs de Troie. De pareilles fables sont une image frappante et embellie des réalités. La mythologie ancienne offre une source inépuisable de beautés du même ordre à ceux qui sauront l'étudier en philosophes et en poètes, c'est-à-dire, en la commentant avec Homère et Platon.

Apollonius a trop rarement connu cet accord du vraisemblable et du merveilleux qu'on admire dans les compositions des grands poètes; il raconte souvent de vieilles fables, qui ne sont que des chimères, et n'invente pas assez de ces fictions heureuses qui sont des vérités.

Mais, si la première conception de son ouvrage manque de force et d'élévation, il ren-

Digitized by Google

ferme au moins des beautés de détail d'un ordre très-distingué.

Ce poëme est divisé en quatre chants.

Le premier contient le dénombrement de tous les héros qui ont part à l'expédition qu'il célèbre, les adieux de Jason et de sa mère, une querelle entre deux des argonautes, appaisée par les chants d'Orphée, un combat contre des géans, une description rapide des lieux que parcourt la flotte, l'entrevue et la séparation d'Hysippyle et de Jason dans l'île de Lemnos, l'enlèvement d'Hylas par une nymphe, et enfin l'apparition de Glaucus, qui annonce qu'Hercule ne suivra pas les autres argonautes.

Quelques-uns de ces tableaux n'ont peut-être pas assez d'énergie et de mouvement, mais celui des adieux de Jason et de sa mère est remarquable; il montre un écrivain d'un goût sûr, et formé sur les meilleurs modèles.

Les argonautes abordent dans la Colchide, à la fin du second chant. Il est rempli de fables diverses, que l'auteur aurait pu disposer avec plus d'ensemble, d'art et d'intérêt. C'est-là qu'on trouve le combat de Pollux contre Amycus, l'histoire de Phynée et des harpies, celle de Cyrène et de son fils Aristée, la description du sommet du Caucase, et de l'aigle qui ronge le cœur de Promethée.

La lutte de Pollux et d'Amycus a de plus longs développemens dans Valerius-Flaccus, qui a fait aussi un poëme des Argonautes chez les Latins; mais ni Apollonius, ni Valerius, son imitateur, ne me paraissent égaler Théocrite, qui a décrit le même combat avec le feu de Virgile et d'Homère.

Digitized by Google

La fiction, qui anime le troisième chant, a été visiblement imitée par l'auteur de l'Enéïde. Junon prie Vénus d'envoyer l'Amour à Médée, et de l'adoucir en faveur de Jason. Cupidon se rend à la cour d'Eétès, comme il vient à Carthage sous la figure d'Ascagne. Médée brûle pour Jason; elle lui donne un charme qui le rend invulnérable, et avec lequel il triomphera de tous les périls qui le menacent.

Au quatrième chant, Médée, qu'entraîne le délire de l'Amour, quitte le palais de son père, endort, par ses enchantemens, le dragon qui garde la Toison-d'Or; et s'embarque avec les Argonautes. Le retour de ces héros, dans leur patrie, est traversé par d'aussi grands obstacles que leur première navigation; mais ils attachent moins le lecteur, et la raison s'en découvre facilement : l'action paraît finie, et le caractère dramatique de Médée a perdu son effet. Le meurtre de son frère Absyrte la rend bientôt odieuse. Apollonius, fidèle à toutes les relations fabuleuses sur lesquelles son sujet est fondé, n'ose en intervertir l'ordre et la suite. Il ramène exactement ses héros de rivage en rivage au point de leur départ, et cette exactitude du géographe et de l'historien est trop contraire à la marche audacieuse et rapide de l'Epopée.

Mais c'est dans les détails, comme on l'a dit plus haut, qu'il faut juger du mérite de cet auteur. On a parlé des adieux de Jason et de sa mère : le lecteur va juger lui-même.

« Déjà tout était préparé pour le départ; » les héros traversaient la ville d'Yolcos pour » se rendre au port de Pagase, sur le rivage

Digitized by Google

» de la Magnésie. Le peuple accourait en foule
» sur leur passage. Couverts de leurs armes,
» ils s'avançaient à grands pas au milieu de
» cette multitude, semblables à ces étoiles,
» dont l'éclat perce à travers les nuages. Grand
» Jupiter, disait-on autour d'eux, quel est donc
» le dessein de Pélias, et pourquoi envoyer
» loin de la Grèce un aussi grand nombre de
» héros? Sans doute le jour même qu'Eétès
» refusera de leur livrer la brillante Toison,
» objet de leurs desirs, il verra son palais
» devenir la proie des flammes. Mais hélas!
» que de chemin à parcourir! que de dan-
» gers à essuyer!....

» Tandis que les hommes parlaient ainsi,
» les femmes, levant leurs mains au ciel,
» priaient les dieux d'accorder aux Argo-
» nautes un heureux retour, et disaient l'une
» à l'autre en pleurant: Mère infortunée,
» triste Alcimède, le sort qui t'avait épargné
» si long-tems te fait aujourd'hui sentir ses
» rigueurs, et tu n'as pu goûter le bonheur
» jusqu'à la fin de tes jours! Et toi, mal-
» heureux Eson, ne vaudrait-il pas mieux que
» tu fusses déjà descendu dans le tombeau!....

» Cependant la mère de Jason, environ-
» née d'une troupe d'esclaves et de femmes
» éplorées, tenait son fils serré dans ses bras,
» tandis qu'Eson, accablé sous le poids des
» ans, et retenu dans son lit, s'enveloppait
» le visage et étouffait ses sanglots. Le héros
» s'efforce de la consoler, et demande en-
» fin ses armes. Des esclaves consternés les lui
» présentent, et gardent un morne silence. Al-
» cimède sent alors redoubler sa douleur, et

Digitized by Google

» tenant toujours son fils embrassé, elle verse » des torrents de pleurs, telle qu'une jeune » fille qu'un sort cruel, après lui avoir en- » levé ses parens, réduisit à vivre sous l'em- » pire d'une marâtre qui lui fait essuyer tous » les jours de nouveaux outrages, lorsqu'elle » se trouve seule avec sa fidelle nourrice, se » jette entre ses bras, laisse éclater sa dou- » leur, et donne un libre cours à ses larmes. » Malheureuse que je suis, s'écriait Alcimède ! » plût aux dieux que j'eusse rendu le dernier » soupir, le jour même où j'ai entendu Pe- » lias prononcer cet ordre fatal ! tu m'aurais » toi-même ensevelie de tes mains, ô mon » cher fils ! c'est le seul devoir que j'avais en- » core à attendre de toi, puisque j'ai déjà » reçu, dans tout le reste, la récompense des » soins que m'a coûtés ton enfance ; mais » maintenant, abandonnée comme une es- » clave, moi, dont toutes les femmes thes- » saliennes enviaient autrefois le bonheur, je » sécherai de douleur dans un palais désert, » privée d'un fils qui faisait toute ma gloire, » pour qui seule j'ai délié ma ceinture et im- » ploré le secours de Lucine; car la déesse, » pour me rendre cette faveur plus chère, ne » voulut pas qu'elle fut suivie d'aucune autre. » Cruelle destinée ! l'aurais-je jamais pu pen- » ser que la fuite de Phrixus serait la source » de mon malheur !

» Tandis qu'Alcimède se plaignait ainsi, » d'une voix entrecoupée de sanglots, ses » femmes attendries gémissaient autour d'elle. » Ma mère, lui répondit tendrement Jason, » cessez de me déchirer par cet excès de dou-

Digitized by Google

» leur ; les dieux dispensent à leur gré les » malheurs aux faibles mortels. Supportez avec » courage ceux qu'ils vous envoient, ayez con- » fiance dans la protection de Minerve, dans » les oracles d'Apollon, dans le secours de » tant de héros ; sur-tout restez dans ce pa- » lais avec les femmes qui vous entourent, » et craignez d'apporter, par vos pleurs, un » sinistre présage au départ du vaisseau, vers » lequel mes amis et mes esclaves vont m'ac- » compagner. »

On doit aimer le charme et la simplicité de ces mœurs antiques ; l'élégance s'y réunit, ce me semble, à la naïveté des images ; le goût et la nature même ont marqué les nuances qui distinguent la douleur d'Alcimède et du vieux Eson. C'est ainsi que Voltaire, dans une occasion à-peu-près semblable, met habilement en contraste les éclats de la douleur maternelle, et le morne accablement d'un père.

Le désespoir affreux qui parle et qui l'anime,
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
Tout semblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature et le cœur d'une mère.
Cependant son époux, devant nous appelé,
Non moins éperdu qu'elle, et non moins accablé,
Mais sombre et recueilli dans sa douleur funeste, etc.

(*L'Orphelin de la Chine.*)

On voit, par ces rapprochemens, que le langage de la nature fut toujours le même, que les auteurs, qui ont su le saisir avec justesse, sont sûrs de plaire dans tous les siècles, et

Digitized by Google

que par conséquent les principes du goût et des arts ne sont point arbitraires, puisqu'ils sont fondés sur cette nature, dont le fond ne varie jamais.

Nous pourrions transcrire un grand nombre d'autres passages où Apollonius a montré la même grace et la même vérité; mais il est tems de faire connaître la plus belle partie de son ouvrage, celle où il a jeté le mouvement, la chaleur et la passion qui manquent trop à tout le reste. C'est l'Episode de Médée; les beautés y sont nombreuses; on s'y arrêtera, parce qu'elles sont peu connues des Français, et qu'elles ont mérité l'attention de Virgile. D'ailleurs, le critique, obligé de rendre compte des insipides ou barbares compositions qui naissent et meurent tous les jours, est si rarement dédommagé par de bons ouvrages, qu'il faut lui permettre d'en parler avec quelqu'étendue.

Voici comme Apollonius décrit l'Amour naissant de Médée:

« L'Amour, traversant les airs sans être aperçu, descend dans le palais, il s'arrête » sous le vestibule, bande son arc, et tire de » son carquois une flèche redoutable, qui n'avait point encore servi. Il s'avance légèrement, jette les yeux de toutes parts, se » glisse derrière Jason, pose la flèche sur le » milieu de la corde, étend le bras, et la décoche à Médée, qui se trouble à l'instant. » L'enfant malin voit l'effet du coup, et s'envole en riant. Bientôt le trait porte, au fond » du cœur de la princesse, un feu dévorant. » Elle jette sur Jason des regards enflammés;

Digitized by Google

» de fréquens soupirs s'échappent avec peine
» de son sein; Jason seul, occupe sa pensée;
» une douce langueur s'empare de ses sens.
» Ainsi, lorsqu'une femme réduite à vivre du
» travail de ses mains, se lève long-temps avant
» le jour, et pressée d'éclairer son réduit,
» rassemble autour d'un tison, de legers
» morceaux de bois; souvent le feu s'alumant
» avec violence, consume, en un instant, l'ali-
» ment qui l'entourait. Ainsi, l'amour caché
» dans le cœur de Médée, l'embrâse en un
» instant. Tantôt ses joues paraissent tout en
» feu; tantôt une paleur mortelle efface l'éclat
» de son teint ».

Ceux qui connaissent les anciens, en retrouveront la manière dans toute cette peinture, et jusque dans la comparaison, dont la simplicité ne peut déplaire qu'au faux bel esprit. Il faut continuer, la suite est fort supérieure.....

« Médée, toujours en proie à sa passion,
» tenait ses regards attachés sur Jason, et sou-
» levant un côté de son voile, contemplait avec
» admiration les graces et la beauté qui le
» distinguait de ses compagnons. Elle le suivit
» long-temps des yeux, et son ame toute en-
» tière, volait, comme un songe léger, sur
» ses traces..... Sans cesse occupée de l'ob-
» jet de son amour, elle le voit sans cesse
» devant elle. Sa figure, ses vêtemens, ses dis-
» cours, son maintien lorsqu'il était assis, sa
» démarche lorsqu'il sortait du palais, tout est
» encore présent à ses yeux. Jason lui paraît
» au-dessus de tous les mortels; sa voix, sur-
» tout la douceur de ses paroles, retentit sans
» cesse à son oreille. Tout-à-coup elle s'effraie

Digitized by Google

» des dangers qui le menacent; elle craint qu'il » ne succombe à la furie des taureaux, ou » qu'Esée ne l'immole à sa colère, et comme » s'il avait déjà perdu la vie, elle pousse des » cris lamentables, et son visage est baigné » de pleurs. Insensée que je suis! se dit-elle » enfin à elle-même, pourquoi m'affliger ainsi? » Que Jason périsse, qu'il soit le plus vaillant » des héros ou le plus lâche des mortels, que » m'importe? Fassent les dieux, cependant, » qu'il échappe au danger! Divine Hécate, » exauce ma prière! Fais qu'il retourne vain- » queur dans sa patrie, ou si le destin veut » qu'il périsse, qu'il sache au moins que sa » mort ne sera pas un sujet de joie pour » moi ».

Chalciope, sœur de Médée, joue à-peu-près le même rôle qu'Anne, la sœur de Didon. Elle a deux fils qui accompagnent les Argonautes; elle craint de les voir périr avec Jason, si ce guerrier n'est pas secouru par les enchantemens de Médée, contre les pièges d'Esée. Elle détermine sa sœur à défendre contre son propre père, le héros qu'elle aime en secret. La situation et les mouvemens rappellent souvent Virgile.

» Malheureuse! (s'écrie Médée) quels songes » affreux ont glacé mon cœur d'épouvante? » Je crains bien que l'arrivée de ces guerriers » n'ait des suites funestes. Mais, quoi! un » étranger porte le trouble au fond de mon » ame! qu'il aille, loin de ces lieux, chercher » une épouse dans sa patrie! Pour moi, je » chérirai ma virginité, je ne quitterai point » le palais des auteurs de mes jours. . . . Ce-

» pendant

Digitized by Google

» pendant ma sœur tremble pour ses fils.....
» De quels tourmens elle me délivrerait, si,
» pour sauver ce qu'elle a de plus cher, elle
» me priait de donner au héros, un moyen
» assuré de sortir victorieux du combat! Excité
» par elle, j'oserais tout entreprendre! »

Qui ne reconnaît, dans ces mouvemens passionnés, ceux du quatrième livre de l'Enéide:

..... Quæ me suspensam insomnia terrent?
Sed mihi vel tellus optem prius ima dehiscat,
Vel pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras,
Ante, pudor, quam te violem, aut tua jura resolvam!

Quelle adresse et quel naturel à-la-fois, dans le desir qu'elle montre d'avoir sa sœur pour complice! Comme elle cherche un prétexte qui l'encourage et qui l'excuse! C'est bien là tout l'artifice et la vraie logique des passions.

Citons encore quelques traits de cet Episode:

» Ainsi parle Médée, et se levant aussitôt
» les pieds nuds, et sans autre vêtement qu'un
» simple manteau, elle ouvre la porte de sa
» chambre, impatiente d'aller joindre sa sœur.
» A peine a-t-elle franchi le seuil, que la honte
» la saisit; elle reste quelque temps dans le ves-
» tibule, et rentre ensuite dans son apparte-
» ment. Bientôt elle sort une seconde fois, et
» reste encore, portant ainsi çà et là ses pas
» incertains. Entraînée par l'amour, la pudeur
» la retient; retenue par la pudeur, l'amour
» lui rend de nouveau sa hardiesse. Trois fois
» elle tenta d'accomplir son dessein: trois fois
» la crainte fit évanouir sa résolution. Enfin elle
» se précipite éperdue sur son lit, telle qu'une
» jeune épouse, à qui la mort vient d'enlever

Digitized by Google

» l'époux que lui avaient donné ses parens, » avant qu'ils aient goûté, l'un et l'autre, les » douceurs de l'hymen, fuyant les regards et » les propos indiscrets de ses femmes, se tient » renfermée dans le fond de son appartement; » et les yeux attachés sur ce lit désert, déplore » tout bas son malheur, et craint de laisser » échapper ses sanglots. Telle Médée pleurait » et gémissait tout bas, etc., etc.

On voit encore, dans ce morceau, combien les comparaisons d'Apollonius sont naïves et heureuses.

Tous ceux qui aiment la belle poésie, savent par cœur ces vers, où Virgile peint Didon veillant dans la douleur au milieu du calme de la nuit.

Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras, silvæque et sæva quierant
Æquora: cum medio volvuntur sidera lapsu,
Cum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres,
Quæque lacus latè liquidos, quæque aspera dumis,
Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti
Lenibant curas et corda oblita laborum.
At non infelix animi Phœnissa.

Cette admirable opposition des angoisses d'une ame agitée par le désespoir, et du repos de la nature entière, appartient au poète grec: c'est ainsi qu'il s'exprime.

» La nuit couvrait la terre de ses ombres, » le voyageur fatigué cherchait un asile, et » les gardes qui veillent aux portes des cités, » sentaient s'appesantir leurs paupières; la » mère même, désolée de la perte de ses en- » fans, suspendait ses gémissemens, et se lais-

Digitized by Google

» sait aller au sommeil; la ville ne retentissait » plus des aboyemens des chiens et des cla- » meurs du peuple; le silence régnait par tout » avec l'obscurité : Médée seule ne goûtait point » les douceurs du repos, etc.

Je voudrais faire connaître d'autres détails, non moins précieux, et sur-tout l'entrevue de Médée et de Jason, qui est peut-être au-dessus de tout ce qu'on vient de citer; mais il faut se borner. On en a sans doute assez dit pour les bons juges et les gens de goût.

Ils conviendront, d'après les remarques et les citations qu'on a faites dans le cours de cet extrait, que si Apollonius n'est pas un homme de génie, il est du moins un écrivain en vers du plus grand talent.

Il vivait, comme on sait, sous Ptolomée Philadelphe, dont le goût et la protection éclairée, ranimèrent un moment chez les Grecs, des lettres, les sciences et les arts. Apollonius, Callimaque, Théocrite, Bion, Moschus, Euclide, parurent presqu'en même-temps vers cette époque. Elle fut, en quelque sorte, pour la littérature grecque, ce qu'a été depuis, le règne de Trajan pour la littérature latine

Apollonius avait d'abord été disciple de Callimaque; mais, quand le disciple égala son maître, ce dernier devint jaloux et persécuteur. Il abusa de son crédit près de Ptolomée Philadelphe, et fit exiler Apollonius, qui vécut à Rhodes jusqu'à la mort de son ennemi. On trouverait des exemples nombreux d'une aussi basse jalousie, sans remonter à des siècles si reculés; certaines républiques même n'en sont pas plus exemptes que la cour de Ptolomée.

Digitized by Google

On ne s'arrête point à quelques légères taches qui se trouvent dans la traduction. Les fautes y sont rares, et le style en est ordinairement très-pur et très-sain. On croit que l'auteur aurait pu éviter quelques termes trop familiers; tels que ceux-ci, par exemple : *La foule plus alerte se précipite, etc. Le vieillard se traîne machinalement, etc.* On lui reprochera peut-être la construction d'un très-petit nombre de phrases qui paraissent longues et embarrassées; mais d'ailleurs son ouvrage est très-estimable, et doit entrer dans toutes les bibliothèques de ceux qui aiment les lettres, la nature et l'antiquité. FONTANES.

CONSIDÉRATIONS SUR L'ORGANISATION SOCIALE, *appliquées à l'état civil, politique et militaire de la France et de l'Angleterre;* à leurs mœurs, leur agriculture, leur commerce et leurs finances, à l'époque de la paix d'Amiens, 3 vol. *in*-8°. Paris, chez *Migneret*, imprimeur, rue du Sépulcre, n°. 28.

Encore un ouvrage fait pour le plus grand bonheur de la France, dans lequel l'Angleterre est sans cesse présentée comme point de comparaison, comme modèle et comme perfection, tandis que tout est mal présent dans notre patrie, et que le bien à venir y est à peine offert comme une probabilité. L'auteur n'aime pas les extravagances politiques de la révolution; mais en les condamnant, il ressuscite presque tous les systêmes qui nous conduisirent aux folies révolutionnaires; tant il est vrai que la plupart des têtes remplies d'une fausse science sont plus incorrigibles que la masse ignorante de la nation.

Croire à la puissance des livres, est une vieille pré-

Digitized by Google

tention philosophique dont l'auteur n'a pas senti le néant; aussi commence-t-il par assurer que les hommes d'état, les gens de lettres, les cultivateurs, les commerçans, les artistes, les manufacturiers, trouveront dans son ouvrage une réunion d'idées utiles à chacun d'eux; ce qui est dire, en propres termes, qu'il est assez savant pour instruire ceux qui gouvernent, ceux qui cultivent, ceux qui écrivent, ceux qui font le commerce, et enfin ceux qui se livrent à l'étude des arts. J'ai toujours remarqué que les ouvrages annoncés pour être utiles à tant d'hommes occupés de pensées si diverses, ne profitaient à personne, et même n'étaient lus de personne. Comment un artiste, par exemple, lirait-il avec intérêt ce qui est instructif pour l'homme d'état? L'artiste ne voit rien qu'à travers son imagination créatrice; l'homme d'état doit sans cesse se séparer de son imagination pour calculer les réalités. Cependant l'auteur répète vingt fois que sa *conscience* lui a fait un devoir de donner à la France des conseils absolument nécessaires à sa prospérité; il est vrai que ses conseils sont fort bons; car, lorsqu'il a épuisé le sujet d'un chapitre, il ajoute toujours: Pour opérer le bien que je propose, il est indispensable d'avoir d'abord des *principes*, une bonne législation, de la liberté, une administration éclairée et un système de finances bien entendu. Sauf les *principes*, que je ne discuterai point, parce que je ne conçois pas comment on est parvenu à faire une chose positive de ce mot, j'avoue qu'avec de la liberté, une bonne législation, une administration éclairée et un système de finances bien entendu, on peut opérer beaucoup de bonnes choses en France: le territoire et les habitans se prêteraient assez volontiers à mettre en activité de pareils avantages. Mais comment se les procurer? Voilà ce que l'auteur croit dire, ce qu'il ne dit jamais, parce qu'il est impossible que cela se trouve dans un livre.

Digitized by Google

Qu'un homme instruit, dans une circonstance donnée, discute un point de législation, un axiome politique, une mesure financière ou administrative, et que, de son ouvrage, on voie sortir une vérité grande, incontestable; cela se conçoit. Que cette vérité devienne utile, cela se conçoit encore, sur-tout si l'objet discuté occupe les hommes d'état et une grande partie du public; mais espérer produire un grand effet avec des considérations sur l'organisation sociale, c'est une prétention de l'autre siècle, prétention doublement ridicule aujourd'hui, lorsqu'on applique ces considérations à deux pays différens. L'analyse de l'organisation sociale d'un seul empire, est plus que suffisante pour fatiguer la tête du plus habile de tous les politiques.

Un écrivain qui se voue à l'étude de cette science, doit être très-réservé dans ses citations; il doit sur-tout commencer par donner son opinion sur les auteurs dont il veut s'appuyer, et lorsqu'il les condamne dans leurs principes, il ne lui est plus permis de les prendre pour autorité dans quelques détails. En politique, il n'y a pas de vérités isolées, elles se tiennent toutes; c'est pourquoi il est dangereux de se faire un appui de certains passages d'un livre que l'on blâme dans son ensemble.

L'auteur des Considérations sur l'organisation sociale, cite très-souvent J.-J. Rousseau, et cependant il l'accuse d'avoir corrompu l'esprit des français; alors, pourquoi se faire fort des idées d'un corrupteur? Pourquoi sur-tout s'écrier en style de mauvais roman?

« Pardonne, Jean-Jacques, pardonne, homme immortel, ce jugement que dicte l'inflexible justice. Personne plus que moi n'admire ton talent, ne respecte les vertus; mais tu as fait trop de mal à ma patrie par ton imprévoyance, pour que je puisse oublier un instant le danger de tes écrits. »

De pareilles exclamations sentimentales devraient-elles se rencontrer dans un ouvrage politique! Quand on

Digitized by Google

applique son travail aux grands intérêts de l'ordre social, il est permis de juger sans pitié les hommes qui, par de faux principes, ont contribué à bouleverser les empires, et lorsqu'on ne peut oublier les maux qu'ils ont fait à l'humanité, on ne leur demande point pardon de le dire; tout ce que l'impartialité exige, c'est qu'on sépare l'homme de l'écrivain, et le littérateur du politique. Rien n'est plus mal-adroit que de se mettre à genoux devant Rousseau pour le combattre; il en résulte, tout naturellement, qu'on se trouve au-dessous de lui.

Cet ouvrage, pensé vaguement, et pour ainsi dire morceau par morceau, a sur-tout l'inconvénient d'être beaucoup trop long: l'auteur se perd dans des détails qui n'appartiennent nullement à son sujet. En parlant des pêcheries, il nous dit comment se fait la pêche de la baleine; certainement ce passage n'a aucun rapport avec les pêcheries considérées dans les avantages qu'elles procurent aux nations. En parlant de l'éducation, l'auteur, après nous avoir appris qu'elle doit former des hommes et non des balladins, croit sans doute que les gouvernantes des petits enfans s'occupent aussi des ouvrages qui traitent de l'organisation sociale, car il ajoute :

« On peut leur donner l'envie d'apprendre à lire, en » leur lisant des anecdotes piquantes et instructives; » leur faire sentir le besoin de l'écriture par la demande » de choses séduisantes que l'on n'aura pas toujours » sous la main; leur montrer l'utilité de la géographie » et de l'astronomie par des promenades; *leur donner* » *les premières idées de la religion par l'histoire natu-* » *relle*; leur apprendre des traits historiques, en leur » montrant des images, des tableaux ou même la lan- » terne magique; la botanique, en cultivant leur petit » jardin; la mécanique, en cherchant avec eux à aug- » menter ou à diviser les forces; le calcul, en comptant » et en divisant des fruits, des bonbons, des jou- » joux, etc., etc. »

Digitized by Google

Qui s'attendait à rencontrer de semblables enfantillages parmi de prétendues considérations sur l'ordre social ? l'étude de toutes les sciences réduite en joujous, en bonbons, et, pour comble de ridicule, les premières idées de la religion, données par le secours de l'histoire naturelle ! Voilà cependant les hommes qui se présentent comme les précepteurs du monde, et qui croient, de bonne foi, combattre les erreurs philosophiques. Et les Français qui veulent s'instruire, sont, sur le titre d'un ouvrage, exposés à l'ennui de 3 volumes in-8°., sans être dédommagés par la rencontre d'une seule vérité, à moins qu'elle ne soit triviale. En voici une, et toutes celles qu'on rencontre dans cet ouvrage, sont de la même force.

« La puissance législative ne doit être confiée qu'à » des hommes dont la sagesse et les talens sont connus, » et leurs décrets doivent s'accorder avec *toutes les* » *idées morales*. »

Quand, où, et en quels termes a-t-on nié que les talens et la sagesse fussent nécessaires à des législateurs ? Dans le sein même de la Convention, n'avouait-on pas cette vérité ? Et la puissance législative de ces temps de honte et de malheurs, ne prétendait-elle pas aussi que ses décrets étaient d'accord avec toutes les idées morales ? Il y a, dans l'annonce de cette vérité donnée comme nouvelle, une niaiserie insupportable ; mais quoiqu'elle soit vieille comme les siécles, quoiqu'elle ait été mille fois dite, redite, et jamais contredite, elle n'avait pas encore été aussi mal exprimée. Que signifient toutes les idées morales ? La législation d'un peuple doit être dans un accord parfait avec sa morale, et non avec toutes les idées morales.

Si nous comptions les erreurs répandues dans cet ouvrage, nous pourrions bien aussi aller jusqu'à trois volumes. Nous en choisirons quelques-unes, parce que des

Digitized by Google

erreurs combattues, en se retirant, font quelquefois place à des vérités.

L'auteur croit qu'en suivant ses conseils, on arriverait à un point de perfection telle, qu'il ne serait presque plus nécessaire de gouverner. Voici ses expressions:

« A mesure que la civilisation se perfectionne, le be-
» soin d'être gouverné diminue, parce que chacun sait
» faire ses affaires, et régler sa conduite. »

Peut-on s'élever plus brusquement contre l'expérience de tous les siècles? Qui ne sait que plus la civilisation se perfectionne, plus les hommes dans leurs passions et dans leurs intérêts, plus les gouvernemens dans leurs rivalités, se touchent par tous les points, et qu'alors l'art de gouverner devient plus difficile, et l'action du gouvernement plus nécessaire. Mais il est une règle infaillible pour juger les écrivains politiques; tous ceux qui croient à la puissance des livres, tous ceux qui parlent des *principes* sans les définir, et se vantent de *marcher sur la ligne des principes*, tous ceux sur-tout qui s'imaginent que l'émission de leurs idées était indispensable pour le bonheur de leur pays, ne croient pas aux difficultés de l'art de gouverner, parce qu'ils ne les sentent pas; et ils ne les sentent pas, parce qu'ils se croient capables de gouverner; tel est le cercle dans lequel leur nullité et leur amour-propre les tiennent à jamais renfermés.

En parlant des femmes, l'auteur se plaint de ce qu'elles ne jouissent pas d'une assez grande liberté en France, où elles ont beaucoup plus de liberté de tous les genres, que dans aucun autre pays.

« Une femme parmi nous, dit-il, ne peut jouir ni
» disposer de ses biens sans l'autorisation de son mari;
» cette disposition en fait une esclave, et l'esclavage n'a
» jamais produit que des fruits amers. »

On ne peut descendre jusqu'à réfuter de pareilles inconséquences; il est de même impossible de suivre un

Digitized by Google

auteur qui court sans cesse de Spartes à la Chine, de la Chine à Rome, de Rome à Athènes, d'Athènes en Suisse, en Angleterre, en Allemagne; qui vous apprend que chez les Samnites on récompensait les braves en leur donnant le choix d'une épouse parmi toutes les filles, pour conclure que cet usage n'est pas applicable à un peuple nombreux; et qui, dans son chapitre sur les mœurs, nous assure, en prose, que *quand on aime, on ne veut plaire qu'à l'objet aimé.* Nous avons un millier de couplets où cette pensée profonde se rencontre, et, malgré son ancienneté, pour peu que l'air soit chantant, ça fait toujours plaisir. Cependant, de l'aveu de tous les connaisseurs,

Quand on sait aimer et plaire,
A-t-on besoin d'autre bien!

est plus hardi dans un opéra, que *quand on aime, on ne veut plaire qu'à l'objet aimé*, dans des Considérations sur l'organisation sociale.

L'auteur a des manies dans lesquelles il se montre plus constant que dans les autres. 1°. Il croit que la France n'a pas besoin de colonies, qu'elle s'épuisera en vain pour les rétablir, et qu'elle ferait mieux d'appliquer à son agriculture les fonds qu'elle met à la marine. Cependant, il organise les colonies et la marine, parce que ces objets font partie de l'organisation sociale.

2°. Il veut la suppression de toutes les taxes sur les terres et sur les personnes; nouvelle folie des économistes qui, après avoir prêché l'impôt unique assis sur les terres, veulent maintenant l'impôt unique fondé sur la consommation; c'est toujours l'impôt unique, le principe unique, la vérité éternelle et unique. En Angleterre, la taxe sur les terres est très-légère, parce qu'il faut encourager à la culture une nation à qui le commerce offre tant de chances et tant de bénéfices; d'ailleurs, la richesse de l'Angleterre n'étant pas toute renfermée dans l'isle qui porte ce nom, elle doit calculer

Digitized by Google

différemment que les nations continentales. En France, il serait impossible et impolitique qu'il n'y eut pas de taxe sur les terres, ce qui n'est pas une raison pour faire monter cette taxe aussi haut qu'elle a été portée par et depuis l'assemblée constituante, imbue du système des vieux économistes. Mais après avoir été tout d'un côté, il ne faut pas tomber tout d'un autre, ce serait toujours aller de travers.

5°. Il demande la liberté d'exporter toutes les productions de la terre, en affirmant que la France seule, *par jalousie et par ambition*, s'est toujours opposée à la liberté du commerce, tandis que l'Angleterre ne s'y oppose pas. Il est vrai que l'Angleterre ne s'oppose, chez elle, qu'à l'exportation des matières premières, et qu'elle favorise beaucoup l'exportation des objets manufacturés; qu'elle veut bien enlever les matières premières des autres contrées, et qu'elle repousse le produit de leurs manufactures, ce qui est un genre de liberté commerciale assez avantageux; il est vrai encore que l'Angleterre ne montre ni *jalousie*, ni *ambition* contre la France, et que si, dans le moment actuel, le commerce était déclaré libre, il n'en résulterait que ce petit inconvénient, savoir: que l'Angleterre deviendrait exclusivement la manufacturière du monde, et que jettant par-tout à-la-fois les marchandises entassées dans ses immenses magasins, elle nous accablerait si bien de la liberté commerciale, qu'il ne nous resterait plus qu'à briser nos métiers, détruire nos villes, et retourner à la charrue de nos pères. Au fait, quel mal y aurait-il à cela, s'il nous restait les *principes*. Depuis trente ans, il y a, dans tout ce qu'on écrit sur le commerce, une bassesse, une cupidité qui m'épouvantent, et je suis encore à douter si la providence nous a puni d'avoir été assez fous pour envier la liberté des Anglais, ou d'avoir été assez vils pour envier leurs richesses.

Je suis loin d'accuser les intentions de l'auteur; mais

Digitized by Google

je crois nécessaire de prouver sérieusement jusqu'à quel point l'esprit systématique ressemble à la mauvaise foi. Je cite.

« *Dans toute l'Europe*, les habitans des campagnes » mangent à satiété, *excepté en France*, où dans les » plus belles provinces ils sont six mois de l'année sans » savoir comment ils vivront le lendemain, et où leur » nourriture, ainsi que leurs vêtemens, sont aussi in- » salubres que mal-propres. Quelle saleté! quelle mi- » sère dans l'extérieur comme dans les maisons des » paysans Limousins, Auvergnats, Quercinois, Rouer- » gnats, Bretons, et dans toutes les provinces de petites » propriétés! Leur extrême pauvreté dégrade ces mal- » heureux, elle centuple leurs souffrances pendant le » froid, pendant la chaleur, pendant leurs maladies, et » nuit au développement de toutes leurs forces physiques, » morales et intellectuelles. Quelle différence entre » leur sort, et celui d'un *bon* cultivateur de l'Angle- » terre, etc. »

L'auteur aurait pu dire également: Quelle différence entre leur sort et celui d'un *bon* cultivateur de France, car lorsqu'on veut comparer le pauvre à l'homme aisé, il n'est pas besoin de changer de pays pour trouver des différences.

L'Ecosse et l'Irlande font probablement partie de *toute l'Europe* où les habitans des campagnes mangent à satiété; elles font probablement aussi partie de cette Angleterre, avec laquelle les politiques et les économistes français nous assomment. Eh bien! en Ecosse, les habitations des gens de la campagne ne sont souvent composées que de morceaux de gazon attachés par des chevilles à une espèce de claie; le toît est de la même composition, et un trou fait à ce toît, est le seul signe visible d'une cheminée: l'ameublement répond au reste. Il n'y a certainement, dans tout cela, ni luxe, ni propreté possible. La culture se fait à la bêche ou à

Digitized by Google

la houille; elle produit des pommes de terre, et de l'avoine dont on brûle la paille pour en séparer le grain que l'on moud à coups de pierre, ce qui ne fournit pas la plus belle de toutes les farines, et qu'on fait cuire dans l'âtre, ce qui n'augmente ni sa propreté ni sa saveur. Le terrein sur lequel ces paysans bâtissent leurs cahutes, ne leur appartient pas, et presque toujours on ne leur loue que pour une année, ce qui leur procure l'avantage d'emporter leur maison, en plus ou moins de morceaux, à chaque expiration de bail. Leur malpropreté est extrême, et une paire de souliers, dans ces cantons, est un objet de curiosité. Le midi de l'Irlande n'est pas dans un état plus séduisant; il est pire encore, parce que sa misère tient à un système d'oppression suivi contre les catholiques autrefois propriétaires, aujourd'hui tombés dans une dégradation, dans une apathie qui va plus loin qu'il n'est possible de le dire. C'est en Irlande qu'il faut étudier l'histoire des spoliations.

Sans doute l'humanité souffre à l'idée de tant de malheureux, sans doute la misère des paysans d'une contrée ne console pas de la misère des paysans d'une autre contrée; mais n'est-il pas honteux qu'un écrivain, qui prétend n'écrire que pour le plus grand avantage de son pays, vienne accuser la France dans son gouvernement passé, dans son état présent, au profit de l'Angleterre? N'est-il pas injuste de mettre le bonheur et l'abondance dans *toute l'Europe*, les privations seulement dans notre patrie, lorsqu'il est malheureusement trop vrai que chaque Etat a de beaux côtés, d'autres qui le sont moins; des provinces superbes, d'autres qui ne le sont guères.

De tous les systèmes de l'auteur, celui qu'il appuie le plus, est la nécessité des grandes propriétés, comme base première de la prospérité de l'agriculture. Qui doute de cela aujourd'hui? Combien d'hommes instruits n'ont-ils pas déjà fixé l'attention du gouvernement sur cette

Digitized by Google

vérité d'expérience? S'il vous faut trois volumes pour en fournir de nouvelles preuves, faites trois volumes; mais n'exagérez rien pour favoriser vos argumens, car l'exagération est le contraire de la persuasion; sur-tout soyez conséquent, et après avoir prêché en faveur des grandes propriétés comme favorables à l'abondance et à la liberté, ne dites pas quelques pages après: « Le » commerce et l'industrie sont beaucoup plus favora- » bles à la liberté que l'agriculture. Le marchand, ainsi » que le manufacturier, portent aisément avec eux leur » fortune; elle est presqu'inséparable de leur personne; » ils sont indépendans. Le cultivateur, au contraire, » tient par le besoin comme par l'habitude, et par » l'amour puissant de la propriété, au sol qu'il possède » et qu'il cultive.... Ainsi, les pays commerçans doivent » tendre, par leur essence, beaucoup plus vers la li- » berté que les pays qui sont agricoles. »

Combien y a-t-il d'absurdités palpables dans cette phrase? D'abord l'auteur, dont le but principal a été de prêcher en faveur des propriétaires de biens ruraux, finit par avancer que ces propriétaires n'aiment pas la liberté. Si cela est vrai, pourquoi donc les favoriserait-on? pourquoi leur confierait-on la discussion des grands intérêts de l'Etat? Ensuite, il confond l'indépendance de l'individu avec la liberté publique, tandis que l'indépendance personnelle est le contraire de cette liberté; car si le manufacturier est plus libre que l'agriculteur, l'ouvrier est plus libre que le manufacturier, le vagabond plus que l'ouvrier, le célibataire plus que le père de famille, et de tous les peuples il n'y en a plus qu'un seul qui soit libre, c'est le peuple juif. Comment un homme capable d'écrire trois volumes sur l'organisation sociale, a-t-il pu tomber dans une erreur pareille? C'est en regardant toujours l'Angleterre, en s'imaginant qu'elle doit la liberté à son commerce, qui finira par la lui ravir. Les Suisses, lorsqu'ils se livraient uni-

Digitized by Google

quement à l'agriculture, étaient-ils moins libres que les marchands de Londres? N'est-ce pas le commerce qui, en corrompant leurs mœurs, a préparé la chûte de leur antique liberté? Les bavards politiques n'ont jamais proposé à la France l'exemple de la Suisse; c'est qu'à présent *liberté* veut dire *richesse*, qu'on ne veut être libre que pour devenir riche, et que les beaux-esprits législateurs savent fort bien qu'en Suisse on ne payait pas, aux dépens de la fortune publique, les écrivains et les orateurs.

Après avoir montré des erreurs, des contradictions, des faux principes, nous pouvons nous amuser de quelques niaiseries philosophiques. L'auteur observe que les ormeaux plantés devant les églises de village par les conseils de Sully, ont jetté de profondes racines, tandis que les arbres de la liberté sont généralement assez maîgres; et il en conclut, qu'aucune institution ne prospère quand la vertu n'en est pas la source. En supposant que des arbres soient une institution, et que des institutions de ce genre dûssent trouver place parmi des considérations politiques, il était bien plus naturel d'observer que les arbres plantés dans les villages ont mieux réussi que ceux plantés dans les villes, parce que les paysans plantent mieux que les citadins. Je pourrais me vanter de cette profonde observation, mais je crains qu'elle n'ait été faite avant moi par des gens qui ne l'auront pas écrite.

Une autre niaiserie philosophique consiste à répéter aujourd'hui ces vieux calculs des fêtes catholiques qui, par an, coûtent des milliards de journées à l'industrie. Hélas! si le laboureur, l'ouvrier, l'artisan n'éprouvaient pas plus de fatigues dans leurs travaux que les écrivains politiques, il ne faudrait pas de jours de repos; leur vie ne serait qu'une longue rêverie. Il me paraît toujours singulier que les gens qui ne font rien, que les fainéans spéculateurs des villes, reprochent un peu de

Digitized by Google

délassement aux paysans péniblement occupés. Depuis que le matérialisme s'est mêlé de régler la nature de l'homme, on nous traite tous comme des animaux qui ne valent que parce qu'ils rapportent ; et j'ai plusieurs fois entendu discuter la nécessité du dimanche pour les chevaux bien plus que pour les laboureurs.

Sans doute l'auteur nous trouvera bien sévères ; nous ne lui dirons pas comme il dit à Jean-Jacques : *Pardonne, homme immortel ! pardonne* ; car lorsqu'il est question des premiers intérêts de l'ordre social, et que nous critiquons ; c'est sans remords. Il y a assez long-tems que les livres qui promettent le bonheur, ne font que du mal, pour qu'on soit en droit de les traiter sans pitié.

F.

ANNONCES.

Constantine, *ou* le Danger des Préventions maternelles ; *par madame* A. M. A. C. L. 3 *vol. in*-12, *ornés de jolies gravures. Prix*, 6 *fr., et* 8 *fr. par la poste. A Paris, chez* Dentu, *imprimeur-libraire, palais du Tribunat, galeries de bois*, n°. 240.

Madame Dalby est restée veuve avec deux filles ; Flore est l'aînée ; elle est belle, mais légère et peu sensible. Constantine est seulement jolie, mais les qualités de son cœur ajoutent beaucoup à ses attraits : elle est pourtant moins aimée que Flore. Madame Dalby se reproche en vain ce penchant insurmontable qui l'entraîne plutôt vers sa fille aînée que vers Constantine. Son fatal ascendant triomphe, et cette disposition d'esprit la livre sans défense aux séductions d'une perfide conseillère qui, sous le voile de l'amitié, travaille sourdement à la ruine de sa famille. Il est facile de prévoir qu'il en résultera des maux sans nombre. C'est leur peinture qui amène une foule de situations attendrissantes, dont la plupart renferment une leçon. Mais la morale n'est point présentée ici sous des formes austères qui souvent nuisent à son succès.

Digitized by Google

succès. Comme elle est toujours sous l'enveloppe du sentiment, elle s'ouvre plus facilement un chemin vers le cœur. Le lecteur, qui aime le moins à la voir paraître, n'en sera pas effrayé, parce qu'elle marche accortée d'aventures intéressantes dont elle dirige le cours, et qui semblent d'abord ne devoir servir que légalement à la curiosité. Les personnes sensibles trouveront dans cet ouvrage une source abondante d'émotions douces, dont le charme est d'autant plus durable que les évènemens, qui les causent, sont naturels et avoués par la raison. Au reste, le style est d'une élégante simplicité; souvent même il a de l'abandon, ce qui donne un air de vérité au langage des personnes mises en scène, et contribue à rendre l'illusion plus complète.

(*Article communiqué.*)

Faune parisienne (insectes), ou *Histoire abrégée des Insectes des environs de Paris, classés d'après le système de* Fabricius; *précédée d'un Discours sur les Insectes en général, pour servir d'introduction à l'étude de l'entomologie, accompagnée de sept planches gravées en taille-douce par* C. A. Walckenaer, *de plusieurs Sociétés savantes. 2 vol. in-8°. de* 900 *pages sur carré fin. Prix*, 12 *fr. pour Paris, et* 15 *fr. francs de port par la poste. A Paris, chez* Dentu, *imprimeur-libraire, palais du Tribunat, galeries de bois, n°.* 240.

On a lieu de s'étonner que dans un tems où le goût de l'histoire naturelle a pris tant de faveur, nous n'ayons pas encore un catalogue raisonné des animaux qui se trouvent aux environs de Paris. Le citoyen Walckenaer s'est proposé de remplir, à cet égard, notre attente. « Un long séjour à la campagne, non loin de » la capitale, m'ayant mis, dit-il, à portée de faire, » sur l'histoire naturelle des animaux, quelques ob- » servations nouvelles, et de rectifier plusieurs er-

Digitized by Google

» reurs accréditées dans cette partie de la science, » j'ai cru ne pouvoir mieux le publier que sous la » forme d'une histoire abrégée et d'un catalogue des » animaux des environs de Paris. »

Des circonstances particulières ont déterminé le citoyen Walckenaer à débuter par les insectes. Obligé de suivre une méthode, il préfère celle de M. Fabricius; comme étant la plus universellement adoptée.

Le discours général sur les insectes, qui est à la tête de l'ouvrage, peut être considéré comme un bon traité élémentaire d'entomologie. Le tableau des mœurs de ces petits animaux est présenté avec un coloris brillant et qui fait aimer la science.

Les amateurs trouveront, dans le livre que nous annonçons, l'exposition des caractères génériques de M. Fabricius; ses phrases spécifiques appliquées à la très-grande partie des insectes des environs de Paris; un court exposé de leurs habitudes, les synonymes les plus essentiels de ces espèces, l'indication notamment des meilleurs iconographes; ils y verront plusieurs genres dont M. Fabricius n'a pas parlé, et quelques observations propres à l'auteur; ils se serviront ainsi avec avantage de ce livre, en y acquérant la connaissance de la nomenclature fabricienne, ils pourront correspondre plus aisément avec les entomologistes étrangers.

Le citoyen Walckenaer s'est écarté de la méthode de son maître en deux points : sa distribution des andièpes et des abeilles est due aux recherches d'un de ses amis. Celle des araignées appartient exclusivement au citoyen Walckenaer. Ces animaux y sont rangés dans plusieurs coupes, qui sont pour la plupart neuves et naturelles. Les caractères des divisions sont établis sur toutes les considérations possibles, le nombre des espèces nouvelles est fort grand, et l'on voit par-tout, dans ce travail, un excellent observateur. Ici le citoyen Walcknaer est vraiment original, et tous ceux qui voudront désormais écrire sur les araignées, seront forcés de le regarder, en cette partie, comme leur Fabricius.

(Article communiqué.)

Digitized by Google

POLITIQUE.

Sur les changemens religieux qui s'opèrent en Bavière et dans les états de l'empereur.

Tandis que la grande affaire des sécularisations et des indemnités fixe l'attention de l'Europe, et que, par une singularité remarquable, tous les états électifs d'Allemagne sont transmis par des traités aux familles régnantes et aux états héréditaires, un autre objet moins important, mais non moins digne d'observations, s'offre aux regards des esprits réfléchis; ce sont les changemens religieux qui se font en sens contraire dans les états de l'empereur et ceux de l'électeur de Bavière. Quand celui-ci congédie les théatins, les carmes et les récolets, celui-là rétablit les bénédictins, les bernardins et les prémontrés. Si le premier leur prend leurs biens, le second les leur rend; si l'un ôte aux réguliers la faculté de l'enseignement, l'autre les place à la tête de ses collèges; quand l'électeur s'attache à diminuer l'influence du clergé, l'empereur s'applique à l'augmenter, à fortifier ses privilèges et à lui confier exclusivement l'éducation publique; et tout récemment encore, l'irrévérence, envers les idées *libérales*, a été poussée si loin, que les bourses affectées aux étudians en médecine et en jurisprudence ont été exclusivement destinées aux étudians en théologie. En même tems que l'illuminisme semble reprendre haleine en Bavière, il est plus que jamais comprimé en Autriche, et on sait les précautions que l'on y prend à cet égard, et les déclarations qu'on y exige de tous les hommes en place, relativement aux associations secrètes Enfin, il semble que plus la Bavière s'applique à favoriser la circulation de ce qu'on appelle les nouvelles lumières, l'Autriche revient aux anciens principes, met un frein salutaire à la liberté de la presse, et surveille cette nuée de romanciers et de physiologistes qui, semblables aux sauterelles d'Egypte, inondent l'Allemagne, et sont une de ses principales plaies.

Digitized by Google

Les beaux esprits français et germaniques n'ont pas manqué d'insulter à ces capucinades; ils se lamentent sur ce retour à la superstition, et ils se demandent sérieusement si l'on veut ramener l'Allemagne aux siècles de barbarie; mais les bons esprits et les vrais politiques, ceux que n'a point séduits l'amour des nouveautés, n'ont pas beaucoup de peine à expliquer ces mesures du cabinet autrichien, qui, jusqu'à présent, n'a guères été soupçonné de bigotisme, et ils en trouvent les raisons dans la nécessité de renforcer le lien religieux pour renforcer le lien social à une époque où tout tend à le relâcher, d'opposer un frein à cette contagion morale qui se communique de proche en proche, et qui menace tous les états d'une dissolution totale, dans l'impuissance de restaurer les bonnes études sans le secours des corps enseignans, si imprudemment détruits, et de remplir le vide immense qu'a laissé, dans l'éducation publique, la suppression des ordres religieux, dans la fatale expérience que l'on a faite de tous ces systèmes philosophiques, de cette foule de théories aussi savantes que creuses, et aussi brillantes que funestes qu'on a voulu si follement substituer aux institutions de nos pères, dans le besoin de revenir sur les opérations inconsidérées de Josph II, de cet esprit plus tracassier que juste, et plus inquiet que vaste, qui ruina l'église sans aucun profit pour l'état, ou plutôt au détriment de l'état, qui, depuis cette époque, se trouve surchargé de nouvelles dépenses, en même tems que dénué des anciennes ressources qu'il trouvait dans les biens ecclésiastiques; et enfin dans la pleine conviction où est François II, d'accord ici avec tout ce qu'il y a d'hommes sages, que puisqu'il faut à l'état une religion, il est par-là même nécessaire de donner à ses ministres une considération qui rende utile leur autorité, et une autorité qui commande leur considération.

Le gouvernement de Bavière a sans doute, par-devers lui, des considérations supérieures à celles-ci, puisqu'il prend une route tout opposée, et nous nous abstiendrons de les discuter. Nous nous bornerons à faire des vœux pour qu'il se trouve bien de toutes ces suppressions, réformations et confiscations, et qu'il ne tue pas la poule qui lui pondait des œufs, ainsi que

Digitized by Google

Charles-Quint le disait d'Henri VIII. Nous aimons à croire que les pauvres profiteront de la dépouille des riches prélats, et qu'ils seront bien mieux nourris dorénavant par les *soupes économiques* que va leur fournir l'état, que par celles des moines qui ne coûtaient rien à l'état. Nous desirons que cette destruction des ordres religieux ne soit nullement funeste à culture des sciences et des lettres, ainsi qu'elle l'a été visiblement dans plusieurs états d'Allemagne; que les curés aient plus de tems et de moyens pour s'acquitter de leurs devoirs, quand ils n'auront plus les moines pour auxiliaires; et qu'enfin ce génie réformateur opère en Bavière tout le bien qu'il n'a fait encore nulle part; mais nous doutons du succès de l'évènement. Nous doutons que la suppression de quelques abus que pouvaient entraîner certaines dévotions populaires, certains pélerinages, certaines processions et un trop grand nombre de fêtes puisse balancer le risque que l'on court de changer les mœurs et le caractère d'un peuple aussi catholique que celui de la Bavière; changement qui ne se fait presque jamais impunément, et qu'opèrent presque toujours les innovations religieuses. Nous doutons que l'introduction des sectes étrangères dans un état qui, comme la Bavière, ne connait qu'un seul culte et de droit et de fait, soit préférable à cette unité religieuse, source et principe de l'unité sociale Nous doutons que les Bavarois deviennent plus fideles en devenant moins religieux, ou qu'on les rende plus religieux en les détachant de leurs pratiques religieuses. Bien des gens même, beaucoup plus politiques que nous, sont tentés de croire qu'il aurait mieux valu, peut-être, faire la guerre aux images licencieuses qui corrompent les mœurs, qu'aux images miraculeuses qui ne font de mal à personne; qu'il était peut-être plus urgent de songer a la réforme des universités qu'à celle des couvens, au lieu de prendre les biens des couvens pour enrichir les universités, ces écoles du Kantisme, dont le galimathias est le moindre danger, ces séminaires de jeunes insensés qu'on voit courir après le premier empyrique qui leur prêche l'égalité, ou le premier faiseur d'almanachs qui leur prédit la bonne aventure; ils pensent que, peut-être, le monachisme a moins de danger pour un état, que l'illuminisme et le maçonisme:

Digitized by Google

qu'il vaut peut-être mieux avoir des capucins et des récollets que des Rose-croix et des Théosophes : qu'il y a peut-être plus de fainéans dans les loges des lettrés, mages et autres *voyans* de la Bavière, que dans les cellules des moines ; et que si l'esprit de réformation doit se répandre en Allemagne, c'est plutôt sur ces associations clandestines où se discutent les premiers devoirs de l'ordre social, que sur ces corporations publiques qui ne font aucun mystère de leur doctrine, et qui toutes dévouées au gouvernement par principes et par conscience, méritent du gouvernement honneur et protection par intérêt et par reconnaissance.

Il n'y a pas même jusqu'au bon peuple bavarois qui ne pense ainsi. De-là, ces marques d'improbation et de mécontentement qu'il n'a cessé de donner ; de-là, ces vives résistances qu'on a faites en certains endroits, et qu'il a fallu repousser, par le canon, dernière raison des philosophes comme des rois ; de-là, ce chagrin que lui cause la suppression de ces fêtes, de ces usages religieux auxquels il tient encore autant par sentiment que par une longue habitude. Tous les sermons philosophiques que lui a fait sur ce sujet la gazette de Munich n'a pu encore le convertir, et il s'en faut de beaucoup qu'il se résigne à faire ces sacrifices à la *pure raison* et aux progrès de l'analyse. Il persiste toujours à croire qu'il n'a nul intérêt à être moins dévot ; qu'il n'en sera pas plus heureux quand il n'aura plus de neuvaines et de confréries ; que si les philosophes ont leurs miracles et leurs mystères, il peut bien aussi avoir les siens, et que si les habitans des villes ont le droit de payer à grands frais des bals et des spectacles et autres divertissemens corrupteurs, il doit au moins être permis à ceux des campagnes d'avoir, sans frais, des fêtes et des processions, et autres délassemens innocens que la philosophie ne saurait remplacer. Nous n'insisterons point sur la justesse de ces apperçus, ni sur la justice de ces réclamations : nous observerons seulement avec quelle facilité les beaux diseurs les traitent d'ignorance, de fanatisme et de superstition. Nous nous contenterons de remarquer comment ces mêmes hommes, qui affectent tant aujourd'hui de revendiquer les droits du peuple contre le despotisme des

Digitized by Google

souverains, se rangent toujours du côté des souverains, quand il s'agit de contrarier les plus douces affections et les plus chères habitudes du peuple en matière de religion. Par-tout ailleurs il faut respecter l'opinion publique, la volonté nationale. Ici l'opinion publique n'est rien, la volonté nationale encore moins, et toute réclamation est une insulte faite à l'autorité comme au bon sens; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les souverains même, les mieux intentionnés, sont dupes de cette flatterie, sans se douter qu'elle n'a pour but que de les entraîner dans des innovations, dont le contre-coup ne peut que rejaillir sur leur autorité, en affaiblissant le ressort religieux qui en est le plus fort rempart, et qu'en croyant agir en maîtres, ils ne sont au fond que les aveugles instrumens d'une poignée de philosophes intéressés à renverser tout ce qui met obstacle à leur domination et à leur influence.

Rien n'est d'abord plus éblouissant que le nom de réforme, et rien n'est plus facile que d'imposer aux yeux vulgaires par de nombreuses innovations: mais les bons esprits les ont toujours regardées, en général, comme le résultat de combinaisons intéressées et de vues bornées, puisqu'ordinairement elles sont mues par l'amour de l'or et l'appas du gain. L'homme à courte vue triomphe de ce que, par la suppression des couvens, par celle de certains usages religieux, par l'admission de colons étrangers, quelques bisarres que soient leurs mœurs ou leurs opinions, il aura gagné quelques journées de travail, quelques nouvelles manufactures, quelque accroissement de population. Mais l'homme véritablement administrateur, ne se laisse pas abuser par ces spécieux avantages. Ils sort du moment présent pour se transporter dans l'avenir, il laisse les détails pour embrasser l'ensemble, et remonter jusqu'aux principes fondamentaux sur lesquels repose la société. Il sait que ce n'est pas sur quelques citoyens de plus ou de moins, sur quelques atteliers de plus ou de moins que peut se mesurer le bonheur des états, mais sur le plus ou le moins de moralité et de respect pour la religion de laquelle dépendent leur durée ainsi que leur tranquillité. Il s'occupe moins de savoir si un peuple est plus industrieux, plus commerçant, que de savoir s'il est plus vertueux,

Digitized by Google

plus fidèle au souverain, plus attaché à son gouvernement; enfin, il voit bien moins le danger de tel abus ou l'abus de telle pratique, que l'inconvénient de propager et de nourrir, par des innovations, cet esprit inquiet, dogmatisant et raisonneur, vrai fléau des états, et la crainte d'affaiblir, dans le cœur des peuples, le respect pour la religion, seul frein capable de les retenir, en les accoutumant à voir toucher ce qu'ils avaient regardé jusqu'alors comme sacré et hors du pouvoir des hommes : et c'est pour perdre de vue ces grandes et générales considérations que tant de novateurs s'égarent; qu'en régénérant les états, ils les perdent; qu'en voulant épurer les mœurs, ils les corrompent, et qu'en se vantant d'éclairer le monde, ils l'ébranlent jusqu'en ses fondemens.

Il y a long-tems que l'on a dit que le plus grand de tous les abus est de vouloir les détruire tous. Par exemple, c'est un grand mal que les paysans s'enivrent les jours de fêtes et de dimanches, mais ce serait un plus grand mal encore qu'on les fît travailler ces jours-là, afin qu'ils ne s'enivrassent pas. L'homme qui jure, qui danse ou qui se querelle avec son voisin ce jour-là même, qu'il regarde comme un jour saint, ne perd pas pour cela le principe de sa moralité, et il peut encore avoir plus d'attachement pour ses devoirs, que ce philosophe si réservé et si décent, qui ne s'enivre pas le dimanche, mais qui s'en moque. Ces contempteurs des fêtes et des dévotions populaires qu'ils rejettent à cause des inconvéniens qu'elles peuvent entraîner, sont aussi inconséquens que ceux qui, sous prétexte que des hommes battent leurs femmes, veulent nous donner le divorce, par la raison, sans doute, qu'une femme divorcée n'est plus une femme battue.

Il ne sera pas hors de propos de remarquer ici que le grand Frédéric, si toutefois on peut être grand sans vertu, ce monarque auquel les philosophes rendaient en hommages et en encens, tout ce qu'ils en recevaient de faveurs et de pensions, fut de tous les souverains de l'Europe, le moins porté aux innovations religieuses, et aux réformes philosophiques qui auraient pu le tenter davantage par l'appât de l'intérêt; et qu'il aima mieux faire de la fausse-monnaie, que de chercher dans les coffres des moines, de quoi grossir les siens. « L'empe-

Digitized by Google

» reur, écrivait-il à d'Alembert (1), continue ses sécu-
» larisations sans interruption ; chez nous, chacun reste
» comme il est, et je respecte le droit des possessions
» sur lequel la société est fondée. » C'était beaucoup pour un prince philosophe, de laisser chacun comme il était ; car qu'est-ce que la philosophie d'aujourd'hui, sinon l'art de détruire tout ce qui est, pour rêver tout ce qui doit être ? Il voulait bien de cette philosophie, pour ses plaisirs, ses passions, ses goûts particuliers ; mais dès qu'il s'agissait d'administration, il laissait la philosophie, et n'écoutait que le bon sens ; personne n'étant plus convaincu qu'elle n'est bonne à rien, si ce n'est à détendre tous les ressorts d'un bon gouvernement, et à renverser le pivot sur lequel roule toute la machine sociale. De-là ce mot de lui si connu, mais qu'on ne peut trop répéter, que s'il avait quelque province à punir, il la ferait gouverner par des philosophes : de-là cette protection constante qu'il accorda aux jésuites persécutés, malgré les instances réitérées que lui faisaient les encyclopédistes, au nom de la tolérance, de les chasser de ses états. « Vous pouvez, répondit-il
» à d'Alembert qui le fatiguait le plus à cet égard, vous
» pouvez être tranquille sur le sujet des jésuites, qui
» bientôt n'auront plus d'asyle que chez moi. Ils sont plus
» nécessaires que vous ne pensez en France, pour
» l'éducation de la jeunesse, dans un pays où les maî-
» tres sont si rares (2). Tant de fiel, lui écrivait-il en-
» core, entre-t-il dans le cœur d'un vrai sage ! Que
» diraient les pauvres jésuites, s'ils apprenaient comme
» dans votre lettre, vous vous exprimez sur leur sujet.
» Je ne les ai point protégés, tant qu'ils ont été puis-
» sans ; dans leurs malheurs, je ne vois en eux que des
» gens de lettres qu'on aura bien de la peine à rem-
» placer pour l'éducation de la jeunesse (3). »

Le temps et l'expérience ont justifié Frédéric, et c'est encore à l'expérience et au temps à nous dire lequel des deux en ce moment est le meilleur politique ou de l'empereur ou de l'électeur ; qui des deux doit le plus

(1) Lettre 225e. de la Correspondance.

(2) 11 mars 1774.

(3) 15 mai 1774.

Digitized by Google

compter sur l'amour et la fidélité de ses sujets, ou de celui qui se rend à leurs vœux, en retournant à l'ancien ordre des choses, ou de celui qui croit avoir sans doute des raisons assez bonnes pour blesser les siens dans leurs usages, leurs habitudes, et même, si l'on veut, dans leurs préjugés; qui des deux travaille plus à la sûreté de ses états, ou celui qui cherche à y fortifier l'esprit du catholicisme, un des plus forts remparts de l'autorité, ou de celui qui ne craint pas d'y introduire l'anabaptisme, l'ennemi de l'autorité; quel est enfin celui qui court le plus de risque ou du réparateur des opérations de Joseph II, ou de celui qui les imite, et qui, en dépit de l'expérience, veut tenter de nouveaux essais?

EXTÉRIEUR.

Ratisbonne, 24 septembre.

Le 20 septembre, il a été porté à la dictature une déclaration du plénipotentiaire impérial dont voici la teneur :

« La députation de l'empire a pris, sur les réclamations du duc d'Aremberg, du prince de Wied-Runkel, ainsi que du baron d'Helmstadt, la résolution suivante: « Comme relativement aux pays de l'Empire qui appartiennent au duc d'Aremberg et au prince de Wied-Runkel, il n'est pas démontré dans les représentations, que les indemnités assignées par les déclarations à l'un et à l'autre, n'atteignent pas le montant de leurs pertes, il faut s'adresser aux ministres des puissances médiatrices, pour obtenir des renseignemens à ce sujet. Quant aux possessions du duc d'Aremberg en France et dans les Pays-Bas, et au comté de Morhauge du baron d'Elmstadt, en Lorraine, il faut s'intéresser auprès du ministre de la république française, pour faire lever le séquestre, conformément à l'article IX du traité de Lunéville ».

La députation ne doutant point que le plénipotentiaire impérial ne trouve cette résolution conforme aux demandes, on le prie de faire les démarches nécessaires près des ministres des puissances médiatrices, et particulièrement près du ministre de France.

Digitized by Google

M. le ministre directorial de Mayence a communiqué, dans la séance d'hier, à la députation de l'empire, la note que le plénipotentiaire impérial a adressée aux ministres des puissances médiatrices, en leur transmettant le *conclusum* du 8 et les subséquens. Cette note est de la teneur suivante :

« Le plénipotentiaire impérial soussigné a eu l'honneur de recevoir, ce matin, la note du citoyen Laforêt, ministre plénipotentiaire et extraordinaire de la république française près la diète de l'empire, datée du 17 de ce mois, et par laquelle ledit ministre demande la prompte communication des résolutions prises par la députation de l'Empire. Le soussigné n'a pu agréer la première proposition de la députation qui est ci-jointe, et dont les deux ministres des puissances médiatrices témoignent être déjà instruits par les protocoles officiels des séances. Les raisons qui ne lui ont pas permis d'accéder à cette proposition, se trouvent exposées dans la déclaration faite à la députation extraordinaire de l'Empire, et dont la copie est ci-jointe. Mais le ministre extraordinaire de la république française verra en même-temps dans ladite déclaration, que le soussigné s'est réuni de la manière la plus complette 1°. aux remercîmens votés par la députation envers les deux puissances médiatrices, pour s'être chargées de la médiation dans une affaire si importante et si compliquée, et avoir fait soumettre des déclarations par leurs ministres à la députation ; 2°. au sentiment de la plus ferme confiance dans les dispositions bienveillantes des deux puissances pour l'Empire, et à la conviction qu'animées de l'amour d'une stricte équité, elles donneront les renseignemens nécessaires sur les réclamations pressantes qui se sont élevées contre le plan d'indemnités, et sur les observations que la députation, d'après les devoirs qui lui sont imposés, jugerait nécessaires ; et qu'elles s'empresseraient de s'entendre à ce sujet avec la députation de l'Empire, pour parvenir de cette manière, le plutôt possible, à une résolution définitive. »

Comme, d'après cela, rien n'empêche de procéder à l'examen si urgent des réclamations, le soussigné a l'honneur, d'un commun accord avec la députation de l'Empire, de communiquer, ci-joint, copie des réclamations, 1°. du grand-duc de Toscane ; 2°. du grand-

Digitized by Google

maître de l'ordre Teutonique ; 3°. du comte de Stadion, (lesquelles ont été remises par leurs ministres au plénipotentiaire impérial et à la députation de l'Empire) et de demander à ce sujet les renseignemens nécessaires ; 4°. il joint, en outre, les réclamations des dix comtes du cercle de Westphalie, mises en proposition le 14, et particulièrement celles des comtes de Metternich et de Quadt, afin qu'il soit aussi donné des éclaircissemens à ce sujet, tant sur la manière dont les pertes ont été établies, que sur celle dont les indemnités ont été évaluées. En faisant ainsi la communication desirée, il est agréable pour le soussigné de pouvoir se dispenser pour le moment de rien manifester relativement à la déclaration définitive, qui ne s'accorde point avec la constitution, ni les usages établis. Il renouvelle avec plaisir l'assurance de sa haute considération.

Le plénipotentiaire impérial, en adressant copie de cette note au ministre directorial, l'avait accompagnée d'un décret de commission. Après la lecture des deux pièces, le ministre de Mayence dit que cette transmission avait eu lieu dès le 19; qu'ayant vu par le décret, que le plénipotentiaire impérial persistait dans son refus de ratifier le *conclusum* du 8, il s'était rendu près de lui pour s'acquitter de la commission dont il avait été chargé dans la séance précédente, et le déterminer par de nouvelles représentations à donner son adhésion audit *conclusum*; mais que le plénipotentiaire impérial lui avait répondu qu'il espérait que les ministres des puissances médiatrices seraient satisfaits de la réponse qu'il leur avait faite ; que du reste, il ne pouvait accéder au *conclusum*, autrement qu'il venait de le faire, et qu'il se réservait toute explication ultérieure à ce sujet.

Le ministre directorial de Mayence ouvrit ensuite la délibération, et le subdélégué de Brandebourg émit le vote suivant :

« La communication du *conclusum*, du 8, faite enfin par la légation impériale aux ministres des deux hautes puissances médiatrices, tranquillise en attendant le subdélégué de Brandebourg, et il espère actuellement avec confiance que la marche des affaires dont la députation extraordinaire de l'Empire est chargée, n'éprouvera, dans la situation si pressante des choses, plus de retard ultérieur. Pour ce qui regarde l'expression de décret de

Digitized by Google

commission, dont M. le plénipotentiaire impérial s'est servi itérativement dans la déclaration qui vient d'être lue, on s'en réfère aux protestations faites dans les séances antérieures, et on les renouvelle ici le plus solemnellement; on se voit spécialement dans le cas d'étendre ces protestations à ce que M. le plénipotentiaire impérial qualifie les déclarations adressées à la députation extraordinaire de l'Empire de *décrets de commission*, et que dans la note remise aux ministres des puissances médiatrices, il se serve de l'expression *ratifier*, vu que la députation de l'Empire peut bien attendre de la légation impériale une réunion ou accession, mais point de ratification. »

Du même jour. — Le ministre de Nassau avait remis, le 15, au ministre directorial, une note par laquelle il demandait que la députation s'informât si S. M. britannique, en qualité d'électeur de Hanovre, était dans l'intention d'effectuer la cession du comté d'Altkirch à Nassau-Usingen. Cette note ayant été prise en délibération à la séance d'hier, la députation a résolu que le directoire s'adresserait au ministre électoral de Brunswick à la diète, pour en obtenir une prompte déclaration relativement à l'article du plan d'indemnités, qui concerne sa cour. Quant aux réclamations des comtes de Schœnborn et de Stadion-Tannhausen, qui demandent des indemnités pour leurs possessions situées sur la rive gauche du Rhin, il a été décidé que le plénipotentiaire impérial s'adresserait au ministre de France, pour obtenir main-levée du séquestre apposé sur ces possessions.

Le roi d'Angleterre a accédé aux dispositions du plan d'indemnités, relatives au pays de Hanovre; seulement ce qui a rapport à Hambourg et Brême, paraît devoir éprouver quelques difficultés.

Du 25. — La députation extraordinaire de l'Empire a tenu aujourd'hui sa neuvième séance; elle s'est occupée de plusieurs réclamations, dont les unes ont été renvoyées aux ministres des puissances médiatrices, et les autres déclarées hors des attributions de la députation. Avant de lever la séance, le ministre directorial de Mayence a dit ce qui suit:

« Par le *conclusum* du 8, il a été décidé que dans la

Digitized by Google

résolution définitive à prendre incessamment pour la détermination des indemnités, on établirait en même tems en principe que chaque indemnisé, en prenant possession des pays qui lui sont assignés, devra se charger de l'entretien des personnes qui avaient dans ces pays une existence constitutionnelle, et que dans le même *conclusum* il serait fixé des règles à ce sujet. Le plénipotentiaire impérial, de son côté, a manifesté dans sa déclaration qu'il ne pouvait se dispenser de faire connaître à la députation que ces principes d'équité et de justice, envers ceux qui, sans aucune faute de leur part, devraient être les victimes de la paix, étaient parfaitement conformes aux sentimens de S. M. I.

» La chose est trop importante; les mesures de prévoyance, que doit prendre la députation, embrassent trop d'objets, et les personnes qui attendent la fixation de leur sort futur, appartiennent à des classes si différentes, et sont en trop grand nombre pour que l'on puisse émettre encore une opinion fondée à ce sujet, et prendre, sans la plus mûre réflexion, une résolution qui réponde, autant que possible, à tant d'incertitudes, et conformément au vœu unanime de la députation. En conséquence, le ministre directorial se contente, pour aujourd'hui, de soumettre cet objet à la délibération. »

Sur cette proposition, les autres membres de la députation ont répondu qu'ils énonceraient incessamment leur opinion; mais qu'ils desiraient que, pour voter d'une manière plus déterminée, le ministre directorial voulût, par une autre proposition, développer les différentes classes d'individus dont il s'agit ici. Le ministre directorial s'est déclaré disposé à répondre à ce desir.

INTÉRIEUR.

Paris, 10 *vendémiaire*.

***Bonaparte**, premier consul de la république française, président de la république italienne, aux dix-huit cantons de la république helvétique. — A St.-Cloud, le* 8 *vendémiaire an* 11.

Habitans de l'Helvétie,

Vous offrez depuis deux ans un spectacle affligeant.

Digitized by Google

Des factions opposées se sont successivement emparées du pouvoir ; elles ont signalé leur empire passager par un système de partialité qui accusait leur faiblesse et leur inhabileté.

Dans le courant de l'an 10, votre gouvernement a désiré que l'on retirât le petit nombre de troupes françaises qui étaient en Helvétie. Le gouvernement français a saisi volontiers cette occasion d'honorer votre indépendance ; mais bientôt après, vos différens partis se sont agités avec une nouvelle fureur ; le sang des suisses a coulé par les mains des suisses.

Vous vous êtes disputés trois ans sans vous entendre ; si l'on vous abandonne plus long-tems à vous-mêmes, vous vous tuerez trois ans sans vous entendre davantage. Votre histoire prouve d'ailleurs que vos guerres intestines n'ont jamais pu se terminer que par l'intervention efficace de la France.

Il est vrai que j'avais pris le parti de ne me mêler en rien de vos affaires ; j'avais vu constamment vos différens gouvernemens me demander des conseils et ne pas les suivre, et quelquefois abuser de mon nom, selon leurs intérêts et leurs passions.

Mais je ne puis ni ne dois rester insensible au malheur auquel vous êtes en proie ; je reviens sur ma résolution : je serai le médiateur de vos différends ; mais ma médiation sera efficace, telle qu'il convient aux grands peuples au nom desquels je parle.

Cinq jours après la notification de la présente proclamation, le sénat se réunira à Berne,

Toute magistrature qui se serait formée à Berne depuis la capitulation, sera dissoute, et cessera de se réunir et d'exercer aucune autorité.

Les préfets se rendront à leur poste.

Toutes les autorités, qui auraient été formées, cesseront de se réunir.

Les rassemblemens armés se dissiperont.

Les 1re. et 2e. demi-brigades helvétiques formeront la garnison de Berne.

Les troupes qui étaient sur pied depuis plus de six mois, pourront seules rester en corps de troupes.

Enfin, tous les individus licenciés des armées belligérantes, et qui sont aujourd'hui armés, déposeront leurs

Digitized by Google

armes à la municipalité de la commune de leur naissance.

Le sénat enverra trois députés à Paris : chaque canton pourra également en envoyer.

Tous les citoyens qui, depuis trois ans, ont été landammans, sénateurs, et ont successivement occupé des places dans l'autorité centrale, pourront se rendre à Paris pour faire connaître les moyens de ramener l'union et la tranquillité, et de concilier tous les partis.

De mon côté, j'ai le droit d'attendre qu'aucune ville, aucune commune, aucun corps ne voudra rien faire qui contrarie les dispositions que je vous fais connaître.

Habitans de l'Helvétie, revivez à l'espérance ! ! !

Votre patrie est sur le bord du précipice ; elle en sera immédiatement tirée : tous les hommes de bien seconderont ce généreux projet.

Mais si, ce que je ne puis penser, il était parmi vous un grand nombre d'individus qui eussent assez peu de vertus pour ne pas sacrifier leurs passions et leurs préjugés à l'amour de la patrie, peuple de l'Helvétie, vous seriez bien dégénérés de vos pères ! ! !

Il n'est aucun homme sensé qui ne voie que la médiation, dont je me charge, est pour l'Helvétie un bienfait de cette providence qui, au milieu de tant de bouleversemens et de chocs, a toujours veillé à l'existence et à l'indépendance de votre nation, et que cette médiation est le seul moyen qui vous reste pour sauver l'une et l'autre.

Car il est tems enfin que vous songiez que si le patriotisme et l'union de vos ancêtres fondèrent votre république, le mauvais esprit de vos factions, s'il continue, la perdra infailliblement, et il serait pénible de penser qu'à une époque où plusieurs nouvelles républiques se sont élevées, le destin eût marqué la fin d'une des plus anciennes.

Signé BONAPARTE.

—On inquiète les départemens, en supposant qu'il y a un projet de présenter à la législature prochaine un plan de réunion de plusieurs départemens en un seul : ce projet est faux. Les départemens doivent être tranquilles ; il n'y aura aucun changement sur cet objet. On fait circuler le bruit de la réunion de tous les ministères en quatre : ce bruit est aussi absurde.

(Journal Officiel.)

Digitized by Google

(N°. LXVIII). 24 Vendémiaire an 11.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE

POÉSIE.

IMITATION DE GRAY,

Sur une chatte favorite noyée dans un bassin de poissons rouges.

D'un peuple de rivaux et l'orgueil et l'amour,
De sa belle maîtresse encore plus adorée,
Des chattes la plus timorée,
Minette osa, dit-on, un jour
Franchir, d'un bond léger, la hauteur effrayante
D'un vase, ornement du jardin,
Réservoir d'une eau transparente,
Et chef-d'œuvre de l'art que nous transmit Pékin.

Sa queue en s'agitant, se gonfle et se déploie,
Et son murmure approbateur
A bientôt décélé sa joie.
Les contours arrondis d'un minois enchanteur,
Ses pattes de velours, le jais de ses oreilles,
Et sa barbe de neige, et son poil marqueté,
Et ses yeux d'émeraude, et mille autres merveilles,
Dans le miroir des eaux tout était répété.

Digitized by Google

Ce spectacle flatteur l'occupait toute entière,
Quand tout-à-coup, brillant d'immortelles beautés,
Un couple (de ces mers jeunes divinités)
Se glisse entre les flots comme un trait de lumière.
Tyr avait prodigué le plus riche incarnat
Sur leur armure étincelante,
Et l'or, par un nouvel éclat,
En rehaussait encor la pourpre éblouissante.

Elle observe en silence, et le feu du desir
De son dos qui se courbe a hérissé la soie;
Déjà son œil ardent a dévoré sa proie,
Et sa griffe allongée est prête à la saisir.
De l'or ô charme irrésistible!
A ton pouvoir plus que divin
Quel est le cœur inaccessible?
Quel chat peut résister à l'attrait d'un larcin?

Jeune présomptueuse! Un vain espoir l'anime;
Elle ignore la profondeur
De cet épouvantable abîme;
Elle croit le franchir, et dans sa folle ardeur,
Vers l'onde elle s'étend et se penche et s'avance.
(D'un sourire moqueur Arimane applaudit;)
Les bords glissans du vase ont trahi sa prudence,
Elle tombe, et soudain le gouffre l'engloutit.

Huit fois elle s'élance, huit fois sa voix plaintive
Invoqua les dieux de ces eaux,
Et retentit en vain de l'une à l'autre rive;
Ni Triton, ni Dauphin ne présenta son dos:
La perfide Marton ne voulut pas entendre,
Et le cruel Pasquin fut sourd à tous ses cris.
De leur haine jalouse, ah! quel secours attendre!
Un favori n'a point d'amis.

DE WAILLY.

Digitized by Google

A M***

Qui m'avait rendu un service important dans une circonstance très-malheureuse, et qui m'avait écrit la lettre la plus touchante, sans se faire connoître.

Dans ce triste réduit où l'horreur m'environne,
Accablé sous le poids des plus affreux malheurs,
Quand tout me fuit et m'abandonne
A la merci de mes douleurs ;
Quel est donc ce mortel compatissant et tendre
Qui vient mêler ses larmes à mes pleurs ?
Que sa voix consolante a pour moi de douceurs !
Que mon cœur se plaît à l'entendre !
Mais pourquoi donc, en cet heureux moment,
Ne puis-je voir l'auteur de tant de bienfaisance ?
Pourquoi faut-il que son nom seulement
Ne puisse être l'objet de ma reconnaissance ?
Ah ! qui que vous soyez, ô mortel généreux !
De la divinité j'adore en vous l'image :
Vous secourez les malheureux,
Sans vouloir être connu d'eux,
Les dieux n'en font pas davantage.

H. L.

LOGOGRIPHE.

De l'espagnol je tiens mon origine ;
Et l'or fut mon premier parrain ;
Le français m'adopta, francisa ma racine,
Et me fit d'abord féminine :
Mais par le plus heureux destin,
En me laissant la queue, il me fit masculin.
Qu'on me coupe la tête, et je deviens latine ;
Qu'on m'arrache le cœur, je suis toujours français,
Pour voir de nos guerriers les éclatans succès.

BIBL. UR... G...
Digitized by Google

AUTRE.

Je te vêtis avec ma tête,
Et je te nourris sans ma tête;
Je suis brillante avec ma tête,
On me dit impure sans tête;
Je suis muette avec ma tête,
Et fort bavarde sans ma tête;
Maint fat me porte avec ma tête,
Qui me ressemble sans ma tête;
Enfin, lecteur, avec ma tête
Je sors d'une petite bête;
Et si tu m'arraches la tête
Je suis une bien lourde bête.

B.-L. fils, d'Agen.

CHARADE.

A l'ombre de la nuit pour l'amour trop rapide,
Je vois plus d'un galant grimper sur mon premier;
Qu'il est heureux!... s'il peut, écoutant mon entier,
Au bord d'une eau claire et limpide,
Presser contre son cœur son amante timide,
Sous le vert arbrisseau qui porte mon dernier.

Par le même.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade, insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *trait.*

Le mot du Logogriphe est *terreur*, où l'on trouve *erreur* et *terre.*

Le mot de la Charade est *rebelle.*

Digitized by Google

FRAGMENT DE LITTERATURE (1).

Des paradoxes de Fontenelle, Lamothe et Trublet, etc. en littérature et en poésie, considérés comme les premiers abus de l'esprit philosophique dans le 18e. siècle.

C'est un fait aussi extraordinaire qu'avéré que cette espèce de conspiration formée contre la poésie sous la régence, qui fut elle-même une autre conspiration tout autrement sérieuse, puisqu'elle attaquait ouvertement les mœurs publiques. Il semblait qu'après la mort de Louis XIV, dont le joug ne paraissait plus que triste et sévère, depuis que l'enthousiasme des succès ne le faisait plus aimer et respecter, l'esprit français fut porté à briser tous les freins qui lui pesaient, et voulut secouer à-la-fois le poids de la morale et de l'admiration. On sait que le régent et sa cour faisaient profession de regarder la probité comme une hypo-

(1) *Nous nous empressons d'apprendre au public que M. de la Harpe s'est engagé à fournir des articles littéraires au* Mercure. *Ce célèbre critique a bien voulu reprendre sa place dans un journal dont il a fait longtems la réputation et le succès. La tradition de l'ancienne école, la cause du bon sens et du bon goût ne sont pas perdues, tandis qu'il leur reste un pareil défenseur.*

Digitized by Google

crisie (1), et en même-tems les beaux esprits qui avaient des droits à la célébrité, secrétement inquiétés dans leurs prétentions par cette foule de génies prééminens dont le nom occupait toutes les voix de la renommée, auraient bien voulu mettre leur gloire au rang des *préjugés*, mot qui déjà commençait à être de mode. Fontenelle et Lamothe, alors les deux plus renommés, et qui tentaient successivement tous les genres, s'appercevaient malgré eux que par-tout les places étaient prises; et par qui? par un Corneille, un Racine, un Molière, un Boileau, un Lafontaine, un Quinault. Comment déplacer de tels hommes, ou se placer à côté d'eux? Que fit-on? ne pouvant pas nier qu'ils ne fussent grands poètes, on imagina de déprécier la poésie elle-même; et en réduisant l'art à-peu-près à rien, on rendait les artistes assez petits pour que leur réputation ne fût plus importune. Toutes les fois que l'extravagance d'un paradoxe vous paraîtra incompréhensible, adressez-vous à l'amour-propre; c'est ici le meilleur des interprêtes; il ne vous expliquera pas le paradoxe en lui-même (car on n'explique pas ce qui est insensé) mais il vous fera toucher au doigt le motif, et des-lors vous serez au fait.

(1) Le mot *d'honnêtes gens* n'était pas encore un *crime* et une *faction* comme il l'a été à la Convention nationale, mais c'était un ridicule à la cour du régent, qui disait tout haut que *ces honnêtes gens ne cherchaient qu'à se vendre plus cher*; et quand on était parvenu à en gagner quelqu'un, il s'écriait avec joie: *en voilà encore un de pris.*

Digitized by Google

On prétendit que la poésie avait un vice essentiel qui devait la faire réprouver, ou du moins priser fort peu par les gens sensés : c'était (disait-on) de gêner par la mesure et par la rime la pensée et la raison, en sorte que celui qui écrivait en vers *ne disait jamais tout ce qu'il pouvait ou devait dire.* En conséquence de ce principe reçu parmi eux, quand ils voulaient louer des vers qui leur paraissaient faire une exception, ils disaient : *cela est beau comme de la prose* : Je l'ai encore entendu dire à Duclos. On peut penser d'abord qu'un poëte ne devait pas être très-flatté d'une pareille louange; c'en était cependant une très-grande dans leur sens. Il y avait même, comme dans tous les sophismes, un côté vrai dont ils abusaient fort ridiculement. Sans doute il est reconnu que les bons vers, outre les avantages inappréciables du rithme et de l'harmonie, doivent offrir encore la même plénitude de sens, la même correction, le même air de facilité, la même clarté que la meilleure prose, avec plus de hardiesse dans les figures et les constructions, et plus d'énergie dans les expressions. Le sophisme consistait en ce qu'ils concluaient de la poésie mauvaise ou médiocre, plus ou moins dépourvue de tous ces différens mérites, contre la bonne et vraie poésie qui les réunit tous plus ou moins. Ils prenaient le mécanisme de la versification, qui n'est que le moyen nécessaire, l'instrument de la poésie, pour la poésie elle-même, qui n'est réellement un art que quand toutes les difficultés de ce mécanisme sont réellement surmontées, au point de ne pas même laisser appercevoir le travail qu'elles ont coûté.

Digitized by Google

Celui-là seul est poète, qui sait dire de belles et bonnes choses, non-seulement sans que la mesure et la rime leur ôtent rien; mais même de manière que la mesure et la rime leur donnent plus d'effet et d'éclat. Je sais bien que ces poètes là ne sont pas communs; mais il ne faut pas non plus qu'ils le soient: c'est assez qu'il y en ait cinq ou six dans un siècle.

. . . . . et sagement avare,
La nature a prévu qu'en nos faibles esprits,
Le beau, s'il est commun, doit perdre de son prix.

VOLTAIRE.

S'il y a toujours eu moins de bons poètes que de bons musiciens, de bons peintres et de bons sculpteurs, c'est seulement une preuve que la poésie est à-la-fois le plus difficile et le plus beau de tous les arts, celui où l'on atteint le plus rarement à la perfection; mais dans tous les cas, c'est à coup sûr, par les bons artistes, qu'il faut juger de l'essence d'un art, et il est de la plus absurde injustice de le rendre responsable de l'impuissance de ceux qui n'y entendent rien Il fallait, si l'on eût été de bonne-foi, il fallait oser prendre une scène de Racine, une épître de Boileau, une belle ode de Rousseau, et nous faire voir qu'on pouvait dire en prose mieux qu'ils n'ont dit en vers. On ne s'en est pas avisé: la méthode constante de tous les mauvais critiques, de tous les sophistes, en quelque genre que ce soit, est de s'envelopper dans des généralités vagues et captieuses, sans aborder jamais la preuve de fait, parce qu'ils savent

Digitized by Google

bien qu'elle est la seule décisive, et qu'elle déciderait contr'eux.

Lamothe, quand il mit en prose la première scène de Mithridate, voulut prouver seulement que la prose pouvait exprimer tout ce qu'exprimait la poésie, et aussi bien, et Lamothe se trompait de plusieurs manières. D'abord il ne fallait pas prendre une scène d'exposition toute entière dans le style tempéré, pour un essai de tout ce que la poésie pouvait avoir de moyens d'expression. Il eût fallu choisir ses exemples dans le pathétique et le sublime de Phèdre et d'Athalie. La scène de Mithridate, réduite en prose, avait un double inconvénient pour la cause de Lamothe; d'abord de prouver, ce qui n'en valait pas la peine, que les vers de Racine déconstruits, devenaient encore, comme ceux de tout excellent poète, une prose pleine de raison, d'élégance et de précision; ensuite de prouver, contre une autre thèse de Lamothe et de tous les philosophes ses partisans, que la mesure et la rime n'avaient gêné en rien le poète, puisqu'il avait dit tout ce qu'il voulait et devait dire, aussi pleinement, aussi correctement, aussi clairement que s'il eût écrit en prose, et dès lors il ne reste de différence que celle du charme de la versification, que Lamothe lui-même ne niait pas, mais qu'il appellait une *folie ingénieuse*, qui consistait à se donner beaucoup de peine pour ne faire que ce qu'on aurait fait en se bornant à la prose. A quel point une idée fausse, suggérée par l'amour-propre, peut aveugler un homme de beaucoup d'esprit! que de méprises grossières

Digitized by Google

dans un seul paradoxe! Comment Lamothe ne s'appercevait-il pas qu'il fournissait lui-même une réponse péremptoire, en avouant le charme attaché à la versification, et en s'y déclarant *très-sensible*? Ce seul aveu ne devait-il pas ramener un philosophe au principe général qu'il oubliait? Eh! à quoi tient (pouvait-on lui dire) ce charme que vous reconnaissez, cette différence entre la prose et les vers? A ce que celle-là est un langage purement naturel, et ceux-ci un langage artificiel. La prose n'est autre chose que la parole écrite, la poésie est un art, un art de l'esprit, de l'oreille et de l'imagination, et quel est l'objet d'un art, si ce n'est de procurer des plaisirs délicats aux hommes sensibles? Vous vous méprenez donc entièrement, quand vous commencez par supposer qu'il ne s'agit en vers comme en prose, que de faire entendre sa pensée, et que vous concluez pour l'une contre l'autre, en raison du plus ou moins de facilité, comme s'il ne s'agissait que d'expédier promptement, et qu'ici celui qui fait le plus vîte, fût aussi celui qui fait le mieux. Est-il excusable de confondre des choses si différentes, de reprocher à un art d'avoir plus de difficultés que ce qui n'est pas un art? Certainement il n'y en a pas un qui ne coûte du travail, particulièrement aux bons artistes qui ont le sentiment de la perfection. Mais si l'on en revient à la proportion entre la peine et le produit, ceci rentre, très-gratuitement pour la question, dans l'examen général de tous les arts de l'esprit qui sont les ornemens de la société, et même ne lui sont pas inutiles quand l'usage n'en est pas perverti. Alors ces considé-

Digitized by Google

rations philosophiques ne regardent pas plus la poésie que la musique, la peinture, la sculpture, et sont d'ailleurs très-étrangères à la controverse qui nous occupe.

Telle est pourtant la pente naturelle de l'esprit humain pour les paradoxes, sur-tout pour ceux qui consolent l'amour-propre, en dispensant de l'estime, que cette folle réprobation de la poésie, quoique prononcée par des hommes qui n'étaient guères estimés que comme prosateurs, aurait pu passer en mode, au moins pendant quelque temps, si elle n'eut été vivement combattue par la raison, et sur-tout par le ridicule. On n'est pas surpris que Trublet, humble suivant de Lamothe et de Fontenelle, ait été en tout leur fidele écho, et même ait quelquefois été plus loin qu'eux, parce qu'il avait moins à risquer; que Marivaux, auteur infortuné d'une pitoyable tragédie d'*Annibal*, toujours animé contre Voltaire, qu'il appelait *un bel esprit-fieffé*, *la perfection des idées communes*, se soit rangé parmi les détracteurs d'un art où il n'avait pu réussir; que Duclos, esprit sec et froid, quoique d'ailleurs juste dans tout ce qui n'était que du ressort de la raison, mais du reste l'homme le plus durement organisé; et qui se piquait (1) même de faire fort peu de cas de la sensibilité, n'ait voulu voir dans les plus beaux vers que le mérite d'être irrepréhensibles comme la bonne prose. Mais on est un peu fâché qu'un Montesquieu, quoique par l'organe d'un persan, ait mis alors tous

(1) Je n'aime point, disait-il, ces pièces qui font tant pleurer, ça me tord la peau.

Digitized by Google

les poètes au rang des fous, en faisant grâce sans qu'on sache trop pourquoi, aux seuls poètes dramatiques; que le judicieux philosophe Condillac ait gâté son *cours d'études* par les plus ineptes critiques des vers de Boileau, dont il fait une analyse métaphysique pour y trouver une multitude de fautes prétendues, qui prouvent seulement dans le censeur indiscret une ignorance totale des élémens de la poésie et de la versification. Buffon, du moins, eut la prudence de ne rien écrire sur cette matière, mais il y revenait si souvent en conversation, que son opinion était publique, et il fut le dernier des hommes célèbres à soutenir cette hérésie bisarre, que personne même ne portait plus loin que lui. Je l'ai entendu affirmer devant vingt personnes que les plus beaux vers ne pouvaient pas résister à l'examen; que les plus parfaits de Racine lui-même étaient remplis de fautes; et il offrit d'en faire la preuve sur la première scène d'Athalie. Il parla long-temps et tout seul, et je crois devoir ce respect à sa mémoire, de ne rien répéter des incroyables inepties qu'il débita, comme je crus alors devoir à sa vieillesse de ne pas lui opposer la moindre replique. Je suis persuadé que l'étonnement où j'étais de voir un homme tel que lui déraisonner à ce point, aurait suffi pour me faire garder le même silence que toute la compagnie observa, sans doute par le même motif que moi. Je baissai même les yeux par un mouvement de confusion involontaire, en voyant à quel excès un grand-homme pouvait se rendre ridicule en parlant de ce qu'il n'entendait pas.

Digitized by Google

Je me rappellai en ce moment avec quelle pitié très-juste Buffon lui-même avait ri autrefois de l'ignorance de Voltaire en physique, quand celui-ci ne voulut voir que des dépouilles de pélerins dans les couches immenses de coquillages, déposées à une si grande profondeur dans l'intérieur de notre sol, et qui attestent son ancien état. Je me disais : voilà donc jusqu'où Voltaire est descendu pour nier le déluge, en haine de la religion, et voilà jusqu'où descend Buffon pour établir qu'il n'y a rien de beau que la prose. *O vanas hominum mentes !* (LUCRÈCE.)

LAHARPE.

La suite à un prochain numéro.

HELIOGABALE,

Ou Esquisse morale de la dissolution romaine sous les empereurs. 1 vol. in-8°. Prix, 6 fr. pour Paris, 7 fr. 50 cent. pour les départemens, chez *Dentu*, imprimeur-libraire, Palais-Egalité, galeries de bois, n°. 240.

L'histoire, toute fidèle qu'elle est à représenter les vices des princes, a pourtant aussi sa pudeur, et la liberté de sa censure n'en exclut pas la décence. Ce sont des leçons grandes et sévères qu'elle doit offrir; elle peut s'étendre avec complaisance sur les vertus d'un Trajan, mais elle ne doit s'arrêter qu'à regret sur les monstrueuses folies d'un Héliogabale; et sous prétexte de faire mieux connaître l'homme, elle ne doit pas pénétrer dans les infamies secrettes du cœur, encore moins se complaire à les peindre. Autrement elle dégénérerait en satyre, et en école de libertinage.

Digitized by Google

Comment donc un écrivain philosophe qui semble ne chercher dans l'histoire que le développement de quelque point de morale, va-t-il prendre pour sujet de ses considérations, le plus affreux débordement de mœurs qui ait jamais paru sur la terre ? Quel plaisir ou quelle utilité trouve-t-il à tremper ses pinceaux dans cette corruption? Qu'il nous dise ce qu'il peut y avoir de moral ou d'intéressant dans cette esquisse immorale d'un prince, dont le nom seul souille l'imagination, et dont la vie toute entière n'offre qu'un enchaînement de débauches révoltantes. Sont-ce là les modèles dont nous avons besoin? Et est-il donc si important d'en conserver la mémoire ?

Cette objection paraît d'autant mieux fondée, que l'auteur l'avait prévue. Il y répond par une maxime de Sénèque qu'il accomode à sa manière, mais qui n'en est pas pour cela plus péremptoire. Sénèque dit : *depictam semet aversatur pravitas*, ce qui signifie, ce me semble, que *le méchant a horreur de son portrait* : et le traducteur lui fait dire qu'*il n'y a que la corruption qui s'offense du tableau de la corruption* : sentence très-commode pour tous les auteurs de mauvais livres, qui ne manqueront pas de faire un crime aux honnêtes gens d'être choqués de la licence de leurs peintures. Je conviens que l'auteur d'Héliogabale n'est point dans le cas d'un homme qui aurait tiré de son imagination toutes les scènes de son ouvrage. Bien souvent il ne fait que traduire ; et il semble qu'il puisse se mettre à couvert sous les textes mêmes de l'antiquité ; mais aujourd'hui qu'on s'accoutume à traiter l'histoire avec la légèreté et les couleurs du roman, il importe de remarquer que le philosophe n'est point à la place de l'historien, et qu'il a de tout autres devoirs à remplir ; car l'historien expose nuement les faits, au lieu que le philosophe cherche à en tirer des conséquences instructives. Le premier dit tout

Digitized by Google

ce qui est vrai; et le second ne doit dire que ce qui est utile.

Mais d'ailleurs il s'en faut bien que l'auteur d'Héliogabale se soit renfermé dans les bornes de l'histoire. Tacite, dans un petit nombre de lignes, a su retracer toutes les infamies de Caprée. Il n'y a qu'à voir comment ce grand peintre de l'antiquité, ainsi que l'appelle Racine, sait conserver le ton de la vertu, en dépeignant le vice. Qu'on cherche, s'il prête à la débauche, le coloris de la volupté, pour rendre séduisant ce qui n'est qu'odieux. Ses tableaux manquent-ils pour cela de vivacité? Non, sans doute, et jamais les jugemens de l'histoire n'ont eu plus d'éclat et plus de dignité que sous les couleurs fortes d'un pinceau vertueux. N'est-il pas bien remarquable que toute la profondeur d'un esprit aussi dissimulé que Tibère, ne lui ait servi de rien pour renfermer sa honte entre les rochers de son île? Quelle leçon! et que faut-il de plus pour faire comprendre, à ceux qui possèdent la puissance sur la terre, que c'est bien vainement qu'ils pensent s'envelopper des ténèbres de leur politique, et que leurs iniquités cachées n'échapperont ni aux regards, ni à l'indignation de la postérité.

L'auteur français a traduit, de l'historien latin, tout ce qui a trait aux débauches des empereurs. Mais il est bien loin de savoir se resserrer comme lui dans une énergique brièveté; il n'a pas connu le secret de cette obscurité mystérieuse qui, dans un sujet délicat, sauve tout à-la-fois la pudeur et la vérité. Je veux que ce soit par retenue qu'il ait affaibli cette grande hardiesse de l'expression latine; mais en délayant le mot, il multiplie l'image, où il ne fallait qu'un simple trait, il met une description, quelquefois même il étend à plaisir des tableaux à peine indiqués, et met en action ce qui n'était qu'en récit. Est-ce là développer l'histoire? n'est-ce pas plutôt la corrompre et changer ses leçons

Digitized by Google

en pièges? n'est-ce pas violer à-la-fois son caractère et son utilité?

Je n'ignore pas la juste distinction que l'on doit faire entre un auteur et son livre, parce que souvent l'intention est innocente, lors même que l'action est criminelle. Mais je ne regarderai pas non plus comme un trait de critique hasardé, d'oser dire que la plupart des écrivains qui nous inondent de pareilles productions, n'ont d'autre mobile qu'une cupidité basse qui spécule sur la corruption publique.

Quelque malheureux que soit le sujet de cet ouvrage, il aurait été susceptible de quelqu'intérêt et de quelque solidité, si l'auteur, avec le talent qu'il annonce pour écrire, en avait mieux conçu le plan. Tandis qu'Héliogabale désole l'empire par ses folies, le jeune Alexandre Sévère s'élève dans la vertu pour la consolation des romains. *Mammée*, mère de ce prince, est à la tête du parti des gens de bien : elle est l'ame de leurs espérances. Tout ce qui conserve quelqu'honneur dans Rome se rassemble autour d'elle ; et ce n'est pas une des moindres beautés du sujet, de voir cette cour vertueuse se former au sein d'une cour corrompue. Mais l'auteur n'a pas su tirer de ce contraste l'effet qu'il pouvait produire ; d'abord parce que le tableau des débauches de l'empereur et de ses favoris occupe trop de place et écrase la contrepartie : ensuite les honnêtes gens manquent absolument de caractère ; ils agissent sans plan et écrivent sans chaleur. Le jurisconsulte Ulpien et le sage Sylvinus, tous deux instituteurs d'Alexandre, ne sont que des déclamateurs amoureux de paroles, qui s'amusent aux petits détails de l'éducation, et qui n'ont aucune des grandes vues de l'homme d'état qu'on attendrait de leur ministère et de la conjoncture où ils se trouvent. Cette *Mammée* elle-même, qui a l'air de méditer quelque chose d'important pour l'élévation de son fils, ne fait réellement qu'attendre les événemens au lieu de les préparer.

Digitized by Google

parer. Un autre défaut contribue encore à détruire l'intérêt : tout l'ouvrage est écrit en forme de lettres, et n'a pourtant rien du style épistolaire. Il manque non-seulement de variété, mais de cette liberté qui annonce l'effusion. Rien ne part du cœur, rien ne remue et rien n'attache, parce qu'on ne s'intéresse point à des personnages qui ne sentent rien. Qu'on juge cependant, par les lettres familières de Cicéron, s'il y a quelque chose de plus vif et de plus attachant que les confidences et les épanchemens des ces hommes intéressés dans une grande révolution qui doit décider de leur sort, et qui les oblige à mettre en commun leurs craintes et leurs espérances. Quelle éloquence ! quelle vérité ! avec quelle force de passion ils vous communiquent les sentimens qui les remplissent eux-mêmes ! c'est qu'ils peignent ce qu'ils éprouvent, et qu'ils n'écrivent pas pour écrire ; mais il est aisé de faire voir que l'auteur d'Héliogabale est bien éloigné de ce style et de cet esprit, parce qu'il ne sait jamais entrer dans le cœur des personnages qu'il fait agir. Qu'on se représente, par exemple, la situation des affaires, au moment où Héliogabale, ne connaissant plus de frein, venait de révolter tout l'empire par des cérémonies infâmes ; tandis, qu'au contraire, le jeune Alexandre faisait éclater des vertus qui rappellaient les anciens tems ; qu'on se figure tout le danger d'un semblable parallèle : la jalousie d'un prince cruel et lâche, l'admiration des Romains, les sentimens d'une mère qui ne respirait que pour la gloire de son fils, et qui voyait croître ensemble ses vertus et ses périls ; c'est dans une position si alarmante, si propre à faire penser, que Sylvinus, comme s'il était étranger à tout ce qui se passe dans Rome, écrit à Mammée une lettre de rhéteur qui commence ainsi : « Quel avantage pour un instituteur, » que de trouver un excellent naturel disposé à recevoir » la culture ! que dans ces temps corrompus il paraisse » un jeune homme tel qu'Alexien, propre à toutes les

Digitized by Google

» vertus, cela semble d'abord tenir du prodige, ou une » marque spéciale de la faveur du ciel ; que le hasard » ait porté ensuite ce jeune homme sur les degrés de » l'Empire, c'est une circonstance non moins rare ; et » qu'enfin une mère respectable lui prodigue à-la-fois » l'instruction et l'exemple ; c'est un concours de biens » inouis, inespérés. En ce moment, il me semble que » Rome même emprunte ma voix pour vous remercier » de vos dons. Quant à moi, je m'empresse de vous » restituer une partie de la gloire que doivent reporter un » jour sur l'instituteur les qualités précieuses de l'élève. » Je demande si c'est-là le style d'un homme qui vit au milieu des événemens, et qui en est menacé lui-même.

Cet auteur n'a pas l'esprit inventif. Le moyen qu'il a imaginé pour faire divulguer ce qui se passe dans l'intérieur du palais, ne m'a pas paru heureux. Il suppose qu'un nommé Gordias, l'un des agens subalternes d'Héliogabale, trahit les secrets de son maître, par un motif de vengeance, et que Mammée achète ses révélations, dans le dessein de diffamer l'empereur et de le détruire par le mépris. Ce n'est sûrement pas là le ressort d'une politique bien noble ni bien ingénieuse; et l'on pourrait demander s'il convenait au caractère de Mammée de travailler par cette voie à l'aggrandissement de son fils. Ce Gordias, animé par les vues qu'on vient de dire, est donc chargé uniquement de faire connaître les vices d'Héliogabale, et c'est un prétexte pour passer en revue les gladiateurs, les histrions, les eunuques, les courtisannes; enfin, tout ce qui trempe dans les débauches du prince : il est aisé de concevoir après cela quel style et quelles idées on peut attendre d'un tel sujet et d'une telle plume ; mais il est juste de distinguer la huitième lettre où il n'est question, à quelques pages près, que des commencemens de la fortune d'Héliogabale. Ce morceau, vraiment historique, est écrit avec rapidité et avec force ; tout le reste ne mérite pas d'être

Digitized by Google

lu. Il y a pour le moins autant d'ennui que d'erreurs dans toutes ces déclamations du philosophe Sylvinus, qui prétend *n'avoir pas besoin de savoir si des lois divines ou humaines lui ordonnent d'être vertueux*, mais qui veut que l'homme *suive la naïveté de ses penchans*.

Enfin, la catastrophe elle-même ne produit aucun intérêt, parce qu'elle n'est pas préparée, et qu'on n'y arrive qu'après une longue digression sur les empereurs, qui n'est là que pour grossir le livre et vous jeter loin du sujet. L'auteur n'a su ni montrer l'enchaînement des causes, ni peindre les caractères. Au lieu de presser les événemens et de courir au but, il se noie dans un amas de réflexions superflues : il disserte, lorsqu'il faudrait agir. On se demande si c'est un traité, ou une histoire ou un roman : on trouve que ce n'est ni l'un ni l'autre. Le moindre défaut de ces sortes d'ouvrages est de n'avoir aucun caractère, et de ne savoir ni amuser ni instruire.

CHARLES D.

Mémoires historiques et Anecdotes de la cour de France, pendant la faveur de la marquise de Pompadour, *avec douze estampes gravées par elle, sous les yeux du roi, sur les principaux évènemens de son règne, ouvrage conservé dans les portefeuilles de madame la maréchale D...., précédé d'un traité sur les transactions sociales après la subversion d'un grand empire*, par J. E. Soulavie *l'aîné, auteur des Mémoires historiques du règne de Louis XVI. Paris*, chez Arthur Bertrand, *libraire, quai des Augustins*, n°. 35. — 1802.

La critique d'un pareil ouvrage est à-peu-près inutile. Son titre lui assure un succès indépendant de tout mérite. On aime toujours mieux connaître les

Digitized by Google

anecdotes d'un sallon que l'histoire d'un Empire. Les intérêts politiques ne touchent qu'un petit nombre d'hommes d'état, ou de vrais citoyens; les jouissances de la malignité sont à la portée de tous : aussi, le plaisir que l'on trouve à ces sortes de lectures, prouve assez le peu d'utilité qu'on en retire.

Ce n'est pas que les anecdotes ne puissent en avoir une très-réelle; elles se mêlent agréablement à un récit sérieux dont elles servent à fixer les circonstances : ce sont, pour ainsi dire, les fleurs de l'histoire; mais encore une fois, combien de ces fleurs sont stériles!

De tout tems les Français ont regardé les maîtresses de leurs rois comme des hommes d'état dont on critique l'administration. Madame de Pompadour, que les séductions de sa personne et de son esprit maintinrent à côté du trône pendant la meilleure partie d'un règne qui promettait d'être glorieux, doit un compte plus sévère à la France, et pour le mal qu'elle a fait, et pour les malheurs qu'elle a précédés. La vie d'une femme en butte à tous les ressentimens et à toutes les rivalités, n'est qu'une suite d'artifices pour les déjouer : c'est par ses intérêts, et toujours par les plus petits et les plus vils intérêts que l'on peut expliquer ses démarches les plus importantes. Elle se maintiendra à tout prix; car il est trop dangereux d'avoir vaincu lorsqu'on ne garde pas ses conquêtes.

Le caractère du roi offrait à madame de Pompadour des difficultés qui exigeaient toute la variété de ses moyens. Il lui fallait tromper sans cesse les desirs mal éteints d'une ame ardente et mélancolique, et rassurer un prince, naturellement religieux et ami de l'ordre, contre les troubles de sa conscience et les murmures d'une cour qu'il était parvenu à scandaliser. Elle avait à se défendre elle-même du ressentiment d'une reine vertueuse qu'elle outrageait dans la

Digitized by Google

personne de son époux, de l'indignation de l'héritier de la couronne qu'elle avait noirci dans l'esprit de son père, et des vengeances encore plus redoutables des courtisans dont les chansons et les épigrammes venaient l'inquiéter au milieu de ses triomphes. Malheureusement elle trouva, pour ces différens genres de combats, des armes trop funestes et trop sûres de vaincre. Le tems était venu où il était plus facile d'attaquer la morale que de justifier sa conduite. Il s'élevait une secte trop fameuse, dont l'expérience a tué les principes, et dont aujourd'hui le nom même est usé; alors elle était parvenue à tout, jusqu'à représenter l'opinion publique. Madame de Pompadour en fit son alliée naturelle; elle la flattait lorsqu'elle était encore sur le chemin de la faveur, et sa maison était le rendez-vous de Voltaire, de Bernis, de Maupertuis; elle leur distribua des graces lorsqu'elle en fut la dépositaire, et c'est par eux qu'elle eut quelque part aux destinées de la France. D'ailleurs je suis loin de croire, avec l'éditeur des anecdotes de sa vie, que ce soit là le présent le plus utile que l'on puisse faire aux gouvernemens européens; on pourrait beaucoup mieux choisir les livres qu'on leur destine: c'est donner trop de prix à de petits détails scandaleux; ou, si l'on avait voulu en retirer l'utilité qu'on s'en propose, il aurait fallu en retrancher beaucoup. Je doute avec cela que le lecteur impartial voie jamais dans madame de Pompadour l'*unique cause des derniers malheurs de la France*. Que dirait donc l'historien des débauches impies de la régence? qui sait même si un autre ne croirait pas remonter plus haut en rappelant les scandales domestiques de la cour de Louis XIV? Tel est l'inconvénient des *mémoires particuliers*. L'exactitude historique y est presque toujours sacrifiée à l'intérêt de la narration; les détails vus de trop près y prennent une importance exagérée, et les person-

Digitized by Google

nages y paraissent plus grands que de grandeur naturelle : une difficulté de l'histoire de la révolution, et aussi une maladie de ceux qui ont la prétention de l'écrire, est de remonter aux causes. Chacun indique les circonstances qui l'ont frappé; tous ont raison, et aucun ne l'a complettement. Sans doute, et même, en jugeant madame de Pompadour avec plus d'indulgence que l'auteur de ces mémoires, qui ne lui accorde d'autre bonne qualité qu'un peu d'amour du nom français et le talent de graver sur cuivre, on ne peut nier l'influence malheureuse qu'elle exerça sur les mœurs de son tems; mais cette influence ne la dut-elle pas en grande partie à une cour trop bien préparée ? Peut-être son crime, aux yeux de la postérité, sera-t-il moins d'avoir été la maîtresse d'un de nos rois, que d'être venue la dernière.

Sans entrer dans les particularités de sa vie, et pour ne pas remuer des scandales qui sont encore des souvenirs, nous transcrivons le passage suivant qui les rappelle tous.

» Lorsque madame d'Etioles eut réussi à fixer l'attention du monarque sur elle, on pouvait la citer comme » une très-belle femme de la capitale, et peut-être comme » la plus belle. Il y avait dans l'ensemble de sa physionomie un tel mêlange de vivacité et de tendresse; elle » était si bien tout-à-la-fois ce que l'on appelle une jolie » femme, et une belle femme, que la réunion de ces » qualités opposées dans le physique et dans le moral, » en avait fait une sorte de phénomène. Ce n'est pas » tant de la charpente de son visage que je veux parler, » que de l'usage qu'elle en savait faire, et de la mobilité » de ses traits et de ses affections.

» Elle se composait à volonté, telle on telle figure, » suivant les circonstances.

» Voulait-elle en imposer au roi; elle se donnait les » formes de la beauté, en observant uniquement le calme » convenable et la représentation paisible et posée de son » visage, et ce calme était nécessaire au développement

Digitized by Google

» des belles formes qu'elle réunissait, et qui étaient en » très-grand nombre.

» Voulait-elle relever le ton imposant, calme et repré- » sentatif, par quelque séduction, elle avait recours à la » mobilité étonnante de ses yeux et de toute sa physio- » nomie, et à ces mouvemens naturels que les bons » connaisseurs appellent de la vivacité.

» Madame de Pompadour était ainsi une belle femme » tout simplement et à volonté, ou belle et vive tout » ensemble, ou alternativement, ce qui provenait des » leçons que sa mère lui a fait donner par des co- » médiens, par des courtisannes célèbres, par des pré- » dicateurs et des avocats. Cette femme diabolique » avait été chercher, dans tous les arts qui exigent » une grande physionomie ou une physionomie va- » riée, des leçons particulières pour faire de sa fille » un morceau de roi, un morceau qui subjuguât un » prince faible qu'on appellait déjà, dans la société in- » time de madame d'Etioles, *le roi Pétaut*....

» Comment donc pouvait résister à l'empire d'une » telle comédienne un roi nul et apathique, quand » cette femme dangereuse était, suivant les circons- » tances, ou même à son gré, belle et jolie tout-à-la- » fois, ou bien belle et jolie d'une part, et en même » tems remarquable par ses vivacités ou ses langueurs? » Ces différens caractères étaient au besoin les variétés » de son visage. Elle était à volonté superbe, impé- » rieuse, calme, friponne, lutine, sensée, curieuse, at- » tentive, suivant qu'elle imprimait à ses regards sur ses » lèvres, sur son front, telle inflexion, ou tel mouve- » ment, ou tel degré d'ouverture; si bien que, sans » déranger l'attitude du corps, son pernicieux visage » était un parfait Protée.

» Quel dommage, qu'avec tant de beautés, il y eut, » au milieu de sa figure, et au centre de tant de physio- » nomies différentes, un vice dégoûtant! Madame de » Pompadour avait les lèvres pâles et flétries; défaut » qui provenait de l'habitude qu'elle avait de les mordre » si souvent, qu'elle en avait rompu les veines imperce- » tibles, d'où résultait la couleur pisseuse et sâle qui s'y » plaçait quand elle ne les mordait pas, ou quand depuis » long-tems elle ne les avait pas mordues....

» Ses yeux sont châtains, ses dents très-belles, ainsi

Digitized by Google

» que ses mains ; quant à sa taille, elle est fine, bien » coupée, de moyenne grandeur, et sans aucun défaut ; » elle sait si bien cela, qu'elle a soin de l'aider de tous » les secours de l'art. Elle a inventé des négligés que la » mode a adoptés, et qu'on appelle les robes à la Pom- » padour, dont les formes sont telles, qu'elles ressem- » blent aux vestes à la turque, pressent le col, et sont » boutonnées au-dessous du poignet ; elles sont adaptées » à l'élévation de la gorge, et collent juste sur les han- » ches, rendent sensibles toutes les beautés de la taille, » en paraissant vouloir les cacher. On sait d'ailleurs » qu'elle se déguisa en paysanne, en laitière, en reli- » gieuse, en sœur grise, en fermière, en jardinière, pour » surprendre et égarer le roi.

» Quant aux habitudes, aux mouvemens, au port et à » la contenance de son corps, comme dame de la reine, » elle n'a jamais pu être, elle ne sera jamais qu'une *gri-* » *sette ; car son ton est bourgeois.* M. de Maurepas le lui » a fait dire ; il a plus fait : il lui a dit, dans ses chansons, » qu'elle a été élevée *à la grivoise.* Le roi, blessé de ses » premières inconvenances, était obligé de dire à ses » courtisans : *C'est une éducation à faire, je le sens* » *bien ; mais il me faut une femme, ne fut-ce que pour* » *réprimer les intrigantes, et dans une éducation toute* » *faite, on ne trouverait pas les autres agrémens que j'ai* » *apperçus.*

» Quant aux affections de l'âme de la marquise, on sait » que le présent l'occupe uniquement. Comme elle ne » croit pas à la vie future, elle se soucie fort peu de ce » qu'on dira et de ce qu'on écrira après sa mort. Elle a » un adage sans cesse à la bouche ; c'est celui-ci : *Après* » *nous le déluge.*

» Occupée du présent, affamée d'éloges, de soumis- » sions naturelles ou forcées, elle se présente en conver- » sation dans un sallon de compagnie, ou en se plaçant à » table, ou en arrivant dans un cercle avec le ton impo- » sant d'une femme exigeante qui semble vous dire en » arrivant : *Me voici ; c'est moi.*

» Voilà le portrait que j'en ai fait il y a douze ans.

» Voici celui que j'en fis en 1758, lorsqu'on lui don- » nait 37 ou 38 ans.

» Quelle décrépitude ! quelle dégénération dans les

Digitized by Google

» formes ! quelle saleté dans son visage ! Elle se plaît à » s'ensevelir habituellement sous une couche de blanc » et de rouge ; sa vivacité n'est plus qu'une grimace, » une espèce de rire sardonique, et sa langueur primi- » tive un abattement. Elle s'imagine, comme les dames » de la cour, qu'avec une couche étincelante de rouge, » elle dénaturera les formes sillonnées de son visage ; » elle a encore de grands et beaux yeux ; mais quel re- » gard part de ces deux voûtes ? Comme elle réunit tout » ce qui est nécessaire pour paraître une méchante femme, » l'extrême maigreur de madame de Pompadour, son » teint plombé, gras, luisant et livide, furent des avis » qu'elle reçut de la nature, que la machine se décom- » posait. Elle fut dès-lors bien plus méchante, plus in- » quiète dans la société, et plus difficile dans le service » et les hommages qu'elle recevait. Elle ne vint plus du » tout à Paris ; à la cour elle n'ose plus se montrer avec » autant d'audace ; l'étude de sa mine, de sa toilette, de » son habillement, devient chaque jour et plus longue, et » plus difficile, et plus compliquée. Elle vit venir de loin » la maladie, et elle ne trouva rien ni dans sa raison, ni » dans son esprit qui la portât à la résignation.

» Sa maladie est longue et douloureuse, et si c'est un » poison, comme on le dit d'avance, il est bien lent. »

Nous finirons par une réflexion qui aurait dû naturellement précéder l'examen de cet ouvrage. Elle regarde leur authenticité ; car assurément leur mérite ne peut consister dans l'invention : ici même le plaisir du lecteur dépend beaucoup de la confiance, et il devient sur-tout indispensable de la mériter, lorsque l'on attaque et que l'on rappelle défavorablement des noms justement considérés. Cette objection avait déjà été faite à l'éditeur, au sujet des *Mémoires historiques du règne de Louis XVI.* Il annonce qu'il se propose d'y répondre ; mais cette réponse n'aurait-elle pas dû précéder l'édition de nouveaux mémoires qui excitent précisément les mêmes doutes et les mêmes réclamations ? « Il ajoute que toutes ces ré- » clamations, au lieu d'avoir nui à la distribution

Digitized by Google

» de ces mémoires, ont excité la curiosité, multiplié » les acquéreurs, etc. » Certes, je ne prétends pas profiter de tout l'avantage que présente cette étrange justification; mais si l'éditeur n'a que cette manière de se défendre, comment s'y prendra-t-il pour s'excuser ?

On voit, au reste, par le passage que nous avons cité, que le style fait le mérite de cet ouvrage : il y a assez de scandale pour s'en passer.

P. M.

Coup-d'œil sur la force et l'opulence de la Grande-Bretagne, où l'on voit les progrès de son commerce, son agriculture, et sa population, avant et après l'avénement de la maison d'Hanovre. Par le docteur *Clarke*. On y a joint une correspondance inédite du doyen *Tucker* et de *David Hume*, avec le lord *Kaims*, concernant le commerce. Ouvrage publié à Londres, en 1801; traduit de l'anglais par J. *Marchena*. A Paris, chez *Levrault* frères, et chez les marchands de nouveautés. Prix, 4 fr.

L'auteur remonte d'abord à la source de l'opulence de la Grande-Bretagne, et commence par tracer l'histoire de son commerce. Il montre quelle en était la nullité pendant l'anarchie féodale. On voit les progrès de la liberté civile marcher avec ceux de la richesse nationale; et ces progrès s'accroître avec une rapidité étonnante, depuis la fameuse révolution de 1688. Le docteur Clarke donne un tableau, année par année, des importations et des exportations, tiré des registres des douanes, depuis 1697 jusqu'en 1799; il en résulte que la première de ces années, les importations montèrent à 3.482,586 liv. st. 10 sh. 5 d., et les exportations à 3,525.906 liv. st. 18 sh. 6 d., tandis que dans le cours de la dernière, les impor-

Digitized by Google

lations allèrent à 26,837,432 liv. st., et les exportations à 35,991,592 liv. st. La rapidité de cette progression est sur-tout remarquable depuis la paix de 1783, et elle ne s'est pas ralentie pendant la dernière guerre.

Voici quelle conséquence le docteur tire de cet accroissement du commerce et des richesses de l'Angleterre; conséquence qui fait autant d'honneur à son caractère qu'à ses connaissances politiques, « c'est, dit-il, » qu'il n'y a point de moyen d'assurer ou d'accroître » son commerce sans assurer ou accroître l'activité et » la frugalité du peuple; qu'une guerre entreprise à cause » du commerce, soit qu'elle soit couronnée de la victoire ou terminée par la défaite, ne saurait empêcher » une nation d'être plus industrieuse qu'une autre; » qu'une plus grande industrie doit nécessairement produire une plus grande habileté, un plus grand capital, » meilleur marché, plus de débit et de richesses; qu'au » contraire les richesses sans industrie appauvrissent » une nation. Des mines peuvent lui donner des trésors, » ses soldats et ses corsaires peuvent obtenir de grands » succès; mais tout cela finira par l'appauvrir. *Une nation qui en pille une autre, s'appauvrit à-la-fois, et* » *par la richesse apparente qu'elle transporte dans son* » *sein, et par la pauvreté réelle où elle réduit l'état* » *voisin;* car il est de l'intérêt d'une nation commerçante que les états pauvres avec qui elle trafique, s'enrichissent, et que les échanges de l'industrie commerciale procurent des bénéfices réciproques. »

Dans le second chapitre, le docteur Clarke trace l'histoire des revenus publics ou finances de l'Angleterre. Sous le règne de Guillaume III, ils s'élevèrent à 4 millions sterlings; sous celui de la reine Anne, à 5 millions. En 1799, les impôts s'élevèrent à 38,853,024 liv. st., sans compter un emprunt de 18 millions st. Cependant, cette masse d'impositions qui semble d'abord effrayante, affecte si peu la richesse nationale, que les

Digitized by Google

anciennes taxes dont le produit était, en 1786, de 11,232,250 liv. st., fut, en 1799, de 14,574,300 liv. st.

La dette nationale s'est accrue, depuis 1793 jusqu'en 1800, de 238,231,357 liv. st., à 463,833,290 liv. st. Mais les sources de la richesse nationale qui répondent de son paiement, se sont accrues dans une proportion bien plus considérable. Des calculs faits pour l'établissement de l'*income tax*, donnent pour résultat une augmentation annuelle du capital national, pendant ces sept ans, de 44,413,333 liv. st., et par conséquent de 310,893,331 liv. st., pour les sept ans écoulés de 1793 à 1800. La valeur des objets de fabrique anglaise exportés, qui, en 1793, n'était que de 13,892,000 liv. st. s'élève, en 1800, à 24,081,000 st. « Il est impossible, dit l'auteur, de » trouver une preuve plus frappante de l'influence et de » l'habileté et du capital de ce pays. C'est à ces deux » choses, et ce n'est qu'à elles, que nous devons » l'augmentation de notre navigation, de nos revenus » et de notre commerce. »

Passant à l'évaluation du capital national de la Grande-Bretagne, le docteur Clarke copie les calculs de M. Becke, qui porte sa valeur à deux milliards sterling, dont 1,720,000,000 liv. produisant un revenu, et 280,000,000 l. n'en produisant point.

Dans l'histoire des fonds publics, l'auteur rappelle la suspension du paiement des billets de banque, qui alarma si fort la Grande-Bretagne et l'Europe entière en 1797. Il fait voir que la gêne de la banque anglaise n'a jamais pu être attribuée à l'impuissance de payer, puisque son actif a toujours surpassé son passif; mais au besoin extraordinaire de numéraire, à la diminution soudaine de monnaie, et à l'augmentation de la circulation occasionnée par l'augmentation même de la richesse et du commerce.

Les chapitres sur l'agriculture et la population prouvent, 1°. que la première a fait de grands progrès en An-

Digitized by Google

gleterre dans ces derniers tems ; ce qui est démontré par le grand nombre de bills de clôture passés dans les dernières années ; 2°. que la population s'étant accrue dans une progression beaucoup plus rapide encore, la terre a cessé de suffire aux besoins de ses habitans ; ce qui a nécessité une grande importation de denrées pendant les dernières années. Le docteur Clarke évalue la population actuelle des trois royaumes à quinze millions et demi.

Le traducteur a fait précéder cet ouvrage d'une préface qui est une espèce de traité abrégé du crédit public considéré dans ses effets sur la richesse et la morale publique. C'est à l'expropriation forcée, c'est au discrédit qu'il attribue l'abandon de tout principe de moralité et d'ordre qui a caractérisé, dit-il, les différentes anarchies qui se sont succédées en France jusqu'au 18 brumaire. « Comment, ajoute-t-il, ne » pas voir la source de cette altération effrayante de » la morale publique qu'on a attribuée à tant de pe- » tites causes, comment ne pas la voir, dis-je, » dans le système d'expropriation essayé par l'assem- » blée législative, et suivi avec tant de constance par » la convention nationale et le directoire exécutif ? » Les mœurs publiques sont garanties par le goût du » travail, et ce goût n'est que l'amour des jouis- » sances. On ne travaille que pour jouir, car tra- » vailler est une peine ; mais comment y aurait-il » des jouissances pour celui qui n'est pas sûr de ce » qu'il possède ?

» La transfusion des propriétés, continue le tra- » ducteur, corrompt à-la-fois et l'ancien propriétaire » dépouillé, et l'acquéreur nouveau, celui même qui » a acquis à plus juste titre. Les propriétaires anciens » avaient l'esprit de leur état, que les nouveaux n'ont » pas, et ne sauraient avoir ; en revanche, les pre- » miers, en perdant leurs biens, n'acquièrent pas le » talent, qu'avaient ceux qui les ont remplacés, de

Digitized by Google

» gagner leur vie par leur industrie. Leur travail n'est » pas productif; ils n'en obtiennent donc aucun sa- » laire. Il ne leur reste qu'à mourir de faim, à sol- » liciter la charité de leurs concitoyens, ou à voler » sur les grandes routes. Les nouveaux enrichis, ac- » coutumés aux idées peu généreuses que leur avaient » inspirées leur ancienne misère, ne savent ni secou- » rir l'indigence, ni même diriger leurs capitaux vers » des dépenses productives; car il est une science de » donner et de jouir, comme il en est une de dé- » penser.

» Une dette publique, dit plus loin le traducteur, » dont les intérêts sont exactement payés, conserve » le capital qu'elle représente; il a changé de forme, » mais il n'en existe pas moins, et n'en remplit pas » moins ses fonctions de capital disponible. Le non » paiement de l'intérêt anéantit tout-à-coup le capi- » tal entier de la dette, et produit des effets aussi » funestes que si une somme, de valeur égale à la » totalité de la dette publique, venait à disparaître » soudain du milieu de l'état. »

Cet apperçu suffira pour faire connaître l'importance de l'ouvrage et le bon esprit du cit. Marchéna : son style est généralement pur, et quelquefois élégant. Ce mérite si rare lui fait d'autant plus d'honneur, que cette traduction suppose la connaissance de deux langues dont ni l'une ni l'autre n'est sa langue propre.

SPECTACLES.

THÉATRE FAYDEAU.

Astolfe et *Alba*, ou *à quoi tient la faveur!* dernier opéra donné à ce spectacle, n'a point eu de succès. La prétention philosophique qui se trouve dans le second

Digitized by Google

titre, annonçait suffisamment que la pièce serait ennuyeuse ; en effet, c'est son défaut capital.

Astolfe, élevé par un oncle d'*Alba*, au moment d'unir son sort à cette jeune personne, est rencontré par un duc de Ferrare, que l'auteur n'a point produit sur la scène, parce qu'il l'a fait plus bête qu'il n'appartient à aucun souverain de l'être. Ce duc de Ferrare aime la chasse. *Astolfe* avait élevé un autour qui chassait fort bien, et cet oiseau devient la *source* de sa fortune. *Astolfe* va à la cour, est fait capitaine des chasses, pousse l'ambition jusqu'à l'espoir d'être créé intendant de la maison du duc, et, tout *enivré de son sort*, il oublie sa maîtresse. Cet oubli dure depuis cinq ans, lorsque la pièce commence, et nous montre dans *Alba* une espèce de folle qui adore toujours son amant, quoiqu'elle ne le pleure plus faute d'avoir encore des larmes à verser ; ses extravagances sentimentales ont excité la pitié des paysans, ce qui n'étonne pas, car elle est hors de toute mesure et de toute bienséance. Une chasse amène *Astolfe* près des lieux habités par sa maîtresse. Quoiqu'il ne l'aime plus, il l'aime encore ; quoiqu'il ait oublié les bienfaits de celui qui l'a élevé, il s'en souvient toujours ; aussi il parle tout bas de son amour, et propose tout haut une place de page pour le frère de sa belle. La place est acceptée, et c'est *Alba* elle-même qui, en habit de garçon, va suivre son infidèle. Une belle dame de la cour de Ferrare est mêlée dans tout cela ; ses mœurs paraissent un peu équivoques, et son ton paraît encore plus hasardé que ses mœurs. On soupçonne que ses complaisances lui donnent de l'empire sur le duc, et qu'elle voudrait faire un sot d'Astolfe, assez disposé à s'y prêter.

Le second acte se passe à la cour de Ferrare, toujours sans que le duc s'y montre. *Alba*, qui était folle, devient intrigante ; elle tourne la tête de la belle dame, fait condamner le projet d'une fête arrangée par son in-

Digitized by Google

fidèle, donne la clef des champs à l'autour, *source* de sa fortune, et la faveur qu'il avait obtenu par cette source, s'envole avec l'oiseau. Le duc ordonne à son capitaine des chasses de retourner à sa première vocation. Dans ce moment, *Alba* reparaît sous les habits de son sexe. Quelle reconnaissance! son amant qui l'avait abandonnée lorsqu'elle était ingénue, l'épouse lorsqu'elle a fait preuve de folie et d'esprit d'intrigue, ce qui est très-moral et très-rassurant pour l'avenir.

Le public a voulu se procurer par lui-même une gaîté qu'il ne trouvait pas dans la pièce; rien n'est plus français. Le parterre en goguettes est plus aimable que lorsqu'il siffle; rire des fausses prétentions, est la plus sûre manière de les corriger. Chaque fois qu'il se présentait une application, elle était saisie; chaque fois sur-tout qu'il était question du malheureux autour, les éclats partaient de tous les points de la salle; il est devenu la source de beaucoup de bruit. Il y a douze ans que le parterre aurait trouvé très-philosophiques et la nullité du duc de Ferrare, et les petites réflexions sur les petites intrigues, et la grande morale sur les dangers de l'ambition; mais l'ambition d'être intendant paraît aujourd'hui bien ridicule à un peuple qui a vu des milliers d'hommes partir de plus loin qu'Astolfe, pour arriver à la prétention et presqu'à la possibilité de bouleverser le monde.

On n'a point demandé les auteurs. Il faut que le poète ou le musicien soit quelqu'un de bien comme il faut, car la plupart des loges paraissaient dans la confidence d'un succès prévu, et jamais je n'ai vu plus de femmes se jetter en avant pour montrer qu'elles applaudissaient. Ce qu'on ne voit encore qu'en France, et ce qu'on n'y voit que depuis la révolution, c'est..... aurai-je le courage de le dire? oh! non, je serais un objet de scandale, si je remarquais qu'il est indécent que les acteurs du théâtre où l'on joue une pièce nouvelle, se mettent en évidence, et applaudissent toujours les premiers et les

Digitized by Google

les derniers. Autrefois le public n'aurait pas souffert cela; ou plutôt les acteurs ne l'auraient pas osé. Autrefois encore l'orchestre ne se permettait pas d'applaudir, parce que les instrumens sont faits pour servir les intentions du compositeur, et non pour témoigner en sa faveur. Pour peu que cela continue, il n'y aura plus que les spectateurs payans qui ne diront pas ce qu'ils pensent.

La musique a presque le même défaut que les paroles, elle ennuie, et, pour la première fois, le parterre a sifflé un trio qui ne finissait pas. Les connaisseurs ont pu s'appercevoir que le musicien sait fort bien son métier comme compositeur; il a seulement oublié de calculer la patience du public. Le parterre n'a pas gâté les acteurs : il faut lui en faire compliment.

Si un seul chanteur pouvait soutenir deux actes sans gaîté et sans intérêt, l'auteur aurait dû son succès à *Elleviou*. Mlle. *Philis*, qui chante très-bien aussi, a le défaut de ne pas vouloir s'adresser aux secondes loges; elle baisse sa voix et sa tête vers le parterre, et ne laisse arriver dans le haut de la salle que des roulades, charmantes sans doute, mais dont on ne peut apprécier le mérite, quand on n'entend ni ce qui les précède, ni ce qui les suit. Elle chanterait pour tout le monde, si son maintien était plus noble, ou du moins plus assuré.

Nous n'avons point parlé d'une pièce donnée dernièrement au Théâtre du Vaudeville, sous le titre d'*Attendre et Courir*. Il n'y a de remarquable, dans cet ouvrage, qu'un couplet fort bien fait, et quelques réflexions philosophiques sur l'éducation de deux enfans qu'on mariera aussitôt qu'ils auront fini un cours d'histoire naturelle; ils n'ont plus à étudier que la taupe et le papillon. Ce qui prouve leurs progrès dans cette science, c'est que la

Digitized by Google

jeune fille croit que tout irait mieux dans la nature, s'il n'y avait pas d'été ; tandis que le jeune homme est persuadé que tout irait bien s'il n'y avait pas d'hiver. L'auteur, qui a pris au sérieux la manie des sciences, aurait pu prouver, d'après la bêtise de ses élèves, que l'étude des sciences doit suivre, et non précéder l'étude de la morale, de l'histoire, des langues. Voyez où sont naturellement conduits les petits savans précoces ? Ils veulent réformer la nature aussi impitoyablement que les grands savans ont voulu réformer la société ; et cela, toujours en retranchant.

Le mélodrame *Pizarre*, qui attire au nouveau théâtre de la porte St.-Martin, n'est aussi qu'une expérience faite sur le goût du siècle. La conquête du Pérou, discutée par la politique, condamnée par l'humanité, avait toujours été regardée comme un grand événement. On en a fait la chose du monde la plus ridicule, et, comme cela est neuf, le public s'y est porté. Tous les jours, à Paris, l'ennui pousse dix mille personnes hors de leurs maisons : quand il y a un théâtre où, pour 4 fr., on peut s'ennuyer une soirée en bonne société, tout le monde y court ; quand ce théâtre devient mauvaise société, on retourne s'ennuyer aux grands spectacles pour le double de cette somme. Si l'on n'allait à la comédie que dans le dessein de s'amuser, le nombre de nos artistes se réduirait à ce qu'il était lorsqu'on les appelait comédiens.

POÉSIE LATINE.

Description d'une chasse au Sanglier.

Dùm terras almo spargebat lumine Titan,
Alti secessum nemoris, cœcumque cubile,
Pacemque horrendam magnâ sus mole fovebat,

Digitized by Google

Ætolo monstrum magis exitiabile monstro.
Namque ubi nox cœlo tristes induxerat umbras,
Audax vastator miseri matura coloni
Sternebat vota, et fractis furibundus aristis
Insultabat, aquas nunc corrumpebat atroci
Cæde recens, rabidove etiam pomaria dente.
Sæpiùs at frustrà memores glomeraverat iras
Rustica et infesto concurrerat agmine pubes,
Calcatam Cererem et Pomonæ ultura marítum.
Demùm convenit tam sævam extinguere pestem
Conjurata cohors : quisque arva fatigat ankelo
Quisque nemus cursu, et crebris clamoribus hostem
Provocat; obscuri tandem patuere recessus.
Ut primùm densam telorum corpore nubem
Excipit, ingenti scintillant lumina flammâ;
Horrentes tergo stant, tanquam hastilia, setæ,
Fervidaque immanes exundat spuma per armos.
Impavidus raucis quassat grunnitibus auras,
Adversamque aciem temnit, silvamque rigentem;
Certa sed hasta latus violento transfodit ictu,
Atque hæret; nisus fundit fera saucia inanes,
Et largis ater sanguis fluit undique rivis.
Terra madet latè, invisumque bibisse cruorem
Gaudet, at exanimis tandem procumbit humi sus,
Languentesque oculorum orbes huc volvit et illuc,
Et fumo commixtum ignem vomitare videtur.
Exertans dentes se lato in vulnere versat,
Ac metuendus adhuc morti obluctatur, et inter
Corpora cæsa tenacem animam diro cruciatu
Eructat : gestit venator quisque triumphum
Libasse, atque suum nuper tetigisse periclum.

P. Chépy.

Digitized by Google

Voyage fait, par ordre de l'impératrice de Russie Catherine II, dans le nord de la Russie asiatique, dans la mer Glaciale, dans la mer d'Anadyr, et sur les côtes de l'Amérique, depuis 1785 jusqu'en 1794, par le commodore *Billings*, rédigé par M. Sauer, secrétaire-interprête de l'expédition, et traduit de l'anglais avec des notes, par *J. Castéra*. 2 vol. in-8°. de 840 pages, imprimés sur carré fin, avec un Atlas, grand in-4°., de 15 belles planches, vues, marines, portraits, costumes, monumens, carte, etc., dessinés sur les lieux et supérieurement gravés en taille-douce par *Adam*. Prix, 13 fr. br., et 15 fr. 50 cent. francs de port par la poste; en papier vélin, avec l'in-4°., br. en carton, 26 fr. sans le port. A Paris, chez *F. Buisson*, imprimeur-libraire, rue Haute-Feuille, n°. 20.

Lorsque l'ambitieux successeur de Charles-Quint suivait le vaste projet d'une monarchie universelle, formée, dit-on, par son père, et en faisait avec quelque apparence, redouter l'exécution aux souverains de l'Europe; lorsque ce prince, le plus puissant potentat de l'ancien monde, se trouvait presque le seul maître du nouveau, on disait, pour donner une idée de sa puissance et de l'étendue de ses domaines, que le soleil n'était jamais couché dans tous ses états, et cette pensée, quoique germée sans doute dans la tête d'un flatteur, n'en était pas moins conforme à l'exacte vérité. Le soleil, dans les deux hémisphères, éclaire encore les possessions des Espagnols; mais le plus souvent il ne luit que sur des déserts ou sur des ruines. Tandis que l'Espagne n'offre plus que l'ombre de sa gloire éclipsée, *(stat magni nominis umbra)*, et que ce corps immense semble s'épuiser et s'affaiblir tous les jours, une contrée située à l'autre extrémité de l'Europe, a présenté, en sens contraire, l'exemple d'une révolu-

Digitized by Google

tion encore plus rapide. La Russie, à peine connue il y a un siècle, est venue tout-à-coup se placer au rang des premières puissances, et la grandeur démesurée de ce colosse, qui embrasse les deux plus belles parties du monde, loin de préparer sa chûte, en assure la durée, par le soin qu'ont pris Pierre-le-Grand et ses successeurs, d'en affermir et d'en fortifier la base. L'étendue et la continuité des possessions de la Russie, la garantiront sans doute de la manie dangereuse des conquêtes lointaines; elle ne doit, d'ici à long-temps, songer à former des établissemens et à fonder des colonies que dans son propre sein; il lui reste assez de découvertes à faire sans sortir de ses limites, et un voyage entrepris dans la vue de reconnaître les vastes pays et les divers peuples soumis à sa domination, est d'un aussi long cours, et présente autant d'intérêt et de variétés, que ceux que hasardent les autres nations dans les contrées les plus éloignées et les plus sauvages.

C'est sous ce rapport qu'il faut envisager l'expédition du commodore Billings; et quoique son but n'ait pas été entièrement rempli, et que le résultat de ce voyage ne réponde pas à ce qu'on devait naturellement attendre, et de sa durée qui a été de huit ans, et des sommes qu'il a coûté, on peut le regarder comme un des plus intéressans qui aient été publiés depuis ceux de Cook, de Vancouver et de La Peyrouse, dont il est, à plusieurs égards, la suite et le complément. M. Sauer, qui a rédigé cette relation, l'avait extraite des divers journaux et papiers remis depuis à la cour de Russie. En sa qualité de secrétaire interprête de l'expédition, il a été le témoin oculaire de ce qu'il raconte, et sa narration a tous les caractères de la vérité. On doit lui savoir gré de la franchise avec laquelle il avoue qu'il est étranger à l'histoire naturelle, et on regrette que la mauvaise santé de M. Patrin, habile naturaliste français, l'ait empêché de faire partie de l'expédition. Mais M. Sauer nous dé-

Digitized by Google

dommage de ce qui peut manquer à sa relation, sous le rapport des descriptions minéralogiques et botaniques, par les détails très-intéressans qu'il nous donne sur les mœurs de ces peuples nomades. Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs par la nomenclature barbare de ces nations ou des contrées qu'elles habitent; mais la citation suivante qui nous paraît offrir un rapprochement curieux avec ce qui se pratiquait, en pareil cas, chez nos pères, pourra donner une idée du talent observateur de M. Sauer, et faire juger du mérite de la traduction.

« Si un homme (chez les Yakouts), accuse un de ses » amis ou de ses voisins de lui avoir volé ou tué du bé- » tail, l'accusé est obligé de payer le bétail, ou de re- » cevoir une flagellation qui est extrêmement déshono- » rante, ou bien de prouver son innocence par un ser- » ment. Ce serment est accompagné de cérémonies si » terribles, que presque toujours l'innocent que l'on » accuse paie l'objet qu'on lui demande.

» Lorsqu'on fait prêter ce serment, un magicien » place son tambour et ses vêtemens de cérémonie devant » un brâsier ardent. L'acsusé se tient debout derrière le » tambour, le visage tourné du côté du soleil, et dit: » *Que je perde dans le cours de ma vie tout ce que* » *l'homme chérit le plus, pere, mere, femme et enfans,* » *mon bétail et toutes mes possessions, la lumière du* » *soleil, et enfin la vie; et qu'alors mon esprit soit plongé* » *dans la misere éternelle, si je suis coupable du crime* » *dont on m'accuse.* Alors le magicien jette du beurre sur » la braise; l'accusé enjambe le tambour et les vêtemens » magiques, et se penchant sur le feu, avale une partie » de la fumée que produit le beurre; ensuite regardant » le soleil, il dit: *Si j'ai fait un faux serment, prive* » *moi de ta lumiere et de ta chaleur.*

Ne croiroit-on pas lire une relation de notre ancienne épreuve du feu, et ne semblerait-il pas facile de porter les bienfaits de la civilisation chez ces peuples qui sem-

Digitized by Google

blent en être, sous plusieurs rapports, au point où nous étions nous-mêmes il y a quelques siècles ? Mais la rigueur du climat s'oppose à ce que ces contrées réunissent de long-tems une nombreuse population qui seule nécessite et perfectionne les institutions sociales, et les rapports des nations sauvages avec les peuples civilisés tournent toujours au détriment des premières, en leur faisant perdre les usages qui assuraient leur conservation, avant de leur donner de nouveaux moyens d'existence.

Les détails qu'a recueillis M. Sauer sur les habitans de Kadiak et des îles voisines, offrent le même intérêt, et présenteraient aussi des rapprochemens avec les mœurs des anciens peuples. A Kadiak, l'homme le plus considéré est celui qui se distingue par sa force et son adresse dans les combats ; et la femme la plus féconde est toujours la plus chérie. Quoique les indigènes de cette île ne connoissent point de cérémonie pour le mariage, ils ne se prêtent leurs femmes les uns aux autres, que lorsqu'elles sont stériles, ou qu'elles désirent elles-mêmes passer dans les bras d'un autre homme. Si, dans ce cas, elles ont un enfant, elles appartiennent à celui qui en est le père. Ne reconnoît-on pas, dans ces usages, une partie des lois tant vantées des Lacédémoniens, et Lycurgue mérite-t-il autant d'éloges pour avoir donné à sa patrie des institutions qu'on retrouve chez les nations les plus sauvages ?

Voyage à la Louisiane et sur le Continent de l'Amérique septentrionale, fait dans les années 1794 à 1798, contenant un tableau historique de la Louisiane, des observations sur son climat, ses riches productions, le caractère et le nom des sauvages; des remarques importantes sur la navigation; des principes d'administration, de législation et de gouvernement propres à cette colonie, etc. etc., par *B** D***, 1 vol. in-8°.

Digitized by Google

sur carré fin, orné d'une belle carte de la Louisiane et pays voisins, dressé d'après les relations les plus récentes. Prix 5 fr. pour Paris, et 6 fr. 50 cent. franc de port par la poste. A Paris, chez *Dentu*, imprimeur-libraire, palais du Tribunat, galeries de bois, n°. 240.

Nos colonies d'Amérique ne sont pas encore bien connues, et méritent de l'être. C'est là que la nature étale ses merveilles et ses richesses. Différens voyageurs ont cherché à nous faire connaître ces belles contrées; mais ils ont laissé bien des choses à dire, particulièrement sur la Louisiane.

L'auteur de ce voyage a cherché à remplir ce vide, en entrant dans de grands détails, sur le caractère, les mœurs, usages et habitudes des sauvages, sur le climat, sur la fécondité du sol et la prodigieuse et riche variété de ses productions, sur toutes les branches de spéculations commerciales qu'il peut offrir, sur les arts, l'histoire naturelle, la navigation, la politique, la législation. Il n'a pas négligé la partie historique, c'est par-là qu'il commence son ouvrage. On y voit que la cession qui fut faite de la Louisiane, en 1760, aux Espagnols, par le duc de Choiseul, ministre de la marine et des colonies, et qui se réalisa en 1769, par l'ambition d'Orelly, a fait bien des malheureux. Mais aujourd'hui, dit le savant voyageur, que la Louisiane nous est rendue, la rétrocession que nous en a faite l'Espagne va relever le courage des hommes braves, actifs et laborieux, que n'a pu abâtardir un régime indolent et destructeur.

L'auteur établit les droits de la France sur le Canada et la Louisiane. Il décrit ensuite les guerres qui ont eu lieu entre les Sauvages et les Français, entre ceux-ci et les Anglais. Un des endroits qui présente le plus d'intérêt, est celui où notre voyageur raconte la conspiration si profondément tramée en 1727, par la nation des *Natchez*, qu'elle coûta la vie à 2000 français, quoiqu'elle fût éventée, et qu'elle ne pût être exécutée qu'en partie.

Digitized by Google

Suivant l'auteur, l'égalité n'est point reconnue parmi les sauvages. Ils admettent tous des supérieurs qui, eux-mêmes, ont un grand chef; et ils sont fort soumis à leur autorité. D'après ces principes d'inégalité naturelle, et d'après leur culte, qui leur fait voir le soleil dominant sur toute la nature, supérieur aux autres astres qui tiennent tout de lui, ces sauvages nomment leur chef général *Grand-Soleil*. Les parens de ce chef suprême portent le nom de *Soleil*; et ils ont les premières places. Vient ensuite la troisième classe, dont le nom répond à celui de *Nobles*. La quatrième se nomme *les Considérés*, et le bas peuple, fort méprisé chez eux, portait la dénomination humiliante d'*Otchagras*, qui, dans la langue de ces sauvages, signifie *puants, vilains*.

On trouve à la fin de cet ouvrage deux vocabulaires d'idiômes sauvages, et il est orné d'une belle carte géographique. Le style de l'auteur n'est pas toujours très-correct. Il lui a échappé quelques locutions vicieuses. Il dit: par exemple, à la page 56: *sitôt son retour*; il fallait dire, *aussitôt après son retour*. Mais ces inadvertances n'ôtent rien au mérite réel d'un voyage aussi curieux qu'instructif, et auquel les circonstances actuelles donnent un nouvel intérêt.

(Article communiqué.)

NÉCROLOGIE.

Etienne Menu-Chomorceau, ancien lieutenant-général du baillage, et ancien député à l'assemblée constituante, où il fut doyen d'âge et prédécesseur de M. Bailly dans la présidence de la chambre des communes, est mort à Villeneuve-sur-Yonne, sa patrie, dans la 79e. année de son âge.

Son nom n'est point indifférent à ceux qui cultivent les lettres. Il se fit connaître avantageusement, dès sa jeu-

Digitized by Google

nesse, par des poésies insérées avec éloge dans les Mercures du tems, qui étaient alors rédigés par Marmontel, et publia depuis, en deux volumes, *le Renaud*, poëme historique du Tasse, dont il hasarda une imitation qui lui valut l'estime et les suffrages de M. de Tressan, si bon juge en cette matière.

C'était un homme et un esprit de l'ancienne littérature, plein de candeur et de droiture, de franchise et d'aménité.

Ses talens furent souvent utiles à son pays, et les qualités, éminemment sociales qui l'ont constamment distingué jusques dans ses derniers momens, le rendaient cher à un grand nombre d'amis. Personne n'a mieux mérité qu'on dit de lui : *Multis ille bonis flebilis occidit.*

ANNONCES.

Dithyrambe sur l'immortalité de l'ame, suivi du passage du S.-Gothard, poëme traduit de l'anglais de madame la duchesse de *Devonshire*, par *Jacques Delille*. Format in-18, papier commun, sans figure, 75 cent.; fin, avec fig. 1 fr. 50 cent.; vélin superfin, grand raisin, br. en carton, fig. 5 fr. Le même, sat., cart. par Bradel, fig. avec la lettre, 7 fr. — Format in-12. Papier commun, sans fig. 1 fr.; fin, avec fig. 2 fr.; vélin superfin, grand raisin, br. en cart. fig. 6 fr. Le même, sat., cart. par Bradel, fig. avec la lettre, 8 fr. — Format in-8°. Papier commun sans fig. 1 fr. 50 cent.; fin, avec fig. 2 fr. 50 cent.; vélin superfin, grand raisin, br. en cart. fig. 7 fr. Le même, sat., cart. par Bradel, fig. avec la lettre, 9 f. Chez *Giguet* et *Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n°. 6.

Digitized by Google

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

Ratisbonne, le 3 octobre.

Le plénipotentiaire impérial a remis, le 27 septembre, aux ministres de France et de Russie deux notes différentes, en réponse à celles qui lui avaient été transmises par ces ministres, sous la date du 13 septembre, et relativement à l'évacuation de Passau.

La note remise au citoyen Laforêt porte en substance : que jamais l'empereur n'a pu avoir la pensée de procurer à son auguste frère une partie quelconque de la Bavière, d'aucune autre manière que par un arrangement de gré à gré, à la parfaite convenance de l'électeur palatin.

» S. M. a déjà donné, relativement à la ville de » Passau, toutes les assurances qu'on pouvait attendre de » sa justice et de sa modération. Elle est prête à re» mettre cette ville à celui qui, par l'arrangement légal » et définitif des indemnités, en aura été reconnu le lé» gitime propriétaire; ce n'est qu'alors que son possesseur » actuel cessera de l'être, et que S. M. sera dégagée de » l'obligation que lui ont fait contracter les demandes du » prince-évêque, de pourvoir à sa sûreté jusqu'à la déci» sion de son sort.

» L'empereur ne veut pas renoncer à l'espoir que les » propositions aussi modérées qu'équitables, dont il a » chargé récemment son ambassadeur près la république » française, mettront fin à toutes différences d'opinion » entre lui et le premier consul; mais s'il en était autre» ment, son auguste frère, sans avoir de prétention à » former sur aucune partie de la Bavière, qu'il n'a ja» mais songé à acquérir que par la voie d'un échange de » gré à gré, n'en conserverait pas moins le droit incon» testable que lui assure le traité de Lunéville, à un » dédommagement plein et entier de la Toscane, droit » dont l'Empire et la France se sont solemnellement en» gagés à le faire jouir.

Digitized by Google

La note adressée au ministre de Russie offre le même résultat. Voici la réponse du citoyen Laforêt, datée du 5 vendémiaire :

« Le soussigné ministre extraordinaire de la république » française près la diète de l'empire germanique, a reçu » la note que son excellence M. le baron de Hugel, plé- » nipotentiaire de sa majesté impériale, lui a fait l'hon- » neur de lui remettre hier, en réponse à celle passée » par le soussigné, le 26 fructidor dernier. Il a cru » devoir la référer immédiatement à son gouvernement, » et s'abstient même de rappeler les dates qui, en plaçant » les faits dans leur ordre naturel, jetteraient du jour » sur plusieurs points. Il saisit cette occasion de renou- » veller à S. E. l'assurance de sa haute considération. »

Il résulte des réclamations de S. A. le prince-évêque de Liége, que ce prince, outre son territoire, a perdu par la privation de ses revenus, pendant plus de 8 ans, une somme de 2,461,065 florins, et que pendant ce tems, S. A. a été obligée, pour l'entretien de ses ministres, conseillers, agens subalternes et domestiques, de contracter 1,799,964 florins de dettes.

S. A. R. le duc de Modène a autorisé l'archiduc Ferdinand, son successeur éventuel, à faire traiter tout ce qui a rapport à ses indemnités. En conséquence, l'archiduc et son épouse, en qualité de duchesse de Massa et de princesse de Carare, ont conféré séparément des pleins-pouvoirs à M. Bosner, syndic de Ratisbonne, pour traiter les intérêts de la maison de Modène près de la députation extraordinaire; M. Bosner s'est déjà légitimé près du ministre directorial.

On parle d'élire un roi des romains.

La députation de l'Empire a tenu, le 28 septembre, sa dixième séance. Le ministre directorial a donné des explications plus précises, ainsi qu'il en avait été chargé, sur les moyens de pourvoir au sort des personnes qui perdent leur existence constitutionnelle dans les pays sécularisés, et il a ouvert le protocole pour recevoir les votes à ce sujet. Le même ministre a aussi classé d'une manière exacte les dettes, dont seront grevés les pays destinés à former les indemnités.

Dans la même séance, on a mis en question la demande faite par le landgrave de Hesse-Cassel, d'un sup-

Digitized by Google

plément aux indemnités qui lui sont dévolues. Le ministre directorial a parlé avec beaucoup de force contre cette demande. Il a spécifié d'une manière détaillée la valeur et le produit des baillages mayençais que le langrave acquiert, comparativement avec les pertes qu'il éprouve. Le résultat des votes n'a point été en faveur de la demande; il a été résolu de porter cet objet à la connaissance des ministres des puissances médiatrices.

M. le ministre directorial de Mayence a annoncé à la députation qu'il avait été porté, la veille, à la dictature, deux mémoires, l'un de S. A. R. l'archiduc Ferdinand, au nom du duc de Modène, relativement aux indemnités de ce prince, et l'autre de S. A. R. l'archiduchesse Marie-Béatrice, demandant une indemnité pour le duché de Massa et la principauté de Carrare.

Le prince de Wied a adressé un mémoire accompagné d'une lettre, par laquelle il demande que, si les circonstances ne permettent point de satisfaire à toutes ses réclamations, on lui accorde au moins les objets suivans: 1°. le village d'Irtich et la dîme ecclésiastique de Grenzhausen; 2°. la seigneurie de Niedder-Ysembourg; 3°. les districts frontières, cédés par la maison de Wied à l'électeur de Trèves; et 4°. la suppression des obligations féodales de Vied envers Trèves, Cologne et Folde.

Il est à remarquer que, malgré cette foule de réclamations de tout genre, on s'accorde sur la proposition de garantir aux villes immédiates de l'Empire, une neutralité parfaite et entière dans les guerres qui pourront survenir dans la suite.

— M. le baron de Leykam et M. Bigeleben ont remis, au ministre directorial de Mayence, au nom du chapitre de Cologne, un mémoire par lequel on propose de maintenir les restes de l'électorat de Cologne, situés sur la rive droite du Rhin, dans leurs anciens rapports avec l'Empire et le collège des électeurs, de compléter cet état, en y réunissant une principauté ecclésiastique à sa proximité, et en changeant le nom, de lui affecter les prérogatives, et les droits d'état de l'Empire et archi-épiscopaux, attachés à l'archevêché et à l'électorat de Cologne. Dans le cas où de trop grandes difficultés s'opposeraient à l'accomplissement de ces pro-

Digitized by Google

positions, les soussignés prient la députation de pourvoir au moins à l'existence politique de l'électeur de Cologne, en qualité de chancelier d'Italie.

La députation de l'Empire a tenu, le premier octobre, sa onzième séance. Sur les représentations des villes impériales de Souabe, le directoire a rédigé un *conclusum* qu'il a soumis, dans cette séance, à la députation. En voici la teneur :

« On attend avec certitude des sentimens qui animent les électeurs et princes à qui des villes impériales écherront en indemnités, qu'ils traiteront ces villes à l'instar des villes municipales privilégiées, dans tout ce qui a trait à la constitution et aux propriétés, et autant que pourra le permettre l'organisation des pays particuliers, et les dispositions qui pourront être faites en vertu du droit de souveraineté, et qui devront être calculées d'après l'avantage commun. On assurera particulièrement à ces villes impériales le libre exercice de la religion, et la paisible possession des biens appartenant aux églises. »

Après la lecture de ce *conclusum*, le ministre de Bohême a voté pour son adoption, sous la réserve que les villes impériales continueraient à jouir de la souveraineté territoriale, séparée de tous droits territoriaux et prestations.

Le directoire recueillit ensuite les votes qui manquaient, sur les représentations de S. A. R. l'archiduc Ferdinand, et son auguste épouse. Après quoi, il proposa le *conclusum* suivant :

« Que les représentations de S. A. R. l'archiduc Ferdinand, relatives à l'indemnité du duc de Modène, soient communiquées aux ministres des puissances médiatrices, pour connaître leur opinion à ce sujet ; qu'ensuite le tout soit présenté, dans les formes accoutumées, au plénipotentiaire impérial. »

La députation s'est ajournée au 5 octobre, pour attendre une nouvelle déclaration des ministres des puissances médiatrices.

Digitized by Google

INTÉRIEUR.

Paris. — L'Institut a tenu, le 20 vendémiaire, une séance publique dans laquelle il a décerné les prix de peinture, de sculpture et d'architecture. Le sujet, pour le prix de peinture, était *Sabinus et Eponine*, paraissant devant Vespasien. Le premier prix a été remporté par Alexandre-Menjaud, élève du citoyen Regnault. Le second, par Guillaume-Desiré-Joseph Descamps, élève du cit. Vincent. Le sujet du concours pour la sculpture, était *Cléobis et Biton*, traînant le char de leur mère. Le premier prix a été décerné au cit. Egensviller, suisse, élève du cit. Dejoux; le second au cit. Bartholini, de Florence, élève du cit. Lemot. Le cit. Hubert Rohault, élève du C. Durand, a remporté le premier prix d'architecture; le sujet était une foire publique située sur les bords d'un grand fleuve. Le second prix a été adjugé au citoyen Girard-Bury, élève des cit. Percier et Fontaine.

— Dans la même séance, la classe des sciences mathématiques et physiques a décerné un prix au citoyen Fourmy, auteur d'un mémoire sur cette question: *Indiquer les substances terreuses et les procédés propres à fabriquer une poterie résistant au passage subit du chaud au froid, et qui soit à la portée de tous les citoyens.* La classe a décerné, à titre d'*accessit*, la somme de 800 fr. au cit. Muller, auteur d'un mémoire sur la même question.

Dans la même séance, l'Institut a annoncé des sujets de prix pour l'an 12. *Classe des Sciences morales et politiques.* — « Déterminer comment on doit décomposer » la faculté de penser, et quelles sont les facultés élémen» taires qu'on doit y reconnaître. » Les mémoires doivent être envoyés avant le 15 nivose an 12. Le prix sera une médaille d'or du poids de cinq hectogrammes (environ 1700 fr.) *Classe des Sciences mathématiques et physiques.* — » Déterminer par des observations et des ex» périences anatomiques et chimiques, quels sont les phé» nomènes de l'engourdissement que certains animaux, » tels que les marmottes, les loirs, etc. etc., éprouvent » pendant l'hiver, sous le rapport de la circulation du

Digitized by Google

» sang, de la respiration et de l'irritabilité ; rechercher » quelles sont les causes de ce sommeil, et pourquoi il » est propre à ces animaux. » Le prix sera de deux kilogrammes d'or (environ 6,800 fr.) Les mémoires doivent être remis avant le 15 messidor an 12. Prix de poésie. — La vertu est la base des républiques. *Montesq. liv. III, chap. 2 et 3.* La même classe avait proposé pour prix de grammaire, l'éloge de *Dumarsais.* Ce sujet est proposé de nouveau, et le concours restera ouvert jusqu'au 15 vendémiaire an 12. La médaille d'or sera de la valeur d'environ 1700 fr.

— *Saint-Domingue.* La colonie de Saint-Domingue se réorganise tous les jours par les soins du capitaine-général Leclerc. Parmi ses divers arrêtés, on remarque le suivant :

Du 26 messidor. — La religion catholique, apostolique et romaine, est la seule dont l'exercice public est autorisé à Saint-Domingue. Deux ecclésiastiques, désignés par le général en chef, rempliront les fonctions de vicaires apostoliques. Ils sont chargés de présenter au général en chef les candidats destinés à remplir les fonctions de curé et de vicaire : ils proposent tous les réglemens qu'ils croient convenables pour leur assurer un traitement suffisant. Il y a un curé dans les communes chef-lieux de quartier ; dans les autres communes il n'y a que des vicaires. Le dimanche est, à compter de la date du présent, le jour de repos des fonctionnaires publics et des citoyens. Cependant les dates des actes publics et privés s'expriment conformément au calendrier républicain, quant aux quantièmes et au nom des mois ; les noms des jours sont ceux de l'ancien calendrier. Le présent réglement n'est que provisoire.

— *Du même jour.* Le cit. Cibot, ci-devant préfet des missions à Saint-Domingue, est nommé pour remplir les fonctions de vicaire-apostolique dans le département du Nord. Le cit. Lecun, ci-devant préfet apostolique, est nommé pour remplir les mêmes fonctions dans les départemens de l'Ouest et du Sud. Nul autre ne pourra prendre le titre ou exercer les fonctions de préfet ou vicaire apostolique, dans la partie française de Saint-Domingue.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.



LITTÉRATURE

POÉSIE.

TRADUCTION DE LA CHANSON DE MÉTASTASE, INTITULÉE LA LIBERTA A NICE.

AU RÉDACTEUR DU MERCURE,

MONSIEUR,

Je crois que vos abonnés liront avec plaisir la petite production que j'ai l'honneur de vous envoyer, J'ai vu bien des traductions de cette charmante chanson de Métastase, mais je n'en connais aucune qui soit aussi élégante et qui ait aussi fidèlement conservé les graces de l'original. Celle de J.-J. Rousseau, la plus estimée de toutes, me paraît lui être bien inférieure. Si vous daignez l'accueillir, je ne doute pas que l'auteur ne s'empresse de vous confier la traduction de la Palinodie, qui suivit cette pièce si universellement admirée.

DELILLE.

Digitized by Google

Grazie agl' inganni tuoi,
Al fin respiro, o Nice;
Al fin d'un infelice
Ebber gli dei pietà.
Sento da lacci suoi,
Sento che l'alma è sciolta;
Non sogno questa volta
Non sogno libertà.

Manco l'antico ardore,
E son tranquillo a segno
Che in me non trova sdegno
Per mascherarsi amor.
Non cangio più colore
Quando il tuo nome ascolto;
Quando ti miro in volto
Più non mi batte il cor.

Sogno, mà te non miro
Sempre ne sogni miei;
Mi desto, e tu non sei
Il primo mio pensier.
Lungi da te m'aggiro,
Senza bramar ti mai;
Son teco, e non mi fai
Nè pena nè piacer.

Di tua beltà ragiono,
Nè intenerir mi sento;
I torti miei rammento,
E non mi so sdegnar.
Confuso più non sono
Quando mi vieni appresso;
Col mio rivale istesso
Posso di te parlar.

Volgimi il guardo altero,
Parlami in volto humano,
Il tuo disprezzo è vano;
E vano il tuo favor.
Che più, l'usato impero
Quei labri più non hanno;
Quegli occhi più non sanno
La via di questo cor.

Digitized by Google

Oui, grace à toi, perfide Nice,
Le bandeau tombe de mes yeux;
Je respire, et le ciel propice
Délivre enfin un malheureux.
Mon cœur d'une espérance vaine,
Cette fois, ne s'est pas flatté,
Je l'ai senti briser sa chaîne;
Je le sens battre en liberté.

Dégagé d'une ardeur trop chère,
Chez moi le calme est de retour.
Le tems n'est plus où la colère
N'était qu'un masque de l'amour.
Quand ton nom frappe mes oreilles,
Je ne change plus de couleur;
Tes beaux yeux, tes lèvres vermeilles
Ne font plus palpiter mon cœur.

Tu n'es plus, lorsque je someille,
L'objet de mes rêves charmans;
Tu n'as plus, quand je me réveille,
Le premier de mes sentimens.
Loin de toi mon ame n'éprouve
Pas un regret, pas un désir;
Et près de toi je me retrouve
Sans peine comme sans plaisir.

Ta beauté n'a rien qui m'étonne,
J'y puis songer sans m'attendrir.
Pour mes torts, je me les pardonne,
Et m'en souviens sans en rougir.
Je ne sens plus un trouble extrême,
Lorsque tu t'approches de moi.
Je puis, avec mon rival même,
Sans embarras, parler de toi.

Sur moi lance un regard sévère,
Ou réponds-moi par des douceurs,
Je ne crains pas plus ta colère
Que je n'aspire à tes faveurs.
Ta voix a perdu cet empire,
Qui fit ton charme et mon malheur;
Tes yeux ne savent plus rien dire
Qui puisse arriver à mon cœur.

Digitized by Google

Quel che or m'alletta o spiace,
Se lieto o mesto or sono,
Già non è più tuo dono,
Già colpa tua non è:
Che, senza te, mi spiace
La selva, il colle, il prato;
Ogni soggiorno ingrato
M'annoia, ancor con te.

Odi s'io son sincero!
Ancor mi sembri bella;
Ma non mi sembri quella
Che paragon non ha;
E, (non t'offenda il vero,)
Nel tuo leggiadro aspetto
Or vedo alcun diffetto
Che mi parea beltà.

Quando lo stral spezzai,
(Confesso il mio rossore)
Spezzar m'intesi il core,
Mi parve di morir.
Ma per uscir di guai,
Per non vedersi oppresso,
Per racquistar se stesso,
Tutto si puo soffrir.

Nel visco in cui s'avenne,
Quel augellin talora
Lascia le penne ancora,
Ma torna in libertà.
Poi le perdute penne,
In pochi dì, rinova;
Cauto divien per prova,
Nè più tradir si fà.

So che non credi estinto
In me l'incendio antico,
Perchè si spesso il dico;
Perchè tacer non so.
Quel natural instinto,
Nice, à parlar mi sprona,
Per cui ciascun ragiona
Dé rischi che passò.

Digitized by Google

S'il est en proie à la tristesse,
Tu ne causes plus sa langueur ;
S'il jouit d'une douce ivresse,
Il ne te doit plus son bonheur.
Un bois charmant, un verd bocage,
Sans toi, n'est pas moins beau pour moi ;
Et l'aspect d'un désert sauvage
N'est pas moins triste auprès de toi.

Vois s'il est franchise pareille !
Nice est encor belle à mes yeux ;
Mais ce n'est plus cette merveille
Qui n'eut rien d'égal sous les cieux.
J'entrevois, (soit dit sans outrage),
Avec des yeux désenchantés,
Quelques défauts sur ton visage
Que j'avais pris pour des beautés.

A ma honte je le confesse,
Quand j'arrachai le trait vainqueur,
Las ! je fus navré de tristesse ;
Je pensai mourir de douleur.
Mais, pour vaincre un malheur extrême,
Pour briser un joug rigoureux,
Pour se reconquérir soi-même,
Est-il d'efforts trop douloureux ?

Tel se débat sous le feuillage,
L'oiseau dans le piège arrêté ;
Et des débris de son plumage
Il rachète sa liberté.
Après quelques jours de souffrance,
Le tems répare son malheur ;
Mais, instruit par l'expérience,
Il se souvient de l'oiseleur.

Je le sais bien, tu crois mon ame
Encore esclave de l'amour,
Parce qu'on m'entend de ma flamme
Parler, à chaque instant du jour.
C'est l'effet de la douce ivresse
Qu'on goûte après un grand danger ;
Quand, au sortir de la détresse,
Sans crainte on peut l'envisager.

Digitized by Google

Dopo il crudel cimento,
Narra i passati sdegni;
Di sue ferite i segni
Mostra il guerrier così;
Mostra così contento
Schiavo che uscì di pena,
La barbara catena
Che strascinava un dì.

Parlo, mà sol parlando
Me soddisfar procuro;
Parlo, ma nulla io curo
Che tu mi presti fe;
Parlo, ma non dimando
Se approvi i detti miei,
Nè se tranquilla sei
Nel ragionar di me.

Io lascio un inconstante,
Tu perdi un cor sincero;
Non so di noi primiero
Chi s'abbia à consolar.
So che un sì fido amante
Non trovera più Nice,
Che un altra ingannatrice
E facile à trovar.

ENIGME.

Qui me fait seul souvent s'ennuie;
Je suis l'emblême de la vie,
Comme elle j'ai des hauts, des bas,
Et l'on m'abrège à chaque pas.

LOGOGRIPHE.

Sur mes six pieds, lecteur, j'arrose les prairies;
Sur quatre, en tes jardins, tu me mets volontiers;
Avec trois, en hiver, j'échauffe tes foyers,
Tout humain, avec trois, me doit encor la vie.

Par le C. LEMOINE-GIRARDAIS *fils.*

CHARADE.

Animal, élément, maison de grand seigneur,
Voilà mes deux moitiés et mon tout, cher lecteur.

Digitized by Google

Ainsi, fier de ses longs services,
Le guerrier, au sein du repos,
Aime à montrer ses cicatrices;
Aime à raconter ses travaux;
Le captif, hors de l'esclavage,
Montre la marque de ses fers;
Et le nocher, après l'orage,
Conte les maux qu'il a soufferts.

J'en parle pour me satisfaire,
Et je n'en parle que pour moi;
J'en parle et ne m'informes guère
Si tu me crois de bonne foi.
Peu m'importe même d'apprendre
Comment tu reçois mes discours;
Ni de quel air tu peux entendre
Parler encor de nos amours.

Moi j'abandonne une parjure,
Tu perds le plus sincère amant;
Lequel des deux de sa blessure
Pourra guérir plus aisément?
Pour trouver un cœur si fidèle,
Nice en vain courrait cent climats;
Mais pour des perfides comme elle,
Hélas! où n'en trouve-t-on pas?

Cette traduction est de Mr. Tardy, auteur du DICTIONNAIRE DE PRONONCIATION FRANÇAISE, A L'USAGE DES ANGLAIS. D'après le compte avantageux que tous les journaux Anglais ont rendu de ce dictionnaire, et surtout les éloges qu'il a reçus du Virgile français, nous ne saurions trop encourager M. Tardy à donner à ses compatriotes le DICTIONNAIRE DE PRONONCIATION ANGLAISE, qu'il a annoncé sur le même plan, et qui doit completter cet ouvrage unique en son genre. (*Note du rédacteur.*)

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade, insérés dans le dernier numéro.

Le mot du premier Logogriphe est le *platine*, métal, autrefois la *platine*, où l'on trouve *latine* et *plaine*.

Le mot du second Logogriphe est *soie*, où l'on trouve *oie*.

Le mot de la Charade est *mur-mure*.

Digitized by Google

FRAGMENT DE LITTERATURE

Des paradoxes de Fontenelle, Lamothe et Trublet, etc.

DEUXIÈME EXTRAIT.

On ne voit pas qu'aucun des bons philosophes, aucun des bons critiques de l'antiquité, ait jamais donné dans de pareils écarts; et Aristote, Longin, Plutarque, Quintilien, Horace, auraient été bien étonnés de ces découvertes modernes qui ont été les premières causes générales de la corruption du goût dans le siècle qui a suivi celui des modèles. Ce dernier avait perfectionné tous les genres, parce que les auteurs en avaient parfaitement suivi la nature, et s'y étaient renfermés. L'autre, au contraire, faute de pouvoir faire aussi bien, voulut faire autrement : il ébranla toutes les limites posées, et confondit toutes les notions reçues. Heureusement les novateurs trouvèrent de vigoureux adversaires; mais, comme à cette époque, la célébrité et les talens se trouvaient du côté de la prose, beaucoup plus que de celui de la poésie, celle-ci vit son règne troublé un moment par ces nouvelles doctrines qui s'appellèrent d'abord de la *philosophie*, et qui, de nos jours, se sont appellées du *génie*; deux mots dont il est si facile d'abuser également. Au tems de la régence on ne comptait que deux poètes : Rousseau qui déjà baissait un peu dans sa longue retraite chez l'étranger, et Voltaire qu'OEdipe

Digitized by Google

et la Henriade annonçaient avec éclat. Fontenelle dominait dans l'empire des lettres par sa grande renommée dans l'Europe, et par la disposition des esprits à se tourner vers les sciences et la philosophie, auxquelles il avait su donner un nouvel attrait. Montesquieu, dès ses *Lettres Persannes*, avait attiré sur lui une grande attention, comme un penseur qui réunissait une tête forte à une imagination vive. Deux semblables contempteurs de la poésie, bientôt suivis de beaucoup d'autres qui avaient aussi un nom, ne laissèrent pas que de faire quelque impression; et sur-tout il était si commode de pouvoir être poète épique, tragique, lyrique, sans même savoir faire un vers, qu'il faut seulement s'étonner que les systêmes de Lamothe n'ayent pas fait plus de prosélytes. Ce fut lui qui leva l'étendart du schisme, et qui perdit le plus de tems et d'esprit à soutenir et à accréditer ces subtiles extravagances. Il n'y arriva pourtant que par degrés, et ne faisait encore qu'y préluder dans le *Discours sur la poésie*, qu'il mit à la tête de ses odes, et où il commença par interpréter fort mal les arrêts portés contre la poésie par d'anciens philosophes, arrêts dont il n'a point saisi le sens; et ces exposés infidèles ne sont pas les seules erreurs répandues dans ce discours qui va nous fournir quelques observations préliminaires.

« La poésie n'était d'abord différente du discours ordinaire que par un arrangement mesuré des paroles. » La fiction survint bientôt avec les figures, j'entends » les figures hardies, et telles que l'éloquence n'oserait » les employer. Voilà, je crois, tout ce qu'il y a d'essentiel à la poésie: c'est d'abord un préjugé contre

Digitized by Google

» elle que cette singularité ; car le but du discours n'é-
» tant que de se faire entendre, il ne paraît pas rai-
» sonnable de s'imposer une contrainte qui nuit souvent
» à ce dessein, et qui exige beaucoup plus de tems pour
» y réduire sa pensée qu'il n'en faudrait pour suivre sim-
» plement l'ordre naturel de ses idées. »

Je suis sûr que vous avez déjà été frappés de cette singulière façon de s'énoncer et d'argumenter. Tout y est captieux, et pourtant l'auteur était de bonne foi : c'était un très-honnête homme, et qui passait même pour un esprit très-juste. Il l'était en effet dans tout ce qui était de pure spéculation ; et Maupertuis disait qu'il y avait dans Lamothe le fond d'un bon géomètre. Je le croirais volontiers ; et c'est pour cela qu'il n'y eut jamais chez lui le fond d'un bon poëte. Cet esprit si méthodique fut toujours décidément faux dans les matières de goût, où la justesse tient sur-tout à ce tact délicat qui dépend d'une heureuse organisation, et qui est proprement ce qu'on appelle le sentiment de l'art. Voyez d'abord comme Lamothe s'y prend pour nous expliquer la naissance de la poésie, qui ne *différait du langage libre et ordinaire que par un arrangement mesuré des paroles*, ensuite par la *fiction*, enfin par les *figures*. Ne dirait-on pas que la poésie n'était *essentiellement* qu'un mode du langage, une certaine manière de parler ? Mais la mesure, et la fiction et les figures, ces figures assez hardies pour être interdites même à *l'éloquence ;* qu'est-ce donc que tout cela, si ce n'est ce que nous nommons un art ? car qu'est-ce qu'un art, si ce n'est un système de moyens inventés pour produire des effets agréables ? Dès-lors, à quoi pensez-vous

Digitized by Google

de ne le considérer que comme une manière de *se faire entendre*? Quel excès d'inconséquence! Le langage naturel est-il né artificiellement comme la poésie? Les langues se sont formées par l'habitude et le besoin; elles ont fini par avoir des règles, à mesure qu'elles se perfectionnaient. Mais, jusques-là, l'esprit humain n'a formé aucune combinaison pour la communication des pensées; au contraire, il est évident qu'il en a fallu beaucoup de ces combinaisons, et de fort ingénieuses, quand on a cherché à flatter l'oreille par la mesure, à frapper l'esprit par des fictions, à émouvoir l'ame par des figures vives; et le résultat de toutes ces choses a été l'ouvrage de l'imagination et la naissance de la poésie. Cette poésie a-t elle jamais été destinée à tenir lieu du langage ordinaire, que les hommes n'emploient que pour converser entr'eux? Et qui ne sait qu'elle fut long-tems inséparable de la musique dont elle était née, qu'on ne s'en servait que dans des cérémonies religieuses, qui même furent l'origine de ces spectacles dramatiques, devenus depuis si profanes; qu'elle était consacrée à la louange des dieux et des héros, et la langue particulière des prophètes? Qu'y a-t-il de commun entre tout cela et la parole usuelle? C'est donc un pur sophisme, et un sophisme insoutenable, que cette prétendue parité établie d'abord entre la prose et la poésie, comme si l'une et l'autre étaient de même nature et avaient la même destination. Ce premier sophisme doit en amener d'autres, suivant l'usage; mais après que le raisonnement l'a fait crouler, les autres tombent d'eux-mêmes et n'excitent que la risée. Dès qu'il est reconnu que la poésie

Digitized by Google

est un art, ce que l'on passait tout uniment sous silence, comme si de rien n'était, quoi de plus risible que de nous dire gravement que *sa singularité et sa difficulté sont d'abord un préjugé contr'elle ?* Etrange *préjugé*, en effet, que de prétendre qu'une chose ne soit pas ce qu'elle doit être ! On a ri mille fois de ce géomètre qui disait de la tragédie de *Phèdre*, *qu'est-ce que cela prouve ?* Mais combien serait plus divertissant un raisonneur de la trempe de Lamothe, qui eût dit à Racine : » Voilà bien » du tems perdu et bien de la peine prise gratuitement. *Le but du discours n'est-il pas de* » *se faire entendre*, et ne vous aurait-on pas » entendu à bien moins de frais, si vous nous » eussiez dit tout cela dans la langue que M. » Jourdain parla toute sa vie *sans le savoir ?* »

Telles sont pourtant, dans l'exacte vérité, les inconcevables puérilités où peut conduire l'esprit novateur et sophistique, et vous allez les voir à la suite les unes des autres. « La » fiction est encore un détour qu'on pour- » rait croire inutile ; car pourquoi ne pas » dire à la lettre ce qu'on veut dire, au lieu » de ne présenter une chose que pour ser- » vir d'occasion à en faire penser une autre ? » C'est proscrire en deux mots l'allégorie, la fable, toute espèce d'invention poétique : n'y a-t-il pas beaucoup à gagner à cette espèce de philosophie ? a-t-on pu jamais mieux appliquer le mot de *Montaigne ? ne pouvant y atteindre, vengeons-nous-en par en médire. Ridiculum acri fortius.* Représentez-vous encore un de ces *philosophes*-là, qui, après

Digitized by Google

avoir entendu l'allégorie de la ceinture de Vénus, empruntée par Junon dans l'Iliade, ou celle du temple de l'Amour, l'un des morceaux les plus heureux qui, soient sortis de la plume de Voltaire, dirait aux deux poètes : « Qu'est-ce que vous avez voulu dire ? vous, » Homère, que la beauté ne suffit pas à une » femme sans la grace ; vous, Voltaire, que » l'amour et la volupté n'offrent que des jouis- » sances dangereuses, suivies d'amertumes et » de regrets ? Eh ! bien, ces vérités morales » suffisaient : tout le reste est un verbiage. » Je croirais volontiers qu'il y a tel poète qui, dans un accès de métromanie, n'entendrait pas de sang froid un pareil docteur, et serait tenté de l'étrangler ; mais dans le *fait*, c'est ici que cette tolérance, d'autant plus réclamée par nos *philosophes* qu'ils en ont plus de besoin, et qu'ils en ont moins donné l'exemple, est en effet à sa place, et doit tempérer la colère poétique. La déraison en littérature ne troublera jamais l'ordre social, et il suffit du ridicule pour en faire justice. Ce fut Rousseau qui s'en chargea, et personne n'était plus en état de la faire. Voltaire, dont la jeunesse croyait devoir ménager Lamothe en public, quoiqu'il fit contre lui des satyres anonymes, ne lui opposa, dans sa préface d'*EOdipe*, que des raisonnemens, tandis que Lafaye le combattait en vers, et quelquefois en bons vers ; mais Rousseau, qui ne craignait rien, envoya de Bruxelles cinq ou six épigrammes, de celles dont la fortune est assurée, parce qu'on les retient dès qu'on les a entendues. Il serait à souhaiter

BIBL. UNIV. G...
Digitized by Google

qu'il n'en eût jamais fait que de ce genre ; il n'y aurait jamais mérité que des éloges. Point de fiel, point de personnalités, pas même la moindre apparence d'humeur ; c'est la raison la plus piquante avec la plus franche gaieté. Aussi, de toutes ces querelles littéraires, ces épigrammes sont la seule chose qui soit restée dans la mémoire des hommes ; je les citerai toutes dans la suite de cet article, ne fut-ce que pour faire voir, dans un tems où l'épigramme est tombée aussi bas que tout le reste, comment elle doit être faite pour plaire aux honnêtes gens et aux bons esprits. Celle-ci parut lorsque Lamothe eut donné son abrégé en rimes, qu'il appellait traduction de l'Iliade, et où il avait souvent effacé, le plus *philosophiquement* du monde, les plus beaux traits de l'imagination d'Homère pour les *réduire*, suivant les principes que vous venez d'entendre, à la précision des idées morales.

Le traducteur qui rima l'Iliade,
De douze chants prétendit l'abréger,
Mais par son style aussi triste que fade,
De douze en sus il a su l'allonger.
Or, le lecteur qui se sent affliger,
Le donne au diable, et dit, perdant haleine ;
Eh ! finissez, rimeur à la douzaine,
» Vos abrégés sont longs au dernier point. »
Ami lecteur, vous voilà bien en peine.
Rendons-les courts en ne les lisant point.

et c'est le parti qu'on prit. Cet avorton de poëme fut oublié en naissant. Lamothe ne pouvait pas ici produire même cette illusion momentanée que firent ses odes en paraissant successivement.

Digitized by Google

C'étaient des pièces courtes, et qui n'étaient pas toujours sans mérite. Il n'y en avait aucun dans son Iliade, et combien il en eût fallu pour soutenir un ouvrage de douze chants ! Dans un poëme de longue haleine, il n'y a point de ressource pour la médiocrité ; il faut qu'elle tombe du poids de l'ennui. Les ignorans même ne veulent pas s'ennuyer, ils ne pourraient pas trop dire pourquoi ; mais ils sentent le dégoût, et c'est assez. Lamothe éprouva que tous les prôneurs du monde ne sauraient empêcher un poëme fastidieux de mourir de mort subite, comme toutes les censures imaginables n'empêchent pas un bon ouvrage de vivre, dès qu'il a l'avantage de se faire lire. Rousseau avait bien raison de dire, en parlant de tous ces panégyriques de convention, démentis par les lecteurs :

Puis je ne sais, tous ces vers qu'on admire
Ont un défaut, c'est qu'on ne peut les lire,
Et franchement, quoiqu'un peu censuré,
J'aime encor mieux être lu qu'admiré.

Lamothe ne raisonne pas mieux sur les figures que sur les fictions. « Ceux qui ne cherchent que » la vérité, dit-il, ne leur sont pas favorables, » et ils les regardent comme des piéges que l'on » tend à l'esprit pour le séduire. » Autant de mots, autant d'inepties. D'abord ne dirait-on pas qu'il soit bien commun de *ne chercher que la vérité*. C'est le propre des intelligences pures : l'homme est à-la-fois intelligent et sensible, et parconséquent c'est se conformer à sa nature que de flatter ses organes et son imagination, pour éclairer son entendement. Non-seulement

Digitized by Google

cela n'est point répréhensible, mais cela même est louable. Si les figures propres à émouvoir sont des *piéges*, c'est quand leur intention et leur effet est de tromper; mais leur destination naturelle est de persuader le bien et le vrai, en le faisant aimer. Si on en abuse pour le mal, depuis quand l'abus éventuel doit-il faire condamner ce qui est bon en soi? Comment un philosophe religieux, tel qu'était Lamothe, pouvait-il oublier que toutes les facultés données à l'homme sont bonnes en elles-mêmes, et que le mauvais usage n'en doit être imputé qu'à sa volonté libre par elle-même, et pervertie par les passions? Qu'arriverait-il, si la vérité se refusait les moyens du talent et les armes de l'éloquence? Ces moyens et ces armes sont aussi à la portée des méchans, et ne serviraient plus qu'au mensonge et au crime : n'aurait-on pas fait là un beau calcul?

Il continue : « C'est sur ces principes que les » anciens philosophes ont condamné la poésie. » Point du tout : les deux seuls qui l'ont condamnée sont, autant qu'il m'en souvient, Platon et Pythagore; si je nomme Platon le premier, quoique postérieur à l'autre, dont il a même emprunté des dogmes, c'est qu'il ne nous reste point d'écrits de celui-ci, et que nous avons ceux de Platon. Vous avez vu que s'il *bannit les poètes de sa république*, quoiqu'en aimant passionnément leur art, c'est par une conséquence fort étrange de ses idées archétypes, dont la nature existante n'est qu'une *copie*; ensorte que les imitations de cette nature ne sont que *la copie d'une copie*, ce qui ne lui paraît pas *bon*. Ce serait tout simplement, comme vous le voyez,

un

Digitized by Google

un arrêt de proscription contre tous les arts d'imitation ; c'est-à-dire, n'en déplaise au bon Platon, une très-ridicule rêverie. Mais dans toutes ces abstractions fort insignifiantes, la poésie n'est point attaquée sous le rapport de la morale. C'est Pythagore qui, sous le rapport de la théologie, réprouva la poésie et mit Homère *dans le Tartare*, comme l'antiquité nous l'apprend, *pour avoir donné une fausse idée de la divinité* ; et Pythagore aussi avait tort, car il est prouvé, par tous les monumens qui nous restent de cette même antiquité, que ni Hésiode ni Homère ne sont les auteurs de cette mythologie (1), qui fut la religion des anciens peuples idolâtres, et qui se composa de toutes ces traditions fabuleuses adoptées par l'ignorance et la superstition. Ces traditions n'étaient au fonds qu'une corruption des vérités primitives transmises par les premières races humaines, et successivement altérées et défigurées dans des siècles de ténèbres ; car la fable n'a jamais été,

(1) Herodote, il est vrai, dit qu'Homère et Hésiode sont les premiers qui aient donné aux dieux leurs noms et leur aient assigné leur rang et leurs attributs. Cela signifie seulement que leur poésie, qu'on savait par cœur a fait adopter une nomenclature et une méthode dans des croyances reçues, mais confuses comme elles devaient naturellement l'être, en raison de l'ignorance populaire ; mais cela même prouve qu'elles existaient, et si Homère eût passé pour un poète impie, la superstitieuse Grèce ne lui eût pas décerné tant d'honneurs.

Digitized by Google

comme le savent tous les gens instruits, qu'un alliage informe de l'erreur et de la vérité, et, à coup-sûr, la vérité a précédé tout. Hésiode et Homère n'ont point inventé ces fables, ils les ont embellies, et sans doute propagées par le charme des vers, ils y ont ajouté des fictions analogues, qui formaient la machine de leurs poëmes; mais ils n'auraient pas osé faire les dieux autres que le vulgaire ne les croyait. Ces dieux, sans doute, étaient méchans et insensés, et nous savons pourquoi (1).

Mais nous savons aussi que dans des tems antérieurs, Orphée et Musée avaient donné des notions beaucoup plus pures de la divinité, avaient reconnu son unité, sa nécessité, ses perfections infinies : les fragmens qui nous restent de ces poètes attestent cette première doctrine qui fut d'abord respectée, mais qui trop peu conforme aux penchans de la faiblesse humaine et à la curiosité orgueilleuse, fut bientôt obligée de se renfermer dans le secret de ces *mystères* ainsi nommés, parce qu'ils n'étaient connus que des initiés.

Lamothe, il est vrai, finit par dire que, malgré ces *préjugés, la poésie n'a rien de mauvais que l'abus qu'on en peut faire.* Cela est juste; mais qui se serait attendu à cette conclusion, après qu'il a exposé ces *préjugés* comme des vérités positives dont on serait

(1) Ces dieux n'étaient autres que des démons. *Omnes dii gentium dæmonia. ps.* Mais il n'y a que les chrétiens qui soient instruits de cette vérité, dont les preuves ne se trouvent que dans les livres sacrés.

Digitized by Google

convaincu? On peut présumer tout au moins que l'auteur, qui finit par les contredire, a commencé par s'y prêter très-volontiers, et que ce n'est que par réflexion qu'il a cru devoir en avouer la fausseté, quoiqu'il ne fut peut-être pas fâché qu'ils eussent pu faire sur le lecteur une impression toute différente, et que l'animadversion de ces anciens philosophes contre la poésie considérée moralement, autorisât ses anathêmes contre elles, quand il la considérerait sous les rapports de l'art.

« Les beautés les plus fréquentes des poètes » consistent en des images vives et détaillées, au » lieu que les raisonnemens (1) y sont rares » et presque toujours superficiels. » Il semble que cet homme ait pris à tâche de restreindre toujours les avantages de la poésie, ne fut-ce qu'à force de réticence, et c'est une des espèces du mensonge. A ces *images vives et détaillées*, ne pouvait-il au moins ajouter les grands sentimens, les grandes pensées, le pathétique de tout genre? Et n'oubliez pas que les sentimens et les pensées ont ici quelque chose de plus que dans l'éloquence, grace à l'harmonie qui les grave dans la mémoire. Qu'est-ce encore que cet air de reproche au moins indirect sur les raisonnemens qui sont *rares en poésie?* Il le faut bien; est-ce là leur place? ne serait-il pas plaisant d'observer que

(1) C'est une petite incorrection: *y*, qui est ici une particule relative, ne peut se rapporter aux personnes. Il fallait dire *chez eux*. Je ne fais cette observation, que parce que l'auteur académicien écrit purement.

Digitized by Google

les figures de style sont rares en mathématiques? C'est qu'elles y seraient aussi déplacées que les raisonnemens en poésie. Quant à ce qu'ils *sont presque toujours superficiels*, cela aussi n'a pas grand sens : sans doute, s'il s'agit de matières abstraites, Lamothe a raison, et Lucréce, l'un des mauvais raisonneurs qui aient existé, lui en aurait fourni la preuve et l'exemple. Mais aussi ce n'est pas quand Lucrèce raisonne qu'il est poète; il ne l'est pas plus alors que philosophe : c'est quand il peint, et c'est son unique mérite. Au contraire, on ferait voir fort aisément à Lamothe, s'il avait un peu plus étudié les poètes, qu'ils ne sont rien moins que *superficiels*, d'abord, dans l'espèce de raisonnement qui leur convient, la logique des passions, qui doit être celle de leurs personnages passionnés; ensuite (et c'est ici quelque chose de plus), dans les discours mêmes des personnages qui doivent être raisonnables. Voyez les discours d'Ulisse et d'Ajax, députés vers Achille dans le 9^e^. livre de l'Iliade (pour me borner à l'Epopée), et dites-nous si le poète Rousseau a tort d'appeler cela *une raison sublime*. Elle est tout aussi juste que dans l'éloquence la plus sage, et de plus, elle est animée d'une force de mouvemens qui est propre à la poésie. Que serait-ce, si j'alléguais les belles scènes de raisonnement qu'on admire dans Corneille, dans Racine, dans Voltaire, et qui pourtant ne sont pas froides, tant elles sont bien placées en situation? En vérité, cet oubli, volontaire ou non, de tant de considérations importantes qui s'offrent d'elles-mêmes dans un

Digitized by Google

examen de bonne-foi, ne saurait s'expliquer que par ce malheureux esprit de système qui est une véritable cataracte sur les yeux de la raison, en sorte qu'on ne voit plus qu'à travers d'épais nuages, ce que les autres hommes voient comme le jour à midi.

Lamothe soutient que la poésie n'a d'autre but que de plaire; et s'il eût dit que c'est son principal objet, je serais entièrement de son avis. Quand il a été question de la tragédie et de l'épopée chez les anciens, j'ai regardé comme une illusion le dessein purement moral attribué à ces compositions poétiques, d'après des passages d'Aristote et d'Horace, qui n'avaient pas été bien entendus. Quant au premier, j'ai adopté l'explication de l'abbé Batteux, qui me paraît extrêmement plausible; quant au second, lorsqu'il nous dit qu'Homère nous apprend mieux que Crantor et Chrysippe ce qui est bien et ce qui est mal, cela ne veut pas dire que tel soit primitivement l'objet que le poète s'est proposé; mais que telles sont les instructions qui résultent des faits qu'il décrit. Le résumé que donne ensuite Horace de l'Iliade et de l'Odyssée, et les inductions qu'il en tire, font assez voir que c'est là toute sa pensée; et c'est aussi ce qui est vrai. La profession du poète n'est point, en effet, celle du philosophe, de chercher uniquement la vérité; mais on ne peut nier que chez les anciens, comme chez les modernes, la tragédie et l'épopée n'offrent en général un fond de moralité qui résulte naturellement des exemples qu'elles mettent sous nos yeux; qu'elles ne soient faites pour rendre le crime odieux et la vertu aimable; et cela est si vrai, que l'effet contraire

Digitized by Google

serait une faute capitale contre les règles de l'art ; et c'est ce que Lamothe aurait dû observer. Il se contente de dire que pour lui il ne veut employer son art que *pour* (1) *mettre en jour la vérité et la vertu.* D'autres l'avaient fait avant lui, et il pouvait citer *Phèdre* et *Athalie.*

Après ces premières injustices de Lamothe envers la poésie, venons à ses autres erreurs, et voyons-les d'abord très-curieusement commentées dans son éloge prononcé après sa mort par son ami Fontenelle à l'Académie française, et qui est fait tout entier pour justifier les ouvrages de Lamothe par ses paradoxes, et ses paradoxes par ses ouvrages. Cette discussion nous donnera une première idée des procédés qu'il crut devoir suivre dans le plan de ses odes, qui vont bientôt nous occuper, des reproches qu'elles essuyèrent de la part des gens de goût, dont l'avis fut bientôt celui du public ; et avant d'en venir à l'examen particulier, vous concevrez d'avance, par la fausseté de sa doctrine, la mauvaise fortune de sa poésie.

Fontenelle qui plaidait la cause de Lamothe, comme Lamothe avait souvent plaidé celle de Fontenelle, combat dans son discours académique les censeurs de son ami ; et voici comment il s'y prend. « M de Lamothe n'était pas poëte, » ont dit quelques-uns, et mille échos l'ont ré» pété. Ce n'était point un enthousiasme invo» lontaire qui le saisît, une *fureur divine* qui

(1) Cette phrase était alors reçue dans le style noble. On dirait aujourd'hui : *mettre au grand jour, mettre dans tout son jour.*

Digitized by Google

» l'agitât; c'était seulement une volonté de faire » des vers; volonté qu'il exécutait, parce qu'il » avait beaucoup d'esprit. »

Le principal reproche fait à Lamothe par les connaisseurs et par le public, paraît d'abord ici assez fidèlement exposé : *Il n'est pas poète.* C'est ce qu'on avait dit assez généralement; et l'on sentait en effet qu'il ne faisait des vers qu'à force d'esprit. Cela est clair; aussi n'est-ce point du tout à cela que Fontenelle va répondre : ce n'est pas pour rien qu'il s'est servi de ces mots figurés, de ces métaphores purement poétiques, *fureur divine* (expression qui ne peut passer que dans une ode), *enthousiasme* (1) *involontaire*, (épithète de même nature, et que personne ne prend à la lettre, puisque personne n'ignore que celui qui fait une ode ou une tragédie, quelqu'enthousiasme qu'il y mette, a commencé par vouloir la faire.)

Il n'y aurait qu'à prendre ainsi à la rigueur ce que disait Voltaire : *Qu'on faisait une tragédie malgré soi;* et, au lieu d'entendre qu'un drame, une fois conçu dans l'imagination, tourmente le poëte jusqu'à ce qu'il l'ait exécuté, on en fera un énergumène possédé du besoin d'écrire,

(1) Mot purement grec, qui signifie *inspiration divine.* Il vient du mot grec *enthéous*, qui signifie *qui cum deo, vel in deo est.* Il se disait proprement de l'espèce d'obsession intérieure, de la *fureur divine* que l'on attribuait aux prêtres, aux prêtresses, aux sybilles qui rendaient des oracles. Les anciens ne l'ont guères employé que dans ce sens; les modernes l'ont ridiculement prodigué dans le sens métaphorique; il est devenu, comme le mot *chaleur*, le refrain des plus froids écrivains.

Digitized by Google

comme un enragé du besoin de mordre. Rien ne serait plus absurde; et vous allez voir pourtant que les raisonnemens de Fontenelle en faveur de Lamothe, n'ont pas d'autre fondement que cette interprétation si puérilement littérale; vous l'allez voir se jettant tout de suite dans des généralités étrangères à la chose, trouver le moyen d'être au bout de vingt lignes à une distance où on le perd de vue avec la question.

S'il eut voulu procéder franchement, il aurait d'abord pris son parti sur le fait, il l'aurait nié ou avoué. Est-il vrai que Lamothe ne soit pas né poète? Est-il vrai qu'il n'ait fait des vers que d'après la volonté d'en faire, et non pas d'après cette impulsion naturelle qui est la vocation du poète? Est-il vrai que cette vocation ne soit nulle part prouvée chez lui par ses ouvrages en vers, et que généralement on n'y apperçoive que ce degré d'esprit qui suffit pour n'en faire guères que de mauvais ou de médiocres dans les genres supérieurs, et pour être quelquefois agréable dans les genres subordonnés? Voilà comme on pose une question, quand on est de bonne-foi; voilà sur quoi il fallait d'abord dire oui ou non, et la preuve devait résulter du caractère de ses ouvrages confrontés avec les principes et les modèles de l'art. Mais cette route qui est celle de la vérité, n'est point du tout celle que prend Fontenelle, qui, sans vouloir heurter de front l'opinion publique, et n'osant pas la contredire par une dénégation formelle, ne songe qu'à nous faire prendre le change, et à nous faire oublier d'où il est parti.

Ecoutez son apologie qui suit immédiate-

Digitized by Google

ment les reproches que vous venez d'entendre; il la tourne d'abord en exclamation, comme s'il allait révéler des vérités méconnues. « Quoi! » ce qu'il y aura de plus estimable en nous, » sera donc ce qui dépendra le moins de » nous, ce qui agira le plus en nous sans » nous-mêmes, ce qui aura le plus de confor- » mité avec l'instinct des animaux! (sommes- » nous déjà assez loin? voyons jusqu'où l'on » nous ménera) car cet *enthousiasme* et cette » *fureur* bien expliqués se réduiront à de vé- » ritables instincts. » (C'est ce qu'ils seront, étant sophistiquement dénaturés par Fonte- nelle, et ils seront toute autre chose expliqués comme ils doivent l'être: la preuve va suivre, et je garantis l'évidence.) « Les abeilles font un » ouvrage bien entendu à la vérité, mais ad- » mirable seulement en ce qu'elles le font sans » l'avoir médité et sans le connaître: est-ce là » le modèle que nous devons nous proposer, » et serons-nous d'autant plus parfaits que » nous en approcherons d'avantage? Vous ne le » croyez pas, messieurs ». (c'est à l'académie qu'il parle, mais ce n'était qu'aux petites mai- sons qu'il eût pu trouver des gens capables *de croire* les extravagances qu'il lui plaît de supposer, et que jamais personne au monde n'avait imaginées.) « Vous savez qu'il faut du » talent naturel pour tout, (oh! oui, et c'est aussi tout ce qu'on a jamais dit) « qu'il faut de » l'enthousiasme pour la poésie, mais qu'il faut » en même-tems une raison qui préside à tout » l'ouvrage. » (Et qui donc a jamais dit qu'il fallait avoir perdu la raison pour avoir de l'enthousiasme poétique?) « Une raison assez

Digitized by Google

» éclairée pour savoir jusqu'où elle doit lâcher » la main à l'enthousiasme, et assez ferme pour » le retenir quand il va s'emporter. » Ajoutez donc, trop loin et hors de saison; car d'ailleurs l'emportement peut souvent être très-bien placé en poésie, et sans choquer la raison. « Voilà ce qui rend un grand poète si » rare : il se forme de deux *contraires* heu- » reusement unis dans un certain point, non » pas tout-à-fait indivisible, mais assez juste. (Voilà de la géométrie pour rendre la chose plus claire.) « Il reste un petit espace libre où » la différence des goûts aura quelque jeu; on » peut desirer un peu plus ou un peu moins, » mais ceux qui n'ont pas formé le dessein de » chicaner le mérite, et qui veulent juger sai- » nement, n'insistent guères sur ce plus ou » moins qu'ils désireraient, ne fut-ce qu'à cause » de l'impossibilité de l'expliquer. »

Si quelque chose est *impossible à expliquer*, c'est, sans contredit, cet insignifiant verbiage, si ce n'est que tout s'explique par le dessein formé de parler sans rien dire, ce qui, pour de certaines gens, vaut toujours mieux que de ne pas parler du tout. Je crois que Fontenelle, avec toute sa philosophie, aurait été un peu embarrassé, si quelqu'un, après tout son fatras déclamatoire, lui eût dit : Il s'agissait de savoir si Lamothe était poète ou non; après tant de paroles perdues, voudriez-vous nous dire enfin ce que vous en pensez? Vous n'avez pas encore dit un seul mot qui aille au fait, qui réponde aux allégations proposées. Vous moquez-vous de nous, de prendre à la lettre des hyperboles métaphoriques, que jamais qui que ce soit, avant vous, ne s'est avisé

Digitized by Google

d'appliquer sérieusement? Comment un homme qui se respecte, et qui respecte l'assemblée où il parle, se permet-il d'abuser des mots, au point de réduire en quatre lignes tous les poètes à *l'instinct des animaux*? Et ne prétendez pas que c'est ce que vous réfutez : non, c'est qu'il vous plaît d'imaginer ; et quand vos adversaires vous opposent des raisons et des faits, leur prêter des extravagances, c'est vouloir les insulter pour vous dispenser de leur répondre. Vous n'avez cherché qu'à nous écarter de la question, parce que vous vous y sentiez pressé : il valait mieux y rester, puisque vous l'aviez posée vous-même, eussiez-vous dû n'en sortir qu'en démentant le public et le bon goût, pour soutenir votre opinion et votre ami : vous n'auriez du moins débité que des erreurs littéraires, et vous avez commis des fautes bien plus graves, des erreurs de philosophie qu'on est obligé de relever dans un philosophe tel que vous. Où avez-vous donc pris, s'il vous plaît, que les dons du génie soient *d'autant moins estimables* dans l'homme qu'il n'a pu les devoir à lui-même? C'est le principe contenu implicitement dans toute votre argumentation, et il contredit le suffrage et la justice des hommes et des siècles ; il contredit la raison. De tout ce qu'il y a dans l'homme de bon et de meilleur, que peut-on citer qui ne lui ait pas été donné, et qui pour cela perde de son prix dans l'estime générale? Eh ! qui ne sait, au contraire, que plus les talens de tout genre paraissent décidément naturels, plus ils sont prisés de tout tems et par tout? Plus un homme paraît éminemment doué pour le genre qu'il a choisi, plus aussi son rang est éminent ;

Digitized by Google

quelquefois même il est unique, témoin Lafontaine, au lieu que tous les efforts possibles pour faire ce qu'on n'est point appellé à faire, n'aboutissent jamais qu'à fort peu d'estime, et souvent même au mépris. Ce sont là des faits : il n'est pas permis de les oublier, ni excusable de les méconnaître,

Mais s'ensuit-il de-là qu'il en soit du génie de l'homme comme de *l'instinct de animaux* ? C'est une conséquence de matérialiste, et Fontenelle était bien loin de l'être; mais il est encore ici sophiste. Il n'ignorait pas que la seule conséquence juste de ce rapprochement qu'il avait fait fort mal à-propos, c'est que la même puissance a tout donné aux animaux comme à l'homme, et pourtant il veut mettre la *raison* au dessus du *talent*, comme nous appartenant davantage, quoiqu'en effet l'un ne soit pas plus à nous que l'autre. La différence essentielle entre l'esprit de l'homme et l'instinct animal, différence que Fontenelle n'a rappelée qu'à contresens pour sa cause, et qu'il est toujours bon d'éclaircir, c'est que les opérations de l'instinct sont toujours uniformes, parce qu'elles sont nécessitées, et celles de l'esprit humain toujours variées, parce qu'elles sont libres. Les oiseaux d'aujourd'hui construisent leurs nids, le castor bâtit sa maison, le ver-à-soie fait sa coque, et l'abeille son miel et sa cire, précisément comme aux premiers jours de la création et comme aux derniers jours du monde, distances rassemblées en un point dans la volonté créatrice, au lieu que l'intelligence humaine, toujours mobile et variable comme les moyens qu'elle emploie et comme les passions qui la meuvent,

Digitized by Google

offre de siècle en siècle un spectacle toujours nouveau, où le désordre du tems rentre dans l'ordre éternel.

J'espère que malgré l'exemple de Fontenelle, personne ne prendra jamais à la lettre l'ingénieuse dénomination de *fablier*, donnée par une femme à notre bon Lafontaine; que personne ne s'écriera : où est le mérite de porter des fables comme un figuier porte des figues ? On ne mettra pas dans la même classe le *fablier* et le figuier; où si l'on poussait jusques-là le badinage, on répondrait que le figuier produit sans le savoir et sans le vouloir; que le *fablier* fait tout par sa volonté, et ne fait rien sans travail. Il a donc un mérite à lui, et c'est en tout genre le seul qui soit à l'homme. Mais ce mérite sera-t-il moindre dans le poète qui aura su dérober les apparences de ce travail, et plus grand dans celui qui montre tous ses efforts ? Ce seul énoncé qui nous ramène à la question particulière, la résoud sur-le-champ contre Fontenelle. Qui ne voit au premier coup-d'œil qu'ici toute la différence est de la force à la faiblesse ? Qui peut ignorer ou nier ce principe reçu en poésie comme dans tous les arts d'imitation, que la perfection de l'art consiste à n'en faire ressortir que les effets et le charme, et à en dérober les moyens et les efforts ? Citons tout de suite un exemple des deux cas opposés : les exemples sont toujours plus sensibles que les préceptes. Ecoutons deux lyriques qui moralisent en vers : le premier combat la cupidité.

Oui, c'est toi, monstre détestable,
Superbe tyran des humains,

Digitized by Google

Qui seul, du bonheur véritable
A l'homme as fermé les chemins.
Pour appaiser sa soif ardente,
La terre en trésors abondante,
Fesait germer l'or sous ses pas:
Il brûle d'un feu sans remède;
Moins riche de ce qu'il possède,
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

ROUSSEAU.

Fort bien, voilà un homme qui me parle une langue que j'entends avec grand plaisir; car quoiqu'elle soit belle, riche, harmonieuse, animée, il ne me semble pas qu'elle lui ait rien coûté; cela coule de source. Voici l'autre, qui veut me prouver combien les vertus humaines sont souvent fausses.

Quelquefois au feu qui la charme
Résiste une jeune beauté,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.
Hélas! cette contrainte extrême
La prive du vice qu'elle aime,
Pour fuir la honte qu'elle hait;
Sa sévérité n'est que faste,
Et l'honneur de passer pour chaste
La résoud à l'être en effet.

LAMOTHE.

Après avoir respiré un moment de la fatigue que l'on éprouve à prononcer de pareils vers, la première idée qui me frappe est celle de tout ce qu'il a fallu de peines pour venir à bout de les faire. On ne pourrait en débiter une centaine de cette espèce, sans courir le risque

Digitized by Google

d'une attaque d'asthme. Quel choix étrange de mots, de constructions et de rimes, quel rude assemblage de sons, qui semblent cherchés pour affliger l'oreille ! *contre elle-même elle s'arme, cette contrainte extrême, prive du vice, honte quelle hait, faste et chaste, et l'honneur de passer qui résoud à l'être.* Eh malheureux ! vous a-t-on mis à la torture pour vous arracher ces vers-là ? certes, on y est du moins quand on les entend. Mais ne conviendrez-vous pas que cela est bien pensé, très-ingénieux et très-vrai. — Oui, je m'en apperçois par réflexion, et je ne fais que vous plaindre et vous blâmer davantage de gâter toutes ces bonnes choses-là en les faisant entrer à grands coups de marteau dans les entraves de vos mesures rimées. Ce n'est pas le moyen qu'elles entrent dans mon oreille, et c'est par-là que vous devez d'abord vous emparer de moi, puisque vous parlez en vers. Tout au contraire, si vous récitez, je m'enfuis, car vous me faites mal, et si je vous lis, je laisse-là le livre, et je me dis pourquoi cet honnête homme qui a de l'esprit et du sens, ne nous a-t-il pas mis tout cela en prose ? Que n'a-t-il fait des *réflexions morales* à la suite des *essais* de Nicole ? Cette idée se présente si naturellement à la lecture des odes de Lamothe, d'ordinaire très-bien pensées, que Rousseau en fit le mot d'une excellente épigramme, qui est devenue l'arrêt de la postérité.

Le vieux Ronsard ayant pris ses bésicles
Pour faire fête au Parnasse assemblé,
Lisait tout haut ses odes par articles,
Dont le public vient d'être régalé.

Digitized by Google

Ouais qu'est ceci, dit tout-à-l'heure Horace,
En s'adressant au maître du Parnasse,
Ces odes-là frisent bien le Perraut;
Lors Apollon, bâillant à bouche close,
Messieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut,
C'est que l'auteur les devait faire en prose.

ROUSSEAU.

c'est la parfaite vérité, mais combien elle devint plus plaisante, quand Lamothe, quelques années après, prit au mot Rousseau lui-même, qui avait cru badiner, et mit en thèse que toutes les richesses de la poésie lyrique pouvaient se réunir dans une ode en prose tout comme dans une ode en vers, et en fit l'essai non pas sur les siennes pourtant, qui se seraient trouvées tout aussi pauvres de poésie d'une façon que de l'autre, mais sur une ode de Lafaye, qu'il chargea de lieux communs les plus usés! Qu'on se figure la joie de Rousseau quand il apprit cette nouvelle incartade, et combien il se divertit, dans ses lettres, de se voir devenu, graces aux fantaisies de Lamothe, très-sérieusement prophète, quand il n'avait cru être que plaisant. (*La fin au numéro prochain.*)

SPECTACLES.

THÉATRE LOUVOIS.

Le Mari Ambitieux, comédie en 5 actes et en vers.

Ce théâtre est le seul où il soit impossible de juger une pièce à la première représentation. Les applaudissemens y sont toujours si nombreux, si prolongés, qu'on desire que l'ouvrage les mérite, et surtout

Digitized by Google

tout qu'il finisse, afin d'échapper à un bruit vraiment étourdissant. Par un singulier contraste, on ne rencontre, en sortant, que des gens qui condamnent la pièce avec si peu de ménagement, qu'on serait tenté de croire que les applaudissemens étaient promis d'avance, et que les amis eux-mêmes ne critiquent si haut que dans la crainte d'être rangés parmi les applaudisseurs de convention.

Cléon a déjà occupé un emploi, dans lequel il s'est fait remarquer par ses talens. Il va à Bordeaux où il épouse la fille d'un riche négociant; mais son esprit ne peut descendre aux calculs du commerce. Il revient à Paris avec sa femme, et desirant se distinguer de nouveau, il prend une maison splendide, un équipage; en un mot, il risque de se ruiner dans l'espoir incertain d'obtenir une nouvelle place. Ce calcul est dans le caractère d'un ambitieux, et l'emploi qu'il a occupé autrefois justifie ses prétentions. L'auteur a donc bien établi le caractère de son principal personnage; il a eu tort seulement de laisser un grand vague sur la place desirée par *Cléon*: en général, elle paraît trop subalterne pour un homme qui prend un train aussi magnifique, et dont la femme est couverte de diamans.

Cette place dépend du ministre *Dulis*, honnête homme, dit-on, et libertin tout-à-la-fois; ce que l'auteur a oublié de prouver. Madame *Cléon* sait que *Dulis* l'aime elle s'en alarme beaucoup trop tôt, en parle à son père qui arrive de Bordeaux, en parle même à son mari, qui l'assure qu'il se serait fort bien passé d'une pareille confidence, et l'engage à bien accueillir le ministre dont il attend la visite. Madame *Cléon* ne peut se résoudre à avoir cette complaisance pour son mari, et lorsque *Dulis* vient chez elle, elle le fuit; ce qui est d'autant plus extraordinaire qu'elle est censée le recevoir dans un salon où il y a beaucoup de monde; mais dans toute la pièce, elle paraît beaucoup plus craindre les propos de société que l'homme qui veut la séduire; calcul très-faux. Une

Digitized by Google

femme jeune, belle, riche, qui court les plaisirs, peut rester sage, mais ne peut éviter que l'on parle d'elle.

Le père de madame *Cléon* engage sa fille à cajoler le ministre, dans l'espoir que l'ambition de son gendre fera place à la jalousie. En effet, lorsque *Dulis* revient, madame *Cléon* s'échappe avec lui pour venir causer tête-à-tête, et quoique la conversation soit très-froide, l'action est hardie pour une femme qui craint les propos. *Cléon* arrive; ce tête-à-tête le chagrine; le ministre, qui s'en apperçoit, lui apprend que probablement il lui donnera la place à laquelle il aspire, et *Cléon* ne le remercie seulement pas. Il n'est plus ambitieux, il n'est que jaloux; le même homme, qui trouvait une heure avant que sa femme était bégueule, croit alors qu'elle est plus que coquette. Ce changement n'est pas hors de nature; un mari peut exiger de sa femme une démarche qui lui déplaît si elle la fait d'elle-même; il veut bien se servir d'elle, et ne veut pas en être servi plus qu'il ne le desire; mais il est contre nature qu'un ambitieux s'alarme si fort pour une simple conversation. Le combat entre l'ambition et la jalousie produit une situation comique, parce que plus *Cléon* se montre jaloux, plus sa femme et son beau-père lui parlent de la place qu'il va obtenir; en lui répétant à-peu-près ce qu'il disait lui-même quelques scènes avant, ils le tourmentent sans qu'il puisse se plaindre.

Une conversation ne suffit pas à un ministre amoureux. *Dulis* envoie à *Cléon* un travail qui doit l'occuper toute la nuit, et fait adresser à sa femme une invitation de bal qu'elle ne peut guères refuser. En effet, elle va au bal, mais accompagnée par son père, et tel jaloux que soit devenu un mari ambitieux, on ne conçoit pas l'inquiétude qu'il montre pendant l'absence de son épouse. Cette inquiétude est telle, qu'il envoie au bal savoir ce qui s'y passe. On revient lui apprendre que son épouse n'y est pas, et que le ministre n'y a paru qu'un instant; alors il porte ses soupçons aussi loin que possible. Le beau-père

Digitized by Google

arrive dans ce moment. Ce beau-père avait déjà fait au ministre une scène qu'aucun homme ne supporte, surtout quand il a légèrement tort, et qu'il peut opposer dignité de sa place à l'insolence d'un provincial. A l'aspect du beau-père, *Cléon* demande ce qu'est devenu sa femme; le beau-père répond qu'elle n'a pas quitté son appartement, et on la voit paraître dans un joli négligé du soir. Mais, dit *Cléon*, au malin vieillard, qu'avez-vous donc été faire au bal? — Prêcher le ministre. — Et quel résultat a produit votre sermon? — C'est ce que le ministre lui-même vous apprendra.

Dulis entre; d'un air de componction, il dit à *Cléon* que pour faire taire les propos, il a disposé de la place qu'il lui destinait, et qu'il lui en donne une à Bordeaux, afin qu'emmenant sa femme, il ôte aux ministres le desir et l'occasion de pêcher. Moi, j'ai bien peur que la place donnée à Bordeaux n'excite au contraire les mauvaises langues, et je crois qu'il fallait prendre la place à Paris, ou n'en point accepter du tout. Dans le fond de l'ame, c'est assez l'avis de *Cléon* qui, pour dernier vers, dit en soupirant :

Sans ma femme pourtant, j'aurais eu cette place.

Vers qui justifie l'ambition du mari, et condamne la bégueulerie de l'épouse. Il est certain que si elle avait su se taire, *Cléon*, par son seul talent, aurait obtenu le poste qu'il desirait, et cette pièce pourrait s'appeler aussi bien *la sotte femme*, que *le mari ambitieux*.

Le grand défaut de cet ouvrage tient à ce que l'auteur a mis un ministre sur la scène, chose qu'on ne devrait jamais se permettre, parce qu'il n'y a pas plus de quatre ou cinq ministres dans un Etat, et que la comédie n'a droit de s'emparer que des caractères assez nombreux pour qu'on ne puisse faire aucune application. Pour les éviter, l'auteur a fait un ministre qui ne ressemble à aucun homme; il est à-la-fois séducteur, honnête, libertin, sentimental, juste et injuste. Il prétend

Digitized by Google

séparer sa conduite privée de ses affaires ministérielles, et il confie un travail de bureau à *Cléon* pour l'éloigner toute une nuit de sa femme ; il emploie un de ses valets à intriguer, et lui refuse une place subalterne pour un de ses cousins, parce que ce cousin est intrigant ; il veut avoir de la dignité, et se laisse sermoner comme un enfant ; on assure qu'il est libertin, et il ne parle pas même avec ce degré de chaleur qui annonce le desir ; en un mot, c'est un caractère hors de nature, et delà tous les défauts de la pièce. Si l'auteur avait osé faire son ministre vraiment séducteur, madame *Cléon* ne serait plus une bégueule, parce qu'on la verrait pressée entre la crainte d'un éclat, et le besoin de chercher un réfuge près de son époux ; elle serait plus intéressante, parce qu'elle aurait plus d'activité ; elle ne troublerait l'ambition de *Cléon* que pour conserver l'honneur, au lieu de déranger des projets fort raisonnables, uniquement pour éviter des propos ; enfin l'ambitieux serait comique, parce que jusqu'à l'explication donnée par sa femme, il prendrait pour lui les visites de *Dulis*, au lieu qu'il n'est jamais comique, puisqu'il n'a point de fausses prétentions. Comme la conduite du ministre peut seule nouer et dénouer la pièce, on sent que la pièce est faible de toute la faiblesse de la conduite du ministre. On devine les intentions de l'auteur, on reconnaît un plan bien tracé, des combinaisons vraiment théâtrales, mais les grands effets sont manqués, ce qui tient, je le répète, à l'impossibilité de mettre sur la scène un caractère dont le public serait forcé de chercher le modèle entre quatre ou cinq hommes. L'auteur a sacrifié sa pièce à la crainte de paraître faire une satyre, rien n'est plus raisonnable ; mais la gêne qu'il a dû éprouver pour mettre *Dulis* en scène, devait l'avertir du danger de l'essayer.

La versification de cette pièce est faible, et la manière dont la plupart des acteurs de ce théâtre débitent

Digitized by Google

les vers, ne les embellit pas. L'auteur a été demandé, non par curiosité, car tout le monde savait que cette nouvelle production est de M. *Picard*. On l'avait applaudi dans la première pièce et dans sa propre pièce; on voulait l'applaudir comme auteur; cela ne m'étonne pas. Ce qui me paraît extraordinaire, c'est la manière un peu dure avec laquelle les applaudisseurs jugent, dans les corridors, l'homme qu'ils viennent de porter aux nues..... dans la salle.

ANNONCES.

Des Arbres fruitiers pyramidaux, vulgairement appelés *Quenouilles*, avec la manière d'élever, sous cette forme, tous les arbres à fruits, provenant de pépins et de noyaux, pour en faire un objet d'utilité et d'agrément, avec figures; par *Etienne Calvel*, ci-devant membre de plusieurs académies, sociétés littéraires et d'agriculture.

Prix, 1 fr. 50 cent., et 2 fr. franc de port dans tous les départemens. Chez *Meurant*, libraire pour l'agriculture, rue des Vieux-Augustins, n°. 24, et chez l'auteur, rue Mâcon, près celle de Saint-André-des-Arcs, n°. 11.

Faerni cremonensis fabulæ centum, notis illustratæ, necnon, partim interjectâ versibus interpretatione gallicâ accommodatæ ad usum lycæorum. Recentissima editio pontifici maximo dicata. Editore J. S. J.-F. *Boinvilliers*, ex instituto gallico, è societate academicâ scientiarum, etc.

Faerne est un poète d'une latinité pure et correct; ses fables parurent avant celles de Phèdre, et furent offertes à Pie IV, qui faisait grand cas de l'auteur. On avait presqu'oublié cet ouvrage, et la dernière édition qui en parut est pleine de fautes grossières. Le citoyen *Boinvilliers*, de l'Institut national, à qui l'on doit plusieurs excellens ouvrages d'instruction publique, vient de faire réimprimer ces fables, dont il a corrigé le texte, et qu'il a accompagnées d'une version interlinéaire et de notes grammaticales. Paris, chez *Hocquart*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 120; *Pougens*, quai Voltaire, n°. 10. Prix, 1 fr. 20 cent. relié.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Sur l'empire et la République Germanique.

L'Allemagne offre, depuis des siècles, le double aspect d'un grand Empire et d'une vaste république fédérative. La paix de Westphalie tendait à fortifier ce qu'il y avait de républicain dans sa constitution, en diminuant l'autorité et l'influence du chef. Le plan présenté aujourd'hui par les puissances médiatrices a certainement la même tendance....; mais, dès ces premiers mots, je me rappelle que l'Allemagne est peu, ou du moins imparfaitement connue parmi nous. Les qualifications de *tudesque* et de *gothique*, si souvent prodiguées à sa constitution et quelquefois à ses usages, en rendent l'étude presque dégoûtante pour des hommes qui se croient très-polis, et qui sont sûrement très-légers. Cependant l'Allemagne occupe un peu, dans ce moment, quiconque met du prix à connaître l'histoire de son tems. La position géographique de ce vaste et beau pays, la part qu'il a eue à tous les grands mouvemens politiques, le parti qu'en a tiré une maison très-puissante et encore plus ambitieuse, tant de souvenirs, qui se lient avec ceux de nos annales, appellent notre attention sur les affaires qui se traitent en ce moment à Ratisbonne. On sait qu'elles doivent donner, en quelque sorte, une nouvelle face à l'Empire, qu'elles doivent au moins modifier l'existence de plusieurs de ses membres, altérer leurs relations entr'eux, et changer soit leur influence individuelle, soit celle du corps entier sur le repos ou la grandeur de ses voisins, et sur la situation générale de l'Europe. Dans un tel

Digitized by Google

état de choses, il est intéressant de porter ses regards sur ce que fut l'Allemagne, et sur ce qu'elle est, afin d'être prêt à bien saisir ce qu'elle va être; mais avant d'offrir à nos lecteurs des notions et des considérations générales, dont la plupart tiennent au passé, contentons ce qu'il y a de plus pressant dans leur curiosité, en revenant sur la déclaration (1) des puissances médiatrices, et en disant un mot des petites agitations causées par cette grande et solennelle démarche.

Si l'on avait pu révoquer en doute la nécessité de l'intervention des deux puissances médiatrices, il n'eût fallu, pour la démontrer, que la multitude de demandes et de prétentions qui se sont aussitôt élevées autour de leur ouvrage, qui se croisent, qui se heurtent, et qui ne peuvent être conciliées que par une autorité irrésistible, comme celle qu'offre l'union de la France et de la Russie.

Les lettres de Ratisbonne disent que cette ville est encombrée de demandeurs, de plaignans, de réclamans, poussés les uns par le besoin, les autres par l'avidité; qu'il n'y a pas de prince, pas de ville qui n'y ait ses envoyés, et qui n'y produise des mémoires; que les sécularisés même y affluent, et qu'en passant au milieu d'eux, on se croirait quelquefois parmi les ombres, si tous ces morts ne demandaient un peu de vie.

Il était facile de prévoir que leurs dépouilles seraient, pour leurs voisins, un objet de convoitise, et comme c'est de leurs voisins que se forme l'Empire, il était tout simple, si on l'abandonnait à lui-même, ou que les que-

(1) Nous avons déjà donné quelques pages sur cette déclaration dans le n°. 61.

Digitized by Google

relles sur le partage fussent interminables; ou que les aigles partageassent comme le lion.

En supposant que la députation de l'Empire eût sérieusement essayé de vaincre les difficultés dont elle se serait trouvé entourée, on aurait vu bien certainement d'un côté la Bohême avec le grand-maître de l'ordre teutonique; de l'autre, Brandebourg, Bavière et Hesse-Cassel. Mais qui aurait décidé Wurtemberg entre les considérations opposées auxquelles il eût été livré ? Qui aurait décidé Mayence, dont l'existence eût été si incertaine ? Qui aurait décidé la Saxe, dont le système habituel est de se prononcer le moins et le plus tard possible ? Qui aurait hâté la marche de ces huit députés arrêtés à chaque pas par de nouvelles difficultés ? Qui leur eût allégé le fardeau de la responsabilité, à laquelle ils se seraient cru soumis envers leurs commettans, s'ils n'eussent pas agi avec toute la lenteur qui caractérise la diète ? Et jusqu'où n'eût pas traîné cette lenteur dans des mouvemens si pénibles ?

Le terme de deux mois, fixé par la France et la Russie, ce tems qui suffirait, je pense, à nous autres Français pour faire des traités avec toutes les puissances de l'Europe, doit avoir paru à Ratisbonne un terme prodigieusement court, pour un arrangement en quelque sorte domestique; et auquel on devait se préparer depuis vingt mois, si ce n'est même depuis quatre ans, depuis le congrès de Rastadt. Mais l'intérêt est en tout pays un puissant ressort d'accélération, et l'on peut en juger par la promptitude avec laquelle les réclamations ont fondu de toutes parts sur la députation germanique. On devait s'attendre à leur multiplicité. Elles

Digitized by Google

naissent en foule d'un seul mot de la déclaration des puissances médiatrices, mot cependant bien nécessaire : *le complément des indemnités.*

A l'exception de quelques princes évidemment favorisés dans le plan d'indemnisation, quel est celui qui ne prétend pas avoir quelque droit à ce *complément* ? Parmi ceux-là même, dont l'indemnité est incontestablement supérieure à leur perte, on en cite, et ce ne sont pas des princes sans fortune, on en cite, dis-je, qui sans pudeur sollicitent encore telle ou telle part des dépouilles de leurs co-états. Leur avidité s'est enflammée à la vue de l'aggrandissement accordé au margrave de Bade, et sans peser les excellens motifs indiqués par le ministre des relations extérieures, s'ils ont apperçu quelque arrondissement proposable, quelque nouvelle combinaison à leur profit, quelque ville encore libre à mettre sous leur joug, ils se sont empressés de les demander comme on demande justice. Les biens médiats du clergé ont surtout fourni matière aux desirs, aux calculs, aux prétentions des princes lésés, et ce ne doit pas être une des moindres difficultés de la négociation, que de descendre dans les infinis détails qui résultent de ces innombrables demandes, et de satisfaire ou de résister à propos.

A quel nombre et à quelle chaleur ne se fussent pas portées les réclamations dont les négociateurs sont assiégés, si les sécularisations n'eussent été que partielles ! Quelles jalousies alors, quel combat entre les évêques, les abbés, les chapitres, les couvents ! Et comment, au milieu de tous ces réclamans qui tous auraient eu également tort et également raison, comment aurait-on pu trouver, je ne dis pas quelque

Digitized by Google

principe de justice, mais même quelque règle de convenance ?

Il n'a pu s'établir une pareille lutte entre les villes impériales adjugées à des princes lésés, et celles qui conservent leurs constitutions libres. Le nombre de celles-ci est trop restreint, et la faveur est trop bien appliquée, pour que la plupart des autres puissent y avoir le même intérêt, s'y croire les mêmes titres, et sur-tout essayer des réclamations avec quelque espoir de succès. Aussi paraissent-elles s'être presque toutes résignées à leur sort. Parmi celles qui restent libres, il en est chez qui le maintien de cette existence attestera la modération des puissances environnantes, ou la haute protection des puissances médiatrices. Telle est, par exemple, la ville de Nuremberg, desirée et, comme on le sait, plus d'une fois menacée par la Prusse. Lorsque l'on considère sa position au milieu des margraviats, dont elle rehausserait la valeur et l'importance, il est difficile de ne pas la regarder comme destinée à passer tôt ou tard sous la domination de leur maître. S'il était permis d'employer à ce sujet une expression triviale, on dirait qu'elle est réservée comme une *poire pour la soif*... de l'aigle prussienne.

L'Autriche, qui n'a pas vu sans un vif déplaisir l'attitude impérieuse de la France et de la Russie, doit se délecter dans toutes ces réclamations qui semblent faites pour entraver la marche de leurs ministres et l'exécution de ce qu'elle appelle leurs *conseils*. (1) Les réclamations favorisent la politique dilatoire qu'elle emploie au défaut d'une résistance ouverte ; et en les protégeant, elle se donnerait presque l'air de

(1) Bohême, dans un de ses vôtes, a opiné pour que la déclaration fût regardée comme un *conseil*.

Digitized by Google

défendre l'Empire, si l'on pouvait oublier comment elle le livra dans les conditions secrètes de Campo-Formio, et ensuite dans le traité de Lunéville. Personne ne doute, en Allemagne, qu'en la laissant avancer jusqu'à l'Iser, on ne lui eût fait sacrifier les intérêts de tous les réclamans.

L'Empire sait bien que, lorsqu'elle joue le rôle de protectrice à l'égard de certains états, elle ne fait, au vrai, que marchander pour elle, pour le grand-duc, pour le duc de Modène, pour tout ce qui fait corps avec elle. L'Empire sait aussi que dans ses évaluations de Saltzbourg et des autres indemnités du grand-duc, elle omet l'accroissement de revenus dont elle a la certitude, ce qu'elle gagne à ce changement de position, et tous les autres avantages qui entrent, sinon dans des calculs de finances, au moins dans ceux de la statistique. L'Empire, d'ailleurs, ne peut prendre un vif intérêt à ces princes italiens dont l'Autriche a mis l'existence à sa charge, et qui, après avoir été ses vassaux, deviennent ses spoliateurs. Les Allemands sentent bien que le Brisgaw n'est qu'une triste indemnité des Etats de Modène; mais ils sont et doivent être fort indifférens aux pertes d'une maison qui va s'éteindre; maison illustre, mais qui ne fut jamais une puissance, et dont la singulière destinée a été de se voir dépouillée par l'Eglise elle-même (1) dans le tems où le clergé s'enrichissait, et d'être dépouillée encore lorsque le clergé est appauvri.

Des singularités plus frappantes pour l'Allemagne doivent résulter de l'exécution du plan présenté par la France et la Russie. Deux Etats catholiques ont possédé plus de biens ecclésiastiques que n'en acquit aucun Etat protestant lors

(1) On sait que Clément VIII enleva à César d'Est le duché de Ferrare.

Digitized by Google

de la réforme. Ils échangent leurs biens patrimoniaux contre les domaines de l'Eglise. — Le collège électoral où les catholiques avaient la majorité, va se trouver soumis à une grande majorité de protestans; et si la différence de religion était encore ce qu'elle était au milieu du dix-septième siècle, il faudrait prendre aujourd'hui pour les catholiques les mêmes précautions qui furent prises pour les réformés dans le traité de Westphalie. » — Le midi de l'Allemagne, qui, sauf la Bavière, était entièrement dévoué à l'Autriche, s'en trouve aujourd'hui séparé, autant du moins qu'elle peut être en opposition avec nous; car les quatre électeurs du midi se trouvent les obligés de la France. Bade et Wurtemberg lui doivent la couronne électorale; la Bavière lui doit l'accroissement et la concentration de ses forces; l'électeur archi-chancelier lui est redevable de son existence. Ainsi, tandis que l'amitié de la Prusse lui donne le nord de l'Allemagne, elle s'assure le midi par sa protection; et la Russie s'attache l'empire germanique par les mêmes liens. Faut-il s'étonner que l'Autriche éprouve du mal-aise entre ces deux puissances, et montre quelque répugnance à leurs projets? Faudrait-il même être surpris, lorsqu'elle voit en quelque sorte l'empire lui échapper, qu'elle redoublât d'efforts à Pétersbourg pour diviser deux puissances dont l'union est si funeste pour son ambition.

Mais on peut se reposer sur le caractère de l'empereur Alexandre, qui déjà a quelquefois dirigé contre les vues de l'Autriche des agens Russes plus disposés à les servir qu'à les contrarier. Dans le plan qu'il a offert, de concert avec le premier consul, il a vu pour l'Allemagne des moyens de restauration, pour l'Europe entière la ga-

Digitized by Google

rantie d'une longue paix ; et l'on sait qu'à une modération très-heureuse pour la prospérité de son empire, il joint cette noble ambition qui fait rechercher la gloire de protéger le repos des autres peuples.

Près de la ville où ses vues et celles du premier consul doivent être incessamment accomplies, à l'ouest de Ratisbonne, entre la droite de la Nab et la gauche du Danube etc., s'élève un rocher qui commande leur confluent et domine la petite plaine au bout de laquelle se trouvent la ville et l'embouchure de la Regen (1). Ce rocher, remarquable par sa situation, l'est aussi par les souvenirs qui s'y attachent. Pendant la guerre de trente ans, il fut deux fois l'emplacement d'une batterie suédoise, et il en porte encore le nom. Le voyageur qui le visite voudrait pouvoir y reconnaître les traces de quelques-uns des héros qu'anima le génie de Gustave-Adolphe. S'il est Français, il y cherche les vestiges de l'illustre Guébriant qui y commandait nos troupes, pendant que Bannier commandait les Suédois. Mais il se rappelle avec douleur que là-même, sur la terre qu'il parcourt de ses regards, quelques divisions entre ces deux généraux (2) rendirent leurs armes malheureuses, et contribuèrent à prolonger une guerre qui ne fut terminée que sept ans après. Bientôt le voyageur français qui visitera cette contrée pourra se distraire de ces souvenirs, par l'idée qu'à côté du même sol l'union de la France et de la Russie

(1) Ratisbonne, en latin *Reginapolis*, en allemand *Regensburg*, prend son nom originaire de la *Regen*, petite rivière qui se jette sous ses murs dans le Danube.

(2) Elles étaient dues aux hauteurs de Bannier envers Guébriant.

Digitized by Google

a consolidé la paix la plus bienfaisante, après la guerre la plus désastreuse.

(*Cet article sera continué dans les prochains numéros.*)

EXTÉRIEUR. *Ratisbonne, le 12 octobre.*

Extrait du nouveau plan d'indemnisation.

Les réparations et arrangemens sont ultérieurement et définitivement modifiés de la manière qui suit :

I^er^. *A l'Archiduc grand-duc*, pour la Toscane et dépendances :

« L'archevêché de Salzbourg, les évêchés de Trente et de Brixen, la prévôté de Berchtolsgaden, la partie de l'évêché de Passau, située au-delà de l'Iltz et de l'Inn du côté de l'Autriche, à l'exception néanmoins d'Innstadt et d'Ilztadt, avec un rayon de 500 toises à prendre à l'extrémité desdits faubourgs; enfin les chapitres, abbayes et couvens situés dans les diocèses sus-mentionnés. Mühldorff, et la partie du comté de Neubourg à la gauche de l'Inn, seront réunies au duché de Bavière avec toute supériorité territoriale. L'équivalent du revenu de Mühldorff et de celui de la supériorité territoriale de Neubourg, seront pris sur ceux de Freisengen, enclavés dans le territoire autrichien. Le Brisgaw et l'Ortenau formeront l'indemnité du ci-devant duc de Modène, pour le Modenois, appartenances et dépendances. »

II. *A l'électeur palatin de Bavière*, pour le palatinat du Rhin, les duchés de Deux-Ponts, Simmern et Juliers, les principautés de Lautern et Veldenz, le marquisat de Berg-op-Zoom, la seigneurie de Ravenstein, et autres seigneuries situées dans la Belgique et en Alsace; l'évêché de Wurtzbourg, sous les réserves ci-après, ceux de Bamberg, Eichstadt, Freisingen, Augsbourg, et celui de Passau, (sauf la part ci-dessus de l'archiduc grand-duc), avec la ville et les faubourgs et leurs dépendances quelconques en-deçà de l'Inn et de l'Ilz, et de plus un rayon de 500 toises à prendre de leur extrémité; plus, la prévôté de Kempten, les abbayes de Waldsassen, Eberach, Saint-Ulrich, Irsée, Wengen, Sofflingen, Elchingen, Ulsberg, Rockenbourg, Wet-

Digitized by Google

tenhausen, Ottobeuren et Kaisersheim, à la réserve néanmoins de tous droits, propriétés et revenus ecclésiastiques, situés dans la ville et banlieue d'Augsbourg; enfin, les villes impériales de Rothenbourg, Weissenbourg, Windsheim, Schweinfurt, Gochsheim, Sennfeld, Alchausen, Kempten, Kaufseuren, Memmingen, Dunkelspuhl, Nordlingen, Ulm, Bopfingen, Buchlord, Waugen, Leutkirch, Ravensbourg et Alschausen, avec leurs territoires.

III. *Au roi de Prusse*, électeur de Brandebourg, pour le duché de Gueldres et la partie de celui de Clèves, situés à la rive gauche du Rhin, la principauté de Mors, les enclaves de Sevenaër, Huissen et Malbourg, et les péages du Rhin et de la Meuse : les évêchés de Hildesheim et de Paderborn, le territoire d'Erfurt avec Hutergleichen et tous les droits de propriétés mayençaises en Thuringe, l'Eichsfeld et la partie mayençaise de Trefort; plus, les abbayes de Herforden, Quedlinbourg, Elten, Essen, Werden et Cappenberg, et les villes impériales de Mulhausen, Nordhausen et Goslar; enfin la ville de Munster, avec la partie de l'évêché de ce nom, située sur et à la droite d'une ligne tirée sous Olphen, passant par Seperad, Kakespeck, Heddingschel, Ghischink, Huttein, Hulschofend, Nannhold, Nienborg, Uttenbrock, Grimmel, Schoënfled et Greven, se prolongeant en suivant le cours de l'Ems, jusqu'au confluent de l'Hoopsteras dans le comté de Lingen.

(Les restes de l'évêché de Munster sont partagés entre les ducs d'Oldembourg, d'Aremberg, de Looz, le prince de Ligne, etc.)

IV. *Au roi d'Angleterre*, électeur de Brunswick-Lunebourg, pour ses prétentions au comté de Sayn-Altenkirchen, Hildesheim, Corvey et Hœchster, et ses droits et propriétés dans les villes de Hambourg et de Bremen et dans le territoire de cette dernière, tel qu'il sera déterminé ci-après, comme aussi pour la cession du bailliage de Wildeshausen : l'évêché d'Oseabruck. Au duc de Brunswick-Wolfenbuttel, les abbayes de Grandersheim et de Helmstadt, à charge d'une rente perpétuelle de 2,000 florins envers la fondation de la princesse Amélie à Dessau.

V. *Au margrave de Baden*, pour sa part au comté de Sponheim, et ses terres et ses seigneuries dans le Luxembourg, l'Alsace, etc.; l'évêché de Constance, les

Digitized by Google

restes des évêchés de Spire, Bâle et Strasbourg, les bailliages palatins de Ladenbourg, Bretten et Heidelberg, avec les villes de Heidelberg et Manheim; plus, la seigneurie de Lahr, aux conditions convenues entre ledit margrave, le prince de Nassau-Usingen et les autres intéressés; plus, les bailliages hessois de Lichtenau et de Wildstadt; plus, les abbayes de Schwarzach, Frauenalb, Allerheiligen, Lictenthal, Gengenbach, Ettenheim, Munster, Petershausen, Reichenau, Oeuingen, la prévôté et le chapitre d'Odenheim et l'abbaye de Salmannsweiler, à la réserve d'Ostrach et annexés ci-après; les villes impériales d'Offenbourg, Zell-Hammersbach, Gengenbach, Ueberlingen, Biberach, Pfullendorf et Wimpfen; enfin, les droits et possessions tant médiats qu'immédiats dépendans des établissemens publics et corporations de la rive gauche du Rhin, au sud du Necker.

L'électeur de Mayence s'appellera dorénavant électeur d'Aschaffenbourg, et sera indemnisé de la manière suivante : 1°. En qualité d'archevêque, outre son diocèse d'Erfurt, sa jurisdiction ecclésiastique comprendra l'Eichsfeld, les restes des électorats de Cologne et de Trèves, situés sur la rive droite du Rhin, et le territoire depuis Salzbourg jusqu'aux frontières de l'Autriche; S. A. prendra le titre de primat d'Allemagne; 2°. en qualité d'électeur, cette dignité aura toutes les possessions du grand chapitre de Mayence sur les deux rives du Mein, et un baillage de Wurtzbourg, situé dans le *Sinngrund*; 3°. en qualité de prince-évêque, l'évêché et la ville de Ratisbonne, avec tous les chapitres et couvens et toutes leurs possessions situées en Bavière, en Bohême et en Autriche, avec leurs droits de séance et voix délibérative à la diète et dans les assemblées des cercles; 4°. en qualité de comte d'Empire, la ville impériale de Wetzlar, avec son territoire, convertie en comté; 5°. tous les fiefs relevans de l'électorat de Mayence, dans et hors de son territoire, releveront également de l'électorat d'Aschaffenbourg; 6°. le chapitre de Mayence sera indemnisé.

(Les paragraphes qui suivent règlent les indemnités d'un grand nombre d'autres princes et états particuliers. La jouissance des biens assignés en indemnités est fixée au 1er. décembre prochain pour tous les princes indemnisés.)

Digitized by Google

(N°. LXX). 8 Brumaire an 11.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE

POÉSIE.

LE JARDIN POTAGER.

Fragment d'un poëme en 3 chants, intitulé : Le Printemps d'un Proscrit.

. . . . . .

O toi qui m'as reçu, simple et douce retraite,
Tu n'obtiendras jamais l'encens d'un grand poète;
Ton jardin est modeste, et son enclos heureux
N'inspire point l'orgueil d'un vers présomptueux;
Toujours sourd à la voix des brillantes Nayades,
L'écho n'y redit point le vain bruit des cascades;
On n'y voit point ces rocs, ouvrage du ciseau,
Ni ces vieux monumens, faits dans un goût nouveau,
Ni ces ponts traversant un fleuve où l'œil à peine
Découvre un filet d'eau qui se perd dans la plaine;
D'un temple on n'y voit point les orgueilleux débris,
Ni ces pompeux ormeaux en voûtes arrondis,
Ni ces plants étrangers, ces arbres sans patrie,
Que l'Europe à grands frais a conquis sur l'Asie;
Plus riche et moins brillant, j'y vois l'abricotier
De ses fruits jaunissants couvrir l'humble espalier;
La framboise pourprée et la rouge groseille,
La pêche au frais duvet, à la couleur vermeille,

Digitized by Google

La prune diaprée y brillent tour-à-tour
Des couleurs de l'aurore et de l'azur du jour.
A l'ombre du cassis chargé d'un fruit d'ébéne,
La fraise laisse voir sa rougeur incertaine;
Plus loin le cérisier montre aux yeux éblouis
Ses fruits murs, suspendus en grouppes de rubis,
Tandis que près de là, parmi l'herbe touffue,
Le fertile arbre-nain se dérobe à la vue;
Semblable à ce mortel bienfaisant et discret,
Dont le nom n'est connu que par le bien qu'il fait,
Modeste favori de Pomone et de Flore,
On voit déjà ses fruits, quand on le cherche encore.
Là, s'élève au milieu de sa nombreuse cour
La reine des vergers, l'honneur de ce séjour,
Brillante des couleurs et des feux du bel âge,
Des filles du hameau vive et fidelle image;
Ici l'api vermeille et ses nombreuses sœurs
Montrent en rougissant leurs grouppes séducteurs;
Et plus loin l'arbre où pend la poire succulente
Incline en se jouant sa tête triomphante,
Pour inviter la main et fixer les regards.

Tout autour j'apperçois, sur vingt couches épars,
La pâle chicorée et la verte laitue,
La citrouille au flanc large, à la feuille étendue,
L'artichaut qui dans l'air lève un front couronné,
Et le chou plus modeste au Pinde dédaigné;
Le melon qui mûrit sous son abri de verre,
Et la patate, espoir du peuple en sa misère,
L'oseille au verd foncé, le cardon épineux,
Et l'oignon que le Nil mit au rang de ses dieux.
Objet toujours nouveau d'une utile culture
Ce sol sans luxe vain, mais non pas sans parure,
Au doux trésor des fruits mêle l'éclat des fleurs.
Là croît l'œillet si fier de ses mille couleurs,
Là naissent au hasard le muguet, la jonquille,
Et des roses de mai la brillante famille,

Digitized by Google

Le riche bouton d'or et l'odorant jasmin,
Le lys, tout éclatant des feux purs du matin,
Le tournesol, géant de l'empire de Flore,
Et le tendre souci, qu'un or pâle colore.
Souci simple et modeste, à la cour de Cypris,
En vain sur toi la rose obtient toujours le prix;
Ta fleur moins célébrée a pour moi plus de charmes,
L'aurore te forma de ses plus douces larmes;
Dédaignant des cités les jardins fastueux
Tu te plais dans les champs; ami des malheureux
Tu portes dans les cœurs la douce rêverie,
Ton éclat plaît toujours à la mélancolie,
Et le sage Indien, pleurant sur un cercueil,
De tes fraîches couleurs peint ses habits de deuil.
. . . . . .

MICHAUD.

ENIGME.

Il semble que mon origine
Remonte à celle de Noë,
Puisque j'entrai dans l'arche où je fus conservé;
L'on me trouverait bien en Chine;
Mais pourquoi t'envoyer en pays étranger,
Lecteur, lorsque j'existe en France?
De moi tu vas sans doute mal juger.
Apprends donc que je suis encor dans l'innocence,
Quoique je serve avec indifférence
A la débauche, au vice, à la méchanceté;
Me livrant à l'intempérance,
Jamais à la sobriété.
Chacun, il est vrai, me possède,
Et chacun doublement a besoin de mon aide.
A Cythère on me voit tenir le premier rang,
Et figurer parmi les grâces.
J'occupe encor bien d'autres places:
J'en pourrais citer plus de cent.

Digitized by Google

Vénus me porte à sa ceinture,
Et de son fils je compose l'armure.
J'annonce le courage, et préside aux combats :
Quoique banni du temple de mémoire,
Que de noms fameux dans l'histoire,
Las ! sans moi n'existeraient pas !
De moi l'on parle avec prudence ;
Mais si je suis hors de raison,
Ou que je paraisse en démence,
Le français me met en chanson.

PONS..... de Reims.

LOGOGRIPHE.

Savez-vous ce que c'est que des ames sans corps ?
Consultez mes cinq pieds, mes chers messieurs et dames ;
Retranchez le premier, et sans beaucoup d'efforts,
Vous trouverez aussi des corps qui n'ont pas d'ames.

Par le même.

CHARADE.

Au sortir d'un banquet la fougueuse jeunesse
Trouve un nouveau plaisir à prendre mon premier.
Dans un cercle d'amis, auprès de mon dernier,
L'un parle de combats, l'autre de sa maîtresse ;
En peignant nos travers, mon entier, tour-à-tour,
Rend hommage aux vertus, à l'esprit, à l'amour.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade, insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *chemin*.

Le mot du Logogriphe est *fleuve*, où l'on trouve *fève*, *feu*, *éve*.

Le mot de la Charade est *château*.

Digitized by Google

FRAGMENT DE LITTERATURE

Par M. de la HARPE

Des paradoxes de Fontenelle, Lamothe et Trublet, etc.

TROISIÈME EXTRAIT.

Ce n'est donc que pour nous détourner de la vraie théorie des arts, que Fontenelle nous égarait dans ses raisonnemens philosophiques qui, eussent-ils été aussi solides qu'ils sont erronés, n'auraient encore rien prouvé pour Lamothe; car on ne prouve point métaphysiquement qu'un homme est poète ou ne l'est point, que des vers sont bons ou mauvais. N'oublions jamais que les analyses métaphysiques ont leur place exclusivement à la tête des méthodes générales des arts, comme nous le voyons dans Aristote et dans ceux des anciens et des modernes qui l'ont suivi. Mais comment et pourquoi y sont-elles bien placées? Est-ce parce que sans elles les arts n'auraient été ni inventés, ni perfectionnés? Le contraire est une vérité de fait, et la première que j'ai cru devoir établir au commencement de mon ouvrage. La philosophie n'a été et ne pouvait être pour rien dans l'invention de ces arts, ni même dans leur perfectionnement, puisque tous les chefs-d'œuvres, tous les modèles avaient paru avant qu'il existât une poétique ou une rhétorique connue. C'est le génie qui a produit seul, long-tems avant que la philosophie eut spéculé. Il est vrai qu'elle spécula fort bien dans une tête comme celle

Digitized by Google

d'Aristote, et cependant, quelque soit son mérite, que personne peut-être, dans un tems et dans un monde où il était presqu'oublié, n'a fait valoir plus volontiers que moi, tout ce mérite n'a eu d'autre utilité que de généraliser la théorie de l'art sans échauffer le talent de l'artiste, et de joindre l'autorité du raisonnement à celui de l'exemple. C'est quelque chose sans doute, mais il n'y a en effet que le génie et le goût réunis qui puissent à-la-fois, dans ces sortes de matières, éclairer l'esprit et enflammer l'imagination, et Homère et Sophocle auraient pu dire à cet Aristote lui-même : Tu as fort bien raisonné, parce que nous avions fort bien inventé; tu as rendu un très-bon compte de ce que nous t'avions appris. Nous avons su faire notre épopée et notre tragédie sans ta poétique; mais sans notre épopée et notre tragédie, tu n'aurais sûrement pas fait ta poétique, et les hommes de talent, nos successeurs, en apprendront encore cent fois plus dans nos ouvrages que dans les tiens.

En effet, si l'on peut citer en loi les définitions méthodiques d'Aristote sur la structure d'un poëme ou d'un drame, attestées avant et après lui par l'expérience, est-ce lui qui nous a fait sentir le charme des poésies grecques et latines ? Qui jamais a pu apprécier les vers d'Homère ou de Virgile d'après une règle d'Aristote, à plus forte raison ceux des modernes ? C'est l'ame, l'oreille, le goût, la présence et la comparaison des modèles qu'on a dans la mémoire et dans le cœur; c'est tout cela réuni qui sert à juger la poésie, et qui peut fonder un jugement que bientôt, malgré les controverses de l'esprit de parti, le

Digitized by Google

tems et l'opinion générale confirment sans retour. Malheur à tout écrivain qu'on ne peut défendre comme poète qu'à titre de philosophe. C'est absolument la même chose que quand on dit à propos de la figure d'une femme *qu'elle a de l'esprit*, et l'on sait ce qu'un homme (1), qui en a montré beaucoup, disait à ce propos d'une jeune personne dont il faisait l'éloge : *A-t-elle de l'esprit*, lui demanda-t-on ? -- Comme une rose.

Fontenelle, revenant au langage vulgaire, avoue qu'il faut du talent naturel pour tout, et il ajoute, *qu'il faut de l'enthousiasme pour la poésie*. Sans doute, pour la grande poésie sur-tout, pour celle des premiers genres, l'épique, le tragique, le lyrique, qui ne sauraient s'en passer. Il en faut beaucoup moins, fort peu même pour les genres inférieurs, l'épitre, la satyre, l'églogue, la fable, et pourtant il y faut toujours le degré de verve poétique qu'elles comportent, parce que, dans aucun de ces genres, on ne soutient le langage en vers que par une certaine chaleur interne qui se répand dans la composition, et doit la vivifier d'un bout à l'autre. C'est cette verve qui anime les poésies de Boileau, qu'on a si ridiculement qualifié d'écrivain *froid*, parce qu'il n'avait pas la *sensibilité* qu'exigent les poésies passionnées. Quelle déraison ! Aussi est-elle encore des philosophes de nos jours; on les retrouve par-tout les mêmes. Fontenelle, sans nous dire ce qu'il pense de Lamothe, par rapport à cet enthousiasme reconnu nécessaire, se hâte d'ajouter comme s'il était pressé de sortir de-là, *qu'il faut en même tems une raison qui*

(1) M. de Boufflers.

Digitized by Google

préside à tout l'ouvrage. Belle découverte ! Depuis Aristote jusqu'à Horace, et depuis Horace jusqu'à Boileau, on n'a cessé de prêcher cette doctrine, et ce même Boileau, sans se piquer aucunement de philosophie, recommande par-tout la raison.

Aimez donc la raison, que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

Mais remarquez bien que cela ne signifie point du tout qu'elle suffit pour donner *du lustre et du prix* aux ouvrages. L'Art poétique tout entier démentirait cette interprétation absurde. Il est clair que l'auteur veut dire que la raison *seule*, en dirigeant toutes les parties de la composition, peut leur assurer leur valeur et leur effet, parce que, sans elle, l'imagination ne produirait rien que d'irrégulier et de vicieux : tant d'exemples l'ont prouvé !

Fontenelle enfin conclut, et pour cette fois avec vérité (quoique sans aucune conséquence pour ce dont il s'agit), que *c'est-là ce qui rend un grand poète si rare ;* et tout le monde avouera que cet accord de l'imagination qui produit, et de la raison qui conduit, est le privilège du grand talent. Mais il semble que Fontenelle ne puisse pas répéter une vérité connue, sans l'obscurcir par quelque chose de faux. Il a tort de former *le grand poète de deux contraires :* l'enthousiasme poétique et le bon sens ne sont point *deux contraires ;* ce sont deux attributs de différente espèce qui s'allient parfaitement, mais dans celui-là seul, qui est assez heureusement né pour les réunir ; et cette réunion est

Digitized by Google

même tellement indispensable, que sans elle il n'y a point de vrai talent.

» Je sais, dit Fontenelle, ce qui a le plus nui » à M. de Lamothe : il prenait souvent ses idées » dans des sources assez éloignées de celles de » l'Hippocrêne.» (Eh bien! il avait tort; il fallait savoir les en rapprocher.) « En un mot (car je » ne veux rien dissimuler), il les prenait dans » la métaphysique même et dans la philoso- » phie. » Eh bien, Pope et Voltaire, peu de tems après, ont traité en vers des sujets de philosophie et de métaphysique. Voltaire est même allé jusqu'à la physique, et Racine le fils aussi, tous deux en très-beaux vers; et le poëme de la *Religion* est aussi estimé en France que l'essai *sur l'Homme en Angleterre*. C'est que Pope, Voltaire et le jeune Racine, ont approprié leur philosophie aux lois de la poésie; c'est qu'ils ont écrit en poètes : c'est la condition *sine quâ non*.

Lamothe qui, quoiqu'en dise Fontenelle, n'a jamais traité que la morale, l'a traitée en métaphysicien beaucoup plus qu'en poète : il avait moins à faire, et a beaucoup moins réussi. A qui la faute? A lui seul, et non pas à la philosophie, comme nous le verrons bientôt. » Quantité de » gens ne se trouvaient plus en pays de connais- » sance, parce qu'ils ne voyaient plus *Flore et* » *les Zéphirs, Mars et Minerve*, et tous les » autres agréables et faciles riens de la poésie » ordinaire. Un poète si peu frivole, si fort de » choses, ne pouvait pas être un poète; accusa- » tion plus injurieuse à la poésie qu'à lui. »

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux,
(*Iphigénie.*)

Digitized by Google

pourrait - on dire à Fontenelle : Si votre ami n'a pas paru assez poète, ce n'est point parce qu'il n'était pas assez *frivole*, c'est parce qu'il était trop sec, trop dur et trop froid. *Flore et les Zéphirs*, *Mars et Minerve* n'y sont pour rien; tout cela était déjà vieilli depuis long-tems, et n'était permis au talent que sous la condition de le rajeûnir.

En bonne foi, est-ce cette mythologie usée qui fait le mérite des belles odes de Rousseau? Ce n'est pourtant pas que la fable n'offre à la poésie, comme vous semblez le prétendre, que des *riens agréables et faciles;* de tout tems les poètes ont su et sauront encore y puiser des beautés réelles. Voyez dans l'*Ode à Malherbe* les strophes sur l'Envie figurée par le serpent Python : n'est-ce pas un des beaux morceaux de notre poésie lyrique? Si ce sont-là des *riens si faciles*, nous dirons à Lamothe : que ne faisiez-vous de *ces riens-là*? Ce qui est très-facile, en effet, c'est de les mépriser, faute de savoir en faire, c'est de rejetter avec dédain les plus belles fictions d'Homère, faute de savoir les traduire ou les imiter; et c'est aussi cette vérité palpable qui fait tout le sel de cette jolie épigramme de Rousseau.

Léger de queue, et de ruses chargé,
Maître Renard se proposait pour règle.
Léger d'étude, et d'orgueil engorgé,
Maître Houdard se croit un petit aigle.
Oyez le bien, vous toucherez au doigt
Que l'Iliade est un conte plus froid
Que Cendrillon, Peau d'Ane ou Barbe-Bleue;
Maître Houdard, peut-être on vous croirait;
Mais par malheur, vous n'avez point de queue.

Digitized by Google

Et Fontenelle en avait encore moins que Lamothe. C'est lui qui, le premier, imagina cet éloge philosophique des vers de Lamothe, qui étaient *forts de choses;* et Voltaire l'encadra fort à propos dans le *Temple du Goût* qui parut dans le même tems.

Parmi les flots de la foule empressée,
De ce parvis obstinément chassée,
Tout doucement venait Lamothe Houdard,
Lequel disait d'un ton de papelard :
« Ouvrez, messieurs, c'est mon *OEdipe* en prose;
Mes vers sont durs, d'accord, mais *forts de chose.*
De grace ouvrez, je veux à Despréaux
Contre les vers dire avec goût deux mots.

Nous savons bien qu'Horace a réprouvé

Des vers pauvres de sens et des riens cadencés.

mais il ne s'ensuit pas que les *choses* suffisent en vers; et l'on ne saurait trop en rappeller cette raison décisive, que c'est un art de faire des vers. Ce n'en est pas un de bien penser; il ne faut que du sens et de l'esprit; mais si vous voulez penser en vers, commencez par savoir en faire. Cet art n'est point *frivole* en lui-même; il ne le devient que suivant les objets auxquels on l'applique; et sur-tout il ne saurait l'être aux yeux de l'homme qui s'y exerce. C'est une contradiction ridicule dans un poète, de regarder comme *frivole* ce qui est son premier devoir, l'obligation de bien manier le vers, qui est l'instrument de son art.

Mais Fontenelle va nous révéler enfin le vrai secret de toute cette doctrine sophistique, et ce qu'il disait en 1732 est pour nous, au bout de soixante ans, infiniment plus curieux qu'il ne

Digitized by Google

pourrait se l'imaginer. « Il s'est répandu depuis » un tems un esprit philosophique presque » tout nouveau » (Oh ! ce n'est rien encore; il est devenu depuis autrement *nouveau*, et si *nouveau*, qu'il le paraîtra jusqu'à la fin des tems.) « Une lumière qui n'avait guère éclairé nos an- » cêtres. » Quelle lumière donc ! Fontenelle aurait-il pu nous dire bien précisément ce que c'était ? S'il entend celle des sciences, les 16e et 17e siècles lui offraient une foule de savans philosophes, dont le nom seul rappelle toutes les grandes découvertes qui ont fait la *lumière* et l'honneur des sciences, et que le 18e, soit à l'époque où parlait Fontenelle, soit même à la nôtre, est assurément bien loin d'égaler. S'il entend que l'esprit philosophique se répandait alors sur tous les objets qui semblaient jusques-là y être fort étrangers, il ne s'agissait plus que de savoir s'ils étaient de nature à ce que cet esprit *philosophique* pût y entrer et y dominer, et la négative eût été très-fondée, au moins dans le cas dont il s'agit, puisqu'il fait un mérite à Lamothe d'avoir été *vivement frappé de cette lumière et d'avoir saisi avidement cet esprit*, tandis que l'opinion publique, à l'instant même où parlait Fontenelle, avait déjà prononcé ce qui a été confirmé depuis sans contradiction, que la source de toutes ces hérésies littéraires qui avaient fait tant de tort aux ouvrages et à la réputation de Lamothe, était cette même philosophie mal entendue et mal appliquée, dont il avait voulu faire la nouvelle théorie des arts d'imagination. Il y a long-tems que ce n'est plus un problème, et si je m'y arrête ici, c'est qu'un des objets essentiels de ce

Digitized by Google

Cours est de laisser des résumés fidèles de toutes les sortes d'erreurs dont le régne passager a troublé la république des lettres, et de les discuter de manière que du moins elles ne puissent plus renaître, sans que l'antidote soit entre les mains de tout le monde.

« M. de Lamothe a bien su cueillir les fleurs » du Parnasse. » Oh ! oui, à l'opéra ; et c'est quelque chose encore que cette moisson après celle de Quinault, et à-peu-près toute la gloire poétique de Lamothe. « Mais il y a cueilli aussi, ou plutôt il y a fait naître des fruits qui ont plus de substance que ceux du Parnasse n'en ont communément ». Quelle substance ? Ce ne saurait être autre chose que la philosophie de ses odes ; car apparemment on ne prétendait pas qu'il y eût plus de *substance*, c'est-à-dire plus de sens et d'instruction dans ses tragédies que dans celles de Corneille et de Racine, ni dans ses fables que dans celles de Lafontaine ; et puisqu'il ne s'agit que de ses odes, on peut répondre que si ce sont là les *fruits substantiels qu'il a fait naître sur le Parnasse* ils n'y ont pas pris racine ; que si *des fruits substantiels* sont en même-tems insipides ou acerbes (1), ils sont de fort peu d'usage, si ce n'est comme remèdes, et que jamais les fleurs

(1) C'est dans cette seule acception que le mot latin est devenu français, un vin *acerbe*, un fruit *acerbe*, pour dire un vin, un fruit d'un goût sûr et âpre. Il faut espérer que l'usage fort étrange qu'on en a fait dans la langue révolutionnaire n'étendra pas les acceptions de ce mot ; mais on n'oubliera jamais les *formes acerbes de Joseph Lebon.*

Digitized by Google

et les fruits du Parnasse n'ont passé pour des plantes médicinales.

« Il a mis beaucoup de raison dans ses ou» vrages ; j'en conviens. » Cette formule d'aveu est une petite ruse qui a l'air de supposer le reproche ; mais la ruse est démentie par la bonne-foi. La raison n'est déplacée nulle part, mais elle doit être différemment habillée dans les écrits, selon le genre et l'à-propos. Or Lamothe a-t-il su lui donner la parure et la mesure qui lui conviennent en poésie ? C'est ce que Fontenelle ose enfin affirmer en ces termes : « Mais il n'y a pas moins de *feu*, *d'élévation*, d'agrément que ceux qui ont le plus brillé par l'*avantage d'avoir mis dans les leurs moins de raison*. » Toujours des suppositions fausses, preuve évidente de la crainte que l'on a de se montrer en présence de la vérité. Jamais personne n'a tiré *avantage* du manque de *raison* ; jamais personne n'a *brillé* par le défaut de *raison* ; et cela est si vrai que tous les bons juges suivis par le public, ont reproché à Rousseau lui-même d'avoir presque toujours manqué de raison et d'esprit dans ses épîtres et dans ses allégories. Ils auraient voulu aussi qu'il eût mis plus de sentiment dans ses odes, qui, hors ce point, ne laissent presque rien à desirer. C'est lui qui a du *feu* et de *l'élévation*, comme un poète lyrique en doit avoir : Lamothe en est absolument dépourvu, ainsi que de nombre et d'harmonie. Il ne manquait plus qu'à le louer aussi par ce dernier endroit, et si Fontenelle ne l'a pas risqué, c'est que probablement il a cru plus hasardeux de démentir l'oreille que le goût du public. *L'agrément* est la seule qualification qu'on puisse pas-

Digitized by Google

ser dans cet éloge dont l'amitié même et les convenances académiques ne sont pas une excuse suffisante. Il y a, en effet, beaucoup d'agrément dans les opéras de Lamothe, et nous avons vu comment et pourquoi son talent pouvait aller jusques-là. Nous en trouverons aussi dans ses stances anacréontiques, et dans un petit nombre de ses fables. Mais quand on vient de lire ses deux volumes d'odes (car il faut une impression renouvellée et récente pour se mieux assurer de son propre jugement), on ne souffre pas sans impatience, je l'avoue, d'entendre parler du *feu* d'un écrivain qui n'en a pas une étincelle, et l'on ne peut s'empêcher de dire que pour trouver du *feu* dans un versificateur aussi froid que Lamothe, il faut être aussi froid que Fontenelle. On sait qu'il ne voulait s'échauffer sur rien, et cette disposition devait le rendre très-content des poésies de son ami qui le servait à souhait, mais qui par cela même ne pouvait être au gré de ceux qui ne font pas autant de cas que Fontenelle de l'apathie philosophique.

Il n'est pas plus judicieux, quand il veut faire de Lamothe un homme à part, en lui attribuant une sorte d'universalité dont il était bien éloigné. Tout ce morceau est encore établi sur un sophisme qu'il importe d'autant plus d'éclaircir, qu'à travers des généralités mensongères, il tend à des conséquences plus sérieuses que l'auteur lui-même ne l'imaginait. » Dans les grands » hommes, dans ceux sur-tout qui en méritent » uniquement le titre par des talens, on voit » briller vivement ce qu'ils sont; mais on sent » aussi, et le plus souvent sans beaucoup de » recherches, ce qu'ils ne pourraient pas être.

Digitized by Google

» Les dons les plus éclatans de la nature ne » sont guères plus marqués en eux que ce qu'elle » leur a refusé. » Eh bien ! qu'importe ? *Quid ad rem ?* Si l'on voit *briller vivement en eux* ce qu'ils sont, c'est déjà une preuve qu'ils sont quelque chose. *On sent ce qu'ils ne pourraient pas être :* tant mieux encore ; c'est une preuve qu'ils ont été exclusivement doués par la nature, et par conséquent ils n'en sont que mieux ce que la nature veut qu'ils soient. Où est donc le mal ? tout le monde y gagne, eux, leurs ouvrages et nous. Quand je lis les fables de Lafontaine et les comédies de Molière, me vient-il en pensée de chercher si ces hommes-là auraient pu faire l'Enéïde ou Phèdre, ou les Harangues de Cicéron, ou la Logique d'Aristote, ou l'*Esprit des Lois* ? en conscience je n'en crois rien ; mais à moins qu'ils n'eussent essayé quelque chose de semblable, je croirais fort indifférent, et même fort déplacé, de m'en inquiéter. Plaisante question, en effet, de savoir si celui qui excelle dans ce qu'il a fait, aurait réussi dans ce qu'il n'a jamais songé à faire ! Comment des hypothèses, si vides de sens peuvent-elles s'appeller de la philosophie ? elles ne sont que les misérables petits détours de la jalousie, qui n'osant attaquer ce qui est, s'en prend à ce qui n'est pas. Eh ! monsieur le philosophe, c'est à vous-même, c'est à votre ami Lamothe, qu'on a droit d'appliquer en réalité ce que vous mettez ici en supposition. Vous, Fontenelle, on sent très-bien que la délicatesse et la fléxibilité de votre style sont des *dons* que la nature voulut faire par vous à la science, pour la dérider et l'embellir. Si vous vous en étiez tenu là, personne n'aurait remarqué

Digitized by Google

qué que vous n'aviez rien de ce qu'il fallait pour faire des tragédies, des comédies, des opéras. Pourquoi en faire, et à qui la faute ? Vous, Lamothe, vous avez eu le même tort : vous avez fait preuve d'esprit dans votre prose élégante, et d'un talent très-agréable dans vos opéras; pourquoi nous donner une Iliade, des tragédies (1), et de grandes odes que personne n'a pu lire sans un mortel ennui? C'est apparemment pour nous mettre à portée de répondre à votre panégyriste qui, pour vous mettre hors de pair, nous dit avec une confiance qu'on pourrait appeller d'un autre nom : « Il n'eut pas été facile de découvrir de quoi M. de Lamothe était incapable. » Ah! il ne faut pas pour cela beaucoup de sagacité; et à moins qu'à vos yeux ce ne fut la même chose d'essayer de tout, ou d'être *capable* de tout, l'opinion publique déjà très-prononcée au moment où vous parliez, et prouvée même par tous vos efforts pour l'éluder, aurait dû vous persuader que l'Iliade de Lamothe, ses tragédies et ses odes démontraient qu'il était *incapable* de soutenir ni le style épique, ni le style tragique, ni le style lyrique; et quand cela est confirmé aujourd'hui par soixante et dix ans d'oubli, tout le monde peut comprendre ce que deviennent les panégyriques et les apologies où l'on compte pour rien la voix publique et celle de la postérité.

(1) On aurait tort d'objecter le succès d'*Inès* comme une exception. Le bonheur du sujet n'accuse que plus évidemment l'excessive faiblesse de l'exécution; et quel bon poète voudrait avoir fait *Inès?*

Digitized by Google

« Combien ces talens particuliers, qui sont » des espèces de prisons souvent fort étroites » dont un génie ne peut sortir, seraient-ils in- » férieurs *à cette raison universelle qui con-* » *tiendrait tous les talens*, et ne serait assujétie » par aucun, qui par elle-même ne serait déter- » minée à rien, et se porterait également à tout. »

C'est donc là qu'on voulait en venir, et la voilà enfin *cette raison universelle*, grand mot que l'on ne connaissait guères jusque là que dans les matières philosophiques, et que l'on commençait alors à mettre en avant hors de propos, que bientôt on fit entendre à tout propos, et qui, répété sans cesse et par-tout et mis à tout, et tenant lieu de tout, a fait voir qu'il *contenait* non pas *tous les talens* (ce qui est à faire rire), mais toutes les extravagances imaginables; ce qui fait gémir et frémir. Je sais que ceux qui s'en servaient alors si abusivement, étaient fort loin d'en prévoir les conséquences, dont ils n'avaient pas plus l'idée que l'intention, et c'est pour cela même qu'il est important d'observer l'origine et la progression de ces abus de mots, qui d'abord ne furent que les subterfuges de l'amour-propre, et qui dans la suite devinrent les armes de la perversité. Il en résulte, avant tout, une grande leçon; c'est que l'orgueil est essentiellement un principe de mal, puisque c'est lui seul qui a pu porter des esprits, d'ailleurs très-éclairés, à mettre l'erreur dont ils avaient besoin à la place de la vérité qu'ils redoutaient, et à prendre le parti de dénaturer les mots pour parvenir à dénaturer les choses. C'est par-là que l'erreur et le mensonge ont toujours commencé; ce sera quelquefois peut-être dans des objets qui

Digitized by Google

paraissent assez indifférens, comme ici par exemple, où il ne s'agissait que de confondre les principes et les rangs en littérature; mais l'esprit humain, une fois égaré, ne s'arrête point, et les faits n'ont que trop manifesté combien il est pernicieux d'abuser de l'autorité que le langage scientifique a sur le commun des hommes, pour accréditer des systèmes de mots dont il est si facile d'abuser de toute manière et à l'infini. En effet, que voulait faire entendre ici Fontenelle par *cette raison universelle si supérieure à tous les talens particuliers, qui les contiendrait tous, qui ne serait déterminée à rien, et se porterait à tout*? Avant d'analyser cette inconcevable phrase dont chaque mot est un contresens, une absurdité, une contradiction en principe et en fait, voyez-en d'abord le dessein; l'amour-propre va vous l'expliquer en parlant son langage naturel, et l'application que Fontenelle en a déjà faite à Lamothe, telle qu'il la réclamait pour lui-même, vous a mis par avance dans le secret de sa pensée; la voici. Racine, Boileau, Quinault, Rousseau, ont un *talent particulier*, chacun dans leur genre de poésie; c'est ce que tout le monde leur accorde, et ce que tout le monde nous refuse. Nous ne pouvons pas trop contrarier en face l'opinion générale sur ce qui est de fait; mais n'y aurait-il pas un moyen de la détourner et de réduire au moins les choses en problême? Oui, il n'y a qu'à nous donner l'investiture de la *raison universelle*, et dès-lors nous avons réponse à tout. On nous dit que la nature ne nous a déterminés à aucun des genres de la haute poésie; eh! bien, nous répondrons que notre partage est

Digitized by Google

le plus beau de tous, que si nous ne sommes *déterminés* à rien, *assujétis* à rien, c'est parce que nous *nous portons à tout*, et que nous seuls sommes *capables de tout*; et après avoir prouvé par exclamation combien ce lot est *supérieur à tous les autres*, nous restons évidemment hors de toute comparaison.

Je conviens que toute cette petite logique très-neuve, où l'on appellait la philosophie au secours de la vanité d'auteur, et qui depuis a été employée cent fois de la même façon et dans le même but, n'a jamais fait fortune, et n'a pas plus réussi aux copistes qu'aux inventeurs. Fontenelle et Lamothe sont restés il y a long-tems en poésie, malgré leur *raison universelle*, à un intervalle immense de nos classiques, et Diderot, avec son *drame honnête* qu'il prenait de bonne foi pour une invention sublime, et pour lequel il prit la peine de faire une poétique tout exprès, n'a pas même une place quelconque dans la poésie dramatique, et n'est connu au théâtre que par une excursion d'aventurier. Mais il n'en est pas moins vrai que cette langue sophistique, en passant à des objets tout autrement sérieux, a eu un tout autre succès, ne fut-ce que parce qu'il est encore bien plus facile d'égarer les passions que le goût. Le goût du moins se défend contre l'erreur, et les passions l'embrassent. Vous sentez que ce n'est point ici que j'en veux pousser à bout les conséquences; ce n'est pas là mon travail actuel. Je n'ai voulu que faire voir en passant que la philosophie du 18e siècle a été souvent prestigieuse et séductrice dès sa première apparition, et même dans ceux qui en ont le moins abusé; qu'elle tendait dès-lors,

Digitized by Google

en tout genre, à détruire les choses avec des mots; ce qui, de tout tems il est vrai, a été l'abus prochain de la philosophie spéculative, comme Socrate le reprochait aux anciens sophistes, et comme Bayle lui-même, parmi les modernes, en a fait l'aveu en des termes très-remarquables, et qui avaient quelque chose de prophétique (1). Je n'en veux cependant rien inférer contre cette philosophie considérée en elle-même, si ce n'est le besoin qu'elle aura toujours de trouver un frein ailleurs que dans sa propre force. Quant aux effets illimités de ces abus de mots qu'elle a fini par ériger en principes, en s'abstenant de jamais rien définir, il me suffit d'un seul exemple qu'a dû vous rappeller tout de suite ce mot de *raison universelle*, dès qu'il a frappé vos oreilles. Souvenez-vous toujours que c'est avec cette *raison universelle*, sans cesse invoquée et sans cesse violée, qu'on est parvenu, en peu d'années, à renverser de fond en comble l'édifice social, ouvrage de l'expérience universelle, et dont aujourd'hui l'on commence à rassembler les débris; édifice de tant de siècles, qui a croulé en un moment, et qu'il sera d'autant plus glorieux de relever, que ceux qui l'ont fait tomber se débattent encore sur les ruines.

LAHARPE.

Nota. L'abondance des matières nous oblige à renvoyer la fin de cet article à un prochain numéro.

(1) « La philosophie ressemble à ces caustiques violens qui, après avoir brûlé les chairs mal saines, finissent par consumer les chairs vives. »

Digitized by Google

Lettres sur l'Angleterre, et Réflexions sur la philosophie du 18e. siècle, par J. Fiévée; un vol. in-8°., prix 3 fr., et 4 fr. par la poste; à Paris, chez *Perlet*, libraire, rue de Tournon, et chez *Desenne*, au palais du Tribunat.

La première partie de l'ouvrage que nous annonçons n'est pas nouvelle pour nos lecteurs; la seconde est plus intimement liée à ce qui précède, que le titre ne semblerait d'abord l'indiquer; elle en est un développement provoqué par les circonstances qui l'ont rendu nécessaire. Huit lettres envoyées de Londres au *Mercure* où elles ont été successivement insérées, par une destinée peu commune à ces sortes d'écrits, ont prolongé leur existence au-delà de l'époque qui les a vu naître, et ont assez long-tems occupé les salons de la capitale, pour que les journaux les plus répandus aient cru devoir s'en emparer, les discuter, les combattre. Que ces lettres, dont le but est de donner aux Français une meilleure idée d'eux-mêmes, de présenter sous le point de vue le plus favorable leur caractère, leurs mœurs, leur commerce; enfin, de leur apprendre ce qui semble être encore un secret pour beaucoup d'entre eux, qu'ils n'ont rien ou presque rien à envier à leurs voisins; que ces lettres dis-je, aient excité tant de rumeur et trouvé tant de contradiction dans le sein même de la France, c'est ce qui peut paraître assez étrange, et ce qu'il importe d'expliquer. Dans tout ce qui va suivre, nous ne substituerons pas nos idées à celles de l'auteur; nous ne jugerons pas, mais nous tâcherons de mettre nos lecteurs à même de juger; nous ne louerons pas, mais nous citerons : on sentira les motifs de cette réserve. Si on pouvait l'attribuer à la crainte où nous sommes de prononcer notre opinion, nous déclarons qu'elle est absolument semblable, quant au fonds, à celle de M. Fiévée,

Digitized by Google

et que l'anglomanie n'est pas plus de notre goût qu'elle n'est du sien. Il ne s'agit pas, d'ailleurs, d'apprécier une production littéraire, mais d'exposer un fait, une question politique, et c'est sous ce rapport que nous serons plutôt historiens que juges.

Il y a des personnes qui se sont fait une patrie toute idéale, c'est la seule qu'ils aiment, et ils ne pardonnent pas à ceux qui les poursuivent dans le pays de leurs chimères. Cette réflexion s'applique naturellement à plusieurs écrivains du 18e. siècle, et peut donner l'explication de l'espèce d'animosité avec laquelle ont été attaquées les lettres sur l'Angleterre, contre lesquelles on ne s'est élevé, comme le remarque M. *Fiévée* lui-même, que lorsqu'elles ont inculpé la philosophie moderne. Ses adversaires ont cru devoir garder l'anonyme, et quelques-uns d'entre eux ont remplacé les raisons par des injures personnelles. Quant à lui, obligé de faire tête à l'orage, il s'est nommé, et pour toute réponse, il s'est contenté de réunir ses observations en un volume, et de les étayer par des preuves. M. *Fiévée* a suffisamment prouvé qu'il était bien moins question ici des anglais que de l'anglomanie, et l'empressement qu'on a mis à l'attaquer n'a pas permis d'attendre sa conclusion, qui nous paraît presqu'entièrement renfermée dans le passage suivant :

» Qui pourrait énumérer tous les contrastes que l'on trouve chez eux? De l'économie par principe, un luxe désordonné par orgueil; pas une bonne méthode d'instruction, une foule d'hommes *mieux* instruits peut-être que dans tout autre pays; du calme dans l'esprit, des manies incroyables; un grand respect pour la religion, des sectes qui la déshonorent, en séduisant la populace; de la tolérance par raison, de l'intolérance par suite de fausses mesures politiques; le besoin de la liberté, l'habitude de la vénalité; tous les moyens de

Digitized by Google

bonheur, un ennui insurmontable et souvent mortel; une préférence exclusive pour leur pays, ne soupirant qu'après les voyages; un égoïsme avoué, des établissemens que la plus sainte humanité pouvait seule former; de l'amour pour leur roi, de l'enthousiasme pour l'opposition; capables de reconnaissance, et applaudissant au fils du monarque lorsqu'il se range parmi les ennemis du ministère que son père a formé; réunissant l'amour de la gloire à l'esprit de calcul; et, pour dernier contraste, ne parlant que de la liberté du commerce, en guerroyant contre celui de toutes les nations, et en conservant chez eux des corporations, des lois prohibitives et des compagnies privilégiées.

» Les Anglais, comme tous les peuples, sont ce que leur position, les siècles et les événemens, ont décidé qu'ils seraient. Pour leur ressembler, il faudrait deux choses impossibles, d'abord cesser d'être nous, ensuite devenir eux. Voilà cependant ce que les philosophes politiques nous ont proposé sérieusement. Imiterons-nous ce qu'il y a de bien en Angleterre, en laissant le mal qui s'y trouve? Quand cela serait praticable, ce qui est bien chez eux deviendrait mal chez nous, parce qu'il ferait contraste dans nos mœurs, dans nos habitudes, et que ces contrastes sont mortels pour les nations. Un peuple imitateur est un peuple qui cesse de s'estimer dans son existence passée; et toute nation qui perd l'idée de son antiquité, est nécessairement conduite, par le mépris d'elle-même, à subir tous les essais systématiques des novateurs. »

Quel est donc le but principal que s'est proposé l'auteur des lettres sur l'Angleterre? c'est de faire sentir combien est ridicule en morale, combien est absurde en politique la prétention de ces hommes qui, regardant comme positif et d'une application générale ce qui n'est que le résultat des circonstances, s'imaginent que tout un peuple va se plier à-la-fois sous le joug de l'imitation,

Digitized by Google

pour contracter des habitudes qui lui sont étrangères, pour adopter des lois nouvelles qui contrarient ses mœurs, et qui heurtent de front les usages consacrés chez lui par le temps. D'après cette observation, dont la justesse est démontrée à chaque page de l'histoire, par les révolutions de tous les lieux et de tous les âges, l'auteur est amené naturellement à conclure que « nous corrompons les Anglais en leur donnant le goût de nos plaisirs, le besoin de nos jouissances, comme ils nous corrompent en nous fournissant des idées politiques, incompatibles avec notre situation, et avec le premier principe de la prospérité de notre patrie. »

M. Fiévée cite, pour exemple, l'Opposition sur laquelle on a tant disserté, tant déraisonné en France depuis 1789, et il établit 1°. qu'il y a opposition dans tous les gouvernemens anciens, où l'on a conservé d'anciennes mesures et une ancienne religion; 2°. qu'il ne peut y avoir d'opposition dans un pays qui a renoncé à toute son existence passée.

« Lorsque la convention regna, dit-il, sur quoi aurait-on fondé une opposition? sur la religion? elle était proscrite, et motif suffisant de proscription; sur les mœurs? nous n'en reconnaissions plus; sur l'habitude? elle était regardée comme un crime; sur l'esprit de famille? il n'y avait plus de familles; sur les lois? elles étaient toujours si nouvelles, que celles de la veille ne servaient plus pour le lendemain; sur les hommes?..... eh! oui, certainement; voilà toute la science des philosophes en politique. Ils ne devinaient pas qu'une opposition qui ne repose que sur les hommes, est tout matériellement la guerre civile érigée en principe constitutionnel. Y a-t-il eu autre chose pendant toute la révolution, sous toutes les espèces de constitutions? Il fallait bien que les hommes opposans fussent culbutés, puisqu'on n'avait laissé derrière eux rien qui pût les sou-

Digitized by Google

tenir, à moins qu'on n'appelle quelque chose dix ou douze pages de papier imprimé. »

On sent bien que ce *papier imprimé* désigne les constitutions *écrites* que l'on nous a successivement données. La plus grande folie du dernier siècle est, suivant M. Fiévée, d'avoir reconnu dans l'homme un pouvoir créateur qui n'appartient qu'à Dieu ou au tems; d'où il conclut que les constitutions ne *créent* pas, mais qu'elles arrangent ce qui est créé. Ainsi quand on a commencé par renverser et détruire les bases de l'édifice social, c'est en vain que l'on entasse constitution sur constitutions, l'on bâtit sur le sable, ou, comme le diable de Milton, on roule dans le chaos.

Les *oppositions* qu'on retrouve dans les divers gouvernemens ne se ressemblent qu'en un point. Elles doivent toutes tirer leur première force des habitudes nationales, et par conséquent des circonstances qui les ont fait naître. Après avoir fait remarquer les différences qui existent d'ailleurs entr'elles, l'auteur applique ainsi ces réflexions générales à la France et à l'Angleterre.

« L'Angleterre renfermée dans une île, presqu'à l'abri des attaques, n'étant pas nécessairement obligée de se mêler d'une manière active des affaires du continent, laisse chez elle *dominer* l'administration; et des partis se disputent l'honneur ou le profit de la diriger, sans que le gouvernement en souffre assez pour se plaindre violemment. La différence seule de la position géographique de la France exige que le gouvernement *domine;* et une opposition comme l'opposition anglaise, lors même qu'elle ne voudrait que s'emparer de l'administration, serait entraînée à agir contre le gouvernement, parce qu'étant le premier par la force des choses, on ne peut arriver à l'administration contre sa volonté, sans commencer par s'élever au-dessus de lui. Je prie tous les hommes qui cherchent la vérité, de peser cette dernière

Digitized by Google

réflexion ; ils en concluront l'impossibilité d'enchaîner ceux qui gouvernent en France, et conséquemment la nécessité de nous faire un système de liberté tout autre que celui présenté par la révolution. Notre plus grand moyen est dans cette franchise, cette grandeur qui forment le caractère national. Si la combinaison des lois constitutionnelles nous rendait défians, nous serions perdus. »

Il est difficile, ce semble, de mieux faire sentir combien une seule différence dans la position respective de deux Etats, peut entraîner de différences dans la manière d'envisager leurs gouvernemens. Le résultat de toute comparaison de la France avec l'Angleterre, sera que, ni la religion, ni les mœurs, ni le commerce, ni l'agriculture ne sauraient être considérés sous un même point de vue dans les deux pays ; et cependant, on propose sans cesse à la France d'imiter l'Angleterre. On doit donc savoir quelque gré au Français qui, fier de sa patrie, s'élève contre ces humiliantes imitations, insiste sur leur danger, et propose enfin l'examen approfondi de toutes les rêveries politiques qu'on avait voulu nous faire recevoir comme des vérités incontestables. L'auteur donne souvent des exemples à l'appui de ses assertions ; en voici un des plus frappans.

« Je suis persuadé, dit-il, qu'avant quelques années, on ne voudra pas croire qu'au dix-huitième siècle, il y a eu une nation (la Pologne) qui s'en allait demandant par-tout une constitution à des philosophes qui ne l'avaient jamais visitée, et qui, conséquemment, ne pouvaient avoir la conviction de ses mœurs, de ses lois, de ses institutions, de ses défauts et de ses qualités ; mais lorsqu'on ajoutera : *Cette nation a fini d'exister ;* alors l'incrédulité cessera. »

Cette conclusion est terrible, et la France, dit l'auteur, n'a résisté à toutes les secousses de la révolution,

Digitized by Google

que parce qu'elle avait conservé de son antiquité cet instinct de gloire et d'honneur qui seul a été plus fort que toute la philosophie moderne. S'il est une vérité consacrée par l'expérience, c'est assurément celle-là. Otez de notre révolution la gloire militaire et ses brillans résultats, et cherchez ensuite ce qu'elle aurait produit.

Le reproche qu'on a tant fait à M. Fiévée, d'avoir confondu l'anglomanie et la philosophie, pourrait paraître avoir plus de fondement aux yeux des personnes qui, sans avoir lu son livre, ne le jugent que sur quelques phrases isolées et citées par ses adversaires. Mais, trop éclairé pour envelopper dans son accusation la philosophie en général, il a lui-même eu soin d'avertir qu'il n'entendait parler que de la philosophie du dix-huitième siècle, et il la définit *ce qui est faux en morale, en politique et en législation* (1). A l'appui de cette définition, il cite la correspondance des philosophes; et c'est toujours avec leurs propres aveux qu'il les combat. En vain l'on opposerait ce qu'ils ont dit publiquement, et lorsqu'ils étaient retenus par le frein de la crainte ou de la honte, aux révélations étranges qu'a faites à toute l'Europe la publication de leur commerce épistolaire. Qu'en conclure, sinon que, comme tous les hommes de parti, ils avaient deux langages et deux morales?

Le Contrat social est un des ouvrages sur le mérite desquels on a été le plus partagé. Tandis que les uns le prônent comme le dernier effort de la raison humaine, d'autres le regardent comme un tissu de vaines subti-

(1) Il suffit d'ouvrir l'ouvrage de M. Fiévée pour se convaincre que cette définition, qu'on pourrait trouver un peu dure si on l'appliquait sans réserve à tous les philosophes du dernier siècle, regarde sur-tout quatre ou cinq d'entr'eux dont il désigne les écrits comme la source d'une grande partie de nos erreurs en morale comme en politique.

Digitized by Google

lités et d'abstractions politiques qui ne présentent que les formes du raisonnement, et n'offrent à l'esprit que des idées vagues sans aucune application, sans aucun résultat. Rousseau, toujours cité par les législateurs révolutionnaires, n'a composé, suivant M. Fiévée, qu'un code de révolution, par cela seul qu'il envisage toujours le peuple comme une unité et comme indépendant du gouvernement, tandis qu'il ne forme réellement une unité que sous l'appui du gouvernement. Nous invitons à lire dans l'ouvrage même la différence que l'auteur établit entre le mot *peuple* et celui *nation*; cette distinction, aussi juste qu'ingénieuse, lui donne la clef d'une des erreurs fondamentales dans lesquelles est tombé Jean-Jacques. On trouvera également des aperçus neufs dans ses réflexions sur Helvétius, Mably, Raynal et Voltaire, qu'il envisage comme moraliste et non pas comme poète, ce qui eut été étranger à son sujet. Voltaire, dit-il, était très-passionné, très-irascible; mais ces dispositions naturelles qui étaient précieuses pour lui, lorsqu'il travaillait d'imagination, ne servirent qu'à l'égarer quand il voulut s'occuper des grands intérêts de l'ordre social. La phrase suivante met cette vérité dans tout son jour : « Montesquieu ne s'est pas emporté, même en parlant du despotisme, *c'est qu'il le jugeait.* » M. Fiévée ne s'est point affranchi de la règle qu'il a établie. Quelquefois léger dans ses lettres, lorsqu'il n'avait rien à prouver, il est devenu sérieux et souvent profond, lorsqu'il a été forcé de revenir sur les observations dont on lui contestait la justesse. Ainsi, pour défendre son opinion sur l'existence de deux noblesses en Angleterre, l'une politique et l'autre sociale, il remonte à leur commune origine, et prouve que, liées dans le passé, elles le sont également dans l'avenir, puisque l'une ne pourrait être détruite que l'autre ne cessât bientôt d'exister.

Mais on sent tout l'avantage que donne à un homme la

Digitized by Google

conviction où il est de la bonté de sa cause, lorsque l'auteur abandonne la définition qu'il a donnée du mot *philosophie*, et que, pour combattre ses adversaires, il adopte la leur que voici : *La philosophie n'est que l'application libre de la raison humaine à tout ce qui est de son ressort.* Sans s'arrêter à ce que cette définition offre de vague, l'auteur s'attache à prouver qu'en l'adoptant, 1°. il n'y aurait pas réellement de *philosophes ;* car quel est l'homme qui pourrait embrasser tout ce qui est du ressort de la raison humaine? 2°. la morale et la politique ne seraient jamais en repos ; car il n'y aurait rien de fixe, rien qui ne fut chaque jour exposé à un nouvel examen. N'y a-t-il pas d'ailleurs des objets qui ne sont pas du ressort de la raison humaine ?

L'auteur en compte deux ; le passé, en tant qu'il commande à l'avenir ; la religion, lorsqu'elle est révélée. Ainsi, vouloir décider de l'avenir, sans égard pour le passé, vouloir soumettre la religion à nos raisonnemens, c'est appliquer la raison humaine à ce qui n'est pas de son ressort. M. Elévée termine son ouvrage en examinant pourquoi la philosophie, accueillie dans le nord de l'Europe, n'y a causé aucun mal réel, tandis qu'elle a bouleversé la France. Le peu de pages qu'il consacre à éclaircir cette question, ne sont pas les moins curieuses de ce volume.

On se fait entendre en politique, quelque sujet que l'on traite, lorsqu'on repousse les systèmes pour ne s'attacher qu'aux faits ; mais la clarté qui règne dans tout l'ouvrage de M. Elévée, tient sur-tout à la persuasion intime où il est que sa cause est celle de son pays. La France a trop de ressources dans son propre sein, le passé lui offre de trop grands souvenirs, le présent trop de motifs d'espérance, pour qu'elle soit réduite à chercher hors d'elle-même et son bonheur et les lois qui peuvent l'assurer.

Fidèles à l'engagement que nous avons pris, nous

Digitized by Google

nous sommes contentés de faire connaître l'ouvrage, et nous avons résisté à la tentation de louer l'auteur. Aurions-nous répété, d'après ses adversaires eux-mêmes, que ses lettres étaient d'un homme d'esprit et de talent? aurions-nous ajouté à cet éloge un autre encore plus banal, en le qualifiant de penseur et d'observateur profond? Ceux qui parcourront cet extrait s'apercevront sans peine que nous étions pleins de la lecture de l'ouvrage de M. Fiévée. En adoptant, presque sans le vouloir, ses idées et peut-être jusqu'à ses phrases, nous lui avons rendu l'hommage le plus flatteur auquel puisse prétendre un écrivain, dont le premier, et presque le seul but, est de persuader. Ce livre, quels que soient les divers jugemens qu'on en ait portés, est à-coup-sûr celui d'un homme éclairé et d'un excellent citoyen qui, fier d'être né Français, a pour son pays cette prédilection sans laquelle il n'est point de véritable amour de la patrie. Cette louange, la seule que nous nous permettrons, aura du moins l'avantage d'être sentie par celui qui la donne, et méritée par celui qui la reçoit.

DE WAILLY.

DITHYRAMBE *sur l'immortalité de l'âme*, suivi du *Passage du Saint-Gothard*; poëme traduit de l'anglais, par *Jacques Delille*. Chez *Giguet et Michaud*, rue des Bons-Enfants, n°. 6. (Voyez le n°. 68, page 86.)

Les éditeurs des poëmes de M. Delille ont fait précéder le Dithyrambe que nous annonçons de quelques vues historiques sur ce genre de poésie peu connu des modernes. Nous allons en offrir à nos lecteurs un court résumé. Le Dithyrambe était un hymne que les Grecs ne chantaient d'abord qu'en l'honneur de Bacchus, et au milieu de tous les transports qui sont les suites de l'ivresse. Bientôt les autres divinités, les hommes même,

Digitized by Google

et les êtres moraux, réclamèrent contre ce privilège exclusif du dieu du vin; et le poëte dithyrambique ne se distingua plus du poëte lyrique que par une hardiesse encore plus grande dans les idées et dans le style. Le dithyrambe, en effet, ne saurait être soumis à une marche régulière, ni astreint à une mesure uniforme: sa seule règle est l'enthousiasme. Celui de M. Delille n'offre point les mouvemens convulsifs des invocations à Bacchus; mais on y retrouvera le ton et les images sublimes de nos odes sacrées. Avant d'en citer quelques preuves, nous rapporterons l'anecdote qui donna naissance aux vers de M. Delille; nous la puisons à la source qui nous a fourni les réflexions précédentes.

Lorsque Robespierre, après avoir outragé tout ce qu'il y a de plus sacré, s'avisa de faire décréter par la Convention l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame, il voulut donner quelque solennité à ce décret, en engageant les écrivains à célébrer sa nouvelle profession de foi. M. Delille était alors au collège de France, menacé chaque jour d'être arrêté; le fameux Chaumette vint le voir, et le pria de faire quelques vers sur l'immortalité de l'ame. Le procureur de la commune ne lui donna que vingt-quatre heures; lorsqu'il revint, le poëte lui montra le dithyrambe que nous annonçons. « C'est très-bien, » s'écria Chaumette, après l'avoir entendu; c'est peut-» être ce que vous avez fait de mieux jusqu'ici. Mais at-» tendons; le moment n'est pas venu de publier ces » vers-là: quand il sera temps, je viendrai vous avertir ». On verra effectivement par nos citations, que ce dithyrambe ne devait pas être du goût de Robespierre. Heureusement son règne finit avant avant qu'il eût pu se venger du courage de M. Delille. Voici comme le poëte débute:

D'où me vient de mon cœur l'ardente inquiétude?
En vain je promène mes jours . . . . . .

Du

Digitized by Google

Du loisir au travail, du repos à l'étude;
Rien n'en saurait fixer la vague incertitude,
Et les tristes dégoûts me poursuivent toujours.



Tour-à-tour le poète essaie le délire des volumes, vole aux plaisirs de Bellonne, écoute la voix de l'ambition, mais il soupire toujours après un autre bonheur, et rien ne peut calmer dans son ame

Cette indomptable soif de l'immortalité.

Les trois strophes où l'auteur a peint les grandeurs, les combats, les plaisirs, offrent une variété de ton et de mouvements, et une harmonie imitative qui rappellent la fameuse ode de Dryden sur Ste.-Cécile. Les vers suivans nous paroissent sublimes.

Lorsqu'en mourant le sage cède
Au décret éternel dont tout subit la loi,
Un dieu lui dit: J'ai réservé pour moi
L'éternité qui te précède;
L'éternité qui s'avance est à toi.

Le morceau qu'on va lire a déjà été cité dans tous les journaux; mais il offre une image si imposante, il se termine par un si beau mouvement, que nous n'avons pu résister au plaisir de le transcrire ici.

Dans sa demeure inébranlable,
Assise sur l'Eternité,
La tranquille Immortalité,
Propice au bon et terrible au coupable,
Du tems, qui sous ses yeux marche à pas de géant,
Défend l'ami de la justice,
Et ravit à l'espoir du vice
L'asile horrible du néant.
Oui, vous qui, de l'Olimpe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,

Digitized by Google

Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez, vous êtes immortels!
Et vous, vous du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous, vous êtes immortels.

Après la lecture de tels vers, tout éloge devient superflu; citer, c'est louer. Louons encore de la même manière l'apostrophe par laquelle M. Delille termine son poëme, et qu'il adresse à ses amis, à ses rivaux.

. . . . Ne profanez point le feu qui vous anime;
Laissez-là des plaisirs les chants voluptueux
Et leur lyre pusillanime;
Célébrez l'homme magnanime;
Célébrez l'homme vertueux,
Et que vos sons majestueux
Soient sur la terre un prélude sublime
Des hymnes chantés dans les cieux.

Le passage du Mont Saint-Gothard offre des beautés d'un autre genre, mais comme le poëme anglais dont il est la traduction, est peu connu en France, nous ne nous y arrêterons pas aussi long-tems. Les strophes suivantes, prises au hasard, fourniront une nouvelle preuve du talent descriptif de l'immortel traducteur des Géorgiques.

Je pars de ces beaux lieux, je m'éloigne en silence,
Par des sentiers tournans à pas lents je m'avance:
Soudain, de monts en monts s'élançant vers les cieux,
Le pompeux SAINT-GOTHARD apparaît à mes yeux.

Là, des chemins hardis ont dompté la nature;
Un ruban de granit de sa longue ceinture
Traverse, en serpentant, ces éternels frimats;
Et le rocher vaincu s'applanit sous mes pas.

Digitized by Google

Quel spectacle pompeux ! d'ici s'offre à ma vue
De cinq lacs à-la-fois la tranquille étendue ;
Et du sein paternel émancipant leurs eaux,
Bondissent sur des rocs mille jeunes ruisseaux.

Ici la Reuss, du Rhin impétueuse amante,
Bat ses bords rocailleux de son onde écumante ;
Et, sans cesse agitée en son lit tortueux,
Poursuit vers son époux son cours impétueux.

Agréable vallon, solitude secrète,
Ah ! laisse-moi jouir de ta douce retraite ;
Tu me peins cette vie, où l'homme aime à saisir
Parmi de longs chagrins un moment de plaisir.

Quelle pompe ! quelle harmonie ! et en même-tems quelle facilité ! y a-t-il rien, dans tout ce morceau, qui se ressente de la gêne d'une traduction ? Au reste, le plaisir que nos lecteurs viennent sans doute d'éprouver, n'est que l'avant-coureur et le garant de celui que nous promet la lutte de M. Delille avec Milton.

Nota. On imprime, dans ce moment, la traduction en vers français du Paradis perdu.

ANNONCES.

Histoire naturelle des Animaux, par *Pline*. Traduction nouvelle, avec le texte latin à côté, par *P. C. B. Gueroult*, professeur de langues anciennes aux écoles centrales de Paris. 3 vol. in-8°. Chez *Delance* et *Lesueur*, imprimeurs-libraires, rue de la Harpe.

Nota. Nous reviendrons incessamment sur cet ouvrage qu'on attendait depuis long-tems avec impatience

Digitized by Google

POLITIQUE.

SUR L'EMPIRE ET LA RÉPUBLIQUE GERMANIQUE.

(*Suite de l'article commencé dans le dernier numéro.*)

Les puissances médiatrices ont donné un nouveau gage de leur union et de leur sollicitude pour le repos de l'Allemagne dans le *plan général* qui vient d'être remis par leurs ministres à la députation de l'Empire. C'est le même au fond que celui qui était contenu dans la déclaration du 18 août ; mais il a souffert des modifications nombreuses, d'après toutes les observations et réclamations adressées depuis six semaines aux députés de l'Empire ou aux ministres de France et de Russie. Lorsque l'on considère tous les détails dans lesquels il a fallu descendre pour arriver à une distribution équitable de tant de biens épars en dédommagement de tant de pertes mal déterminées, pour juger la valeur d'une multitude de réclamations et y faire justice, pour porter l'équité des répartitions jusqu'à des fractions de deux cents florins, et lorsqu'on songe combien de tems il eut fallu aux membres de la députation pour s'entendre sur les diverses dispositions d'un plan qui leur est remis tout prêt, on sent combien l'Allemagne doit se féliciter que les puissances médiatrices aient voulu se charger d'une pareille tâche.

Les différences les plus remarquables, entre ce dernier plan et le premier, sont quelques nouveaux avantages pour Wurtemberg, Hesse-Cas-

Digitized by Google

sel et Oldenbourg ; une petite concession au duc de Brunswick, qui paraît gratuite, puisque ce prince n'a rien perdu ; des indemnités fixées au duc de Mecklembourg-Schwerin et à la république helvétique, dont il n'avait pas été question jusqu'ici ; la garantie des postes de l'Empire, dans leur état actuel, au prince de Latour et Taxis ; la réduction du nombre des villes libres à six, au moyen de la cession de Wetzlar et de Ratisbonne à l'électeur archi-chancelier ; une dotation moins vague et en tout mieux entendue pour ce prince qui est appelé électeur d'Aschaffenbourg ; le sort des villes qui restent libres fort amélioré ; et enfin un grand nombre de rentes perpétuelles, assignées à certains états sur des biens adjugés à d'autres.

Le plan annoncé, comme devant précéder ou suivre de très-près son adoption, divers réglemens complémentaires ; un pour les pensions du clergé supprimé, un autre pour les cathédrales à conserver et à doter, un troisième qui pourvoira à l'entretien de toutes les personnes qui avaient une existence publique dans les pays cédés, etc., etc. On voit que les puissances médiatrices ne dédaignent aucun détail.

Avant d'apprécier l'ensemble de cette grande opération et ses conséquences, il faut la laisser consommer. En attendant, occupons-nous de réaliser ce que nous avons promis, et de faire connaître ce que fut l'Allemagne.

Nous en trouvons l'esquisse bien tracée dans un ouvrage allemand publié à la fin de l'année dernière, et qui a pour titre, *l'Empire germanique avant la révolution française et après*

Digitized by Google

la paix de Lunéville (1). Le titre annonce deux parties dont il n'a paru que la première; elle suffit à notre dessein. Nous ferons d'autant plus volontiers usage de cet écrit, qu'il n'a pas été traduit dans notre langue, et qu'il est le résumé des meilleurs ouvrages statistiques sur l'Allemagne. Nous en extrairons ce qui nous paraîtra nécessaire pour la connaissance de ce que fut l'Empire. L'auteur, exact dans les faits, n'est exempt ni de passion, ni de préjugés dans les opinions : nous en noterons quelques-unes comme elles doivent l'être. Ses premières pages méritent d'être traduites; les voici :

« Les causes du mal que la guerre a fait à l'Allemagne sont dans sa constitution, dans son histoire, dans sa politique, et quiconque connaît celles-ci, trouvera facilement celles-là. Depuis le douzième siècle jusqu'à nos jours, l'histoire de l'Empire germanique offre le tableau remarquable d'une grande force intérieure, et en même-tems d'une impuissance complette à développer toute cette force contre les étrangers. Le contraste est frappant, mais non contre nature; et il est digne d'observation que c'est la force intérieure de l'Empire qui a produit sa faiblesse extérieure. Qu'on jette seulement un coup-d'œil sur la série des événemens desquels se compose l'histoire de l'Allemagne; qu'on la compare avec la destinée des autres états, principalement de ceux dont l'histoire et la constitution diffèrent beaucoup de celles des Allemands, et on verra la confirmation de ce que j'avance. Tant que la puissance impériale se maintint dans l'élévation où l'avaient placée des empereurs comme Charlemagne et Otton-le-Grand; tant que les souverains furent les maîtres de leurs lieutenans, et que toute la jeune noblesse de leurs états accourut au premier signal sous leurs drapeaux; tant qu'ils étendirent leur sceptre sur l'Allemagne, l'Italie et la Bourgogne,

(1) L'auteur est M. de Hoff, secrétaire de légation, au service du duc de Saxe-Gotha.

Digitized by Google

qu'ils parent avec leurs armées comprimer la turbulence des vassaux d'Italie, arrêter les dévastations des Hongrois, et mettre un frein aux forces des Vandales; tant qu'ils surent enfin, unissant leur bras temporel avec le bras spirituel des papes, tenir en crainte et respect la moitié de l'Europe; aussi long-tems s'aggrandit la puissance d'un Empire habité par une des nations les plus braves du monde; aussi long-tems cet Empire ajouta à son territoire provinces sur provinces, et montra à ses voisins l'aspect menaçant d'une force et d'un courage invincibles.

» Sans doute dans cette période, il n'y eut que peu de chose, ou même il n'y eut rien à gagner pour les peuples. On y cherche inutilement quelques progrès dans tout ce qui constitue proprement le bonheur des hommes et celui des nations; on n'y trouve ni culture de l'esprit, ni élévation du cœur, ni religion éclairée, ni avancement dans les sciences ou dans les arts, ni sentiment de la véritable dignité de l'homme; on n'y découvre que grossièreté, oppression, servitude, et une sorte d'héroïsme sauvage. L'Allemagne alors ne pouvait marcher qu'avec beaucoup de lenteur à toute espèce de perfectionnement; elle devait rester fort en arrière de tous ses voisins de l'Ouest et du Midi. Elle avait besoin d'une longue lutte pour les atteindre; elle a lutté en effet; et elle les a atteints, elle les a même dépassés sous plusieurs rapports (1): mais pour cet avantage, elle a sacrifié sa force comme sa confédération, et elle l'a irrévocablement perdue.

» L'hérédité de plus en plus consolidée dans les lieutenances impériales, duchés, landgraviats, margraviats, comtés, etc., l'accroissement des propriétés personnelles des lieutenans, d'abord gouverneurs héréditaires, ensuite devenus souverains, les guerres des empereurs en Italie, les croisades, les divers intérêts de famille pour les grandes maisons, les froissemens multipliés entre la dignité impériale et la hiérarchie, l'appauvrissement du domaine impérial, les rivalités des grands pour la couronne, furent autant de causes qui concoururent à affaiblir la considération du chef de l'Empire, et à fonder les souverainetés partielles des princes alle-

(1) *Quod est demonstrandum.*

Digitized by Google

mands. Alors commença un combat, qui alla toujours croissant, entre la puissance de l'empereur et celle des princes, entre le pouvoir des princes et celui de leurs états, entre les maîtres et les sujets. Le combat fut long, fut opiniâtre, et il n'a jamais entièrement cessé, quoiqu'il ait enfin perdu de sa chaleur primitive. Mais dans tous ces différends était le principe du perfectionnement et de tout le bien à venir de la nation allemande. Au lieu de ses anciennes et interminables querelles avec les étrangers, il se forma peu-à-peu des liaisons entre eux et les princes de l'Empire. Bientôt les allemands imitèrent les progrès de leurs voisins dans la civilisation, et par-là s'entretint l'énergie intérieure de la nation. Après que la lutte sanglante des armes eut désolé l'Allemagne pendant des siècles, il s'établit une lutte de principes, qui d'abord servit, il est vrai, à favoriser la première, mais qui ensuite alterna en quelque sorte avec elle, jusqu'à ce qu'enfin elle l'ait fait disparaître presque entièrement. On se forma, sur les droits respectifs du chef et des états de l'empire, des systèmes auxquels on n'avait pu songer auparavant. Lorsque les tems devinrent plus tranquilles, les princes, qui jusques-là n'avaient fait que conduire des armées, commencèrent à gouverner leurs pays. Les sciences trouvèrent pour la première fois entrée dans des têtes qui se renfermaient plus rarement dans des casques.

Dans ce qui suit, l'auteur énonce plusieurs opinions également fausses et bisarres ; mais comme elles sont fort répandues chez les Allemands, elles servent à faire connoître ce peuple sous le rapport des prétentions nationales. Nous traduirons donc le morceau entier avec fidélité, et nous opposerons ensuite à certaines assertions de l'auteur, les notions les plus communes de l'histoire. Il continue ainsi :

« Quels étonnans progrès ne fit pas l'Allemagne dans cette période! ce fut dans son sein que se formèrent plusieurs des plus grandes têtes du monde ; ce fut de son sein aussi que sortirent les plus importantes découvertes ; et par la réforme, cette œuvre de géant due à un seul homme, ce fut du milieu de l'Allemagne que la première lumière jaillit sur les ténèbres de la terre ; lumière qui a engendré toutes les clartés répandues par la

Digitized by Google

suite sur la religion, la morale et les sciences; lumière qui a été la source de tout le bien fait depuis aux hommes. L'énergie allemande a créé, a entretenu cette lumière; c'est sur le sol allemand, et au prix du sang allemand, qu'ont muri pour plusieurs peuples les fruits de cette création. Ce n'est qu'en Allemagne que nous avons vu et que nous voyons encore des princes régir en amis de l'humanité leurs états peu étendus à la vérité, consacrer tous leurs moyens au bien de leurs sujets, et donner pour but à la science du gouvernement, non une vaine grandeur, mais le bonheur des hommes. Ce n'est qu'en Allemagne que nous avons reconnu depuis long-tems le siècle qui vient de finir (disons-le en dépit de ses détracteurs), comme le premier siècle véritablement philosophique; ce n'est que l'Allemagne qui a montré des souverains philosophes, avec des peuples éclairés.

» Mais il ne pouvait plus exister d'ensemble pour l'Empire. Il y avait eu trop de chaleur dans ses querelles intérieures, et elles avaient duré trop long-tems. L'Allemagne s'était sur-tout divisée pour toujours en deux parties. Les lumières du Nord ne pouvaient s'accorder avec les ténèbres du Midi; les intérêts de l'un étaient trop diamétralement opposés à ceux de l'autre, et chacun mettait trop d'importance à ses intérêts particuliers, pour qu'ils pussent jamais céder à l'intérêt général. Depuis lors, il n'y eut plus d'harmonie possible pour leurs forces; il n'y eut plus d'unité pour l'Allemagne; elle ne fut plus aussi ce qu'elle avait été dans ses relations extérieures, et elle devint de jour en jour plus faible, tandis que la France, quoique moins étendue et moins peuplée, devenait tous les jours plus puissante. La réunion de toutes les forces sur le trône, le despotisme du gouvernement, et l'esprit d'aggrandissement soutenu par la violence, mettaient dans les mains de ses rois une supériorité invincible. Quoique la nation devînt tous les jours plus malheureuse et plus faible, le trône augmentait en splendeur et le royaume en étendue. L'Allemagne en éprouva les fâcheux effets d'une manière très-sensible; ses puissans voisins lui enlevèrent plusieurs provinces l'une après l'autre; les empereurs ne trouvèrent plus d'avantage à protéger les états particuliers; souvent même ils les sacrifièrent pour terminer des guerres malheureuses; ils ne cherchèrent qu'à s'indemniser, ou plutôt à s'enrichir à leurs dépens; et l'Empire fut affaibli de siècle en siècle.

Digitized by Google

» Mais jamais la faiblesse de la confédération germanique, à l'égard de ses voisins, ne s'était montré dans un jour aussi frappant que pendant la guerre contre la République française. La subite et complette refonte des principes sur lesquels avait reposé, jusqu'à nos jours, la constitution intérieure de la France, loin de diminuer ses forces, les accrut contre toute attente. Le renversement du trône, des efforts violens pour établir dans ce pays les principes du bonheur des peuples, jusques-là inconnus de ses habitans, mais depuis long-tems répandus avec le plus heureux succès en Allemagne; une fermentation intérieure accompagnée d'horreurs sans exemple, toutes ces causes liées entr'elles avaient donné aux Français, réunis par leur roi en une seule nation, une force entièrement nouvelle, contre laquelle on n'aurait pu efficacement lutter qu'avec une pareille énergie et le même patriotisme.

» Il était trop tard pour les obtenir de l'Allemagne; c'était entièrement impossible. Dans les commencemens d'ailleurs, le danger ne parut pas si grand; et lorsqu'il se développa dans toute sa force, on ne put lui échapper, soit parce qu'il n'était plus tems de chercher à l'éviter, soit parce qu'une politique timide, une terreur presque panique, et les soins de chaque état pour sa propre conservation, mirent obstacle à l'emploi des mesures qui peut-être eussent été encore efficaces. C'est ainsi que l'Allemagne, après neuf ans d'une guerre des plus funestes, a perdu une grande et belle partie de ses provinces, et a vu porter le dernier coup à sa constitution depuis long-tems délabrée.

» Le triste résultat et l'état de délaissement où s'est trouvé l'Empire ont excité des plaintes amères; mais elles ont été inutiles, et l'on pourrait dire qu'elles étaient superflues. Peut-être l'état actuel de l'Allemagne est-il balancé par les avantages qu'elle a retirés de sa situation antérieure; peut-être l'Allemagne n'a-t-elle pas autant perdu qu'on le croit; peut-être même a-t-elle gagné, s'il est vrai que sa faiblesse au-dehors vint de sa force intérieure. Voudrions-nous de la puissance des Français, s'il fallait l'acheter au prix des avantages dont notre patrie jouissait depuis long-tems, lorsque la France était encore plongée dans une nuit profonde, et gémissait sous le despotisme; de ces avantages qu'elle a acquis par des excès qui nous sont inconnus, et auxquels ne peuvent être comparés ceux de nos discordes civiles, de nos guerres de religion?

Digitized by Google

L'Allemagne a fait la douloureuse expérience que son ancienne constitution, qui faisait le bonheur de ses habitans, ne suffisait pas pour la protéger contre l'audace de ses puissans voisins, et que de plus elle portait en elle-même le germe de sa destruction. Si cette constitution eut pu se maintenir, comme le prétendoient nos professeurs de droit public, nous serions restés le peuple le plus heureux de la terre. Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer tous les avantages que la fédération de plusieurs petits Etats produisoit pour leurs petits peuples; je les ai déjà fait entrevoir : et d'ailleurs, que les habitans de ces Etats regardent autour d'eux, qu'ils comparent et qu'ils jugent; ils confirmeront mon opinion. J'en suis d'autant plus sûr, que les inconvéniens des petits gouvernemens disparaissaient de jour en jour; mais cette belle constitution, cet édifice politique n'était plus qu'un dessin sur le papier, ou plutot ce n'était que des ruines dans lesquelles il était méconnaissable. Les Etats allemands qui résistent aux changemens actuels, seront-ils assez heureux pour jouir de leurs anciens avantages? La nouvelle forme qui va être donnée à l'Allemagne, sera-t-elle plus durable que l'ancienne? Ce sont des questions dont le tems seul peut nous donner la solution, etc. etc. »

Le lecteur a dû être plus d'une fois choqué de l'inconcevable assurance de l'écrivain allemand, soit qu'il donne la révolution religieuse faite par Luther comme la première source des lumières de l'Europe, soit qu'il affirme que la France était encore plongée dans une nuit profonde, lorsque l'Allemagne jouissait des avantages les plus desirables. L'auteur a voulu, on le voit bien, flatter les préventions de ceux à qui il adressait son ouvrage; c'est parce qu'elles sont populaires en Allemagne, qu'il importe de s'y arrêter un moment.

(La suite de cet article aux prochains numéros.)

EXTERIEUR.

Ratisbonne, 24 septembre.

Treizième séance. Par une déclaration du plénipotentiaire impérial, communiquée à la députation, la commission impériale, après avoir exprimé sa douleur de ce

Digitized by Google

qu'on avait mis en doute, dans quelques votes, des priviléges constitutionnels de sa S. M. I. et de sa commission, et de ce qu'on avait placé au rang des simples formalités, son droit de coopération et d'approbation du *conclusum* de la députation dans les négociations avec les puissances étrangères, a protesté solennellement contre ces assertions et contre les conséquences qu'on en déduit.

Par une note verbale remise le 9 octobre au directoire de la députation, le ministre électoral de Hanovre a déclaré que S. M. britannique accédait à l'article de la déclaration des puissances médiatrices, qui concerne la maison électorale de Brunswick; qu'elle acceptait l'acquisition héréditaire de l'évêché d'Osnabruck, pourvu qu'il fut réuni entièrement et sans condition à son électorat. Quant à la cession des droits et possessions de la maison de Brunswick dans la ville de Bremen et celle de Hambourg à ces deux villes, S. M. est prête à entrer en arrangement à ce sujet avec lesdites villes impériales; ce qui exigera des négociations particulières à entamer par elles avec le ministère de Hanovre.

Quatorzième séance. Brandebourg, Bavière et Wurtemberg ont voté définitivement pour l'adoption du nouveau plan d'indemnités.

Voici le résumé du vote de Brandebourg: S. M. le roi de Prusse, en sa qualité de souverain, s'est entendu amicalement sur le plan de la Russie et de la France avec les deux hautes puissances, et elle en a fait faire l'ouverture confidentielle à la cour impériale, d'après ses relations, également amicales, qui existent entr'elle et S. M. prussienne. En cette même qualité, S. M. a conclu, le 23 mai dernier, avec la république française, et de concert avec la Russie, une convention particulière et solennelle sur ses propres indemnités, par laquelle les pays d'indemnités, connus par le plan présenté, lui ont été donnés, avec la supériorité territoriale et souveraineté, sur le même pied qu'elle possède ses autres états allemands, lesquels pays lui ont été cédés pour en prendre possession réelle, et en même-tems garantis.

La subdélégation de Brandebourg croit essentiellement nécessaire de faire connaître ceci publiquement, puisqu'il s'ensuit, comme conséquence immédiate, que les indemnités de S. M. prussienne se trouvent dans une catégorie particulière par rapport aux autres, à laquelle on doit nécessairement avoir égard dans toutes les restrictions qui seront encore établies par des stipulations ultérieures. S. M. prussienne, d'après le concert constant qui a jusqu'ici existé entr'elle et les hautes puis-

Digitized by Google

sances médiatrices, est tenue, et fermement résolue de continuer à coopérer avec elles à ce que l'exécution du nouveau plan n'éprouve pas d'obstacle.

On propose en conséquence que la députation prenne maintenant sans délai *un conclusum* définitif par lequel, elle accepterait formellement, sans condition et sans réserve, le plan général d'indemnités présenté par les puissances médiatrices, en ce qui concerne le réglement des indemnités, la collation de la dignité électorale, et du privilège de *non appellando*, qui en font partie. Elle autoriserait la prise-possession formelle de toutes ces indemnités qui a déjà eu lieu pour la plupart, de manière que la possession actuelle, qui n'a été en partie que militaire, soit changée formellement en une possession civile.

La subdélégation de Brandebourg rappelle que le terme de deux mois, fixé par les puissances médiatrices, pour terminer entièrement l'affaire des indemnités, est écoulé à quelques jours près.

Quinzième séance. Mayence et Hesse-Cassel ont voté pour l'adoption définitive du nouveau plan d'indemnités. Ainsi ce plan est déjà adopté à la majorité de cinq voix sur huit.

Seizième séance. Le subdélégué du grand-maître de l'ordre Teutonique a émis son vote sur les règles à établir pour l'entretien des ecclésiastiques et autres personnes qui ont une existence constitutionnelle dans les pays destinés à servir d'indemnités. Ce subdélégué a examiné les deux questions suivantes : 1°. En quoi doit consister l'indemnité des princes ecclésiastiques dépossédés ? 2°. Comment assigner et garantir cette indemnité, qui doit être viagère et conforme au rang des prédans? Il a soutenu que les princes indemnisés n'étaient pas en droit de faire des changemens arbitraires dans la constitution de leurs nouvelles acquisitions ; que conséquemment les pays qui ont des états les garderont ; il devra aussi être permis aux habitans, pendant un terme fixe, par exemple de deux ans, de sortir du pays avec toute leur fortune, pour aller s'établir ailleurs.

Extrait d'une lettre de Berne, insérée dans le Moniteur.

» Le colonel Rapp a traversé la Suisse ; il a trouvé les cités, les villages en proie aux angoisses, tristes compagnes des guerres civiles. Sa présence a calmé toutes les alarmes. Les rassemblemens se sont dissipés. Des députés de toutes les parties de la Suisse vont se rendre à Paris.

» Nous commençons à espérer que notre révolution, qui depuis huit ans, se prolonge et se renouvelle chaque année, touche à son terme.

» Les sentimens du peuple helvétique tout entier se

Digitized by Google

réunissent dans ces trois vœux : 1°. une constitution dans laquelle l'oligarchie ne puisse jamais reparaître, et qui assure en même tems l'égalité des citoyens, l'égalité de nos dix-huit cantons, l'égalité des cinq religions que les différentes parties de l'Helvétie professent ; 2°. une constitution qui se prête à la diversité, aux inégalités de notre territoire, dans laquelle Underwald, Berne, Lausanne, Bâle, soient gouvernés suivant les circonstances locales, les langues, les mœurs qui lui sont propres. Enfin, notre troisième vœu, et celui-ci n'est pas moins national que les deux autres, est de voir maintenues dans toute l'intégrité nos anciennes relations avec le peuple français, et priver de toute influence les hommes qui sont à la solde des puissances étrangères. Au sein même d'une conflagration générale, notre véritable intérêt est de demeurer neutres : ce ne sera jamais celui des Bachmann, Vatteville, qui, depuis leur enfance, servent ces puissances ennemies de la France. Si dans l'avenir la guerre recommençait en Europe, et qu'ainsi qu'il est arrivé au roi de Sardaigne, à la république de Venise, la neutralité nous devînt impossible, l'alliance de la France serait notre unique vœu, notre intérêt le plus juste et le plus cher. Il n'est pas un de nous qui ne pense que les Suisses réunis à des Français défendront toujours avec gloire nos montagnes, et rendront impénétrables aux ennemis nos plaines et nos grandes cités, telles que Zurich, Berne, Soleure, Fribourg, Bâle et Lausanne. Il n'est aucun de nous qui ne sache que notre armée réunie aux forces étrangères, quand même elle parviendrait à protéger avec quelque succès la sommité de nos montagnes, ne pourrait défendre contre les Français nos plaines et nos grandes cités, Zurich, Berne, Soleure, Fribourg, Bâle et Lausanne.

Enfin, il n'est pas un de nous qui ne sente que notre politique doit être celle de nos pères, qui, par amour pour la patrie, furent toujours étroitement liés à la France.

Lettre du ministre des relations extérieures, à M. de Cetto, ministre de Bavière. — Paris, le 23 vendém. an 11.

Monsieur, les rapports de voisinage qui existaient entre la Bavière et la Suisse, et que doivent resserrer encore les nouvelles acquisitions que S. A. S. E. va faire en Allemagne, ont dû lui faire porter une attention toute particulière sur les derniers événemens dont l'Helvétie a été le théâtre. Ce pays est depuis long-tems divisé. Une influence d'intrigue et d'argent y a empêché jusqu'à ce jour, que le gouvernement établi par les suffrages du plus grand nombre, pût y prendre l'assiette et le pouvoir nécessaire à sa conservation.

Tant que l'opposition s'est bornée à des menées insi-

Digitized by Google

dieuses et obscures, le premier consul n'a pas cru devoir intervenir dans des discussions auxquelles le tems et l'influence du repos général de l'Europe promettaient toujours de mettre un terme. Mais enfin les ennemis du peuple helvétique ont tenté une opposition d'éclat : le sang a coulé, et l'Helvétie a été menacée d'un bouleversement. Dans cette conjoncture effrayante, tous les vœux ont demandé la médiation du premier consul. Le parti même qui s'était armé contre le gouvernement, entraîné par l'opinion des hommes qu'il avait dû égarer pour les attacher à lui, se vit forcé de réclamer solemnellement la médiation de la France.

Les puissances continentales voisines d'Helvétie, n'ont pu envisager sans crainte les suites extérieures d'un désordre dont le foyer était établi dans ce pays, et dans cet état de choses, l'humanité, l'intérêt de la France, de l'Europe, demandaient que le premier consul se désistât de la détermination qu'il avait prise de ne pas se mêler des affaires de la Suisse. Il a parlé comme médiateur, comme ami, et l'Helvétie a été pacifiée. Le peuple est rentré dans ses foyers. Ces hommes simples et droits, voyant qu'ils avaient été abusés, ont menacé de leurs armes les chefs qui avaient cherché à diffamer la France dans leur esprit, et qui, dans leurs actes publics, s'étaient permis de l'outrager. Le mépris général fait aujourd'hui justice de leurs clameurs.

Tels sont, monsieur, les faits que j'ai cru devoir vous communiquer. Le premier consul n'a pas dû, n'a pas voulu abandonner un pays qui a besoin de l'amitié de la France, et qui, sans le bienfait de son influence, eût passé en peu de tems par toutes les horreurs de l'anarchie sous l'ancien joug qu'il se sent heureux d'avoir brisé. Mais en même-tems qu'il a reconnu la nécessité d'aider la nation Helvétique à fixer enfin elle-même et d'une manière irrévocable, sa destinée constitutionnelle, il n'a pas cessé un moment d'envisager que la plus parfaite indépendance devait être la base de sa constitution. Le droit de s'organiser, acquis à l'Helvétie, est un des résultats glorieux de la guerre que la France a soutenue contre les plus fortes armées de l'Europe, et des traités qui l'ont terminée.

C'est parce que l'Helvétie tient ce droit des victoires et de la politique bienveillante de la France, que le premier consul veut aujourd'hui en protéger l'exercice, et s'assurer qu'une poignée d'émigrés turbulens, déserteurs des armées étrangères, et qui viennent de porter le fer et la flamme dans leurs pays, ne réussiront pas à priver de leurs droits la presque totalité de leurs concitoyens. Ce n'est point par de tels hommes que le traité

Digitized by Google

de Lunéville peut être invoqué en ce qui regarde l'Helvétie; mais bien par la grande portion du peuple qu'ils auraient voulu opprimer, et dont le traité garantit l'indépendance. Ces hommes sont-ils une partie aussi estimable, aussi importante de l'Helvétie, que l'Argovie, le pays de Vaud, et les bailliages autrefois sujets, dont la France a garanti les droits politiques, non-seulement au traité de Lunéville, mais dans tous ceux qui, depuis la guerre, ont resserré les anciens liens de la France et de l'Helvétie?

On conçoit que ce sont eux qui chercheront à répandre que la république helvétique pourrait être amenée par esprit d'imitation à avoir avec le premier consul les rapports qui l'unissent à la république italienne. Mais cette pensée est aussi loin de la prévoyance du premier consul qu'opposée à toutes ses déterminations; et son intention formelle est de ne concourir à l'organisation de la Suisse que pour lui assurer une indépendance. Je me persuade, monsieur, que vous voudrez bien transmettre à S. A. S. les communications que j'ai l'honneur de vous faire, et dont elle ne manquera point d'apprécier l'importance.

Recevez l'assurance de ma haute considération.

CH.-MAU. TALLEYRAND.

Le premier Consul est parti ce matin, 6 brumaire, pour Rouen; madame Bonaparte l'accompagne. L'objet de son voyage, qui durera dix jours, est de visiter les importantes manufactures du dép. de la Seine-Inférieure.

Sénatus consulte-organique, du 28 vendémiaire.

Art. I. Pendant cinq ans, à compter de la publication du présent sénatus-consulte-organique, les étrangers qui rendront ou qui auraient rendu des services importans à la république, qui apporteront dans son sein des talens, des inventions, ou une industrie utiles, ou qui formeront de grands établissemens, pourront après un an de domicile être admis à jouir du droit de citoyen français.

II. Ce droit leur sera conféré par un arrêté du gouvernement, pris sur le rapport du ministre de l'intérieur, le conseil d'état entendu.

III. Il sera délivré à l'impétrant une expédition dudit arrêté, visé par le grand-juge ministre de la justice, et scellée du sceau de la république.

IV. L'impétrant, muni de cette expédition, se présentera devant la municipalité de son domicile, pour y prêter le serment d'être fidèle au gouvernement établi par la constitution: il sera tenu registre et dressé procès-verbal de cette prestation de serment.

Signé, CAMBACÉRÈS, *second Consul, président.*

Digitized by Google

(N°. LXXI). 15 Brumaire an 11.

MERCURE DE FRANCE.



LITTÉRATURE

POÉSIE.

OEUVRE DE MISÉRICORDE ENVERS LES PRISONNIERS.

Vers trouvés écrits sur les murs d'une prison, et recueillis par Joseph Berchoux.

Depuis deux ans j'habite cette tour :
De mes erreurs c'est le juste salaire.
Qui que tu sois qui viendras quelque jour
Me succéder dans ce lieu de misère,
Apprends de moi cette utile leçon
Qu'on peut encore être heureux en prison.
Certes, il vaut mieux, libre dans son allure,
Observateur de la belle nature,
Voir un beau champ de roses parsemé,
Que quatre murs qu'un faible jour éclaire :
Mais si l'on doit y rester renfermé,
Il faut trouver le secret de s'y plaire.
Ce bon secret, si tu veux le savoir,
Est la gaîté. C'est là tout le mystère.
Elle embellit le cachot le plus noir,
Elle supplée à tout ce que la terre
Peut nous offrir de biens et de grandeur ;
Elle adoucit les disgraces humaines,
Elle nous met au-dessus du malheur....

Digitized by Google

Pour moi, je sais me moquer de mes chaînes,
Et de mes fers me forger des hochets.
Ceux que le monde, hélas! m'a fait connaître,
Ne valent pas davantage peut-être,
Et trop souvent m'ont laissé des regrets.
De ma prison j'ai banni la tristesse
Qui ne saurait m'atteindre désormais,
Et qui souvent assiége en son palais
L'homme accablé d'une immense richesse.
Autour de moi je ne vois rien en laid:
Le triste aspect d'une froide muraille,
Mon mobilier, mon petit lit de paille,
Le rat craintif qui vient sur mon chevet,
Et me réveille en mangeant mon bonnet,
Tout me fait rire. En vain, dans ma détresse,
Quelques amis que mon sort intéresse
Viennent me voir au travers du guichet,
Et, malheureux de ma propre infortune,
En m'abordant d'un air sombre et piteux,
Semblent vouloir que je pleure avec eux;
Et m'inspirer leur tristesse importune;
Je les console et leur dis en riant:
Mes bons amis, calmez-vous, je vous prie;
Votre douleur, dont je vous remercie,
Ne change rien à mon appartement,
Ne m'ouvre point cette porte ennemie,
Ne peut briser un verrou sans pitié,
Dont ce gros mur recèle la moitié.
Presque toujours la plainte est inutile;
Il faut rester quand on ne peut sortir.
Veuillez des yeux parcourir mon asile:
Il n'est pas beau, j'en veux bien convenir;
A vos regards ne viennent point s'offrir
Des ornemens dont la magnificence
Semble insulter à l'homme qui n'a rien;
Mais on y trouve, en y regardant bien,

Digitized by Google

Tout ce qui peut soutenir l'existence.
Voilà ma cruche et mon morceau de pain :
C'en est assez pour la soif ou la faim.
Cette ouverture, à regret pratiquée,
Permet à l'air d'y venir s'engouffrer ;
Ce qui suffit pour ne point étouffer.
Voilà ma table ; elle est un peu tronquée,
Mais mon dîner y tient commodément.
Sur ce trépied je m'assebis à mon aise ;
Il me soutient, quoiqu'un peu chancelant :
Là, vous voyez mes communs à l'anglaise,
Près de l'endroit où je prends mon repas ;
Là, mon boudoir.... mais je ne boude pas.
Quand mon geolier, d'un air brusque et sauvage,
Vient m'apporter un limpide potage
Assaissonné par mon seul appétit,
Quand de ses clefs j'entends le triste bruit,
Avant-coureur de sa sotte présence,
A sa rencontre aussitôt je m'avance ;
Je viens à bout d'égayer son humeur ;
Le lendemain mon potage est meilleur ;
Il m'entretient d'une manière affable,
Et quelquefois le vilain est aimable.
Mes chers amis, quelques soient nos destins,
A la gaîté vouons notre existence.
Oh ! loin de nous ces tragiques humains,
Ces malheureux désespérés d'avance,
Qui, tous les jours de larmes abreuvés,
Ont de leur bouche exilé le sourire,
Et dont les maux, par la peur aggravés,
Sont devenus un horrible martyre....
J'en viens à toi, mon triste successeur,
Apprends à rire aussi de ton malheur.
Si, quelque jour, traduit à l'audience,
Tu crains le sort d'un jugement fatal,
Fais, si tu peux, rire ton tribunal ;

Digitized by Google

Tu peux dès-lors compter sur l'indulgence.
Vis en repos. Je te laisse en sortant,
Sans nul regret, mon petit logement;
Lequel n'est point d'une forme nouvelle :
Il est fort chaud quand la saison est belle;
Mais en hiver il est froid à glacer.
Que si tu veux pratiquer quelqu'issue,
Pour essayer de tomber dans la rue,
Je te préviens qu'il y faut renoncer;
De tes malheurs tu doublerais la somme :
Jamais prison ne garda mieux son homme,
De ses gros murs le ciment éternel
Résisterait à la force d'Alcide;
Et de ce lieu l'architecte perfide
A su trop bien, dans son zèle cruel,
Sacrifier l'agréable au solide.
Il est encor un secret merveilleux
Pour adoucir les maux de l'esclavage.
Fais-toi poète, et conjure les Dieux
De t'enseigner à parler leur langage.
Si tu deviens favori d'Apollon,
L'ennui bientôt fuira de ta prison.
Le Dieu des vers, dans le pays des fables
Te conduisant par des chemins fleuris,
T'entourera d'illusions aimables.
Autour de toi *voltigeront les ris*,
Bien plus plaisans et plus recommandables
Que les cousins et les chauve-souris.
Ton vil grabat, la paille où tu reposes,
Changés en lit de jasmin ou de roses,
T'inviteront aux plaisirs de l'amour,
Avec Hébé, Psyché, Flore ou Clytie,
Qui te viendront enchanter tour-à-tour.
La sombre voûte à peine recrépie,
Triste atelier des travaux d'Arachné,
Dont les débris soupoudrent ton dîné,

Digitized by Google

Tu la croiras un bosquet d'Idalie,
Un verd bocage où devront à ta voix
Se rassembler les doux chantres des bois.
Tout changera dans la demeure hideuse
Où les mortels ont osé t'enfermer....
Tu pourras même à ton gré transformer
L'eau de ta cruche en liqueur précieuse,
En pur dictame, en breuvage des dieux;
Ton pain de seigle en miel du mont Hymète,
Et ton potage en consommé divin...
Le vrai poète est un magicien
Qui soumet tout aux lois de sa baguette....
Deviens sorcier, mon ami, si tu peux;
Fais mieux que moi, que ta plume exercée
Soit dans tes mains un talisman heureux
Qui du malheur détourne ta pensée.
En écrivant pour charmer tes loisirs
Entoure-toi de touchans souvenirs.
Songe aux parens qui faisaient leurs délices
De te porter dans leurs bras caressans;
Qui dans tes yeux, dans tes premiers accens,
Du sentiment recherchaient les prémices.
Songe à la femme à qui tu dois le jour.
Peins-toi l'ivresse et les soins d'une mère,
Qui du sommeil défendait sa paupière,
Pour t'endormir au chant de son amour.
Dis les plaisirs du printems de ta vie.
Ecris encor pour la première amie....
De tels sujets, toujours plus attachans,
Feront le charme et l'honneur de tes chants.
Puis égayant ta verve solitaire,
Ose parler aux maîtres de la terre.
Dis-leur combien tu serais enchanté
De respirer l'air de la liberté.
Tâche, en riant, d'émouvoir leurs entrailles.
Dis qu'un poète, entre quatre murailles,

Digitized by Google

Perd son génie ainsi que sa santé.....
Que tu voudrais observer la nature
Pour la chanter, si c'est leur volonté;
Qu'on parle mal, dans une tour obscure,
Du doux printems, des prés, de la verdure,
Des rossignols, des échos d'alentour;
Et du zéphir, et de l'aube du jour,
Et du parfum de l'haleine de Flore. . . .
Objets charmans dont quelquefois en vers
On a peut-être ennuyé l'univers,
Mais dont il faut que tu *t'ennuie* encore.
Observe-leur que ta muse en échec,
Fermée à clef, condamnée au pain sec,
En cet état s'inquiette et murmure;
Qu'elle a besoin d'air et de nourriture,
Demande enfin grâce pour tes erreurs;
En jolis vers fais amende honorable.
Ton repentir touchera tous les cœurs.
Mais garde-toi, si tu n'es pas coupable,
De caresser l'orgueil d'un oppresseur,
Et ne fais pas ramper la poésie,
En la souillant d'un vers adulateur.
Plus courageux, cite la tyrannie
Au tribunal du tems et de l'honneur.
N'adresse pas une plainte importune
A l'ennemi qui t'a persécuté,
Mais, dans tes fers illustrant l'infortune,
Fais le rougir de ta captivité.

ÉNIGME.

Je suis bonne, méchante, ignoble, douce, fière;
Bien souvent je dis vrai; je trompe quelquefois;
Mon trône est sur le front des rois
Et dans les yeux de la bergère.
Enfant des fureurs de la guerre,
Quelquefois dans mes flancs je cache le tonnerre,

Digitized by Google

Je recèle la mort et la donne en jouant.

Autrefois dans la Grèce antique
Pendant le règne du talent,
J'avais mon prix, et partageai souvent,
Avec le sel, le beau surnom d'Attique.

LOGOGRIPHE.

D'après ma forme variée,
L'on me donne un nom différent :
Ma race est étendue et si multipliée
Que de mes sœurs le nombre est étonnant.
En général, de la nature
Je suis tout bonnement les lois ;
Cependant l'art aussi par fois
Vient ajouter à ma parure.
J'embellis le palais des rois
Et le manoir du simple villageois.
Mon existence est de courte durée,
Ma mort souvent prématurée
Par anagramme en moi l'on doit trouver
Le synonime de couler ;
De mes membres on peut extraire
Un élément, un minéral,
Un végétal, un animal.
Pour suivre la marche ordinaire,
De mes cinq pieds, lecteur, supprime le premier,
Un pronom personnel du reste se compose.
Veux-tu voir encor autre chose?
Eh bien! retranche le dernier,
Il se présente un saint qu'en septembre l'on fête.
A cet élu coupe la tête,
Avec deux pieds il forme une ville en entier.

Pons.... de Reims.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade, insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *la lettre C.*
Le mot du Logogriphe est *mânes.*
Le mot de la Charade est *théâtre.*

Digitized by Google

Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux, par Charles Leroi. *Nouv. édit. in-8°. avec le portrait de l'auteur. Pr. 3 fr. A Paris, chez* Valade, *rue Coquillière.*

On a long-tems disputé pour savoir si les bêtes ont de l'esprit, et c'est un point sur lequel on n'est pas prêt à s'accorder. Les uns veulent que ce soient de pures machines; les autres leur accordent une espèce d'ame *sensitive*, qui n'est point une ame; d'autres vont jusqu'à leur attribuer un rayon d'intelligence et une force de réflexion qu'il serait à souhaiter que bien des hommes possédassent; mais on peut dire qu'aucun siècle n'a été plus favorable aux bêtes que le nôtre. Nos grands philosophes se sont, pour la plupart, je ne dirai pas distingués, mais singularisés par une tendresse toute particulière pour les animaux. On pourrait croire qu'ils avaient comme épuisé sur eux toute leur humanité, à en juger par la manière dont ils ont traité les individus de leur espèce; et en général on a remarqué que, même parmi les femmes qui semblent avoir le droit d'être tendres envers tous les êtres, pour exercer leur prodigieuse sensibilité, ce sont toujours les plus dures et les plus acariâtres qui font étalage de ces grandes tendresses pour les animaux. On peut pardonner aux femmes ces petits écarts de raison; mais comment justifier des philosophes d'un aussi énorme contre-sens que celui-là? Je leur passerais d'avoir, par une espèce d'instinct, traité les animaux comme leurs frères, s'ils n'avaient pas en même tems traité leurs frères comme des animaux; mais on l'a dit, et il est bon de le répéter, il y a déjà long-

Digitized by Google

tems que cette philosophie toute sensuelle de nos jours ne voit plus, parmi les hommes, que des mâles et des femelles qu'elle voudrait mêler indifféremment comme des brutes, et voilà ce qui explique cette complicité que de tout tems on a remarqué entre les lois et les passions; voilà les les lumières dont nous sommes redevables aux progrès de cette physique grossière et sans esprit, qui ne sait rien voir, rien juger qu'avec son scapel et ses alambics. Misérable science qui, pour avoir étudié le cadavre de l'homme, se croit en droit de prononcer sur son ame. N'y a-t-il donc pas moyen de faire comprendre à ces anatomistes ridicules combien leurs décisions sont impertinentes? Qu'un de ces professeurs s'avise d'enseigner dans son école que l'homme n'est distingué des animaux que par le privilège de se tenir sur ses deux pieds et par l'angle de sa face, je lui passe sa définition; je la trouve fort bonne pour lui même. Mais qu'ai-je de commun avec ce *bipède*? De quel droit prétend-il m'envelopper dans ses généralités, et me mépriser autant qu'il se méprise? S'il juge que l'homme n'a ni ame, ni esprit, je veux bien croire qu'il trouve en lui-même la raison de ce jugement: est-ce à dire que tous les hommes lui ressemblent? Quelle est donc cette science qui donne le droit d'injurier, du haut d'une chaire, tout le genre humain? On croit toujours rêver lorsqu'on entend appeler cela de la philosophie.

Cette doctrine a été soutenue par deux partis, dont l'un voulait élever les animaux jusqu'à l'homme, et l'autre rabaisser l'homme jusqu'au rang des animaux; mais tous deux s'accordent à vous faire entendre qu'entre un homme et un

Digitized by Google

singe la différence est si petite que ce n'est pas la peine d'y regarder. *Linnée* définit l'ourang-outang, *l'homme de la nuit*, *homo nocturnus*. Ce grand naturaliste n'a pas pu se défendre de débiter là-dessus les plus rares extravagances. Non content d'avoir fait de ce singe un homme, il en fait un César. Il prétend qu'il médite, dans ses bois, la conquête de l'univers : de savoir pourquoi, c'est ce qu'il ne dit point, et c'est ce qu'il n'est pas non plus trop aisé de deviner. Mais Helvétius imagina bien une autre sottise ; ce fut d'attribuer toute la supériorité de l'homme à la conformation de sa main. Et pour peu que l'on presse les conséquences de la fameuse doctrine des sensations, on voit que si les animaux ne font pas des livres, ce n'est pas faute d'idées, mais faute d'une main propre à écrire. Ceux qui aujourd'hui logent la pensée dans l'*abdomen* et dans les intestins, n'ont pas le droit de trouver cela ridicule.

Personne n'a défendu la cause des animaux avec plus de sagacité et de modération que *Charles Leroy*, connu sous le nom du physicien de Nuremberg. Sa place de lieutenant des chasses l'avait mis à portée de recueillir sur ce sujet une foule d'observations curieuses, et je crois bien qu'on l'attaquerait moins heureusement sur les faits qu'il rapporte que sur les inductions qu'il en tire. Cependant, comme son autorité d'observateur a paru d'un trop grand poids à quelques personnes qui l'ont regardé comme l'appui d'une très-mauvaise doctrine, il est bon de remarquer qu'il lui arrive quelquefois d'accommoder ses observations à sa manière de voir, pour se rendre maître des conséquences.

Digitized by Google

Ainsi par exemple, pour prouver que les animaux sont susceptibles de perfectionner leurs talens naturels, il avait besoin d'établir, par des faits, qu'à mesure qu'ils avancent en âge, et qu'ils acquièrent de l'expérience, ils parviennent non-seulement à s'assurer de leur proie, mais à reconnaître les embûches de l'homme, et à éviter le péril sous quelque forme qu'on le leur dissimule. Sur cela il avance, comme un fait certain, que ce ne sont jamais des loups vieux et instruits, mais de jeunes loups ignorans qu'on fait tomber dans les pièges. Or, c'est-là une assertion absolument imaginaire et ajustée à plaisir pour soutenir une thèse sans fondement. J'ai eu moi-même l'expérience du contraire, et il n'y a rien de plus connu dans les pays de chasse. Parmi les animaux carnassiers, ceux qui sont doués de force échappent souvent aux pièges, parce qu'ils préfèrent une proie vivante, mais souvent aussi le défaut de nourriture les y précipite malgré toute leur expérience. Leur conduite n'a pas d'autre mobile que l'instinct d'un besoin aveugle qui les sauve ou qui les perd, selon la diversité des circonstances. Le succès fait toute leur habileté; ils ont cela de commun avec bien des personnages célèbres. Il n'y a d'ignorant parmi eux que celui qui périt, à quelqu'âge que ce soit.

Il est difficile, après cela, de comprendre ce que M. Leroy attend par la *science* du loup. Tout cet attirail de précautions et de ruses, sur lequel il a bâti son système, me fait plus admirer la fertilité de son esprit que la justesse de ses conclusions. Tout ce qu'il accorde à l'instinct, c'est de déterminer l'objet du désir. « Mais en-

Digitized by Google

» suite, dit-il, le desir donne l'attention ; l'attention fait remarquer les circonstances, et » grave les faits dans la mémoire ; la mémoire » des faits donne l'expérience ; l'expérience indique les moyens ; si les moyens ont quelque » succès, ils contituent la science ; s'ils n'en ont » point, ils produisent la réflexion qui combine » de nouveaux faits et enfante de nouveaux » moyens. » Je vois là un homme qui rend bien compte de ce qui se passe en lui-même ; mais que cette série d'actions et cet enchaînement d'idées appartiennent à un animal, c'est ce qu'on ne prouvera jamais qu'à ceux qui prennent pour des preuves les fantaisies de l'imagination ; car il est évident que ne pouvant nous mettre à la place d'un animal, ni pénétrer dans le secret de son organisation, il nous est impossible d'avoir aucune idée juste de sa manière d'exister. Aussi, il est à remarquer que les philosophes qui soutiennent la même cause que M. Leroy ont tous recours au même moyen ; c'est de prêter aux animaux les idées de l'homme. *Le loup pense, le loup raisonne, le loup argumente ;* ce sont là des expressions qui peuvent avoir des graces dans les fables de Lafontaine, mais qui ne sont que bizarres dans un traité de philosophie. Ce n'est pas se mettre à la place de la brute ; c'est transformer la brute en une créature intelligente ; c'est lui attribuer le langage de la raison. Ne voilà-t-il pas une bonne manière d'expliquer les opérations de l'instinct ?

J'entrevois le même sophisme dans toutes les interprétations de M. Leroy.

Qu'un loup saute par-dessus les claies d'un parc, chargé d'un mouton qu'il emporte dans la

Digitized by Google

forêt voisine, M. Leroy veut que ce loup ait calculé d'avance la hauteur du parc, le pesanteur du mouton, et la longueur de la course qui lui reste à faire pour se sauver. De même si un épervier tombe juste sur une perdrix qu'il apperçoit du haut des airs, M. Leroy en conclut que cet épervier avait d'abord évalué la distance qui le séparait de la proie; car, selon lui, sans cette évaluation précise, le loup n'emporterait jamais de mouton, et l'épervier arriverait toujours trop tard pour se saisir de la perdrix: voilà bien mon géomètre qui se figure que rien dans le monde ne peut se faire sans sa toise; mais celui qui a donné les aîles à l'épervier, s'est chargé de tous les calculs. C'est à lui qu'il appartient d'établir une juste proportion entre le moyen et la fin, entre les besoins qu'il a donnés aux animaux, et les instrumens dont il les a pourvus pour y satisfaire. Le loup et l'épervier fondent sur leur proie, sans s'embarrasser d'aucune mesure. Tous deux réussissent par l'effet inévitable d'une cause qui leur est inconnue: l'un par la supériorité de sa force; l'autre par la rapidité de son vol. M. le physicien de Nuremberg dit quelque part que la conduite des loups lui a servi plus d'une fois à expliquer celles des hommes: cela peut être; mais voici une circonstance où il aurait dû se servir de celle des hommes pour entendre un peu mieux celle des loups; car n'arrive-t-il pas bien souvent qu'un homme qui n'a aucune idée de géométrie saute un fossé, sans avoir eu besoin d'en évaluer la largeur et de la comparer à sa force? Les géomètres eux-mêmes ne sautent-ils jamais sans avoir fait auparavant une équation? Pourquoi donc vouloir faire d'un loup un calculateur si étonnant?

Digitized by Google

Ce qui résulte de toutes ces comparaisons entre l'homme et les animaux, c'est que l'homme y perd toujours autant que les bêtes y gagnent. C'est encore là un chapitre de cette philosophie qui a fait rétrograder les lumières de l'Occident, pour revenir aux erreurs de l'antiquité. Le système de Pythagore avait cela de singulier, que tout y était arrangé à l'avantage des bêtes et au détriment de l'homme. Car en supposant même entre elles et lui égalité de mérite, où serait l'égalité de récompense, à moins qu'on ne soutienne qu'il y a autant à gagner pour un homme de voir passer son ame dans le corps d'un perroquet, que pour un perroquet de voir passer la sienne dans le corps d'un homme? Celui qui définissait l'homme un oiseau à deux pieds sans plumes, décidait par cela seul qu'un coq est au-dessus d'un homme. Car après tout, il vaut mieux avoir des plumes que de n'en point avoir. Il faut avouer toute cette métaphysique n'est pas de beaucoup au-dessus des mille et une nuits. Les grecs sont les princes de l'imagination. En philosophie, ce ne sont pour la plupart que des écoliers. Plongés dans les sens, comme ils l'étaient nécessairement par l'ascendant d'une religion voluptueuse, il leur était bien difficile de s'élever aux idées d'une métaphysique intellectuelle. Platon est presque le seul qui ait affranchi son esprit du joug de ce culte sensuel. A force d'adorer des dieux qui se transformaient en bêtes, ils ont cru se faire beaucoup d'honneur de s'assimiler eux-mêmes aux animaux. Mais la postérité pourra-t-elle jamais comprendre qu'au milieu des lumières du christianisme, un philosophe se soit avisé de

Digitized by Google

soutenir que l'homme, marchant à quatre pattes et réduit à brouter l'herbe, suivait mieux les lois de la nature que l'homme vivant en société? La parole manque pour caractériser une extravagance de cette force.

M. Leroy est fort éloigné de cet esprit; et quoique je ne me dissimule pas qu'on peut tirer de ses termes des conséquences très-dangereuses, j'ai cru néanmoins devoir des éloges à sa modération, parce qu'il sauve en quelque sorte les défauts de son opinion, par les sages distinctions qu'il y apporte. Tout en accordant le don de la perfectibilité aux animaux, il le renferme cependant dans la sphère des sens, et il reconnaît hautement la supériorité morale de l'homme. Son opinion, à cet égard, paraît professée avec une ouverture qui annonce la sincérité. « Sans doute, dit-il, nous ne saurons jamais de quelle nature est l'ame des bêtes, et » il faut convenir que cela nous importe assez » peu. Nous sommes très-assurés que la nôtre » est immatérielle et immortelle. La certitude » que nous en avons est le fondement de nos » plus chères espérances. Que l'ame des bêtes » soit immatérielle ou non, il est toujours cer- » tain qu'elle ne peut jamais avoir la destina- » tion glorieuse qui est réservée à la nôtre. » Cela pourrait donner la satisfaction de penser que les intentions de l'auteur étaient meilleures que son livre. On serait même tenté de regarder son ouvrage comme un pur jeu d'esprit, où il a plus recherché les choses singulières que les raisonnemens solides.

Le grand argument par lequel on bat en ruine cette prétendue perfectibilité des ani-

Digitized by Google

maux, c'est qu'en effet ils n'inventent ni ne perfectionnent rien, ou plutôt qu'ils conduisent tout-à-coup leurs ouvrages au point de perfection dont ils sont susceptibles. L'hirondelle n'a pas besoin d'étude pour maçonner son nid. L'araignée n'apprend point à tendre ses filets. L'abeille ne construit aujourd'hui sa cellule ni plus ni moins habilement que du tems de Virgile : ainsi, ne voyant point de progrès dans leurs travaux, nous sommes fondés à croire qu'il n'y en a pas non plus dans leurs connaissances. M. Leroy nie tout cela. Il prétend que nous ne nous entendons point à l'architecture des oiseaux, et que nous ne sommes pas plus en état de juger si un nid est bien ou mal fait, qu'un aigle ne l'est de distinguer une troupe de paysans d'une compagnie de savans. Il est impossible de prendre cela pour autre chose que pour une plaisanterie. Il est aisé de voir combien cette comparaison cloche; puisque pour juger de la structure d'un nid, l'homme n'a besoin que des yeux, au lieu que la vue de tous les aigles du monde ne saurait suffire pour discerner un savant d'un ignorant, c'est une chose qui est du ressort de l'esprit.

C'est un beau sujet d'amplification que les merveilles de l'industrie des animaux. J'en admire la cause bien plus que les effets. Mais je n'avais pas encore ouï dire que les oiseaux sussent compter. M. Leroy prétend que la pie compte jusqu'à trois, parce qu'il est arrivé que, sur trois hommes placés à l'affût pour la surprendre, la pie qui est un oiseau très-inquiet n'en ayant vu sortir que deux, n'a pas osé rentrer dans son nid. Mais ici l'auteur prête encore

son

Digitized by Google

son intelligence et ses raisonnemens à l'animal. Il prend pour du calcul ce qui n'est que l'effet de la terreur. Au surplus, la question n'est pas de savoir si les bêtes font des choses où il paraisse quelqu'intelligence et quelqu'esprit, mais si elles ont réellement l'esprit que nous leur supposons, et si Dieu n'a pas pu en faire des machines tellement ingénieuses qu'elles nous servent avec une promptitude qui tient du prodige, et que nous croyons devoir attribuer à l'esprit, parce que c'est ce que nous connaissons de mieux. Vraisemblablement ce sera encore là long-tems le secret de la providence.

CH. D.

L'Esprit de l'Histoire, ou *Lettres politiques et morales d'un Pere à son fils*, sur la manière d'étudier l'Histoire en général, et particuliérement l'Histoire de France. Par Antoine *Ferrand*, ancien Magistrat; 4 vol. in-8°., chez la veuve *Nyon*, libraire, rue du Jardinet, n°. 2.

Boileau a dit que la critique était aisée et l'art difficile; il aurait pu dire également que la critique était aisée et l'éloge difficile. En effet, il ne faut que du bon sens pour attaquer les mauvaises brochures politiques trop communes aujourd'hui; mais lorsque par bonheur on rencontre un ouvrage où les faits sont présentés avec clarté, où la politique n'est que la morale mise dans le jour qui lui convient, un ouvrage enfin qui manquerait s'il était encore à faire, on regrette de n'avoir pas une réputation assez grande ou un talent assez prononcé pour aider au succès d'un pareil ouvrage.

M. Ferrand avait un fils..... Aux soins qu'il prenait de son éducation, on sent qu'il n'en avait qu'un, et c'est pour lui qu'il écrivit les lettres politiques et morales

Digitized by Google

que nous annonçons. Il croit contribuer au bonheur de quelques pères, en livrant au public cet ouvrage qui, nous osons l'affirmer, convient à tous les hommes, plus encore à ceux qui savent beaucoup, qu'à ceux qui ont encore beaucoup à apprendre. Ce n'est donc point par une fiction que l'auteur adresse ses réflexions à une seconde personne; on s'appercevra sans peine que rien n'est feint dans cet ouvrage. Le desir de briller ne s'y montré jamais, le besoin de convaincre s'y fait toujours sentir; aussi n'est-ce pas seulement sur les passages consacrés à faire ressortir de grandes vérités, que l'on s'arrête; souvent on est entraîné à méditer sur de simples phrases que l'auteur n'a pas cru que l'on remarquerait, parce qu'elles s'échappaient de sa pensée dans la chaleur de la narration. C'est ainsi qu'en parlant de Philippe, ~~successeur de Charles-Quint~~, il dit: *Tout ce qui était soumis à son autorité lui paraissait devoir être indistinctement soumis à ses ordres*, et il continue sans s'appercevoir lui-même qu'il vient d'expliquer pourquoi Philippe perdra les Pays-Bas, pourquoi, malgré toute sa politique, il ne pourra conserver intact l'immense héritage qu'il avait reçu de Charles-Quint. Cette phrase, qui se trouve à la fin du troisième volume, nous a paru digne d'être citée la première, parce qu'elle sert à faire connaître combien l'amour de la véritable liberté domine dans l'ame des écrivains que les fauteurs des républiques impossibles ont accusé d'aimer le despotisme. Il n'y a qu'un français, et un français dégagé de tout préjugé nouveau, qui puisse aujourd'hui savoir quelle différence il y a entre l'exercice de la souveraineté et la volonté de celui à qui cet exercice est confié. Cette distinction n'est plus connue de ceux qui ont approuvé les erreurs spéculatives de la révolution. Ils ont prétendu diviser les pouvoirs pour nous rendre libres, et ils nous ont conduits au plus affreux esclavage; résultat toujours certain de toute combinaison politique pour

Digitized by Google

affaiblir l'autorité; mais comme les pouvoirs ne peuvent être partagés, ils ont été obligés de les réunir dans le mot *patrie*, et quiconque s'est emparé de ce mot, sans exercer la *souveraineté*, a vu tout soumis à ses *ordres*, et a voulu y soumettre jusqu'au passé, jusqu'à la volonté de l'homme.

Je me rappellerai toujours qu'un magistrat connu par les places qu'il a occupées pendant la révolution, me disait, quelque tems après le 9 thermidor, en me proposant une chose que je ne pouvais accepter sans explication: « Vous prétendez donc faire des conditions au » gouvernement, » et je ne pus lui faire comprendre que le gouvernement n'ayant pas le droit de forcer ma volonté dans ce qu'il me proposait, j'étais libre de discuter les conditions, parce que nous traitions réellement de particulier à particulier. Il me regarda comme un fou, et moi je le quittai en gémissant de voir qu'un homme qui aimait la liberté, ne savait plus que ce qui est soumis à la souveraineté du gouvernement, n'est pas pour cela indistinctement soumis à ses ordres. C'est pourtant dans cette seule distinction que consiste la liberté, non celle prêchée depuis la révolution, mais celle qui convient dans tous les grands Etats, parce qu'elle seule marque la différence qu'il y a entre le despotisme et l'exercice du pouvoir immense que, pour son bonheur, tout peuple nombreux est obligé d'accorder à celui qui gouverne.

De l'ouvrage de M. Ferrand on peut tirer une grande moralité, nouvellement prouvée encore par la guerre née de notre révolution, c'est que la vraie politique n'est jamais indépendante de la probité. Le machiavélisme, qui séduit tant d'esprits lorsqu'on le regarde s'exerçant sur un petit coin du globe, n'inspire plus qu'un profond mépris lorsqu'on médite sur l'histoire, en voyant à quoi aboutissent des succès obtenus par la ruse, en se convainquant qu'ils ne produisent rien de stable, on sent

Digitized by Google

combien sont beaux les principes heureux qui veulent impérieusement que la politique ne soit pas indépendante de la morale. Qu'il serait instructif le livre qui, en nous dévoilant entièrement les projets des puissances de l'Europe en 1790, nous montrerait ce qu'elles ont craint depuis, et nous laisserait deviner quels seront, dans l'avenir, les résultats de ce qu'elles ont fini par accepter! Mais nous sommes encore trop près des événemens pour prétendre à les juger; l'auteur de l'Esprit de l'Histoire l'a senti, et il s'est arrêté à l'année 1748, c'est-à-dire à la paix d'Aix-la-Chapelle. On aime à voir un homme que la postérité rangera parmi le petit nombre d'historiens qui honorent la France, craindre d'approcher la révolution française, tandis que mille écrivains sans génie, sans esprit et sans style, font laborieusement gémir les presses de France et d'Allemagne, pour ne nous apprendre que ce qu'ont dit les journaux.

Il serait difficile de donner une idée de l'ouvrage de M. Ferrand, si nous n'avions pas l'Histoire Universelle de Bossuet; c'est le même plan. Bossuet ne voulait faire qu'un discours sur l'histoire; la postérité le vengea de sa modestie en retranchant le mot *discours*, qui semblait affaiblir la grandeur de cette immortelle conception. M. de Voltaire s'est moqué de Bossuet, en lui attribuant une prétention qu'il n'eut réellement pas, qu'il ne pouvait avoir dans le siècle où il vécut; on était modeste alors, parce qu'il y avait beaucoup de grands talens, et une grande réputation politique qui planait sur toutes les réputations littéraires. Après s'être moqué de Bossuet, M. de Voltaire voulut refaire l'histoire Universelle, et, s'affranchissant de la plus grande difficulté reconnue en littérature, il fit sur tous les peuples des réflexions qui n'ont entre elles aucunes liaisons; on pourrait dire qu'il mit l'histoire du monde en anecdotes.

Les philosophes ont eu l'air de triompher, en observant

Digitized by Google

que Robertson a reconnu la vérité de la plupart des faits cités par M. de Voltaire; mais personne n'accuse cet écrivain d'avoir forgé des anecdotes. On lui reproche d'avoir isolé toutes les vérités historiques comme toutes les vérités morales, ce qui est pire encore que de mentir, car c'est tromper au nom de la vérité, en tirant des conséquences fausses de faits incontestables.

M. Ferrand a trop de talent pour annoncer des prétentions; loin d'avoir voulu refaire l'ouvrage de Bossuet, il a desiré préparer à le lire, en formant la réflexion de ceux qui étudient l'histoire. Le génie de Bossuet voyait, pour ainsi dire, le monde comme il doit paraître aux yeux de la divinité, M. Ferrand a marqué les divisions, afin que la mémoire pût se reposer; Bossuet, pour rapprocher les vérités, franchissait les espaces, M. Ferrand les a remplies, afin que ceux qui veulent s'instruire pussent un jour suivre la marche rapide de Bossuet. Lorsque nous rapprochons *les Lettres Morales et Politiques, de l'Histoire Universelle*, nous ne prétendons établir aucune comparaison entre ces deux ouvrages, mais seulement rendre compte de ce que nous avons éprouvé nous-mêmes. Après avoir lu l'ouvrage de M. Ferrand, nous avons senti le besoin de relire le discours de Bossuet, et si celui-ci nous a paru plus étonnant que jamais, c'est que l'autre nous en avait rendu la lecture plus facile.

M. Ferrand a envisagé l'histoire d'une manière qui paraîtra bien singulière aujourd'hui; il regarde comme vrais les faits consignés dans les livres consacrés, et ne forme des conjectures que sur le résultat de ces faits; maintenant, au contraire, on établit les faits par des conjectures, et l'on ne présente comme positives que les réflexions qu'on en tire. Cette méthode fait briller l'imagination plus que le bon sens, ce qui devait beaucoup convenir au siècle des lumières; mais enfin les lumières sont passées, et il faut en revenir à ce vieux genre du

Digitized by Google

siècle de Louis XIV. En conséquence, M. Ferrand ne fait aucun système sur la création du monde; il place DIEU à la tête de l'histoire, ce qui le conduit tout naturellement à ne jamais séparer l'homme de la divinité, et la politique de la religion. Cela est simple comme la vérité; mais aussi quelles grandes réflexions sortent d'une simplicité pareille. Nous citons :

« Avant de quitter la Grèce, il est encore un rapprochement que je vous exhorte à faire entre sa religion » et celle de l'Egypte, entre les institutions politiques » de l'une et de l'autre. Les observations que vous ferez » à ce sujet, pourront encore s'appliquer au culte et aux » institutions des romains.

» Les institutions admettaient tous les citoyens au » partage, à l'exercice de la souveraineté; la religion » admettait aux honneurs de la divinité les hommes, » les passions, les vices, même les crimes. La loi opprimait la nature, en permettant de tuer son esclave, » d'exposer son enfant : la religion outrageait la divinité » en lui offrant en sacrifice le captif malheureux, le » voyageur égaré, la faiblesse de l'enfance, et la pudeur » de la beauté. L'Egypte n'avait eu que des dieux vils, » la Grèce eut des dieux impurs et sanguinaires; et » parmi tous ses temples, le seul où un honnête homme » pût entrer sans effroi, était celui où il ne trouvait » que des imposteurs.

» Si donc on veut chercher des institutions politiques, sages, bien concertées, bien déduites des principes de la société, ce ne sera pas chez des peuples » dont les institutions religieuses, non-seulement avaient » défiguré la religion, mais en avaient fait l'oppression » de la société. Un culte qui sanctifie des sacrifices humains, et qui consacre la prostitution, opprime les » deux sexes, en punissant l'un de son malheur, et » l'autre de son innocence. Et vous remarquerez que » c'est dans les républiques que les absurdités, les in-

Digitized by Google

» conséquences, les infâmies, les cruautés du poly-
» théisme ont été les plus répandues et les plus accré-
» ditées; parce l'extrême liberté laissant un champ
» libre à la licence des opinions et à l'admission de
» toute espèce de culte, il n'y avait rien qu'on ne pût
» faire croire, faire adopter, faire décréter au peuple,
» dès qu'on lui présentait quelque chose qui pouvait
» flatter sa souveraineté, assouvir ses passions ou exci-
» ter sa barbarie. »

Si l'auteur ne fait pas de système, il lui est impossible de ne pas jetter un coup-d'œil rapide sur les folies systématiques avec lesquelles on a souvent bouleversé les états. Qu'est-ce que la société, dit-il, si ce n'est un composé de rapports? Par son essence, l'homme est religieux, par ses relations, il est un être politique et civil; on ne peut concevoir l'homme en société, sans le concevoir sous tous ces rapports; on ne peut donc les affaiblir, les détruire, sans affaiblir ou détruire la société elle-même. Puis il ajoute :

« L'homme dans l'état de nature n'avait que des *facultés*, il n'avait pas de *droits*, si ce n'est celui du
» plus fort, qu'on ne peut reconnaître dans la société,
» puisqu'il ne convient qu'à l'état de guerre. Dans l'état
» de nature, dans l'exercice de ses facultés, l'homme
» n'avait d'autres limites que ses forces; c'est à cet
» exercice qu'il renonce quand il entre dans la société.
» Celle-ci établit entre lui et ses semblables des rela-
» tions, et de ces relations naissent les *devoirs* qu'elle
» lui impose, et les *droits* qu'elle lui donne. Ces droits
» ne sont pas plus faits que ces devoirs pour confirmer
» les facultés de la nature; au contraire, ils les rempla-
» cent. Ainsi ma volonté particulière était certainement
» bien une faculté naturelle; en entrant en société, j'y
» renonce pour me conformer à la loi, qui est la volonté
» générale. Je tenais de la nature la faculté de me faire
» justice à moi-même; j'y renonce en acquérant le
» droit de recourir à la justice sociale.

Digitized by Google

» Vouloir nier cette vérité, c'est vouloir jouir à-la-» fois des *droits* de l'homme civilisé, et des *facultés* » de l'homme qui ne l'est pas ; c'est réclamer, au nom » de la société civile, des *droits* qui non-seulement ne » supposent pas son existence, mais qui même la dé-» truisent du moment qu'on les exerce. »

De ces réflexions, l'auteur conclut, avec raison, que la société s'est établie pour l'avantage de l'homme dont la conservation n'était plus assurée dans *l'inégalité* de l'état de nature. La société tempère cette inégalité ; doit-elle, peut-elle la détruire entièrement ? Voilà une de ces grandes questions politiques dont la solution n'est pas toujours indépendante des circonstances, et nous renvoyons à l'ouvrage de M. Ferrand ceux qui veulent s'instruire à cet égard. Dans les petits états, il y a des inégalités variables à l'infini ; dans les grands états, il y a des inégalités plus fixes, c'est-à-dire que, quoique tous les hommes soient appelés à la communauté des avantages sociaux, tous n'y sont pas appelés aux mêmes conditions. Bien des personnes s'imaginent que le commerce est favorable à la liberté, parce qu'il finit par détruire les inégalités politiques ; mais si ces inégalités sont nécessaires dans les rapports établis, on ne pourra les affaiblir ou les détruire, sans affaiblir ou détruire la société ; à des classes ou à des mœurs qui soutiennent l'état, on substituera un esprit de calcul, un besoin de fortune qui peuvent le perdre. Nous renverrons encore à l'*Esprit de l'Histoire* les politiques avides qui ne voient de bonheur, de vertu, de liberté, que par le commerce ; ils verront, dans l'histoire ancienne, les Achéens et les Carthaginois dont le gouvernement était soumis à l'influence des négocians ; ils verront, dans l'histoire moderne, la Hollande payant aujourd'hui les folies où sa prospérité commerciale l'entraîna pendant le règne de Louis XIV ; la Suisse perdue le jour où elle préféra les spéculations et les hasards du commerce à son ancienne

Digitized by Google

réputation, à ses mœurs patriarchales. M. Ferrand n'a pas mis l'Angleterre dans le même tableau; mais la manière dont il parle du Crédit public, cette irrésistible tentation des gouvernemens modernes, annonce de quel œil, dans le troisième volume, il envisagera cette puissance commerçante destinée à payer un jour le mal qu'elle fait à l'Europe, si jamais il s'élève sur le continent un gouvernement qui sache profiter de ses avantages, dont le premier sans doute est de pouvoir se soustraire à l'influence de l'esprit de banque et de commerce. Si les nations commerçantes ne voulaient que le bonheur du monde, pourquoi l'histoire les présenterait-elle sans cesse payant du produit de leurs spéculations le sang qu'elle font verser? Si le commerce était l'appui de la liberté, pourquoi l'histoire présenterait-elle sans cesse les nations commerçantes asservies par les nations agricoles.

Nous terminerons ce premier extrait par quelques réflexions sur les Romains, seul peuple qui, sans en devenir plus heureux, a prouvé la possibilité d'une domination universelle. L'histoire romaine a produit beaucoup de volumes; après M. Ferrand, elle occupera encore beaucoup d'écrivains, parce qu'il a plutôt pensé que fait ressortir cette grande vérité : Rome commença par le gouvernement mixte, c'est-à-dire par la réunion des trois formes de gouvernement; quand la monarchie fut retranchée, l'aristocratie et la démocratie se battirent jusqu'à la perte de la république; et de-là toutes les révolutions qu'on trouve dans l'histoire de ce peuple. L'observation que nous venons de faire, aidera à mieux apprécier la vérité du passage que nous allons citer.

« Les mœurs des Romains, pendant les beaux tems » de la république, méritent que vous leur donniez une » attention particulière, et leur changement successif » demande à être soigneusement observé. Vous le re» marquerez sur-tout à chaque loi nouvelle; vous le re» marquerez lorsque cette loi vient ou du sénat ou des

Digitized by Google

» tribuns. Dans le premier cas, elle est presque toujours » pour s'opposer ou pour remédier à un abus; dans le » second cas, elle en suppose et presque toujours en » légalise un. Tous les senatus-consultes tendent à » maintenir l'ancienne forme de la république; tous les » plébicistes tendent à la changer. Ceux-ci l'emportèrent » bientôt sur ceux-là, et cela devait être. Le sénat s'at- » tachait aux anciens usages, les tribuns aux nouvelles » mœurs. Mais comme les mœurs font toujours ployer » la législation, les senatus-consultes luttaient contre » le torrent, les plébicistes le suivaient, quelquefois » même le devançaient, en ajoutant à sa pente et à sa » rapidité. »

Pour connaître le danger qu'amène toujours avec lui le besoin de lois nouvelles, ou la manie de la législation, il faut réfléchir sur ce que nous avons vu, en lisant le passage suivant :

« Il y a, dans les beaux tems de la grandeur ro- » maine, deux époques bien intéressantes; dans toutes » les deux, la république pensa périr, sous les décem- » virs et sous les Gracques; dans toutes les deux, elle » reconnut le danger des changemens violens.

» Le premier germe de sa maladie était dans son » tempérament politique; elle crut y remédier en se » donnant d'autres lois civiles. Au lieu de les faire » d'après sa position et ses mœurs, elle alla les cher- » cher en Grèce; au lieu de les faire et de les essayer » graduellement, elle les fit tout-à-coup; enfin, au lieu » de les faire suivant les formes ordinaires, elle chargea » de ce soin dix personnes auxquelles elle confia un » pouvoir absolu. *Les décemvirs pouvaient légaliser* » *d'une main ce qu'ils voulaient faire de l'autre.* Ce co- » mité, imaginé pour le salut public, établit la plus » terrible tyrannie, et comprima la liberté sur tous les » points. Le peuple romain put se rappeler alors com- » ment Numa lui donnait des lois; et, en tremblant

Digitized by Google

» devant les licteurs d'Appius, il dût regretter la pai-
» sible fiction de la nymphe Egérie. Les Gracques, etc. »

Jusqu'à présent, l'ouvrage que nous annonçons est le premier qui ait bien fait sentir la position terrible d'un peuple dont les besoins appellent la monarchie, dont tous les préjugés réclament la république, et telle fut la position des romains à partir des proscriptions de Sylla. C'était pour ne pas convenir de la nécessité d'un pouvoir unique, qu'on s'égorgeait pour le choix d'un maître, et ce fut pour n'avoir jamais osé s'avouer sa position, que Rome se trompa sur ses véritables intérêts. Elle se sacrifia à son amour-propre. Auguste seul pouvait recréer la monarchie romaine, il ne l'osa pas, ou peut-être ne le put-il pas, et l'histoire l'a accusé d'avoir choisi son successeur de manière à se faire regretter : calcul infâme ; mais tout fut infâme et personnel dans la conduite des empereurs, obligés de combattre contre les anciens souvenirs de la république. Aucun ne forma de plan pour l'avenir, parce qu'aucun n'était assuré du trône, et conséquemment ne pouvait avoir cet intérêt de famille qui, du grand au petit, ou de celui-ci à celui-là, est le premier mobile des monarchies. Nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage de M. Ferrand, pour bien connaître la situation de Rome dans ces tems malheureux.

Il a repoussé d'avance toutes les applications que l'on pourrait faire de ses réflexions à la révolution ; précaution presque nécessaire aujourd'hui, qu'on ne lit plus qu'au milieu de tous les souvenirs ; mais on peut affirmer qu'il n'a cherché à établir aucun parallèle, et la preuve s'en tire de ce qu'il est aussi facile de trouver des passages favorables à certaines époques, que d'autres passages qui les condamnent. D'ailleurs, en politique, il est rare de rencontrer deux situations absolument pareilles, et qui voudrait comparer les romains à la fin de la république, aux français sortant de la révolution, se trom-

Digitized by Google

perait du tout au tout, puisque les souvenirs et les préjugés des romains les éloignaient de la forme de gouvernement, dont nos intérêts et nos habitudes nous rapprochent. Il faudrait remarquer encore que si Rome avait trouvé des puissances rivales en Europe, ses révolutions n'auraient pas duré des siècles; les nations se modifient mutuellement, et on marche vîte quand on est poussé de tous côtés. Rome ne connaissait pas les ennemis par lesquels elle devait périr, et nous n'avons jamais ignoré ceux qui pourraient nous perdre, si nos folies se prolongeaient. Un des grands malheurs des romains fut de n'avoir plus ni voisins, ni amis, ni ennemis, ce qui forme un terrible préjugé contre la monarchie universelle, et la paix perpétuelle.

M. Ferrand renvoie souvent aux historiens qui ont traité le même sujet avant lui, et il les cite toujours avec éloge, ce qui n'appartient qu'au vrai talent. Jamais il ne les combat, parce qu'ayant pour but principal d'enseigner à étudier l'histoire, il croit qu'après avoir présenté les faits généraux sous leur véritable jour, il peut ensuite laisser ses élèves démêler eux-mêmes, dans les auteurs qu'il indique, ce qui est vrai de ce qui est faux. Méthode excellente, en ce qu'elle exige du travail, et jamais un père, ancien magistrat, ne croira que l'on forme des hommes en les amusant.

(Nous reviendrons sur cet ouvrage.)

F.

Ode latine adressée au premier Consul par *L. F. Cauchy*, secrétaire-général du Sénat-conservateur; avec une traduction française. A Paris, de l'imprimerie de *P. Didot l'aîné.*

Les Muses latines étaient autrefois trop courtisées; on les néglige trop aujourd'hui. La plupart des poëtes qui, depuis le sixième siècle, se sont exercés dans la langue de Virgile et d'Horace, sont relégués dans la

Digitized by Google

poussière des bibliothèques ; une foule de vers charmans n'ont pu préserver Vanière, Rapin, et tant d'autres, d'un oubli presque total : les gens de lettres eux-même ne les connaissent guères que de nom ; et tel qui sait par cœur les plus beaux morceaux des poëmes anciens, citerait à peine une hémistiche des modernes qui ont cherché à faire revivre le langage de l'antiquité. On regretterait l'emploi de tant de veilles et de talens, quand on voit quel en est le résultat, si la multiplicité de ces essais n'était une preuve de l'état florissant des Belles-Lettres ; de même que dans un arbre vigoureux, le nombre des jets nouveaux indique la force de la sève, quoique toutes ces branches ne rapportent pas également du fruit.

Nous nous empressons de faire connaître à nos lecteurs une ode latine qu'on aurait distinguée dans un tems où les productions de ce genre étaient beaucoup plus communes, et qui nous a paru mériter une attention particulière par le talent poétique qu'elle annonce et par l'excellence de sa latinité. Nous regrettons que son étendue ne nous permette pas de l'insérer en totalité ; nous allons en citer plusieurs strophes, en y joignant la traduction que l'auteur y a jointe, et qui est inférieure à l'original, parce qu'il est bien difficile que cela soit autrement. Nous n'y ajouterons aucune remarque, afin de nous réserver plus d'espace pour les citations, et parce que, d'ailleurs les observations que nous pourrions faire seraient perdues pour ceux de nos abonnés qui ne sont pas initiés à la langue latine. Les autres y suppléront sans peine.

Le poëte, après avoir rappelé le trait d'Alexandre qui enviait au fils de Pelée le bonheur qu'il avait en d'avoir un chantre comme Homère, annonce qu'il va essayer de chanter Bonaparte, et retrace l'état de la France avant sa première campagne d'Italie. Il était difficile de peindre le règne de la terreur avec des couleurs plus fortes et plus sombres. Voici les principaux traits de ce tableau.

Digitized by Google

Te, te ergo, gentis præsidium et decus,
Te, magne, dicam, Napoléon, tuas
Maronis et Flacci juvabit
Eloquio cecinisse laudes.

Quali jacebat gallica res loco
Dejecta! quantam in perniciem ruens,
Cùm te, salutis dulce pignus,
Heu! miseris bona fata terris

Dedere! Necdum pectore turbidus
Excessit horror; jam videor mihi
Stragem, et ruinas, et cruoris
Aspicere innocui fluenta

Pavenda late! jam videor truces
Audire cantus, dum cadit impia
Securis, infamemque plausum, et
Carnificis furiale vulgi

Murmur!. profanâ cesserat impotens
Tellure Virtus, cesserat et Pudor,
Fidesque polluta, et sacratas
Relligio lacerata vestes.

Je te chanterai donc, honneur et soutien de ma patrie, brave Napoléon : j'oserai célébrer tes louanges dans la langue de Virgile et d'Horace.

De quelle hauteur, et dans quel abaissement la France était tombée! dans quel affreux abyme elle allait s'engloutir, lorsque le ciel désarmé nous offrit dans tes vertus un gage de salut!

L'horreur de sa situation trouble encore mes esprits, je crois voir encore les ruines, le carnage, et des flots de sang innocent roulans de tous côtés.

Digitized by Google

Je crois entendre encore ces chants barbares qui marquent le coup de la hache impie, ces infames applaudissemens, et ce murmure infernal d'un peuple de bourreaux.

La vertu, dépouillée de ses droits, avait abandonné ce sol profane; avec elle s'étaient exilées l'innocence, la bonne foi trahie et la religion, sauvant avec peine les lambeaux de ses sacrés vêtemens.

Après avoir rappelé les brillantes victoires de l'armée d'Italie, l'auteur s'arrête un moment sur le traité de Campo-Formio, dont le départ de Bonaparte en Egypte entraîna la rupture.

At quæ stupentes scena oculos rapit?
Amica Pacis templa patent; duas
In fœdus æternum videtur
Idem animus sociare gentes.

Matura nondum talibus, heu! bonis
Tellus! Cruoris, judice te, Deus
Parùmne fusum est, nec novenni
Clade scelus satis expiatum? . . .

Mais quel étonnant spectacle appelle mes regards? Je vois s'ouvrir le temple de la paix: deux nations, animées du même esprit, semblent prêtes à former les nœuds d'une alliance éternelle.

Hélas! la terre n'était pas digne encore d'un si grand bienfait. A tes yeux, juste Dieu, assez de sang n'a-t-il pas coulé? Neuf ans de malheurs n'ont-ils pu expier nos crimes? . . . .

Digitized by Google

Ergo retractant horrida ferreæ
Passim arma gentes, undique tristius
Bellum recrudescit, nec ulla
Funeribusve odiisve meta est.

Quo tùm latebas abditus angulo
Terrarum, ô nostræ, Napoleon, rei
Spes una, cùm te corruentis
Orbis in auxilium vocaret

Europa supplex? Nempe reconditos
Arentis Ægypti attigeras sinus,
Curâque lustrabas sagaci
Æthiopumque Arabumque fines;

Quà Nilus ingens occuluit caput,
Et quà superbum pyramides opus
Annos edaces mole vincunt,
Quàque Rubri maris unda fervet.

Aussitôt les nations acharnées reprennent les armes; la guerre, plus cruelle, se rallume de toutes parts; la haine, le carnage, n'ont plus de bornes.

Quel coin de la terre te recelait alors, unique espoir de ma patrie, cher Napoléon, quand l'Europe à genoux t'appelait au secours de l'univers ébranlé?

L'amour de la gloire avait conduit tes pas sur les bords lointains de la brûlante Egypte, tu parcourais d'un œil curieux les frontières de l'Arabe et de l'Ethiopien;

Les monts où le Nil a caché sa source, les plaines où ces pyramides, vains monumens d'orgueil, bravent l'effort des années; les rivages où se brise la mer Rouge.

Il

Digitized by Google



Il retrace avec la même énergie le retour du conquérant de l'Egypte, et les victoires rapides qui forcèrent enfin l'Europe à la paix; puis il peint avec des traits plus doux les avantages qui en sont déjà l'heureux résultat.

Jam quos, iniquis temporibus, metus
Errorve dulces exilio domos
Mutare adegit, mitiorem
Cum veniâ patriam revisunt.

Civilium vox jam silet impia
Discordiarum, jam solitos viri
Quærunt labores, deque sævo
Arma Ceres sua cudit ense.

Hinc apparandis navibus impiger
Mercator instat, longam animo viam,
Lucrumque et optatos recursus
Per faciles meditatus undas.

Déjà ces exilés qu'à des époques malheureuses la crainte ou l'erreur entraînèrent loin de leur patrie, ne redoutent plus son courroux; et, sûrs d'un pardon qui les attend, rentrent dans leurs foyers.

Déjà se tait la voix impie des discordes civiles, déjà les citoyens reprennent leurs travaux accoutumés, et Cérès forge ses armes des traits brisés de Mars.

Ici l'armateur impatient radoube ses vaisseaux, projettant dans son cœur de longs voyages, et des gains faciles, et un retour heureux sur les ondes appaisées.

Digitized by Google

Hinc Dædalæis artibus oppida
Fervent; docentum gymnasia et scholas
Adit juventus, inque leges
Cuncta suas remeare certant. . . .

Ici l'active industrie occupe de ses travaux bruyans le peuple des villes; des lycées, des écoles s'ouvrent à la jeunesse; la loi, la douce habitude, reprennent par-tout leur empire. . . .

M. Cauchy termine son ode par ce vœu, qui est aujourd'hui celui de tous les bons Français.

Tali fruatur longius otio,
Tali fruatur Gallia consule;
Nostrisque demptos, hujus annis
Omnipotens Deus addat annos!

Puisse la France jouir long-temps de semblables loisirs! Puisse-t-elle conserver long-temps le consul qui les lui assure! et toi, Dieu puissant, prends sur nos années de quoi ajouter aux siennes.

SPECTACLES.

Les comédiens ont oublié que quiconque amuse le public de sa personne, se soumet à tout ce qu'on peut en dire; ils ont rompu toute communication avec les journalistes. On ne conçoit pas le but de cette rupture, qui aurait fourni un joli chapitre au roman comique de Scaron, car il est à présumer que la critique ne s'adoucira point par des procédés ridicules. Au reste, c'est depuis quelque tems une occupation fort ennuyeuse que celle de rendre compte des pièces nouvelles, et de la manière dont elles sont jouées.

Digitized by Google

L'Opéra-Comique National vient de donner la première représentation d'un acte appelé *la Boucle de cheveux*. Une veuve, indécise entre deux rivaux, obligée de recevoir l'amant qui l'ennuie, veut consoler celui qu'elle aime, en lui accordant une boucle de ses cheveux; elle charge sa femme-de-chambre de l'envoyer. Un valet qui espionne toujours, se persuade qu'il est trahi par cette soubrette, et, pour se venger, il parvient à enlever la boucle de cheveux blonds, et à en substituer une mèche des siens qui sont très-noirs. En recevant cet échantillon de crinière, on devine la colère de l'amant qui se croit joué; mais tout s'explique, et il épouse la veuve, sans que son rival paraisse en éprouver la moindre contrariété. Le commencement de cet opéra a été applaudi; le dénouement a été sifflé, non parce qu'il est plus mauvais que le commencement, mais parce qu'il prouvait que toute la pièce était faible. On a remarqué quelques mots heureux, d'autres d'assez mauvais ton; le continuel mélange des maîtres et des valets a sur-tout déplu. La place d'un jokei n'est ni dans un salon, ni aux genoux de la maîtresse de son maître. La musique est riche d'accompagnemens, faible d'intentions; mais il faut toujours répéter qu'il est *impossible* de faire de la musique sur des paroles qui ne présentent aucun motif au compositeur.

Depuis que nous n'avons parlé du *théâtre du Vaudeville*, on y a joué trois nouveautés: *Catinat à St.-Gratien; les Usuriers*, *la Revue de l'an dix*. A moins d'un hasard devenu bien rare à ce spectacle, il est impossible qu'un journal consacré à la littérature, trouve de quoi louer ou de quoi blâmer dans des pièces en vaudevilles. Il y a quelques années, ce genre s'élevait, maintenant il descend. C'était une idée assez piquante que celle de faire passer en revue les ridicules saillans de chaque année; il faut croire qu'il n'y en a pas eu en l'an dix, puisque les ridicules que les auteurs ont soumis à

Digitized by Google

leurs couplets, n'appartiennent pas plus à cette époque qu'à toute autre. Au fait, je crois que les ridicules publics diminuent, et que nous sommes arrivés à n'avoir plus chacun que les nôtres, ce qui annoncerait que les fausses prétentions se cachent. Il n'y a plus aujourd'hui que les prétentions des comédiens qui soient connues de tout le monde, et on croira aisément que ce n'est pas sur les théâtres que l'on se permettrait d'en rire.

ANNONCE.

Dictionnaire des Arbitrages simples, considérés par rapport à la France, dans les changes entre les villes commerçantes, tant de l'Europe que des autres parties du monde, et qui ont une correspondance mutuelle; par *François Corbaux-Junior*. En 2 vol. grand in-4°. de 1200 pages, très-beau et fort papier. Se trouve chez l'auteur, rue Thérèse, n°. 538, et chez *Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arts. Prix, en feuilles, 66 fr.; broché en carton, 69 fr.; il y en a un très-petit nombre d'exemplaires en papier vélin, dit grand-lys, à 132 liv. On traitera avec les libraires selon l'usage.

Cette édition, sortie des presses de *Crapelet*, est une des plus belles qui soit connues. Le premier tome contient, *le discours et les instrucions préliminaires*, ainsi que *les arbitrages sur les prix des matières d'or et d'argent, combinés avec ceux des changes*; et le second, *les arbitrages calculés sur les prix des changes seulement*.

Nous ferons observer, qu'autant cet ouvrage se distingue de ceux du même genre, par son utilité pratique, autant la partie théorique est remarquable, non-seulement par beaucoup d'idées neuves et importantes, mais encore par la manière dont y sont traitées plusieurs matières déjà connues.

Digitized by Google

POLITIQUE.

SUR L'EMPIRE ET LA RÉPUBLIQUE GERMANIQUE.

(*Suite de l'article commencé dans les deux derniers numéros.*)

Une des opinions les plus étranges qui puissent être mises en avant par un homme versé dans la connaissance de l'histoire, est certainement celle que *la Réforme, œuvre de géant dûe à un seul homme, répandit la première lumière sur les ténèbres de la terre.* (1). Il y a là à-peu-près autant d'erreurs ou de fausseté que de mots. Peut-être est-il permis à un Luthérien zélé de regarder la réforme comme une *œuvre de géant;* mais peut-il l'attribuer à un seul homme? et à moins qu'il n'ait jamais rien lu, peut-il surtout penser que le monde lui doive la renaissance des lumières? On avait cru jusqu'ici que l'invention de la boussole, celle de l'imprimerie, les progrès de la navigation, l'émigration des Grecs qui, au quatorzième siècle, transplantèrent en Italie la philosophie et les lettres, on avait cru, disons-nous, que ces grands évènemens antérieurs à la réforme avaient concouru à dissiper *les ténèbres de la terre.* On croyait généralement que les lumières étaient venues, non du fond de la Saxe, mais de

(1) *Durch die reformation dieses Riesenwerk eines einzigen mannes verbreitete sich das erste licht über die finstere Erde.* Je cite l'allemand, pour qu'on ne m'accuse pas d'exagérer le ridicule de cette opinion. Voici la phrase traduite mot à mot : *Par la réforme; cette œuvre de géant d'un seul homme, la premiere lumiere, se répandit sur la terre ténebreuse.*

Digitized by Google

l'Italie; on donnait même à la grande époque où elles commencèrent à éclairer l'Europe le nom des princes qui contribuèrent le plus à leurs progrès: jusqu'ici les Médicis étaient restés en possession de cet honneur. On se rappelait d'ailleurs la faveur accordée aux lettres long-tems avant la réforme, par de grands rois, comme Robert le Sage, Alphonse le Magnanime, Charles V de France, et même par quelques papes, comme Nicolas V. On se souvenait d'une multitude de noms illustrés dans les sciences et les lettres par des hommes dont les travaux et les succès avaient devancé ou accompagné ceux de la réforme. Il est connu que tandis que des moines allemands abusaient de la théologie en disputant sur *les indulgences et l'impanation*; la jurisprudence avait *un Alciat*, *un Dumoulin*, *un Sichard*; la médecine *un Servet*, *un Fernel*, *un Fallope*, *un Fracastor*; l'histoire naturelle *un Gesner*, *un Fuschius*, *un Hernandès*; l'astronomie *un Copernic*, *un Walther*; les mathématiques *un Tartaleu*, *un Cardan*; l'histoire *un Guichardin*, *un Machiavel*, *un Sleidan*; la science des langues et des antiquités *un Reuchlin*, *un Turnèbe*, *des Manuces*, *des Scaliger*; la latinité *un Vida*, *un Sannazar*, *un Budée*; la philosophie, *un Thomas Morus*, *un Erasme*..... Tout le monde sait qu'à la même époque l'Italie, fière depuis long-tems de son *Dante*, de son *Pétrarque*, de son *Bocace*, se glorifiait des productions de l'*Arioste* et du *Trissin*; que la poésie était aussi cultivée en France par *Clément Marot*, et avec bien plus de succès en Espagne, par *Garcilasso de la Vega*; que d'autres arts brillèrent de plus

Digitized by Google

d'éclat encore, ressuscités et perfectionnés en même tems par *Michel-Ange*, *Raphaël*, *le Titien*, *le Corrège*, *Vignole*, *Goujon*, etc.; que les femmes même cherchaient ou répandaient de nouvelles graces dans la carrière rouverte à l'esprit humain; que des princesses illustres comme *Marguerite d'Autriche*, *Marguerite de Valois*, *Lucrèce de Gonzague* et *Victoire Colonne* (1), faisaient leurs délices de la culture des lettres; et qu'enfin les Beaux-Arts (2) étaient protégés par tous les souverains, par *Charles-Quint* comme par *François Ier.*, par les papes comme par *Henri VIII*, par le grand *Soliman* comme par les rois chrétiens.

Tous ces noms dont la célébrité n'a rien de commun avec la réforme, et dont l'éclat fut dû aux lettres et aux arts, ou rehaussé par eux, se trouvent repoussés dans les ténèbres par l'écrivain allemand qui ne voit de lumières qu'après la réforme et par la réforme. Tous ces noms ont disparu pour lui devant le saint de sa paroisse, devant Martin Luther.

Cet écrivain doit s'être fait une singulière idée des lumières qu'il prétend avoir été répandues par la réforme sur la religion, la morale et les sciences : les Français doivent le re-

(1) On pourrait joindre à ces princesses, *Jeanne Gray*, les trois sœurs *Seymour* et *Louise Sigée*, qui s'illustrèrent à la même époque.

(2) Nous ne parlons pas des arts mécaniques, des manufactures de toute espèce, de mille branches d'industrie qui se perfectionnaient de jour en jour; de l'importance et de l'influence du commerce, source de prospérité pour tant de villes alors florissantes, non-seulement en Italie et en Flandre, mais en Espagne et en Allemagne, comme Séville, Lisbonne, Hambourg, Lubeck, etc.

Digitized by Google

mercier de les avoir accusés, dans la suite de son ouvrage, de *folie et d'ignorance.*

Si quelque écrivain catholique s'avisait de prétendre que les progrès de la navigation furent dus à ce pape qui encourageait les navigateurs par des indulgences plénières (1), ou que nous sommes redevables de la découverte de l'Amérique à ce Cordélier que Colomb employa si utilement pour décider Isabelle, nous renverrions cet écrivain aux Petites-Maisons; et cependant il ne serait pas beaucoup plus fou que celui qui attribue à Martin Luther la renaissance des lumières.

M. de H.... n'a probablement exalté ainsi son patron que pour honorer son pays; et il n'a pas vu qu'il outrageait par-là un grand nombre de ses compatriotes qui contribuèrent par leurs travaux à la résurrection et aux progrès des connaissances humaines, sans devoir leurs succès à la réforme. Que pouvaient lui devoir en effet *Gesner et Fuschius*, appellés l'un le *Pline*, et l'autre *l'Eginette de l'Allemagne*; *Walther* qui découvrit la réfraction astronomique; *Reuchlin* qui enseigna les langues anciennes en diverses parties de l'Europe (2), et qui sut se

(1) Martin V. On sait que, sur la demande du roi de Portugal, il contribua par différentes bulles à animer cette nation superstitieuse. » Elles étaient fort utiles, dit » Millot; car les fatigues et les dangers auraient dû abat» tre peu à peu l'audace des conquérans, si une sorte » de fanatisme n'eût rendu leur cupidité plus audacieuse.» — Ce fut ce pape qui donna aux Portugais le droit de conquête depuis le Cap de Bajador jusqu'aux extrémités des Indes orientales.

(2) C'était en l'entendant traduire et expliquer Thucydide que le célèbre Argyrophile s'écriait : *Græcia nostro exilio transvolavit Alpes!*

Digitized by Google

défendre contre les piéges de Luther comme contre les fureurs des Théologiens de Cologne; *Sichard* qui enrichit la législation des huit premiers livres du code Théodosien, et *Sleidan* même dont les connaissances, les talens et les travaux historiques furent certainement indépendans de ses opinions religieuses?

D'où vient donc cette vénération pour Luther, professée par M. de H...., et assez commune dans le nord de l'Allemagne? En supposant que la réforme eût été un si grand bienfait pour la terre, est-ce à Luther que devrait en revenir l'honneur?.... *Wicleff*, *Jean Hus*, *Jérôme de Prague* le réclameraient avant lui: les deux derniers sur-tout inspirent un grand intérêt par le courage avec lequel ils souffrirent la mort affreuse dont des juges barbares punirent leurs opinions. On pourrait d'ailleurs remonter plus haut pour trouver le premier auteur de la réforme; et il ne tiendrait qu'à nous Français d'en tirer vanité. Cent cinquante ans avant que l'Angleterre produisît Wicleff, la France avait montré au monde ce Waldo dont la doctrine a traversé six siècles, et que tous les hérésiarques des derniers tems sont obligés de reconnaître pour leur précurseur.

Si dans nos opinions sur Luther nous pouvions être accusés de partialité, nous placerions entre les Allemands et nous un juge irrécusable. Robertson, en parlant de Luther comme devait le faire un protestant, n'a déguisé ni les défauts de son caractère, ni les grossières turlupinades de ses écrits; il a fait voir que le monde était de son tems tout prêt pour la réforme; et lorsqu'il montre avec sa sagacité ordinaire, soit dans les

Digitized by Google

évènemens antérieurs, soit dans la situation des esprits, les causes des succès de Luther, on est presque étonné qu'ils n'aient pas été plus étendus. Robertson s'est gardé de donner la réforme comme ayant opéré la renaissance des lumières; il a montré les lumières renaissantes comme ayant favorisé la réforme, en observant avec raison qu'alors c'était pour toute doctrine une recommandation que d'être ou de paraître nouvelle.

Robertson s'est bien gardé aussi d'insulter aux tems qui précédèrent la réforme, ou aux nations qui ne l'ont pas embrassée. En traçant avec impartialité la marche de la civilisation et des lumières, il a reconnu tout ce que l'Europe devait à la France sous ces deux rapports. Entr'autres services rendus par elle aux sciences et aux lettres, il n'a pas négligé de signaler ceux de l'Université de Paris (1), dont les institutions furent, comme il l'observe, prises pour modèle par les autres Universités de l'Europe.... Ce n'est pas là tout-à-fait le système de M. de H.....; mais peut-on exiger qu'il ressemble, en quoi que ce soit, à Robertson?

Nous ne rappellerons pas tout ce qui a été dit pour et contre la réforme; nous connaissons les avantages qu'en retirèrent ou qu'en espérèrent certains pays : population augmentée par l'abolition du célibat monastique ou sacerdotal; tems et travail gagnés par la suppression des fêtes; repos public consolidé par la fin de toute dispute entre les puissances spirituelle et séculière;

(1) On y comptait, dans le 15e. siècle, jusqu'à 20 mille étudians. Le recteur avait les honneurs de prince du sang.

Digitized by Google

industrie accrue par la distribution des propriétés du Clergé ; dotations prises dans ces mêmes biens pour les collèges et les hôpitaux ; tels furent les avantages promis par les réformateurs. Lorsqu'on y joint l'attrait de la nouveauté et tout ce qu'avait de flatteur pour l'amour-propre une doctrine qui établissait chaque individu juge des difficultés religieuses, on ne peut s'étonner de ses succès ; mais on sait à quoi se réduisirent les avantages promis, ce que devinrent les biens du Clergé dans les mains de la plupart des princes (1), et ce que gagna le repos des peuples par la réforme qui, suivant l'observation de Voltaire (2), ne s'est établie nulle part sans faire couler le sang.

Lorsqu'on se rappelle les fureurs des Anabaptistes, de ces vingt mille fanatiques qui, sous la conduite d'un *Fauste*, d'un *Muncer*, d'un *Jean de Leyde*, travaillèrent à établir par le feu et le fer la liberté et l'égalité, n'est-on pas tenté de maudire l'auteur de la réforme, ce père commun de tous les sectaires qui ont si longtems troublé l'Europe ? Mais en consentant à absoudre Luther de ces calamités et des guerres déplorables qui les suivirent, et de tous les excès auxquels protestans et catholiques furent entraînés par une suite de ses innovations, comment pourrait-on voir dans celles-ci une

(1) Luther en était honteux sur la fin de ses jours ; il s'en plaignait, et observait que chez plusieurs princes les biens ecclésiastiques semblaient avoir dévoré leur propre patrimoine. C'est à ce sujet que, dans un de ses derniers écrits, il amène l'apologue ingénieux d'un aigle qui, ravissant à l'autel de Jupiter les viandes du sacrifice, emporte avec elles un charbon qui met le feu à son aire.

(2) Siècle de Louis XIV. *Chap.* 33.

Digitized by Google

œuvre de géant? Qu'on accorde à ce fougueux réformateur de l'érudition, de l'éloquence, du courage; mais que fit-il, qu'enseigna-t-il, que publia-t-il qui puisse satisfaire ou le chrétien soumis ou les esprits incrédules?

Comment d'ailleurs les philosophes, qui voulaient ne faire du genre humain qu'une famille, ont-ils été assez inconséquens pour applaudir à la scission la plus funeste, au déchirement des liens les plus propres à tenir unie cette grande famille? Comment ont-ils pu ne pas regretter cette unité précieuse que Luther a si violemment détruite? Comment les philosophes qui, croyant ou ne croyant pas au christianisme, ont célébré ses bienfaits, n'ont-ils pas vu que la réforme, qui tendait en apparence à l'épurer, conduisait à le détruire; que s'affranchir de l'autorité qui explique le sens de l'évangile, c'est le livrer aux aux disputes, et par conséquent l'obscurcir; que pour dissiper l'obscurité on doit finir par se défaire de tout ce qui embarrasse la raison, et que les mystères n'étant plus respectés, il n'existe plus de christianisme? Voilà ce qui est arrivé, et de-là le triomphe de la doctrine de *Socin* qui s'est glissée aujourd'hui dans toutes les sectes séparées de l'église romaine : c'est la religion de presque tous les savans et gens de lettres dans les états protestans de l'Allemagne. Il y en a fort peu qui se donnent la peine de le déguiser dans la conversation; plusieurs professent le socinianisme dans leurs écrits, et l'un d'eux vient tout récemment de s'en faire honneur. M. Jacobi, qui s'est chargé de punir le comte de Stolberg d'avoir embrassé la religion catholique, qui après deux ans d'indignation philosophique le pour-

Digitized by Google

suit encore de sa plume, et par conséquent de tous ses moyens, qui en un mot remplit dignement, à l'égard de son ancien ami, les fonctions de grand inquisiteur de la philosophie, M. Jacobi vient de publier trois lettres à ce sujet dans un journal allemand intitulé *Brennus*. Dans une de ces lettres il dit : *Il n'y a qu'une communion de tous les saints, qu'une église, mais visible, à laquelle appartiennent le Christ, Epaminondas, Socrate, Fénélon, etc.* Certainement Epaminondas et Socrate étaient des hommes très-vertueux, et s'ils avaient vécu après l'établissement du christianisme, ils auraient été plutôt chrétiens comme Fénélon, que philosophes à la manière de M. Jacobi; mais du moment qu'ils sont mis sur la même ligne que Jésus-Christ, c'est du pur socinianisme.

Nous ne nous aviserons pas de citer à des philosophes, comme M. Jacobi et M. de H...., une foule de grands hommes comme Descartes, Newton, Leibnitz, Pascal, etc., qui professèrent le christianisme dans toute la sincérité de leur cœur. Ils n'avaient pas été éclairés par la philosophie du 18e. siècle; mais on peut leur citer Montesquieu et Robertson. Si ces deux écrivains ne se sont pas trompés sur les heureux effets qu'ils ont attribués au christianisme, s'ils ont eu raison de nous peindre son influence sur la civilisation, on doit croire que ce qui tend à l'anéantir tend à détruire un des moyens les plus puissans qui aient servi à dissiper les ténèbres de la barbarie. Ainsi on peut demander si, en poussant les peuples sur la route qui a conduit de Waldo à Luther et de Luther à Socin, on les fait avancer ou rebrousser.

Digitized by Google

Nos lecteurs nous pardonneront cette digression qui n'est pas tout-à-fait inutile au développement de quelques traits intéressans dans le tableau de l'Allemagne. Il en sera ainsi de ce qui nous reste à dire sur les lumières et les avantages dont M. de H.... prétend que son pays jouissait, lorsqu'à son estime la France était encore plongée dans une nuit profonde.

(Cet article sera continué dans les prochains numéros.)

EXTÉRIEUR.

Ratisbonne.

Dix-septième séance. Le ministre de Saxe a accédé au nouveau plan d'indemnités. On s'est occupé de l'entretien du clergé sécularisé. Le ministre directorial a communiqué à la députation l'accession du plénipotentiaire impérial aux deux *conclusum* du 16, relatifs aux comtes d'Empire; avec la restriction néanmoins, « que » la prise de possession des objets destinés à indemniser les comtes d'Empire ne sera que provisoire, et » que l'administration effective restera différée jusqu'au » moment où celle-ci sera accordée généralement aux » états indemnisés. »

Dix-huitième séance. La députation de l'Empire a définitivement adopté, par un *conclusum*, le nouveau plan d'indemnités. — M. le baron d'Optida, ministre électoral de Brunswick, a reçu la nouvelle officielle que la cour de Londres s'était arrangée avec le gouvernement français, relativement aux stipulations de ce plan en faveur des villes impériales de Brême et de Hambourg.

Voici le texte du *conclusum*.

« Il sera déclaré à MM. les ministres des puissances médiatrices, que la députation a pesé mûrement, d'après son importance, le nouveau plan général qui lui a été remis sous la date du 8 de ce mois. Elle reconnaît d'abord les égards bienveillans que les puissances médiatrices

Digitized by Google

et leurs ministres ont eus pour les représentations et observations que la députation a faites sur la première déclaration. Elle reconnaît en outre avec la plus vive gratitude, non-seulement les vues bienfaisantes et les efforts par lesquels les puissances médiatrices ont cherché à accélérer le rétablissement de l'ordre et de la tranquillité dans l'Empire, mais encore le zèle infatigable avec lequel leurs ministres ont cherché, jusqu'à présent, à remplir cette tâche. Et, comme le doute que la députation avait encore, au sujet du nouveau plan, se trouve levé par les éclaircissemens donnés dans les notes du 13 et du 19 de ce mois, elle ne fait plus de difficulté d'accepter dans tout son contenu, le plan général du 8. En conséquence, elle prendra, sans délai, conformément à ce plan, les décisions nécessaires sur les réglemens à arrêter; elle réunira le tout dans un acte, pour pouvoir le communiquer à MM. les ministres des puissances médiatrices. Le présent *conclusum* sera remis, dans les formes accoutumées, à M. le plénipotentiaire impérial, en le priant d'y donner son adhésion, et de le communiquer à MM. les ministres des puissances médiatrices. »

Voici la substance du vote émis, dans la même séance, par le ministre de Bohême.

» D'après le traité de Lunéville, le grand-duc de Toscane doit être indemnisé complettement; et cette indemnisation ne se trouve ni dans le premier plan d'indemnités, ni dans le second; et, à la surprise de la cour I. R., l'on n'a eu, dans le plan modifié, aucun égard aux représentations faites à ce sujet, quoique l'on ait pris des mesures pour remédier à toutes les autres réclamations. S. M. I. R. se voit dans la nécessité de mettre à couvert de la manière la plus solemnelle, les droits de son auguste frère, et de protester contre l'adoption du plan modifié des puissances médiatrices. La légitimité de cette protestation ne peut être infirmée par la majorité des voix de la députation, parce que cette majorité n'autorise point la députation à dépasser les limites et le but de ces pleins pouvoirs.

L'ambassadeur impérial à Paris a fait au gouvernement français une proposition par laquelle l'indemnité de S. A. R. le grand-duc serait réduite à la moitié des revenus qu'il a perdus. A cette proposition se trouvait lié

Digitized by Google

le plan d'un échange volontaire du district bavarois-palatin de Bavière, situé sur la rive droite de l'Inn, contre toutes les possessions autrichiennes en Souabe. Il n'a pas encore reçu de réponse, et cependant il a été chargé, par des instructions ultérieures, de faire des propositions qui, dans le cas où la réponse française aurait décliné la proposition ci-dessus mentionnée, l'auraient mis en état de continuer la négociation par des projets ultérieurs. L'une contenait des nouvelles modifications du susdit plan d'échange. Le grand-duc devait renoncer à un peu plus que la moitié de sa juste indemnité, et ne recevoir en tout qu'environ 1,800,000 fl. de revenus. S. M. I. se flatte que les puissances médiatrices modifieront leur plan d'indemnités de manière qu'il lui soit possible d'y accéder.

« Sans répéter toutes les circonstances et déclarations par lesquelles la cour impériale a déjà prouvé plusieurs fois la légitimité de l'occupation de la ville de Passau, et l'intention pure qui l'a dirigée dans cette démarche, le subdélégué de Bohême est chargé de faire disparaître toute apparence de doute à ce sujet par les deux ouvertures suivantes : 1°. Que la cour impériale, ainsi que son ambassadeur l'a déjà fait connaître, il y a quelque tems, au gouvernement français, quelque soit son desir que la résidence de Passau ne soit pas détachée du territoire de Passau destiné au grand-duc, n'y persisterait cependant d'aucune manière, comme sur une condition indispensable, mais qu'elle consentirait à la séparation des parties de la rive de Passau, situées sur les rives gauches de l'Inn et du Danube, si on voulait en échange donner au grand-duc d'autres avantages; 2°. qu'elle consentirait également à l'évacuation de cette partie de la ville de Passau, si l'électeur palatin s'engageait à ne point l'occuper de son côté, jusqu'à ce qu'on ait assuré par quelque convention au grand-duc l'indemnité restreinte, d'après les sentimens de modération qu'on a déjà souvent fait connaître. »

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE

POÉSIE.

*Vers faits à Rome, et laissés sur la base du groupe d'*Hercule et Lycas, *modelé en plâtre par* Canova.

Voila donc cet Hercule, enfant de ton génie,
Lançant au loin Lycas et vengeant ses tourmens,
Quand la tunique impure à ses membres unie
Pénètre leur substance et dévore ses flancs.
Je le vois : je frémis. Attentif, immobile,
N'ai-je pas entendu les cris de la douleur?
Qu'à mes yeux, Phidias, ton art a de grandeur!
Mais quoi! dormirais-tu dans un repos stérile?
Confirais-tu ta gloire à ce plâtre fragile?
Réveille-toi; saisis ton ciseau créateur;
Regarde l'avenir; ton plus sublime ouvrage,
Sous un marbre animé par ta main reproduit,
Triomphant de la mort et bravant son outrage,
Des siècles étonnés traversera la nuit.
Tu leur dois ton chef-d'œuvre. Hâte-toi, le tems fuit;
~~S'il allait, te frappant de sa faulx ennemie,~~
Ravir tes plus beaux droits à l'immortalité.....
Arrache-lui sa proie, et songe que ta vie
Appartient toute entière à la postérité.

Gaudefroy.

Digitized by Google

ENIGME.

Que je sois beau, que je sois laid,
Grand ou petit, droit ou mal fait,
En tous temps, en tous lieux, je suis très-nécessaire.
A-t-on besoin de moi? on ne calcule guère
Mon plus ou moins de qualité.
A peine même on considère
Ma bonté, ma solidité.
Sans y penser, de ma force infinie
On fait usage tous les jours;
Pour elle ne sont rien les fardeaux les plus lourds;
Ils peuvent m'écraser : mais jamais je ne plie,
Et toujours dur et ferme comme un roc,
D'une armée aisément je soutiendrais le choc.
Je parcours les vallons, je franchis les montagnes,
On me trouve au milieu des fertiles campagnes;
Je suis toujours ouvert, je sers tous les états,
Riches et indigens, officiers et soldats.
Je sais diriger et conduire
Même celui qui ne me connaît pas,
Et si parfois il est dans l'embarras,
Un signe, un mot suffisent pour l'instruire,
Et rendre plus certains ses pas.
Souvent de m'avoir fait on se vante, on se loue,
Cependant envers moi, (faut-il que je l'avoue,)
On ne craint pas d'être cruel,
Et sans que je sois criminel,
Je subis le tourment des fers et de la roue.

LOGOGRIPHE.

Souvent on fait de moi des festons, des guirlandes;
En hiver, en été, n'importe la saison,

Digitized by Google

Des jardins on me voit orner les plate-bandes ;
Je remplace les fleurs, je tiens lieu de gazon.
Faut-il, après cela, dire qui je suis? Non.
Coupez-moi tête et queue, après ce sacrifice
Vous n'aurez plus qu'un mot que consacre l'église,
Qui lie également le méchant et le bon,
Et que le destin rend ou fatal ou propice :
Car il est pour les uns la cause du bonheur,
Et des autres c'est lui qui cause le malheur.

CHARADE.

Lecteur, si vous savez votre géographie,
Un château-fort en Picardie
Est mon premier.
Un élément trompeur, nécessaire à la vie,
Qui, dans sa noire perfidie,
A bien des gens l'aura ravie,
Est mon dernier.
Heureux les jours du sage qu'on oublie!
Il les passe sans peur, sans remords, sans envie,
Dans mon entier.

Mots de l'Enigme et du Logogriphe, insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *mine.*

Le mot du Logogriphe est *fleur*, dans lequel on trouve *fluer, feu, fer, rue, ure,* (espèce de buſle), *leur, Leu, Eu.*

Digitized by Google

FRAGMENT DE LITTERATURE

Par M. de la HARPE

Des paradoxes de Fontenelle, Lamothe et Trublet, etc.

QUATRIÈME EXTRAIT.

A présent que nous avons mis à découvert l'intention secrette de Fontenelle, il ne faut qu'un coup-d'œil pour faire évanouir ces bluettes métaphysiques. Vous voyez d'abord qu'il a très-insidieusement équivoqué sur le mot de *raison universelle*; car celle qui pourrait *contenir tous les talens*, ne peut être autre chose que la faculté pensante, l'intelligence humaine, l'ame en un mot, qui seule en effet contient en puissance toutes les opérations de l'entendement, de la mémoire et de l'imagination, et par conséquent tous les talens qui peuvent en résulter dans chaque individu. Mais cette acception du mot, ici la seule raisonnable en elle-même, est absurde dans l'application; car assurément ce qui appartient à tous en essence, n'est l'attribut spécifique de personne, et pourtant c'est dans ce sens absurde que Fontenelle emploie ce mot, puisqu'il en fait un attribut très-positivement particularisé, un don très-distinctif, qu'il oppose à tous les talens qu'il lui plaît d'appeler *particuliers*, comme s'il y avait un talent général; et dès-lors de quelque côté qu'il se tourne, il ne peut trouver de résultat de ses paroles, que l'absurdité la plus complette. Car de deux choses l'une : ou la *raison universelle* est tout

Digitized by Google

simplement notre ame, et pourtant ce n'est pas cela qu'il a pu ni voulu dire, puisqu'il serait aussi trop inepte de nous dire que l'ame est *supérieure à tous les talens*; cela ne forme aucun sens; ou bien *la raison universelle* n'est ici, comme il paraît l'entendre, qu'un *don personnel supérieur à tous les autres, parce qu'il les contient tous*, et ce n'est que changer d'absurdité, puisque cette hypothèse est une impossibilité. A qui cette *raison universelle* a-t-elle été donnée? A qui a-t-elle pu, à qui pourrait-elle jamais l'être? Quel homme est doué d'une aptitude universelle à *tous les genres de talent?* En vérité on ne sait où on en est, et c'est un philosophe que je réfute! un philosophe ignore que l'esprit humain ne saurait se mouvoir sans appercevoir des bornes! Eh! ceux même de nos jours qui ont si gravement et si risiblement déraisonné sur la *perfectibilité à l'infini*, se sont au moins mis un peu à leur aise, en supposant au monde *une durée infinie*. C'est prendre un beau champ, et c'est aussi celui qu'ils prennent toujours. Il faudrait être de loisir pour les y suivre, et avoir de l'humeur pour les y troubler. C'est du moins une des plus innocentes rêveries de la philosophie moderne; et que nous serions heureux si elle s'en fût tenue là, et qu'elle eut bien voulu par condescendance pour le genre humain actuel, ajourner à quelques siècles les *grandes destinées* du genre humain à venir!

N'est-il pas plaisant aussi que Fontenelle regarde les talens comme *des prisons souvent fort étroites?* Ces prisons-là me semblent fort honorables et point du tout gênantes. Lequel vaut le mieux d'avoir en propre un superbe pa-

Digitized by Google

lais, ou même seulement une jolie maison dont on fait les honneurs aux honnêtes gens, ou de n'avoir que de chétives boutiques de louage où l'on passe de tems à autre, et où la mieux achalandée ne fait jamais la fortune du possesseur ? Voilà (pour opposer figure à figure) la véritable différence de l'écrivain qui excelle dans un genre, parce qu'il y était appelé, à celui qui les essaie tous, parce qu'il n'est né pour aucun.

Dira-t-on que Fontenelle n'entendait réellement que cette espèce d'universalité qu'on attribue dans le langage usuel à quelques génies vastes qui ont embrassé beaucoup de branches de l'arbre généalogique des connaissances humaines? Mais d'abord les expressions sont absolues, et n'offrent pas l'apparence d'une restriction. Ensuite cette espèce même d'universalité, qui n'est qu'une manière de parler, une hyperbole convenue que personne ne prend à la lettre, ne devait pas entrer dans un raisonnement philosophique, et venir à l'appui d'un paradoxe. Enfin, pour nous réduire aux faits, elle n'a existé que dans les sciences, jamais dans les arts d'imagination. Aristote et Pline, chez les anciens, ont réuni dans leurs études à-peu-près toute la science qui occupait alors les hommes instruits, et l'on sait que l'un y a répandu autant d'erreurs que de lumières, et que l'autre en descendant des observations physiques jusqu'aux arts de la main, n'a guères fait qu'une espèce de nomenclature oratoire, souvent plus brillante que fidèle, d'une foule d'objets qui ont été depuis tout autrement approfondis. Mais d'ailleurs les grands orateurs n'ont été qu'orateurs, les grands poètes n'ont

Digitized by Google

été que poètes. Parmi les modernes, des hommes plus étonnans peut-être, un Bacon, un Leibnitz ont parcouru la sphère des sciences déjà plus étendue que chez les anciens, et l'ont agrandie encore par des idées générales et fécondes, qui montraient la route de toutes les vérités : ce sont-là dans la carrière des sciences, ce qu'on a justement appelé des *pas d'homme*. Dans l'érudition, un Pétau, prodige de mémoire, d'intelligence et de travail, a réuni et comme épuisé plus d'objets que personne n'en avait embrassé avant lui, au point que ceux qui l'ont suivi n'ont pu marcher qu'à sa lumière. Mais dans la poésie et l'éloquence, il en a été de nous comme des anciens, et l'énumération de nos classiques, que chacun est à portée de faire, renferme chacun d'eux dans le genre où il a dominé. Cette distinction qui est de fait, est fondée sur la nature des choses : ce qui appartient à la raison est en soi-même moins difficile et moins rare que ce qui appartient au génie : dans l'une il ne faut qu'appercevoir, et dans l'autre il faut créer, bien entendu que cette création sera celle de belles et grandes choses. Car pour ce qui est des bagatelles et de la médiocrité, vingt rimeurs galans comme Dorat, ou satyriques comme Gilbert, ou tragiques comme Lemierre, ou comiques comme Beaumarchais, pèsent cent fois moins dans la balance de la postérité, que le philosophe qui n'aurait fait que le *Traité des sensations*, ou le Discours préliminaire de l'Encyclopédie.

Voltaire qui a prétendu plus que personne à l'universalité, et qui avait sans contredit une singulière souplesse d'esprit et d'imagination.

Digitized by Google

Voltaire est bien loin d'avoir été un génie universel, puisqu'il n'était pas même, (il s'en faut beaucoup) un poëte universel; il a primé, il est vrai, dans deux genres très-opposés, la tragédie et la poésie légère, et cette réunion est d'autant plus glorieuse que jusqu'ici elle est unique; mais le lyrique et le comique lui ont manqué absolument, et dans l'épopée, dans le poëme philosophique, même dans le poëme héroï-comique, il est à peine au second rang, tant il est loin du premier; il ne peut soutenir le parallèle avec le Tasse, ni avec Pope, ni avec l'Arioste, ni avec l'auteur du *Lutrin* : que serait-ce si nous mettions en avant Homère et Virgile? Je ne parle pas encore des genres de prose, nous y reviendrons dans la suite, et certes il n'y figurera pas comme en poésie.

Un homme, (si j'ose dire ce que j'en pense) me paraît avoir été plus magnifiquement partagé que personne, puisque seul il s'est élevé au plus haut dégré dans ce qui est de science, et dans ce qui est de génie : c'est Bossuet. Il n'a point d'égal dans l'éloquence, dans celle de l'oraison funèbre, dans celle de l'histoire, dans celle des affections religieuses (1), dans celle de la controverse (2), et en même-temps personne n'a été plus loin dans une science immense qui en renferme une foule d'autres, celle de la religion. C'est, ce me semble, l'homme qui a fait le plus d'honneur à la France et à l'église des derniers siècles, et pourtant ce n'était point du tout un esprit universel; les sciences physiques, les

(1) Voyez les Méditations sur l'Evangile.
(2) Voyez les variations.

Digitized by Google

sciences exactes, la jurisprudence et la poésie lui étaient fort étrangères.

Ecartons ces chimères d'universalité, les premiers rêves de l'orgueil philosophique, qui croyait relever l'esprit humain par de nouvelles prétentions, et qui le rabaissait en effet par de nouvelles erreurs. On ne corrige point sa faiblesse en la niant, mais on augmente sa force en l'employant bien. C'est de plus une maladresse de déprécier en autrui ce qu'on n'a pas et ce qu'on aurait bien voulu avoir; de dire comme Fontenelle: » Le plus souvent on est » étrangement borné par la nature; on ne sera » que poëte: c'est déjà être assez réduit ».

S'il s'agissait ici de la morale chrétienne, qui ne considère les dons naturels que par l'usage qu'on en fait pour le salut, ce froid mépris pourrait n'être pas déplacé; mais l'auteur parle un langage tout humain; il nomme la nature et non pas la providence; et dès lors cette phrase dédaigneuse, *c'est être déjà assez réduit*, devient un peu comique, sur tout dans la bouche de Fontenelle, et pour cette fois, sans être métromane, on peut être un peu scandalisé. C'était donc bien peu de chose, selon lui, que d'être poëte? On est tenté de lui répondre: cela peut être vrai, quand on ne l'est pas plus que Lamothe et vous; mais quand on l'est comme Sophocle et Corneille, comme Virgile et Racine, ne peut-on pas croire, d'après toutes les voix de la renommée, que c'est encore une assez belle place, et qu'on pourrait même se contenter à moins? On a passé à Malherbe, esprit assez bizarre, et qui même se piquait de l'être, ce mot qui n'est qu'une boutade de l'homme, sans cou-

Digitized by Google

séquence pour la chose : *Je ne fais pas plus de cas d'un bon poëte que d'un bon joueur de quilles.* Malherbe du moins faisait les honneurs de chez lui, quoiqu'assez mal-à-propos ; mais que dirait-on d'un ennobli de deux jours, qui affecterait de mépriser la noblesse ?

Si Fontenelle ne défend le talent de son ami que par des sophismes, il ne le loue que par des hyperboles, et en ce dernier point les philosophes modernes ont beaucoup trop imité les érudits du seizième siècle, dont ils se sont aussi beaucoup trop mocqués ; » plusieurs de ses odes » étaient des *chef-d'œuvres*, et les plus foibles » avaient de *grandes beautés*. Pindare dans les » siennes est toujours Pindare, et Anacréon toujours Anacréon, et ils sont tous deux très-» opposés. M. Delamothe, après avoir commencé » par être *Pindare*, sut devenir Anacréon ». Cet éloge est celui d'Horace, dont Fontenelle ne parle même pas. Il avait apparemment ses raisons pour cela ; il ne se souciait pas qu'on se souvînt du seul lyrique qui ait en effet sû réunir Pindare et Anacréon, et tous deux perfectionnés. C'est lui qui a le sublime de Pindare avec plus de variété et une marche plus sûre, et toute la grace d'Anacréon avec plus de passion et d'esprit. Quant à Lamothe, il ne pouvait pas plus être Pindare qu'Homère, et s'il s'est approché d'Anacréon, c'est qu'il avait assez de finesse et de délicatesse dans l'esprit pour soutenir le ton de la galanterie, et assez d'élégance pour de petits sujets qui n'exigent pas beaucoup de poésie.

Fontenelle, en passant aux ouvrages dramatiques, nous dit hardiment : « l'histoire des

Digitized by Google

» théâtres n'offre point d'exemple d'*un succès* » *pareil à celui d'Inès* ». L'exagération est forte et trop démentie par des faits publics. Je consens que Fontenelle qui haïssait cordialement Racine, ait voulu oublier ou passer sous silence le succès d'Andromaque, qui fut une époque mémorable dans les annales du théâtre, où elle fit une véritable révolution bien caractérisée par un genre nouveau. Mais comment le neveu de Corneille pouvait-il oublier ou méconnaître la première, et par conséquent la plus brillante de toutes les époques de la scène française, *le Cid*? Serait-ce que les philosophes aiment encore mieux la médiocrité dans leurs amis que le génie dans leurs parens? Certes le succès du *Cid* fut autre chose que celui d'*Inès*, qui n'eu eût qu'aux représentations, aucun à la lecture; et si Fontenelle voulait s'en tenir uniquement à cette première vogue de la nouveauté théâtrale, il avait encore contre son assertion *OEdipe*, joué cinq ans auparavant quarante-cinq fois de suite, et *Inès* n'eût que trente-deux représentations. *Ariane* en avait eu trente, et en remontant plus haut l'on trouvait *Timocrate*, publié il est vrai, mais joué quatre-vingt fois de suite, pour ne l'être jamais depuis.

Il en vient ensuite aux opéras, et c'est là qu'il aurait eu bonne grace à s'étendre sur les louanges de son ami; c'est là qu'il aurait pu fort à propos démêler et faire sentir un tour d'esprit particulier, un mérite réel et nouveau, où il entra même quelqu'invention, et qui de plus avait cet avantage que la saine critique et l'opinion générale n'avaient point infirmé le succès du théâtre. Il est si doux à l'amitié de se trouver

Digitized by Google

d'accord avec le public, et de n'avoir autre chose à faire qu'à lui rendre raison de son plaisir et de son suffrage! Mais ce n'est guère ainsi que sait louer cette philosophie dont toute la douceur de Fontenelle déguisait mal et tempérait fort peu le despotisme naturel et la hauteur magistrale. Il est plus occupé de déprimer Boileau et Rousseau comme des contempteurs de l'opéra, que d'y faire valoir les triomphes de Lamothe. « De grands poëtes ont *fièrement mé-* » *prisé* ce genre, dont leur esprit trop roide et » trop inflexible les excluait, et quand ils ont » voulu prouver que leur mépris ne venait pas » d'incapacité, ils n'ont fait que prouver par » des efforts malheureux, que ce genre est *très-* » *difficile*. M. de Lamothe *eût été aussi en droit* » *de le mépriser*; mais il a fait mieux, il y a » beaucoup réussi ».

L'auteur de *Thétis et Pelée*, opéra qui réussit à la faveur de la musique, et ne pouvait pas réussir autrement, ne devait pas pardonner à Boileau d'avoir méprisé le drame lyrique. Mais déjà l'on était convenu que Boileau avait eu tort, et Quinault était à sa place. Rousseau avait fait de très-mauvais opéras, mais le public en avait fait une prompte et pleine justice. En fallait-il conclure que l'opéra est un genre *très-difficile*? point du tout. De ce que des poëtes du premier ordre y ont échoué, et que des poëtes inférieurs y ont réussi, il ne suit nullement que la chose la plus *difficile* est celle que ces derniers ont su faire. La seule conséquence juste, et qui rentre dans une vérité générale, c'est que ceux ci avaient un talent analogue au genre, et que les autres ne l'avaient pas. Mais une inconsé-

Digitized by Google

quence bien plus forte, une étourderie à peine concevable, c'est d'ajouter que Lamothe aussi *aurait été en droit de mépriser le drame lyrique.* Car c'est reconnaître positivement *ce droit*, comme celui du talent supérieur, ce qui est aussi loin de l'intention de Fontenelle que de la vérité. Personne n'a *le droit de mépriser* ce qui est estimable en soi, et comment Fontenelle, qui n'attribue qu'à l'*incapacité* le mépris que de grands poètes ont affecté pour les opéras, et qui en même-tems félicite Lamothe d'y avoir *réussi*, peut-il trouver glorieux de *réussir* dans ce qu'on est en *droit de mépriser?* Et comment enfin, selon Fontenelle, *est-on en droit de mépriser* ce qui, selon Fontenelle, est *très-difficile?* Voilà bien trois contradictions manifestes dans une seule phrase; et ce n'est ni un sot ni un ignorant qui écrit, et il ne s'agit point de ces questions abstraites où peut quelquefois se méprendre l'intelligence la plus exercée, mais d'objets à la portée de tous les hommes un peu instruits! A quoi sert donc l'esprit, va-t-on dire (et cette demande n'est point déplacée), s'il n'empêche pas un homme tel que Fontenelle de dire trois sottises en trois lignes? La réponse ne se trouve que dans cette moralité où je me suis fait un devoir et une habitude de tout ramener dans l'occasion, quoique je n'ignore pas que dans le temps où nous sommes, cette méthode ne doit pas plaire à tout le monde. Prenez-y bien garde, ce ne sont pas les lumières de Fontenelle qui l'ont trompé ici, non plus qu'ailleurs, ce sont ses petites passions. L'esprit n'est que l'instrument de l'écrivain; la vérité le monte et la passion le fausse; et ne voyez-vous pas que

Digitized by Google

dans tout ce discours de Fontenelle c'est la passion qui tient la plume? Dès-lors plus de vérité, et sans elle plus de sens commun : l'homme le plus ingénieux ressemble alors à un virtuose qui jouerait du violon étant ivre; l'instrument serait le meilleur du monde; imaginez ce que serait l'exécution sous des doigts pris de vin. Tel est l'emblême fidèle de tout écrivain qui n'a pas pour mobile unique l'amour de la vérité. C'est à ce sentiment que tient essentiellement la justesse dans les écrits ; et c'est parce que la justice est très-rare, que la justesse l'est aussi. Ce n'est pas que le jugement le plus éclairé et le plus désintéressé ne soit encore faillible; qui en doute? mais il y a cette différence très-grande, c'est qu'avec cette droiture d'intention, l'erreur est accidentelle, au lieu que sans cette droiture elle est habituelle et inévitable. J'avoue encore que l'ami de la vérité a les mêmes ennemis qu'elle, et ce sont les plus implacables; mais c'est ici que de deux maux il faut choisir le moindre, être mal avec ces gens-là ou avec soi; et il n'y a pas à balancer. J'aimerais mieux l'un pendant toute ma vie que l'autre pendant un quart-d'heure.

» Lamothe fit une Iliade en suivant seulement » le plan général d'Homère, et l'on trouva » mauvais qu'il touchât au divin Homère sans » l'adorer ». Philosophe, vous savez bien que vous ne dites pas vrai : *on trouva mauvais*, 1°. que Lamothe réduisant de son autorité l'Iliade à douze chants, *eût fait d'un corps plein de vie et d'embonpoint le squélette le plus sec et le plus décharné* ; ce sont les expressions de Voltaire que je répete, et c'étaient celles de tout le monde. *On trouva mauvais*, 2°. que Lamothe eût tra-

Digitized by Google

duit l'Iliade comme il l'avait jugée, sans entendre la langue du poëte grec ; et traduire un poëte et un poëte grec, et le traduire en vers sans être en état de lire les siens, est assurément une étrange entreprise. Quand il s'avisa d'évoquer l'*Ombre d'Homère* dans une ode qui porte ce titre, si cette ombre avait pu en effet lui apparaître, elle lui aurait dit : quoi ! tu traduis ma poésie grecque sur la prose française de Mad. Dacier ! Je ne viens ici que pour vous donner à tous deux ma malédiction poëtique. *On trouva mauvais*, 3°. que Lamothe écrivît une Iliade française en lignes rimées, qui n'ont presque aucune apparence de style épique. Fallait-il trouver tout cela bon ? Si on a eu tort de le *trouver mauvais*, pourquoi Fontenelle n'en dit-il pas un mot, et se rejette-t-il sur *l'adoration pour le divin Homère* ? c'est qu'il n'avait de ressource que la mauvaise foi.

« Il donna un recueil de fables dont il avait » inventé la plupart des sujets, et on demanda » pourquoi il faisait des fables après Lafon- » taine. Sur ces raisons, on prit la résolution » de ne lire ni l'Iliade, ni les fables, et de les » condamner. » Pour ce qui est de l'Iliade, je ne sais pas s'il y eut une *résolution prise* ; mais ce que je sais, c'est que s'il y eut des gens qui prirent celle de la lire, elle ne dut pas être facile à exécuter, à moins que ce ne fut une lecture comme celle de ce vieux commis retiré, qui n'ayant jamais eu d'autre bibliothèque qu'une collection d'almanachs, tous les jours après son dîner se faisait lire par son valet-de-chambre l'almanach royal de l'année, jusqu'à ce qu'il s'endormît, ce qui d'ordinaire ne tardait

Digitized by Google

pas. On pouvait du moins trouver là des connaissances utiles, et l'on n'a pas oublié ce mot, que le *seul livre à lire pour faire fortune, était l'almanach royal.* Vous voyez du moins que grace à la force de l'habitude, notre vieux commis en faisait encore un objet d'étude, en même-temps qu'un moyen de sommeil; mais ce dernier parti est le seul parti qu'on puisse tirer de l'Illiade de Lamothe, l'une des compositions les plus soporifiques qu'on ait pu préparer contre l'insomnie.

La résolution de ne pas lire a donc pu être prise ici, mais en connaissance de cause, et ces sortes de *résolutions* ne se prennent guères autrement, du moins quand il s'agit d'un écrivain de réputation, et Lamothe l'était. Ses opéras lui en avait donné beaucoup, et ses paradoxes excitaient la curiosité. Ses fables qu'il récitait à l'académie, avec un art que la privation de la vue rendait encore plus intéressant, et qui brillaient de traits fort spirituels dont un débit analogue faisait valoir toute la finesse, étaient attendues à l'impression avec une égale impatience de tous les partis. On aurait pu *demander pourquoi il en faisait après Lafontaine*, et faire la même question à tous les fabulistes qui l'ont suivi, s'il était rigoureusement vrai qu'il ne fut plus permis d'écrire après un modèle dont la perfection ne laisse pas l'idée de la concurrence. Mais heureusement dans aucun temps une pareille exclusion n'a eu lieu, et n'a pu avoir de fondement raisonnable. Il serait odieusement injuste d'interdire au talent un genre agréable, utile et fécond, sous prétexte qu'il n'y a aucun espoir probable d'être comparé

Digitized by Google

paré à celui qui en est reconnu le premier maître. Il y a encore des rangs après le premier, et c'est même ce qui constate la supériorité. Si Molière eut intimidé à ce point ses successeurs, combien n'y aurait-il pas eu à perdre pour le théâtre et même pour la gloire de Molière, puisque des hommes d'un mérite éminent ont fait voir qu'en montant très-haut, ils ne pouvaient encore être auprès de lui! Rejettons à jamais ces sortes de préventions exclusives, qui ne sont point le tribut d'une admiration éclairée, mais les arrêts de l'envie. La sincere admiration pour les grands artistes ne se sépare point de l'amour de l'art, et ne songe point à fermer la carrière à tous par un faux respect pour la gloire d'un seul. Souvenons-nous de ces vers, les seuls qu'on eût retenus d'une ode de la première jeunesse de Voltaire :

Loin d'ici ce discours vulgaire,
Que l'art pour jamais dégénère,
Que tout s'éclipse, tout finit ;
La nature est inépuisable,
Et le génie infatigable
Est le dieu qui la rajeunit. (1)

Un fabuliste plus moderne que Lamothe, et

(1) J'ai cru devoir faire ici quelques changemens. Voici comme ces vers sont imprimés :

Loin d'ici ce discours vulgaire,
Qui dit que l'esprit dégénère,
Que tout change, que tout finit ;
La nature est inépuisable,
Et le travail infatigable
Est le dieu qui la rajeunit

Digitized by Google

qui comme lui n'est pas sans mérite, a dit fort ingénieusement

Le rossignol nous manque; eh! vive le pinson.

Le mal réel c'est que Lamothe (pour continuer la figure) n'est le plus souvent que le merle le plus babillard, ou la pie la plus aigre; mais quelquefois aussi il a été pinson. Laissons dire à Fontenelle qu'un *assez grand nombre de personnes avouent qu'elles y trouvent une infinité de belles choses* : que leur resterait-il à dire de Lafontaine? Quand nous en serons à la fable dans ce siècle, nous retrouverons Lamothe, non pas dans le bocage que les muses ont construit pour le *rossignol* favori, et où elles vont l'entendre chanter tous les jours, mais dans une assez jolie volière avec d'autres oiseaux, et sous la condition commune à tous qu'ils n'y chanteront que quelques airs choisis.

» Pour l'Iliade, elle ne paraît pas jusqu'ici » se relever ». Il y avait dix-huit ans qu'elle avait paru, quand Fontenelle faisait cet aveu louable en lui-même (puisqu'enfin il devait lui coûter un peu), et qui le serait encore aujourd'hui, puisqu'enfin l'aveu d'une vérité a toujours son prix; mais par malheur ce n'est pas ici purement et simplement respect pour la vérité; il s'en faut de beaucoup. Fontenelle ne consent à laisser mourir l'Iliade de Lamothe que pour ensevelir celle d'Homère dans le même tombeau. On va peut-être s'imaginer que je plaisante; on aura tort; d'abord parce qu'il ne faut jamais douter que ce qu'on cite d'un philosophe de ce siècle ne soit très-sérieux, quelque plaisant que cela puisse paraître; ensuite parce que je ne cite

Digitized by Google

jamais qu'avec la plus scrupuleuse fidélité Fontenelle cherche les motifs de cette chûte si complette qu'il ne saurait lui-même la désavouer, et il se garde bien d'appercevoir ceux qui s'offraient d'eux-mêmes, tels que tout le monde les voyait dès-lors, et que j'ai dû les rappeler aujourd'hui. Ce n'est point là du tout le procédé de cet *esprit philosophique*, dont tout-à-l'heure Fontenelle vantait l'heureuse apparition dans l'empire des lettres et des arts. Il doit dire autrement que tout le monde, ce qui, pour lui, équivaut à dire mieux, et ce qui est du moins beaucoup plus aisé. Voici donc les termes de Fontenelle : « Je dirai *le plus obscurément* qu'il me sera possible, que le défaut le plus essentiel qui l'empêche de se relever (l'Iliade de Lamothe) et *peut-être le seul, c'est d'être l'Iliade* » On peut encore trouver plaisant, si l'on veut, que Fontenelle ne promette d'être *obscur* que pour être plus clair ; mais c'est là la finesse du trait ; car on entend l'auteur de la seule manière dont il veut et peut être entendu. On voit que l'autorité de trente siècles n'impose pas plus aux philosophes du nôtre en fait de goût que dans tout autre genre d'expérience. Il faut bien aussi qu'ils permettent que l'on ne s'en rapporte pas tout-à-fait à leur périlleuse parole, et pour répondre à Fontenelle, il n'y a qu'à prendre l'inverse de sa proposition ; ce sera la vérité trop reconnue pour avoir même désormais besoin de preuves. Si l'Iliade de Lamothe est tombée en naissant, c'est précisément parce qu'elle n'a rien de commun avec celle d'Homère qui est debout depuis près de trois mille ans.

(La fin au numéro prochain).

Digitized by Google

L'Esprit de l'Histoire, ou *Lettres politiques et morales d'un Pere à son fils*, sur la manière d'étudier l'Histoire en général, et particuliérement l'Histoire de France. Par Antoine *Ferrand*, ancien Magistrat; 4 vol. in-8°., chez la veuve *Nyon*, libraire, rue du Jardinet, n°. 2.

SECOND EXTRAIT.

On a long-temps reproché à l'histoire moderne d'être moins intéressante que l'histoire ancienne; je n'ai jamais compris la valeur de ce reproche. Il est certain qu'une république qui, à chaque révolution intérieure, et même à chaque bataille, fait trembler pour son existence, offre plus de mouvemens dramatiques dans son histoire, que nos états modernes si fortement constitués, si bien balancés les uns par les autres; mais ce genre d'intérêt qui tient à un danger toujours imminent, ne peut être comparé à l'instruction que présentent la formation, l'accroissement et les progrès dans la civilisation des peuples qui se partagent aujourd'hui l'Europe. On n'est pas assez convaincu que dans le siècle où la prétention à l'universalité a dénaturé tous les genres, on a presque confondu le talent du romancier et celui de l'historien; on n'écrit pas les annales des nations pour émouvoir, mais pour instruire. Il faut lire l'histoire ancienne, il faut étudier l'histoire moderne; jusqu'à présent on a fait le contraire; on étudie les anciens historiens qui plaisent à l'imagination, à peine fait-on aux nôtres l'honneur de les lire; l'esprit de parti est même parvenu à jetter un ridicule sur nos meilleurs écrivains dans ce genre, et peu de personnes savent aujourd'hui que le P. Daniel est aussi instructif qu'impartial, car il était plus aisé à un jésuite qu'à un philosophe de montrer de l'impartialité. Cependant, ce n'est qu'après avoir étudié nos

Digitized by Google

historiens, qu'on peut tirer de l'histoire ces grands résultats qui étonnent l'imagination, prouvent l'action constante de la providence sur notre monde, satisfont l'esprit, et donnent la conviction que les peuples chrétiens l'emportent en tout sur les peuples de l'antiquité. Ils sont à nous ce que l'enfance aimable est à la raison de l'âge mur. Cette vérité incontestable choquera ceux qui n'admirent que ce qui n'est plus, et ne desirent que ce qui ne peut pas être; mais il faut qu'ils s'accoutument à l'entendre, car c'est dorénavant avec cette persuasion que l'on écrira l'histoire. Les grecs et les romains ont considérablement perdu à notre révolution.

M. Ferrand n'est pas le premier historien qui ait rendu justice aux peuples modernes, mais il prouve ce que d'autres n'avaient fait qu'énoncer; il développe la pensée continuelle de Bossuet, de cet homme extraordinaire, plus grand politique encore que grand écrivain, ou plutôt grand dans tous les genres, puisque digne de sonder les vues de la providence, il plane sur les nations dont il rappelle le souvenir et trace le caractère. Bossuet était bien loin de croire qu'en morale, en législation et en politique, les peuples anciens l'emportassent sur les peuples éclairés par la révélation. L'esclavage aboli, l'humanité respectée pendant la guerre, la modération après la victoire, les sentimens naturels conservés et augmentés par l'état social, sont les traits distinctifs des nations modernes, et M. Ferrand ne néglige aucune occasion de les faire ressortir.

Souvent aussi il compare les premières époques de notre existence nationale, à la fin de ce siècle qu'on a appelé le siècle des lumières, nom que la postérité lui conservera, et l'on est tout étonné de voir que ces barbares, dont nous ne parlons plus qu'avec mépris, s'entendaient mieux en législation que nos politiques modernes; ils n'auraient pas fait des livres comme Rousseau et comme Mably, ni des constitutions comme nos

Digitized by Google

législateurs, mais ils faisaient des lois qui étaient exécutées, qui préparaient la maturité de la nation, et dans lesquelles on peut encore s'instruire, car les principes de gouvernement ne varient pas; il n'y a variation que dans les principes administratifs. L'administration varie, parce qu'elle régit les choses, et que les choses sont variables à l'infini, par l'aggrandissement du territoire, par le commerce, le luxe, la fondation de colonies dans un monde nouveau, etc., etc.; mais les principes de gouvernement ne varient pas, parce que le gouvernement régit les hommes, et que les hommes ont de tout temps les mêmes passions. Les philosophes modernes ont toujours confondu les choses et les hommes, et conséquemment le gouvernement et l'administration.

Dans ces lois anciennes, aujourd'hui si méprisées, on peut du moins étudier les mœurs de nos ancêtres; les lois alors étaient faites pour des hommes connus, réels et présens, et on les respectait assez pour ne point les blesser dans toutes leurs habitudes. La loi fixait les mœurs, ou les réformait, non brusquement, parce que cela est impossible, mais peu-à-peu, parce que le bien ne s'opère que lentement. Ces compositions pour la mort d'un homme, qui paraissent le comble du ridicule à nos philosophes, étaient alors un signe certain de progrès vers la sagesse, puisqu'elles accoutumaient à paraître devant les tribunaux des êtres fiers qui croyaient encore ne devoir confier qu'à leur propre valeur le droit de venger leurs injures. La liberté que la philosophie moderne a voulu et n'a pu définir, n'est réellement que l'accord des lois et des mœurs. Quand les mœurs sont dures, la loi doit tendre à les adoucir; quand elles sont mauvaises, la loi doit tendre à les rendre meilleures; mais il faut qu'elle compose toujours avec ce qui est, excepté pourtant dans les momens qui suivent les révolutions. Alors la morale publique est trop relâchée, pour que les lois puissent descendre jusqu'aux mœurs, et c'est

Digitized by Google

particulièrement pour cette raison que les révolutions ne se terminent point par l'ascendant de la législation, mais par l'ascendant d'un homme. Il faut qu'un grand pouvoir permette le repos à une nation, afin qu'elle revienne d'elle-même, et par nécessité, à cet état où il est possible de lui donner des lois. Les mêmes hommes qui n'ont pu rédiger un code civil pendant la révolution, l'acheveront sans peine la révolution terminée, et plus ils se sépareront en esprit de cette époque malheureuse, plus leur ouvrage aura d'influence sur les mœurs.

Nos lecteurs seront sans doute curieux de connaître comment un visigoth définissait la *loi*. De tout temps, les mots ont eu besoin d'être définis; de nos jours, on a été plus loin: on a voulu définir les choses, et on les a décomposées. Les philosophes ont dit : *La loi est l'expression de la volonté générale*, et pendant toute la révolution, on nous n'avons pu connaître cette volonté générale, ou il faut convenir qu'elle est plus variable encore que la volonté individuelle. Un barbare, un visigoth définissait la loi : *L'émule de la Divinité dont elle emprunte sa force, la source de toutes règles, de toute justice, de tous droits, destinée à former et à maintenir les mœurs publiques*. En vérité, il est impossible de ne pas tomber en admiration, quand on réfléchit sur toute la sagesse renfermée dans ces mots. Avec la définition des politiques modernes, on fait de la démocratie; avec la définition d'un barbare, on ferait un bon code de législation; et ce qui sur-tout est digne de remarque, c'est que *l'expression de la volonté générale*, c'est-à-dire l'expression de la volonté du peuple consulté, n'a produit que des constitutions qui, si elles étaient possibles, conviendraient à tous les peuples parce qu'elles ne conviennent particulièrement à aucun, tandis qu'avec la définition d'un visigoth, définition qui comprend les mœurs publiques, on ne créait des lois que pour le peuple auquel elles étaient destinées, ce qui, de l'aveu

Digitized by Google

de Montesquieu, est la plus grande preuve de leur bonté. N'en déplaise à nos métaphysiciens, l'art de définir valait mieux autrefois qu'aujourd'hui. Il est vrai que le visigoth définissait en homme qui gouverne, et que nos philosophes ont défini en hommes qui voulaient gouverner; différence de position qui en mettra toujours une fort grande dans la politique des écrivains, et dans la politique des gouvernemens. « Mais, dit M. Ferrand, la » sage expérience d'un homme d'état est au-dessus des » paradoxes et des rêveries spéculatives de la fausse » philosophie. » Puisse-t-on ne plus oublier cette vérité de tous les siècles, et se persuader que si Richelieu, Mazarin, Colbert revenaient au monde, ils feraient de meilleurs conseillers-d'état que Rousseau, Mably et Helvétius. Les uns ont laissé des exemples, les autres ont laissé des livres; tout le monde lit dans les livres; aux hommes de génie seuls appartient le droit de lire dans les événemens.

Lorsque Charlemagne méditait ses capitulaires, si un politique spéculatif fut venu lui conseiller d'élever son étonnante législation sur cet axiome : « Les hommes » naissent libres et égaux en droits », Charlemagne aurait compris que les hommes de ses immenses états étaient tous libres, puisqu'ils naissaient tous pour le christianisme qui a détruit l'esclavage; mais il n'aurait pu concevoir comment ils venaient au monde égaux en droits, pour entrer dans une société où tous les droits reposent sur des devoirs, et où la différence des devoirs à remplir met nécessairement de l'inégalité dans l'exercice des droits. Il aurait regardé le politique spéculatif comme un fou, et n'aurait pu se persuader qu'un jour viendrait où la nation française abandonnerait l'expérience des siècles pour se confier aux systèmes d'un moment. L'histoire n'est jamais plus intéressante à écrire et à méditer qu'après une révolution; ces grandes commotions qui mettent à découvert les fondemens de la so-

Digitized by Google

ciété, rendent le passé plus distinct et plus instructif. Malheur aux peuples qu'il faut, après ces bouleversemens, bercer avec des livres licencieux et des romans, ils ne sentent pas que tous leurs maux sont venus de leur ignorance.

Si M. Ferrand met sans cesse les nations modernes bien au-dessus des peuples anciens, avec autant de vérité, il place la France la première entre toutes les nations. Il est fort étonnant que les Français seuls ne sachent pas tout ce que vaut leur patrie; il n'est point question ici d'amour-propre, mais de faits. Des puissances modernes, la France est la plus ancienne, et lorsque l'Europe entière était catholique, le titre de fille aînée de l'église accordée publiquement à notre patrie, prouvait sa force et son antiquité. Ce titre qui a été livré au ridicule, comme tout ce que nous tenions des siècles, n'est pas aussi à dédaigner que les esprits légers pourraient le croire, puisqu'il témoigne en faveur de notre ancienne civilisation. En gloire, en littérature, en progrès dans les arts, il n'est encore aucune nation qui ose nous disputer la prééminence, et s'il n'en est pas de même dans les sciences, c'est que l'étude des sciences exige plus de patience que de génie. Dans ce genre, si la prééminence est contestée, du moins n'est-elle pas encore enlevée, puisque la France a conservé le droit d'ajouter à la réputation des savans étrangers. Pour la constitution (je parle de la constitution qu'un état tient de la nature et des circonstances plus fortes que les hommes), quelles nations pourraient se comparer à la France! Notre révolution même n'est-elle pas une nouvelle preuve de cette force qui depuis long-temps frappe l'Europe, toujours étonnée de nous voir sortir plus puissans de ces crises politiques qu'aucun peuple ne pourrait supporter sans se perdre, ou du moins sans s'affaiblir considérablement; observation qui faisait dire à un pape, que la France était particulièrement gouvernée par la providence.

Digitized by Google

Notre ancienneté, notre gloire, notre force sont appuyées sur des faits, et lorsque les écrivains de toutes les nations travaillent à rehausser l'existence morale de leur patrie; nous, il nous suffit de dire : *regardez.* En vain l'envie détourne les yeux, en vain nos propres écrivains ont tenté de nous faire perdre notre supériorité, les faits parlent plus haut que les livres; mais il est bon que des historiens français nous rappellent quelquefois ce que des historiens philosophes nous ont fait oublier un moment, et M. Ferrand écrit toujours comme Français et comme ancien magistrat; il veut sur-tout que l'amour raisonné de la patrie serve d'appui à l'amour de la liberté.

La constitution naturelle de la France, sa force toujours progressive ne sont certainement pas l'effet du hasard : le hasard n'est pas si constant dans ses bienfaits. Il faut donc chercher dans l'histoire ce que nous fûmes, pour apprendre pourquoi nous sommes. Ici nous ne pouvons analyser l'ouvrage de M. Ferrand, parce que les grands résultats historiques ne peuvent être énoncés sans établir avant les faits sur lesquels ils reposent, et les citations nous entraîneraient trop loin; mais nous affirmons que l'auteur a bien rempli son but principal, qui est d'enseigner à lire l'histoire. Ceux qui commenceront par son ouvrage, trouveront indiqué les auteurs qu'ils doivent consulter; et ceux qui ont déjà la connaissance des détails, jouiront du plaisir d'en tirer de nouvelles réflexions. C'est ainsi que les livres deviennent utiles. En politique il n'y a de bons ouvrages que ceux qui reposent sur les faits; commencer la recherche de la vérité par un système, c'est se condamner à de pénibles efforts pour ne rencontrer que l'erreur.

M. Ferrand destinait ces lettres à son fils; les leçons d'un père sont toujours morales, et la morale intéresse à proportion de la grandeur du sujet qu'elle embrasse. Quoi de plus grand que les événemens qui constituent et

Digitized by Google

détruisent les nations ! Les discussions les plus brillantes sur les avantages ou les dangers du gouvernement électif, ne valent pas quelques pages tirées de l'histoire de Pologne et de Hongrie ; comme tous les ridicules jettés sur notre antiquité ne peuvent pas tenir contre la raison de nos anciennes lois, et la comparaison, siècle par siècle, des autres peuples à nous. Si nous n'avons jamais été dévancés sans reprendre aussitôt notre rang, la postérité n'aura aucun reproche à nous faire, car toute nation qui tire une leçon de ses fautes, doit être fière de tous les momens de son existence. On peut prédire dès aujourd'hui que, de notre révolution même, nous recevrons une nouvelle vigueur, et qu'après avoir tourmenté l'Europe de nos faux principes, après l'avoir fait trembler en cherchant à les réaliser, c'est la France, et la France seule qui rappellera tous les gouvernemens aux vrais principes, sans lesquels ceux qui gouvernent risquent leur existence et le bonheur des peuples dont la Providence leur a confié le soin.

Nous avons dit que la morale était intéressante, même pour les jeunes gens, lorsqu'elle était tirée de faits intéressans par eux-mêmes. Quel est l'enfant de douze ans auquel on raconterait l'histoire de ce Gustave-Adolphe, sorti de Suède pour sauver l'Allemagne, et dont l'armée réalisa les projets, même après sa mort, honneur que les soldats ne rendent qu'aux grands capitaines ; quel est l'enfant, dis-je, qui en apprenant que ce héros, tué un jour de combat, a laissé la postérité indécise s'il périt d'une arme ennemie ou par trahison, n'écouterait avec avidité les réflexions suivantes :

« Parmi les coups sans nombre qui assaillent un héros dans un champ de carnage, rien de plus facile à un traître que de lui en donner un qui nécessairement sera confondu avec tous les autres. On a cru que ce traître s'était joint aux invincibles compagnons de Gustave, et que pour exécuter son affreux dessein, il avait brigué

Digitized by Google

l'honneur d'être auprès de sa personne ; on a cru entrevoir quel était ce traître, et on a voulu deviner par qui cette main régicide avait été armée. L'imagination, justement révoltée d'un si grand attentat, en a sur-tout accusé ceux qui pouvaient avoir un plus grand intérêt à le commettre. L'accusation est restée sans preuves suffisantes pour que l'historien puisse prononcer, mais avec quelque vraisemblance contre un cabinet déjà connu pour ne pas négliger de pareils moyens. Je ne sais si cette funèbre obscurité vous fera la même impression qu'à moi. Mais quand je rencontre quelques-uns de ces crimes, prétendus politiques, qui me font rougir d'être homme, lorsque les faits et les conjectures dirigent mes soupçons sur des êtres revêtus d'un pouvoir et d'un titre respectables, dont personne ne doit attaquer l'autorité, mais qui doivent à l'univers le compte entier de leur conduite, je regrette que leurs coupables actions ne puissent pas être mises au grand jour. J'interroge jusqu'à la moindre circonstance; je crains que le voile épais qui couvre tant de crimes passés, ne s'étende encore pour couvrir des crimes futurs; mon ame souffre de la douloureuse contrainte dans laquelle elle est obligée de rester; elle redoute également et d'exhaler sa juste indignation dans la crainte de flétrir une mémoire innocente, et de laisser sur le rang des noms honorés ou admirés, un nom qui, peut-être, devrait être voué à l'exécration des siècles ».

Cette citation et celles que nous avons faites dans le premier extrait de cet ouvrage, nous dispensent de parler du style. On se sera apperçu qu'il est vif dans la narration, un peu chargé d'épithètes dans les réflexions morales; mais l'auteur s'adressait à un jeune homme, à son fils, il voulait s'emparer de son imagination, et il a doublé les mots dans l'espoir de mieux convaincre.

Les grands ministres, dont la réputation a été tant tourmentée par nos faiseurs de systêmes, ont trouvé un

Digitized by Google

vengeur dans M. Ferrand qui, pour les juger, ne les a jamais séparés de leur position; ce dont la justice fait un devoir, et ce qu'on a beaucoup trop oublié de nos jours. Comme on croyait tout pouvoir avec des mots et des décrets, on ne concevait plus comment les hommes en place n'avaient osé que ce que les circonstances permettaient d'entreprendre. *L'Esprit de l'histoire* exigeait beaucoup d'impartialité; l'auteur en a toujours montré, même en avouant les fautes du parlement. On pourrait lui reprocher, vu les circonstances, d'avoir été beaucoup trop sévère en parlant des papes, non qu'il ne reconnaisse que le trône pontifical a très-souvent été occupé par des hommes dignes de la reconnaissance de l'Europe civilisée; mais son sujet l'a conduit à détailler les fautes, à citer très-brièvement les bienfaits, et les hommes raisonnables craignent que les hommes légers n'accusent M. Ferrand de n'avoir pas assez calculé l'esprit du siècle.

F.

SPECTACLES.

THÉATRE LOUVOIS.

La lecture du Tartuffe chez Ninon.

Un des plus agréables tableaux de l'exposition de cette année, a fourni, à deux auteurs réunis, MM. *Chazet* et *Dubois*, l'idée de la pièce qui vient d'être jouée à ce théâtre, au milieu des plus vifs applaudissemens du parterre. Il y a une grande différence entre le tableau et la comédie: dans le tableau, les personnages ne parlent pas, ce qui permet aux spectateurs de les entendre comme ils s'exprimaient eux-mêmes dans leurs immortels ouvrages, tandis que les acteurs parlent et agissent dans la comédie, et rien sans doute n'est plus difficile

Digitized by Google

que de prêter des idées et des expressions à Corneille, Racine, Boileau, Molière, et au grand Condé.

Voici le fond de la pièce. On doit jouer Tartuffe; Ninon, qui s'intéresse à l'auteur et à l'ouvrage, rassemble chez elle ses amis pour aller avec eux à la première représentation; on apprend que la pièce est arrêtée, et pour se dédommager, on propose d'en entendre la lecture. Au moment où elle commence, Molière reçoit l'ordre du roi, qui permet la représentation; la lecture n'est pas faite, et les personnages assemblés se retirent. Comme il n'y avait pas dans tout cela motif de comédie, les auteurs ont fait ressource de tout ce qui est connu sur les personnages qu'ils mettaient en scène; mais ils ont déplacé les anecdotes, inconvénient fort grand, ainsi que nous allons le prouver.

On sait que Molière dit un jour au parterre, qui demandait la première représentation du Tartuffe: « Messieurs, nous espérions avoir l'honneur de vous donner Tartuffe, ou l'Imposteur, mais M. le premier président ne veut pas qu'on le joue. » Bon mot un peu vif, mais qui reste joli tant qu'on ne le croit pas apprêté. Dans la pièce nouvelle, la servante de Molière nous apprend que les cris du parterre et la réponse de son maître étaient calculés d'avance; d'où il résulterait qu'un bon mot, regardé jusqu'à présent comme impromptu, ne serait plus qu'une attaque combinée contre un magistrat respectable par la place qu'il occupait.

Dans Tartuffe, Molière oppose au faux dévôt, un homme de mœurs exemplaires, d'une piété parfaite, et, de plus, intéressé par ses relations de famille à démasquer un hypocrite; combinaison digne du génie de ce grand moraliste. Dans la pièce nouvelle, les auteurs ont opposé au faux dévôt une femme sans mœurs et sans piété, cette Ninon, dont l'abbé de Châteauneuf, son adorateur et son historien, a dit: « Comme le premier » usage qu'elle a fait de sa raison, a été de s'affranchir

Digitized by Google

» des *erreurs vulgaires*, elle a compris *de bonne heure* » qu'il ne peut y avoir qu'une même morale pour les » hommes et pour les femmes.... Ce *principe* l'a en- » gagée à ne pas condamner les passions plus sévère- » ment dans un sexe que dans l'autre. »

On sent qu'une femme affranchie de bonne heure des vertus de son sexe et des erreurs vulgaires, une femme qui se fait des principes suivant ses passions, n'est pas bonne à opposer à un faux dévôt, puisque la morale blâme l'une de l'excès de sa franchise, l'autre de son hypocrisie, et qu'il est impossible que les mœurs ne souffrent pas également des maximes ou de la conduite de tous deux. M. de Voltaire, qui n'était pas du tout moraliste, n'avait pas deviné cela, lorsque, dans sa comédie du *Dépositaire*, il voulut mettre Ninon sur la scène; aussi rien n'est-il plus bisarre que le compliment qu'il lui fait faire en face par un jeune homme :

Ninon, dans tous les tems, fut un *homme* estimable.

Si on a loué Ninon d'avoir eu de la probité mâle, n'est-ce pas positivement parce que tout le monde convient que quiconque manque à la première vertu de son sexe, risque fort de n'en conserver aucune. Une femme qui renonce à la pudeur, un homme qui s'avoue poltron, sont deux êtres sur lesquels il est hasardeux de compter; et si du reste ils se conduisent bien, on ne les admirera que par étonnement.

Dans le tableau exposé au salon, Ninon est seule de son sexe; cette observation fait l'éloge du peintre. Dans la pièce du théâtre de Louvois, Ninon n'a pour compagne que la servante de Molière, ce qui serait assez humiliant pour cette courtisanne, si les auteurs n'avaient réuni dans la même assemblée cette servante et le grand Condé, ce qui certainement ne s'est jamais vu. De même, il n'arriva jamais à Louis XIV de s'incliner *avec respect* devant Corneille, parce que ceux qui gou-

Digitized by Google

vernent ne s'inclinent avec respect que devant la divinité. On n'exigera pas que Louis XIV soit plus respectueux envers la personne de Corneille, que M. de Voltaire envers les œuvres de ce grand tragique; et il y avait différence de position. Si on n'y prend garde, on portera si haut les prétentions des hommes-de-lettres et des artistes, que faute de pouvoir les satisfaire, on finira par s'en moquer.

Le ton de cette pièce est trop souvent celui de l'exagération, aussi Ninon a-t-elle toujours l'air d'une inspirée. Lorsqu'on vient lui dire que le roi a fait défendre la représentation du Tartuffe, elle répond que c'est un motif de plus pour le lire. Assez souvent cela arrive ainsi; mais jusqu'à présent on ne l'avait pas avoué aussi clairement et aussi publiquement. Les philosophes du parterre applaudissent beaucoup à tout ce qu'on répète depuis long-temps sur le piquant des ouvrages défendus; c'est d'un heureux augure pour l'avenir!

Nous sommes loin d'attribuer aux principes des auteurs les inconvenances qui se trouvent dans leur ouvrage; entraînés par les réputations du siècle qui vient de finir, ils ne sentent pas que les vieux routiers de la philosophie, détrompés eux-mêmes de leurs faux systèmes, ne cherchent des complices parmi les jeunes gens que pour ne pas paraître tout-à-fait abandonnés. Ils aiment mieux corrompre que d'avouer qu'ils se sont égarés. Mais ils ont beau faire, l'opinion publique ne confondra jamais l'enthousiasme que les lettrés inspirent aux jeunes gens qui les cultivent, avec ce faux engouement qui tient au désir et à l'impuissance. Quelqu'un disait en sortant que les théâtres qui ont plus besoin de nouveautés que de bons ouvrages, perdent les littérateurs qui feraient bien s'ils n'avaient pas tant d'occasions de faire vite; cette réflexion d'un homme de goût est toute à l'avantage de MM. Chazet et Dubois, puisqu'elle prouve qu'on les croit en état de produire de bons ouvrages,

Digitized by Google

vrages, s'ils ont la force et la patience de le vouloir. C'est aussi notre opinion, justifiée par le style de cette nouveauté dont la versification est toujours facile, et quelquefois élégante.

ANNONCES.

Voyage en Islande, fait par ordre de S. M. Danoise, contenant des observations sur les mœurs, les usages des habitans, etc., etc.; traduit du Danois, par *Gauthier de la Peyronie*, traducteur des Voyages de Pallas. 5 vol. in-8°., avec un Atlas in-4°. Prix 42 fr., et 52 fr. par la poste. A Paris, chez *Levrault*, frères, libraires, quai Malaquai.

Monumens français, tels que tombeaux, inscriptions, statues, vitreaux, mosaïques, fresques, etc., tirés des abbayes, monastères, châteaux, etc.; par *A. S. Millin*, conservateur des antiques, médailles et pierres gravées à la bibliothèque nationale, professeur d'histoire et d'antiquités, etc. Tome cinquième et dernier, orné de 43 figures. Prix 25 fr., et franc de port par la poste 29 fr.

Il reste encore quelques exemplaires de cet ouvrage en 5 vol. in-4°., ornés de 250 figures, prix 100 fr.; et quelques exemplaires, 5 vol. in-folio, prix 200 fr. Chez *Calixte Volland*, libraire, quai des Augustins, n°. 25.

Tableau comparatif de l'histoire ancienne, ouvrage élémentaire à l'usage des écoles publiques, par Ch. S. le Prévost-d'Iray, professeur d'histoire aux écoles centrales, exerçant à celle de la rue St.-Antoine, à Paris.

Le même ouvrage paraîtra en feuilles détachées, comme les cartes particulières d'une seule mappemonde. A Paris, chez Rondonneau, dépôt des lois, place du Carrousel; *Levrault*, quai Voltaire, et *Bernard*, quai des Augustins.

Digitized by Google

POLITIQUE.

SUR L'EMPIRE ET LA RÉPUBLIQUE GERMANIQUE.

(*Suite de l'article commencé dans les trois derniers numéros.*)

Les protestants d'Allemagne ont sur les états catholiques de leur patrie une opinion qui peut-être doit servir à expliquer pourquoi quelques-uns d'entr'eux ont regardé la France comme *plongée dans une nuit profonde*, tandis qu'ils croyaient jouir pleinement des lumières de la philosophie; ils considèrent les états catholiques de l'Empire comme retenus, par leur attachement à l'église romaine, dans l'ignorance, les préjugés et la superstition; ils les envisagent comme étant restés très-loin derrière eux dans la route que l'esprit humain a parcourue depuis trois siècles. — Cette opinion ne pêche que par exagération; du moins n'est-elle pas absolument fausse. Il est de fait que la culture des lettres et des sciences est moins répandue, moins avancée dans le midi de l'Allemagne qui est presque tout catholique, que dans le nord qui est presque tout protestant. La cause de cette différence est-elle toute entière dans la différence de religion? Cette question ne pourrait être éclaircie que par une discussion un peu longue: elle ne nous regarde pas; le fait nous suffit. Cependant on peut observer que la liberté de penser et de raisonner, appliquée par les réformateurs aux matières religieuses et étendue aux objets politiques, a fait disparaître pour les protestants des barrières dans lesquelles peuvent être retenus des catholiques, et a ouvert un champ plus vaste aux spéculations de l'esprit humain. Il est facile d'en saisir les consé-

Digitized by Google

quences; il est tout aussi aisé, pour quiconque connait l'histoire, de voir que les conséquences n'ont pas été toutes heureuses, et que les principes de Wicleff, de Jean Hus, de Storck, de Hutten et de leurs disciples, ont produit des doctrines aussi funestes au repos des peuples qu'à l'autorité des souverains. On a pu, sans superstition, sans fanatisme, craindre les effets des innovations religieuses, et chercher à en garantir les peuples. En voyant marcher ces innovations avec les lumières, on a confondu les unes avec les autres; on a brouillé les causes et les effets; on s'est défié du bien à côté duquel se trouvait un grand mal, et pour éviter celui-ci, on a, sinon repoussé, au moins négligé celui-là; on a cru devoir beaucoup faire contre un danger qu'on croyait très-près de soi; et les inimitiés politiques, comme les oppositions religieuses, ont prolongé cette divergence entre les vues des gouvernemens germaniques sur la faveur qu'il convenait d'accorder aux progrès des lumières, ou plutôt à ceux de la philosophie.

En indiquant cette explication, nous sommes loin de vouloir dire qu'il n'y ait pas dans le midi de l'Allemagne tout ce qu'il faut de lumières pour le bonheur des peuples; mais en supposant, ce qui n'est pas, que les états méridionaux de l'Empire fussent restés dans la *nuit de l'ignorance*, *des préjugés* ou *de la superstition*, devrait-on avoir la même idée de tous les pays catholiques? Devrait-on sur-tout l'avoir de la France?

Ce serait faire injure au bon-sens de nos lecteurs que de vouloir défendre la nation contre le reproche d'ignorance; et en l'attribuant à l'é-

Digitized by Google

crivain que nous combattons, nous croirions lui manquer, si nous ne trouvions cette étrange accusation formellement consignée page 171 de son ouvrage. Ou il n'existe pas de règle pour juger du mérite d'un peuple, sous le rapport des sciences, des lettres, de tout ce qui est culture de l'esprit, ou il faut croire qu'à cet égard la France a mis sa gloire fort au-dessus des nuages de l'envie, par le grand nombre d'immortelles productions qui l'ont signalée pendant les deux derniers siècles, par toutes les lumières qu'elle a versées sur l'Europe depuis Descartes jusqu'à Buffon. — M. de Hoff a-t-il cru consoler sa patrie en insultant ainsi à ceux qui furent ses ennemis? Comment n'a-t-il pas senti qu'en outrageant les vainqueurs, il outrageait encore plus les vaincus? Lorsque ses consolations sont des outrages, on est tenté de prendre ses injures pour un honneur.

Quoique les protestants soient accoutumés à traiter de préjugé ou plutôt de superstition l'attachement à l'église romaine, ceux d'entre eux qui connaissent notre histoire doivent convenir que notre catholicisme a toujours été éclairé. Nos annales sont remplies de traits qui attestent la résistance de nos rois et de nos parlemens aux entreprises illégitimes des papes. On peut même dire, sans crainte d'être démenti, que le parlement de Paris donna à cet égard l'éveil et l'exemple à l'Europe. Aussi Voltaire, dont le témoignage dans ce genre n'est pas suspect, a-t-il mis dans la bouche du fanatisme ces vers connus :

Le sénat de la France
Eteint presqu'en mes mains les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'église, et pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur.

Digitized by Google

Le dernier vers, plein de vérité, est le plus bel éloge de ce corps antique qui, après avoir revendiqué les droits de la nation, a péri sous les ruines du trône.

Lorsque les députés des états germaniques rédigeaient à Mayence leurs fameux *avisemens* contre la cour de Rome, il y avait cent quarante ans que Philippe-le-Bel avait bravé les foudres du Vatican et fait brûler les bulles de Boniface VIII; il y avait près de deux siècles que le plus pieux de nos rois avait maintenu contre les papes les libertés de notre église, puni les évêques réfractaires, et soumis à l'autorité civile les sentences de la puissance ecclésiastique. On avait entendu, sous le même règne, un curé de Paris ridiculiser en chaire l'excommunication lancée par Innocent IV contre l'empereur Frédéric II. Notre clergé, qui sans doute eut ses fanatiques, comme le clergé de tous les pays, eût toujours des hommes distingués qui combattirent avec vigueur les prétentions ultramontaines. L'université de Paris se joignit plus d'une fois au parlement pour les repousser, et depuis le pieux Gerson jusqu'au savant Arnaud, l'église de France produisit des écrivains illustres qui, se montrant français et citoyens autant que catholiques, la défendirent d'avance contre tout reproche de préjugés et de superstition. On se rappelle le mot d'un évêque de Chartres qui au seizième siècle disait que *les censures du pape se gelaient en passant les Alpes* (1). On

(1) De Thou, L. 95. Les ouvrages de cet historien sont encore un témoignage solemnel de la liberté avec laquelle les Français catholiques ont combattu les opinions ultramontaines, ainsi que de leur impartialité à l'égard des Protestans.

Digitized by Google

se rappelle avec plus de plaisir les discours de deux grands prélats (1) à l'assemblée de Fontainebleau sous François II. Sans ménagement pour la cour romaine, sans faiblesse pour le clergé national, ils exposèrent avec franchise et avec force les vices de l'une et la corruption de l'autre. En condamnant les hérétiques coupables de sédition, ils s'élevèrent avec énergie contre la persécution qui atteignait des hommes paisibles, coupables seulement d'erreur.

Nous citons sans recherches ce qui s'offre à nous de plus frappant; et que de traits semblables viendraient justifier la religion nationale, si nous faisions sortir de notre histoire tous ceux qui prouvent que les rois, le clergé, le parlement ont su contenir la puissance ecclésiastique dans de justes bornes! Aussi voyez, lorsque Sixte-Quint lance ses anathèmes contre le roi de Navarre et le déclare privé de ses droits; voyez, disons-nous, si ce prince, adoré depuis sous le nom d'Henri IV, agit en protestant qui dédaigne les coups d'une autorité étrangère à sa religion; non, il se conduit en Bourbon, en français; et par un acte de vigueur qui arrache l'admiration de Sixte lui-même, il fait afficher dans Rome une protestation, où il appelle comme d'abus à la cour des pairs, se réservant de tirer vengeance de l'outrage fait au roi, à la famille royale, à son sang et à tous les parlemens du royaume.

La doctrine que ce héros défendait alors, comme la plus propre à fortifier les bases du trône auquel il était appelé, un autre héros l'a rétablie sous nos yeux, comme la plus capable de maintenir la double autorité de la religion et

(1) *Monluc*, évêque de Valence, et *Marillac*, archevêque de Vienne.

Digitized by Google

du gouvernement, relevée par ses heureux efforts en dépit de l'impiété et de l'anarchie. Tout a été détruit, tout est changé, mais cette doctrine reste; et sa restauration n'est un nouveau titre de gloire pour l'homme qui l'a opérée, que parce qu'elle convient à la croyance, aux lumières et aux desirs de la nation, comme elle leur convenait, lorsque sous Louis-le-Grand nos pères applaudissaient à l'éloquence avec laquelle le grand Bossuet en raffermissait les fondemens.

En suivant une doctrine que protègent des noms entourés de tant de gloire, comment pourrions-nous craindre les reproches de superstition? Comment pourrions-nous envier les lumières de la réforme, et les prétendus bienfaits de Luther?... Observons, puisque nous avons nommé encore une fois ce fougueux sectaire, que s'il rendit quelque service à sa patrie, ce ne fut pas en lui donnant une religion plus éclairée ou mieux entendue, quoiqu'en disent ses partisans; mais en ameutant par l'effet de ses réformes un grand nombre de princes allemands contre l'ambition de Charles-Quint. Il concourut ainsi avec François I et Soliman le Magnifique à prévenir les dangers dont l'Allemagne était menacée par un tel chef, à la préserver de l'asservissement auquel il la destinait, et à faire valoir pour l'Europe entière ces idées d'équilibre politique qui dès lors commençaient à prendre faveur.

Ce service fut toutefois plus important pour cette foule de princes dont les descendans se partagent ou se disputent en ce moment les biens ecclésiastiques échappés autrefois à la réforme, que pour la nation allemande, qui peut-être eût plus gagné à être réunie toute entière sous un maître qu'à rester morcelée en tant de souverainetés.

Digitized by Google

M. de Hoff paraît croire que ce morcellement a été favorable au bonheur de son pays et à ce qu'il appelle sa *force intérieure*. Nous n'avons aucun intérêt à contester cette opinion, et nous voudrions que chaque état se crût puissant et heureux : mais les écrivains allemands ne peuvent-ils vanter le bonheur de leur nation, sans prétendre que la nôtre a été *intérieurement faible, malheureuse, gémissante sous le despotisme et plongée dans une nuit profonde ;* sans se donner le ridicule d'avancer que les vrais principes du bonheur des peuples ont été méconnus en France jusqu'à l'assemblée nationale ou jusqu'à la convention ; sans soutenir enfin que l'Allemagne a eu exclusivement l'avantage de posséder des princes amis de l'humanité, des souverains philosophes ?

Hélas ! nous n'avons été *faibles* et *malheureux*, nous n'avons marché vers *une nuit profonde*, que lorsque la *philosophie* s'est emparée des marches du trône ; et il serait facile de démontrer que, lorsque Louis XVI laissait préparer et ensuite grossir la tempête révolutionnaire qui l'a englouti, il était ce que M. de Hoff appelle un souverain philosophe.

Cet écrivain paraît ignorer complettement la différence qui existe entre la sagesse nécessaire au gouvernement d'un état comme l'empire français, et la sagesse qui convient à un duc de Saxe-Gotha. Nous ne nous chargerons pas de le lui apprendre; nous lui accorderons très-volontiers que l'Allemagne a eu beaucoup de princes philanthropes, et certes les Allemands ont beau jeu pour soutenir que leur pays a eu plus de souverains philosophes que la France ; car dans un pays où il y a au moins cinquante souverains, il y a cinquante fois plus de chances

Digitized by Google

pour un tel avantage, que dans une seule monarchie. La France aussi avait autrefois beaucoup de grands seigneurs qui gouvernaient leurs terres en amis de l'humanité, et qui rendoient leurs vassaux heureux. — Nous reconnaissons de plus que l'Allemagne a eu mieux que des souverains philosophes, qu'elle a eu de grands rois. Nous ne ferons pas de comparaison entre ses monarques et les nôtres; nous pourrons nous en reposer sur l'histoire. Elle nous fournit aussi assez de traits victorieux contre le singulier reproche d'avoir méconnu jusqu'à la révolution les vrais principes du bonheur des peuples. Il semble que les noms des Suger, des d'Amboise, des Sully suffisent pour le repousser; et cependant, comme ce reproche est prodigué à la France par les philosophes allemands, nous aimerions à y opposer quelques-unes des époques fortunées de nos annales. Nous n'aurions pas même besoin de les prendre dans les règnes illustrés par les grands ministres que nous venons de nommer: nous rappellerions ce Philippe-Auguste qui rendit la nation heureuse avant de la rendre redoutable, et qui à Bovines, avant la mémorable bataille où il se couvrit de gloire, offrit de remettre la couronne à celui qui se croirait plus digne que lui de la porter. Nous rappellerions son petit-fils, ce monarque qui assis sous un chêne rendait patriarchalement la justice à ses sujets, ce souverain qui disait à son fils: *Sachez que je mettrais de grand cœur quelque étranger à votre place, si je croyais qu'il dût gouverner mieux que vous.* Il serait difficile de rapporter des paroles et des actions plus philosophiques, parlons juste, plus royales, plus paternelles; et combien n'en trouverions-nous pas

Digitized by Google

de ce genre dans l'histoire d'un Charles V, d'un Louis XII, d'un Henri IV. Bornons-nous aux grands souvenirs qu'a laissés le premier de ces rois, et citons aux philosophes allemands un écrivain qui ne peut être soupçonné d'avoir flatté les rois, l'abbé de Mably. « Charles, dit-» il, comprit que le bonheur du peuple est le » ressort le plus puissant que la politique » puisse mouvoir, pour le rendre redoutable » au-dehors. Tel fut son premier principe, et » tel a toujours été celui des princes qui mé-» ditent de grandes entreprises. Ses vertus lui » gagnèrent promptement le cœur de tous ses » sujets, et le bon ordre qu'il établit entre les » parties désunies de son état, ne donna à tous » les français qu'un même intérêt. L'abondance » succéda à cette misère dont parlent tous nos » historiens; et la France trouva en elle-même » autant de ressources que la république ro-» maine ». — Il serait trop long de citer tout le reste de ce jugement, extrait d'un ouvrage très-répandu. L'auteur le finit par ces mots : « *Du Guesclin* était le *Marcellus* et libérateur de » la France. *Charles* en fut le bouclier, comme » *Fabius* l'avait été de sa patrie, ou plutôt, je » le répète encore, ce prince n'est comparable » qu'à tout le corps même de la république ro-» maine ».

Que d'avantages n'aurions-nous pas, si nous voulions comparer cette époque de notre histoire à l'époque correspondante des annales germaniques : elles nous peignent le souverain qui était alors à la tête de la confédération comme un prince incapable, avare, vindicatif, lâche et sans foi, abandonnant les frontières de l'Allemagne aux pillages des brigands, corrompant les électeurs, vendant les villes, achetant la conscience des uns avec la liberté

Digitized by Google

des autres, sacrifiant tout à sa cupidité, sans cesse occupé de dépouiller l'empire, et ne portant enfin la couronne que pour l'avilir.

Sans doute nous n'avons pas toujours eu des Charles V et des Louis XII. L'histoire de chaque nation offre des variations d'éclat et de ténèbres, de gloire et de honte, de bonheur et de calamités. Mais en est-il une seule assez malheureuse pour n'avoir jamais eu un gouvernement qui connût les principes de bonheur des peuples, pour avoir toujours gémi sous le despotisme, etc. Nous en avons assez dit pour faire voir l'absurdité de ce reproche appliqué à la France. Les étrangers qui ne peuvent lui refuser de la gloire s'en consolent en se persuadant qu'elle l'a achetée aux dépens du bonheur. Ils ne sont pas toujours obligés de comprendre que, pour un grand peuple comme la nation française, le premier élément du bonheur est la gloire. Les allemands sont appelés à jouir de l'un et de l'autre. Souvent vaincus depuis dix ans, mais jamais humiliés, ils font aujourd'hui de grandes pertes sans s'affaiblir. C'est du moins l'espoir de l'écrivain dont nous venons de combattre quelques opinions. Nous avons cru devoir les relever, parce qu'elles sont aussi celles d'une multitude de demi-savans, de demi-philosophes qui forment une nation répandue parmi les nations germaniques.

Pour savoir si l'Allemagne s'affaiblit par ses pertes, il faut pouvoir comparer son état ancien avec celui qu'on s'occupe en ce moment de lui donner. Travaillons donc, comme nous l'avons promis, à montrer ce qu'était l'Allemagne.

(*La suite de cet article dans les prochains numéros.*)

Digitized by Google

EXTERIEUR.

Ratisbonne.

Vingtième séance. M. le ministre directorial a donné communication à la députation d'une adresse de M. le plénipotentiaire impérial, et M. le subdélégué de Bohême a fait à cette séance une déclaration verbale dans le même sens, et dont voici la teneur :

« S. M. I. a le plaisir d'annoncer, par son subdélégué, à la députation extraordinaire de l'empire, qu'ayant conformément à sa sollicitude pour le maintien de la tranquillité, levé les obstacles qui s'opposaient au succès de ses opérations à Paris, et ayant pris pour base de l'arrangement à conclure, le supplément d'indemnité offert par le Gouvernement français lui-même, pour S. A. R. le grand-duc de Toscane, S. M. espère voir s'établir incessamment une intelligence amicale qui, sans doute, aura pour suite immédiate le réglemnnt le plus satisfaisant de l'affaire dont est chargée la députation. Comme par la nature de la chose, S. M. I. R. doit se réserver encore une ouverture ultérieure et définitive, elle ne doute nullement que ses co-états faisant partie de la députation, ne se contentent de cette déclaration préliminaire, et n'aient dans S. M., à cet égard, la confiance qu'elle croit mériter, après avoir donné tant de preuves de la pureté de ses vues et de la modération de ses sentimens ».

La députation a accueilli cette déclaration avec les marques du plus vif intérêt.

—Le 26 octobre, la députation extraordinaire de l'Empire a pris un *Conclusum* qui conserve à tous les princes dont les pays sont sécularisés leur dignité personnelle avec le rang qui y est attaché, et la jouissance, pour leur personne, du droit d'état immédiat de l'Empire. Leur subsistance sera réglée d'après leurs revenus, sur les bases suivantes,

« 1°. Pour les princes-évêques, le *minimum* est de 20,000 flor., et le *maximum* de 60,000; 2° pour les princes-abbés et prévôts du premier rang, le *minimum* est de 6,000 fl., et le *maximum* de 12,000; pour les princesses-abbesses, le *minimum* est de 3,000 fl., et le *maximum* de 6,000; 3°. pour les prélats et abbesses d'Empire, le *minimum* est de...., et le *maximum* de....; 4°. pour les abbés immédiats, le *minimum* est de 2,000 fl., et le *maximum* de 8000.

La constitution politique actuelle des pays qui seront

Digitized by Google

sécularisés, doit être conservée intacte, en tant qu'elle repose sur des conventions valides entre le prince et le pays, ou sur d'autres formes légales de l'Empire; cependant le nouveau souverain sera libre de faire tels changemens qu'il jugera à-propos, pour ce qui regarde l'administration civile et militaire, son perfectionnement et sa simplification. Les droits régaux, domaines épiscopaux, possessions chapitrales et revenus tombent au nouveau souverain.

L'exercice de la religion, dans chaque pays, sera garanti de toute suppression ou gêne, de quelque genre que ce soit; cependant le nouveau souverain sera libre de tolérer d'autres cultes, et de leur accorder la pleine jouissance des droits civils, etc.

Vingt-unième séance. M. le ministre directorial a donné lecture d'une note adressée par le ministre français à M. le plénipotentiaire impérial, et à M. le subdélégué de Bohême, et qui lui a été communiquée d'abord par ledit ministre, et ensuite par le ministre de S. M. I. de Russie. Cette note est de la teneur suivante : « Le soussigné a reçu, le 4 de ce mois (26 octobre), une note de M. le plénipotentiaire impérial et de M. le subdélégué de Bohême, contenant les communications et les mêmes vœux dont ils ont fait l'ouverture à la députation extraordinaire de l'Empire. Il y a trouvé avec confiance et avec le plus vif intérêt, l'espérance d'une prochaine co-opération de S. M. I. aux intentions des puissances médiatrices, et il est très-éloigné de douter que S. M. n'ait pas les propositions les plus propres à écarter toute difficulté. Ce but peut cependant être atteint sans que la députation ait besoin de suspendre ses travaux, qui sont trop nécessaires pour la tranquillisation de l'Allemagne, et qui, en même-tems, accélèrent le moment tant desiré par sa majesté elle-même, etc.

Dans la même séance, le ministre directorial a soumis à la délibération les réclamations des villes anséatiques et de celles d'Augsbourg, au sujet des 50,000 florins que chacune d'elles doit payer annuellement pour contribuer aux revenus de l'archi-chancelier de l'empire.

Après avoir entendu, à ce sujet, les subdélégués de Brandebourg et de Bavière, dont les discours n'ont pas été favorables à ces réclamations, il a été pris le conclusum suivant :

» Il est juste et équitable que les quatre villes impériales, Brême, Hambourg, Lubeck et Augsbourg, pour les avantages essentiels et les objets d'indemnités qui leur sont accordés par le plan général, concourent à la masse des indemnités, et particulièrement au complément du revenu de l'archi-chancelier de l'Empire. Cette

Digitized by Google

résolution sera portée à la connaissance des ministres des puissances médiatrices, et l'on s'adressera pour cela, comme il est d'usage, au plénipotentiaire impérial ».

Parme, 30 *octobre*.

On a publié ici hier l'article suivant :

Au nom de la république française.

Médéric-Louis-Elie Moreau-Saint-Méry, conseiller-d'état, administrateur-général des états de Parme, Plaisance, Guastalla, etc.

Une convention conclue entre la France et l'Espagne, le 30 ventose de l'an 9 (11 mars 1801), met à la disposition de la France les états de l'infant duc de Parme; et la mort ayant enlevé ce prince le 17 vendémiaire dernier (9 octobre 1802), le premier consul a décidé que, dès ce moment, l'exercice de la souveraineté se trouve transféré à juste titre à la république française, et il a ensuite jeté les yeux sur nous pour nous déclarer administrateur-général de ces états. Nous avons en conséquence décrété ce qui suit :

1°. A commencer du 17 vendémiaire dernier (9 octobre), tous les droits et pouvoirs attachés à la souveraineté dans les susdits états de Parme, de Plaisance, de Guastalla, etc. appartiennent et restent à la république française.

2°. La régence provisoire établie le même jour que S. A. R. l'Infant duc de Parme a cessé de vivre, est supprimée.

3°. Tous les fonctionnaires de l'ancien gouvernement continueront provisoirement et jusqu'à un nouvel ordre exprès leurs fonctions.

4°. Les actes publics, quelle que soit leur nature, seront expédiés au nom de la république française, et porteront une double date, savoir, celle du calendrier de cette république et celle de l'ancien calendrier.

5°. Aucun acte d'administration publique ou de législation n'aura validité, s'il n'est émané directement de nous, ou s'il n'est revêtu de notre approbation.

6°. Nous enjoignons à tous les fonctionnaires publics, sans exception, sous leur responsabilité, de redoubler de zèle et d'activité, pour concourir conjointement avec nous à maintenir le bon ordre et la tranquillité publique, à assurer le triomphe de la justice, sans laquelle il n'y a point de société, et à entretenir chez un peuple digne de tous nos soins le respect qu'il doit à ses magistrats, ainsi que le sentiment de bonheur d'être gouverné par la France.

7°. Le présent décret sera imprimé, publié, affiché aux lieux accoutumés, et enregistré dans les différens

offices dans toute l'étendue des états de Parme, Plaisance, Guastalla, etc., pour qu'il soit connu de chacun, et pour que tous s'y conforment en tant qu'il les regarde, etc.

Parme, le 1er. brumaire an 11 (25 octobre).

Signé MOREAU SAINT-MÉRY.

(Extrait du courier de Milan.)

RÉPUBLIQUE HELVÉTIQUE.

Bâle, 3 novembre,

La diète de Schwitz a été obligée de se dissoudre le 28 octobre dernier, contre le gré de son président, le fameux Aloys Reding, qui aurait préféré la guerre. Avant de terminer ses séances, elle a publié une proclamation, où elle dit: « Qu'elle dépose ses pouvoirs » entre les mains de ses commettans, ayant été ar- » rêtée dans sa marche par une force armée étrangère, » et par l'influence de circonstances extraordinaires; » qu'elle ne renonce pas au droit, garanti aux différens » cantons par le traité de Lunéville, de donner à la » Suisse une constitution convenable, et qu'elle pro- » teste d'avance contre tout ce que d'*autres habitans* de » la Suisse vont entreprendre pour renoncer à ce droit » (c'est-à-dire, ce que la consulta helvétique, qui va » se réunir à Paris, arrêtera relativement à la constitu- » tion future de l'Helvétie. »

Les députés de cette diète sont partis, les 29 et 30 octobre, de Schwitz, pour se retirer dans leurs cantons respectifs.

Le général Bachmann a enjoint à tous les chefs des troupes confédérées, de licencier sur-le-champ leurs troupes.

Le 30 octobre le gouvernement provisoire de Zurich a été obligé de se dissoudre sur l'intimation des généraux français. Les autorités constitutionnelles ont sur-le-champ repris leurs fonctions. Avant de se séparer, le gouvernement provisoire a publié une protestation dans laquelle il déclare qu'il n'a cédé qu'à la force des armes, et qu'il réserve formellement à la Suisse en général, et au canton de Zurich en particulier, le droit de se donner une constitution convenable à ses intérêts.

Le général Ney est de retour de Zurich. Les troupes françaises ont occupé cette ville. Les magistrats de Zurich avaient envoyé des députés au commandant français pour lui proposer une capitulation; mais il a refusé toute espèce de négociation, et a fait sur-le-champ avancer ses forces qui n'ont éprouvé aucune résistance. La garde bourgeoise qui était sous les armes, s'est à l'instant licenciée. Les français sont entrés

BIBL. UNIV.
Digitized by Google

Schwitz même, le 31 octobre. La diète était dissoute. *Reding* et *Auf-der-Maur* s'étaient retirés on ne sait où: toutes les troupes confédérées doivent être dispersées à présent.

INTÉRIEUR.

Paris, 15 brumaire.

On lit dans le journal officiel, l'article suivant :

« Quel est l'intérêt que la faction ennemie de l'Europe prend aux insurgés suisses ? Il est facile de voir qu'elle voudrait faire de la Suisse un nouveau Jersey pour y tramer des complots, solder des traîtres, répandre des libelles, accueillir tous les criminels, tous les ennemis de la France et faire sur l'est, tout ce qu'elle fait constamment, au moyen de la position de Jersey sur l'ouest. Elle aurait par-là cet avantage tout particulier d'inquiéter cette belle manufacture de Lyon, qui renaît de ses ruines, et porte une main d'acier sur la balance du commerce, afin de la faire pencher en faveur de l'industrie française.

» Quel est l'intérêt de la France ? C'est de n'avoir que de bons voisins et des amis sûrs. Au Midi, le roi d'Espagne, allié de la France par inclination comme par intérêt, et les républiques italienne et ligurienne, qui entrent dans son système fédératif. La Suisse, le duc de Bavière, le bon prince de Bade, le roi de Prusse, la Hollande, au nord et à l'est.

» La faction ennemie de l'Europe et qui veut agiter le continent, ne trouvera dans ces états ni complices, ni tolérance. Cependant ces agitateurs ne dorment jamais: ils se sont essayés à-la-fois à Gênes, en Suisse, en Hollande. Leurs trames prenaient de la consistance en Suisse, lorsque la proclamation du 8 vendémiaire a tout calmé. Tout est rentré dans son état naturel, dans cet état qui, de tous côtés, présentera le beau territoire de la France environné de peuples amis. Cet état est le résultat de dix ans de triomphes, de hasards, de travaux et d'immenses sacrifices. La paix de Lunéville, les préliminaires de Londres et la paix d'Amiens, bien loin d'y rien changer, l'ont consolidé.

» Aujourd'hui pourquoi tenter ce que l'on n'a pu faire réussir jusqu'à ce jour ? Nous croit-on devenus lâches ; nous croit-on moins forts que nous ne l'avons jamais été ? *Il est plus facile aux vagues de l'Océan de déraciner le rocher qui en brave la fureur depuis quarante siècles, qu'à la faction ennemie de l'Europe et des hommes, de rallumer la guerre et toutes ses fureurs au sein de l'Occident, et sur-tout de faire pâlir un instant l'astre du Peuple français* ».

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

INVOCATION A LA LUMIERE.

Fragment de la traduction du Paradis perdu ; par Jacques Delille. *Livre* 3e.

Salut, clarté du jour, éternelle lumière,
Du ciel la fille aînée et la beauté première,
Peut-être du Très-haut rayon co-éternel,
Si te nommer ainsi n'outrage point le ciel.
Que dis-je ? Dieu t'unit à sa divine essence ;
Dieu même est la lumière, et sa toute-puissance
Comme d'un pavillon s'environne de toi.
Eclatant tabernable, où réside ton roi ?
Brillant écoulement de sa gloire immortelle,
Comme elle inaltérable et féconde comme elle !
Ruisseau pur et sacré, qui coulant à jamais
En dérobant sa source, épanche ses bienfaits,

Hail, holy light, offspring of heav'n first-born!
Or of th' Eternal coeternal beam!
May I express thee unblaim'd? Since God is light,
And never but in unapproached light
Dwelt from eternity; dwelt them in thee,
Bright effluence of bright essence increate.
Or hear'st thou rather, pure ethereal stream,
Whose fountain who shall tell? before the sun,

Digitized by Google

Salut ! avant qu'un mot eût enfanté le monde,
Eût arraché la terre aux abîmes de l'onde,
Eût assis le soleil sur le trône des airs,
Et sur le vide immense eût conquis l'univers,
Tu brillais de ses feux ; l'insensible matière
En recevant la vie a senti la lumière,
Et comme un voile pur, du ciel resplendissant,
Tu jetas la clarté sur ce monde naissant.
Trop long-tems retenu dans les gouffres funèbres,
J'ai de mes pas errans parcouru leurs ténèbres ;
De leur voûte brûlante à leurs antres sans fonds
J'allai ; j'interrogeai leurs abîmes profonds.
Pour chanter le cahos, l'ombre qui l'enveloppe,
Je dédaignai le luth qui charma le Rhodope.
Grace aux muses, du ciel descendu sans effroi,
J'ai plongé dans l'abîme et remonté vers toi ;
Pour les faibles humains privilège si rare !
Enfin je viens à toi de la nuit du Tartare,
Je viens revoir le ciel, revoir ce monde heureux,
Brillant de tes rayons, échauffé de tes feux ;
Je sens déjà ta flamme, aliment de la vie.
Mais hélas ! à mes yeux (1) ta lumière est ravie,
En vain leur globe éteint et roulant dans la nuit
Cherche aux voûtes des cieux la clarté qui me fuit ;
Tu ne visites plus ma débile prunelle.
Pourtant des chants sacrés adorateur fidèle,
Ma muse chère au ciel anime encor ma voix ;
J'erre encor sur ses pas sous la voûte des bois,
Au bord du clair ruisseau, sur la montagne altière
Que pour d'autres que moi vient dorer la lumière.
Mais c'est vous, vous sur-tout qui m'avez inspiré,
Montagne de Sion, et toi, ruisseau sacré !
Toi qui baignant ses pieds avec un doux murmure,
Les cache sous des fleurs, les couvre de verdure.
.....
.....

(1) On sait que Milton était aveugle.

Digitized by Google

Before the heav'ns thou wert, and at the voice
Of God, as with a mantle didst invest
The rising world of waters dark and deep,
Won from the void and formless infinite.
Thee I re-visit now with bolder wing,
Escap'd the Stygian pool, though long detain'd
In that obscure sojourn; while in my flight
Through utter and through middle darkness borne,
With other notes than to th' Orphean lyre,
I sung of Chaos and eternal Night;
Taught by the heav'nly Muse to venture down
The dark descent, and to re-ascend,
Though hard and rare. Thee I re-visit safe,
And feel thy sov'reign vital lamp; but thou
Re-visit'st not these eyes, that roll in vain
To find thy piercing ray, and find no dawn;
So thick a drop serene hath quench'd their orbs,
Or dim suffusion veil'd. Yet not the more
Cease I to wander, where the Muses haunt
Clear spring, or shady grove, or sunny hill,
Smit with the love of sacred song; but chief
Thee, Sion, and the flow'ry brooks beneath,
That wash thy hallowed feet, and warbling flow,
Nightly I visit : . . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

Les ans, les mois, les jours, par une sage loi
Tout revient; mais le jour ne revient pas pour moi;
Mes yeux cherchent en vain les fleurs fraîches écloses;
Mes printems sont sans grace et mes étés sans roses;
J'ai perdu des ruisseaux le cristal argentin,
La pourpre du couchant, les rayons du matin,
Et les jeux des troupeaux, et ce noble visage
Où le Dieu qui fit l'homme a gravé son image;
J'ai gardé ses malheurs et perdu ses plaisirs.

Où sont ces doux tableaux si chers à mes loisirs?
Rien, rien de cette scène en beautés si féconde
Ne se peint dans ses yeux où se peignait le monde.
Vainement se colore et le fruit et la fleur,
Pour moi dans l'univers il n'est qu'une couleur;
Ma muse à tes clartés refusant le passage,
Des objets effacés ne reçoit plus l'image.
Tout est vague, confus, couvert d'un voile épais,
Et pour moi le grand livre est fermé pour jamais.
Adieu des arts brillans la pompe enchanteresse,
Les trésors du savoir, les fruits de la sagesse,
La nuit engloutit tout: eh bien, fille des cieux,
Eclaire ma raison au défaut de mes yeux;
Epure tout en moi par ta céleste flamme;
Mets tes feux dans mon cœur, mets tes yeux dans mon ame,
Et fais que je dévoile en mes vers solemnels
Des objets que jamais n'ont vu les yeux mortels.

DELILLE.

ENIGME.

De chaque hiver je brave les frimats.
Avec gaîté j'endure ma misère;
Je m'enrichis du travail de mes bras;
Peu recherché, mon état sur la terre
A cependant beaucoup d'utilité;
Mais je ne puis persuader les hommes
De mon travail ni de ma pauvreté;

Digitized by Google

. . . . . Thut with the year
Seasons return ; but not to me returns
Day, or the sweet approach of ev'n or morn,
Or sight of vernal bloom, or summer's rose,
Or flocks, or herds, or humane face divine;
But cloud instead, and ever-during dark
Surrounds me, from the cheerful ways of men
Cut off, and for the book of knowledge fair
Presented with an universal blank
Of nature's works, to me expung'd and ras'd,
And wisdom at one entrance quite shut out.
So much the rather thou, celestial light,
Shine inward, and the mind through all her pow'rs
Irradiate, there plant eyes, all mist from thence
Purge and disperse, that I may see and tell
Of things invisible to mortal sight.

Je n'en reçois que de modiques sommes.
C'est pour eux seuls que je m'arme du fer,
Que je revêts ma légère cuirasse,
Je fends la nue, et célèbre dans l'air
Et mes succès et mon heureuse audace;
Pendant un an je quitte mon pays,
Puis je reviens au sein de mon ménage,
Pour partager avec mes bons amis
Tout le butin d'un pénible voyage.

A.. M..

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Dans ta maison, lecteur, je remplis un grand rôle,
De tes secrets dépositaire sûr,
Repose-toi sur ma parole,
Je suis aussi ferme qu'un mur.
Renverse mes sept pieds; d'abord tu trouveras
Le meuble favori de nos braves soldats;
Deux notes de musique, un certain personnage
Que l'on préfère à tout, une étoffe d'usage,
Un titre qui jadis sur la France eut des droits.
Mon cher lecteur, si tu m'en crois,
Nous finirons ici; je parlerai pourtant
D'une cité célèbre et d'un métal puissant.

LEMOINE-GIRAUDAIS.

CHARADE.

Soigneux comme l'abeille et non moins diligent,
Mon premier ne dort pas sur la foi du présent;
Des trésors de Cérès il remplit sa retraite,
Et toujours opulent méconnaît la disette.
Craint de tous ses sujets, mon terrible dernier
Ne voit qu'avec mépris les soins de mon premier,
Ce sont d'autres moyens que sa grandeur emploie;
Dans son propre royaume il va choisir sa proie,
Et ce prince cruel fournit à ses repas
En répandant l'horreur dans ses vastes états.
Mais je crois, cher lecteur, voir peint sur ton visage
Tout l'ennui que te cause un si long bavardage,
Adieu, mais seulement sache que mon entier
Est l'insecte ennemi de mon faible premier.

A.. M..

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *chemin*.

Le mot du Logogriphe est *bouis* ou *buis*, où l'on trouve *oui*.

Le mot de la Charade est *hameau*.

Digitized by Google

Législation primitive, considérée dans les derniers temps par les seules lumières de la raison, suivie de plusieurs traités et discours politiques : par L. G. A. de Bonald.

« Un peuple qui a perdu ses mœurs en voulant se » donner des lois écrites, s'est imposé la né- » cessité de tout écrire, et même ses mœurs ». *Disc. prélim.*

Trois vol. in-8°. Prix, 10 fr. 50 cent., et port franc, par la poste, 14 fr., chez Leclere, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n°. 39, au coin de la rue Pavée.

« Peu d'hommes naissent avec une disposi- » tion particulière et déterminée à un seul » objet qu'on appelle talent; bienfait de la » nature, si des circonstances favorables en » secondent le développement, en permettent » l'emploi; malheur réel, tourment de l'homme, » si elles le contrarient ».

Ce passage est tiré du livre même que nous annonçons aujourd'hui au public. Rien n'est plus touchant et en même-temps plus triste que les plaintes involontaires qui échappent quelquefois au *véritable* talent. L'auteur de la *législation primitive*, comme tant d'écrivains célèbres, semble n'avoir reçu les dons de la nature que pour en sentir les dégoûts. Comme *Epictète*, il a pu réduire la philosophie à ces deux maximes : « souffrir et s'abstenir » ἀνέχου καὶ ἀπέχου C'est dans l'obscure chaumière

Digitized by Google

d'un paysan d'Allemagne, au fond d'une terre étrangère, qu'il a composé sa *Théorie du pouvoir politique et religieux* (1); c'est au milieu de toutes les privations de la vie, et encore sous la menace d'une loi de proscription, qu'il a publié ses observations sur le *divorce*; traité admirable, dont les dernières pages surtout sont un modèle de cette éloquence de pensées, bien supérieure à l'éloquence de mots, et qui soumet tout, comme le dit Pascal, par *droit de puissance*; enfin c'est au moment où il va abandonner Paris, les lettres et pour ainsi dire son génie, qu'il nous donne sa *Législation primitive*: Platon couronna ses ouvrages par ses *lois*, et Lycurgue s'exila de Lacédémone après avoir établi les siennes. Malheureusement nous n'avons pas, comme les Spartiates, juré d'observer les *saintes* lois de notre nouveau législateur. Mais que M. de Bonald se rassure: quand on joint comme lui l'autorité des bonnes mœurs à l'autorité du génie; quand on n'a aucune de ces faiblesses qui prêtent des armes à la calomnie et consolent la médiocrité, les obstacles tôt ou tard s'évanouissent, et l'on arrive à cette position où le talent n'est plus un *malheur*, mais un *bienfait*.

Les jugemens que l'on porte sur notre littérature moderne, nous semblent un peu exagérés. Les uns prennent notre jargon scientifique, et nos phrases ampoulées pour les progrès des lumières et du génie; selon eux la langue et la raison ont fait un pas depuis

(1) Cet ouvrage a été supprimé par le directoire.

Digitized by Google

Bossuet et Racine; quel pas ! Les autres au contraire ne trouvent plus rien de passable. Et, si on veut les en croire, nous n'avons pas un seul bon écrivain. Cependant, n'est-il pas à-peu-près certain qu'il y a eu des époques en France où les lettres ont été au-dessous de ce qu'elles sont aujourd'hui ? Sommes-nous juges compétens dans cette cause, et pouvons-nous bien apprécier les écrivains qui vivent avec nous ? Tel auteur contemporain dont nous sentons à peine la valeur sera peut être un jour la gloire de notre siècle. Combien y a-t-il d'années que les grands hommes du siècle de Louis XIV sont mis à leur véritable place ? Racine et la Bruyère furent presque méconnus de leur vivant. Nous voyons Rollin, cet homme plein de goût et de savoir, balancer le mérite de Fléchier et de Bossuet, et faire assez comprendre qu'on donnait généralement la préférence au premier. La manie de tous les âges a été de se plaindre de la rareté des bons écrivains et des bons livres. Que n'a-t-on point écrit contre le *Télémaque*, contre les *Caractères* de la Bruyère, contre les chefs-d'œuvre de Racine ! Qui ne connaît l'épigramme sur Athalie ? D'un autre côté, qu'on lise les journaux du dernier siècle; il y a plus, qu'on lise ce que la Bruyère et Voltaire ont dit eux-mêmes de la littérature de leurs temps; pourrait-on croire qu'ils parlent de ces mêmes temps où vécurent Fénélon, Bossuet, Pascal, Boileau, Racine, Molière, Lafontaine, J.-J. Rousseau, Buffon et Montesquieu ?

La littérature française va changer de face; avec la révolution vont naître d'autres pen-

Digitized by Google

sées, d'autres vues des choses et des hommes. Il est aisé de prévoir que les écrivains se diviseront. Les uns s'efforceront de sortir des anciennes routes ; les autres tâcheront de suivre les antiques modèles, mais toutefois en les présentant sous un jour nouveau. Il est assez probable que les derniers finiront par l'emporter sur leurs adversaires, parce qu'en s'appuyant sur les grandes traditions et sur les grands hommes, ils auront des guides bien plus sûrs et des documens bien plus féconds.

M. de Bonald ne contribuera pas peu à cette victoire : déjà ses idées commencent à se répandre ; on les retrouve par lambeaux dans la plupart des journaux et des livres du jour. Il y a de certains sentimens et de certains styles qui sont pour ainsi dire contagieux, et qui (si l'on nous pardonne l'expression) teignent de leurs couleurs tous les esprits. C'est à-la-fois un bien et un mal ; un mal en ce que cela dégoûte l'écrivain dont on fanne la fraîcheur, et dont on rend l'originalité vulgaire ; un bien quand cela sert à répandre des vérités utiles.

Le nouvel ouvrage de M. de Bonald est divisé en quatre parties. La première (comprise dans le discours préliminaire) traite du rapport des êtres, et des principes fondamentaux de la législation.

La seconde considère l'état ancien du *ministère public* en France.

La troisième regarde *l'éducation publique*, et la quatrième examine l'état de l'Europe chrétienne et mahométane. Cet excellent morceau de politique avait déjà paru dans le Mercure.

Digitized by Google

Si dans l'extrait que l'on va donner de la *législation primitive* on se permet quelquefois de n'être pas de l'opinion de l'auteur, il voudra bien le pardonner. Combattre un homme tel que lui, c'est lui préparer de nouveaux triomphes.

Pour remonter aux principes de la législation, M. de Bonald commence par remonter aux principes des êtres, afin de trouver la loi primitive, exemplaire éternel des lois humaines qui ne sont bonnes ou mauvaises qu'autant qu'elles se rapprochent ou s'éloignent de cette loi qui n'est qu'un écoulement de la sagesse divine... *Lex... rerum omnium principem expressa natura, ad quam leges hominum diriguntur, quæ supplicio improbos afficiunt et defendunt et tuentur bonos* (1).

M. de Bonald trace rapidement l'histoire de la *philosophie* qui, selon lui, voulait dire chez les anciens *Amour de la sagesse*, et parmi nous *Recherche de la vérité*. Ainsi les Grecs faisaient consister la sagesse dans la *pratique* des mœurs, et nous dans la *théorie*. « Notre » philosophie, dit l'auteur, est vaine dans ses » pensées, superbe dans ses discours. Elle a » pris des stoïciens l'orgueil et des épicuriens » la licence. Elle a ses sceptiques, ses pyrrho- » niens, ses ecclétiques; et la seule doctrine » qu'elle n'ait pas embrassée est celle des » privations ».

Sur la cause de nos erreurs M. de Bonald fait cette observation profonde.

« On peut préjuger en physique des erreurs » particulières; on doit préjuger en morale des

(1) Cic. de Leg. lib. 2.

Digitized by Google

» vérités générales ; et c'est pour avoir fait le
» contraire, pour avoir préjugé la vérité en
» physique, que le genre humain a cru si long-
» tems aux absurdités de la physique ancienne ;
» comme c'est pour avoir préjugé l'erreur
» dans la morale générale des nations que plu-
» sieurs ont, de nos jours, fait naufrage ».

L'auteur est bientôt conduit à l'examen du problême des idées *innées*. Sans embrasser l'opinion qui les rejette, ni se ranger au parti qui les adopte, il croit que Dieu a donné aux hommes en *général*, et non à l'homme en *particulier*, une certaine quantité de principes ou de sentimens innés (tel que la révélation de l'être suprême, de l'immortalité de l'ame, des premières notions de la morale, etc.) absolument nécessaires à l'établissement de l'ordre social. D'où il arrive qu'on peut trouver à la rigueur un homme isolé qui n'ait aucune connaissance de ces principes ; mais qu'on n'a jamais rencontré une société d'hommes qui les ait totalement ignorés. Si ce n'est pas là la vérité, convenons du moins qu'un esprit qui sait produire de pareilles raisons n'est pas un esprit ordinaire.

Delà M. de Bonald passe à l'examen d'un autre principe sur lequel il a élevé toute sa législation, savoir : *Que la parole a été enseignée à l'homme, et qu'il n'a pu l'inventer lui-même.*

Il reconnaît trois sortes de paroles, le geste, la parole et l'écriture.

Il fonde son opinion sur des raisons qui paraissent d'un très-grand poids.

1°. Parce qu'il est nécessaire de penser sa parole, avant de parler sa pensée ;

Digitized by Google

2°. Parce que le sourd de naissance qui *n'entend* pas la parole est muet, preuve que la parole est une chose apprise et non inventée.

3°. Parce que si la parole est d'invention humaine, il n'y a plus de vérités nécessaires, etc.

M. de Bonald revient souvent à cette idée d'où dépend, selon lui, toute la controverse des Théistes et des Athées, des chrétiens et des philosophes. On peut en effet que, s'il était prouvé que la parole est révélée et non inventée, on aurait une preuve physique de l'existence de Dieu, et Dieu n'aurait pu donner le verbe à l'homme sans lui donner aussi des règles et des lois. Tout deviendrait positif dans la société, et c'était déjà, ce nous semble, l'opinion de Platon et du philosophe romain : *Legem neque hominum ingeniis excogitatam, neque scitum aliquod esse populorum, sed æternum quiddam, etc.*

Il devenait nécessaire à M. de Bonald de développer son idée, et c'est ce qu'il a fait dans une excellente dissertation qui se trouve au second volume de son ouvrage. On y remarque cette comparaison que l'on croirait traduite du Phédon ou de la République,

«Cette correspondance naturelle et nécessaire des pensées et des mots qui les expriment, et cette nécessité de la parole pour rendre présentes à l'esprit ses propres pensées et les pensées des autres, peuvent être rendues sensibles par une comparaison..... dont l'extrême exactitude prouverait toute seule une analogie parfaite entre les lois de notre être intelligent et celles de notre être physique.

»Si je suis dans un lieu obscur, je n'ai pas la vision oculaire, ou la connaissance par la vue de l'existence des

Digitized by Google

corps qui sont près de moi, pas même de mon propre corps; et sous ce rapport ces êtres sont à mon égard comme s'ils n'étaient pas. Mais si la lumière vient tout-à-coup à paraître, tous les objets en reçoivent une couleur relative, pour chacun, à la contexture particulière de sa surface; chaque corps se produit à mes yeux, je les vois tous; et je juge les rapports de forme, d'étendue, de distance que ces corps ont entre eux et avec le mien.

» Notre entendement est ce lieu obscur où nous n'appercevons aucune idée, pas même celle de notre propre intelligence, jusqu'à ce que la parole, pénétrant par le sens de l'ouie ou de la vue, porte la lumière dans les ténèbres, et appelle, pour ainsi dire, chaque idée qui répond comme les étoiles dans Job, me voilà. Alors seulement nos idées sont *exprimées*; nous avons la conscience ou la connaissance de nos pensées, et nous pouvons la donner aux autres; alors seulement nous nous *idéons* nous-mêmes, nous *idéons* les autres êtres et les rapports qu'ils ont entre eux et avec nous, et de même que l'œil distingue chaque corps à sa couleur, l'esprit distingue chaque idée à son expression. (Tom. 2. p. 145 «.)

Trouve-t-on souvent une aussi puissante métaphysique unie à une si vive expression? Chaque idée *qui répond à la parole comme les étoiles dans Job*, ME VOILA, n'est-ce pas là un ordre de pensées bien élevé, un caractère de style bien rare? J'en appelle à des hommes plus habiles que moi: *Quantum eloquentia valeat, pluribus credere potest.*

Cependant nous oserons proposer quelques doutes à l'auteur, et soumettre nos observations à ses lumières. Nous reconnaissons, comme lui, le principe de la transmission ou de l'en-

Digitized by Google

seignement de la parole. Mais ne pose-t-il pas trop rigoureusement le principe ? En en faisant la seule preuve positive de l'existence de Dieu et des lois fondamentales de la société, ne met-il pas en péril les plus grandes vérités, si l'on vient à lui contester sa preuve unique ? La raison qu'il tire des sourds-muets, en faveur de l'enseignement de la parole, n'est peut-être pas assez convaincante ; car on peut lui dire : « Vous prenez un exemple dans une exception, et vous allez chercher une preuve dans une imperfection de la nature. Supposons un homme sauvage, ayant tous ses sens, mais point encore la parole. Cet homme, pressé par la faim, rencontre dans les forêts un objet propre à la satisfaire ; il pousse un cri de joie en le voyant ou en le portant à sa bouche. N'est-il pas possible qu'ayant *entendu* le cri, le son tel quel, il le retienne et le répète ensuite toutes les fois qu'il appercevra le même objet, ou sera pressé du même besoin ? Le cri deviendra le premier mot de son vocabulaire, et ainsi de suite, jusqu'à l'expression des idées purement intellectuelles.

Il est certain que l'idée ne peut sortir de l'entendement sans la parole ; mais on pourrait peut-être admettre que l'homme, avec la permission de Dieu, allume lui-même *ce flambeau du verbe*, qui doit éclairer son ame ; que le sentiment ou l'idée fait naître d'abord l'expression, et que l'expression à son tour rentre dans l'intelligence, pour y porter la lumière. Si l'auteur disait que pour former une langue de cette sorte il faudrait des millions d'années, et que J. Jacques Rousseau lui-même *a cru que la parole est bien nécessaire pour inventer la pa-*

Digitized by Google

role ; nous convenons aussi de la difficulté ; mais M. de Bonald ne doit pas oublier qu'il a affaire à des hommes qui nient toutes les traditions, et qui disposent à leur gré de l'*éternité* du monde.

Il y a d'ailleurs une objection plus sérieuse. Si la parole est nécessaire à la manifestation de l'idée, et que la parole entre par les sens, l'ame dans une autre vie, dépouillée des organes du corps, n'a donc pas la conscience de ses pensées ? Il n'y aurait plus qu'une ressource qui serait de dire que Dieu l'éclaire alors de son propre verbe, et qu'elle voit ses idées dans la divinité : c'est retomber dans le système de Mallebranche.

Les esprits profonds aimeront à voir comment M. de Bonald déroule le vaste tableau de l'ordre social ; comment il suit et définit l'administration civile, politique et religieuse. Il prouve évidemment que la religion chrétienne a achevé l'homme, comme le suprême législateur le dit lui-même en expirant :

Tout est consommé.

M. de Bonald donne une singulière élévation et une profondeur immense au christianisme ; il suit les rapports mystiques du *verbe* et du *fils*, et montre que le véritable Dieu ne pouvait être connu que par la révélation ou *l'incarnation* de son *verbe*, comme la pensée de l'homme n'a été manifestée que par la parole ou *l'incarnation de la pensée*. Hobbes, dans sa *Cité chrétienne*, avait expliqué le verbe comme l'auteur de la *Législation : in testamento novo græcè scripto*, VERBUM DEI *sæpè ponitur (non pro eo, quod loquutus est Deus) sed pro*

Digitized by Google

pro eo quod de deo et de regno ejus... In hoc autem sensu idem significant λογος Θεος

M. de Bonald distingue essentiellement la constitution de la société domestique, ou l'ordre de famille, de la constitution politique : rapports qu'on a trop confondus dans ces derniers temps. Dans l'examen de l'ancien *ministère public* en France, il montre une connaissance approfondie de notre histoire. Il examine le principe de la souveraineté du peuple, que Bossuet avait attaqué dans son *cinquième avertissement*, en réponse à M. Jurieu. « Où tout est in-» dépendant, dit l'évêque de Meaux, il n'y a » rien de souverain. » Axiome foudroyant, manière d'argumenter précisément telle que l'exigeaient les ministres protestans qui se piquaient sur-tout de raison et de logique. Ils s'étaient plaints d'être écrasés par l'éloquence de Bossuet, l'orateur s'était aussitôt dépouillé de son éloquence, comme ces guerriers chrétiens qui, s'appercevant au milieu d'un combat que leurs adversaires étaient désarmés, jettaient à l'écart leurs armes, pour ne pas remporter une victoire trop aisée. Bossuet passant ensuite aux preuves historiques, et montrant que le prétendu *Pacte social* n'a jamais existé, fait voir, ainsi qu'il le dit lui-même, qu'il y a là *autant d'ignorances que de mots*; que si le peuple est souverain, il a le droit incontestable de changer tous les jours sa constitution, etc. Ce grand homme (que M. de Bonald, digne d'être son admirateur, cite avec tant de complaisance), établit aussi l'excellence de la succession au pouvoir suprême. « C'est un bien » pour le peuple, dit-il dans le même *avertis-*

Digitized by Google

» *sement*, que le gouvernement devienne aisé ;
» qu'il se perpétue par les mêmes lois qui per-
» pétuent le genre humain, et qu'il aille pour
» dire avec la nature. »

M. de Bonald nous reproduit cette force de bon sens, et quelquefois cette simple grandeur de style. C'est un sujet d'étonnement dont on a peine à revenir, que l'ignorance ou la mauvaise foi dans laquelle est tombé notre siècle, relativement au siècle de Louis XIV. On croit que les écrivains ont méconnu les principes de l'ordre social, et cependant il n'y a pas de question politique dont Bossuet n'ait parlé, soit dans son *Histoire universelle*, soit dans sa *Politique tirée de l'Ecriture*, soit sur-tout dans ses controverses avec les protestans.

Au reste, si l'on peut faire quelques objections à M. de Bonald sur les deux premiers volumes de son ouvrage, il n'en est pas ainsi du troisième. L'auteur y parle de l'*éducation* avec une supériorité de lumière, une force de raisonnement, une netteté de vue dignes des plus grands éloges. C'est véritablement dans les questions particulières de morale ou de politique, que M. de Bonald excelle. Il y répand par-tout une *modération féconde*, pour employer la belle expression de Daguesseau. Je ne doute point que son *Traité d'éducation* n'attire les yeux des hommes d'état, comme sa question du divorce fixa l'attention des meilleurs esprits de la France. On reviendra incessamment sur ce troisième volume, qui merite seul un extrait.

Le style de M. de Bonald pourrait être quelquefois plus harmonieux et moins négligé. Sa

Digitized by Google

pensée est toujours éclatante et d'un heureux choix; mais je ne sais si son expression n'est pas quelquefois un peu terne et commune ; légers défauts que le travail fera disparaître. On pourrait aussi desirer plus d'ordre dans les matières, et plus de clarté dans les idées : les génies forts et élevés ne compâtissent pas assez à la faiblesse de leurs lecteurs ; c'est un abus naturel de la puissance. Quelquefois encore, les distinctions de l'auteur paraissent trop ingénieuses, trop subtiles. Comme Montesquieu, il aime à appuyer une grande vérité sur une petite raison. La définition d'un mot, l'explication d'une étymologie, sont des choses trop curieuses et trop arbitraires pour qu'on puisse les avancer au soutien d'un principe important.

Au reste, on a voulu seulement, par ce peu de mots, sacrifier à la triste coutume qui veut qu'on joigne toujours la critique à l'éloge. A dieu ne plaise que nous observions misérablement quelque tache dans les écrits d'un homme aussi supérieur que M. de Bonald. Comme nous ne sommes point une autorité, nous avons permission d'admirer avec le vulgaire, et nous en profitons amplement pour l'auteur de la *législation primitive*.

Heureux les états qui possèdent encore des citoyens comme M. de Bonald ; hommes que les injustices de la fortune ne peuvent décourager ; qui combattent pour le seul amour du bien, lors même qu'ils n'ont pas l'espérance de vaincre !

L'auteur de cet article ne peut se refuser une image qui lui est fournie par la position dans

Digitized by Google

laquelle il se trouve. Au moment même où il écrit ces derniers mots, il descend un des plus grands fleuves de la France; sur deux montagnes opposées s'élèvent deux tours en ruines; au haut de ces tours sont attachées des petites cloches que les montagnards sonnent à notre passage. Ce fleuve, ces montagnes, ces sons, ces monumens gothiques, amusent un moment les yeux des spectateurs; mais personne ne s'arrête pour aller où la cloche l'invite : ainsi les hommes qui prêchent aujourd'hui morale et religion donnent en vain le signal du haut de leurs ruines, à ceux que le torrent du siècle entraîne; le voyageur s'étonne de la grandeur des débris, de la douceur des bruits qui en sortent, de la majesté des souvenirs qui s'en élèvent; mais il n'interrompt point sa course, et au premier détour du fleuve, tout est oublié.

CHATEAUBRIAND.

FRAGMENT DE LITTERATURE

Par M. de la HARPE

Des paradoxes de Fontenelle, Lamothe et Trublet, etc.

CINQUIÈME ET DERNIER EXTRAIT.

Il peut être amusant, et il n'est pas inutile de voir les paradoxes des maîtres répétés par le disciple, et d'écouter un moment l'abbé Trublet, qui comme Lamothe, a cela de remarquable, que sa philosophie er-

Digitized by Google

ronée en littérature, ne le fut jamais en religion ni en morale. Il fut même distingué par une piété exemplaire qui honorait (1) le caractère dont il était revêtu. Du reste, il ne paraît avoir eu d'esprit que ce qu'il en fallait pour se monter sur celui de Fontenelle et de Lamotthe, et d'autant plus volontiers qu'il n'avait aucun titre pour être jaloux de leurs talens. Assez obscur par lui-même, il s'était mis à la suite de leur renommée, et une place à l'académie qu'il obtint, quoique bien tard, fut pour lui une espèce de survivance qu'ils lui ayaient léguée pour prix de son dévouement. Il semblait avoir mis tout son mérite à sentir et faire sentir le leur. La prétention paraît modeste, et pourtant comme il n'y a point de modestie où il n'entre encore de l'amour-propre, on voit qu'en exagérant leur mérite et leurs opinions, il croyait y gagner quelque chose pour lui-même. Ce qui caractérise ses écrits, c'est la subtilité : aussi lui arrive-t-il souvent de raffiner sur Fontenelle et Lamothe, qui eux-mêmes n'étaient déjà que trop fins. L'éloge qu'il a fait du dernier roule sur deux sophismes principaux ; l'un que si Lamothe n'a pas une grande réputation comme poëte, c'est que l'excellence de sa prose a nui beaucoup à ses vers ; l'autre, que si ses vers, quoique *bons*, ne valent pas sa prose, c'est que les meilleurs vers possibles ne sauraient valoir la bonne prose. Au fonds, tout cela rentre dans l'absurdité du paradoxe que vous avez déjà entendu ; mais n'oublions pas que dans ces vicissitudes de l'opinion toujours mise en mouvement par l'amour-propre, il n'y a guères d'époques qui n'ayent été signalées par des fantaisies plus ou moins folles, que celles-là sont les moins fâcheuses de toutes, et que le siècle même qu'on a nommé le grand siècle, celui qui a fixé en tout l'idée de la perfection, a pour-

(1) Il était prêtre, et fut depuis archidiacre de St. Malo.

Digitized by Google

tant vu dans ses plus beaux jours naître la secte des détracteurs de l'antiquité, et sous les yeux de Boileau, apparemment parce qu'il fallait que l'âge le plus beau des lettres françaises ne fut pas lui-même exempt de reproche.

» La nature dit à chaque homme en le formant, soyez » cela et ne soyez point autre chose, si vous voulez être » quelque chose (1) ». (*Trublet*) Non pas, s'il vous plaît; il n'y a point de vérité commune qu'on ne rende abusive en la rendant absolue. La nature ne donne pas à *chaque homme* des ordres si exclusifs, mais seulement à ses élus, aux hommes privilégiés. C'est ainsi qu'elle a pu dire à un Homère, sois poëte, à un Cicéron, sois orateur, à un Bacon, sois philosophe, et de même à tout ce qui a été au premier rang. Elle laisse beaucoup plus de liberté aux esprits médiocres, elle leur dit: essayez un peu de tout; il y aura peut-être quelque chose où vous serez passables; c'est tout ce que vous pouvez être, et dans mon plan général, la médiocrité sert à mes vues comme le génie. — C'est dans ce sens seulement que l'on peut adopter ce que Trublet ajoute: « *Qu'elle avait dit à Lamothe soyez ce que vous vou-* » *drez* ». Dans la pensée de Trublet, cela est magnifique; mais dans la réalité, ce que *vous voudrez* équivaut ici comme en mille occasions à *ce que vous pourrez*, et l'on se sert assez indifféremment de ces deux phrases, dans ce qui n'est pas de grande conséquence.

« Au reste, (continue Trublet,) *tout le monde* con- » vient qu'il était un esprit du premier ordre ».

Il faut que le bon Trublet ait cru qu'il ne nous reste-

(1) Dans une lettre imprimée à la tête des Œuvres de Lamothe, édition de 1754.

Digitized by Google

rait rien des écrivains de ce tems-là, excepté de trois ou quatre philosophes de sa société. Mais comme nous avons beaucoup d'autres livres que les leurs, nous savons combien l'on était loin généralement de placer Lamothe si haut, même de son vivant. Quand je suis arrivé dans le monde, il y a quarante ans, déjà Lamothe était dans la classe des auteurs qui ne sont plus guères lus que des gens de lettres, parce que ceux-là doivent lire tout. On citait dans le monde quelques endroits de ses opéras, quelques strophes de ses odes, quelques-unes de ses fables, et on allait voir *Ines* sans l'estimer. La dureté de sa versification était célèbre, et l'on ne ne rappellait ses paradoxes que pour en rire. Il n'y a dans ce résumé fidèle rien qui approche du premier rang; il s'en faut de tout. Lamothe avait sans doute beaucoup d'esprit; mais son talent n'étant nulle part au-dessus du médiocre, il est resté dans la foule des auteurs du second ordre, qui dans le siècle des imitateurs est devenue nécessairement beaucoup plus nombreuse que dans celui des modèles.

« La prose de M. de Lamothe était hors d'atteinte, » ses vers prêtaient davantage à la critique, ils furent » attaqués; et ne craignons pas de le dire, ils le furent » avec succès, mais ce sera toujours le sort des meil- » leurs vers ». Entendons-nous, de grace : on attaqua les vers de Lamothe comme *mauvais*, et on n'eut pas de peine à le prouver. L'impression qu'ils faisaient sur tout amateur de la poésie, se trouvait par avance d'accord avec la critique. Prétendez-vous qu'il doive en être de même de la critique qui *attaquerait* nos grands écrivains en vers, Racine, Despréaux, Rousseau, Voltaire dans ses belles tragédies, et qui voudrait en faire des versificateurs de la même force que Lamothe? C'est abuser trop ridiculement de ce qu'on a dit cent fois, et de ce qui n'est vrai que dans un sens très-restreint, que l'on peut faire une bonne critique des meilleurs ouvrages, (quoi-

Digitized by Google

que par le fait cela soit fort rare). On a voulu dire seulement que rien n'étant absolument parfait, on peut relever des fautes dans ce qu'il y a de meilleur. Mais partir de là pour confondre le bon avec le mauvais, le meilleur avec le plus médiocre, et voir dans la critique de l'un et de l'autre *le même succès*, c'est nous dire que ceux qui se moquaient des vers de Racine et Boileau, eurent le *même succes* que Boileau lui-même quand il se moquait des vers de Chapelain et de Pradon. Cette logique est permise à cette foule d'infortunés et déterminés rimeurs, qui chaque fois que la saine critique a montré au doigt le ridicule de leurs vers, ne manquaient jamais de répondre : n'a-t-on pas critiqué aussi les vers de Racine et de Boileau (1) ? N'ont-ils pas fait des fautes comme nous ? Et qu'importe que nous en fassions comme eux, pourvu que nous ayons du *génie*?

« On conclud aujourd'hui que les vers de Lamothe » sont inférieurs à sa prose. On a raison en un sens, ils » sont moins parfaits, mais non moins estimables. » (Trublet.).

Vous serez peut-être tentés de demander pourquoi, et si la proposition vous paraît un peu extraordinaire, l'explication vous le paraîtrait bien davantage, si nos dernières séances ne nous y avaient préparés. « C'est que » les vers de Lamothe ne sont bons que comme bons » vers, et sont bien éloignés d'être bons comme de la » bonne prose. » Vous étiez déjà dans le secret de cette doctrine, il n'y a plus qu'à en rire ; passons. « On a dit:

(1) Est-ce que Dorat ne m'écrivait pas dans une lettre imprimée : » Savez-vous bien que Racine lui-même ne tiendrait pas contre » l'inflexible équité de vos examens » ? On peut voir la lettre et la réponse dans les MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE, qui forment les tomes 5 et 6 des Œuvres de l'auteur, édition de 1778.

Digitized by Google

» que ne se bornait-il à écrire en prose? et moi je dirais » que ne se bornait-il à écrire en vers? » Ceci, je l'avoue, est plus fin et plus imprévu : patience : le subtil Trublet va tâcher de se faire entendre : « Eh! ne savait-» il pas que l'effet ordinaire de la comparaison entre » deux choses également bonnes, sur-tout en matière » d'ouvrages d'esprit, et quand il s'agit des ouvrages » d'un même homme, est de faire trouver mauvaise celle » qui n'est qu'inférieure? » Ainsi, à force de raffinement, il se trouve que c'est la grande admiration pour la prose de Lamothe qui a produit ce grand dégoût pour ses vers! Comme le paradoxe le plus fou s'appuie toujours sur quelque chose de vrai, mais qui est hors de la question ou du fait, passons à Trublet, que l'extrême supériorité qu'un écrivain a prouvée dans un genre, rende le public plus sévère à son égard dans un genre différent : cette disposition va-t-elle jusqu'à faire trouver mauvais ce qui est bon? Il n'y en a pas un seul exemple; il y en a cent du contraire. Voltaire avait une assez belle réputation en poésie, lorsqu'il donna la vie de *Charles XII* et *le siècle de Louis XIV* : ces deux ouvrages en eurent-ils moins de succès? Tous deux parurent généralement ce qu'ils étaient, c'est-à-dire fort bien écrits; car il ne s'agit ici que du style, et tous deux sont encore aux yeux des connaisseurs ce que l'auteur a fait de meilleur en prose. Enfin, pour étendre ce rapprochement, les vers de Voltaire ont-ils nui à sa prose, ou sa prose à ses vers? Ni l'un, ni l'autre, quoiqu'en effet chez lui le poète soit bien au-dessus du prosateur. Mais après tout, cette prose de Lamothe est-elle donc si admirable, que Trublet voudrait nous le faire croire? Il faudrait pour cela qu'il nous eût laissé quelqu'ouvrage assez important par son sujet, assez fini dans l'exécution, pour être ce qu'on appelle un monument, et nous n'avons de lui que des morceaux de critique en forme de préface, toujours relatifs à ses opinions et à ses que-

Digitized by Google

relles, et quelques éloges académiques, dont le seul digne d'estime est l'*éloge funèbre* de Louis-le-Grand. Sa prose a précisément les qualités de son esprit, c'est-à-dire des qualités secondaires, elle est pleine de finesse et d'agrément : c'est le mérite de la discussion, et il est encore assez rare. Mais suffit-il pour faire pardonner le défaut si fréquent de bon sens et de vérité, qui est cause que depuis long-tems on ne lit pas plus sa prose que ses vers ? Elle manque par-tout de chaleur et de coloris ; en un mot, toujours agréable, elle n'est jamais éloquente ; et pourtant elle pouvait et devait l'être ; car il traite par-tout des arts de l'imagination, et c'est-là qu'un homme qui les aurait sentis, eut été éloquent. Mais Lamothe, qui les jugeait en sophiste, ne pouvait pas sentir en artiste, et tout son art se borne à présenter des raisonnemens fort bien déduits et mal appliqués, à prouver avec une facilité piquante toute autre chose que ce qu'on lui conteste, et sur-tout à profiter, avec le calme le plus soutenu et la politesse la plus délicatement ironique, des avantages sans nombre que lui fournit un adversaire aussi grossièrement mal-adroit que cette madame Dacier, à qui Dieu fasse paix, mais à qui les amateurs des anciens et d'Homère ne pardonneront jamais sa malheureuse érudition. Eh ! de quoi se mêlait cette pédante renforcée, totalement dénuée d'esprit et de goût, aussi étrangère aux graces de son sexe qu'à celles de la poésie, qui avait appris le grec par malheur pour elle, pour Homère et pour nous, et qui a fait à elle seule cent fois plus de tort à Homère en le défendant, que les Perrault et les Lamothe en l'attaquant ?

Fontenelle, Lamothe, Trublet, Terrasson et consorts, étaient atteints d'une autre espèce de pédantisme, celui de la philosophie, quand elle veut soumettre à ses analyses les arts de l'imagination, et qu'elle débite des rêveries dogmatiques avec un sérieux qui les rend encore plus risibles. Ecoutez le bon Trublet : « La plus

Digitized by Google

» grande louange qu'on peut donner à des vers, ce se-
» rait peut-être de dire qu'ils valent de la prose, mais
» je n'en connais point de tels. » Cela est tranchant, et si le *peut-être* est modeste, *je n'en connais point de tels* est fier. Ce qui vient à l'appui est encore au-dessus, et passe tout ce qui précède. « Les excellens vers touchent,
» charment, enlèvent... » Je vous entends vous récrier, mais qui est-ce donc qui vaut mieux en fait d'ouvrages d'esprit, que ce qui *touche*, *charme*, *enleve?* Il n'y avait qu'un philosophe qui pût vous le dire, et il faut se hâter de vous l'apprendre, car à coup sûr, vous ne le devineriez jamais: « Il n'appartient qu'à la prose de satisfaire. »

Non, les quolibets d'arlequin ne sont pas plus plaisans que les raisonnemens de ces philosophes-là, quand ils nous régentent en littérature. Ils sont *touchés*, *charmés*, *enlevés* et point *satisfaits!* Comment faut-il donc s'y prendre avec eux? Faut-il faire comme Lamothe? j'avoue qu'il ne *touche*, ni ne *charme*, ni n'*enleve*, mais je ne vois pas qu'on en ait été plus *satisfait*, quelque peine qu'il se soit donnée pour faire ressembler ses vers à sa prose.

Ici cependant une étrange inconséquence de Voltaire a fourni à l'abbé Trublet des argumens d'une force réelle, mais contre Voltaire seulement, et non contre l'opinion publique. Voltaire toujours dominé par ses passions, au point de leur sacrifier, comme cela est trop souvent arrivé, jusqu'à la justesse de son goût et l'honneur de son jugement, ne pouvait souffrir que Rousseau, l'un des objets de ses longues haines, passât pour le seul lyrique de la France depuis Malherbe. Il ne trouvait que Lamothe à lui opposer, et quoique dans des pièces satyriques, dont il était bien connu pour auteur, il eut traité plus d'une fois ce même Lamothe avec un mépris qui allait jusqu'à l'outrage, quoiqu'il eut fait sur lui deux vers qu'on avait retenus:

Digitized by Google

Il n'a point connu l'harmonie,
L'esprit lui tint lieu de génie...

il s'avisa, pour mortifier Rousseau, d'imprimer que Lamothe *avait fait de belles odes*. Vous sentez combien le panégyriste de celui-ci triomphe aisément de pouvoir opposer Voltaire d'abord aux autres critiques, ensuite à lui-même. « Quoi! vous refusez à Lamothe le titre de poète, » un homme dont vous ne récusez pas l'autorité en poé- » sie, vous dit en propres termes que Lamothe a fait de » *belles odes* ! Fait-on de belles odes sans être poète ? » Il est encore plus fort contre Voltaire; il lui demande comment on fait de *belles odes* sans *génie* et sans *harmonie*, et il conclud victorieusement que c'est *une des plus étranges contradictions où jamais un poëte soit tombé.*

Il a toute raison; mais nous qui ne répondons point des inconséquences de Voltaire, nous sommes en droit d'opposer à l'abbé Trublet l'avis unanime des connaisseurs et de la postérité. Lamothe n'a point fait de *belles odes*, il n'en a pas même fait une bonne, et tout le monde peut s'en convaincre à l'examen.

L'abbé Trublet ne manque pas d'attribuer à la jalousie le discrédit assez général où étaient déjà tombées les poésies de son ami, et se servant d'une comparaison très-pompeuse, il prétend que la littérature s'était liguée contre Lamothe, comme l'Europe contre Louis XIV, parce que tous deux *semblaient affecter la monarchie universelle*. Sans m'arrêter à la frivole emphase de ce parallèle, j'observerai que les faits déposent ici contre cette imputation de jalousie, et qu'on exagère extrêmement les faits. La jalousie a une marche uniforme : lorsqu'elle s'élève contre un ouvrage (ce qui n'arrive que quand il a beaucoup de mérite ou beaucoup de succès), c'est toujours dans le premier moment, parce que son

Digitized by Google

but et son intérêt sont de détruire ou du moins d'affaiblir la première impression et de la rendre au moins douteuse; et dans ce cas, il faut plus ou moins de temps pour triompher de ce premier déchaînement de l'esprit de parti. Au contraire, si l'ouvrage n'est pas au-dessus du médiocre, l'envie ne s'en mêle point, elle laisse sans inquiétude le champ libre aux prôneurs, et permet à l'auteur une de ces petites fortunes éphémères, toujours démenties dès que la critique impartiale a jeté son coup-d'œil tranquille et sévère sur ce qui ne saurait le soutenir; et c'est ce qui est arrivé à Lamothe : hors son Iliade qui tomba tout de suite, d'ailleurs ses autres écrits, ses odes, ses tragédies, ses fables eurent d'abord beaucoup de partisans (1). Son plus grand ennemi fut le temps, comme il l'est de tout ce qui n'est pas d'une trempe forte. Ses petites combinaisons, ses beautés minces et froides laissèrent bientôt appercevoir tout ce qui lui manquait. Il

(1) On peut citer en exemple cet éloge qu'a fait de ses odes un homme qui sera toujours mis au rang de nos bons critiques, mais qui était lié avec Lamothe et ses amis, l'abbé Dubos, qui, dans ses *Réflexions sur la poésie*, etc., publiées en 1719, s'exprime ainsi : » Despréaux, avant que de mourir, a vu prendre l'essor à un poëte » lyrique, né avec les talens de ces anciens poètes à qui Virgile » donne une place honorable dans les champs élysées, pour avoir » enseigné la morale aux hommes encore féroces. Les ouvrages » de ces anciens poètes, qui furent un des premiers liens de la société, » et qui donnerent lieu à la fable d'Amphion, ne contenaient pas des » maximes plus sages que les odes de l'auteur dont je parle, à qui » la nature ne semble avoir donné du génie que pour parer la morale » et pour rendre aimable la vertu. ,, On pourrait croire d'abord qu'il s'agit de Rousseau, et le reconnaître surtout à ces *talens des anciens poètes*, à ce *charme de l'harmonie*, l'un de ses attributs distinctifs. Mais la suite du passage ne permet pas de douter qu'il ne s'agisse de Lamothe, dont en effet le ton moral et sentencieux avait imposé à beaucoup de lecteurs. La postérité a décidé contre Dubos qu'en poésie cela ne suffit pas.

Digitized by Google

eût sans doute des jaloux, puisqu'il eût des succès; mais il eût toujours des prôneurs ardens et en nombre. Toujours on fut à-peu-près juste envers lui : les censeurs d'*Inès* la mirent bientôt à sa place dès qu'elle fut entre les mains des lecteurs, mais ne nuisirent pas un moment à l'effet qu'elle produisit au théâtre. A tout prendre, Lamothe a été de son vivant un des auteurs les plus heureux et les mieux traités. Presque tous ses différens essais prospérèrent d'abord fort au-delà de ce qu'ils valaient. Son *Romulus* et ses *Macchabées*, depuis long-temps dans un si profond oubli, réussirent dans la nouveauté, et ne furent jugés qu'à la reprise. Son *OEdipe* et son *Iliade* sont à-peu-près les deux seules productions condamnées dès leur naissance, et c'est une preuve qu'il ne tombait que quand il n'y avait pas moyen de faire autrement. Il ne paraît pas que jamais la mauvaise volonté y ait été pour rien. Il était assez généralement aimé, et méritait de l'être par des qualités personnelles plus précieuses que le talent et la réputation, mais qui, en recommandant la mémoire de l'auteur, ne peuvent influer sur celle de ses écrits, la seule chose que la postérité considère quand l'homme n'est plus. Son caractère dut lui faire beaucoup d'amis ; l'agrément de sa conversation faisait rechercher sa société. Ses principes de conduite et de morale étaient les meilleurs de tous, ou plutôt les seuls bons, ceux de la religion. Quoiqu'aveugle les vingt dernières années de sa vie, il conserva toujours une égalité et une aménité d'humeur que n'altérèrent jamais les satyres bonnes et mauvaises dont il fut l'objet, sans jamais user de représailles. Peut-être y avait-il de l'excès dans sa complaisance pour les auteurs ses contemporains. Il trouvait toujours à louer et presque jamais à blâmer. On pourrait croire que d'après cette disposition connue, ceux qu'il louait beaucoup ou qu'il critiquait peu, devaient en être médiocrement flattés : on se tromperait. Celui qui nous loue nous est rarement sus-

Digitized by Google

pect ; et n'y eût-on pas grande confiance, on lui en sait toujours gré. Quand on nous applaudit, on a toujours assez d'esprit pour nous, à plus forte raison quand on en a autant que Lamothe. Voilà ce qui rendait tant de gens contens d'eux-mêmes et de lui. La louange entre les auteurs n'est guère autre chose qu'un commerce : ce n'est pas que les fonds en soient bien assurés ; au contraire, il est à-peu-près tout en crédit tel quel. Nous avons vu de grands spéculateurs en ce genre, ruinés de leur vivant après les plus grosses avances, et parmi les plus heureux, pas un n'a laissé d'héritage.

Il est difficile de pousser plus loin les illusions, soit de l'amitié, soit du préjugé, que ne le fait l'abbé Trublet. A propos des paradoxes de Lamothe sur Homère, il a l'air de croire fermement qu'ils ont fait une révolution. « On » ne pense plus sur Homère, comme on pensait il y a » quarante ans ; ceux que le *discours* avait ébranlés, fu- » rent convaincus par les *réflexions* (1). » Je le crois, ceux qui avaient pu être *ébranlés*, pouvaient être *convaincus*. Il ne s'agit plus que du nombre et de la qualité des suffrages, et je ne pense pas qu'aujourd'hui l'abbé Trublet lui-même pût s'appercevoir du moindre déchet dans la renommée d'Homère. Les voix les plus imposantes se sont élevées de nos jours pour justifier et perpétuer l'hommage de tant de siècles ; et ils sont encore vrais, comme ils le seront toujours, ces beaux vers de notre lyrique français :

A la source d'Hyppocrène,
Homère ouvrant ses rameaux,
S'élève comme un vieux chêne,
Entre de jeunes ormeaux.
Les savantes immortelles,
Tous les jours de fleurs nouvelles

(1) *Discours sur Homère, et Réflexions sur la critique* : ce sont les titres des deux écrits de Lamothe.

Digitized by Google

Ont soin de parer son front,
Et par leur commun suffrage,
Avec elles il partage
Le sceptre du double mont.

On va d'étonnement en étonnement quand on lit les apologistes de Lamothe au fonds pourtant rien n'est plus simple ; ce qui leur arrive doit toujours arriver dès qu'on est parti d'une thèse fausse. Si la vérité nous mène toujours droit au but, l'erreur ne sait jamais où elle va, et peut vous égarer de cent façons différentes. Trublet, en avouant (car il faut bien avouer quelque chose) que les vers de Lamothe ne sont pas exempts de *prosaïsme* et de *dureté*, finit par en inférer *qu'il était peut-être moins versificateur que poète*. On ne s'y serait jamais attendu : le fait est qu'il n'était ni ne pouvait être poète : tel était l'ordre de la nature à son égard, et cela était reconnu ; mais s'il ne se fut pas obstiné à calomnier l'art des vers au lieu de l'étudier, s'il n'eut pas mis tout son esprit à excuser ses fautes et sa paresse, au lieu de s'en corriger, je pense qu'il aurait pu devenir un versificateur beaucoup plus passable. Car il y a dans cette partie de quoi acquérir jusqu'à un certain point, et nous en avons des exemples. Sans doute il n'eut jamais approché de la richesse, de la force, de l'élévation du style épique, du style tragique, du style lyrique ; mais il eut pu s'accoutumer à un certain degré d'élégance, tel qu'on le trouve dans une douzaine de strophes éparses dans ses odes. Avec un peu moins d'entêtement dans ses idées, un peu plus de soin dans sa composition, et en consultant d'autres oreilles que celles de ses amis les philosophes, il aurait pu retrancher beaucoup de ce *prosaïsme* et de cette *dureté* qui forment le caractère habituel de sa versification.

Cela n'empêche pas que Trublet ne conclue que Lamothe reste *au nombre de nos grands poëtes*, comme il conclut

Digitized by Google

concluait tout-à-l'heure que Lamothe avait changé l'opinion générale. Reconnaissez-là ces jugemens de société, ces arrêts de tel ou tel cercle, qu'on ne craint pas de donner pour la voix publique, et dont il ne reste, lorsque par hazard on s'en souvient dans la suite, que ce que vous voyez aujourd'hui, un ridicule qui fait pitié.

Un autre mérite de Lamothe, selon Trublet, et *peut-être* (dit-il) *son caractere distinctif, c'est d'avoir été un des meilleurs critiques qui aient encore paru.* Vous avez vu combien il en est loin, et pourtant il y a encore de quoi y revenir, quand je traiterai spécialement de la critique dans ce siècle, ne fut-ce que pour apprécier tout-à-fait la raison qu'apporte Trublet de cette prétendue supériorité de Lamothe. » Cet esprit philosophique que Descartes avait porté » dans les différentes parties de la philosophie où il était » encore moins connu qu'ailleurs, M. de Lamothe sur » les traces de M. de Fontenelle, l'appliqua aux belles » lettres et à la poésie, *précieuse nouveauté*, mais dont » le goût et les fruits sont peut-être réservés à nos des- » cendans ». Ne perdez pas de vue, (et je finis par cette observation qui n'est pas indifférente) que même dans des matières si familières à tous les hommes instruits, et sur lesquelles nous avions les innombrables documens de tant de siècles, déjà cet esprit philosophique, qui a toujours été plus ou moins un esprit d'orgueil, affectait cette espèce de charlatanisme qui passa depuis en habitude constante et invariable, de montrer la défiance la plus méprisante de ses pauvres contemporains, qui n'étaient jamais assez mûrs pour les hautes conceptions qu'on leur présentait, ni assez dignes de les réaliser, en sorte qu'on se retranchait toujours avec une modestie toute philosophique, dans le plus affectueux dévouement pour nos neveux, et dans les espérances les plus illimitées pour les dernières générations. Quant à cette *précieuse nouveauté*, dont Trublet savait

Digitized by Google

si bon gré à ses amis, nous savons à quoi nous en tenir comme sur bien d'autres *nouveautés* un peu plus importantes. Celle-là du moins a fort misérablement fructifié dans les lettres, et les fruits en ont été foulés aux pieds depuis 70 ans, ce qui est déjà quelque chose.

DE LAHARPE.

Les jeux de l'Enfance, poème, par le citoyen *Raboteau*, membre de la société libre des sciences, lettres et arts de Paris, chez *Goujon* fils, imprimeur-libraire, rue Taranne, n°. 737.

Le titre de cet ouvrage annonce de la gaîté, et le poète, dès les premiers vers, prend soin de nous avertir qu'il ne va s'occuper que d'idées riantes.

Retraçons-nous les plaisirs de l'enfance,
Ses jours sereins, sa naïve innocence,
De ses loisirs la douce liberté,
Et détournant un regard attristé,
Fermons l'oreille aux cris de la souffrance,
Pour ne l'ouvrir qu'aux chants de la gaîté.

Fidèle à ses promesses, l'auteur passe en revue les divers amusemens du premier âge; le hochet, les bulles de savon, la poupée, les marionnettes, les barres, etc., tout est pour lui la matière d'une jolie description. On sent bien qu'un tel poëme ne comporte pas d'analyse. On sent aussi que quand même il prêterait à la critique, son titre seul suffirait pour la désarmer, et pour dérider le front du censeur le plus sévère. Mais quelque droit qu'il ait à l'indulgence, il a bien rarement besoin de la réclamer, et sa lecture nous a fait un plaisir indépendant du sujet qu'il traite. Une versification élégante et facile, et une foule de détails agréables, voilà ce que nous pouvons promettre à tous ceux qui liront le petit poëme

Digitized by Google

de M. Raboteau. Il est aisé de motiver notre jugement ; il ne s'agit que de citer, et nous assurons de très-bonne foi que le choix seul nous embarrasse. Commençons par le hochet :

..... Je vois s'animer tous ses traits,
Et s'agiter entre ses doigts débiles,
D'un long cristal les sonnettes mobiles.
Ah ! jouissons de ses faibles essais,
Quand de la vie il commence la route :
Il n'y fera que changer de hochets,
Et le premier vaut les autres, sans doute.

Cette dernière idée n'est pas neuve, sans doute, mais elle se présentait si naturellement à l'auteur, qu'il n'a pas cru devoir la rejetter. Voici actuellement la description des bulles de savon et celle des pantins qui vient immédiatement après.

Une substance écumante et légère,
Remplit ce vase à Fanfan préparé.
D'un souffle égal un tube pénétré
Dilate l'onde..... et maint globe doré
De ses couleurs embellit l'atmosphère,
Et se dérobe à des vœux superflus.
Enfant de l'air, enfant de la lumière,
Il monte, il brille, il voltige, il n'est plus.

Heureusement Fanfan le voit disparaître sans regret, et saisit pour se distraire un pantin.

Des fils légers croisés adroitement,
Simples ressorts de ses membres agiles,
Tantôt forcés, l'agitent brusquement ;
Tantôt du doigt pressés plus mollement,
Vont opérer des écarts plus faciles.
Fanfan jouit de ce double succès :
Tels autrefois on a vu nos Français,

Digitized by Google

Qui de pantins remplissaient chaque étage,
Salon, boudoir, corridor, cabinet,
Et qui depuis, dans leur transport volage,
Ont adopté le bruyant bilboquet,
Ont de Jeannot arboré le bonnet,
De Marlborough ressuscité la cendre.....
Mais ai-je donc oublié mon sujet?
Peindre l'enfance est mon unique objet.....
Excusez-moi; l'on pouvait s'y méprendre.

La danse de l'ours et les marionnettes nous offriraient aussi des vers charmans; mais on ne peut pas tout citer, et nous terminerons par les *étrennes*.

Puis-je oublier cette époque chérie,
Dont tant de vœux appelaient le retour?
Rose, Fanfan! votre attente est remplie.
Du nouvel an brille le premier jour,
Enfans heureux, le plaisir vous réveille.
Au grand papa le couple présenté,
Lui vient offrir, dans son zèle excité,
Un compliment bien appris dès la veille;
Fanfan hasarde un début inquiet.....
Mais, au milieu de sa brillante phrase,
Sur des joujoux son regard en extase
Va s'égarer..... Impatient, distrait,
Il s'embarrasse, il va rester muet;
Près d'accuser sa mémoire coupable,
Déjà son front se couvre de rougeur;
Il baisse l'œil. Le vieillard respectable
Lui tend la main, et d'un regard aimable
Rend la parole au timide orateur.

Ces morceaux suffiront sans doute pour faire apprécier le talent aimable de M. *Raboteau*, et pour inspirer aux mères le desir de se faire lire son petit poëme par leurs enfans qui, dans la peinture naïve de leurs jeux, trouveront un délassement agréable de ces mêmes jeux, et croiront, en les quittant pour un livre, n'avoir fait que varier leurs plaisirs.

Digitized by Google

DES CLASSES D'HOMMES DE MER.

Par C. A. B. Piniere, avec cette épigraphe :

PHOCION, insulté par HERPALUS et CTÉSION, pendant qu'il parlait au public, s'arrêta ; et quand ils eurent fini d'invectiver contre lui, cet orateur reprit son discours sans leur répliquer un seul mot. « Je vous ai déjà parlé, dit-il au peuple, des troupes pésamment armées et de la cavalerie ; il me reste à vous entretenir de l'infanterie légère ».

A Paris, chez *Vente*, libraire, boulevard des Italiens, près la rue Favart.

L'auteur a publié, il y a quelques mois, un livre sur les causes de la décadence de notre marine. Dans cette nouvelle brochure, il a pour but de développer tous les avantages que nous devons retirer du commerce maritime.

Le négociant, dit-il, calcule toujours bien son intérêt particulier ; c'est donc au gouvernement à favoriser les branches de commerce qui sont d'une utilité générale. Pour y parvenir d'une manière efficace, il est nécessaire qu'il puisse suspendre et modifier les réglemens de la marine, qui se trouvent subordonnés à une foule de circonstances fortuites. A cette occasion, et dans plusieurs autres, M. *Piniere* est amené, par la nature même de son sujet, à comparer nos institutions avec celles de l'Angleterre. Mais tout en rendant à son système de marine la justice qui lui est due, il est loin de nous en conseiller l'adoption entière et irréfléchie. Il parcourt presque toutes les branches d'administration publique pour déterminer les moyens de multiplier nos matelots, qui, dit-il, concourent puissamment à la prospérité de l'état. Tout, dans cet écrit, tend à prouver que l'emploi de

Digitized by Google

quelques millions, en augmentant nos forces sur mer, étendrait toutes nos opérations commerciales et enrichirait la France. Nous n'entreprendrons pas de faire l'analyse de cet écrit, qui paraît être le résultat des observations d'un homme qui a long-temps médité son sujet. Mais pour donner à nos lecteurs une idée du style de M. *Piniere* et de la sagesse de ses vues, nous allons citer le morceau qui termine sa brochure, et qui en est en quelque sorte le résumé.

» Comment méconnaîtrions-nous les effets de la prépondérance maritime? Nos rivaux ont trop prouvé » son heureuse influence sur le sort de la nation qui se » l'est assurée. Leur système de l'administration de la » marine avait préparé leur gloire, aussi brillante qu'elle » leur est utile. Ils sont maîtres de l'Indostan; ils dominent aux Antilles; ils ont ourdi une vaste trame, et » semblent vouloir y envelopper l'Afrique, l'Europe et » l'Asie. Les français sont persuadés qu'un seul instant » suffit pour la briser et en détruire l'artisan. Une nuit » peut amener la ruine de l'Empire britannique, et notre » audace s'en est promis un beau laurier: peut-être une » fois suppléerait-on à de nombreux matelots par une » élite de soldats. Mais une chance de faveur dans les » hasards de la guerre balance-t-elle les avantages que » donne à notre ennemi une longue prévoyance? La » force du royaume-uni consiste dans la marine qui » favorise les échanges, même celui de l'or contre de » nombreuses armées; et ces échanges, la guerre même » donne aux anglais l'assurance de les multiplier. Ils » n'ont alors plus de concurrents; le travail augmente; » l'impôt s'accroît; le plus faible des deux belligérants » perd son commerce, le plus fort s'en saisit, et, riche » de sa proie, plus riche encore du dénuement des ennemis, il devient puissant par une multitude de matelots. Nous perdîmes les nôtres dans l'interruption de » notre commerce, et il est trop peu considérable encore

Digitized by Google

» pour nous les rendre. Suivons donc une marche différente ; ayons des matelots, pour former de nouvelles » relations commerciales. Le moyen le moins coûteux » et qui va le plus directement au but, est sans doute » celui que nous avons proposé. Le sacrifice annuel de » quatre ou cinq millions pendant quelques années, de » l'harmonie dans l'administration, de l'ordre dans l'emploi des deniers appartenants aux Invalides et des » fonds de la caisse des gens de mer ; nous verrons redoubler l'ardeur de nos marins qui, certains de trouver dans leur travail une subsistance aisée, pourront » encore compter sur des secours dans leur vieillesse. » La France alors avancera plus rapidement vers son » apogée. Des soldats ont défendu nos frontières ; ils » défendent nos bords en Europe ; des matelots enrichiront l'état et défendront nos colonies dans les deux » Indes. Nous avons vaincu par le fer ; que l'or, à son » tour, nous fasse triompher ! La balance du pouvoir » entre les puissances européennes va dépendre de la » balance du commerce qui, multipliant pour la nation » favorisée les relations de toutes sortes, lui donne plus » d'alliés, une influence plus grande parmi les nations » neutres, plus de puissance contre les ennemis ; sous les » rapports de finance et même d'esprit national. La multitude de matelots sera pour nous, comme elle est pour » nos voisins, le principal gage de succès en tous genres. » Elle influe sur toutes les parties qui constituent la » politique intérieure : esprit public, lois, mœurs, population, agriculture, commerce, revenus de la nation, » dépenses du gouvernement ; elle féconde toutes les » ressources ; elle en accroît le résultat ; et c'est de ce » résultat que la politique extérieure tire son système, » le gouvernement ses moyens, l'état sa considération. » Que les faveurs du gouvernement et la faveur publique s'attachent donc à la marine, c'est-à-dire aux » classes ; nous ajouterons ainsi à nos richesses durant

Digitized by Google

» la paix ; nous nous assurerons de les conserver pen-
» dant la guerre ou de prévenir les hostilités, en dé-
» ployant un appareil de forces qui consistent dans le
» nombre, la discipline et l'expérience de nos mate-
» lots ».

ANNONCES.

Suite des éditions stéréotypes.

Considérations sur les causes de la grandeur des Romains, et de leur décadence ; par *Montesquieu.* 1 vol. in-18. Prix, papier ordinaire, 85 cent. ; papier fin, 1 fr. 35 cent. ; papier vélin, 3 fr. 10 cent. ; grand papier vélin, 4 fr. 60. cent.

Oraisons funèbres de Bossuet, évêque de Meaux. 1 vol. in-18. Prix, papier ordinaire, 85 cent. ; papier fin, 1 fr. 35 cent. ; papier vélin, 3 fr. 10 cent. ; grand papier vélin, 4 fr. 60 cent.

Chez *P. Didot l'aîné*, imprimeur, au Louvre ; et chez *F. Didot*, libraire, rue de Thionville.

Pensées chrétiennes, ou Entretiens de l'âme avec le Seigneur, pour tous les jours de l'année ; par M. *Carron le jeune,* prêtre français, auteur des *Pensées ecclésiastiques pour chaque jour de l'année, à l'usage de tous les Fidèles.* 4 vol. in-12, caractères gaillarde et petit texte. Prix 10 fr., et 14 fr., franc de port. Chez *Giguet* et *Michaud*, rue des Bons-Enfans, n°. 6.

Tous les ouvrages ci-dessus annoncés se trouvent aussi chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Digitized by Google

POLITIQUE.

SUR L'EMPIRE ET LA RÉPUBLIQUE GERMANIQUE.

(*Suite de l'article commencé dans les quatre derniers numéros.*)

L'Allemagne, telle qu'elle était avant la guerre de la révolution, s'étendait du vingtième degré dix minutes longitude ouest, jusqu'au trente-sixième degré trente minutes, et du quarante-cinquième degré latitude midi, jusqu'au cinquante-quatrième degré trente minutes. Les extrémités de ces lignes étaient, à l'ouest Furnes, à l'est Teschen, au nord l'île de Rugen, au midi Gallignana (au sud-est de Trieste.)

L'Allemagne avait et a encore trois mers pour frontières. Au nord, la Baltique et la mer du Nord baignent les côtes de la Poméranie, du Mecklemberg, du Holstein, du pays de Hanovre, de l'Oldenbourg ; et de l'Ost-Frise ; à l'Ouest, la mer du Nord baignait les côtes du cercle de Bourgogne ; au Sud, la pointe méridionale du cercle d'Autriche touche la mer Adriatique.

L'Allemagne avait pour voisins limitrophes sept états différens, dont quelques-uns peuvent être comptés parmi les plus puissans de l'Europe ; au Nord le Danemarck, le seul état qui depuis Charlemagne ait formé une frontière permanente (1) ; à l'Ouest la république des Provinces-Unies et la France ; au Midi la Suisse, la Lombardie et la république de Venise ; et enfin

(1) Cette frontière est l'Eyder, rivière qui sépare le duché de Holstein du duché de Sleswig. Le premier fait partie de l'Empire, quoiqu'il appartienne au roi de Danemarck ; le second fait partie du Danemarck proprement dit.

Digitized by Google

à l'Est deux monarchies qui depuis un siècle se partagent la domination de l'Empire. La Prusse et l'Autriche forment sa frontière orientale; chacune en occupe à-peu-près la moitié, et leur influence sur les affaires de l'Empire semble avoir suivi la même proportion.

Le territoire renfermé entre les frontières que nous venons d'indiquer, a environ 11500 mille quarrés d'étendue. Nous n'y avons pas compris les deux Silésies : elles ne doivent pas être considérées comme parties de l'Empire, mais nous avons cru devoir regarder comme telles la Moravie et la Lusace, à raison des connexions intimes qui les unissent, l'une à la Bohême et l'autre à la Saxe. — On voit que l'Empire ne le cédait en étendue à aucun état de l'Europe, si ce n'est à la Suède et à la Russie.

On comptait dans ce territoire plus de 2 mille villes, près de 3 mille bourgs, au-delà de 95 mille villages, plus de 30 mille terres seigneuriales, et plusieurs milliers de couvens, chapitres, abbayes et autres fondations.

Le morcélement de l'Allemagne en une multitude de petites souverainetés a toujours empêché d'en connaître la population avec exactitude. Il n'en existait que des évaluations un peu incertaines; on prenait ordinairement pour terme moyen le nombre de 28 millions d'habitans.

Avec ce peu de données, on a déjà une idée de ce qu'aurait pu être l'Allemagne, si tous ses moyens eussent été réunis; et il n'est pas nécessaire d'y joindre une estimation de ses forces militaires. Elles étaient dans la réalité fort au-dessous de ce qu'eut permis la population; mais si on juge de celles que l'Allemagne aurait pu rassembler par celles que la France a employées

Digitized by Google

pendant la dernière guerre, on voit combien elles eussent été considérables. Du reste, le territoire de l'Allemagne, la richesse de son sol, ses fleuves, ses mers, ses productions, ses relations commerciales, tout fait voir qu'elle était appelée à former un des états les plus riches et les plus puissans.

La division de l'Allemagne en une infinité d'états, grands ou petits, existans par eux-mêmes : la réunion de ces états en grands districts ; et la confédération de toutes ces parties sous un gouvernement commun, à la tête duquel se trouve l'empereur, comme chef suprême ; voilà les traits essentiels de la constitution germanique. — Il faut la considérer dans l'ensemble de son ancien état, pour pouvoir juger des changemens qu'elle subit aujourd'hui, et en bien apprécier l'importance.

La division principale de l'Empire et la plus facile à saisir est sa division en cercles, dont l'origine remonte au règne de Venceslas, vers la fin du 14e. siècle. Cette division fut imaginée pour mettre un terme aux désordres qui résultaient d'une ancienne et vive opposition entre les ligues des princes et celle des villes libres ; mais ce ne fut alors qu'une ébauche très-imparfaite du grand ouvrage de la formation des cercles, consommé plus d'un siècle après par Maximilien Ier. Les quatre cercles que Venceslas établit en 1387, étaient composés de manière que le premier comprenait la haute et la basse Saxe; le second toute la province Rhénane depuis la Suisse jusqu'en Hollande; le troisième l'Autriche, la Bavière et la Souabe; le quatrième la Thuringe et la Franconie.

Cette division resta presque en projet et fut changée sous Albert II en 1438. L'Allemagne

Digitized by Google

fut alors divisée en six cercles, et l'institution fut d'ailleurs améliorée, en ce qu'on donna à chaque cercle un directeur; mais elle ne fut pas plus exécutée que la précédente; et vingt ans après, sous Frédéric III, on fit inutilement la proposition d'en réaliser le plan. Il ne reçut son exécution qu'en 1500 sous Maximilien Ier. qui, douze ans plus tard, le changea et le perfectionna. Il fut établi dans chaque cercle un ou plusieurs *princes convoquans*, dont le titre annonce les principales fonctions, et qui de plus doivent veiller au maintien de la tranquillité et de la police intérieure. Cette division, qui porta le nombre des cercles à dix, a duré jusqu'à nos jours. La voici :

1. Cercle d'Autriche.

2. Cercle de Bourgogne.

(Ces deux cercles appartenant presque en totalité à l'Autriche n'ont jamais été soumis au régime des autres.)

3. Cercle du Bas-Rhin. — Directeur et prince convoquant, l'électeur de Mayence. — Lieu de l'assemblée, Mayence.

4. Cercle de Haute-Saxe. — Directeur et prince convoquant, l'électeur de Saxe. — Lieu de l'assemblée, Leipzick.

5. Cercle de Franconie. — Directeur, l'évêque de Bamberg. — Princes convoquans, le même et conjointement avec lui le margrave de Brandebourg. — Anspach et Bareith.

6. Cercle de Bavière. — Directeurs et princes convoquans, l'électeur de Bavière et l'archevêque de Saltzbourg. — Lieu de l'assemblée, Wasserbourg.

7. Cercle de Souabe. — Directeurs et princes convoquans, le duc de Wurtemberg et l'évêque de Constance. — Lieu de l'assemblée, Ulm.

8. Cercle du Haut-Rhin. — Directeurs et

Digitized by Google

princes convoquans, l'électeur Palatin, comme duc de Simmeren, et l'évêque de Worms. — Lieu de l'assemblée, Francfort.

9. Cercle de Westphalie. — Directeurs et princes convoquans, les ducs de Clèves et de Juliers (roi de Prusse et électeur Palatin) alternativement, et l'évêque de Munster. — Lieu de l'assemblée, Cologne.

10. Cercle de Basse-Saxe. — Directeurs et princes convoquans, le duc de Magdebourg (roi de Prusse) et l'archevêque de Brême (électeur d'Hanovre). — Lieu de l'assemblée, Hambourg.

Il n'entre pas dans notre plan de développer les attributions des assemblées de cercles : il suffit de rappeler qu'on les voit dans l'histoire former des milices, nommer des colonels, lever les subsides, inspecter les monnaies, garder les forteresses, donner des assesseurs à la chambre impériale, etc., etc.

Mais pour avoir une idée de l'étrange bigarrure de la confédération germanique, il faut connaître la composition de chaque cercle. Observons d'abord qu'il y avait et qu'il y a encore des états, appartenant à l'Empire, qui ne sont pas compris dans cette division, et qui à la vérité n'avaient pas avec la confédération des relations aussi intimes que les états des cercles. Nous en parlerons dans la suite, ainsi que des pays qui dépendront de l'Empire, sans en être parties intégrantes.

Nous avons déjà dit que les cercles d'Autriche et de Bourgogne n'étaient pas soumis au même régime que les autres. Il ne pouvait y être question ni de directeur, ni de prince convoquant, puisque tout ou presque tout appartenant à l'Autriche se trouvait nécessairement sous son unique direction. Cependant on dis-

Digitized by Google

tingue les états dont se compose le cercle d'Autriche. Ce sont 1°. l'archiduché d'Autriche; 2°. le duché de Styrie; 3°. le duché de Carinthie; 4°. le duché de Carniole; 5°. le comté de Tyrol; 6°. les pays compris sous la dénomination d'*Autriche antérieure* et enclavés dans le cercle de Souabe; 7°. l'évêché de Trente; 8°. l'évêché de Brixen; 9°. l'évêché de Coire, dont la plus grande partie est dans les Grisons; 10°. quelques baillages de l'ordre Teutonique; 11°. la seigneurie de Trasp, appartenant au prince de Dietrichstein.

L'étendue de ce cercle est estimée de 2100 à 2600 mille quarrés; la population de 4,300,000 à 4,500,000 habitans.

Le cercle de Bourgogne, auquel on donnait 470 mille quarrés d'étendue, et au-delà de deux millions d'habitans, était plus connu sous le nom de Pays Autrichiens. Il n'avait conservé aucune ou presque aucune liaison avec l'Empire. Lorsque Charles-Quint unit les Pays-Bas à la confédération germanique, plus expressément ou plus intimement que ne l'avait fait son ayeul, il promit que le cercle de Bourgogne supporterait avec les autres les charges qui leur seraient imposées, et qu'il y contribuerait dans la proportion d'un double contingent électoral. Il arriva depuis ce qu'on avait prévu dès-lors, que tout l'avantage de cette union fut pour l'Autriche, et tout le poids pour l'Allemagne. Au reste, toute relation fédérative entre les Pays-Bas et le corps germanique, avait cessé longtems avant la guerre de la révolution. Les lois de l'Empire n'étaient plus en vigueur dans le cercle de Bourgogne, qui avait ses institutions particulières et ses priviléges. Cependant l'Autriche, propriétaire de ce cercle, continuait de nommer, en cette qualité, un assesseur à la

Digitized by Google

chambre impériale; et tant que ce faible reste des anciennes relations en maintenait le souvenir, il semblait aussi prolonger la possibilité de les rétablir.

(*La suite de cet article dans les prochains numéros.*)

EXTÉRIEUR.

Ratisbonne, 7 novembre.

Vingt-deuxieme séance. Le ministre directorial de Mayence a donné lecture de trois adresses du plénipotentiaire impérial. La première a pour objet de communiquer à la députation la réponse de L. A. S. le duc de Wurtemberg et le margrave de Bade, au sujet de la commission dont ces princes ont été chargés pour l'indemnité des comtes de l'Empire; par la seconde, le plénipotentiaire impérial notifie son adhésion à un *conclusum*, par lequel la députation a ordonné communication de la note du ministre électoral de Brunswick, aux ministres des puissances médiatrices; par la troisième, le plénipotentiaire accède au *conclusum* pris dans la dernière séance, au sujet des 200,000 florins que les villes impériales de Hambourg, Brême, etc., doivent payer annuellement à l'archi-chancelier de l'Empire

Le ministre de Bohême a remercié MM. les subdélégués de la fermeté avec laquelle ils ont insisté sur le principe adopté une fois pour toujours, qu'aucune indemnité ne saurait être assignée sur les chapitres médiats des anciens territoires des états héréditaires; de semblables assignations seraient en effet la plus grande violation d'un des droits les plus essentiels et les moins douteux, émanans de la supériorité territoriale, acquise d'ancienne date, et de la propriété suprême des établissemens de tout genre qui en dérivent. Le subdélégué présume mieux de la justice des puissances médiatrices, et ne doute point que les principes en question, qu'elles ont d'ailleurs respectés par-tout (à l'exception de quelques cas peu importans qui ressemblent à des méprises involontaires), ne soient également respectés par elles dans le cas présent.

Le 3 novembre, S. E. M. le baron de Hardenberg, ministre d'état de S. M. prussienne, est arrivé en cette ville.

Il a été porté le 5, à la dictature, deux adresses du plénipotentiaire impérial à la députation, par lesquelles S. E. notifie son adhésion au *conclusum* relatif à l'entretien de la chambre impériale de Wetzlar, et à ce-

Digitized by Google

lui qui concerne la répartition des dettes des pays d'indemnités.

Dans sa vingt-troisième séance, la députation extraordinaire s'est occupée de quelques réclamations particulières.

Dans la 24e. séance, on a fait lecture d'un décret de commission impériale, dans lequel, en donnant son adhésion au *conclusum* du 26 octobre, qui fixe le sort des princes, états et pays sécularisés, le plénipotentiaire de S. M. l'empereur, croit devoir faire les observations et réserves qui suivent :

1°. Le maintien intact de la constitution politique actuelle des pays sujets à la sécularisation est parfaitement conforme à la base modifiée de l'indemnisation ; la commission impériale pense que l'intention de la députation est de mettre à couvert par-là les droits, facultés et franchises appartenans aux habitans de l'Empire et des provinces, tant en vertu de la constitution générale de l'Empire, que de la constitution particulière de chaque pays.

2°. Au sujet du maintien des diocèses dans leur état actuel, jusqu'à ce qu'il en ait été fait une nouvelle organisation *conformément aux loix de l'Empire*, la commission impériale croit pouvoir partir de la supposition, que par ces mots on entend *la réunion constitutionnelle avec le Saint-Pere*, sous la protection et avec le consentement de S. M. I. Et à cette fin, elle fait la réserve expresse de tous les droits et pouvoirs appartenant sur les églises d'Allemagne, à un empereur élu, en qualité de chef suprême de l'Empire et de premier seigneur suzerain.

On s'est occupé de dédommager de leurs pertes les *états laics de la rive gauche qui sont dépossédés de toutes leurs propriétés*. La commission impériale pense également qu'il est de la justice de ne point abandonner à leur malheureux sort, pour un temps indéfini, les princes et corporations ecclésiastiques qui ont tout perdu. Ces victimes innocentes de la paix, qui sont privées de toutes leurs possessions au-delà du Rhin, n'auraient-elles pas un égal droit au réglement definitif de leur sort ? La commission impériale est convaincue que l'empereur et l'Empire, non-seulement approuveront, mais verront avec reconnaissance une prompte décision qui détermine la manière et le mode dont il sera pourvu pour ces victimes, et elle croit en conséquence devoir requérir officiellement la députation de porter ses soins glorieux à cet objet auquel il sera aisé de remédier en comprenant la cinquième classe dans la quatrième, ou au moins en mettant M. l'évêque de Liége en parité avec celui de Bâle.

Digitized by Google

(N°. LXXIV.) 6 FRIMAIRE an 11.



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

FRAGMENT D'UNE TRADUCTION INÉDITE DE L'ÉNÉIDE.

Commencement du quatrième livre.

La reine, dont l'amour a blessé la raison,
Brûle d'un feu secret et nourrit son poison.
Du peuple phrygien la mémorable histoire,
Les discours du héros, et ses traits et sa gloire
Vivent profondément dans son cœur plein de lui,
Et de ses yeux éteints le doux sommeil a fui.

A peine, dévoilant sa lumière timide,
L'aurore de la nuit écartait l'ombre humide,
Que Didon vers sa sœur court porter son effroi :
« Anne, quels noirs soucis me troublent malgré moi ?
» Quel est cet étranger descendu dans Carthage ?
» Quelle noble démarche et quel brillant courage !
» Je ne m'abuse point, il est le fils des dieux :

Digitized by Google

» La crainte trahirait un sang moins glorieux ;
» Mais, hélas ! quels revers et quelle destinée !
» Par un vœu solemnel, dès long-tems enchaînée,
» Si je n'avais promis de fuir de nouveaux nœuds,
» Quand la mort d'un époux trompa mes premiers feux,
» Si l'hymen à mon cœur pouvait encor sourire,
» J'écouterais peut-être un coupable délire.
» Je ne le cèle point : depuis le jour cruel
» Où Sichée expira sous le fer fraternel,
» Seul, dans mon ame éteinte il a su trouver place ;
» De ma première ardeur je reconnais la trace. . . .
» Que la terre entr'ouverte, ou la foudre des dieux
» M'engloutisse plutôt sur ces bords odieux,
» Pâles marais du Styx, ténébreuses enceintes,
» Avant que je viole, ô pudeur, tes lois saintes.
» Et toi, qui le premier emportas mes amours,
» Dans la tombe avec toi garde-les pour toujours. »
Elle dit, et des pleurs inondent sa paupière.

» O sœur que j'aime plus que la douce lumière !
» Voulez-vous dans le deuil consumer vos beaux ans,
» Sans connaître Vénus et ses plus doux présents ?
» Une cendre insensible est-elle si jalouse !
» Oui : dans votre douleur, fuyant le nom d'épouse,
» Vous pûtes dédaigner Yarbe et tous ces rois
» Que l'Afrique nourrit riche de leurs exploits.
» Combattrez-vous aussi votre cœur qui soupire ?
» Songez dans quels climats vous fondez votre empire.
» Là le Gétule est joint au Numide insolent ;
» Ici, des Barcéens c'est le climat brûlant ;
» D'un frère armé dans Tyr oubliez-vous la haine ?
« Oui, des dieux immortels l'auguste souveraine
» Des Troyens sur ces bords a guidé les vaisseaux.
» Quel éclat va jaillir sur ces remparts nouveaux !

Digitized by Google

» Quel hymen triomphant, et quelle destinée
» Attend Carthage unie à la gloire d'Enée !
» Cependant de nos dieux implorez les pardons,
» De l'hospitalité prodiguez tous les dons ;
» Peignez-lui ses vaisseaux brisés par les naufrages,
» L'inclémence des mers et les cieux pleins d'orages.

LATREYNE.

A MA JEUNE AMIE.

Le Billet-doux.

Soit en vers, soit en prose,
Toutes les fois qu'à mon esprit
Mon cœur secrètement impose
De parler au tien par écrit,
C'est dans ton sein que je dépose,
En tremblant ce doux manuscrit,
En tremblant ta main le retire,
De ton sein il passe à tes yeux....
Ah ! quand nous pouvons faire mieux,
Tous ces détours sont un délire.
Entre la toile et le satin,
Ce messager de ma tendresse !
Laisse-le plutôt sur ton sein ;
Il est si près de son adresse.
Cœur à cœur, battemens ardens,
Vous dites tout ce qu'on peut dire :
Rapprochons les correspondans
Et qu'ils parlent au lieu d'écrire.

ROUSSEAU-LAROTTIÈRE.

Digitized by Google

A UNE COQUETTE.

Si près de toi, femme Coquette,
Je suis toujours triste, rêveur;
Si je méprise ta conquête,
C'est qu'il te manque la pudeur:
Ton cœur n'est plus une victoire
Lorsqu'il est privé de vertus;
Pour fournir à ta vaine gloire
Il me faudrait cent mille écus.

Par le citoyen VERLHAC, de Brive.

ENIGME.

Loin des foibles mortels, dans le vide inconnu,
Mon globe roule obscur ou clair, rond ou cornu.
En courant, mais en vain, pour rattraper mon frère,
Dans peu d'heures je fais tout le tour de la terre.
Inutile le jour, je ne sers que la nuit:
Sur les choses, dit-on, que la terre produit
J'ai du pouvoir, lecteur; mais, quoi... point de torture,
Ne cherche plus; vois, lis ma quadruple encoignure.

Par un citoyen de Domfront.

CHARADE

Sans cesser d'être mon dernier,
Sexe aimé, mais par fois volage,
Si je te vois sur mon entier,
Je double mon premier pour t'offrir mon hommage.

SAJOU.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

En combinant ses divers parties,
Mon tout offre à l'esprit, sans l'aide du pinceau,
Un singulier et magique tableau
Sous neuf couleurs sagement assorties.
D'un fleuve impétueux
Le spectacle imposant d'abord s'offre à vos yeux ;
Ses flots, rougis de sang, se gonflent d'épouvante,
Sans pouvoir arrêter la marche triomphante
Des héros à jamais fameux par tant d'exploits.
Près de la rive, en tapinois,
Un petit animal à petit bruit s'avance ;
Sa panique terreur forme un contraste heureux
Avec la noble et terrible assurance
De nos soldats victorieux.
A l'Opéra, transporté sans machine,
Remarquez *ce moyen*, *de l'acteur trop connu*,
De brailler en tournant la mine,
Sans que de son voisin le cri soit entendu.
Faut-il traverser la rivière ?
Vous connoissez le *but* des immenses travaux
Que sur elle on opère ?
Pour éviter le passage en bateaux.
Sur quel forfait cette mère éplorée,
Voudroit-elle attirer tous les foudres vengeurs ?
La honte de sa fille, hélas ! est assurée ;
Elle est à la merci de lâches ravisseurs.
Suivant les loix de l'habitude,
Ici *le sang* vous présente *un ami* :
Craignez d'y rencontrer par fois un ennemi.
Versez des pleurs d'amour, de gratitude,

Digitized by Google

En voyant *le berceau* de celui de nos rois
Qui remplaça le dernier des Valois.
Naguère en proie à la guerre civile,
D'un pays allié *la principale ville*
Vous offre à cet instant le tableau de la paix.
Voici le *dieu* des bergers, des forêts;
Comment le méconnoître à son pipeau rustique,
Ses pieds de bouc, son souris sardonique.
Dieu! quels accens! quelles oreilles!
Saluons tous *le pendant de* MIDAS,
De mille et mille autres bêtes pareilles,
Qui ne s'en doutent point hélas!
Dans un calme profond, pavoisé par la gloire,
Et portant sur ses bords, la paix et la victoire,
Le vaisseau d'un état puissant
Arrive enfin au *terme* consolant
Qui doit le garantir des écueils de l'orage,
Et pour jamais le mettre à l'abri du naufrage.
Ne cessant point d'être mystérieux,
J'ai masqué, pour raison, *le pilote* à vos yeux.
Observez bien sa savante manœuvre,
Et devinez l'artisan à son œuvre.

HENRY, *ex-membre du directoire des hôpitaux, près les armées.*

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et des Charades insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *ramoneur.*

Celui du Logogriphe est *armoire* où l'on trouve *arme, mi, re, moi, moire, roi, Rome* et *or.*

Celui de la Charade est *fourmi-lion.*

Digitized by Google

FRAGMENT DE LITTÉRATURE,

Par M. DE LA HARPE.

ODES ET POÉSIES SACRÉES DE LE FRANC.

LE FRANC eut beaucoup plus de talent poétique que La Mothe ; sa Didon n'est pas aussi touchante qu'Inès ; mais elle est mieux écrite. Sa traduction des *Géorgiques* n'a guère été lue, et ne méritait pas plus de l'être que l'*Iliade* de La Mothe ; mais ses imitations des Cantiques et des prophéties de la Bible, et même deux ou trois de ses Pseaumes, tous ces différents morceaux, qui font partie du recueil des *Poésies sacrées*, ont obtenu le suffrage des connoisseurs, toujours sensibles aux beautés, quand il y en a assez pour racheter les fautes, et pour qui un trait de satire, lancé par une main ennemie (1), n'est ni le jugement du public, ni la condamnation d'un ouvrage. Il n'est pas fort étonnant que des poésies religieuses n'aient pas eu beaucoup de vogue dans un temps où la religion elle-même n'étoit plus (s'il est permis de s'exprimer ainsi) de mode chez les Français, qui font entrer la mode dans tout. C'est la *philosophie* qui avoit pris la place de la religion sous les auspices de Voltaire et des encyclopédistes ; et c'est à l'histoire à marquer, dans la comparaison des deux siècles (celui-là et le précédent), le caractère des deux puissances opposées qui les ont gouvernés, et la différence des effets qu'elles ont produits.

(1) *Sacrés* ils sont, car personne n'y touche.

VOLT.

Digitized by Google

Nous avons aussi, du même auteur, quelques Odes profanes, toutes pour le moins fort médiocres, puisqu'on n'en peut tirer qu'une bonne strophe qui se trouve dans l'Ode composée en l'honneur de Clémence Isaure, la fondatrice des jeux floraux de Toulouse. Le poète, après avoir nommé deux écrivains dont les essais informes jettèrent quelques lueurs dans des siècles d'ignorance, sans en dissiper les ténèbres, se sert d'une comparaison fort juste et fort bien exprimée.

Ainsi, quand le flambeau du monde
Loin de nous parcourt d'autres cieux,
Et qu'une obscurité profonde
Cache les astres à nos yeux,
Souvent une vapeur légère
Forme une étoile passagère
Dont l'éclat un instant nous luit;
Mais elle rentre au sein de l'ombre,
Et par sa fuite rend plus sombre
Le voile immense de la nuit.

Mais il faut excepter de ces productions avortées une pièce qui mérite une mention particulière, comme plus égale et plus finie que toutes les autres odes de l'auteur, et plus belle même que les meilleures de ses *Poésies Sacrées*. En la réunissant à ce qu'on peut choisir dans ces dernières, il en résultera un assez grand nombre de beaux morceaux, pour assurer à Pompignan la place du second de nos lyriques. Il reste très-loin du premier, je l'avoue : *longo sed proximus intervallo;* il s'en faut qu'on puisse le comparer à Rousseau pour la richesse, l'harmonie, l'élégance soutenue en divers genres de compositions; mais n'est-ce rien d'être le premier, après lui, dans un des plus difficiles, où nous avons vu tant d'essais

Digitized by Google



infructueux, et tant d'aspirans oubliés? Cette ode, où il me semble avoir été porté par le sujet et par le héros, est consacrée à la mémoire du maître de la lyre française, de Rousseau : il y a quelques strophes faibles, mais beaucoup de bonnes, deux de la plus grande beauté; et, ce qui n'est pas malheureux dans une ode, une de ces deux strophes est la première de la pièce.

Quand le premier chantre du monde,
Expira sur les bords glacés
Où l'Hèbre effrayé, dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs,
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

Ce début est beau comme l'antique, beau comme Horace et Pindare; rien n'est plus heureux ici que de commencer par la mort d'Orphée; et ce tableau étoit le seul où *le lion répandant des pleurs*, qui est d'un si grand effet, pût se trouver naturellement amené. Et quelle marche, et quel nombre dans toute la strophe! l'autre est encore au-dessus; elle est même depuis long-temps fameuse (1) parmi les

(1) Il n'est pas hors de propos de rappeler comment elle l'est devenue : c'est un exemple assez singulier du besoin qu'a souvent l'opinion publique d'être particulièrement avertie, sur-tout dans certains genres d'ouvrages, dont la renommée ne s'entretient guères avec éclat, parce que la mode en est passée, et c'est ce qui est arrivé à l'ode parmi nous. Celle de le Franc *sur la mort de Rousseau* était imprimée depuis plus de vingt ans; et quoique passant ma vie avec des gens

Digitized by Google

amateurs : c'est le plus magnifique emblême du génie éclairant les hommes qui le persécutent :

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitans des déserts

---

occupés de littérature et de poésie, objets qui d'ailleurs occupaient alors plus ou moins toute la société, jamais je n'avais entendu parler de cette pièce à personne, ni lu aucun écrit où on en parlât. Je fus frappé de ce silence comme de l'ode elle-même, quand je la lus dans les œuvres de le Franc. La strophe dont il s'agit se grava sur-tout dans ma mémoire, et j'en étais tout plein, lors de mon premier voyage à Ferney, en 1765. Je trouvai bientôt l'occasion d'en parler à Voltaire, sans aucun air d'affectation, à table et en présence de vingt personnes; j'eus soin seulement de ne pas nommer l'auteur; je me défiais un peu de l'homme, et je voulais l'avis du poète. Il jeta des cris d'admiration : c'était sa manière quand il entendait de beaux vers; jamais il ne les a écoutés froidement : « *Ah! mon Dieu! que cela est beau! et qui a fait cela?* » Je m'amusai quelque tems à le faire deviner; enfin je nommai Pompignan. Ce fut comme un coup de théâtre, les bras lui tombèrent; tout le monde fit silence, et fixa les yeux sur lui. « *Redites-moi la strophe.* » Je la répétai, et l'on peut imaginer avec quelle sévère attention elle fut écoutée. « *Il n'y a rien à dire, la strophe est belle.* »

Il y avait pourtant une faute dans cette strophe, et une faute grave, qui sûrement n'eût pas échappé à Voltaire, si je n'avais pris sur moi de la faire disparaître en la récitant, comme je fis depuis quand je l'imprimai, et c'est une circonstance qui prouve, plus que tout le reste, combien cette ode a toujours été peu connue. La strophe au moins fit grand bruit quand je l'insérai dans un morceau *sur la poésie lyrique;* et bientôt tout le monde la sut par cœur, mais telle que je l'avais présentée, et apparemment sans que personne allât la chercher dans les œuvres de l'auteur, car personne n'a jamais observé le changement notable que j'ai cru devoir faire dans un vers. Il y a en effet dans le texte *crime impuissant :* fureurs bizarres! j'ai substitué

Digitized by Google

Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers:
Cris impuissans! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrens de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs:

Je ne connois point de plus grande idée rendue par une plus grande image, ni de vers d'une harmonie plus imposante. Il n'y a pas dans Rousseau même de strophe que je préférasse à celle-là. En voici d'autres qui ne la déparent point, malgré quelques fautes:

La France a perdu son Orphée:
Muses, dans ces momens de deuil,

---

cris impuissans! et assurément, cela n'était pas difficile, et cette répétion qui s'offre d'elle-même a de la grâce; mais cette expression, crime *impuissant*, est très-vicieuse, et déparaît cette superbe strophe. Le crime ne peut être ni *puissant* ni *impuissant* que lorsqu'il est personifié, et il ne l'est pas ici et ne saurait l'être: il y a là tout ensemble impropriété et recherche. Heureusement cette seule tache a disparu, et la strophe est restée. On la retrouve partout, jusques dans le *Dictionnaire Historique* où ces sortes de citations sont très-rares. Sans doute, les auteurs auront pensé comme le successeur de Pompignan à l'académie française, l'abbé, depuis cardinal Maury, qui, dans son discours de réception, voulait que, *pour tout éloge, on gravât cette strophe sur la tombe de Pompignan*, et il ne manqua pas de la réciter. J'avoue que je trouve là un défaut de convenance très-marqué. L'idée eût été bonne en elle-même, si le Franc n'eût jamais fait que cela de bon; mais réduire à ce point celui qui a fait *Didon* et de belles odes *sacrées*, c'est le confondre avec les auteurs dont il n'est resté qu'un quatrain ou un sixain; et ce n'est pas là un éloge convenable.

Digitized by Google

Elevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil.
Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatans et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets :
Ainsi, le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais.

. . . . . .

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel *capitaine*,
Quel monarque vaincra sa haine
Et les injustices du sort!
Le temps à peine les *consomme ;*
Et quoi que fasse le grand homme,
Il n'est grand homme qu'à sa mort.

. . . . . .

Favoris, élèves dociles
De ce ministre d'Apollon,
Vous, à qui ses conseils utiles
Ont ouvert le sacré vallon,
Accourez, troupe désolée,
Déposez sur son mausolée
Votre lyre qu'il inspirait.
La mort a frappé votre maître,
Et d'un souffle a fait disparaître
Le flambeau qui vous éclairait.

Et vous, dont sa fière harmonie,
Egala les superbes sons,
Qui reviviez dans ce génie,

Digitized by Google

Formé par vos seules leçons,
Mânes d'Alcée et de Pindare,
Que votre suffrage répare
La rigueur de son sort fatal ;
Dans la nuit du séjour funèbre,
Consolez son ombre célèbre,
Et couronnez votre rival.

Tous ces mouvemens sont lyriques, tous ces vers sont nombreux, et cette fin est digne du commencement. L'Ode de le Franc sur *la mort de Rousseau*, et celle de Racine le fils *sur l'Harmonie*, sont, à mon gré (et je comprends pour cette fois les vivans et les morts sans exception) les deux plus belles qu'on ait faites depuis Rousseau.

Les *Poésies sacrées*, dont une partie parut en 1751, une autre en 1755, et qui furent enfin réunies dans une fort belle édition in-4°., en 1763, ne reçurent d'abord que des éloges unanimes de tous les journalistes du temps. Il y en avait alors fort peu : le *Journal des Savans*, celui *de Trevoux*, *le Mercure*, *l'Année Littéraire* de Fréron, étaient à-peu-près les seules feuilles périodiques qui circulassent en France ; et ce qui prouve qu'en aucun temps les journaux n'ont décidé du sort des ouvrages, c'est que les *Poésies sacrées*, préconisées, autant qu'il est possible, sans être censurées nulle part, n'eurent cependant aucun succès dans le monde, n'y firent que très-peu de sensation, et que le luxe typographique, alors assez rare, n'empêcha pas l'édition in-4.° de rester chez le libraire. Rien ne contribua plus peut-être au discrédit de ces *Poésies*, qu'un certain panégyrique, si extraordinaire en effet qu'il sera toujours cité comme un phénomène unique en son genre, au moins par les curieux de littér-

Digitized by Google

rature; car s'il fit, dans son temps, un peu de bruit, il est depuis tombé dans l'oubli. Le marquis de Mirabeau l'économiste, père du comte de Mirabeau le révolutionnaire, s'avisa tout-à-coup de laisser-là l'agriculture et les finances, ses objets favoris, pour se faire législateur en poésie; il en donnait pour raison ou pour excuse *l'extrême passion* qu'il avoit toujours eue (disoit-il) pour cet art et pour les lettres en général; ce qui prouvait seulement qu'on s'attache à des passions malheureuses; et personne n'en douta quand on lut sa dissertation en 200 pages *in*-4°., plus longue du double que le recueil de vers dont il rendait compte. Ce n'est pas qu'il n'y montre de ces connaissances superficielles qu'il est si facile de prendre par-tout; et quand il parle de la poésie hébraïque, on s'aperçoit aisément qu'il a lu l'excellent ouvrage de l'abbé Fleury sur cette matière. Mais quand il en saurait davantage sur la poésie des Hébreux, il n'en serait pas plus fort sur la nôtre, et la manière dont il parle de celle de son ami Pompignan est bien de la plus mauvaise tête qui ait jamais été frappée du soleil de notre midi, comme son étrange diction est d'un écrivain digne de figurer à une époque qui commençait à être pour nous celle d'un délire épidémique. Celui de sa dissertation ne pouvait du moins être contagieux, et ne fit de mal qu'à lui et au poète qu'il divinisait; mais ce mal qui n'était qu'une prodigieuse dose de ridicule, dût nuire beaucoup à l'auteur qui avait le malheur d'être l'objet d'un culte si insensé, et qui eut le malheur, bien plus grand et bien plus inconcevable, d'adopter solemnellement ces folles adulations en les faisant insérer dans sa grande édition. Certainement on a peine à comprendre qu'un homme d'un âge plus que mûr, et qui devait être éclairé par la religion, encore

Digitized by Google

plus que par la prudence, bien loin de désavouer, autant qu'il était en lui, un monument de démence qui ne pouvait que le compromettre, ait consenti à s'y mettre de moitié, en le plaçant à côté de son ouvrage, qui en lui-même devait lui faire honneur. Il n'y a qu'une seule explication plausible de cet excès d'aveuglement et de ce scandale d'orgueil ; mais elle rentre dans un des caractères généraux du dix-huitième siècle, et ce n'est pas encore ici que je dois les développer.

Il n'y a que des citations qui puissent vous donner une idée de ce morceau qui jusques-là était sans exemple, même chez les pédans des XV^e^. et XVI^e^. siècles, dont les hyperboles louangeuses n'approchent pas de celles de Mirabeau. Celles-ci sont amusantes, sur-tout en ce qu'elles ne ressemblent à rien, du moins qui ait été écrit sérieusement. J'en rapporterai quelques-unes pour vous mettre au courant ; ensuite dans le détail des louanges même, je prendrai quelquefois l'occasion d'établir les vérités opposés. Ce n'est pas la première fois que j'ai employé cette sorte d'examen contradictoire, qui rend la critique doublement utile, en combattant d'un côté le mauvais style, et de l'autre le mauvais jugement. Mais je dois avant tout vous prévenir que cette censure des pseaumes de le Franc, l'une de ses plus faibles compositions, quoique des plus vantées dans leur nouveauté, n'est point du tout l'appréciation générale de son talent qui ne se montre guères ici que dans deux ou trois odes, mais qui brille souvent dans les *cantiques* et les *prophéties*.

Fréron, aussi peu mesuré dans la louange que dans le blâme, accoutumé d'ailleurs, selon l'esprit de son métier, à juger toujours l'homme bien plus que l'écrivain, n'avait pas épargné l'encen à un president de cour souveraine, ni même à un

Digitized by Google

homme de qualité, tel que le marquis de Mirabeau. Il avait été jusqu'à dire en propres termes: « M. le Franc est peut-être aussi bon poète, » aussi bon versificateur que Virgile. » C'est ce que la voix unanime des connoisseurs a dit du seul Racine, et ce que Fréron seul était capable de dire de le Franc, n'eût été le marquis de Mirabeau qui ne se contentait pas pour si peu, puisqu'il le met à tout moment au niveau, et, en quelque façon, s'il l'osait, au-dessus des prophètes eux-mêmes qu'il reconnaît divinement inspirés. Fréron avait risqué, malgré toute sa complaisance pour le président et le marquis, de trouver un peu d'excès dans des éloges continuels qui jamais n'étaient mêlés de la plus légère apparence d'improbation. Sur ce que Mirabeau avait dit qu'*il n'y avait point de vers dans ce recueil, où l'on ne trouvât tout ce qu'il y a de sublime, d'harmonieux, de touchant et de noble dans la poésie*, il avait eu le courage de lui observer (et c'en était un pour lui) qu'*il n'est ni vraisemblable, ni possible que tout soit beau dans un ouvrage.* Jamais cela n'avait été mis en doute; il y a plus: *tout* ne doit pas être *beau*, puisque toute composition, suivant la nature du sujet, doit avoir ses nuances, ses progressions, ses variétés. La vraie perfection serait donc, si elle était possible en rigueur, que tout fût ce qu'il doit être; mais cela n'est pas donné à l'homme, ou du moins ne l'était pas jusqu'à Pompignan qui, le premier, si nous en croyons son panégyriste, a fait exception à ce principe universel. On est obligé ici, pour être cru, de citer les paroles textuelles: les voici en réponse directe à celles de Fréron, que je viens de rapporter: « Qu'il n'est » ni vraisemblable, ni possible que tout soit beau » dans un ouvrage. » — « *Je n'hésite pas à croire* » *que le journaliste se trompe; et les* Poésies

Digitized by Google

sacrées *de M. de Pompignan réclament contre cette décision.* » Cela est positif, et vous pouvez, par ce seul trait, juger du reste : toute la dissertation est employée à prouver cette perfection absolue. Je laisse de côté les expressions ordinaires de l'admiration, *chef-d'œuvre unique, ouvrage divin, inestimable ouvrage, etc.* on connaissait cela ; il faut du neuf, et en voici. Mirabeau ne laisse pas de se douter qu'il est possible, à toute force, que tout le monde ne soit pas entièrement de son avis, et il prononce d'avance un terrible anathême contre ceux qui n'en seroient pas. « Nous devons nous défier de la légèreté de nos » décisions, *comme d'un penchant au parricide.* » S'il avait dit seulement l'homicide, je pourrais deviner ce que pourtant on ne peut deviner que d'un fou, qu'il a voulu dire que nous devons nous défier de la disposition à juger légèrement les ouvrages *comme d'un penchant à tuer l'auteur*, apparemment parce qu'il ne fait qu'un avec ses ouvrages. Cela même serait encore un peu fort : tout au plus des auteurs maltraités pourraient avoir *du penchant* à se défaire de leur censeur, et cela n'est pas sans exemple ; mais dans cette foule de lecteurs qui décide plus ou moins légèrement, je suis persuadé qu'il n'y en a pas un qui voulût faire le moindre mal à l'écrivain qui l'ennuie le plus. Quant au *parricide*, je ne saurais même conjecturer ce qu'il fait là, ni ce qui a pu passer par la tête de l'auteur, et la perte n'est pas grande.

Il est bon à voir dans ses extases et ses ravissemens : « Rousseau n'avoit pas osé toucher aux » cantiques ni aux prophéties ; c'est ce qu'a fait » M. le Franc avec un succès qui ne sauroit trop » étonner, *et qui me fait sentir un frisson compa-* » *rable aux approches du néant.* » Remarquez

Digitized by Google

qu'il en est déjà là dès la première ode qu'il examine : comment a-t-il pu aller jusqu'au bout sans tomber en apoplexie? c'est une espèce de miracle. « Le tout ensemble est éblouissant de beautés, et » les détails au milieu de ce *tapage* de vives cou» leurs, est aussi fini que la plus parfaite miniature. »

Il n'y a qu'un moyen de vous faire trouver encore plus plaisant tout ce *tapage* d'admiration (pour parler le langage grotesque de l'auteur) : c'est de vous lire les stances qui viennent immédiatement à l'appui de ces bruyans éloges. Je dis stances, quoique l'auteur les ait intitulées odes. Il y en a cinq qui sont la traduction du pseaume premier, *Beatus qui non abiit*, etc.

Heureux l'homme que dans le piège
Les méchans n'ont point fait tomber,
Qui souffre en paix sans succomber
Au conseil pervers qui l'assiège ;
Et qui, fidèle à son devoir,
Dans la chaire où le crime siège,
Eut toujours horreur de s'asseoir.

Plein du zèle qui le dévore,
Inébranlable dans sa foi,
Sans cesse il médite la loi
Du dieu bienfaisant qu'il adore.
De cet objet délicieux
La nuit sombre, l'humide aurore,
Ne détournent jamais ses yeux.

C'est sur cette mauvaise prose rimée que Mirabeau s'écrie : « L'harmonie de ces strophes » est parfaite : jamais on ne fit de vers plus » châtiés et plus sonores. » Non-seulement ces vers ne sont rien moins que *sonores*, non-seulement ils manquent de cette harmonie pério-

Digitized by Google

dique, essentielle à la strophe; mais ils n'ont pas même l'espèce de nombre que doit avoir chaque vers en particulier pour ne pas ressembler à la prose; et c'est là un des vices généraux qui rendent la lecture de ces pseaumes si rebutante. L'auteur, à l'exemple de la Motte, semble n'y avoir cherché qu'une précision correcte; il n'est pas dur comme lui, mais il est tout aussi sec. Rarement il paraît avoir le sentiment du rythme, qualité la première de toutes dans l'ode, puisque sans elle on n'est pas, on ne saurait être un poète lyrique. C'est là qu'il faut absolument que les vers soient de la musique, ou ce ne sont plus des vers: on ne chante plus ceux-là comme autrefois sur la lyre, mais la lyre doit se retrouver dans la mélodie métrique, qui ne saurait être trop savante, trop variée, trop expressive. La recherche de la concision est encore une autre erreur de Pompignan; erreur générale en poésie, mais bien plus grave dans une version des pseaumes. Il est reconnu que la brièveté brusque et tranchante des phrases hébraïques suivies dans la vulgate, est pour le traducteur, non pas un avantage à s'approprier, mais un écueil à éviter: elle est l'opposé de notre poésie, et n'a rien d'analogue au génie de notre langue. Racine et Rousseau l'ont bien senti tous deux; et certes, ce sont des autorités; tous deux ont suivi le seul procédé que commandent, du moins en vers, au traducteur français des livres saints, et la nature de son idiôme, et celle de son original, je veux dire, le procédé de la paraphrase. Par-tout ailleurs elle est un défaut; ici, c'est une nécessité, et heureusement encore cette nécessité est, pour le grand talent, une source féconde de beauté. Pourquoi? c'est que le texte sacré, s'il ménage les mots, prodigue le sens: il a été fait pour la méditation; avec très-peu de

Digitized by Google

paroles, il réveille par-tout une foule d'idées et de sentimens. Développez ce fonds, il est inépuisable pour le génie ; s'il ne vous enrichit pas, c'est que vous êtes pauvre sans remède ; c'est que vous avez lu sans rien comprendre, sans rien sentir, des livres dont J. J. disait *qu'ils parlaient à son cœur.* Des exemples peuvent rendre tout ceci plus sensible : j'en rappellerai un dont j'ai fait usage ailleurs (1), mais qui se présente ici de lui-même. On a cité mille fois, comme un trait des plus sublimes de l'écriture, ce verset d'un pseaume : *Vidi impium super exaltatum sicut cedros Libani : transivi, et ecce non erat.* « J'ai vu l'impie exalté » dans sa gloire, et haut comme les cèdres du » Liban ; j'ai passé, il n'était plus. » Racine a transporté ce trait dans ses chœurs ; et trop habile pour ne pas voir que notre versification ne pouvait jamais aller si vîte, sans trouver la sécheresse au lieu de la précision, et par conséquent sans manquer son effet, il a cherché l'équivalent possible de ce sublime dans le sublime que sa langue pouvait lui donner. Il a fait une période de six vers, cinq pour la gloire de l'impie, un pour sa chute. Il s'est dit : Avec l'art de la suspension et la magnificence de diction, je suis sûr que mon dernier vers frappera un grand coup, et il ne s'est pas trompé.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux.
Il semblait, à son gré, gouverner le tonnerre ;
Il foulait à ses pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer : il n'était déja plus.

(1) Dans le Discours préliminaire du *Psautier Français.*

Digitized by Google

C'est dans cet esprit que, toute proportion d'ailleurs gardée, il faut traduire l'Ecriture en vers; car il ne faudrait pas non plus paraphraser comme Godeau et tant d'autres qui n'ont fait que de mauvaises amplifications de collège. Je ne compare aucun de ces écrivains oubliés à un poète dont il restera de belles choses; mais en bonne foi l'est-il ici? en a-t-il la moindre apparence dans ces deux stances que vous avez entendues, et qui sont comme les suivantes que vous entendrez? Une prose toute unie vaudrait cent fois mieux, pourvu qu'elle fût fidelle, et la version de le Franc ne l'est même pas; il s'éloigne des pensées de l'original, et y substitue de froides chevilles; *fidèle à son devoir, inébranlable dans sa foi, le Dieu bienfaisant qu'il adore*, sa loi qui est un *objet délicieux*. Il n'y a pas un mot de tout cela dans le Psalmiste qui dit toute autre chose, et tout cela, il faut l'avouer, est un centon d'écolier,

Qui souffre en paix sans succomber....

Ce vers semble offrir d'abord un sens complet, et quand on entend à l'autre vers qu'il ne s'agit que de *succomber*

Au conseil pervers qui l'assiège,

l'oreille et l'intelligence, à-la-fois déroutées, rejettent cette construction boiteuse et cette chute misérable; *souffre* (ce qui est pis) est un contresens formel : il n'est point du tout question de *souffrir* dans tout ce pseaume, qui n'a pour objet que de peindre le bonheur des justes, même en cette vie, et celui qui les attend dans l'autre. Que signifient ces deux derniers vers, *la nuit sombre, l'humide aurore ne détournent jamais ses yeux?* et pourquoi donc *la nuit* qui est le temps de la réflexion, et *l'aurore* dont l'humidité ne fait rien là, mais qui, pour le juste qui s'éveille, est le

Digitized by Google

premier moment de l'action de grâces, *détourneraient-elles ses yeux* de la loi de Dieu? Cela n'a pas même de sens. Que de fautes sans excuse, et pas un bon vers! le reste ne vaut pas mieux :

Tel un arbre que la nature
Plaça sur le courant des eaux,
Ne redoute pour ses rameaux
Ni l'aquilon, ni la froidure.

La *froidure* et l'*aquilon*, c'est à-peu-près la même chose en poésie; c'est la cause et l'effet; et pourquoi donc cet arbre, *parce qu'il est placé sur le courant des eaux*, ne *redoute*-t-il pas l'*aquilon*? on n'en voit pas la cause, et il en fallait une; c'est-là, comme en mille endroits, qu'il faut suppléer le texte si l'on veut être entendu.

Dans son temps il donne des fruits....

Cela est mot à mot de la Vulgate : *Fructum dubit in tempore suo*. Mais cette simplicité ne devoit-elle pas être poétiquement relevée, et autrement que par les deux vers qui suivent?

Sous une éternelle verdure
Par la main de Dieu reproduits.

L'*éternelle verdure* est ici fort insignifiant; c'est une vraie cheville, non pas pour Mirabeau, qui affirme que cette strophe est *animée*, *vivante et brillante* d'harmonie.

Tes jours, race impie et perfide,
Tes jours ne coulent point ainsi.

Ne coulent point ainsi est *brillant d'harmonie* comme ce qui précède.

Leur éclat bientôt obscurci
S'éteint dans leur course rapide,

Digitized by Google

Comme on voit dans un jour *brûlant*
Les vils débris du chaume aride
S'évanouir au gré du *vent*.

Ces trois vers ne sont pas mal tournés, et pourtant ne sont pas bons. *Vent* et *brûlant* ne sont pas des rimes admissibles dans une ode, et *les vils débris du chaume aride* valent-ils, pour ceux qui connoissent l'original et la traduction que Racine en a donnée, ces deux vers si fidèlement rendus et si heureusement imitatifs ?

Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.
Chœurs d'Esther.

La dernière strophe de le Franc redouble les transports du panégyriste qui a pris pour du *sublime* une emphase puérile, précédée de platitudes :

Mais le juste dans sa carrière
Se prépare un bonheur sans fin.
Le pécheur, du séjour divin
Ne verra jamais la lumière.

Bon pour le prône et le catéchisme, mais non pas pour une ode.

Et mille foudres allumés
Brûleront jusqu'à la poussière
Où leurs pas furent imprimés.

Ce n'était pas la peine d'emprunter et de rappeler si mal à-propos la tournure de deux superbes vers d'Athalie :

Et qu'un sang pur par mes mains épanché,
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

Il y a là une énergie réelle, un accent d'horreur et d'indignation ; mais il n'est que ridicule d'*allumer*

Digitized by Google

mille foudres pour brûler de la poussière : ces figures-là ne sont point de l'Ecriture.

Je n'accumulerai point des citations qui n'offriraient que le même résultat ; mais je ne puis me dispenser, pour l'honneur de Molière, de rapprocher quelques phrases de Mirabeau, de celles dont se servent les *Femmes savantes* en l'honneur de Cotin. On ne me soupçonnera pas l'intention de comparer Cotin et le Franc ; je rends à celui-ci plus de justice que n'ont fait beaucoup d'autres. J'ai déja mis sous les yeux des preuves de son talent ; mais n'est-il pas bon de remarquer avec quelle vérité Molière a deviné les sots qui louent des sottises, et en même temps combien les meilleures leçons servent peu aux mauvais esprits, puisqu'au bout de cent ans nous rencontrons un prôneur dans le goût de Philaminte et d'Armande ? Il dit, à propos de deux de ces stances que nous venons de voir : « Je vous demande si vous n'avez pas senti une sorte de paix et de tranquillité d'oreille, d'âme et de cœur ? .... Si ce mouvement vous a échappé, relisez ces deux stances, écoutez, et voilà le sentiment. » Et Philaminte :

On se sent à ces vers, jusques au fond de l'âme,
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

Et les trois Savantes en *chorus* :

On n'en peut plus... on pâme... on se meurt de plaisir...
De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

Les voilà bien les *frissons* dont le marquis s'est emparé ; mais il y a joint *les approches du néant* qui lui restent en propre.

(*La fin au prochain numéro.*)

DE LA HARPE.

Digitized by Google

DIALOGUE

ENTRE UN ANGLOMANE ET UN ANGLAIS.

(La scène se passe dans un salon de Paris.)



L'ANGLOMANE.

D'après votre réputation, monsieur, je ne puis m'adresser plus sûrement. Indiquez-moi, je vous prie, un livre dans lequel je pourrais me faire une idée juste de votre constitution; il y a trente ans que je la vante; maintenant je voudrais la connaître.

L'ANGLAIS.

Je vous remercie, monsieur, d'avoir vanté trente ans notre constitution sans la connaître; nous aimons beaucoup que les étrangers, et sur-tout les Français, nous admirent. Il me serait impossible de vous indiquer un livre qui vous donnât une juste idée du jeu de la machine très-compliquée de notre gouvernement; mais si vous voulez venir passer une vingtaine d'années au milieu de nous, au bout de ce temps vous commencerez à comprendre que nous n'avons pas de constitution dans le sens qu'on attache aujourd'hui à ce mot.

L'ANGLOMANE.

Comment! vous n'avez pas de constitution! et qu'avez-vous donc?

L'ANGLAIS.

Ce qu'ont toutes les nations anciennes, un droit Public, c'est-à-dire, quelques lois regardées comme fondamentales, des usages aussi vieux que les lois, l'expérience, et sur-tout une administration habile à cacher la faiblesse que nos divisions ont introduite dans le gouvernement.

Digitized by Google

L'ANGLOMANE.

Je sais bien que vous n'avez pas de constitution écrite; mais vous avez une constitution qu'on a pu écrire.

L'ANGLAIS.

Non, monsieur; car si on s'avisait d'écrire notre constitution, toute notre constitution, et qu'on présentât l'ouvrage à quelqu'un qui n'aurait aucune idée de l'Angleterre, il jurerait que rien n'est plus absurde; et pourtant tout marche.

L'ANGLOMANE.

Cependant il n'est pas un Anglais qui ne parle de la constitution de son pays, qui ne la préfère à tout. A vous entendre, il serait possible qu'il ne la connût pas: comment alors peut-il la préférer?

L'ANGLAIS.

Parce qu'elle lui appartient. L'art de gouverner, la science de l'administration ne sont par-tout que la connaissance d'un petit nombre, et le fruit de longues études. Le peuple voit la constitution où elle n'est pas, et il l'aime; ceux qui sont appelés aux affaires la voient où elle est, et ils la soutiennent. Nous trouvons très-bien que des hommes d'esprit l'écrivent; mais soyez persuadé qu'il n'est encore arrivé à aucun Anglais qui a eu de l'influence, d'étudier la constitution de son pays dans les livres qui en portent le titre. Nous ne nous gouvernons pas au pied de la lettre.

L'ANGLOMANE.

Vous m'étonnez; un gouvernement tout écrit serait une si belle chose! Je vous objecterai cependant qu'un Français, qui a visité l'Europe entière pour se faire une politique vérifiée, et qui a imprimé quatre gros volumes sur l'Angleterre, écrivait, il y a quelques jours, dans un papier public, qu'il est encore aujourd'hui convaincu que *si nous eussions adopté votre constitution en* 1789,

Digitized by Google

avec les modifications nécessitées par nos habitudes et notre localité, au lieu des dégoûtantes horreurs dont nous avons été les témoins et les victimes, nous n'aurions pas cessé un moment de voir dans notre patrie le riant tableau de la prospérité publique.

L'ANGLAIS.

Apparemment que cet écrivain, comme disait monsieur Burke à un de vos concitoyens, avait dans sa poche les siècles passés de notre existence, pour les transporter en France avec nos lois. L'auteur des quatre volumes dont vous me parlez, a pu faire d'excellentes observations en détail; mais vous me permettrez de croire qu'il n'est pas fort en politique. Vous aviez sans doute un gouvernement et des institutions en 1789?

L'ANGLOMANE.

Oui, mais pas comme les vôtres.

L'ANGLAIS.

Je le crois; et c'est positivement pour cette raison qu'on ne pouvait vous donner les nôtres, sans faire une révolution; car tout changement dans le gouvernement, dans les institutions, s'appelle révolution, et aucune révolution ne se fait en un moment, ne s'opère sans une partie des horreurs dont vous avez été les témoins et les victimes.

L'ANGLOMANE.

Vous oubliez que cet auteur a observé que, pour nous donner votre constitution, on aurait fait des modifications nécessitées par nos habitudes et notre localité.

L'ANGLAIS.

Et qui les aurait faites ces modifications? qui les aurait approuvées? qui connaît assez bien nos lois fondamentales, dix fois modifiées par la force des évènemens, pour les transporter chez vous, en les modifiant encore? aujourd'hui même, si on demandoit ce que vous chan-

Digitized by Google

geriez à notre constitution pour l'adopter, que répondriez-vous ?

L'ANGLOMANE.

Bien des choses.

L'ANGLAIS.

Je le crois ; et chacun de vos concitoyens voulant aussi répondre bien des choses, vous vous disputeriez cent ans avant de vous entendre. Je ne vous ferai qu'une question : De notre droit public, que prendriez-vous d'abord ? Seroit-ce la pratique ? seroit-ce la théorie ?

L'ANGLOMANE.

Vous plaisantez, sans doute, monsieur. On ne peut prendre d'abord que la théorie, puisque le temps seul donne la pratique.

L'ANGLAIS.

Ecoutez-moi. M. Fox était ministre, lorsqu'en plein parlement il affirma de notre constitution qu'elle était *admirable* dans la *pratique*, et *vicieuse* dans la *théorie*. Certainement, vous ne refuserez pas à M. Fox de connaître le fort et le faible des lois de notre pays. Ainsi, en prenant la théorie de notre constitution, vous n'auriez pris que la partie vicieuse ; et la pratique, qui est la partie admirable, vous aurait manqué éternellement, puisqu'elle s'est formée chez nous avant que la théorie ne fût vicieuse.

L'ANGLOMANE.

Mais, monsieur, votre constitution est si belle, et nous y aurions fait des modifications. Entendez-vous bien ce que c'est que des modifications ?

L'ANGLAIS.

Assez pour vous répondre qu'il est plus facile à un peuple de modifier ses propres lois, que de prétendre à-la-fois adopter et modifier les lois des autres peuples. Chez nous, par exemple, le roi est chef de la re-

Digitized by Google

ligion : pouviez-vous rendre un roi de France chef de la religion catholique ?

L'ANGLOMANE.

Oh ! non ; mais nous aurions changé de religion.

L'ANGLAIS.

Qui ? vous ! votre nation toute entière ! Ah ! monsieur, vous ne savez pas à quel prix un peuple tout entier change de religion. Le mal qu'on a essayé de faire à la vôtre, sera entièrement oublié dans quelques années ; si vous aviez voulu en établir une nouvelle, dans cent ans, vous auriez encore ressenti les suites de cette imprudence. Mais, d'abord, cela n'aurait pu se faire sans persécuter et massacrer vos prêtres. Ainsi vous conviendrez que vous eussiez également éprouvé, dans cette partie, les horreurs dont vous avez été les témoins ou les victimes.

L'ANGLOMANE.

Je crois que vous avez raison. Eh bien ! nous n'aurions pas changé de religion, et le chef du gouvernement n'aurait pas été chef à cet égard. Ce n'est pas un grand malheur.

L'ANGLAIS.

Non, monsieur ; mais, c'est déjà une assez grande différence, et si je voulais la suivre dans toutes ses conséquences, vous en verriez naître d'étonnantes *modifications* sur lesquelles vous vous seriez long-temps disputés. Sans doute, vous auriez adopté les deux chambres ?

L'ANGLOMANE.

Les deux chambres ! c'est ce qui m'a toujours paru sublime dans votre constitution. Rien n'est plus grand en politique que deux chambres ! Dans la convention, il n'y en avait qu'une, et de-là vinrent tous nos malheurs.

L'ANGLAIS.

Allons, je vous accorde les deux chambres. Comment les auriez-vous composées ?

Digitized by Google

L'ANGLOMANE.

Mais..... comme chez vous.

L'ANGLAIS.

Vous ignorez donc ce qu'on pense en Angleterre de la manière dont se forme notre représentation nationale ?

L'ANGLOMANE.

Nous aurions adopté des modifications.

L'ANGLAIS.

Dites-moi, auriez-vous eu une chambre haute et une chambre basse ?

L'ANGLOMANE.

Sans doute, deux chambres, une chambre haute, une chambre basse.

L'ANGLAIS.

C'est-à-dire une chambre des communes et une chambre des pairs. Je vous passe, par supposition, que ceux qui voulaient changer la forme de votre gouvernement, eussent consenti à conserver la noblesse : Pourriez-vous me dire comment se serait fait le choix de vos nobles qui auraient été pairs ? Qui aurait fait ce choix ? A quel nombre il eût été fixé, et par quel secret vous auriez fait consentir une noblesse qui était égale entr'elle, à reconnaître des supérieurs ? Comment auriez-vous appaisé les prétentions de ceux qui auraient été exclus ? Si vos nobles destinés à être pairs avaient été choisis par le roi, il aurait eu contre lui tous les nobles non choisis, et c'est une terrible position dans une monarchie, que celle d'un roi qui a contre lui la plus grande partie de la noblesse. Qui aurait soutenu vos pairs dans l'opinion publique ? Sans doute, ce n'eût point été ceux qui, la veille, étaient encore leurs égaux, et qui, par vengeance, se seraient réunis aux esprits les plus exagérés de la chambre des communes. Rappelez-vous que Mirabeau, non élu par la noblesse, se fit élire par le tiers-état.

Digitized by Google

La noblesse, toute entière, aurait-elle été chargée de choisir les pairs? Mais elle n'aurait pas voulu opérer elle-même une divison qui abaissait l'immense majorité de ses membres. Pour le nombre des pairs, je ne vois pas mieux qui aurait pu le fixer. Dans la supposition où, en 1789, vous auriez voulu prendre la théorie de ce qu'on appelle notre constitution, commencez-vous à comprendre que les *modifications* indispensables vous auraient amené des révolutions plus dangereuses encore que celles dont vous avez été les témoins et les victimes? Je vous promets que vous auriez cessé plus d'un *moment* de voir dans votre patrie, le tableau riant de la prospérité.

L'ANGLOMANE.

Comment croire qu'un homme qui a fait quatre gros volumes sur l'Angleterre, ait avancé une absurdité?

L'ANGLAIS.

Il n'a fait qu'une supposition, qui se réduit à ces mots: Si vous aviez pu prendre une constitution nouvelle en un instant, vous n'auriez pas eu une révolution de dix ans; cela est incontestable. Nous discutons la possibilité de la supposition, et il nous reste encore bien des points à examiner.

L'ANGLOMANE.

Mais vous avouerez que tout ce qui existe chez vous peut exister chez nous. Pour l'établir nous eussions fait comme vous avez fait.

L'ANGLAIS.

C'est-à-dire que vous eussiez recommencé toutes les révolutions qui ont si long-temps et si souvent agité notre pays.

L'ANGLOMANE.

Je ne dis pas cela.

L'ANGLAIS.

Que dites-vous donc?

Digitized by Google

L'Anglomane.

Je vois bien qu'on ne me trompait pas, lorsqu'on m'assurait que les Anglais étaient si jaloux de leur constitution, qu'ils prétendaient qu'on ne pouvait l'apprendre dans les livres, et qu'on pouvait encore moins la transporter à d'autres peuples. Vous craignez la prospérité réservée aux nations qui vous imiteraient.

L'Anglais.

Au contraire, monsieur, nous ne desirons rien tant que de voir les peuples travailler à se faire des constitutions; c'est ce qui peut nous arriver de plus heureux. Rendez-nous justice, en vous rappelant que si nous n'avons pas donné la liberté à nos nègres, du moins nous avons beaucoup contribué à hâter l'affranchissement des vôtres. Quand viendra le moment où la liberté règnera sur toute la terre! où le commerce réunira tous les hommes et toutes les nations! où le cri de résistance à l'oppression retentira dans l'Europe entière!

Ici la conversation fut interrompue. L'Anglomane se disait à lui-même: Il n'y a que les Anglais pour aimer la liberté, pour souhaiter le bonheur du monde entier. Quelles idées libérales!

En réfléchissant, il approchait de la cheminée, sur le coin de laquelle était appuyé un homme qui lisait, à demi-voix, la phrase suivante dans un journal signé le *Brumairien*.

« Quoi! n'est-il pas d'un bon Français de s'occuper » *sans cesse* de l'amélioration de son pays? Quoi! un » Français sera *condamné* à voir, sans profit, de bons » exemples hors de chez lui, et à ne regarder qu'avec » un *mépris stupide* de beaux modèles; à refuser tout » *perfectionnement*, de peur de se reconnaître imparfait, » et à demeurer *inférieur* pour ne reconnaître en rien » une *supériorité étrangère!* Que deviendrions-nous si » un tel principe gagnait toutes les nations et tous les

Digitized by Google

» gouvernemens, et si tous les princes de l'Europe » allaient croire qu'ils manquent à leur pays et à eux- » mêmes, quand ils suivent nos modes, quand ils » achètent nos livres, quand ils embrassent nos opinions, » quand ils parlent notre langue. »

Ah! que cela est bien dit, s'écria l'anglomane. Quelle chaleur! quelle éloquence! quel fond de raisonnement! sans doute, il faut qu'un bon français travaille *sans cesse* à perfectionner son pays, et, pour en faire un bel ensemble, il est indispensable qu'il prenne *hors de lui*, les bons exemples et les beaux modèles; autrement, il resterait *inférieur*. Voilà ce que j'ai toujours pensé, et voilà pourquoi je ne vois rien de beau au monde que la constitution anglaise. C'est inimitable. Quels bons exemples les Anglais nous ont donnés, et.....

Et comme nous les avons bien suivis, répondit celui qui tenait le journal. On a raison de proposer aux Français d'imiter les nations étrangères; cela leur réussit on ne peut mieux. Quand nos philosophes vantaient le roi de Prusse, nos jeunes colonels couraient à Berlin, et revenaient en poste faire donner des coups de bâton aux soldats français; ce qui les a beaucoup attachés à leurs chefs. Quand nos philosophes ont vanté l'Angleterre, nos politiques ont voulu régler le gouvernement, et ils en ont brisé tous les ressorts. Vous êtes anglomane, monsieur, je vous en fais mon compliment. — Vous êtes trop bon. — J'aimerais mieux que vous fussiez Anglais, car alors vous sauriez que l'esprit public en Angleterre, tient à ce qu'on n'y envie jamais tout haut les avantages des autres nations, ce qui empêche le peuple de désirer ce qu'il ne connaît pas, et sur-tout à ce qu'aucun homme en place ne dit qu'il faut perfectionner son pays sur des modèles pris chez l'étranger. On imite assez souvent, on se garde bien d'en convenir, ce qui n'empêche pas les autres nations d'adopter les livres, la langue, les opinions et les marchan-

Digitized by Google

dises des Anglais. Au contraire, c'est une raison de plus pour qu'on les recherche.

Voyez, dit l'anglomane en prenant son chapeau, n'ai-je pas raison d'admirer les Anglais, puisqu'ils répandent par-tout l'amour de leur gouvernement, leurs marchandises et leurs opinions, en ne disant du bien que de leur gouvernement, de leurs opinions et de leurs marchandises. Je ne cesserai de le répéter : Il n'y a que les Anglais au monde.

Note du rédacteur. Nous avons observé à celui qui nous a remis ce dialogue, que nous ne pouvions l'insérer au *Mercure*, parce qu'il avait toujours montré l'anglomane au-dessus de l'Anglais; il nous a observé à son tour que c'était le sort de tous les imitateurs, et que d'ailleurs un anglomane n'était pas un français. Cela nous a paru sans replique. F.

MÉLANGES DE POÉSIES, par F. DESAINTANGE; un vol. in-18, sur grand-raisin, broché, 3 fr.; sur grand-raisin, vélin, 6 fr. Chez *Déterville*, libraire, rue du Battoir, n. 16; et chez *le Normant*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerr. n°. 42.

Studium sine divite vena.

Si les germes les plus féconds, quand ils ne sont pas développés par la culture, ne produisent que des fruits sauvages, la culture elle-même ne saurait faire éclore que de misérables avortons dans un sol infertile, et le travail le plus opiniâtre n'obtient d'une terre ingrate que les plus faibles résultats. Des esprits peu favorisés de la nature peuvent, à force de veilles, acquérir jusqu'à un certain point les formes de talent, et séduire ceux qui prennent quelques hémistiches heureux, quelques vers assez bien tournés pour de la poésie. Le

Digitized by Google

premier, le plus difficile des arts, l'art de vers se compose d'une foule de parties qu'il faut réunir pour obtenir des vrais connaisseurs le titre de poète : avant tout il faut créer, soit qu'on trace l'ensemble et le plan d'un poëme, soit qu'on s'occupe de ses moindres détails. Cette faculté créatrice est un don du ciel qui ne se départ qu'au génie, ou plutôt qui constitue le génie lui-même, et l'on n'est pas poète, dès qu'on en est totalement privé. Le grand poète marche de création en création, il crée son sujet, il en invente le plan, il en conçoit et en imagine tous les ressorts; il crée les pensées, les tours, les expressions. Ce qu'il emprunte, il se le rend propre, il paraît le tirer de son propre fonds; il lui donne une nouvelle vie : c'est un bloc de marbre qu'il revêt de l'existence. L'harmonie, le rhithme, le nombre, sont encore un présent de la nature, dont le poète a dû recevoir des organes privilégiés, et si l'étude perfectionne ces avantages, elle ne les donne pas. Quant au mécanisme du vers, on peut l'acquérir par le travail; et aujourd'hui sur-tout que la langue poétique a été créée par les modèles, et que les formes en sont presque toutes trouvées, on ne doit pas s'étonner qu'un talent médiocre puisse rencontrer quelques vers heureux, et même s'élever dans une tirade à une certaine hauteur, lorsqu'il est soutenu par son sujet. Mais on peut être sûr qu'abandonné à lui-même, il tombera d'autant plus bas que son vol avait paru plus hardi : et ces lourdes chutes, à une époque où l'art n'est plus dans son enfance, sont le signe le plus certain de la médiocrité.

Nous ne prétendons pas appliquer ces remarques, sans aucune restriction, au recueil que nous annonçons à nos lecteurs : il en est des règles du goût comme des lois de la mécanique : ce qui en

Digitized by Google

principe est rigoureusement vrai, est toujours plus ou moins modifié par une foule de circonstances ; et il est bien difficile de juger, d'après des lois fixes et invariables, et de soumettre à la même mesure cette étonnante variété d'esprits et de talens que produit chaque siècle. Ainsi, M. Desaintange nous semble avoir acquis tout, ou à-peu-près tout ce qu'on peut acquérir par le travail ; et s'il possédoit les autres parties de la poésie, comme il possède assez souvent le mécanisme du vers, il pourroit, sans contredit, s'asseoir parmi nos plus grands poètes. Mais sans prétendre assigner positivement la dose d'esprit, de goût et de talent qu'il a reçue de la nature, il nous a paru plus d'une fois que ses ouvrages laissoient beaucoup à désirer sous ces trois rapports, et que le goût sur-tout étoit sa partie faible. Sa traduction en vers des *Métamorphoses d'Ovide* offre, dans les endroits même qui paraissaient le plus difficile à rendre, le mérite de la difficulté vaincue. Mais quand on vient d'admirer une tirade où les efforts du traducteur ont été couronnés du succès, on voit avec surprise combien il est tombé au-dessous de lui-même dans le morceau suivant ; et l'étonnement redouble quand on lit les notes si dépourvues de goût dont il accompagne son texte. Au total, cette traduction est un ouvrage de longue haleine ; son importance et sa difficulté exigent qu'on ne le juge pas trop légèrement, et il faut plutôt louer l'auteur de ce qu'il a fait, que le blâmer de ce qui lui manque. Un recueil de poésies fugitives n'a aucun droit aux mêmes égards ; M. Desaintange, en composant le sien, a dû faire un choix dans son portefeuille, et n'admettre que ce qui pouvoit supporter le grand jour.

La première pièce de ces mélanges est un poëme

Digitized by Google

imité de l'anglais, et intitulé : *Les Funérailles d'Arabèle.* En voici le sujet : Arabèle, par suite d'un vœu qu'il avait fait dans une maladie grave, se retire à la Trape ; sa maîtresse l'y suit déguisée en homme ; elle est admise dans le monastère, où bientôt elle est témoin des funérailles de son amant : elle se précipite dans le caveau funèbre, et meurt de désespoir sur sa tombe. Ce poëme est une des meilleures pièces du recueil ; nous allons en citer quelques fragmens. Voici le début :

Sous la voûte où des morts repose en paix la cendre,
Eléonore, amante et malheureuse et tendre,
A travers le silence et l'ombre du trépas,
Par la douleur conduite, avait porté ses pas.
Une lampe qui veille en ces caveaux funèbres,
Sans dissiper la nuit, laisse voir les ténèbres,
Et la tombe creusée, ô désespoir ! ô deuil !
Qui de son Arabèle attendait le cercueil.
Sous un habit claustral, d'un cilice couverte,
Elle adresse à la tombe, à ses regards ouverte,
Des soupirs répétés et de fréquents sanglots ;
Et, l'œil mouillé de pleurs, elle parle en ces mots :

Ces vers ont, en général, de la marche, et le cinquième et le sixième sont une imitation heureuse de Milton.

. . . . . Yet from those flames
No light, but rather darkness visible . . . .

Mais l'apostrophe, *ô désespoir ! ô deuil !* coupe la phrase d'une manière désagréable, et semble n'être là que pour la rime.

Le vieil Anselme, ignorant le sexe d'Éléonore, cherche à la consoler. Alors elle se découvre, et lui apprend comment elle vient d'être avertie de la mort d'Arabèle :

C'était pendant l'horreur de la nuit solitaire,
Un spectre au regard sombre, au visage sévère,
Dans un songe terrible épouvanta nos sens.
Je tremblais ; mon oreille entendit ces accens :

Digitized by Google

« Respecte un lieu sacré que ton sexe profane,
» Ne crois pas triompher du ciel qui te condamne.
» Frémis ! par le chagrin dans sa fleur moissonné,
» Ton Arabèle expire, et son heure est sonnée. »
Je me lève, d'horreur et de crainte glacée,
Inquiète d'amour et de frayeur pressée,
Je me rends dans ce temple où des anges mortels
Veillaient dans la prière au pieds des saints autels.
J'observe tour-à-tour ces pieux solitaires,
Fervens observateurs de leurs règles sévères ;
Et mon œil cherche en vain, dans l'enceinte du chœur,
Le seul, hélas ! le seul que demandait mon cœur.
Dans le bois fréquenté par leur foule pensive,
Dans le champ du travail que leur bèche cultive,
Je vais, je cours, je viens ; l'amour hâte mes pas.
Je cherche mon amant et ne le trouve pas.
Je m'écrie : Arabèle à cette heure funeste
De sa vie, *est-il vrai*, rappelle en vain le reste,
Et tandis que la mort le frappe de sa faulx,
Je ne puis, par mes soins, compatir à ses maux !
Je ne puis l'assister étendu sur sa couche,
Et recueillir au moins un adieu de sa bouche.
Oh ! non. La passion que j'ai toujours pour lui,
Doit d'elle-même encore triompher aujourd'hui,
De peur que, malgré moi, ma tendresse insensée
Ne dispute à son Dieu sa dernière pensée.

La situation est touchante, mais les vers en général sont froids ; et ce n'est pas ainsi que s'exprime une femme qui va expirer de douleur sur la tombe de son amant. Quand la couleur d'un morceau n'a pas été saisie, et qu'il pêche par l'ensemble, il devient inutile de s'appesantir sur les détails : les fautes qu'on peut reprendre dans celui-ci sont de nature à être facilement senties par tous nos lecteurs ; et nous n'avons souligné les mots *est-il vrai?* que parce qu'il est difficile d'appercevoir le but et même le sens de cette interrogation encore plus déplacée, s'il est possible, que l'apostrophe que nous faisions remarquer dans la citation précédente.

Eléonore soulève le voile du cercueil ; et à la vue du corps de son amant, elle s'écrie :

Digitized by Google

. . . . . .

Voilà donc de son cœur cette bouche interprète !
C'est elle qu'à mes yeux glace une horreur muette!
Et le ver va ronger cet incarnat charmant
Où le plaisir puisoit son plus doux aliment.
Ah ! la mienne du moins peut lui donner sans crime,
D'un éternel adieu le baiser légitime.
Elle dit, et trois fois par un baiser de feu,
Sur sa lèvre glacée imprime un long adieu.

Dans cette tirade, le second vers est un vrai galimatias; le troisième va jusqu'au ridicule et à l'absurdité. Qu'est-ce qu'un ver qui ronge une couleur ? Le quatrième est une imitation gauche du *quintâ parte sui nectaris imbuit* d'Horace, mais les deux derniers sont excellens, et il ne faut pas trop se plaindre quand, sur huit vers, il s'en rencontre deux de bons. Nous nous sommes étendus sur cette pièce, parce qu'elle nous a paru la meilleure et la plus travaillée du recueil. Nous jetterons un coup-d'œil beaucoup plus rapide sur ce qui suit.

La pièce qui vient immédiatement après, et qui est intitulée *les Cloîtres abolis*, a encore le nom de poëme, sans qu'on sache trop pourquoi. Ce n'est qu'une diatribe contre les couvens, et le ton tranchant avec lequel M. Desaintange nous assure que *ces vieux monumens gothiques n'étaient plus bons à rien qu'à détruire*, prouve seulement qu'incapable de s'élever au-dessus des petites considérations de parti, et étranger aux convenances sociales, il a oublié que la décence de l'expression était la première qualité requise, quand on abordait des questions d'un certain ordre. S'il avait eu ce sentiment des convenances qui est pour les choses ce que le goût est pour les mots, il aurait évité de nous peindre les moines *engraissés dans la crasse du froc*, ce qui est très-peu poétique. Il se serait sur-tout gardé, au moment

Digitized by Google

où le gouvernement éclairé par l'expérience, environne de respect la religion nationale, de publier des vers qui tendent à l'avilir, et où il s'est permis de confondre la piété et la superstition, en donnant pour attributs à cette dernière ce qu'il y a de plus révéré dans le christianisme. Au reste, il faut mettre cette pièce à côté de l'ode que l'auteur composa en 1794 pour la fête de l'Etre suprême, et dont il s'excuse ainsi dans une note: « Cette hymne patriotique se sent un peu » du fanatisme philosophique dont il fallait afficher » l'enthousiasme, sous peine de la vie. Pour n'être » pas dévoré par les loups, il fallait alors hurler » avec eux. » Voilà une plaisante excuse; comme s'il existoit une force sur la terre qui pût contraindre une âme vraiment honnête et courageuse à parler contre sa conscience!

Le dithyrambe sur l'immortalité de l'âme, dont nous avons cité quelques fragmens dans un de nos derniers numéros, aurait appris à M. Desaintange comment on peut traiter un sujet de commande, sans avilir son talent ni trahir sa pensée; mais tout le monde ne peut pas prétendre à la gloire d'être martyr de la vérité, et l'on doit plaindre M. Desaintange d'avoir été réduit à écrire ce qu'il ne pensait pas; on peut seulement lui reprocher cette espèce d'obstination qu'il met à reproduire son ode; il fallait la laisser dans l'oubli, le sacrifice n'était pas grand.

Cette discussion, à laquelle nous avons été entraînés malgré nous, nous a éloignés de l'objet principal de cet article, qui est d'apprécier le talent malheureusement trop inégal de l'auteur de ce recueil. Ses amis trouveront sans doute nos observations sévères; mais les gens désintéressés rendront justice à notre impartialité. M. Desaintange a très-bien dit lui-même que *l'ennemi des défauts est l'ami des talens.*

Digitized by Google

POLITIQUE.

NOUVELLES EXTÉRIEURES.

Le roi d'Angleterre a dû se rendre au parlement le 24 de novembre. On dit que le discours de S. M. roulera sur des objets importans, et déjà on cherche des motifs à l'ouverture de la session, comme si la fin de novembre n'était pas l'époque ordinaire. Tout le monde sait qu'il est indispensable que la chasse aux renards soit terminée, pour que l'on vienne à la ville s'occuper des affaires de l'état.

Le parlement s'est assemblé le 16, afin que les nouveaux membres aient le temps de se connaître et de se faire reconnaître, et que ceux dont l'élection est contestée, puissent se mettre en état de défense. L'élection de sir Francis Burdett, sera vivement attaquée par M. Manwairing, ses amis et tous les amis de l'ordre. Il est même probable que les anciens membres de l'opposition ne feront pas de grands efforts en faveur de sir Francis Burdett, dont les principes politiques sont, dit-on, trop exaltés pour convenir en ce moment à aucun des partis qui se disputent l'opinion publique. Cette affaire produira quelques discours qui serviront à prouver combien le système électif de l'Angleterre est incertain; ensuite elle traînera en langueur, suivant l'usage, et achèvera de ruiner les deux contestans.

Une affaire, bien plus importante en apparence, va servir de texte aux déclamations des orateurs.

Une compagnie de marchands anglais règne dans les Indes, détruit la population de ces belles contrées, y détrône les rois, ce qui est très-révolutionnaire en Europe, et paraît très-légitime dans l'Indostan; car les philosophes ont écrit que la politique et la morale changeaient avec les climats. Dans la dernière guerre que cette compagnie de marchands fit à Tipoo, sultan de Mysore, guerre qui coûta la vie à ce prince et mit ses états au nombre des propriétés de la compagnie, on s'empara des papiers de Tipoo. Il est naturel de penser que les Indiens et les différens princes qui règnent sur eux ne voient pas avec plaisir les progrès militaires de la compagnie marchande,

Digitized by Google

et qu'ils s'unissent au moins d'intention à ceux qui lui font la guerre.

Le Nabab de Carnate avait des relations avec Tipoo Sultan ; les preuves en furent trouvées dans les papiers de ce malheureux prince, lors de la prise de Seringapatam. Le Nabab de Carnate mourut, en nommant pour son successeur Ally Hussein, son fils ; mais la compagnie anglaise dépossèda ce jeune prince, pour le punir des relations que son père avait eut avec le sultan de Mysore. Ally Hussein plaide aujourd'hui devant le parlement d'Angleterre, comme les rois plaidaient autrefois devant le sénat de Rome. Il est certain qu'un prince qui, pour conserver ses états, a des relations avec un ennemi d'une compagnie de marchands anglais, doit être détrôné ; quand ces grands principes seront établis en Europe, les rois feront prudemment de brûler leurs papiers.

Ce procès, comme tous ceux qui déjà ont eu lieu contre des agens de la compagnie, va révéler de grandes horreurs ; l'humanité frémira ; les femmes iront se trouver mal au milieu des débats ; les journaux feront retentir dans le monde entier ces témoignages de la sensibilité anglaise ; Ally restera dépossédé ; peut-être forcera-t-on la compagnie à lui assigner une pension qui ne sera jamais payée ; peut-être encore, pendant les débats, d'autres Nababs perdront-ils leurs provinces, car il n'est pas certain que le dépouillement des papiers trouvés à Seringapatam soit entièrement terminé.

On disait à Sancho endormi : *Que fais-tu?* et Sancho répondait : *Je règne.* Quand le sang coule dans l'Inde, et trop souvent en Europe, on peut demander aux anglais : *Que faites-vous ?* ils répondront : *Le commerce.*

On croit que M. Pitt a renoué amitié avec lord Grenville ; cette nouvelle serait importante. M. Pitt n'a quitté le ministère que pour se séparer de plusieurs de ses collègues dont les principes ne pouvaient être les siens. Contre l'usage des ministres qui se retirent, il ne s'est point jeté dans le parti de l'opposition ; au contraire, il a soutenu de tout son pouvoir et de tous ses amis le ministre qui lui succédait ; il ne voulait pas affaiblir un pouvoir qui n'était que confié.

Lord Grenville et M. Windham firent opposition en sortant du ministère, sans pourtant se réunir à l'ancienne opposition ; M. Windham reste ferme dans son opinion ; si, comme il est probable, lord Grenville se rapproche

Digitized by Google

de M. Pitt, ce rapprochement ne peut avoir pour but que de reparaître ensemble à la tête des affaires. C'est du moins une opinion générale en Angleterre. La santé de M. Pitt est très-faible ; mais on se rappelle que son père, lord Chatam, ne quitta les affaires qu'avec la vie, et qu'il parla au parlement le jour même de sa mort.

Dans la séance du 16, M. Abbot, ancien orateur de la chambre des communes, a de nouveau été appelé à ce poste qui exige du talent, du sang-froid, et sur-tout beaucoup d'impartialité. L'orateur de la chambre des communes est le seul qui porte un costume ; il préside l'assemblée, et n'a voix délibérative que dans le cas où les votes se trouvent également partagés. Des membres du parlement, il est le seul aussi qui soit payé ; son traitement est de six mille livres sterl.

La plupart des papiers anglais entretiennent de la fermentation dans les esprits ; on n'arme pas une chaloupe dans un des ports de la Grande-Bretagne, qu'ils n'en concluent que la guerre va de nouveau ensanglanter l'Europe. Ils oublient de remarquer que les affaires du continent s'arrangent à la satisfaction de toutes les parties prépondérantes, et que l'expérience parle encore trop haut pour qu'aucun gouvernement consente à voir l'Angleterre intervenir dans les arrangemens que la paix a rendus nécessaires. La Suisse, entraînée par notre révolution, sur laquelle elle avait cru d'abord pouvoir spéculer tranquillement, essaierait en vain de revenir au même état où elle se trouvait en 89. Il y a, en politique, des situations impossibles à retrouver ; et si ce pays était abandonné à lui-même, il s'épuiserait, il agiterait les puissances voisines, sans pouvoir recommencer son ancienne existence. L'intervention de la France était donc devenue indispensable ; quelques régimens ont contribué à ramener le calme dans l'Helvétie ; les cantons nomment leurs députés, plusieurs sont déja arrivés à Paris ; et comme la nation française est véritablement intéressée à la prospérité de la Suisse, ce pays sentira enfin que tout consiste aujourd'hui pour lui à se placer avantageusement dans le nouveau système politique de l'Europe, et qu'il n'y parviendra que par les conseils de celui qui a créé ce système.

Toutes les nouvelles de Vienne s'accordent pour annoncer un nouveau plan d'indemnités qui conciliera tous les intérêts. Notre ambassadeur a eu, dit-on, avec M. de Cobentzel et le grand-duc de Toscane, des conférences

Digitized by Google

dont le résultat a prouvé combien la France désirait que la paix ne laissât, dans l'avenir, aucun motif de mécontentement, aucun prétexte de rupture. L'empereur établit tout, dans ses états, sur le pied de la paix, et même avec une économie nécessitée par la disette de grains et de fourrages que la sécheresse a produite cette année.

Le convoi de troupes de Carthagène et un des convois de Rochefort n'étaient pas encore arrivés; mais par les renseignemens qu'on a reçus, ils devaient arriver dans les premiers jours de brumaire. Les pluies qui commençaient et qui ont dû tomber depuis en abondance, auront changé la saison; elle feront autant de bien à l'armée, qu'elle feront de mal à ce qui reste de noirs révoltés.

Iles-de-France et de la Réunion, le 6 *thermidor an* 10.

Nos colonies sont dans une position plus avantageuse qu'avant la révolution, malgré la gêne assez générale qui existe en ce moment. Il me paraît certain qu'elles sont infiniment moins endettées envers le commerce, qu'elles ne le sont plus même que très-peu, et qu'ainsi leur situation s'est beaucoup améliorée. Ce qui le prouve, ce sont les progrès de leurs cultures. Dans celle de la Réunion, une seule culture est beaucoup tombée, celle du coton. Le défaut de débouchés pendant la guerre en ayant fait singulièrement baisser le prix, les cotonneries ont été arrachées et converties en caféteries et en terres à vivres. Mais depuis la paix on replante des cotonneries, et nul doute qu'on ne se livre beaucoup par la suite à ce genre de culture. Il convient de l'encourager, puisque les cotons de cette île sont fort estimés: on doit tout faire aussi pour qu'ils alimentent nos seules fabriques.

Les caféteries ont reçu un grand accroissement: on estime qu'il se fait annuellement ici plus de 60 mille balles de café, et dans trois à quatre ans, cette quantité augmentera au moins d'un quart. C'est la culture qu'on suit le plus activement dans cette colonie, parce que le sol y est généralement plus propre.

Le géroffle est pour elle une nouvelle branche de commerce qui ne contribuera pas peu à l'enrichir. La récolte de l'année dernière a dû approcher de deux cents milliers, et les grandes plantations qui ont été faites depuis quelque tems, doivent faire espérer de quadrupler cette quantité sous cinq à six ans. Ces colonies deviendraient de nouvelles Moluques (car on y cultive aussi le poivre et la muscade),

Digitized by Google

si ces denrées y devenaient un objet de commerce intéressant, du moins quant à la muscade.

Nouvelles officielles des colonies.

Le citoyen Bruyères, aide-de-camp du général Leclerc, est arrivé à Paris. Il est parti du Cap le 18 vendémiaire.

Le général Leclerc, les généraux Dugua et Rochambeau étaient à la tête de leurs troupes, et dans le meilleur état de santé. Les pluies avaient été retardées cette année de quinze jours, et la maladie conservait encore au Cap toute sa malignité. Cependant, le 15, les premières pluies étaient tombées, et déjà, dans l'intérieur, la maladie avait cessé.

Le général Leclerc avait déjà fait rentrer dans les arsenaux 45 mille fusils provenant du désarmement des noirs; il comptait en avoir encore 12 ou 15 mille à faire rentrer.

Un nommé Belard, général nègre, s'était révolté, et réunissant autour de lui quelques centaines de brigands, avait mis le feu à quelques habitations dans la plaine du Cap. Il a été arrêté et fusillé.

Une vive fermentation s'était manifestée parmi les noirs dans le courant de fructidor. Voyant nos hôpitaux encombrés de malades, et nos soldats ne pouvant sortir de leurs cantonnemens, à cause de l'excessive chaleur, ils s'étaient insensiblement enhardis.

La légion polonaise qui avait débarqué le 15 fructidor, a montré de la bravoure et du courage dans la poursuite des brigands.

Le général Leclerc avait dans toutes les circonstances montré beaucoup de sang-froid, et ce genre de courage qui appartient plus spécialement encore à l'homme d'état.

Au milieu de l'épidémie il parcourait les hôpitaux, les casernes. Il a fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour diminuer l'effet de cette terrible et funeste fièvre jaune.

Madame Leclerc, de son côté, n'a jamais voulu quitter la colonie, et a déclaré qu'elle ne la quitterait que lorsque l'épidémie aurait entièrement cessé, et que dès-lors elle aurait l'assurance que ses soins ne pourraient pas être nécessaires à son mari; elle a répondu à toutes les sollicitations de son mari et de ses amis, que la sœur du premier consul pouvait savoir, s'il le fallait, mourir au milieu d'un camp.

On fait également un peu de sucre en cette île: ce-

Digitized by Google

pendant il n'y a qu'un très-petit nombre d'habitans qui s'adonne à la culture de la canne; son exploitation exigeant des avances considérables, il y a moins de colons en état de l'entreprendre. Il faut être déjà riche pour s'y livrer: aussi s'occupe-t-on à faire plutôt de l'arrack que du sucre.

Il s'étoit aussi élevé quelques indigoteries; mais elles ont été abandonnées, et je ne crois pas qu'il en existe maintenant une seule.

Les troupeaux de bœufs, cabrits, cochons, sont assez abondans. Ceux de moutons ne sont pas aussi communs; malheureusement tous ces animaux si essentiels sont sujets à de fréquentes épizooties qui en détruisent un grand nombre. Il serait très-important que la métropole fît passer ici quelque médecin vétérinaire. Les chevaux s'étaient aussi extrêmement multipliés; mais depuis trois à quatre ans, le farcin occasionne parmi eux une grande mortalité.

La population de l'île augmente tous les jours. Il y a ici une belle et nombreuse jeunesse, et au moins 3500 hommes en état de porter les armes. D'après les recensemens de l'an 9, on peut compter près de 13 mille blancs et libres; ils ne donnent qu'environ 43,000 noirs; mais c'est parce que les états sont infidellement faits, et je suis certain qu'ils excèdent le nombre de 50 mille.

INTÉRIEUR.

ACTES DU GOUVERNEMENT.

Saint-Cloud, le 27 brumaire an XI.

Les consuls de la république arrêtent ce qui suit:

Art. I^er^. Les curés des villes, dont les maires sont nommés par le premier consul, sont curés de première classe.

II. Chaque année, le premier consul, sur la demande des évêques, fera passer de la deuxième à la première classe, les curés qui se seront distingués par leur zèle, leur piété et les vertus de leur état.

III. Les traitemens ecclésiastiques seront payés par trimestre.

Le premier jour de chaque trimestre, le conseiller-d'état chargé des affaires des cultes, remettra l'état des curés qui existaient le premier jour du trimestre précédent.

Digitized by Google

Cet état présentera le montant de leur traitement, et celui de la pension dont ils jouissent et dont il sera fait déduction sur leur traitement.

Cette déduction n'aura lieu, qu'à compter du premier vendémiaire dernier.

Les traitemens des curés septuagénaires n'y seront pas assujétis.

IV. Le ministre du trésor public présentera les demandes de fonds au conseil-général des finances du 15, de manière que les fonds soient faits, et qu'au jour de l'échéance de chaque trimestre, le payeur des dépenses diverses de chaque département en effectue le paiement.

V. Le payeur des dépenses diverses de chaque département soldera les traitemens ecclésiastiques sur l'état dressé par l'évêque. Le décompte en sera fait à la préfecture et visé par le préfet.

VI. Chaque curé devra être porteur d'une lettre par laquelle le conseiller-d'état, chargé des affaires des cultes, lui fera connaître que le gouvernement a agréé sa nomination faite par l'évêque, et fixera l'époque de laquelle datera son traitement.

VII. Le trésorier du gouvernement sera chargé du paiement des traitemens ecclésiastiques des diocèses de Paris, de Versailles et de Meaux.

VIII. Les ministres de l'intérieur et du trésor-public, et le conseiller-d'état, chargé des affaires des cultes, sont chargés de l'exécution du présent arrêté.

PARIS.

Deux hommes viennent d'être dénoncés aux tribunaux, l'un convaincu de vendre sa bonne volonté pour des remboursemens qui ne sont pas à sa disposition; l'autre accusé d'offrir, à prix d'argent, des emplois à la nomination du gouvernement. Quand on pense que quelques intrigans, qui se vantent de mettre à l'enchère les places et les consciences, peuvent faire planer les soupçons sur tous les hommes qui ont de l'influence dans l'état, on sent que ce qui ne paraît d'abord qu'une simple escroquerie, est un délit public extrêmement dangereux dans ses conséquences.

— Les esprits-forts qui ne savent ni vivre ni mourir, avaient hautement proclamé qu'il faut un grand courage pour se tuer; un enfant de treize ans vient de leur donner

Digitized by Google

un démenti en se brûlant la cervelle. Il a mis, dans cette action, une suite de volonté, un sang-froid qui dérangent tous les calculs philosophiques. Ceux qui font métier d'observer l'homme matériel, ont d'abord annoncé un vif desir de connoître quel grand motif avait pu porter ce jeune insensé à se détruire; effrayés et comme surpris d'apprendre qu'à cet âge il n'y a pas raison suffisante de se désespérer, ils ont avoué que le temps où les enfans faisoient leur première communion à quatorze ans, valait mieux que celui où ils savent raisonner à douze, et se brûlent la cervelle à treize.

Les chanteurs, les danseurs, les musiciens, les comédiens se sont tellement multipliés en France, et sur-tout dans la capitale, que les étrangers n'en tirent plus que de notre pays. Tous les jours on annonce de nouveaux départs pour la Russie, et l'on remarque que si jamais les *artistes* n'ont excité plus d'enthousiasme par leur présence, jamais aussi on ne s'en est séparé plus gaiment. Après avoir payé pour se faire applaudir, ils finiront par payer pour se faire regretter.

Il a fallu que les relations commerciales fussent interrompues pendant dix ans, pour que les Français s'apperçussent qu'ils ne sont pas plus mal-adroits que les Anglais; moi, je suis persuadé que rien ne surpasse l'industrie française, si ce n'est l'habileté anglaise à vanter et répandre ses marchandises. On convient aujourd'hui que nos manufactures de cristaux ont la préférence chez l'étranger; l'élégance, la variété des formes, l'avantage de 15 pour 100 dans le prix d'acquisition, doivent en effet assurer le débit des cristaux français, qui, sous tous les autres rapports, égalent les cristaux anglais. En Angleterre, tout ce qui se fait avec des machines peut être cédé à bas prix; ce qui exige la main de l'homme est au moins d'un tiers, et souvent du double de ce qui se fabrique en France; mais on va toujours comparant ce qui coûte un louis en Angleterre à un objet semblable qui ne coûte que la moitié en France, et on décide que les manufactures anglaises l'emportent sur les nôtres. J'ai vu payer, à Londres, des pupitres de voyage, plus cher qu'on n'achète un secrétaire chez Jacob; il en est à-peu-près de même de toutes les marchandises.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

Paraphrase des versets du Rorate, Cœli, desuper.

Cieux, répandez sur nous une douce rosée ;
Qu'un nuage éclatant, sur nos champs descendu,
Dépose au sein fécond de la terre arrosée
Le juste si long-temps par les saints attendu.

Appaise-toi, Seigneur, et calme ta colère ;
Ne te ressouviens plus de notre iniquité ;
Vois nos cruels tourmens, vois l'affreuse misère
Qui désole ton peuple et la sainte cité.
Quoi ! Sion dans les fers ! Sion abandonnée !
De lions rugissans Sion environnée !
Et toi, Jérusalem, où nos dignes ayeux
Dans leurs brillans concerts, leurs sublimes cantiques
Célébraient du Très-Haut les œuvres magnifiques,
D'affreux serpens tu n'es qu'un repaire odieux.

Cieux, répandez, etc.

BIBL. UNIV. GENT
Digitized by Google

Des liens les plus doux détruisant l'harmonie,
Dans nos sombres foyers habite la terreur;
Par la lèpre du crime et notre ignominie
Au monde épouvanté nous sommes en horreur.
De nos tristes fureurs l'effroyable tempête,
Comme un torrent fougueux, un vent que rien n'arrête,
A détruit nos hameaux, renversé nos palais.
Comme d'un tronc vieilli les branches arrachées,
Et par un air brûlant les feuilles desséchées,
Nous sommes tous tombés et perdus pour jamais.
Cieux, répandez, etc.

Nous t'avons outragé par notre ingratitude,
Mais n'est-ce point assez, pour un père en courroux,
De nous voir accablés dans notre servitude
Par des maîtres cruels et des tyrans jaloux?
Tu fais pleuvoir sur nous les traits de ta justice;
Déchus de ton amour, condamnés au supplice,
Nous ne recevrons plus tes célestes bienfaits:
De tes enfans proscrits tu détournes ta face;
Du livre des élus ta droite nous efface,
Et tu nous as brisés par nos propres forfaits.
Cieux, répandez, etc.

De ton peuple, Seigneur, vois les peines cruelles;
Quand viendra le Sauveur que tu nous as promis,
Qui seul peut mettre fin à nos douleurs mortelles,
Qui seul peut triompher de nos fiers ennemis?
Du milieu des rochers et d'un désert aride,
Vers la sainte montagne où ton arche réside,
Fais venir cet agneau, maître de l'univers;
Qu'il nous arrache au joug d'un honteux esclavage;
Que nos tyrans vaincus en frémissent de rage;
Qu'ils soient précipités au gouffre des enfers!
Cieux, répandez, etc.

Digitized by Google

Console-toi, mon peuple; à la douce espérance
Ouvre un cœur abattu par ses cruels malheurs!
Bientôt de ton salut et de ta délivrance
L'heureux jour va tarir la source de tes pleurs.
Dans tes yeux consternés la lumière est éteinte:
Et de quels maux crains-tu la douloureuse atteinte,
Lorsque ton Dieu t'assure un bonheur éternel?
Vois en tous lieux Sion de ma gloire éclatante:
A mon bras tout puissant, à ma main bienfaisante,
Connais ton Rédempteur et le Saint d'Israël.

Cieux, répandez, etc.

(*Par* M. M..... P. D. M.)

LE PAON ET LE CHOUCAS,

Fable allégorique, imitée de Faërne (*).

Le souverain de la gent emplumée
Venait de descendre au tombeau;
Les petits et les grands, et le peuple et l'armée
Réclamaient à-la-fois un monarque nouveau.
On s'assemble, on cabale, ainsi qu'il est d'usage;
L'un vend, l'autre achète un suffrage.
Tandis que l'on s'échauffe en vain,
Le paon s'avance, et d'un ton fier et vain:
« Vous voyez, leur dit-il, cet éclatant plumage,
» Ce cou d'azur, ce port noble et divin;
» Le trône, je le crois, peut être le partage
» De qui sut mériter les faveurs du destin. »

(*) Fable dix-huitième du deuxième livre de l'édition que je viens de publier.

(*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

Tous s'en allaient au paon décernant la couronne,
Quand le choucas l'apostrophant ainsi :
« Gentil oiseau, dit-il, parvenu sur le trône,
» Si l'on t'apprend qu'un farouche ennemi
» Menace d'envahir l'état et ta personne,
» Réponds, que feras-tu ? quel sera notre appui ?
» Le courage sert mieux que la beauté : sans lui
» Jamais au rang suprême on ne devrait prétendre. »
Cet avis du choucas parut très-bon en soi,
Et l'aigle courageux dès-lors fut élu roi.
Pour régir un état, pour savoir le défendre,
Pour maintenir tout le peuple en repos,
Il nous faut plus qu'un chef, il nous faut un HÉROS.

Par M. BOINVILLIERS, *de l'Institut national.*

BOUQUET

D'UN ONCLE A SA NIÈCE,

En lui donnant un ridicule.

Julie, ah ! pour ta fête
Je voudrais un bouquet encor nouveau pour toi ;
Des fleurs ! chacun s'apprête
A t'en offrir autour de moi :
Des vœux !..... quel est celui qu'il faut que je t'adresse ?
Esprit, grâces, tendresse,
Vive et douce amabilité,
Exquise sensibilité.....
Tu reçus tous ces dons des mains de la nature
Avec un cœur sans fard.
Ah ! tous les dons de l'art
Te vaudraient-ils cette parure ?

Digitized by Google

Heureux celui pour qui tu gardes ce trésor !
En vain je cherche et je calcule :
Que puis-je te donner ? que n'as-tu pas encor ?
..... Un ridicule.

ROUSSEAU-LA-ROTTIÈRE.

Vers adressés au premier consul, lors de sa dernière visite au collège de Saint-Cyr, par les élèves de la classe d'élémens, qui venaient de satisfaire à diverses questions sur la mythologie.

Quand nous opposons à la fable
Le plus simple récit de tes faits glorieux
La fable perd son merveilleux ;
L'histoire est seule invraisemblable.

(Isidore) BESSIN.

LOGOGRIPHE.

Parmi les Francs, hardi, prudent, guerrier,
J'illustrai de Clovis et l'empire et le trône.
La riche et riante Pomone
Me fait croître au milieu des enfans du pommier.
J'ai cinq pieds, retranchez le premier, le dernier ;
De la blonde Cérès je tresse la couronne.
Dans cet état encore ôtez-moi le premier,
Rendez-moi le dernier, je lève un front altier.
Dans le domaine des Dryades ;
De la cime des monts je descends sur les mers ;
Évitant les écueils, et visitant les rades,
Avec Cook et Baudin je parcours l'univers.

Digitized by Google

ENIGME.

Construit depuis long-temps, tous les jours on me fait.
On me prend dans les champs, on me prend à la ville ;
Ce que j'offre d'unique, et qui l'est en effet,
C'est que, même étant seul, on me compte par mille.

CHARADE.

Des fruits de mon premier maint trésor se compose ;
Mon second, pour la femme, est difficile chose.
Les écrits de mon tout font son apothéose.

Par C. P.....

Mots du Logogriphe, de l'Enigme et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *lune*.

Celui du Logogriphe est *Bonaparte* où l'on trouve *Pô, rat, à parte, pont, rapt, parent, Béarn, Berne, Pan, âne, port.*

Celui de la Charade est *passage*.

Digitized by Google

FRAGMENT DE LITTÉRATURE,

Par M. DE LA HARPE,

Sur LE FRANC. (*Dernier Extrait.*)

DÉDOMMAGEONS-NOUS de toutes ces pauvretés, en jettant les yeux sur quelques beaux endroits de ses pseaumes. On ne peut disconvenir qu'en général le traducteur ne manque également de l'élégance nombreuse qui appartient à l'ode, et de l'onction pénétrante qui appartient au psalmiste ; mais il avait de la verve ; elle s'échauffe quand il travaille sur un de ces pseaumes qui, par les grands mouvemens et les figures hardies, rentrent dans la classe des compositions purement prophétiques. C'est ceux-là qu'il aurait dû choisir de préférence, comme plus analogues à son talent ; car il n'a de chaleur que dans l'imagination, et n'en a point dans l'âme ni dans le cœur ; mais quand son imagination est allumée par le modèle qu'il a devant lui, il en reçoit une impulsion vive, quoique momentanée, et retrouve même l'expression et le nombre qu'ailleurs il n'a presque jamais. C'est ce qui lui est arrivé quelquefois dans sa version du pseaume *Exurgat Deus*, et plus souvent dans celui de la *Création* (*Benedic anima mea*) ; ce sont les deux seuls qui chez lui aient du mérite, sur-tout le dernier. Je ne dirai rien du fameux *Super flumina* qu'on a beaucoup vanté dans Pompignan, quoiqu'il n'y ait guères mieux réussi que tant d'autres qui se sont vainement essayés sur ce chef-d'œuvre. La traduction de le Franc a quelque élégance, mais trop peu de sensibilité et de

Digitized by Google

mouvement, et n'est pas au-dessus du médiocre. J'aime beaucoup mieux ce début de l'*Exurgat* :

Dieu se lève : tombez, roi, temple, autel, idole.
Au feu de ses regards, au son de sa parole,
Les Philistins ont fui.
Tel le vent dans les airs chasse au loin la fumée ;
Tel un brasier ardent voit la cire enflammée
Bouillonner devant lui.

Les trois premiers vers sont d'une impétuosité qu'on ne saurait trop louer dans un exorde de ce genre ; les trois derniers ne se soutiennent pas de même : l'un est tout entier de Racine :

Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.

ATHALIE.

Les deux autres sont pris de Rousseau, et devaient au moins être mieux adaptés à la place où ils sont :

Ou comme l'airain enflammé
Fait fondre la cire fluide
Qui bouillonne à l'aspect du brasier allumé.

Vous voyez qu'il n'y a pas une expression que le Franc n'ait empruntée ; mais il a laissé de côté la plus nécessaire, celle d'où dépend la justesse de la comparaison, *fait fondre la cire fluide*, ce que Rousseau n'a eu garde d'omettre ; car l'idée du prophète est que *les ennemis ont été dissipés devant le Seigneur, comme la cire fond à l'approche du feu* ; c'est le texte, et le parallèle est aussi juste qu'énergique ; il est incomplet quand la cire ne fait que *bouillonner* : l'expression est belle,

Digitized by Google

mais Rousseau ne s'en était servi que pour achever la peinture, après avoir saisi le trait principal; et l'imitateur ne devait pas l'affaiblir.

Souverain d'Israël, Dieu vengeur, Dieu suprême,
Loin des rives du Nil tu conduisis toi-même
Nos aïeux effrayés.
Parmi les eaux du ciel, les éclairs et la foudre,
Le mont de Sinaï, prêt à tomber en poudre,
Chancela sous tes pieds.

Les eaux du ciel sont hors de propos; mais d'ailleurs la strophe marche et se termine bien. Le sujet du pseaume est le transport de l'arche sur la montagne de Sion : c'est ce qui est tracé dans la strophe suivante, qui pouvait être meilleure, mais où du moins le vers est assez ferme;

Sion, quelle auguste fête !
Quels transports vont éclater !
Jusqu'à ton superbe faîte
Le char de Dieu va monter.
Il marche au milieu des anges
Qui célèbrent ses louanges,
Pénétrés d'un saint effroi :
Sa gloire fut moins brillante
Sur la montagne brûlante,
Où sa main grava sa loi.

Je passe sur une foule de strophes plus ou moins défectueuses qui ne justifieraient que trop les détracteurs de Pompignan, s'il n'eût pas mieux fait ailleurs : il n'y en a peut-être pas une qui n'offre des fautes, et la plus grande de toutes est toujours l'absence du bon, et l'habitude de s'éloigner, on ne sait pourquoi, de ce que l'original présente de plus heureux à faire passer dans notre poésie. Le goût de l'auteur n'est jamais assez sûr

Digitized by Google

pour le préserver long-tems de fautes choquantes, et il a ce qu'on appelle l'haleine courte dans la composition, tant il est sujet à tomber un moment après qu'il s'est élevé.

Le Seigneur écoute ma plainte ;
Mes *cris* ont attiré ses *regards* paternels ;
J'ai *percé la majesté* sainte
Dont l'éclat l'environne, et le cache aux mortels.

D'abord, quelles conceptions incohérentes! Voilà que ses *cris* attirent *les regards* du Seigneur, quoique naturellement les *cris* s'adressent plus aux oreilles qu'aux yeux ; et tout-à-coup il est monté jusqu'à *la majesté du Seigneur!* Ce ne sont point là des élans rapides, ce sont des saccades et des disparates. Mais ce qu'il y a de plus mauvais, c'est de *percer la majesté ;* cela n'est pas tolérable ; on ne perce aucune *majesté*, encore moins celle-là que toute autre. Ailleurs, il fait *accourir* Dieu, il le fait *crier*, et Dieu *n'accourt* pas et ne crie pas. Il lui dit :

Et les fondemens de la terre,
Par ta course ébranlés, ont tressailli d'*horreur*.

L'*horreur* est ici un terme très-impropre : dans ces sortes d'occasions elle doit être caractérisée particulièrement comme dans ces vers de Racine :

Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.

On peut, devant l'Éternel, *tressaillir* de crainte et de respect, mais non pas d'*horreur*. Qu'il est rare de se rendre un compte exact de la valeur des mots! on les emploie sans discernement comme on les a lus sans réflexion, et c'est ainsi qu'on écrit mal.

Digitized by Google

Pourquoi, Seigneur, de nos alarmes
Veux-tu faire encor tes plaisirs !

En vérité on ne saurait pardonner de semblables contre-sens dans les termes, à un homme occupé sans cesse de l'Écriture ; jamais on n'y trouvera rien de pareil ; jamais on n'y verra le Seigneur *se faire un plaisir des alarmes* de ses serviteurs. On le voit mépriser du haut de sa sagesse, l'orgueil impuissant qui se révolte contre lui ; il dit lui-même qu'il *insultera d'un rire amer* à la mort de l'impie qui le reconnaîtra quand il ne sera plus temps; mais comment un chrétien peut-il dire que nos maux *font les plaisirs* du Seigneur ? Est-il possible que la difficulté de rimer et de tourner un vers, conduise jusqu'à un tel scandale, fait pour réjouir nos *philosophes ?*

Voici du moins une bonne strophe ; elle fait partie de cette belle allégorie où Israël est représenté comme une vigne que Dieu a plantée et cultivée lui-même :

Du milieu des vastes campagnes
Cette vigne que tu chéris
Elève ses *bourgeons* (1) fleuris
Jusques au faîte des montagnes.
Les cèdres rampent à ses pieds ;
Ses rejettons multipliés
Bordent au loin les mers profondes ;
Le Liban nourrit ses rameaux,
Et l'Euphrate roule ses ondes
Sous l'ombrage de leurs berceaux.

Mais le pseaume où il s'est le mieux soutenu, le seul même où le bon l'emporte sur le mauvais,

(1) *Bourgeons* est trop petit pour un si grand tableau, mais c'est la seule faute, elle est légère.

Digitized by Google

(car ce mélange est par-tout, et dans les *cantiques* et les *prophéties* comme ailleurs) c'est celui de la *création*, qu'en effet on peut appeler un morceau inspirant. Il ne s'agit pas ici de comparaison avec l'original: Racine et Rousseau réunis n'y atteindraient pas; nous n'examinons que ce qui est bien en soi, et peu de lecteurs en chercheront davantage :

Inspire-moi de saints cantiques,
Mon âme, bénis le Seigneur.
Quels concerts assez magnifiques,
Quels hymnes lui rendront honneur ?
L'éclat pompeux de ses ouvrages,
Depuis la naissance des âges,
Fait l'étonnement des mortels.
Les feux célestes le couronnent,
Et les flammes qui l'environnent
Sont ses vêtemens éternels.

Ainsi qu'un pavillon tissu d'or et de soie,
Le vaste azur des cieux sous sa main se déploie.
Il peuple leurs déserts d'astres *étincelans*,
Les eaux autour de lui demeurent suspendues ;
Il foule aux pieds les nues,
Et marche sur les vents. (1)

Fait-il entendre sa parole ?
Les cieux croulent, la mer gémit,
La foudre part, l'aquilon vole,
La terre en silence frémit.
Du seuil des portes éternelles
Des légions d'esprits fidèles
A sa voix s'élancent dans l'air ;
Un zèle dévorant les guide,

(1) Mauvaise rime déja remarquée ailleurs.

Digitized by Google

Et leur essor est plus rapide
Que le feu brûlant de l'éclair.

Il *remplit* (1) du chaos les abîmes funèbres,
Il affermit la terre, et chassa les ténèbres.
Les eaux couvraient au loin les rochers et les monts;
Mais au son de sa voix les ondes se troublèrent,
Et soudain s'écoulèrent
Dans leurs gouffres profonds.

La strophe suivante ne serait pas au-dessous de celles-là, si les derniers vers ne se sentaient trop d'un malheureux effort imaginé pour enchérir sur ce qu'il ne fallait que conserver.

Les bornes qu'il leur a prescrites
Sauront toujours les resserrer.
Son doigt a tracé les limites
Où leur fureur doit expirer.

Cela est bien, mais rappelle trop ce qui est meilleur, ce beau vers de Racine le fils que l'on retient dès qu'on l'entend :

La rage de tes flots expire sur tes bords.

Poëme de la Religion.

La mer, dans l'excès de sa rage,
Se roule en vain sur le rivage
Qu'elle épouvante de son bruit.

Ces trois vers sont les meilleurs de la strophe.

Un grain de sable *la divise ;*
L'onde approche, le flot se brise,
Reconnaît son maître et s'enfuit.

Un grain de sable la divise, est une phrase

(1) *Combla* serait mieux, et d'autant mieux qu'il marquerait le passé, et ôterait l'équivoque du présent qui est ici un défaut.

Digitized by Google

absolument inintelligible, et *le flot* qui *reconnaît son maître* est du phébus; cela devient petit pour vouloir être trop grand; on s'apperçoit bien que l'auteur a voulu mettre en tableau ces mots du livre de Job : « Tu viendras jusqu'ici, et tu n'iras » pas plus avant » (1). C'est Dieu qui parle ainsi, et c'est sa parole qu'il fallait répéter.

Je passe deux strophes faibles : celle qui suit, et où des détails fort simples et fort communs sont embellis d'élégance et d'harmonie, a un mérite qu'on voudrait voir plus souvent dans ce recueil.

Les troupeaux dans les prés vont chercher leur pâture ;
L'homme dans les sillons cueille sa nourriture ;
L'olivier l'enrichit des flots de sa liqueur ;
Le pampre coloré fait couler sur sa table
Ce nectar délectable,
Charme et soutien du cœur (2).

Dans cette pièce (et c'est la seule) l'auteur tombe rarement : c'est ce qui fait que je cède au plaisir de citer, espérant que les lecteurs le partageront avec moi.

Le Souverain de la nature
A prévenu tous nos besoins,
Et sa plus faible créature
Est l'objet de ses tendres soins.
Il verse également la sève
Et dans le chêne qui s'élève
Et dans les humbles arbrisseaux.
Du cèdre voisin de la nue

(1) *Huc usque venies, et non procedes amplius.*

(2) Le poète n'a rien dit du *pain qui est la force de l'homme, firmamentum panis*, comme le vin est sa joie ; mais il n'était pas possible de relever mieux ces mots latins devenus un proverbe, même pour le peuple, *vinum quod lætificat cor hominis.*

Digitized by Google

La cîme orgueilleuse et touffue
Sert de base aux nids des oiseaux.

J'avoue que *sert de base* ne me plaît point du tout : je conçois bien l'idée du contraste, elle est belle et donnée par l'original ; mais outre que *sert de base* est un peu prosaïque pour une ode, il y a une affectation trop visible à faire d'un cèdre *la base d'un nid* si souvent suspendu sur des branches, ce qui est plus remarquable en soi, et ce qui prêtait beaucoup aux images poétiques ; ces trois vers devaient être refaits.

Le daim léger, le cerf et le chevreuil agile
S'ouvrent sur les rochers une route facile.
Pour eux seuls de ces bois Dieu forma l'épaisseur,
Et les trous tortueux de ce gravier aride
Pour l'animal timide
Qui nourrit le chasseur.

Il y a de l'art à sauver le mot de *trous* à la faveur d'une épithète pittoresque et d'un vers nombreux ; c'est un trait de poète, et qui mérite d'être remarqué.

Le globe éclatant qui dans l'ombre
Roule au sein des cieux étoilés,
Brilla pour nous marquer le nombre
Des mois, des ans renouvelés.
L'astre du jour, dès sa naissance,
Se plaça dans le cercle immense
Que Dieu lui-même avait décrit :
Fidèle aux lois de sa carrière,
Il retire et rend la lumière
Dans l'ordre qui lui fut prescrit.

Ce dernier vers est un peu sec à l'oreille, et l'auteur néglige trop une chose essentielle, le soin

Digitized by Google

de bien terminer ses strophes. Je conviendrai encore, si l'on veut, que dans tout ce que j'ai cité le bon peut laisser souvent à des juges qui auraient le droit d'être difficiles l'idée d'un mieux qui ne serait pas l'ennemi du bien ; mais ceux-là aussi sauront mieux que d'autres combien la difficulté était grande, et que, pour la surmonter seulement jusqu'à ce point, il fallait un degré de talent qui mérite de l'estime.

La nuit vient à son tour ; c'est le temps du silence.
De ses antres *fangeux* la bête alors s'élance,
Et de ses cris *aigus* étonne le pasteur.
Par leurs rugissemens les lionceaux demandent
L'aliment qu'ils attendent
Des mains du créateur.

Les *antres fangeux* et les *cris aigus* ne sont pas des épithètes de choix, il s'en faut ; *le pasteur* est là pour la rime ; car personne n'est moins *étonné*, ni même moins effrayé du cri nocturne des animaux que l'habitant des campagnes ; mais le fond des idées, quoiqu'extrêmement affaibli, est si beau qu'il soutient le traducteur : la strophe suivante est beaucoup meilleure :

Mais quand l'aurore renaissante
Peint les airs de ses premiers feux,
Ils s'enfoncent, pleins d'épouvante,
Dans leurs repaires ténébreux.
Effroi de l'animal sauvage,
Du Dieu vivant brillante image,
L'homme paraît quand le jour luit.
Sous ses lois la terre est *captive ;*
Il y commande, il la cultive
Jusqu'au règne obscur de la nuit.

Captive, qui n'est nullement de l'original, est une

Digitized by Google

une expression d'autant plus déplacée que, suivant les principes de notre religion, la nature originairement sujette de l'homme innocent, lui est devenue rebelle depuis qu'il est déchu : il est toujours ici-bas dans son domaine, et roi de toutes les créatures ; mais le domaine est en désordre, les créatures en révolte, et il lui faut, pour les combattre et les soumettre, tous les moyens de son intelligence et de son organisation, sans cesse en travail, et souvent trompés dans leurs efforts. C'est l'origine du mal physique, né du mal moral dans la philosophie chrétienne qui devait être celle de l'auteur. Encore une strophe, et ce sera la dernière :

Privés de tes regards célestes,
Tous les êtres tombent détruits,
Et vont mêler leurs tristes restes
Au limon qui les a produits.
Mais par des semences de vie
Que ton souffle seul multiplie,
Tu répares les coups du temps ;
Et la terre toujours peuplée,
De sa fange renouvelée,
Voit renaître ses habitans.

Les reproches qu'on pourrait faire ici au poète, tomberaient beaucoup moins sur la versification qui est assez soignée, que sur le système général de sa traduction trop peu rapprochée du texte dont il néglige trop l'esprit et les mouvemens, quand il y a tout à gagner à s'en tenir le plus près possible, autant que la langue et la poésie le permettent. Le psaume *Benedic*, en particulier, lui fournissait de précieux avantages : il semble n'y avoir vu que les beautés descriptives, et celles-ci même auraient été bien plus animées, s'il se fût

Digitized by Google

approprié la substance de ce pseaume qui n'est en effet qu'un épanchement continuel d'admiration et de reconnaissance envers le Créateur. De-là ces tournures affectueuses qui servent de transitions et de liaisons aux détails de description : elles tiennent peu de place, mais sont susceptibles de beaucoup d'effet, dès qu'on sait les saisir. C'est ce qu'on peut appeler l'huile des livres saints : elle coule dans les vers de Racine, et leur communique sa douceur et son parfum; Rousseau, chez qui elle se fait moins sentir, n'en est pourtant pas dépourvu, et le cantique d'Ezéchias en est rempli; elle manque totalement dans les poésies de le Franc, et c'est ce qui fait qu'elles n'auront jamais beaucoup de lecteurs. En général, sa versification laisse voir non-seulement le travail, mais l'effort, et il y a quarante ans qu'un homme d'esprit et de goût (1) l'avait fort plaisamment caractérisé dans un badinage aussi ingénieux que malin (2), où l'ombre de Voltaire, courant de nuit chez ses amis et ses ennemis, trouvait ici Piron *qui dormait*, là *Pompignan qui criait de toute sa force, où est donc mon Richelet ?*

Avec de telles dispositions, c'était se connaître bien peu que de vouloir traduire le *Miserere* qui abonde en pathétique, et dont la version est non-seulement froide, mais plate. Ce qui ne l'est pas moins, et le paraît davantage par une longueur démesurée, c'est le pseaume 118, le plus simple et le plus étendu de tous, qui roule d'un bout à l'autre sur le même objet, l'éloge de la loi divine, éloge dicté par l'amour qui revient sans cesse sur les mêmes affections et les mêmes idées, ce qui est

(1) M. Sélis.

(2) *Relation de la mort et de la confession de M. de Voltaire.*

Digitized by Google

très-bon pour un cœur pieux, mais ce qui entraîne une sorte d'uniformité que tout l'art du poète le plus habile ne saurait éviter, à moins d'ôter à l'original tout ce qui en fait le plus grand charme, la vérité du sentiment, et il faut bien s'en garder. Pompignan qui apparemment ne doutait de rien, en a fait une ode de plus de trois cents vers, écrite toute entière comme ces deux stances que je prends au hasard :

Vrai dans l'effet de tes promesses,
Relève un pécheur prosterné.
J'ai fait l'aveu de mes faiblesses,
Seigneur, et tu m'as pardonné.
Assure en moi le caractère
D'un mortel repentant, sincère,
Tout occupé de ta grandeur.
Mon ame, au bruit de ta colère,
Se dissout presque de terreur.
Dans l'aversion du mensonge
Forme et nourris mes sentimens.
Mon esprit *ne pense, ne songe*
Qu'à tes divins commandemens.
Ouvre mon cœur à ta sagesse,
Et n'ôte point à ma faiblesse
L'appui visible de ton bras;
Rien n'égalera ma vitesse,
Quand je marcherai sur tes pas.

Il faut être juste envers tout le monde : quand on fait trois ou quatre cents vers de suite, écrits comme ceux-là, peut-on se plaindre d'un lecteur à qui le livre tomberait des mains? Il y perdrait pourtant, et je lui dirais : Passez vîte aux livres suivans : il y a encore beaucoup à élaguer; mais il y a aussi à recueillir.

DE LA HARPE.

Digitized by Google

De la division la plus naturelle des phénomènes physiologiques considérés chez l'homme ; par *M. F. R. Buisson*, médecin. Vol. *in*-8°. Prix : 3 fr. 50 c., et 4 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Gabon et compagnie*, libraires, rue de l'École de Médecine ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtre S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Id est maximè naturale quòd ita tura fieri optimè patitur.
QUINTILIAN.

Ce livre d'un jeune médecin de la plus haute espérance présente un singulier contraste, et fait naître des réflexions bien étranges, lorsqu'on vient à le comparer aux funestes doctrines qui entreprennent de s'établir dans les écoles. Vous voyez des hommes en cheveux blancs, des savans accrédités qui devroient répandre dans la nation un esprit de conseil et de sagesse, écrire, après douze années de révolution, pour prouver que Dieu n'existe point, ou que s'il existe, c'est sans espérance pour la vertu ; que l'homme, formé uniquement de la matière, meurt tout entier ; et que le même repos est préparé dans la tombe pour le juste qui a souffert, et pour le méchant qui a fait souffrir. Voilà ce qu'enseignent aujourd'hui publiquement des philosophes mille fois moins avancés dans les voies de la raison que ces barbares de nos jours, qui du moins faisaient à Dieu la grâce de reconnaître son existence, et à leur âme l'honneur de la croire immortelle. Que la philosophie du dix-huitième siècle n'ait pas d'autres consolations à donner aux malheureux qu'elle a faits, cela ne m'étonne point ; mais que des hommes comblés de dignités et de richesses, qui devraient au moins savoir jouir en silence, se plaisent à désespérer la vertu dépouillée et patiente ; qu'ils s'obstinent à reproduire leurs systêmes d'impiété et de matérialisme, au mépris de la nation dont la conscience les rejette avec

Digitized by Google

horreur, voilà ce qui afflige les gens de bien ; et s'il leur reste quelque consolation, c'est de voir s'élever de jeunes écrivains, comme les précurseurs d'un siècle nouveau, qui devancent en quelque sorte la maturité de l'âge, pour défendre la cause de Dieu, qu'on peut appeler encore, à plus juste titre, la cause de l'homme et de la société.

C'est avec ce caractère que paraît l'ouvrage de M. Buisson. De très-grands esprits l'ont annoncé comme pouvant répandre un jour nouveau sur les connaissances physiologiques. Ce qu'il y a de certain, c'est que la vérité y est cherchée avec une ardeur et une sincérité qui charment : et c'est pour cela sans doute qu'elle y est démêlée avec tant de sagacité, et exposée avec tant de force. Jamais droiture de cœur plus évidente n'a été accompagnée d'une justesse d'esprit plus remarquable. On voit que l'une a été le fruit de l'autre, et que cette vigueur de raisonnement, cet enchaînement d'idées, qui étonnent dans un jeune homme, sont dûs en grande partie à la solidité des principes qui l'ont guidé dans ses recherches. C'est en cela sur-tout que le contraste paraît plus sensible ; car il faut bien croire que ces professeurs si savans, qui débitent sur l'homme de si étranges rêveries, n'ont en effet l'esprit faux que parce que leur volonté est déréglée. Ils ne raisonnent si mal en théorie, que pour pouvoir mettre le mal en pratique. Ils arrivent forcément à des conséquences pernicieuses, parce qu'ils sont partis volontairement d'un principe plein d'erreur ; et l'on verra, au contraire, que c'est pour être parti d'un principe moral et religieux, et pour l'avoir suivi avec courage, que M. Buisson s'est si fort élevé au-dessus des enseignemens de l'école : *Super senes.... et super omnes docentes me intellexi, quia testimonia tua meditatio mea est.*

C'est donc aux principes même de la science qu'il faut s'arrêter, pour comprendre la révolution que le

Digitized by Google

livre du jeune médecin peut opérer dans la physiologie. Ceux qui vont chercher *dans les intestins et dans les viscères du bas-ventre* l'origine de la pensée, et qui soumettent la formation de nos idées aux lois de la *digestion*, ont pour unique vue, dans leurs études physiologiques, d'établir en principe que *le moral et le physique de l'homme ne sont qu'une même chose.* C'est là tout-à-la-fois le point d'où ils partent, et le point où ils arrivent; car ils ne font que tourner dans la même erreur; et c'est ce qui fait que, trahissant ridiculement la petitesse de leurs vues, ils appellent l'étude d'un cadavre l'étude de l'homme, comme si l'homme n'offrait que des nerfs à observer. Ils confondent donc d'abord ce qui a été distingué dans tous les temps; ce qui dans tous les temps a été le fondement des devoirs de la morale, des lois de la société, en un mot de toutes les institutions humaines; ce n'est là, disent-ils, qu'un préjugé. Soit. Mais c'en est un bien terrible, d'avoir d'abord contre soi l'opinion de tous les siècles. En voici un autre qui n'est pas moins fort. C'est que ces hommes si prompts à confondre les distinctions les mieux établies, ont en cela un intérêt fort suspect, puisqu'en effet les passions ne peuvent rien imaginer qui leur soit plus favorable que ce principe de leur école. Car il faut avouer que c'est une perspective bien agréable à de certaines gens, que de leur faire croire que toutes les iniquités de ce monde sont sans conséquence pour l'autre, et qu'après une vie écoulée dans les prospérités de l'ambition et les plaisirs du vice, on sera tout aussi avancé qu'après un siècle de patience et de vertu, puisque tout le monde arrive, comme dit le sénateur Cabanis, à ce repos éternel, que la nature ménage à tous les êtres. . . . . Cette doctrine est si parfaitement commode, il y a des philosophes qui y trouvent si bien leur compte, qu'assurément on ne doit pas s'étonner qu'un intérêt de cette

Digitized by Google

nature leur tienne lieu de raison pour s'élever contre le sentiment général, disons mieux, contre la conscience de tout le genre humain. Car c'est en effet une affaire de conscience, pour la plupart des hommes, que la croyance de l'immortalité de l'âme ; et s'il est permis d'en disputer entre les philosophes, pour qui elle est démontrée par les seules lumières de la raison, il est du devoir de l'honnête homme de respecter ce sentiment d'une foi religieuse qui attache le cœur humain à cette grande et consolante vérité.

Qu'on suive après cela, dans leur méthode, ceux qui partent de ce principe du matérialisme, pour étudier l'homme ; on verra qu'au lieu d'inventer ou d'étendre aucune idée, tout leur travail consiste à nier hardiment ce qui est, et ce que tout le monde tient pour certain. Que font, en effet, ces physiologistes de notre temps ? Ils voient que l'homme, par la structure et les fonctions de plusieurs de ses organes, a quelque chose qui le rapproche de l'animal, et ils affectent de ne montrer que ce rapport, dont leur sens sont frappés ; et parce que leurs yeux n'apperçoivent que des nerfs, ils prononcent qu'ils n'y a que des nerfs, sans songer que c'est à l'esprit à juger des signes de l'esprit. S'ils disent qu'il leur est impossible de distinguer les opérations de l'intelligence du jeu des organes que s'ensuit-il, sinon qu'en cela leur pénétration est bornée ? Je ne comprends pas quelle autorité peuvent avoir, en matière de sciences, ceux qui, bien loin d'ajouter aux idées acquises, en suppriment au contraire une partie. Je ne puis voir en cela que l'effet d'une vue étroite, ou le fruit de la mauvaise foi.

M. Buisson suit une marche bien différente. Il part d'abord de ce principe unanimement reconnu, que l'homme a en lui-même un rayon de l'intelligence souveraine qui l'a créé ; principes dont l'expression est dans toutes les langues, comme dans toutes les reli-

Digitized by Google

gions; admirable chez le prophète, lorsqu'il dit à dieu: *Signatum est super nos lumen vultûs tui, domine*; moins noble, mais pourtant claire et précise, chez les payens même, comme on le voit dans ces vers d'Ovide:

Sanctius his animal, mentisque capacius altæ
Deerat adhuc, et quod dominari in cætera posset,
Natus homo est. . . . . .

Mais si M. Buisson admet d'abord ce principe intellectuel, pour rendre hommage à la raison générale, on verra qu'il ne se contente pas de la supposer; mais qu'il en fournit à chaque pas la preuve la plus sensible, parce que toujours appuyé sur l'observation, il nous fait reconnaître, dans les phénomènes même de nos organes, des signes incontestables de cette intelligence. Je vois donc en cela la méthode d'un homme qui non-seulement procède avec bonne foi, mais qui emploie un grand sens et une raison forte, pour éclaircir et distinguer ce que tant d'autres physiologistes n'ont fait que brouiller et confondre avec une témérité sans esprit. Qu'on me permette d'entrer un moment dans le fond même de la question, pour justifier à-la-fois et l'éloge et la critique. Je ferai tout pour être clair, dans une matière sans doute abstraite, mais digne de toute l'attention des gens instruits. Voici une légère idée du raisonnement de M. Buisson, que j'appelle une preuve sensible de l'intelligence humaine.

Si l'homme n'a point d'autre principe d'action que des organes physiques, comme le supposent les matérialistes, il doit en résulter que ces organes, c'est-à-dire nos sens, dans cet état d'indépendance, si je puis parler ainsi, produiront toujours leur effet naturel dans toute sa plénitude, et qu'il suffira qu'ils agissent pour accomplir parfaitement leur destination. L'œil par exemple, dès qu'il sera ouvert, devra transmettre constamment les sensations d'images, et l'oreille celles des sons. Or, c'est ce qui est contredit par l'expé-

Digitized by Google

rience, puisqu'il arrive souvent qu'on n'a ni la sensation de l'objet qu'on *voit*, ni celle du bruit qu'on *entend*. L'œil a beau être fixé sur l'objet, l'oreille a beau être ouverte à l'impression des sons, il y a des cas où nous ne voyons ni n'entendons rien. Cependant s'il n'y a en nous que les sens, quest-ce donc qui s'oppose en nous à leur opération? Si, au contraire, il y a dans l'homme un principe intelligent, qui ordonne l'action de ces organes pour une certaine fin, il arrivera de là deux choses : l'une, que quand ces organes matériels agiront seuls et sans le concours de l'intelligence, ils auront une certaine action qui leur est propre; l'autre, que quand l'intelligence présidera à leurs fonctions, et les animera par sa volonté, ils produiront alors une action toute différente, qui frappera tout autrement la vue du physiologiste; et ainsi la différence des effets rendra sensiblement témoignage de la différence des causes.

Or, cette seconde supposition s'accorde pleinement avec l'observation générale; car il n'y a personne qui n'ait éprouvé combien il est différent de voir un objet de la simple vision, ou de le voir avec ce que nous appelons l'attention de l'esprit. Quoique ce soit le même œil qui agisse dans les deux cas, il est évident qu'il y a, dans le second, quelque chose de plus que l'action de l'organe. Quelle est donc la raison de ce phénomène, si ce n'est que l'action de plusieurs de nos sens est soumise au principe de la volonté qui, comme une souveraine maîtresse, la modifie selon qu'il lui plaît?

« C'est qu'en effet, dit M. Buisson, leur action sera » toujours faible et imparfaite, lorsque l'intelligence ne » leur prêtera pas son secours, et ne présidera pas actuel- » lement à leurs fonctions! En sorte que si la pensée est » fortement occupée ailleurs, en vain les objets se présen- » teront à l'œil, en vain les sons viendront frapper l'oreille, » l'homme pourra ignorer et la présence des objets, et

Digitized by Google

» l'impression des sons ; tandis qu'au contraire l'énergie » de ces sens sera doublée, lorsque l'intelligence voudra » leur exercice, et commandera leurs phénomènes. »

N'est-ce pas là marquer nettement, et d'une manière conforme à l'observation, la distinction des deux principes de nos fonctions organiques et de nos fonctions intellectuelles? Et n'est-il pas juste de reconnaître que M. Buisson a singulièrement relevé la physiologie de nos jours, par une méthode si supérieure, puisque joignant à cette science de faits ce que la psychologie a de plus profond et de plus sublime, on peut dire qu'il a embrassé dans une seule vue toute la science de l'homme? J'avoue que je ne puis donner une plus grande et plus juste idée de cet excellent ouvrage, qu'en disant qu'il est fondé tout entier sur cette définition si admirée : *L'homme est une intelligence servie par des organes*, en même tems qu'il en fournit l'explication la plus claire et la plus satisfaisante.

Cette définition porte avec elle-même un caractère d'évidence. Elle est comme un grand trait de lumière dans l'étude de l'homme, parce que l'ordre de ses idées se rapporte si exactement à l'ordre de nos fonctions, qu'il nous met sous les yeux la nature même. Il n'y a personne, en effet, pour peu qu'il veuille assister un moment à ce qui se passe dans son âme, qui ne reconnaisse d'abord en lui un principe qui veut et qui commande l'action : principe intelligent, puisque non-seulement il veut l'action, mais qu'il la veut pour une certaine fin, et qu'il lui appartient de choisir les moyens qui y sont propres ; principe immatériel, et qu'il est impossible de confondre avec aucun de nos sens, puisque s'il était de la même nature qu'eux, il aurait aussi les mêmes propriétés qu'eux, et que par conséquent il ne se bornerait pas à vouloir et ordonner l'action ; mais qu'il l'exécuterait. Or, en suivant ce qui se passe au-dedans de nous-mêmes, nous voyons que cette volonté intelligente, en même temps qu'elle est toute puissante pour commander, est impuissante pour agir. Je parle

Digitized by Google

dans l'ordre des phénomènes physiques, et je m'explique. Nous voyons que notre âme, par la nature de nos besoins et de nos desirs, se porte vers les objets extérieurs, mais qu'elle ne peut agir sur eux directement. J'ai beau vouloir être transporté dans un certain lieu, ou jouir d'un certain objet, il ne suffit pas que mon âme le veuille, pour que sa volonté soit accomplie; si les sens sont hors d'état d'agir, si même ils sont retranchés tout-à-fait, la volonté restera pleine et entière, le principe intelligent conservera toute sa force, mais l'action ne se fera point. Peut-il y avoir une différence plus vaste et plus marquée entre la nature de l'âme et celle des sens? Et ce qui achève de nous découvrir que les idées confuses du matérialisme ne sont que les illusions d'un esprit faible, c'est qu'ils est évident que si notre âme était de la même nature que les objets sensibles, elle serait susceptible non pas seulement de les connaître et de les desirer, mais d'avoir une action immédiate sur eux; et il serait donc bien inutile, et bien contraire à la simplicité de ses voies, que Dieu lui eût donné des intermédiaires pour opérer cette action. Mais considérons, dans une plus haute perspective, que tout l'ordre des choses créées se rapporte au principe que nous établissons.

C'est parce que notre âme est intellectuelle, qu'il ne suffit pas qu'il y ait en nous un principe *supersensible* qui commande et qui soit la cause de l'action; il ne suffit pas qu'il y ait hors de nous des objets matériels qui soient le sujet de l'action ordonnée par notre âme; il faut encore trouver des moyens spécialement propres à servir l'intelligence, et directement soumis à sa volonté. Or, ces moyens ce sont nos organes. La définition qu'on vient d'exposer se rapporte donc fidèlement, et à l'ordre métaphysique des idées, et à l'ordre sensible des phénomènes de notre organisation. Et il n'y a pas l'ombre de raison d'objecter, comme l'ont fait quelques personnes d'esprit, que l'intelligence n'est pas *servie*, mais *gênée* par les organes; car c'est mal comprendre la nature et l'économie de notre condition présente.

Digitized by Google

Sans doute si l'homme vivait dans le monde des intelligences, son intelligence toute seule lui suffirait, et son corps ne pourroit servir qu'à l'offusquer. Mais dans ce monde des corps où nous vivons, assujétis, comme nous le sommes, au besoin de les connaître, c'est une nécessité que notre âme intelligente ne puisse acquérir cette connaissance que par le ministère des organes.

Mais, de quelle manière les organes servent-ils l'intelligence? — Voilà le point sur lequel M. Buisson entre dans d'immenses développemens où il ne m'est pas permis de le suivre, parce que ne disant rien de superflu, j'aurais à rapporter tout son livre, si je voulais être clair; ou si j'entreprenais de le resserrer, j'obscurcirais nécessairement des vérités remarquables sur-tout par le beau jour où il les a mises. Je me contenterai donc de donner une simple ouverture de ses idées sur la division la plus naturelle des fonctions de nos organes. Le grand principe de l'intelligence une fois posé, comme le fondement de tout son ouvrage, voici les corollaires admirables où M. Buisson est conduit par l'enchaînement de ses idées:

« Deux facultés constituent l'homme, *la volonté et* » *l'action.* »

« La volonté appartient à l'intelligence, l'action aux » organes. »

« *Action*, à parler rigoureusement, signifie *mou-* » *vement ou suite de mouvemens dirigés vers une fin* » *déterminée.*

» *Or l'intelligence seule peut vouloir* une fin; seule » elle peut diriger des mouvemens de manière que cette » fin soit obtenue par leur moyen. »

« Donc, *action* suppose nécessairement *intelligence et* » *volonté.* »

Donc, il n'y a d'actions proprement dites que celles qui sont exécutées par des organes soumis à l'intelligence et dirigés par elle.

Digitized by Google

Après avoir expliqué de cette manière ce qu'on doit entendre par *la vie active* dans l'homme, M. Buisson comprend, dans une première division, tous les organes qui servent à cette vie, c'est-à-dire ceux qui ont un rapport immédiat avec l'intelligence, comme la vue, l'ouïe, la locomotion et la voix; organes dont il développe excellemment les fonctions, sur-tout sous ce point de vue qu'étant nécessaires aux communications sociales, et ne jouissant de leur plein exercice que dans la société, il en résulte, que par les lois même de son organisation, l'homme trouve dans la société seule son état naturel.

Ensuite M. Buisson renferme dans un second ordre, sous le nom de *vie nutritive*, tous les autres organes dont les fonctions servent à réparer, par la nutrition, les organes de la *vie active* sujets à l'épuisement et à la décomposition insensible. Là sont comprises d'abord les fonctions de l'odorat et du goût placés comme les sentinelles de cet ordre, pour juger la qualité des substances nutritives; et ensuite la respiration, la digestion et la circulation du sang, dernier phénomène par où s'accomplit le travail de la nutrition.

Je ne pousserai pas plus loin une analyse nécessairement imparfaite dans l'espace qui la borne. Quelqu'intéressans que soient les détails d'un sujet si noblement conçu et si heureusement traité, quelque charme que l'auteur y ait su répandre, par l'agrément d'un style clair, vif et pressant, je dois m'arrêter, et renvoyer le lecteur curieux à la source même de l'instruction et du plaisir.

Charles D.

Digitized by Google

Adamina ; 2 vol. in-12 , 3 f. 60 c.
Ange Conducteur ; 1 vol. in-12 , relié , 1 f. 50 c.
Art de brasser ; 1 vol. in-8. , traduit de l'anglais , 4 f.
Art Oratoire ; 1 vol. in-8 , 2 f. 50 c.
Aveugle de la Montagne ; 1 vol. in-12 , 1 f. 50 c.
Busiris ; 2 vol. in-12 , 3 f.
Bridgetina ; 4 vol. in-12. , traduit de l'anglais , 7 f. 50 c.
Caverne de la Mort ; 1 vol. in-12 , traduit de l'anglais , 1 f. 50 c.
Code Forestier , de Bonnet ; 1 vol. in-12 , 1 f. 80 c.
Code Hypothécaire , de Langloys ; 1 vol. in-12. 3 f.
Combat Spirituel ; 1 vol. in-18. relié. 1 f. 75 c.
Commerce de la Grèce ; 2 vol. in-8. 6 f.
Contes et poésies d'Andrieux ; 1 vol. in-8. 2 f.
Cours de Chimie d'Alyon ; 2 vol. in-8. 5 f.
Dictionnaire de poche , allemand français , français allemand ; 2 vol. in-12 , 4 f.
Eloge de Bochard de Saron ; 1 vol. in-12 , 1 f. 25 c.
Essai sur l'Art d'observer , par Jean Sénebier ; 3 vol. in-8. , 10 f.
Famille de Fitz-Morris , trad. de l'anglais ; 2 vol. in-12 , 3 f.
Géographie des Jeunes Gens ; 1 vol. in-12 , 75 c.
Histoire de Quatre Espagnols , par Montjoye ; 4 vol. in-12 , 7 f. 50 c.
Histoire du vieux et nouveau Testament ; 1 vol. in-12 , relié , 2 f. 40 c.
Idylles de Berquin ; 1 vol. in-12. Fig. , 1 f. 50 c.
Idylles de Théocrite , trad. par Geoffroy ; 1 vol. in-8. , 3 f.
Infernal Don Quichotte , trad. de l'anglais ; 3 vol. in-12. , 5 f.
Instructions chrétiennes pour les jeunes gens ; 1 vol. in-18. 75 c.
Journée du Chrétien ; 1 vol. in-24 , relié , 90 c.
Leçons d'un père à ses enfants ; 1 vol. in-12 , 1 f. 80 c.
Malheurs de la famille d'Ortemberg ; 3 vol. in-12 , 5 f.

Digitized by Google

Manuel des Classes ; par Turner, trad. de l'anglais, sur la huitième édition ; 1 vol. in-12 de 220 pages. 1 f. 50 c.
Manuel de l'artilleur ; 1 vol. in-8. Fig. 5 f.
Manuel catholique ; 1 vol. in-12, 1 f. 80 c.
Manuscrit trouvé au mont Pausilyppe, par Montjoie ; 5 vol. in-12, 10 f.
Martha ; 3 vol. in-12, trad. de l'anglais, 5 f.
Mémoires de Mistris Bellamy ; 2 vol. in-8°., trad. de l'anglais ; 5 f.
Méprise ; 3 vol. in-12, trad. de l'anglais, 3 f.
OEuvres complètes de Berquin ; 10 vol. in-12 ; figures, 25 f.
OEuvres de Piron ; 9 vol. in-12, 16 f.
Paix intérieure ; 1 vol. in-12, 2 f.
Paris Métropole ; 1 vol. in 12. 1 f. 80 c.
Pensées Chrétiennes ; 1 vol. in-24, relié, 75 c.
Petit Cours de Littérature ; par Texier, 1 vol. in-8., 7 f. 60 c.
Pirate de Naples ; 3 vol. in-12, trad. de l'angl., 5 f.
Recherches sur la vie et les écrits d'Homère ; 1 vol. in-8., 7 f. 60 c.
Sergent Anglais ; 3 vol. in-12, trad. de l'angl., 5 f.
Tables des rapports entre les nouvelles et les anciennes mesures ; broch. in-8., 1 f. 50 c.
Théâtre de Schiller, trad. de l'allemand, par la Martelière ; 2 vol. in-8, 9 f.
Théâtre tragique d'Alex. de Soumarocow, trad. du russe, par M. L. Pappadopoulo ; 2 vol. in-8., 8 f.
Veille de la Saint-Jean ; 2 vol. in-12, trad. de l'angl., 3 f.
Victime du préjugé ; 2 vol. in-12, trad. de l'angl., 2 f
Vie de Garrick ; 1 vol. in-12, trad. de l'angl., 2 f.
Vies d'illustres Conquérans, par Richer ; 2 vol. in-12, 3 f.
Visite Nocturne, trad. de l'anglais ; 5 vol. in-12., 7 f. 50 c.
Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel, par l'Allemagne et la Hongrie ; 1 vol. in-8., 4 f.
Voyage à Naples et en Toscane, avant et pendant l'entrée des Français en Italie ; vol. in-8. 3 f.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Tout ce qui peut illustrer un début, s'est trouvé réuni pour mademoiselle *Georges Weimer*, élève de mademoiselle *Raucourt*. Les hommes se battaient à la porte, les femmes bravaient le danger pour leur plaisir, et poussaient des cris épouvantables qui n'attendrissaient personne; les curieux ne sont pas sensibles. Une taille élevée et élégante, des bras dont les mouvemens naturels sont pleins de grâce, la tête parfaitement placée, une figure régulièrement belle, et pourtant agréable, un organe sonore, pas encore seize ans, tels sont les avantages de mademoiselle Georges qui débutait dans le rôle de *Clytemnestre*, d'Iphigénie en Aulide; et comme si tous ces avantages ne suffisaient pas pour produire l'admiration, madame *Talma*, qui n'est plus un enfant, s'était chargée du rôle *d'Iphigénie*, tandis que mademoiselle *Fleury*, que nous connaissons tous depuis notre enfance, avait pris celui *d'Eriphile*. Enfin, à la première entrée de mademoiselle *Georges*, le public, saisi d'admiration, s'est rappelé la dernière débutante que la nature n'a fait belle que par son *âme*, et les plus vifs applaudissemens ont accueilli la Clytemnestre française, à coup sûr plus parfaite que ne le fut jamais l'épouse d'Agamemnon.

Mademoiselle Georges a eu des momens faibles et de très-beaux momens; elle n'a pas la sensibilité langoureuse d'une amante de théâtre, mais elle aura incontestablement la chaleur qu'il faut pour exprimer les grandes passions; malgré la timidité inséparable d'un début, elle a fait preuve d'une âme forte; et la noblesse lui est si naturelle, que, dans un instant où le public montrait un

Digitized by Google

un peu d'humeur, elle a su désarmer [illegible] sans prendre une attitude suppliante ; il est [illegible] joindre plus de dignité et plus de modestie. [illegible] quième acte elle n'a pas eu besoin d'[illegible] public l'a redemandée à grands cris ; cette [illegible] motif suffisant, car le plaisir de voir une [illegible] pouvait déterminer les spectateurs. On a demandé aussi mademoiselle *Raucourt*, à laquelle on doit des remercimens pour avoir renoncé à toute coquetterie personnelle, dans le choix qu'elle a fait de mademoiselle Georges, pour lui succéder.

Cette représentation a prouvé que l'art de la cabale s'était perfectionné ; jusqu'à présent on savait que les vieux comédiens font quelquefois siffler les débutans, par le même motif qui fait que les vieilles femmes n'aiment pas celles qui sont jeunes ; mais retourner les sifflets contre les vieux routiers du théâtre était une tactique encore à découvrir, elle vient de l'être. Presque tous les acteurs ont reçu des applaudissemens et des marques d'improbation ; ce n'était que justice de la part des spectateurs. Avant de déclarer cette justice rigoureuse, il faudrait savoir si ce n'est pas des comédiens eux-mêmes que le public apprend à les estimer tous à leur juste valeur. Dans ma jeunesse, j'ai quelquefois fréquenté les coulisses ; j'ai vu les *camarades* se déchirer constamment entr'eux ; et je défie le journaliste le plus sévère de trouver à un acteur des défauts qui n'aient pas été apperçus, relevés et tournés en ridicule par un acteur du même théâtre. Si jamais le public se met à traiter les comédiens comme ils se traitent *à parte* les uns et les autres, il y en aura régulièrement quatre ou cinq sifflés chaque jour, ce qui n'amuserait pas long-tems.

Digitized by Google

THÉATRE DE LOUVOIS.

La Saint-Jean ou *les Plaisans*, tel est le titre d'une comédie en trois actes et en prose, qui vient d'être jouée à ce théâtre pour la première et la dernière fois. On sait qu'un *plaisant* ennuie toutes les fois qu'il n'amuse pas, et que tout homme à qui l'on a droit de dire : *faites-nous rire*, est assommant, s'il ne réussit ; voilà pourquoi le dernier de tous les rôles qu'on puisse prendre dans le monde, est celui de *plaisant*. Au théâtre, c'est bien pis ; comme on paie, on a droit de siffler ceux qui s'annoncent pour être gais, et oublient de l'être ; c'est ce qui est arrivé. On ne peut reprocher sérieusement à l'auteur que d'avoir pris un sujet ignoble, et d'avoir oublié que si des hommes qu'on appelle *mystificateurs*, c'est-à-dire qui sont plaisans, complaisans et insolens pour de l'argent, se trouvent admis dans quelques sociétés, jamais ils ne seront tolérés sur le théâtre, soit qu'on se moque d'eux, soit qu'on les appelle pour se moquer des autres, puisqu'il suffit de les connaître pour les estimer à leur juste valeur : et cela est si vrai, qu'une pièce dans laquelle on a mis des *mystificateurs*, quoiqu'elle n'ait eu qu'une représentation, a tué les plus en vogue à Paris ; l'opinion publique s'étant prononcée assez hautement pour qu'un maître de maison n'ose plus dorénavant en admettre chez lui. Ce n'était pas le but de M. *Picard* en travaillant à cette comédie ; mais le bien qu'il a fait, sans y songer, engagerait à le traiter avec indulgence, s'il n'avait pas d'ailleurs tant d'autres titres à la bienveillance du public : qu'il n'oublie plus qu'il a travaillé quinze ans sans que son nom fût mêlé à aucune querelle de littérature, de politique ou de fausse morale, et les hommes impartiaux trouveront du plaisir à ajouter à ses succès, comme à le consoler dans les disgrâces inséparables des talens qu'il cultive.

Digitized by Google

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Une comédie en trois actes, donnée à ce théâtre sous le titre des *Préventions d'une Femme*, a été mal accueillie à la première représentation ; mais les marques d'improbation ayant frappé sur le dernier acte, tandis que les deux premiers avaient été applaudis, l'auteur était autorisé à tenter de nouveau le goût du public ; il l'a fait, et cela lui a réussi. Voici le sujet :

Une veuve, riche et jolie, vient à la campagne chez des amis respectables, dans l'intention annoncée de passer un mois avec eux : en arrivant, elle apprend qu'un jeune homme, nommé *Luzi*, qui jouit d'une réputation hasardée, est admis dans le château, et aussi-tôt elle annonce son départ de manière à ne laisser aucun doute sur le motif qui la détermine : après un tel éclat il ne faut plus s'arrêter ; mais cette femme qui voit la peine qu'elle fait à ses amis, et apprenant que le jeune homme se dispose lui-même à céder la place, consent à demeurer : elle fait plus ; honteuse de l'impertinence qu'elle a commise, elle engage M. de *Luzi* à rester, et dès-lors elle est perdue, car ce jeune homme est aimable, il vaut beaucoup mieux que sa réputation, il aime violemment, et il faudra finir par l'épouser ; c'est le dénouement.

Le fond de cette comédie est tiré d'une nouvelle de madame de *Genlis* ; nouvelle charmante de détails, de style, et dont les caractères sont combinés avec beaucoup d'art. Une veuve jolie et prude est incontestablement une femme qui se craint elle-même ; un homme sentimental ne la séduira jamais, parce qu'elle a le tems nécessaire pour se défendre ; un libertin aimable obtiendra plus d'empire sur elle, d'abord parce qu'il ne lui donnera pas le tems de se reconnaître, ensuite parce que les conversions sont un appât pour la sagesse ; témoin *Clarisse Harlowe*. C'est particulièrement cette

Digitized by Google

combinaison de caractères qui rend les nouvelles de madame de *Genlis* si parfaites. Dans la pièce nouvelle, M. de *Luzi* a pu être séducteur; on le dit, et il faut le croire; mais il ne lui en reste aucune des habitudes; il ne paraît que sentimental, ce qui jette beaucoup de froid sur le dernier acte. En lui donnant pour complice de ses projets sur la jeune veuve, l'amie raisonnable chez laquelle la scène se passe, on lui aurait conservé un peu de son ancien esprit, sans faire trembler pour le sort de celle qu'il aime. Lorsqu'une femme âgée, et d'une conduite parfaite, s'entend avec un jeune homme qu'elle regarde comme son fils, pour entraîner une veuve jusqu'à l'hymen, le public qui voit la décence respectée, est volontiers de moitié dans l'intrigue. Ce moyen, qui aurait lié davantage les principaux personnages entr'eux, aurait rendu l'action de la pièce plus vive, et c'est tout ce qui lui manque, puisqu'elle offre toujours des couplets bien faits, et un dialogue fort bien coupé. Elle est de M. *Radet* qui, avec du talent, n'ayant jamais essayé au-dessus de ses forces, a toujours réussi.

— On vient encore de donner à ce théâtre, avec un succès complet, une comédie en un acte, ayant pour titre : *Émilie* ou *les Femmes* : cette pièce ressemble aux plaisanteries qui font quelquefois rire dans la société, et qui ensuite ennuient tous ceux auxquels on veut les raconter.

Une veuve, nommée Émilie, rassemble chez elle six de ses amies; on croirait d'abord qu'il s'agit d'une conspiration; heureusement il n'est question que d'une course au bois de Boulogne : les six amies de la veuve ne sont là que pour faire nombre; quand la veuve pleure, elles pleurent; quand la veuve rit, elles rient; quand la veuve chante, elles chantent; quand la veuve se trouve mal, elles perdent toutes connaissance; mais Émilie elle-même pleure ou rit lorsqu'un jeune homme lui dit de pleurer ou de rire, et le jeune homme change à cet égard selon qu'il

Digitized by Google

appréhende que son père ne soit séduit par la sensibilité ou la légèreté de la veuve. Ce bonhomme de père, tuteur d'Émilie, déguisé en domestique, vient annoncer qu'il est malade, ensuite qu'il est mort : en apprenant la maladie de son tuteur, Émilie plaisante, et remet à s'affliger lorsqu'elle reviendra du bois de Boulogne : en apprenant qu'il est mort, elle joue la comédie ; mais alors elle est excusable, parce qu'elle sait qu'on la trompe. Le bonhomme de père, qui avait des prétentions sur sa pupille, la trouve trop rusée pour lui, il la cède à son fils, et on chante des couplets à l'honneur des femmes qui ne mériteraient guères d'être honorées si elles ressemblaient à celles du théâtre, c'est-à-dire, à celles qu'on a mises sur le théâtre ; elles sont toutes folles, et de la même manière. Cette pièce va très-vite, offre de jolis couplets ; le rôle d'Émilie est joué par une actrice qui, à une voix fraîche, à une manière de chanter agréable, réunit une belle taille, une figure agaçante, et qui depuis quelque tems s'avise de dire la comédie beaucoup mieux qu'on ne l'exige au théâtre du Vaudeville ; il n'en faut pas tant aujourd'hui pour assurer le succès d'une bagatelle.

POLITIQUE.

NOUVELLES EXTÉRIEURES.

Le peuple de Londres, de tous les peuples le plus curieux, s'est porté en foule aux environs du palais de Saint-James, pour voir le général Andréossi, ambassadeur de France, le jour qu'il a été présenté au roi. Son cortège avait la magnificence qui doit toujours accompagner le ministre d'une grande nation, et l'élégance qui n'appartient qu'aux Français. Les démonstrations populaires n'ont laissé aucun doute sur la joie qu'inspire le retour de la paix, parce qu'en Angleterre, comme par-tout, les indigens ont compris depuis longtemps que la guerre n'enrichit quelques individus qu'au

Digitized by Google

détriment de la classe laborieuse. S'il était une nation en Europe qui avouât que sa prospérité augmente pendant la guerre, elle forcerait toutes les autres nations à la regarder comme l'ennemie du genre humain, puisqu'il serait prouvé qu'elle ne peut prospérer que par le malheur de tous. Les Anglais ont cependant l'inconséquence de faire un pareil aveu; mais, en dépit de calculs plus politiques que financiers, il est certain que la dernière guerre a été très-onéreuse à l'Angleterre; pour s'en convaincre, il suffit de comparer l'état de sa dette publique en 1792 et 1801; les plus beaux raisonnemens ne tiendront point contre ce rapprochement.

A présent que la révolution française est terminée, il ne nous manque, pour achever notre cours de politique, et connaître enfin de quel pays sont partis ces principes qui ont manqué de bouleverser l'Europe, que d'examiner avec impartialité ce qui se passe en Angleterre. Une conspiration, que l'on a annoncée comme grande et horrible avant d'en connaître les moindres détails, occupe en ce moment les ministres, les journaux et le public anglais. Un colonel Despard, qui a déja marqué dans les troubles d'Irlande, vient d'être arrêté dans une taverne avec une trentaine d'ouvriers et soldats que l'opinion a déclarés Irlandais pour la plupart, car il est de principe reconnu qu'en tout il faut d'abord que les Irlandais soient accusés. Les conspirateurs, loin de faire aucun aveu, disent qu'ils exerçaient paisiblement le privilège qui appartient à tout Anglais de crier, dans les clubs, contre le roi, les ministres, le parlement et l'administration, et jusqu'à présent on ne sait que ce qu'a révélé le dénonciateur, simple soldat. Après avoir subi un premier interrogatoire devant les magistrats, le colonel Despard a été envoyé dans la prison du Comté. Le lendemain il y a eu un conseil-d'état, et dès-lors il a été impossible de douter que le ministère n'attachât une grande importance à cette affaire. Le colonel Despard, enchaîné au point de pouvoir à peine se traîner, a été amené chez le lord Pelham, où se tenait le conseil-d'état, et ensuite on l'a transféré à la grande prison de Newgate.

Les journaux qui ne vivent pas d'un parti, mais de nouvelles, ont d'abord imprimé que le but de cette conspiration était de tuer le roi et la famille royale, de s'emparer de la Tour, où des armes en grande quantité sont conservées avec une propreté et un arrangement

Digitized by Google

qui fixent l'admiration des étrangers ; de-là, les conspirateurs devaient se porter sur la Banque, et quiconque tient la Banque, peut à jamais disposer du sort de l'Angleterre. C'est parce que tout le monde sent cette vérité, qu'on en fait la base d'une conspiration dont les détails ne sont pas connus. On avait d'abord dit que deux cents soldats étaient engagés dans ce complot ; on s'est empressé de démentir ce bruit dangereux, et on a fort bien fait ; il ne faut jamais laisser planer le soupçon sur ceux qui garantissent la tranquillité publique ; en général, il paraît que les conjurés, dont le seul chef que l'on puisse citer jusqu'à présent est le colonel Despard, n'avaient pas beaucoup d'hommes formellement liés à leurs projets ; mais, d'après le faux système de police suivi jusqu'à ce jour à Londres, la moindre commotion pourrait mettre en rumeur cette immense quantité de gens sans aveu et sans morale, qui se réunissent dans les capitales pour y augmenter la corruption dont ils vivent.

De ces nouvelles, qui n'annonçaient qu'un complot, on est tombé dans des détails qui n'appartiennent qu'aux révolutions du plus grand genre. On dit que, dans tous les faubourgs de Londres, il y avait des divisions et subdivisions organisées, reconnaissant des chefs, et prêtes à marcher pour réaliser la chimère du *bonheur commun*, chimère née en Angleterre, et soutenue encore aujourd'hui par beaucoup d'écrivains mâles et femelles, contre lesquels il est convenu que les lois sont muettes, le *perfectionnement* de la morale exigeant que chacun puisse décomposer et recomposer la société à volonté ; or, tous ces apôtres de la perfectibilité s'adressent toujours à la classe indigente, seule capable de s'élever jusqu'à la hauteur de ces grandes conceptions, et voilà pourquoi les faubourgs jouent un si grand rôle, toutes les fois qu'il s'agit de perfectionner l'humanité. On ajoute que des couriers ont été envoyés par le ministère dans plusieurs villes de manufactures, où la conspiration avait étendu ses ramifications. Il serait malheureux que cette nouvelle se confirmât, car elle prouverait à-la-fois la réalité d'une véritable conspiration, et la possibilité d'en former de nouvelles. On mêle, dans tout cela, *des Déclarations de droits*, et des *sermens adressés à l'Etre Suprême*.

Digitized by Google

Jusqu'à présent, les journaux ministériels gardent le silence ; mais les journaux de l'opposition se sont déjà mis sur la défensive. Ils promettent aux ministres de soutenir la constitution, *toute défectueuse qu'elle est*, et d'abandonner les coupables, si le crime est bien prouvé ; il leur faudra des preuves évidentes, non-seulement de la conspiration, mais aussi que le ministère n'excite pas à dessein les têtes exaltées dans les tavernes et dans les élections, pour avoir droit de crier au jacobinisme, et de suspendre la loi d'*habeas corpus*. Il est remarquable qu'en ce moment tous les partis indistinctement rappellent l'élection tumultueuse de sir Francis Burdett, élection soutenue d'une part par la canaille, et, de l'autre, par les femmes du plus grand nom ; un pareil assemblage n'est pas rare dans ce pays, où tout n'est pas si digne d'admiration que les philosophes ont voulu le faire croire. Pour moi, je suis étonné que les journalistes n'aient pas versé des larmes sur les fers qui chargeaient le colonel Despard, puisqu'il est dans les règles de la grande philantropie de s'appitoyer sur le sort des criminels, et de réclamer les plus saintes lois de l'humanité pour ceux qui n'en respectent aucune. Apparemment qu'il est plus libéral encore d'accuser le ministère, dans un moment où la tranquillité publique exige que tous les bons esprits se réunissent autour du gouvernement.

On assure qu'après le premier conseil-d'état, il a été expédié un courier à M. Pitt, sans doute pour lui demander si l'on traitera les conspirateurs comme des fous, suivant l'usage nouvellement adopté, ou si l'on donnera à cette affaire un grand éclat. Nous savons fort bien qu'en Angleterre on ne soustrait aucun homme à l'action des lois ; mais un fou n'est plus un homme, et, moyennant cette distinction, tout s'arrange. Le plus grand supplice qu'on puisse faire éprouver à un individu qui jouit de sa raison, est de l'associer aux malheureux qui l'ont perdue ; il faut espérer que cette barbare invention anglaise, qu'on a décorée du nom d'humanité, ne sera imitée dans aucun état de l'Europe. La mort d'un criminel est juste ; ce qui dégrade l'homme est contraire à la justice, à la morale, et favorable à la tyrannie.

Digitized by Google

Discours du roi, prononcé dans la chambre des pairs.

« *Mylords et messieurs*,

» Il est bien satisfaisant pour moi de recourir à vos avis et à votre appui, après l'occasion récente qui m'a été offerte de connaître les sentimens de mon peuple.

» La prospérité intérieure de notre patrie a réalisé nos plus belles espérances. Nous avons éprouvé d'une manière particulière la protection de la divine providence dans le don qu'elle nous a fait d'une abondante récolte. L'état des manufactures, du commerce et des finances de mon royaume uni, est florissant au-delà de ce qu'on pouvoit espérer, et l'esprit de loyauté et d'attachement qui s'est manifesté envers moi et envers mon gouvernement, prouve la juste idée que le peuple s'est formée des avantages multipliés dont nous jouissons sous l'égide de notre heureuse constitution.

» Dans mes relations avec les puissances étrangères, j'ai été jusqu'à présent animé du desir sincère de consolider la paix. Il m'est néanmoins impossible de perdre de vue un seul instant le sage et antique système de politique qui lie intimement nos propres intérêts aux intérêts des autres nations. Je ne puis donc être indifférent à tout changement qui s'opère dans leurs forces et dans leurs positions respectives. Ma conduite sera invariablement réglée par une juste appréciation de la situation actuelle de l'Europe, et par une sollicitude vigilante pour le bien permanent de mon peuple. Vous penserez, sans doute, comme moi qu'il est de notre devoir d'adopter les mesures de sûreté les plus propres à offrir à mes sujets l'espoir de conserver les avantages de la paix. »

« *Messieurs de la chambre des communes*,

» J'ai ordonné de mettre sous vos yeux l'état des dépenses de l'année prochaine. Je compte sur votre zèle et votre *libéralité* pour subvenir aux différentes branches du service public; ce qui, à ma grande satisfaction, peut être aisément effectué sans augmenter de beaucoup les fardeaux de mon peuple. »

« *Mylords et messieurs*,

» Je contemple avec la plus grande satisfaction les avantages immenses qu'a produits et que produit encore la grande mesure de l'union de l'Irlande avec la Grande-Bre-

Digitized by Google

tagne. L'accroissement et l'extension de ses avantages vont devenir l'objet de vos soins et de votre sollicitude. Le commerce de mes sujets, si essentiel au maintien de notre crédit public et de notre puissance maritime, recevra de vous, j'en suis convaincu, tous les encouragemens possibles, et vous accorderez aux transactions commerciales, dans l'étendue de mes états, toutes les facilités et les secours qui seront compatibles avec les droits de fisc et la sûreté du revenu public.

» Conserver intact l'honneur de l'Angleterre, encourager l'industrie, augmenter nos ressources, maintenir les vrais principes de la constitution dans l'église et dans l'état; voilà les grands et importans devoirs que vous avez à remplir. En remplissant la tâche qui vous est imposée, vous pouvez compter sur mon constant et uniforme appui, mon unique desir étant d'entretenir l'harmonie et la confiance entre moi et mon parlement, et de faire, autant qu'il est en moi, le bonheur de mes fidèles sujets, dont les intérêts seront toujours regardés par moi comme inséparables des miens. »

L'adresse de remerciement, à sa majesté, a été votée sans division. Lord Nelson a prononcé un discours, duquel on pourroit conclure qu'il pense que la paix a procuré plus d'avantage à la France qu'à l'Angleterre; les avantages qu'on s'assure à la paix, dépendant toujours des succès qu'on a eu pendant la guerre, il est assez naturel de croire que la France a profité de ses victoires pour assurer son système fédératif. Comme elle a eu le talent de lier les grandes puissances de l'Europe à ce système, on ne peut lui reprocher une politique qui concilie tant d'intérêts. Ce n'est pas la faute de la France si l'Angleterre, placée dans une île, ne peut jouir à-la-fois de la richesse d'une puissance maritime, et de l'ascendant d'une puissance continentale. Le contraire s'est vu une fois, et l'expérience a dû éclairer l'Europe.

Lord Grenville s'est fortement élevé contre le ministère actuel; on croyait jusqu'à présent qu'il ne fallait pas de grands efforts pour le renverser. L'esprit de conciliation de M. Addington, sa modestie, son desir sincère de ne jamais déplaire au ministre auquel il a succédé, méritaient qu'on ne l'attaquât pas avec véhémence. Lord Grenville a désigné M. Pitt comme le seul homme qui pouvait sauver l'Angleterre d'une ruine totale; il est possible que M. Pitt soit

Digitized by Google

un ministre très-utile à l'Angleterre ; mais il est très-ridicule de parler de mesures vigoureuses et de *ruine totale* après le tableau de la prospérité britanique fait par le roi. En exagérant trop et trop tôt l'utilité de la rentrée de M. Pitt au ministère, il serait possible qu'on inspirât aux ministres actuels le désir et le courage de rester en place, ce qui ne serait pas très-difficile, puisqu'il leur suffirait de tenir séparées deux oppositions qui se détestent.

M. Windham, dans la chambre des communes, a crié plus fort que lord Grenville dans la chambre des pairs ; il a attaqué et la paix, et les ministres. L'Europe a les yeux fixés sur le grand-peuple marchand ; si un changement dans le ministère suffisait pour rompre la paix, c'est alors que seroit entièrement dévoilée cette politique à-la-fois basse et sanguinaire, qui permet à des ministres qui perdent la tête de se retirer pour laisser faire une paix trompeuse, et qui permet ensuite aux mêmes ministres de reparaître à la tête des affaires pour rompre tous les traités, comme s'ils avaient été conclus avec quelques hommes, et non avec la nation et le gouvernement. Si les Anglais oublient qu'après les avoir admirés on les juge, s'ils vont toujours sur le crédit que les philosophes français leur avaient donnés, ils mettront à découvert une politique qui révoltera généralement, parce qu'elle frappera et les incrédules, et les bonnes gens qui n'ont pas encore eu l'esprit de la deviner. Il est vrai que le *Publiciste* restera pour la consolation des anglomanes ; mais que peuvent de petites phrases contre la force des événemens ?

M. Fox a défendu la paix, en s'élevant contre les assertions exagérées sur la puissance exhorbitante de la France. M. Fox a raison ; la puissance de la France n'est point exhorbitante ; elle est naturelle.

ACTES DU GOUVERNEMENT.

Du 28 brumaire an 11.

Toutes les listes locales d'émigrés, formées dans les colonies, sont supprimées et regardées comme non-avenues. Elles ne peuvent être opposées aux propriétaires qui réclameront la mise en possession de leurs biens.

Les émigrés seuls du territoire européen de la répu-

Digitized by Google

blique, doivent être considérés comme tels dans les colonies, quand ils ne peuvent justifier de leur radiation ou amnistie, conformément aux lois, arrêtés et sénatus-consultes rendus à ce sujet.

En conséquence, tous propriétaires de biens coloniaux, qui ont eu leur domicile sur le territoire européen de la république, depuis le mois de mai 1792 (vieux style), ne peuvent être mis en possession de ces biens par les préfets ou autres administrateurs en chef des colonies, que lorsqu'ils ont justifié dans les formes suivies jusqu'à ce jour, devant le ministre de la marine et des colonies, de leur résidence et non-émigration ou radiation, ou qu'ils sont admis à jouir du bénéfice de l'amnistie prononcée par le sénatus-consulte, du 6 floréal an 10.

Toutes dispositions contraires aux articles ci-dessus sont abrogées.

PARIS.

Une dame de Pithiviers s'est dévouée de la manière la plus généreuse et la plus héroïque au soulagement des malheureux, pendant la cruelle épidémie qui vient de ravager cette ville. Le premier consul a fait témoigner à cette dame sa satisfaction particulière, par la lettre suivante qu'il a adressée, le 5 frimaire, au ministre de l'intérieur :

« Madame de Neufcarre, de Pithiviers, citoyen ministre, a fait des efforts extraordinaires, pendant l'épidémie qui a régné dans cette ville, pour secourir des malheureux. Je souhaite que vous lui en témoigniez ma satisfaction, et le desir que j'ai de faire pour elle quelque chose qui lui marque l'estime que m'inspire sa conduite, et que vous mettiez à sa disposition une somme de 20,000 francs, tant pour l'indemniser des avances qu'elle a faites, que pour distribuer le surplus aux malheureux qui auraient le plus souffert, ou qui auraient le plus besoin de secours, m'en reposant entièrement sur son esprit de charité et sur ses sentimens de bienfaisance.

» Je vous salue. » BONAPARTE.

Digitized by Google

Des lettres de l'amiral Villaret, capitaine-général de la Martinique et de Sainte-Lucie, donnent les détails les plus satisfaisans sur l'état de cette colonie, et sur l'esprit des Colons, heureux de revenir à la mère-patrie, après huit ans d'une domination étrangère. Le capitaine-général se loue beaucoup du zèle conciliant des ministres du culte catholique.

Nous croyons que c'est légèrement qu'on attribue à la malveillance les bruits alarmans qui ont couru pendant quelques jours sur la situation de Saint-Domingue. S'il faut leur chercher un autre motif que la crainte qui, comme l'espérance, exagère toujours, on pourrait le trouver dans la politique anglaise, habile à saisir toutes les occasions d'alarmer notre commerce, et cette assertion se trouverait justifiée par les discours des membres du parlement qui s'étonnent de voir renaître nos manufactures. Le général de division Boudet, qui vient d'arriver de Saint-Domingue, a donné les nouvelles les plus positives et les plus rassurantes sur cette colonie, où quelques brigands, armés par les principes philosophiques, peuvent bien encore commettre de ces crimes qui sont au pouvoir de l'homme le plus lâche, mais où ils n'osent résister ouvertement : ils vont être poursuivis sans relâche. Le Cap est presqu'entièrement rétabli, et toutes les villes qui avaient été incendiées depuis un an se rétablissent avec activité.

La surintendance des grands théâtres de Paris vient d'être donnée aux préfets du palais. Cette mesure a particulièrement l'avantage de séparer la police des théâtres de l'instruction publique, deux objets qui n'ont nul rapport, et que la révolution avait confondus dans le même ministère, en essayant vainement de les confondre dans l'opinion publique.

M. Fox, l'orateur anglais, et M. Pallas, connu par ses voyages en Russie, viennent d'être nommés membres

Digitized by Google

honoraires de l'Institut, le premier pour la classe des sciences politiques, le second pour la classe des sciences physiques et mathématiques.

D'une lettre qui nous est adressée, nous citerons le passage suivant : « Tous les journalistes trouvent extraordinaire qu'un enfant de treize ans se soit brûlé la cervelle ; cela prouve qu'ils ne savent pas ce qui se passe autour d'eux, car l'ignorance seule s'étonne. Moi qui, dans une classe de législation, ai entendu un enfant de douze ans traiter avec un mépris superbe la *superstition* de tous les peuples anciens et modernes, je ne suis plus surpris de rien. Quand à douze ans on possède plus de sagesse que toutes les nations du monde, que reste-t-il à faire sur la terre ? Je vous assure que s'il est un spectacle capable d'épouvanter l'admiration, c'est celui que présente un bambin, appelant l'univers entier au pied de l'escabelle sur laquelle il est obligé de monter, pour tâcher de paraître aussi grand qu'un homme. »

Un M. Olivari est arrivé de Paris à Orléans pour faire une ascension aérostatique, suivant les procédés de Montgolfier. Deux jours de suite il manqua son expérience ; le troisième, il s'éleva, et fut tomber trente minutes après à une demi-lieue de la ville. Son ballon est resté en l'air. Un laboureur qui travaillait dans un champ voisin, étonné de voir pleuvoir un cadavre, fut avertir le maire, qui avertit le préfet ; le corps a été reconnu et enterré.

Comme on explique maintenant et la pluie, et la sécheresse, et les plus secrètes opérations de la nature, on explique aussi les tremblemens de terre. Le dernier qu'on a ressenti à Strasbourg a été des causes qu'un physicien vient de déterminer par le fluide de l'atmosphère qui, sortant des hautes régions, passe des couches supé-

Digitized by Google

rieures dans les couches inférieures, s'introduit dans les réservoirs, rétablit l'équilibre..... et c'est ce qui fait que la terre tremble.

On fait grand bruit d'une découverte qui illustrerait un tems de famine, et qui prouve plus en faveur de l'industrie, qu'en faveur de la charité, car ce n'était pas avec des os qu'on venait autrefois au secours de l'indigence; si aujourd'hui on doit se résoudre à faire ressource de tout, du moins ne faudrait-il pas s'en vanter trop haut. « Un os, dit-on, est une tablette de bouillon formée par » la nature. » Peut-être la nature sera-t-elle étonnée du talent nouveau qu'on lui attribue. On ajoute qu'une livre d'os donne autant de bouillon que six livres de viande; d'où il résulte que plus les riches mangeront de viande, plus les pauvres boiront de bouillon, et c'est ainsi que du grand au petit tout se tient dans la société. Un journaliste, en s'extasiant sur cette découverte des tablettes de bouillon, s'écrie que la science fait d'étonnans progrès. L'auteur même de la découverte est plus modeste, puisqu'il avoue qu'il la doit à un chien qui croquoit un os. Pauvre chien! il ne se doutait pas qu'en mangeant devant un savant, il allait ôter toute ressource à la gent canine. La société de médecine n'a pas encore prononcé sur ce bouillon, que des gens du beau monde ont trouvé excellent.

Un journal anglais, qui s'imprime à Paris, vient de nous donner l'histoire secrète de la plus grande partie des journalistes de Londres; les détails ne sont pas à l'honneur de ces juges des peuples et des rois. Au reste, on attache en France beaucoup trop d'importance aux journaux anglais, fort méprisés en Angleterre par tous les partis indistinctement. Si, en les traduisant, on voulait se donner la peine d'en faire ressortir toutes les absurdités, un mois suffirait pour convaincre tous les Français qu'une liberté illimitée de la presse a plus d'inconvéniens que d'avan-

Digitized by Google

tages; et il s'en faut beaucoup que cette liberté soit absolue en Angleterre, puisqu'il est peu de journalistes qui n'aillent de tems en tems faire un tour en prison; c'est de là qu'ils se vendent plus ou moins cher aux ministres.

De deux discours aussi simples qu'éloquens, prononcés par l'évêque de Coutances, l'un à l'ouverture du collège, l'autre à l'anniversaire du 18 brumaire, on peut hardiment conclure que la religion conserve les mœurs et la santé de la jeunesse, et qu'elle attache les hommes au gouvernement. Nous n'oserions pas en dire autant de la philosophie moderne; peut-être est-ce faute de la connaître.

Le fils aîné du consul Lebrun vient d'épouser la fille de M. Barbé-Marbois, reconnu administrateur habile et intègre, sous l'ancien gouvernement, déporté à Cayenne sous le directoire, et ministre du trésor public sous le gouvernement de Bonaparte. Ils ont reçu la bénédiction nuptiale dans l'église Saint-Eustache.

AVIS.

L'éditeur des *Œuvres complètes de Thomas*, de l'académie française, vient de réimprimer *l'Éloge de Marc-Aurèle*, in-8. et in-12; *les Poésies Diverses; la Critique du Poëme de la Religion Naturelle*, par Voltaire, et *l'Éloge de madame Geoffrin*. Ainsi, les personnes qui ont les anciennes éditions des *Œuvres de Thomas*, peuvent maintenant les compléter. Prix, de *l'Éloge de Marc-Aurèle*, 1 franc 20 centimes; des *Poésies Diverses*, 2 francs; *de la Critique du Poëme de la Religion Naturelle*, 1 franc 50 centimes, *l'Éloge de madame Geoffrin*, 50 centimes. On vend également les *Œuvres Posthumes*, séparément, 2 volumes in-8., 7 francs, et 2 volumes in-12, 5 francs. Chez N. Le Mi Desessarts, éditeur, libraire, place de l'Odéon.

Digitized by Google

(No. LXXVI.) 20 FRIMAIRE an 11.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

AUX RÉDACTEURS.

La fécondité d'invention qui caractérise le Tasse ne se montre nulle part avec plus d'éclat que dans la variété des combats singuliers qui sont un des principaux ornemens de son poëme, y sont toujours si bien placés, et dont aucun ne ressemble à un autre. Aucune épopée, ni ancienne ni moderne, n'en offre un aussi grand nombre, ni une aussi heureuse diversité. J'ai cru qu'il pouvait être agréable pour les amateurs d'en rassembler quelques-uns sous leurs yeux, aussi fidèlement traduits en notre langue que peut le comporter la poésie, qui doit toujours conserver jusqu'à un certain point sa liberté naturelle. Je vous en fait passer quatre tirés des huit premiers chants, les seuls que j'aie eu le loisir d'achever; le combat d'Argant contre Tancrède, et celui d'Othon contre Argant qui n'en est que le prélude; celui de ce même Argant contre Raymond; celui de Tancrède contre Raimbaud, sur le pont du château d'Armide; et celui de Renaud contre Gernand, prince de Norwège. Vous les placerez comme il vous plaira, selon les convenances locales, etc.

DE LA HARPE.

Digitized by Google

Combat d'Othon contre Argant, et d'Argant contre Tancrède.

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE, liv. V.

Entre Jérusalem et le camp de Bouillon,
S'étend un long terrein, dont la surface unie
Semble offrir aux combats une lice applanie.
C'est-là qu'Argant s'arrête, et ses yeux et son cœur
A l'aspect de ce camp s'enflamment de fureur.
Sa force, sa fierté, l'orgueil de sa stature,
Ont gravé sur son front la menace et l'injure.
Aux vallons de Juda tel parut le géant,
L'énorme Philistin que vainquit un enfant.
Cependant les Chrétiens le regardent sans crainte;
Des coups qu'il sait porter peu connaissent l'atteinte.
Le choix du général est encor balancé;
Mais par le vœu de tous il le voit devancé;
Il voit tous les regards se fixer sur Tancrède,
Et proclame avec joie un honneur qu'on lui cède.
« Va de ce Sarrasin réprimer la fureur! »
Dit-il; et glorieux d'une telle faveur,
Sûr de la mériter, Tancrède lui rend grâce,
Prend son casque, sa lance, et revêt sa cuirasse,
Part; on le suit en foule aux limites du camp.
Il n'était pas encore en présence d'Argant;
Clorinde tout-à-coup de loin frappe sa vue;
Plus que ses yeux encor son cœur l'a reconnue.
La visière levée, elle est sur la hauteur;
Ses armes, son visage éclatent de blancheur;
Sa taille se découvre en toute sa richesse.
Tancrède est ébloui, Tancrède en son ivresse
Le songe qu'à la voir, la voit, et ses appas
Font oublier Argant, la gloire et les combats.

Digitized by Google

Les yeux toujours sur elle, il va d'un pas tranquille,
Et pour la contempler enfin reste immobile.
Tel paraît un rocher aux cîmes des volcans
Qui montre un front de glace, et qui brûle au-dedans ;
Mais Argant de ses cris remplit au loin la plaine :
« Serais-je ici venu dans une attente vaine ?
» Où donc est l'ennemi que j'ai dû rencontrer ?
» Je viens combattre, et nul n'ose encor se montrer ! »
Tancrède n'entend point cette bravade altière ;
Son âme est dans ses yeux ; mais bouillant de colère,
Indigné qu'un barbare ose les défier,
Othon se précipite et vole le premier.
Othon, jeune et hardi, que l'honneur seul possède,
Qui n'a pu qu'à regret céder au seul Tancrède,
Et qui le voit ailleurs trop long-temps occupé,
Ressaisit un combat de ses mains échappé ;
Et tel qu'un léopard élancé du repaire,
D'une course subite il franchit la carrière.
Prêt à le recevoir, le Sarrasin l'attend ;
Sa lance est en arrêt : Tancrède en cet instant,
Comme d'un long sommeil sort de sa rêverie ;
Il pousse son cheval, le presse, court, s'écrie :
« Arrête, c'est à moi ... moi seul ... » Il n'est plus tems,
Déjà l'un près de l'autre il voit les combattans.
Il demeure, il frémit de honte et de colère,
Se reproche trop tard sa faute involontaire.
Othon l'a prévenu ; mais de son ennemi
Le casque sous ses coups a vainement gémi.
D'un bras plus éprouvé repoussant son audace,
Argant perce à-la-fois bouclier et cuirasse,
Le renverse : « Rends-toi, dit-il, pour ton honneur,
» C'en est assez, Chrétien, qu'Argant soit ton vainqueur. »

Othon se relevant : « Oserais-tu prétendre
» qu'un Chrétien devant toi fût si prompt à se rendre ?

Digitized by Google

» Non, ma chute à ce point ne saurait me flétrir ;
» Sans l'excuser, je veux la venger ou mourir. »
« Quoi ! dit le Sarrasin, quand j'épargne ta vie,
» Tu braves ma clémence ! éprouve ma furie. »
Alors oubliant tout, jusqu'aux lois que l'honneur
Pour un combat égal prescrit à la valeur,
Contre Othon qui n'a plus qu'un glaive et son courage,
Argant de son coursier gardant tout l'avantage,
Fond sur lui ; le Chrétien l'évite, et dans le flanc
Lui porte un coup adroit qui fait couler son sang.
Mais que sert contre Argant cette atteinte légère ?
Il n'a pas moins de force, et sent plus de colère,
Prend du champ, et revient d'un vol plus raffermi,
D'un plus rapide élan heurter son ennemi.
Du choc irrésistible Othon pâlit, chancelle,
Tombe ; et pour mieux souiller sa victoire cruelle,
Sur le corps du vaincu l'impitoyable Argant
Fait repasser deux fois son cheval bondissant ;
« Et périsse, dit-il, tout mortel téméraire,
» Comme ce malheureux foulé sur la poussière ! »
Tancrède alors, témoin de tant de lâcheté,
Ne peut plus contenir son grand cœur révolté ;
Il ne balance plus, il court la lance haute,
Pour reprendre sa place, et réparer sa faute ;
Et bientôt près d'Argant : « Barbare, lui dit-il,
» Jusques dans la victoire encore infâme et vil,
» Quel triomphe attends-tu de ta bassesse atroce ?
» Et qui peut t'inspirer un transport si féroce ?
» Les brigands du désert, nourris d'assassinats,
» Sans doute t'ont donné les leçons des combats.
» Va-t-en vivre avec eux, lâche, fuis la lumière ;
» Retourne dans les bois où l'on t'apprit la guerre.
» Va-t-en, loin des humains à qui tu fais horreur,
» Avec le tigre et l'ours disputer de fureur. »

Digitized by Google

A ce torrent subit d'injures menaçantes,
Argant s'arrête; il mord ses lèvres frémissantes,
Veut parler, mais en vain; son organe troublé
Ne rend qu'un son confus, rauque, inarticulé.
Ainsi gronde le cri de l'animal sauvage,
Ou le déchirement d'un ténébreux nuage,
Quand la foudre le brise et l'ouvre en s'échappant:
Tel de son sein gonflé le furieux Argant,
Ne peut qu'avec effort pousser un cri farouche,
Et la parole tonne en sortant de sa bouche.
Mais quand par ces défis tour-à-tour irrités,
L'orgueil et le courroux au comble sont montés,
Ils tournent leurs chevaux, dont la course rapide
S'anime en préludant au combat homicide.
Muse, ranime aussi ma voix et mon ardeur;
Dans mes chants, s'il se peut, dignes de leur fureur,
Muse, fais retentir la guerre et les alarmes;
Que les sons de mes vers soient le bruit de leurs armes.
Déja les deux rivaux l'un vers l'autre emportés,
D'un effroyable choc l'un par l'autre heurtés,
Ont du fer fracassé de leurs lances mortelles
Fait voler les éclats, jaillir les étincelles.
L'air en a retenti, les monts en ont tremblé,
Et des deux combattans aucun n'est ébranlé.
Fermes également sous la même tempête,
Nul n'a courbé le front, n'a détourné la tête.
Mais froissés à-la-fois d'un si terrible assaut,
Tout-à-coup leurs chevaux s'abattent, et d'un saut
Sur la terre élancés, ces guerriers intrépides
Tirent en même temps leurs glaives homicides.
D'un mouvement léger qui ressemble à l'éclair,
Ils suivent l'un de l'autre et la main et le fer.
Chacun d'eux sait mêler l'attaque à la défense,
S'élève, se replie, et s'arrête et s'élance.

Digitized by Google

Menaçant pour tromper, le glaive inapperçu
Va frapper l'ennemi que la feinte a déçu,
Et l'un d'eux quelquefois, par un art tout contraire,
Offre en se découvrant un piège à l'adversaire.
Ainsi l'adroit Tancrède, en cet art consommé,
Présente au Sarrasin son flanc droit désarmé.
Argant se précipite, et son impatience
Laisse du bouclier le côté sans défense.
Tancrède abat le fer et le blesse du sien,
Se recouvre et l'attend : le fier Circassien
A vu couler son sang, et jette un cri de rage,
Rugit, impatient de laver son outrage,
Avance sur Tancrède, élevant à-la-fois
Pour un coup formidable et l'épée et la voix.
Mais de l'épaule au bras découvrant la jointure,
Du fer qui le prévient il reçoit la blessure.
Tel qu'un ours en courroux dans les Alpes lancé,
Brisant entre ses dents le trait qui l'a percé,
Parmi les pieux, les dards élance sa furie,
Tel Argant, désormais peu soigneux de sa vie,
Et d'une double plaie ardent à se venger,
Ne voit rien que sa honte et non plus son danger.
Son audace s'accroît de sa force indomptable,
Et redoublant ses coups d'un bras infatigable,
Du mouvement rapide à son glaive imprimé,
Le sol tremble, l'air siffle, autour d'eux enflammé,
Il étincelle ; Argant frappe sans perdre haleine,
Et Tancrède étonné, ne respirant qu'à peine,
Pare, se garantit, et sous son bouclier
Le héros quelque temps ramassé tout entier,
Oppose à la furie et l'art et la souplesse,
Attend que l'ennemi se fatigue et s'affaise.
Mais l'attaque d'Argant ne se rallentit pas ;
Rien n'interrompt ses coups, rien ne lasse son bras.

Digitized by Google

A la même fureur Tancrède s'abandonne,
Il déploie à son tour les forces qu'elle donne.
L'un sur l'autre à-la-fois tous deux précipités,
Tous deux d'un même effort frappant de tous côtés,
Ils se portent bientôt de cruelles atteintes;
Du sang qu'ils font couler les cuirasses sont teintes;
La terre en est rougie; autour des deux rivaux,
De l'airain qui les couvre, emporté par lambeaux,
Les débris dispersés volent et se confondent;
La sueur et le sang tous les deux les inondent.
Chrétiens et Sarrasins, tous dans l'étonnement,
Contemplent à loisir ce long acharnement,
Où la force s'épuise, et renaît de la rage.
Entre les deux guerriers leur âme se partage;
Mais dans les deux partis règne un silence égal;
Pas un mot, pas un cri : de ce combat fatal
Ils attendent l'issue, incertains, mais tranquilles,
Agités au-dedans, au-dehors immobiles.
Peut-être qu'à la fin ce combat obstiné
Par un même trépas se serait terminé.
Mais déja de la nuit les ombres se répandent,
Sur les deux combattans les ténèbres descendent,
Et dérobent aux yeux les objets effacés.
Des deux côtés alors les hérauts avancés,
S'approchent des guerriers qui se chargeaient encore :
L'honorable Aridée et le grave Pindore,
Pindore qui d'Argant a porté le cartel,
Viennent marquer un terme à leur sanglant duel.
Sûrs du respect sacré des usages antiques,
Ils opposent au fer leurs sceptres pacifiques :
« C'est assez, dit Pindore, invincibles guerriers.
» La gloire entre vous deux partage ses lauriers.
» Cessez, et de la nuit respectez le silence :
» C'est aux rayons du jour d'éclairer la vaillance.

Digitized by Google

» L'ombre ensevelirait vos glorieux travaux,
» Et la nuit aux mortels doit rendre le repos. »
« Ma valeur, au grand jour aime à briller sans doute,
» Répond Argant; mais rien, non rien, quoiqu'il en coûte,
» Ne saurait m'empêcher d'attendre ici le jour,
» Si Tancrède à ma foi ne promet son retour. »
« J'exige, dit Tancrède, une même assurance.
» Si l'on veut que la nuit suspende ma vengeance,
» Jure de revenir avec ce chevalier
» Que les lois de la guerre ont fait ton prisonnier. »
Argant à cet accord se soumet sans murmures.
Le délai nécessaire au soin de leurs blessures,
De cet engagement doit retarder le jour:
Pour la sixième aurore on fixe son retour.

DE LA HARPE.

Vers faits après la troisième représentation d'Iphigénie en Aulide, *pour le début de mademoiselle Georges.*

Eh quoi! suis-je présent aux jeux de Melpomène?
Revois-je ici des Grecs les spectacles vantés?
Est-ce une illusion dont le pouvoir m'entraîne,
Et tient tous mes sens enchantés?
Non, sur les rives de l'Aulide,
Par un charme puissant je me sens transporté;
Je n'en puis plus douter, c'est l'épouse d'Atride,
Je reconnais ses traits et sa noble fierté.
Souveraine d'Argos et reine de Mycènes,
La Grèce toute entière est soumise à ses lois:
Son rang, le sang des dieux qui coule dans ses veines,
A l'encens des mortels tout assure ses droits.
Vainement de Calchas un oracle perfide
A condamné sa fille et l'appelle aux autels;

Digitized by Google

Agamemnon se trouble à sa voix intrépide,
Et rend Iphigénie à ses cris maternels :
Jouis de ta victoire, ô fille de Tyndare !
Vois les Grecs à tes pleurs répondre par des pleurs,
Vois-les, pour embellir un triomphe si rare,
Semer devant tes pas des palmes et des fleurs.

MELY JANIN.

ACROSTICHE.

B-riller par ses vertus, et de sa propre gloire ;
O-mbrager ses lauriers des palmes de la paix ;
N-égliger le repos après mainte victoire ;
A-ppeller le bonheur sur le peuple français ;
P-rotéger les talens, le culte, le génie ;
A-ssurer l'existence aux fils de la patrie ;
R-animer tous les arts, consolider l'état ;
T-enir dans la balance et l'Europe et l'Asie,
E-st-ce-là le portrait d'un premier magistrat ?

VERLHAC, de Brives.

ENIGME.

Tu nous connais très-bien, de nous tu fais usage,
Nous sommes trois, lecteur ingénieux ;
Il paroît superflu de jaser davantage
Puisque nous sommes sous tes yeux.

LAGACHE *fils*.

LOGOGRIPHE.

*A mademoiselle E. L**.*

Avec ma queue et sans ma tête,
Vous me portez Zulmis de diverses couleurs ;

Digitized by Google

Mais sans ma queue avec ma tête,
Vous me trouvez dans tous les cœurs.

LAGACHE, *fils.*

CHARADE.

Que mon premier soit couronné de fleurs;
Que des rubans aux trois couleurs,
Flottent autour de lui pour marquer l'abondance;
Qu'il verse ses bienfaits sur le sol de la France :
Vive la paix, et vivent les vainqueurs!

Que mon dernier, favorable au génie,
Inspire dignement tous les fils d'Apollon;
Qu'il allaite lui-même un faible nourrisson,
Et que ses vers annoncent l'harmonie :
Vive la lyre et vive l'Hélicon!
Que mon entier, par des sons agréables,
Rassemble au bercail le troupeau;
Que les bergères, sous l'ormeau,
Toujours simples, toujours aimables,
Chantent en cœur : vivent le chalumeau!

Par le citoyen VERLHAC, de Brives.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *chemin.*
Celui du Logogriphe est *pepin*, où l'on trouve *épi* et *pin.*
Celui de la Charade est *Voltaire.*

Digitized by Google

Voyage dans la basse et haute Egypte pendant les campagnes du général Bonaparte ; par *Vivant Denon.* 3 vol. *in*-12. Prix, 8 fr. et 10 fr. francs de port. Paris, de l'imprimerie de *P. Didot* l'aîné, aux galeries du Louvre, n°. 3. Se trouve chez *F. Didot*, rue de Thionville ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, la porte cochère vis-à-vis le petit-portail, au premier sur le devant.

CET ouvrage, dont l'édition *in-folio* était attendue par de nombreux souscripteurs, a été reçu avec un empressement qui fait autant son éloge que celui du temps où nous vivons. On doit féliciter une nation qui peut s'intéresser ainsi aux entreprises qui éclairent les arts utiles et aggrandissent le domaine des belles connoissances ; cette noble curiosité succède heureusement aux agitations politiques, et annonce une grande force de conservation. Qu'avons-nous de mieux à faire au reste, après toutes nos expéditions et toutes nos révolutions, que d'admirer nos Musées, et de bien lire notre histoire, si l'on peut la bien écrire? Puissent de tels loisirs nous tenir long-tems occupés !

On a vu, dans la *Relation de l'expédition d'Egypte* par le général Berthier, le précis des opérations militaires et les évènemens de la campagne ; celle-ci offre les observations de l'artiste et les particularités du voyageur. M. Denon faisait partie de ce corps de savans qui avaient accompagné le général Bonaparte en Egypte, et devaient ajouter d'autres conquêtes à celles des armes françaises. Le dévouement de ces hommes,

Digitized by Google

naturellement amis du repos, a quelque chose d'héroïque et de singulier qui s'adresse toujours à l'imagination ; il doit laisser, ce me semble, à la postérité une grande idée de l'ascendant d'un seul homme, et du mouvement des esprits à cette époque ; et l'expédition d'Egypte, en ne la considérant même que sous les rapports des arts, paraîtra comme un évènement mémorable dans des temps encore pleins de catastrophes.

On serait porté à croire que la présence d'une armée française en Egypte dut favoriser les recherches de nos savans, en ajoutant à leur sécurité. Mais M. Denon nous les montre sans cesse exposés à toutes les chances de la guerre et à tous les dangers du voyage. En effet, il fallait vaincre avant d'observer ; et après avoir vaincu, on avait encore à se défendre du ressentiment de peuples mal soumis qui ne pouvaient concevoir la défaite de leurs mamelouks, et des embûches de ces terribles *Arabes-Bedouins* qui voltigeaient sur les ailes de l'armée, et venaient enlever les traîneurs à la vue de leurs étendards.

L'auteur cependant cite plusieurs traits qui prouvent que l'exercice continuel du brigandage n'a pu entièrement altérer en eux le beau caractère arabe.

« Leur cruauté, dit-il, n'a rien d'atroce. Les » prisonniers qu'ils nous ont faits, en retraçant les » maux qu'ils avaient soufferts dans leur captivité, » les considéraient plutôt comme une suite de la » manière de vivre de cette nation, que comme » un résultat de leur barbarie : des officiers qui » avaient été leurs prisonniers, m'ont dit que le » travail qu'on avait exigé d'eux n'avait rien eu » d'excessif ni de cruel ; ils obéissaient aux femmes, » chargeaient et conduisaient les ânes et les cha- » meaux ; il fallait, à la vérité, camper et décamper » à tout moment ; tout le ménage était plié, et » l'on était en route dans un quart-d'heure au plus. » Au reste, le ménage consistait en un moulin à

Digitized by Google

» blé et à café, une plaque de fer pour cuire les » galettes, une grande et une petite cafetière, quel- » ques outres, quelques sacs à grains, et la toile » de la tente qui servait d'enveloppe à tout cela. » Une poignée de blé rôti et douze dattes étaient » la ration commune des jours de marche, avec » quelque peu d'eau qui, vu sa rareté, avait servi à » tout avant que d'être bue; mais ces officiers n'ayant » eu l'âme flétrie par aucun mauvais traitement, » ils ne conservaient aucun souvenir amer d'une » condition malheureuse qu'ils n'avaient fait que » partager. Sans préjugé de religion, sans culte » extérieur, les Bédouins sont tolérans : quelques » coutumes révérées leur servent de loi; leurs prin- » cipes ressemblent à des vertus qui suffisent à leurs » associations partielles et à leur gouvernement » paternel.

» Je dois citer un trait de leur hospitalité : Un » officier français était depuis plusieurs mois le » prisonnier d'un chef d'arabe; son camp surpris la » nuit par notre cavalerie; il n'eut que le temps de » se sauver; tentes, troupeaux, provisions, tout fut » pris. Le lendemain, errant, isolé, sans ressource, » il tira de ses habits un pain, et en donnant la » moitié à son prisonnier, il lui dit : « Je ne sais » quand nous en mangerons d'autre; mais on ne » m'accusera pas de n'avoir pas partagé le dernier » avec l'ami que je me suis fait. »

M. Denon ne séjourna pas long-temps dans la basse Egypte; mais son amour pour les arts sut tirer parti de toutes les circonstances. Il se jette dans une barque qui doit côtoyer les bords du Nil; il se joint à un détachement qui va soumettre un village rebelle; aussi ses observations se ressentent plus ou moins de la rapidité de la victoire : à vrai dire, elles n'ajoutent guère à ce que l'on sait déja. Tout le monde a entendu parler de ces *pyramides*, dont on ne connoît pas toutes les

Digitized by Google

destinations ; de ce lac *Mœris* que l'on ne veut pas reconnoître dans celui qu'indiquent les anciens ; de cette *colonne de Pompée*, dont on suspecte l'antiquité, etc. : ces merveilles nous sont devenues plus familières encore par les relations de deux voyageurs modernes justement estimés : ces deux auteurs, qu'il ne faut pas séparer dans des discussions critiques, parce que l'un sert à redresser l'autre, nous donnent de l'aspect de l'Egypte en général, des tableaux trop différens pour qu'ils soient fidèles. M. Savary, séduit par son imagination riante, n'y a trouvé que des ombrages de palmiers et de sycomores, des grottes fraîches, des bains voluptueux, et le séjour de toutes les délices. M. Volney, qui opposait beaucoup de philosophie aux illusions du voyageur, n'a vu au contraire « qu'un pays d'un aspect monotone, » une plaine nue à perte de vue, un horizon plat » et uniforme, des dattiers sur leurs tiges maigres, » ou des huttes de terre sur des chaussées. » Il regrette les frais ruisseaux, les antres solitaires et les frais gazons qui pourraient inspirer la flûte des Théocrite et des Gessner. Il résultera de la lecture de cet ouvrage une idée plus vraie de ce climat de l'Egypte, ou du moins qui semble plus conforme au caractère de ses anciens habitans : ce ne sont ni des idylles, ni des descriptions orientales que doivent inspirer la vue de ce ciel toujours serein et cette fécondité toujours nouvelle ; mais une certaine gravité qui élève l'âme, l'égalité d'humeur, l'amour de la contemplation; et sans doute ce n'était pas sans raison que tant de fameux solitaires vinrent méditer au milieu de ses débris : en parcourant ces montagnes sonores, dont l'intérieur creusé par la main des hommes recèle des merveilles encore ignorées, l'auteur distingua souvent des grottes qui avoient été habitées par ces pieux cénobites.

Digitized by Google

« Là, à travers les rochers, dans ces vastes re-
» traites, ils joignaient à l'austère aspect du dé-
» sert celui d'un fleuve qui, dans son cours ma-
» jestueux, répandait l'abondance sur ses rives;
» c'était l'emblême de leur vie. Avant leur retraite,
» troubles, richesses, agitations; et depuis, calme
» et jouissances contemplatives; la nature muette
» imitait le silence auquel ils s'étaient condamnés;
» la splendeur constante et auguste du ciel d'E-
» gypte commande avec sévérité une éternelle ad-
» miration; le réveil du jour n'est point annoncé
» par les cris de joie, les bondissemens des ani-
» maux; le chant d'aucun oiseau ne célèbre le
» retour du soleil; l'alouette qui égaie, anime nos
» guérets, dans ces climats brûlans crie, appelle,
» mais ne chante jamais ni ses amours, ni son
» bonheur; la nature grave et superbe semble
» n'inspirer que le sentiment profond d'une hum-
» ble reconnaissance; enfin la grotte du cénobite
» semble avoir été placée ici par l'ordre et le choix
» de Dieu; tout ce qui devrait animer la nature
» partage avec lui sa *triste et stupéfaite* médita-
» tion sur cette Providence distributrice éternelle
» d'éternels bienfaits. »

Mais il faut suivre M. Denon dans la haute Egypte. Cette contrée encore neuve pour l'observation excitait principalement sa curiosité. La plupart des voyageurs qui l'avaient visitée, en remontant le Nil, n'ont guère décrit que les bords de ce fleuve. Hérodote lui-même, dont l'exactitude se confirme tous les jours, a parlé de Thèbes sur le rapport d'autrui. Il est vrai que les récits du père de l'histoire ont une grâce et une simplicité inimitable. On croit le voir en habit de voyageur, sous de hauts portiques, interrogeant le gardien du temple de Cérès sur les cérémonies du culte, ou apprenant de la bouche des prêtres les traditions anciennes et les émigrations des

Digitized by Google

premières familles de la terre. Il y a dans ses descriptions quelque chose du calme, et de la paix mystérieuse de ces contrées. Mais l'on regrette qu'il se contente trop souvent de compter les trépieds et les vases sacrés du temple, ou qu'il entende des choses qu'il n'ose révéler, par respect pour la divinité du lieu, et ce qu'il laisse deviner laisse toujours désirer davantage.

M. Denon ne voyageait pas comme Hérodote; il avait aussi plus d'obstacle à surmonter. L'armée des Mamelouks, après plusieurs batailles perdues, avait été contrainte de se diviser. Ibrahim-Bey avait cherché un asyle dans les déserts de la Syrie; Mourad-Bey fuyait vers la haute Égypte. Le général Desaix devait le poursuivre jusqu'aux cataractes du Nil. Tout savant était sûr de trouver dans ce jeune héros un protecteur éclairé; M. Denon avait en lui un ami; il n'hésita donc pas à le suivre.

Dans cette expédition, comme dans les précédentes, par-tout son courage secondé son amour pour les arts. Tour-à-tour artiste et soldat, il est toujours à l'avant-garde, et toujours au poste le plus exposé, pourvu qu'il soit le plus favorable à ses recherches. Cependant, obligé de suivre tous les mouvemens d'une armée qui poursuivait un ennemi fuyant à la manière des Parthes, son zèle lui prépara souvent bien des regrets.

A *Tintyra* il recueillit les premiers fruits de ses travaux; mais à peine avait-il parcouru des yeux ce sanctuaire des arts et des sciences, à peine avait-il admiré ces formes d'architecture si pures et si bien conservées, ces plafonds couverts de zodiaques, de planisphères célestes et de toutes les archives des connaissances humaines, qu'il est arraché de ces lieux célèbres par un devoir rigoureux. Deux jours après Thèbes parut dans le lointain, et la vue de Thèbes produisit une scène digne d'être consacrée par l'histoire.

Digitized by Google

« L'armée, à l'aspect des ruines éparses, s'arrêta d'elle-même, et par un mouvement spontané battit des mains, comme si l'occupation des restes de cette capitale eût été le but de ses travaux, eût complétté la conquête de l'Egypte. Je trouvai, continue l'auteur, dans le compliment enthousiasme des soldats, des genoux pour me servir de table, des corps pour me donner de l'ombre; le soleil éclairait de rayons trop ardents une scène que je voudrais peindre à mes lecteurs, pour leur faire partager le sentiment que j'éprouvai à la vue de si grands objets, et l'émotion électrique d'une armée de soldats, qui me rendait heureux d'être leur compagnon, glorieux d'être Français. » Mais encore ne put-il descendre de cheval à Thèbes, et il ne la vit pour ainsi-dire qu'au galop. D'autres fois, il allait mesurer le contour d'un temple, les dimensions d'un portique, transcrire une inscription, ou dessiner l'attitude d'une statue colossale, lorsque le tambour du rassemblement, ou la trompette du boute-selle, viennent l'avertir de l'heure du départ. Il se contente donc de dessiner rapidement les objets qui le frappent, et de les décrire plus rapidement encore. Ce sont des villes détruites, où sont entassées les ruines des Egyptiens, des Romains, et des Arabes; des villages dont la misère annonçait l'empire des Turcs, bâtis dans l'enceinte des temples ruinés. Tantôt c'est le cours tranquille et majestueux du Nil, tantôt l'aspect ennuyeux et terrible du désert, qui menace tous les jours de couvrir les terres fécondées par le Nil. *C'est le tyran Typhon qui dévore l'Egypte.* Des villes englouties, des villages à moitié abandonnés, attestent ses envahissemens successifs. Les mers de sables, qui ont aussi leurs orages et leurs tempêtes, sont fameuses par le désastre de caravanes entières.

Des armes, des habits dispersés çà et là, les ca-

BIBL. UNIV. GENT
Digitized by Google

davres de chevaux exténués, les chameaux restés sous le poids de leur charge, des serviteurs, des femmes abandonnées, montrèrent à nos soldats la trace récente des Mamelouks. Malheur au voyageur qui s'oublie un instant au milieu de ces plaines brûlantes! « Hâletant de fatigue et de soif, la gorge » desséchée, respirant avec peine un air ardent qui » le dévore, il espère qu'un instant de repos lui » rendra quelques forces; il s'arrête, il voit défiler » ceux qui étaient ses compagnons, et dont il sol- » licite en vain le secours; le malheur a fermé tous » les cœurs: sans détourner un regard, l'œil fixe, » chacun suit en silence la trace de celui qui le pré- » cède, tout passe, tout fuit; et les membres en- » gourdis, déja trop chargés de leur pénible exis- » tence, s'affaissent, et ne peuvent être ranimés ni » par le danger, ni par la terreur: la caravane a » passé, elle n'est déja plus pour lui qu'une ligne » ondoyante dans l'espace, bientôt elle n'est plus » qu'un point, et ce point s'évanouit: c'est la der- » nière lueur de la lumière qui s'éteint: ses regards » égarés cherchent et ne rencontrent plus rien; il » les ramène sur lui-même, et bientôt ferme les » yeux pour échapper à l'aspect du vide affreux » qui l'environne; il n'entend plus que ses soupirs, » ce qui lui reste d'existence appartient à la mort; » seul, tout seul au monde, il va mourir, sans que » l'espérance vienne un instant s'asseoir auprès de » son lit de mort; et son cadavre dévoré par l'aridité » du sol, ne laissera bientôt que des os blanchis » qui serviront de guide à la marche incertaine du » voyageur qui aura osé braver le même sort. »

Ce tableau de l'Arabe expirant au milieu de son désert rappelle celui du *voyageur perdu dans les neiges*, que l'on trouve dans les Saisons de Thompson, et dans les relations des voyageurs. Les mêmes circonstances sont reproduites sous des couleurs différentes; le même genre de mort attend l'homme

Digitized by Google

sous le tropique et sous le pôle, et les sensations extrêmes ont des effets semblables.

Ce fut au milieu de ces alternatives et de ces dangers que l'armée parvint à Syène (*Assuan*), où elle demeura vingt-un jours dans les mêmes quartiers qu'avaient autrefois défendus trois cohortes romaines. A son retour, M. Denon put visiter plus à loisir Thèbes, Hermopolis, Triclyre, etc., toutes ces ruines fameuses qu'il n'avait fait qu'entrevoir. La comparaison des différens monumens le convainquit de plus en plus que l'architecture égyptienne, que l'on considère ordinairement comme l'enfance de l'art, en est vraiment le type. On y reconnaît le principe des trois ordres dorique, ionique et corinthien.

« Rien de plus simple, dit-il, et de mieux calculé que le peu de lignes qui composent cette » architecture. Les Egyptiens n'ayant rien emprunté » des autres, ils n'ont ajouté aucun ornement étranger, aucune superfluité à ce qui était dicté par la » nécessité : ordonnance et simplicité ont été leurs » principes, et ils ont élevé ces principes jusqu'à » la sublimité ; parvenus à ce point, ils ont mis une » telle importance à ne pas l'altérer que, bien qu'ils » aient surchargé leurs édifices de bas-reliefs, d'inscriptions, de tableaux historiques et scientifiques, » aucune de ces richesses ne coupe une seule ligne ; » elles sont respectées, elles semblent sacrées ; tout » ce qui est ornement, richesse, somptuosité de » près, disparaît de loin, pour ne laisser voir que le » principe qui est toujours grand et toujours dicté » par une raison puissante..... Chez eux l'idée de » l'immortalité de Dieu est présentée par l'éternité » de son temple ; leurs ornemens toujours raisonnés, » toujours d'accord, toujours significatifs, prouvent » également des principes sûrs, un goût fondé sur le » vrai, une suite profonde de raisonnemens ; et » quand nous n'aurions pas la conviction du degré

Digitized by Google

» éminent où ils étaient parvenus dans les sciences
» abstraites, leur seule architecture, dans l'état où
» nous l'avons trouvée, nous aurait donné l'idée de
» l'ancienneté de ce peuple, de sa culture, de son
» caractère, de sa gravité. »

Il faudrait transcrire en entier ces réflexions si judicieuses et si conformes au jugement de toute l'antiquité. Bossuet, qui unissait la sublimité du christianisme à la naïveté des anciens dont il s'était pénétré, a exprimé le même jugement dans les lignes suivantes :

« Ceux qui ne savent pas jusqu'à quel point on
» peut ménager la terre, prennent pour fable ce
» qu'on raconte du nombre des villes d'Egypte :
» la richesse n'en était pas moins incroyable ; il
» n'y en avait point qui ne fût remplie de temples
» magnifiques et de superbes palais ; l'architec-
» ture y montrait par-tout cette noble simplicité
» et cette grandeur qui remplit l'esprit. . . . . Les
» ouvrages des Epyptiens étaient faits pour tenir
» contre le temps ; leurs statues étaient des co-
» losses, leurs colonnes étaient immenses. L'Egypte
» visait au grand et voulait frapper les yeux de
» loin, mais toujours en les contentant par la jus-
» tesse des proportions, etc. »

Cependant ce peuple si sage se démentait par plus d'un endroit. Il outrageait la divinité par des cultes superstitieux ; et par une suite trop nécessaire, il outrageait la nature par des sacrifices humains. Vainement Hérodote essaie de le justifier de cette dernière accusation ; elle a été reproduite avec autorité, et M. Denon semble aujourd'hui la confirmer. Il a trouvé ses preuves au milieu des ruines de Thèbes, dans les sculptures intérieures d'un portique : les reliefs représentent l'histoire d'un héros qu'il croit être *Sésostris*. Après ses différens exploits, on voit sa marche triomphale. « Le bœuf Apis, avec les attributs de la divinité,

Digitized by Google

» marche devant lui ; une longue suite de person-
» nages tiennent chacun une enseigne, sur la plu-
» part desquelles sont les images des dieux. Arrivés
» à un autel, *un enfant, les bras attachés derrière*
» *le dos, va être sacrifié devant le triomphateur,*
» *arrêté pour assister à cet horrible sacrifice, ou pour*
» *recevoir cet exécrable holocauste.* Un prêtre qui
» brise la tige d'une fleur, des oiseaux qui s'en-
» volent, sont les emblèmes de la mort et de l'âme
» qui se sépare du corps. »

« Ainsi donc, s'écrie M. Denon, ce que Longin
» et Apulée nous ont dit des sacrifices humains,
» dans leurs romans de *Théagènes* et de l'*Ane d'Or*,
» est donc une vérité ! »

Cette vérité est accablante, j'en conviens, et c'est un grand sujet de méditation de voir toute la sagesse humaine impuissante pour conserver les premières lois de la nature et de la société. Le même tableau, ou plutôt cette suite de tableaux, fut l'occasion d'une découverte plus précieuse et moins affligeante. A la suite de cette marche triomphale, on voit un prêtre dans l'attitude d'un homme qui écrit ; c'étoit la première fois que cette particularité s'était offerte à l'auteur.

« Les Egyptiens avaient des livres ; le fameux
» *Toth* était donc un livre, et non des panneaux
» d'inscriptions sculptées sur des murailles, comme
» il était resté en doute. Je ne pouvais me défen-
» dre d'être flatté, en songeant que j'étais le pre-
» mier qui eût fait une découverte si importante.
» Mais je le fus bien davantage lorsque, quelques
» heures après, je fus nanti de la preuve de ma
» découverte par la possession du manuscrit même
» que je trouvai dans la main d'une superbe
» momie qu'on m'apporta : il faut être curieux,
» amateur et voyageur, pour apprécier toute l'éten-
» due d'une telle jouissance. Je sentis que j'en
» pâlissais ; je voulais quereller ceux qui, malgré

Digitized by Google

» mes instantes prières, avaient violé l'intégrité » de cette momie, lorsque j'aperçus, dans sa main » droite et sous son bras gauche, le manuscrit de » papyrus en rouleau que je n'aurais peut-être » jamais vu sans cette violation. La voix me man- » qua... je ne savais que faire de mon trésor, » tant j'avais peur de le détruire; je n'osais le con- » fier à personne, le déposer nulle part ; tout le » coton de la couverture qui me servait de lit ne » me parut pas suffisant pour l'emballer assez mol- » lement. »

Nous voudrions accompagner l'auteur au milieu des ruines de Thèbes, dans les sépultures des rois, dans les sépultures non-moins magnifiques des héros et des hommes justes. Nous visiterions avec lui ces souterreins immenses, *demeures éternelles de la mort*, où l'on diroit que l'antique Egypte s'est réfugiée toute entière. Mais nous n'oserions seulement nommer tant de richesses, dans l'embarras de les décrire; il vaut mieux recourir à l'ouvrage lui-même. La lecture en est aussi attachante que variée; la collection des dessins du même auteur y ajoute un mérite qui ne peut être apprécié que par les vrais connaisseurs. Ce sont, pour ainsi dire, deux narrations qui s'éclaircissent et se fortifient mutuellement. Le style de la plupart des morceaux que nous avons cités prouvera d'ailleurs que le talent de peindre, comme le talent de décrire, ont une source commune, et sont également le don d'une imagination succeptible d'impressions vives, et capable d'en rendre les principaux effets.

On pourrait cependant reprocher à l'auteur quelques incorrections de style; mais on devrait lui reprocher avec plus de sévérité plusieurs plaisanteries irreligieuses, dont il a cru égayer ses récits. Assurément elles sont bien étrangères à son sujet ; depuis long-temps elles étaient usées en

Digitized by Google

France, et depuis que l'auteur est revenu d'Egypte, elles ont absolument passé de mode. « Les rieurs, » dit M. de la Harpe, viennent mal à la suite des » bourreaux; la plaisanterie (*sur les choses de la* » *religion*), est une arme rouillée, et rouillée » par le sang. »

M. Denon se proposait d'ajouter à son voyage plusieurs digressions historiques et critiques qui lui auraient donné un mérite plus solide et peut-être plus nouveau. Mais ayant appris que l'institut du Caire avait effectué, dans la haute Egypte, le voyage ordonné par le général en chef, et qu'il était occupé dans ce moment à publier le résultat de ses recherches, il a mieux aimé l'attendre avec la France et l'Europe savantes. Son ouvrage ne fait proprement qu'indiquer tout ce que nous avons droit d'espérer. L'Egypte interrogée par les savans les plus distingués, et pour ainsi dire située avec toutes les lumières de l'Europe, révélera quelques-uns de ses mystères. Nous avons des connoissances positives sur les pertes et les accroissemens de son territoire, l'administration de ses eaux, la destination de ses monumens, la situation de ses villes, etc. Les arts auront des modèles plus près de la nature, et inspirés dans des temps meilleurs.

L'Egypte est la mère des arts; ceux-ci, dans leurs rapports inévitables avec les mœurs, se ressentent plus ou moins des troubles civils, et en architecture, comme en morale et en législation, nous avons également besoin de recourir aux sources premières.

P. M.

Digitized by Google

Poëmes et poésies, par *Verlac*; nouvelle édition; un volume *in*-8°. prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Pougens*, imprimeur-libraire, quai Voltaire, n°. 10; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

En rendant compte, dans le dernier numéro, des mélanges de poésies de M. Desaintange, nous avons surtout fixé l'attention de nos lecteurs sur un petit poëme imité de l'anglais et intitulé les *Funérailles d'Arbert*. M. Verlac a traité le même sujet, et c'est également dans cette pièce que se trouvent les meilleurs vers de son recueil. Sans prétendre établir de comparaison entre les deux auteurs, dont l'un est un athlète de profession, qui a vieilli dans la carrière, où même il a vu quelquefois ses efforts couronnés du succès, tandis que l'autre n'a entretenu, dit-il, de commerce avec les muses; que pour émousser les épines qu'il a rencontrées dans la vie, nous avons cru qu'on verrait avec plaisir les mêmes morceaux traités par deux mains différentes.

Avant d'indiquer ce petit parallèle, nous allons répondre en quelques mots à un reproche que nous ont adressé des personnes dont nous respectons infiniment les lumières et le goût. Elles nous ont accusé d'avoir traité M. Desaintange avec une indulgence excessive, de n'avoir extrait de sa brochure que ce qu'il y avait de plus supportable, tandis que nous glissions sur les mauvais vers et les mauvaises pièces qui s'y trouvent en grande majorité. Pourquoi, nous a-t-on dit, à une époque où les noms plus illustres, les réputations qui paraissent le plus solidement établies, ne sont pas à l'abri de la critique, montrer cette partialité pour un homme qui ne s'élève jamais au-dessus, et qui est si souvent au-dessous de ce qu'on a droit d'attendre d'un talent médiocre? Il faut avouer en effet que les jugemens portés dans la plupart des journaux sur les vers de M. Desaintange, sont bien loin de s'accorder avec l'opinion des gens de goût qui, en général, tiennent peu compte des efforts, et ne voient, comme la postérité, que les résultats. Mais les journalistes, qui doivent retracer l'histoire de l'époque où ils écrivent, recueillent sur un auteur tous les détails qui peuvent intéresser ses contemporains, et il semble

Digitized by Google

assez juste que celui qui n'aura rien à démêler avec les siècles futurs, reçoive au moins pendant sa vie le tribut de louanges dû à l'opiniâtreté de son travail, et qui en est une espèce de dédommagement.

C'est sous ce rapport, que nous avons cru devoir louer ce qu'il y a d'estimable dans le recueil de M. Desaintange.

Nous n'avons pas eu la prétention ridicule, et qui ne saurait entrer dans la tête de quiconque n'est pas entièrement brouillé avec le dieu du goût, de le présenter comme un modèle ou comme un homme né avec un vrai talent. Ce n'est qu'à force d'importunités que M. Desaintange, qui courtise les muses depuis son enfance, est parvenu à en arracher quelques légères faveurs. Mais enfin, ces bonnes fortunes, quoique rares, n'en sont pas moins réelles, et l'on pourrait en citer plus d'un exemple aux incrédules. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner jusqu'à quel point peut arriver dans les beaux-arts un talent très-ordinaire, aidé d'un travail opiniâtre. La question deviendra plus facile à résoudre, si on fait attention que, même dans les arts libéraux, il y a une partie essentiellement mécanique, dont s'empare la médiocrité, et à laquelle se bornent tous ses efforts, faute de pouvoir atteindre plus haut. Sans nous engager dans cette discussion qui demanderait un article particulier, nous revenons au but que nous nous sommes proposés dans celui-ci, et qui est de comparer l'*Arabert* de M. Verlac à l'Arabèle (1) de M. Desaintange, en priant nos lecteurs d'avoir recours à notre avant-dernier numéro, où il trouvera les morceaux correspondans à ceux que nous allons transcrire. Voici le début de M. Verlac :

Tombeaux silencieux ! retraites souterraines !
Terme où vont se briser les vanités humaines !

(1) M. Desaintange, dans un petit préambule qu'il met à la tête de son imitation, avertit qu'il a changé, *par euphonie*, le nom d'Arabert en celui d'Arabèle, et quand le besoin de la rime serait entré pour quelque chose dans le changement, on le lui pardonnera bien plus volontiers que celui qu'il s'est permis sur le mot *linceul*. La raison qu'il en donne est assez singulière : « J'écris, dit-il, *lin-* » *ceuil* comme *cercueil*, et non pas *linceul*, selon l'orthographe » d'usage, parce que l'analogie des idées qu'expriment ces deux » mots, les nécessite à rimer ensemble. » On prouverait de même que *sépulcre* doit rimer avec *cadavre*.

Digitized by Google

Léonore vers vous porte des pas tremblans
Que guident sa douleur, ses noirs pressentimens.
Loin du bruit des cités, dans une paix profonde,
L'édifice est construit... L'astre brillant du monde,
Saisi d'un saint respect pour tant de majesté,
Ose à peine y répandre une faible clarté.
Suspendue à la voûte, une sombre lumière
De ses pâles *éclairs* y frappe la *paupière*.
Là, du sein de la nuit, ce lugubre flambeau
Pénètre au fond de l'ame, y verse un jour nouveau.
Aux cendres d'Arabert la tombe destinée,
De spectres effrayans semblait environnée.
Léonore la voit, et l'œil baigné de pleurs,
Elle y vient, en ces mots, soupirer ses douleurs.

Ce début a de la pompe, et le morceau dans son ensemble, nous semble préférable à celui de M. Desaintange, qui n'offre que les deux vers imités de Milton :

Une lampe qui veille en ces caveaux funèbres,
Sans dissiper la nuit, laisse voir les ténèbres.

Il est vrai que M. Verlac a complètement échoué au même endroit. Le mot *éclair* est impropre et ne saurait exprimer cette pâle lueur, que jette par intervalle une lampe funéraire. On n'a jamais dit d'ailleurs que la lumière frappât la paupière, puisqu'on ne voit plus dès que la paupière est abaissée. Quant au flambeau qui pénètre au fond de l'ame, et y jette un nouveau jour, nous ne savons pas si cette pensée est empruntée du poète anglais que nous n'avons pas sous les yeux ; mais, dans tous les cas, elle est beaucoup trop recherchée. Passons au second morceau :

Je me livrais à peine aux douceurs du sommeil,
A la pâle lueur d'un lugubre *appareil*,
Un fantôme hideux paraît du sein des ombres.
Il était revêtu des marques les plus sombres ;
Le spectre de la mort suivait ses pas errants ;
La voûte me rendit ces funèbres accents :

Digitized by Google

« Ne crois pas que ton *masque*, impie et téméraire,
» Profane plus long-temps ce *digne* sanctuaire.
» Ton criminel espoir vient d'être renversé,
» C'en est fait pour jamais, et le trait est lancé.
» Prête l'oreille au son de la cloche *fidelle*,
» Qui demande Arabert dans la nuit éternelle. »
J'allais mourir d'effroi..... Je m'éveille..... l'amour,
Et la crainte et l'espoir, m'*emportent* tour-à-tour.
De saints religieux une foule *innombrable*
Me frappe tout-à-coup d'un *aspect* vénérable;
Mes yeux cherchent en vain; je vole dans ce bois.....
La méditation l'y *menait* quelquefois.
Déjà *tous les objets ont passé sous ma vue*,
Aucun qui le présente à mon ame éperdue.....
Alors, tout mon malheur s'est peint à mon esprit.
Je tombe, je m'écrie..... « O nuit! affreuse nuit....
Il n'est plus!..... Cette voix et ce songe funeste,
Cette voûte, ce temple!..... Hélas! tout me l'atteste;
Je vois, je vois briller le glaive de la mort,
Et je ne pourrai point, compagne de ton sort,
Soutenir de mes bras ta tête défaillante;
Recueillir les soupirs de ta bouche mourante,
De ta froide agonie adoucir la rigueur,
Et tu ne verras point l'épouse de ton cœur
Te prodiguer ces soins dont la vertu s'honore.
Il meurt... Hélas! l'amour... l'amour dispute encore
Mon devoir!..... Mon devoir est de t'aimer toujours,
De recueillir ton souffle, et ton ame, et tes jours;
Mais, non, je troublerais ta mourante pensée.
Arabert, ferme en paix ta paupière affaissée,
Sois à ce dieu vainqueur, ce père bienfaisant;
Dois-je être sa rivale à ton dernier moment? »

La première moitié de ce morceau, jusqu'au vers : *Je tombe, je m'écrie, etc.*, offre des expressions faibles et des termes impropres que nous avons soulignés, et les vers de M. de Saint-Ange au même endroit, sont plus châtiés. Mais dans la seconde partie, M. Verlac

Digitized by Google

prend sa revanche ; son stile en général a plus de chaleur, et il a bien mieux saisi le ton qui convient à la situation. Les vers de M. Desaintange portent presque par-tout l'empreinte d'un travail pénible ; M. Verlac nous paraît avoir plus de facilité, on regrette seulement que cette facilité dégénère souvent en négligence. Nous n'entrerons pas dans l'examen de ses autres poésies qui ont pû être un délassement agréable pour celui qui les a composées, mais qui n'offriraient pas toujours le même avantage à des lecteurs un peu difficiles.

A messieurs les rédacteurs du Mercure de France, *sur l'Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne*, huit vol. *in*-12. Prix : 20 fr., et 27 fr., francs de port.

Des lecteurs peu attentifs, ayant vu dans le titre de ce nouveau livre *Histoire de la rivalité de la France et de etc.*, se sont rappelé un autre ouvrage d'un titre semblable, et ont cru, sans autre examen, qu'il s'agissait seulement d'une réimpression de l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre* ; l'erreur s'est répandue au point qu'il devient nécessaire d'avertir le public qu'il s'agit d'un ouvrage entièrement nouveau, qui n'a de commun avec la rivalité de la France et de l'Angleterre, que d'être du même auteur et de pouvoir servir de pendant au premier. Chacun de ces deux différens ouvrages est en substance une véritable histoire, celui-ci d'Espagne, l'autre d'Angleterre, et il résulte des deux ouvrages une histoire presque complette de la France, et vraiment complette dans ses rapports avec ces deux grandes puissances, ses rivales, etc.

Signé GAILLARD, *membre de la ci-devant académie française.*

N. B. Cet ouvrage se trouve chez L. Duprat, Letellier et compagnie, rue Saint-André-des-Arts, n. 46.

Digitized by Google

LE SOLITAIRE

DES BORDS DE L'OCÉAN.

Poëme traduit librement de l'anglais.

Muse, l'obscurité redoutable ; le jour s'éteint au milieu de sa course, et bientôt ses derniers rayons vont s'éclipser derrière le crêpe lugubre des nues amoncelées. Vois ces sombres vapeurs, enfans des rives hyperborées, s'avancer en tourbillons sur la cime de nos forêts, et s'exhaler en brumes humides. Entends-tu le souffle tumultueux des aquilons éclater en longs sifflemens, et l'écho retentir au loin, du mugissement des vagues soulevées? Viens, volons sur les rives orageuses du vaste Océan, sur ces rives sauvages et escarpées, d'où l'œil planant dans un espace immense, se repaît de tableaux majestueux, et transmet à l'ame des inspirations sublimes. Du milieu de ces ruines qui semblent dominer encore avec orgueil les plaines menaçantes d'Amphytrite et braver le vain courroux des tempêtes, nous contemplerons le choc puissant des élémens, les ravages de la faulx du temps aux ailes rapides.

Vents mutinés, fiers artisans de la tempête, poursuivez votre rage ; qu'au bruit de vos sifflemens redoublés, mon œil se repaisse à loisir de l'aspect imposant de ces montagnes mouvantes qui, se pressant et s'accumulant en tumulte, s'avancent d'un air majestueux, et viennent se briser avec l'éclat du tonnerre, contre l'immobile rocher qu'ils couvrent d'une blanchissante écume. Non-moins agiles que vous, ô enfans d'Orythie, la troupe réjouie des volatiles aquatiques, voltigeant confusément dans la vague des airs agités, vous provoquent par leurs cris, et semblent défier la rapidité de vos ailes. Fleuves du ciel,

Digitized by Google

descendez sur les voûtes caduques de cette antique et noble masure, et que le fracas de vos ondes réjaillissantes ajoute un degré d'intérêt à cette scène solemnelle.

Les voilà, ces restes d'un pompeux édifice, ce magnifique palais, berceau d'une race illustre, qui, tout plein de faste et d'orgueil, retentissait jadis de l'éclat des fêtes, des festins, des jeux belliqueux. Aujourd'hui, misérables débris, en proie à l'oubli, au néant, et le repaire du reptile immonde, ses voûtes ne retentissent plus que du mugissement sourd des vents qui se jouent à travers un amas de colonnes tronquées. Où êtes-vous, héros, illustres paladins, sémillante jeunesse, l'ame de ce séjour? Quels lieux retentissent maintenant du bruit de votre joie, de vos plaisirs, brillent de l'éclat de vos armes? En quelles contrées plus propices, la voix bruyante des clairons vous appelle-t-elle à d'amoureuses victoires, à la conquête de la beauté, à la palme que dispense sa main généreuse? Où sont ces superbes coursiers qui, tout fiers de partager votre gloire, plus rapides que les vents, vous faisoient voler parmi des nuages de poussière, dans une noble arène? Hélas! ils ont fui ces heureux temps! ils ont fui comme une vapeur légère, et à peine ont-ils laissé derrière eux quelques traces de votre existence.....

Mânes de tant d'êtres illustres échappés à ces demeures terrestres, sont-ce vos voix que j'entends se mêler aux voix bruyantes des enfans de la tempête? Ainsi que le vulgaire aime à se le persuader, votre destinée serait-elle de parcourir les airs au sein des orages, emportés par l'aile inconstante des vents mutinés?.... Mais quel objet vient de frapper ma vue? Quel être merveilleux s'est élevé du sein de ces rochers, comme le spectre du sein de la tombe? Ne me trompé-je point? Est-ce un fantôme? Est-ce un spectre en effet? Ou, plutôt, quelque

Digitized by Google

dieu, quelque génie habitant de ces déserts, abandonnant sa demeure souterraine, se préparoit-il à joindre la foule des esprits qui peuplent l'air en ce moment? Il s'avance, et sa démarche grave, cette barbe de neige qui descend jusqu'à terre, avec les plis onduleux de sa robe funèbre, impriment le respect.

O toi, dont la vue fait naître dans mon ame une impression extraordinaire, un sentiment inexprimable, approche sous l'abri de ce portique ébranlé. Parle, es-tu dieu? es-tu homme? ou bien favori des caprices du destin, et possesseur du don de la magie? viendrais-tu au milieu du trouble des airs, évoquer les ombres des morts pour te soumettre les vivans?

O chantre aimé des muses! favori d'Apollon! reviens de ton erreur; je ne suis ni dieu, ni doué de l'art des enchantemens; mais un simple mortel, qui, las des vaines illusions, des prestiges frivoles, encensés par le vulgaire, viens dans ces déserts chercher de véritables jouissances; et, à ton exemple, admirer les grands effets d'une puissance invisible, les tableaux sublimes des sites sauvages. Toi, guidé par le hasard, tu n'y viens que pour céder aux caprices d'une muse volage; et, non-moins inconstant, retourner ensuite grossir la foule qu'entraîne le tourbillon des plaisirs tumultueux; moi, j'y demeure, pour satisfaire des goûts plus certains, des goûts moins frivoles. Appelé par le sort à manier les pinceaux des amis de la vie pastorale, des Bion, des Moschus, des Théocrites, sans cesse tu te plais à unir dans le cadre séduisant de la volupté, les traits de l'austère morale aux charmes d'une aimable philosophie; les images naïves des mœurs champêtres, au commerce bruyant des cités; les attraits ingénus de la bergère, à la coquetterie des Phrynées: moi, je mets mes plus douces jouissances à exercer l'humanité dans ces lieux non-exempts de malheurs.

Digitized by Google

Loin de ressembler à ces êtres dénaturés, de ces monstres que tu vois rôder le long de ces rivages, comme les enfans des ténèbres, dans l'attente des naufrages, comme l'hyene féroce à la recherche des victimes du trépas, l'adresse des vœux au ciel pour attirer sa protection sur les infortunés exposés à la fureur des flots, et donne la sépulture à ceux qu'un destin funeste auroit jetés, privés de la vie, sur ces rives. La grotte que ton œil peut découvrir de ce côté, au sein de ces rochers couronnés d'arbrisseaux, est ma retraite. Elle est loin d'offrir ces commodités si recherchés au sein des villes, par le sybarite voluptueux; mais j'y trouve le repos, le calme, la tranquillité de l'ame; et ces trésors valent bien les illusions d'une pompe frivole, auxquelles trop souvent le dégoût, l'amertume succèdent. De quel intérêt ne sont pas, d'ailleurs, les souvenirs que sa solitude me retrace, les réflexions qu'elle m'inspire? car cette grotte aimable fut jadis un lieu de délices, un temple de volupté, l'asile de l'amour. Oh! si la nymphe habitante des rochers qui l'entourent, consentoit à se rendre à nos vœux, que de secrets charmans flatteroient notre curiosité! que de traits touchans féconderoient les pinceaux! Mais j'oublie que le faible demi-jour qui nous éclaire, va s'éteindre et nous plonger dans les ténèbres; j'oublie qu'il est temps de nous retirer.

— O saint homme! ô vrai sage! ne refuse pas, je t'en supplie, de satisfaire à la vive curiosité que tu viens d'éveiller en moi! ne me prive pas du plaisir d'apprendre ce qui se passa autrefois dans ta grotte, et ce qui peut te la rendre aussi intéressante!

— Embrasse donc d'un nouveau regard, ces ruines antiques que, sans doute, tu sais avoir été autrefois le séjour de la magnificence et des plaisirs bruyans; de toutes les belles qui en ont fait l'ornement, et présidèrent peu-

Digitized by Google

dant le cours de plusieurs siècles aux tournois qui y ont eu lieu, aucune ne reçut du ciel plus de faveurs, ne déploya plus d'éclat, n'excita les vœux d'un plus grand nombre de chevaliers, que la divine, la céleste Edelmone. Edelmone, la fille unique du comte Arnold, le dernier et le plus fastueux seigneur qui ait illustré ces contrées. Mais c'est en vain que les plus opulens, les plus magnifiques de la multitude des amans épris de sa rare beauté combattirent pour obtenir une main si chère; c'est en vain que le père altier, ferme et intraitable autant qu'avide de richesses, prétendit soumettre à des vues d'ambition un cœur né pour des affections tendres; ce cœur s'étoit donné, et ce fut, non le plus riche de tant d'adorateurs, non le plus puissant, mais le plus sensible qui l'obtint.

Oh! que n'est-il un gouffre éternellement ouvert sous les pas sacrilèges de quiconque vient à découvrir les secrets des amans, et sans respect pour des mystères aussi saints, les révèle à des oreilles impies! Que n'est-il une foudre toujours prête à pulvériser les monstres que la jalousie porte à l'atrocité des plus infâmes vengeances! Que n'est-il un Dieu qui retienne la main des pères, au moment qu'elle est prête à frapper une fille que son inclination enchaîne à la destinée d'un amant tendre et plein de sensibilité!

Un jour.... ô jour de désastre et d'horreurs! c'était dans la saison d'automne, cette saison que la nature sembla consacrer aux cœurs sensibles, aux amans malheureux; le même désordre régnait alors dans les cieux; la voix des tempêtes grondait avec fureur; la mer soulevée poussait d'horribles mugissemens, et des voix plaintives semblaient mêler leurs accens funèbres aux sifflemens des aquilons. La fidelle Edelmone s'était, comme de coutume, rendue au seul asile où elle pût donner à l'amant qu'elle adorait les témoignages de la passion la plus

Digitized by Google

tendre; à cette grotte, aujourd'hui mon humble retraite, autrefois témoin discret des plus douces voluptés, des mystères de l'amour. Déjà l'heure où devait s'y rendre l'amant qui l'y atirait était passée, et inquiète, agitée, elle versait des larmes amères. Bientôt en proie au plus cruel tourment, à la plus douloureuse impatience, elle fait entendre des cris plaintifs, appelle son amant, et l'écho répète en vain le nom de cet être cheri.

Désespérée, elle s'était approchée des rives de la mer courroucée, et prête à succomber sous le poids de la douleur, il y avait déjà un moment qu'elle fixait un œil égaré sur les bonds des vagues en fureur, quand elle apperçoit à travers la blanchissante écume qu'enfantent ces vagues un objet qui la frappe d'un pressentiment sinistre. Cet objet, en excitant en elle une curiosité avide, ne fait qu'accroître l'espèce de stupeur où son ame se plonge, et une sueur froide inonde la pâleur de son visage. Tout-à-coup une montagne énorme, affreuse et mugissante se soulève, gronde et s'avance. Telle et beaucoup moins horrible s'échappe des antres du Nord une nuée aux flancs noirs et gonflés de bitume, quand elle apporte sur nos toits la mort, les désastres de la tempête.

Cette montagne horrible, en s'accroissant dans sa marche, semble menacer de franchir, sur son passage, jusqu'aux digues redoutables opposées à la fureur d'un élément perfide. Elle arrive enfin: elle éclate comme la foudre, se dilate et vomit l'objet hideux dont elle paraît dépositaire..... O moment terrible! ô souvenir douloureux et plein d'horreur!.... Mortel sensible, pardonne aux larmes que ce récit ne saurait cesser de me faire répandre! Que te dirai-je? Le destin, le destin aveugle, impitoyable, a épuisé tous ses coups. Son sceptre de fer s'est appesanti sur l'ouvrage le plus admirable qu'ait formé la nature. Edelmone, l'infortunée Edelmone n'a que

Digitized by Google

trop reconnu, dans l'objet qu'elle vient de voir déposer à ses pieds, le cadavre défiguré de son malheureux amant. Frappée d'un coup mortel, un dernier cri a exprimé le terme de son existence : elle a doucement fléchi sous le fardeau de la douleur, comme la tendre fleur que la faulx vient de ravir à sa tige.

Je ne te dirai pas le désespoir d'un père, son repentir, ses regrets à la nouvelle d'un évènement aussi funeste; son trépas suivit de près la perte d'une fille aussi chère; et c'est ainsi que s'éteignirent les restes d'une race illustre : le palais qui lui servit de berceau, bientôt devenu désert, ne laissa plus que ces ruines.

Mais la nuit a déployé ses voiles funèbres, et déjà des ténèbres épaisses nous environnent : il est temps que nous songions, toi à reprendre le chemin de ta demeure éloignée de ces lieux, et moi à allumer sur le rocher qui domine ma grotte, les feux destinés à guider les infortunés égarés sur ces rives désertes, ou balottés par les flots.

Adrien Lezoux, *Officier du génie.*

Digitized by Google

POLITIQUE.

NOUVELLES EXTÉRIEURES.

N'oublions pas que nous considérons ce qui se passe en Angleterre, pour achever notre cours de politique.

L'adresse de remercîment au roi ayant été votée sans division, c'est-à-dire, sans amendement et à l'unanimité, on pouvait croire qu'il n'y avait qu'une opinion dans le parlement; cependant, on ferait déjà un volume des discours contradictoires auxquels cette adresse a donné lieu. Quand on assemble des hommes pour parler, il faut bien qu'ils parlent; et comme très-souvent ils n'auraient rien à dire si l'esprit de parti ne les animait, on doit s'attendre que l'esprit de parti se manifestera par-tout où des hommes seront rassemblés pour délibérer. Tous les discours prononcés jusqu'à présent, n'ont donc servi qu'à montrer les partis qui divisent le parlement: on peut en compter trois, celui du ministère actuel, celui de M. Pitt, et l'ancien parti de l'opposition qui paraît vouloir soutenir les ministres qui ont fait la paix, soit pour empêcher ou retarder la rentrée au ministère de M. Pitt et des siens, soit pour y pousser avec eux quelques-uns des membres marquans de l'opposition, ce qui est plus probable.

Ces trois partis sont d'accord, avec mille modifications, qu'un grand Etat ne peut être indifférent à ce qui se passe dans les autres Etats; c'est-à-dire, que l'Angleterre voudrait intervenir encore une fois dans les affaires du continent, quoiqu'elle ait posé en principe, au moment de la paix, que toute alliance continentale lui était onéreuse. Malgré les coups que se sont portés les divers orateurs, aucun n'a expliqué pourquoi l'Angleterre prétendait s'isoler du continent au moment de la paix, et pourquoi elle voudrait aujourd'hui y reprendre de l'influence. Nous allons suppléer à leur silence.

Dans la dernière guerre, le cabinet de St.-James s'est plaint d'avoir été abandonné par tous ses alliés; cela est faux; c'est l'Angleterre qui a sacrifié toutes les puissances qui s'étaient armées à son instigation. Nous prendrons l'Autriche pour exemple. Lorsque la cour de Vienne fit la paix, c'était incontestablement un besoin pour elle; comme l'Angleterre avait fait des conquêtes, si elle eût

Digitized by Google

voulu intervenir dans le traité, elle aurait nécessairement mis dans la balance le poids des compensations; c'est ce qu'elle voulait éviter. L'Autriche fut abandonnée à elle-même, avec tous les désavantages d'une puissance abattue par des défaites; la France n'abusa point de ses victoires, mais ce n'est pas au cabinet britannique que celui de Vienne dut les arrangemens qui décidèrent la paix. Ainsi, il est incontestablement prouvé que l'Autriche fut abandonnée par l'Angleterre, qui déclara alors qu'elle ne voulait plus intervenir dans les affaires du continent. Le cabinet de St.-James fit ensuite sa paix séparée, avec tous les avantages d'une puissance qui a fait des conquêtes, et qui ne traite que pour elle; c'est-à-dire, qu'elle restitua beaucoup moins qu'elle n'aurait restitué, si elle avait traité à-la-fois pour elle et ses alliés.

Aujourd'hui qu'il n'y a plus de compensations à faire, l'Angleterre change de principe, et dit qu'elle ne peut rester indifférente à ce qui se passe en Europe. Ainsi, pour expliquer cette politique variable, il faut se persuader qu'uniquement guidé par son intérêt, le ministère anglais s'isole pour conserver les profits de la guerre, et s'allie pour n'en pas supporter les charges. Voilà le secret de la différence que quelques mois ont introduite dans les opinions du parlement. Et ces hommes osent se plaindre de n'avoir plus d'alliés! Parce qu'ils donnent de l'argent, ils pensent être quittes de toutes obligations; risquer ses états pour augmenter le commerce de l'Angleterre est un si grand bonheur, que les banquiers de Londres ne conçoivent pas comment les gouvernemens s'y refusent. Ils avaient fini par croire qu'il leur serait toujours loisible de dire aux rois: « Battez-vous pour nous, nous ferons la » paix sans vous, en vous accusant de n'avoir pas rem» porté des victoires, au prix convenu. »

Après avoir refusé d'assister au traité de Lunéville, il est bizarre que l'Angleterre discute ce traité, dans lequel elle n'est pas même nommée; qu'on y ajoute, qu'on y retranche, de quel droit s'en plaindrait-elle? Qui lui a dit que tout ce qui s'est passé depuis, n'était pas convenu d'avance entre les puissances contractantes? Qui lui répond qu'il ne se passera pas encore beaucoup d'autres choses, sans que les parties intéressées pensent seulement à ce que le parlement anglais en dira? Pour avoir un prétexte de s'intéresser au sort des puissances continentales, il ne fallait pas ne traiter que comme puissance maritime et insulaire.

Digitized by Google

L'Angleterre reproche à la France une ambition sans bornes; il ne faut point juger l'ambition d'une nation par ses victoires, parce que ses victoires ne prouvent que son courage; aussi, sans nous amuser à discuter cette accusation, nous ferons parler les faits. L'Angleterre avait de nombreux alliés au commencement de la guerre, il ne lui en restait plus un seul quand elle a fait la paix; la France, au contraire, s'est trouvée seule contre l'Europe entière, et chaque paix qu'elle a faite lui a procuré des alliés; or, on peut demander quelle est la puissance dont l'ambition est plus fatale aux autres gouvernemens, de celle qui avait des alliés et les a perdus sans cesser de faire des conquêtes, ou de celle qui n'avait point d'alliés en commençant la guerre, et qui en compte dans toute l'Europe, à la paix générale.

Un membre du parlement a avancé que la France avait des alliés, parce qu'elle flattait leurs projets; il est impossible de mieux raisonner, car il est clair que toute alliance entre de grands Etats repose sur les avantages réciproques qu'ils peuvent se garantir; mais on chercherait vainement quels avantages pourrait procurer et garantir aux autres nations, un peuple qui fait profession de ne combattre que pour son commerce. L'Angleterre est hors du continent, qu'elle y reste; c'est aujourd'hui et pour long-temps le premier principe de la politique européenne.

Nous avons prouvé que les Anglais ne cherchent des alliances que pour faire la guerre, et qu'ils s'isolent pour faire la paix, tandis que la France soutient la guerre par ses seules forces, et ne s'allie que pour assurer la paix; cette différence de conduite, si honorable pour la nation française, a dû fixer la politique de tous les cabinets de l'Europe; aussi, ne doit-on pas être étonné d'entendre l'Angleterre se plaindre de ne pas trouver d'alliés; le contraire seul pourrait produire de l'étonnement.

Maintenant, il est nécessaire d'examiner pourquoi il existe tant d'agitation dans ce qui compose le gouvernement anglais, tandis que la plus grande assurance se remarque dans la conduite de notre gouvernement. Nous ne pouvons mieux faire que de citer un passage des *Lettres sur l'Angleterre*; l'auteur écrivait il y a six mois:

« Pour tracer, d'un mot, la position actuelle des An-» glais et des Français, je dirai qu'au-dehors comme dans » l'intérieur, la France a retrouvé son équilibre, et que » l'Angleterre cherche le sien. »

Cette phrase renferme l'explication de tous les débats

Digitized by Google

qui ont eu lieu dans le parlement. Il n'est pas un Anglais qui ne sente que son pays a perdu l'ascendant qu'il avait acquis en Europe avant la révolution, et par la faute de la France ; cet ascendant était une usurpation ; mais les Anglais en jouissaient avec orgueil. Ils ne peuvent se résoudre à y renoncer, et cependant ils avouent qu'ils sont hors d'état de le reprendre. De là, toutes les contradictions qu'on remarque dans les discours des orateurs ; l'un s'écrie : « Nous sommes sur le bord de l'abîme ; » l'autre jure que jamais la sûreté ne fut plus grande ; celui-là fait un tableau brillant de la prospérité nationale ; celui-ci pleure la ruine du commerce et de la patrie ; ils disent tous d'une manière différente, et cependant ils ont tous raison. Il ne s'agit que de savoir de quel point ils partent et où ils veulent aller.

Les orateurs qui ne regardent l'Angleterre que comme une *puissance marchande* (en supposant que ces deux mots puissent désormais s'allier) ont raison d'affirmer qu'elle est dans un état de prospérité, et qu'elle a plus gagné que perdu à la guerre. Les orateurs, qui songent que l'Angleterre avait allié la *gloire* et le *commerce*, réfléchissent qu'une nation ne perd jamais sa gloire impunément, et qu'il vaudrait mieux pour elle n'avoir pas annoncé des prétentions trop hautes que d'être obligée d'y renoncer ; ces orateurs-là ne voient que malheur dans l'avenir, et ils pourraient avoir raison. D'autres orateurs (car il y en a de toutes les espèces), en convenant que l'Angleterre a vu diminuer sa considération, disent que cette considération n'est pas absolument nécessaire à la prospérité d'un peuple marchand, et que si on veut de bonne foi se soumettre aux circonstances, on trouvera qu'on n'a perdu qu'une illusion très-onéreuse ; ils ont aussi raison. Mais en attendant que toutes ces raisons-là s'accordent, les opinions flottent dans le vague, les esprits se tourmentent, et si les Anglais étaient assez faibles pour se laisser entraîner par ceux qui prédisent aujourd'hui que leur pays est perdu, il est incontestable qu'il le serait dans peu, rien n'étant plus fatal aux nations que l'exaltation unie à l'impuissance.

A cette agitation qui règne dans ce qui compose le gouvernement anglais, que l'on compare le calme qui règne en France : les négociations se poursuivent, les traités s'exécutent ; on ne discute pas nos moyens, on les sent ; on n'accuse pas ceux qui ont fait la paix, on en jouit ; on n'appelle pas la guerre par des accusations contre l'Angleterre, parce que si elle devenait indispensable, on ne chargerait pas des alliés de la faire ; on ne travaille pas d'avance

Digitized by Google

à la rendre nationale, parce qu'en France toutes les guerres sont naturellement nationales; enfin, on ne fait pas des discours pour se préparer à ne pas exécuter le traité de paix, la France ayant toujours été assez forte pour ne signer que les traités qu'elle voulait exécuter, parce qu'elle a fait, *pendant la guerre*, tout ce que les Anglais, *depuis la paix*, disent qu'ils auraient dû faire.

De tous les discours qui ont suivi celui du roi, ce qu'on peut conclure de plus positif, c'est que les Anglais ne savent pas s'ils sont contens de leur position, de leur commerce et de leur gouvernement. Cependant, avant de s'occuper de la situation de la France, leurs orateurs devraient tâcher de s'accorder entr'eux sur la situation de leur pays; car comment veulent-ils que l'Europe les croie bien instruits des projets futurs du gouvernement français, s'ils ignorent eux-mêmes ce qu'ils pensent de la conduite passée de leurs ministres?

La seule accusation fondée, qui ait été portée contre le ministère actuel, repose sur le fait suivant: les ministres ont cru pouvoir se permettre d'écrire au gouvernement français, touchant les affaires de la Suisse, et il paraît certain que le gouvernement français a répondu que l'Helvétie ne tenant à l'Angleterre par aucun point, le cabinet de St.-James n'avait pas le droit d'intervenir dans ce qui s'y passe. On s'étonnera sans doute que des ministres qui ont fait preuve de sagesse, aient risqué une démarche qui ne pouvait et ne devait produire aucun effet. Ceci mérite la peine d'être expliqué.

Dans le projet arrêté de reporter M. Pitt et les siens au ministère, il fallait chercher un prétexte pour attaquer les ministres actuels, et leur conduite n'en fournissait pas, puisqu'il est impossible de leur reprocher sérieusement une paix reconnue nécessaire et dirigée par leurs prédécesseurs. La situation de l'Helvétie offrit un moyen aux partisans de M. Pitt. Ils exaltèrent la tête des bourgeois de Londres, et, de coterie en coterie, il devint *national* de s'intéresser aux affaires de la Suisse; on ouvrit, on remplit des souscriptions en faveur des insurgés, et bientôt il fut convenu que l'*opinion publique* était fortement prononcée contre l'ambition du gouvernement français. Les ministres actuels, qui ont trop de candeur pour connaître l'art de faire l'opinion publique, ont cru sincèrement que les anglais étaient résolus à tout entreprendre, plutôt que de voir la France se servir de son ascendant pour assurer la tranquillité d'un peuple en révolution; ils ont adressé

Digitized by Google

au gouvernement français des réclamations hasardées, et lorsque l'inutilité de leur tentative a été connue à Londres, ils ont appris, pour la première fois, ce que c'était que *l'opinion publique*. Loin de les soutenir, on les a blâmés d'avoir compromis la dignité de l'Angleterre, et aussi-tôt on a crié que M. Pitt était le seul homme qui pouvait sauver la nation dans les circonstances malheureuses où elle se trouvait. La souscription en faveur des Suisses, les élans vers la liberté, les cris contre l'ambition de la France, l'opinion publique tournée à la guerre, tout cela n'était qu'un piége tendu au ministère actuel; il s'y est laissé prendre. En sortira-t-il? Cela est douteux, car des ministres qui ont fait preuve de bonne foi, ne peuvent guères convenir à une nation dont la politique consiste à semer le trouble entre les puissances continentales. Aussi, à la fin des débats, est-on convenu qu'on ne voulait pas la guerre, parce qu'on n'avait pas d'alliés, mais qu'on désirait un ministère qui connût, par expérience, les moyens d'agiter le continent, afin de rendre la guerre possible par des alliances; l'impudeur a été jusqu'à reprocher aux ministres actuels de s'être trop pressés d'exécuter le traité de paix, ce qui certainement n'a jamais été dit hautement qu'en Angleterre, et doit apprendre à juger l'esprit de cette nation.

Malgré la faveur dont jouit M. Pitt, il ne faut pas croire qu'il ait eu une influence exclusive sur le ministère qui a porté son nom; il en est le chef dans l'opinion, parce qu'il a su se rendre très-populaire par ses rapprochemens avec les banquiers, et sur-tout en flattant avec adresse les préjugés nationaux. On pense assez généralement en France que M. Fox est démocrate, parce qu'il est du parti de l'opposition, tandis que M. Pitt est aristocrate; c'est absolument le contraire. M. Pitt a gouverné l'Angleterre comme on gouverne une démocratie, c'est-à-dire, par le peuple; jamais ministre n'a employé plus de jeunes gens, plus d'hommes nouveaux; jamais ministre n'a rendu l'esprit de commerce et d'agiotage plus dominant dans une nation qui a des institutions contraires à la démocratie, et dût-il gouverner son pays pendant cinquante ans, jamais on ne lui entendra rien dire qui ressemble à ce passage du discours de M. Fox :

« On prétend qu'un corps très-considérable désire ardem» ment que la guerre recommence, que ce vœu est celui » de tout le commerce dans les principales villes de négoce, » et particulièrement dans cette capitale. Je le nie; les mar» chands anglais ont trop de générosité, trop de patriotis-

Digitized by Google

» me, pour vouloir sacrifier le bonheur de leur patrie à
» de misérables spéculations d'intérêt, fondées sur des mar-
» chés avec le gouvernement, ou sur tout autre moyen
» de s'enrichir à la faveur d'une guerre. Si pourtant la
» chose était ainsi, je me sentirais disposé à désirer le re-
» tour de ces folies héroïques qui distinguent l'antiquité.
» Si des hommes doivent périr pour satisfaire les passions
» du cœur humain, j'aime mieux que leur sang coule pour
» contenter l'ambition romanesque d'un Alexandre, que
» pour remplir les coffres d'un corps de marchands, cal-
» culateurs froids et insensibles. »

C'est à tort que l'on dit que M. Fox veut rentrer au ministère ; cette phrase est la preuve du contraire ; on la regardera comme un blasphème dans un pays que M. Pitt a soumis à l'esprit du commerce. La préférence que M. Fox donne aux folies d'un Alexandre, peut être justifiée par cette observation de M. de *Bonnald* : « Toutes les nations commencent et recommencent » sous la tente, même celles qui finissent dans les » boudoirs. » On n'oserait pas affirmer la même chose de celles qui finissent dans les comptoirs, car l'histoire n'en présente aucune qui ait recommencé ; et cependant, c'est à l'esprit de commerce que les économistes veulent asservir l'Europe.

Nous avons dit que M. Pitt n'avait pas eu une influence exclusive sur le ministère qui a porté son nom : pour connaître la cause des divisions qui ont existé entre lui et M. Windham, il faut savoir que M. Windham pousse les idées de gloire aussi loin que M. Pitt pousse les idées de commerce. Tout ce qui porte un caractère romanesque convient au premier, et déplaît au second ; l'un est séduit par des projets, l'autre par des calculs. Le passage suivant du discours de M. Windham fera connaître ce qu'il pense du système financier de M. Pitt :

« Le *commerce* et les *capitaux*, voilà des mots ma-
» giques qui enchantent et rassurent nos ministres et
» la plus grande partie de l'Angleterre ; et pourtant,
» la France poursuit sa route sans avoir rien qui res-
» semble à du *commerce*, à du *crédit*, et, depuis les
» préliminaires, elle a équipé dix-huit vaisseaux de ligne ;
» plus de dix mille tonneaux de chanvre ont été im-
» portés de la Baltique dans ses ports par des vaisseaux
» anglais. Jamais peut-être on ne consomma, en aussi
» peu de temps, une plus grande expédition que celle

Digitized by Google

» de Saint-Domingue ; et, s'il faut en croire les bruits » publics, une nouvelle expédition se prépare dans les » ports de la Hollande ; et tout cela s'opère avec des » moyens épuisés ; et, ce qu'il y a de plus déplorable, » c'est le capital britannique qui aide à tous ces frais. » On suppose que la France est disposée à nous laisser » poursuivre notre carrière commerciale ; mais ce *vaste* » *édifice* de la prospérité publique peut être renversé » d'un *souffle*. »

On voit que le système commercial et financier n'a pas tourné la tête à M. Windham ; il aimerait mieux plus de gloire dans son pays, et moins de billets de la banque. Avec ces sentimens qu'on ne peut trop louer dans un homme, M. Windham n'en a pas moins été un ministre très-dangereux pour l'Angleterre, parce qu'il est violent dans ses désirs, et point assez mesuré dans ses expressions. En faisant le tableau de l'Europe, il vient encore d'insulter la Russie qu'il devrait aimer, car, dans ce royaume, il n'y a pas de dettes fondées, et l'on y fait de grandes choses sans être possédé de la manie du *crédit public*. Voici sa phrase :

« La Russie, reléguée sur les confins de l'Asie, n'offre » qu'une masse de barbares grossiers et incivilisés, in- » dignes d'être comparés aux habitans du sol français. »

La nation russe ne sera pas flattée d'un pareil compliment, et M. Windham va se brouiller avec tous nos philosophes qui ont prouvé, dans le dernier siècle, que la lumière venait du Nord. Lorsque sir Francis Burdett a prié la chambre des communes de lui expliquer ce que c'était qu'un *Jacobin*, un membre aurait pu se lever, et répondre qu'un Jacobin est un politique exalté qui insulte, à la tribune, les nations qui ne veulent pas se soumettre à une influence étrangère. Au reste, M. Windham a avoué que les hommes les plus éclairés qui ont dernièrement visité la France, s'accordent à dire qu'on n'y songe plus du tout *aux droits de l'homme* ; ces hommes ont ajouté que la *destruction* de l'Angleterre et les moyens d'y parvenir sont l'unique objet de toutes les pensées ; ils ont trompé M. Windham sous ce dernier rapport, et la preuve incontestable se trouve dans la conduite du gouvernement français, qui, depuis la paix, n'a pas fait entendre une seule parole contraire à l'union qui doit régner entre les deux nations. Certainement, on ne pourrait pas en dire autant de l'Angleterre.

Digitized by Google

La grande conspiration du colonel Despard est réduite à un projet d'embauchage ; son acte d'accusation porte qu'il a essayé de séduire des soldats, et travaillé à les exciter à la mutinerie et à la sédition.

Un mouvement d'insurrection s'est manifesté parmi les matelots à Newcastle et à Sunderland ; ils voulaient une augmentation de paie. Les plus mutins ont été arrêtés. Ces insurrections ne sont pas très-rares, dans un pays où toutes les denrées augmentent continuellement ; car, en dépit de l'assertion des économistes, il est impossible que la solde de tous les employés suive la progression du renchérissement des objets de première nécessité ; mais les économistes n'ont pas calculé ce qui tient à l'ordre public, parce qu'ils n'ont vu que liberté individuelle dans la société ; c'est le contraire qu'il fallait y voir. On pendra quelques matelots pour le bon exemple, et on cèdera aux prétentions des autres, par nécessité.

Un bon Anglais de province, qui avait entendu dire que tout se vendait à Londres, même les passe-ports, même les lettres de recommandation, a tout simplement écrit par la poste à M. Addington, pour lui proposer deux mille livres sterl. d'un emploi qui lui convenait. Il vient d'être condamné à une amende de 100 livres, et à trois mois de prison. Il y aurait du plaisir à connaître cet homme, qui doit être d'une grande franchise.

NOUVELLES DES DÉPARTEMENS.

Montpellier.

La journée du 18 brumaire a été trop féconde en résultats glorieux, pour que les sincères amis du gouvernement aient oublié de la célébrer, sinon à l'extérieur, puisque la loi ne l'a point ordonné, du moins au sein d'une réunion animée des mêmes sentimens.

Le général divisionnaire Charles Frégeville, commandant la 9e. division militaire, pour solemniser cette époque mémorable dans laquelle il a eu l'honneur d'associer son dévouement à celui de tant d'hommes courageux,

Digitized by Google

a fêté cet anniversaire chez lui. Il y a invité les officiers-généraux, les chefs des corps qui composent la garnison, et un grand nombre d'étrangers qualifiés, que leur santé et le beau soleil du Midi appellent, en hiver, à Montpellier. On a remarqué dans cette réunion, de la décence, de la franchise, cette aisance des manières qui caractérise le militaire français, et qui, en temps de paix, le rend aussi aimable aux yeux des étrangers, qu'il se montre intrépide sur le champ de bataille.

Dans les conversations particulières, chacun a rappelé avec plaisir les détails de cette journée, la conduite courageuse et décisive du sénateur Lucien Bonaparte, ainsi que les prodiges de son éloquence. Passant ensuite des dangers qui l'ont signalée, au tableau des victoires et des bienfaits dont elle a été la source, on a rendu grâce au héros qui a donné la paix à l'Europe et assuré la félicité publique.

Quantité de jolies femmes embellissaient cette fête. M. le duc d'Ostrogothie, frère du roi de Suède, M. le prince de Saxe-Weimar, qui, dit-on, doit épouser la sœur de l'empereur de Russie, y ont assisté avec plusieurs gentilshommes de leur suite. Après le souper, pendant lequel la musique des corps a fait entendre plusieurs morceaux d'harmonie, de la meilleure exécution, on a lu des vers du citoyen *Carion-Nisas*, tribun, qui se trouvait, en passant, à Montpellier.

Nous nous faisons un plaisir de les citer, parce qu'ils ont été l'expression de ce que tous les cœurs éprouvaient:

Que Bonaparte ait ici des amis
Qui, de sa plus douce victoire,
Pleins de joie et d'amour célèbrent la mémoire,
Qui pourrait en être surpris?
Il en a dans tous les pays
Où parvient le bruit de sa gloire.

Digitized by Google

La fête du héros dont le puissant secours
Fit de nos longs débats cesser l'erreur profonde
Et de nos jours brillans recommencer le cours,
Sur qui de l'univers l'heureuse paix se fonde,
Est la fête de tous les jours,
Et la fête de tout le monde.

V. D.

PARIS.

Le tableau de l'Europe n'offre, cette semaine, que des désastres, et sur mer et sur terre. Des coups de vent furieux ont causé beaucoup de naufrages. Un vaisseau hollandais, de quatre cent soixante-douze hommes d'équipage, a péri près des côtes de Douvres; dix-huit individus seulement ont échappé. Entre Jersey et Saint-Malo, un bâtiment de deux cents tonneaux et quarante hommes d'équipage s'est perdu corps et biens. Beaucoup d'autres accidens de ce genre, trop tristes à énumérer, ont été consignés dans les feuilles publiques; mais le trait suivant mérite d'être distingué; les détails en sont dus au maire de Noirmoutier.

Deux bâtimens, d'un chasse-marée et l'autre gabarre, furent assaillis, le 1^er^. de ce mois, par une tempête horrible, et périrent à l'ancre, en rade du Bois-de-la-Chaise: il était sept heures du soir. De huit hommes qui composaient l'équipage de ces deux bâtimens, un seul fut assez heureux pour saisir un mât, auquel il s'attacha. Lorsque le jour vint, il fut apperçu; mais la mer était encore si agitée que personne n'osait aller à son secours. Un homme propose cinquante écus à celui qui sera assez hardi pour s'embarquer; aucun matelot n'accepte: il se jette lui-même dans un canot, et aussi-tôt il est suivi par cinq braves; ce n'est pas avec de l'argent qu'on entraîne les Français. Le naufragé a été sauvé.

Une inondation considérable, provenant des débordemens du Rhône et de la Durance, a fait refluer sur Avignon douze à quinze cents cultivateurs, qui ont tout perdu dans la journée du 7 frimaire. On attribue la cause de ces débordemens, qui deviennent fréquens, à la rupture des digues sur le bord du Rhône et des autres rivières.

Digitized by Google

Mais ces désastres ne sont rien, comparativement aux nouvelles qu'on avait fait courir sur Constantinople, que l'on disait englouti entièrement dans un tremblement de terre. Quoique la vérité n'aille jamais aussi loin que la peur, elle ne laisse pas que d'être épouvantable. Une lettre de Péterwaradin, à laquelle on peut ajouter foi, donne les détails suivans :

« Le tremblement de terre qu'on a ressenti dans cette ville et dans tout le Syrmium, le 26 octobre dernier, s'est étendu sur toute la Servie, la Bosnie et les autres provinces turques, jusqu'aux bords de la Mer Noire. Il a été très-violent à Constantinople. La plupart des maisons situées dans le voisinage du sérail, et une grande partie des habitations et des mosquées du faubourg Galata se sont écroulées ; ce tremblement de terre y a duré plus de trente minutes ; les secousses et les mouvemens étaient continuels. Le grand-seigneur s'est réfugié dans la principale mosquée, autrefois l'église de sainte Sophie, où le peuple s'est rendu en foule, parce que cette mosquée est réputée inébranlable. »

Le même tremblement a causé de grands ravages à Jassy, capitale de la Moldavie ; tous les bâtimens voûtés se sont écroulés. On assure qu'il s'est fait aussi sentir à Alger. On parle de montagnes qui ont disparu, de terres transformées en lacs ; en un mot, de tout ce qui accompagne ces grandes et terribles commotions. Comme le ridicule ne se mêle que trop souvent au tragique, on dit que des lettres de la Perse annoncent qu'il est tombé des pierres de la lune, et que des savans de l'Europe ont déjà prouvé que cela était possible. La manie de tout expliquer mène à la crédulité, et l'on ferait un bien gros livre de tout ce que les savans ont cru.

Des lettres de Sardaigne annoncent la mort de S. A. R. Joseph-Benoît-Marie-Placide de Savoie, frère du roi. Ce prince, généralement aimé, était âgé de trente-six ans.

Le général Menou va remplacer, en Piémont le général Jourdan, administrateur-général de ce pays. Le général Jourdan viendra siéger au conseil d'état, dont il est membre.

Un arrêté des consuls accorde deux mois aux gens de mer prévenus de désertion, pour se présenter dans

Digitized by Google

leurs quartiers respectifs, et se faire réintégrer sur leurs matricules; ceux qui n'auront pas rempli les conditions prescrites, passé ce délai, seront considérés et punis comme déserteurs.

Les juifs d'Allemagne viennent de s'adresser à la députation de l'Empire, pour obtenir le titre de citoyens passifs; et cependant, dans leur pétition, ils disent que la députation mériterait bien de l'humanité en les rétablissant dans *les droits de l'homme* et du *citoyen*. Lorsqu'on jouit des droits de citoyen, on cesse d'être passif; quant aux droits de l'homme, c'est-à-dire, aux droits qu'il tient de la nature, les juifs en jouissent incontestablement. Leur pétition manque de noblesse et de simplicité dans les expressions, mais ils ont raison de demander qu'on renverse les barrières qui les séparent des autres hommes. Reste à savoir si, par leurs usages et leurs principes, ils ne se séparent pas eux-mêmes du reste de la société.

A Vienne, on travaille à retirer de la circulation une partie des billets de banque, et tous les exemplaires de J. J. Rousseau, d'Helvétius, de Bayle, et autres écrivains français, dont on croit les principes favorables à l'esprit de révolution. Il serait curieux de chercher quels rapports ces deux opérations ont entr'elles.

M. l'évêque de Soissons a été nommé par le premier consul, membre de la commission des hospices de cette ville, qui a aussi une société libre de bienfaisance. Les membres de cette société ont desiré associer l'évêque à leurs travaux : ce prélat s'est rendu à leur invitation.

ÉPHÉMÉRIDES POLITIQUES, LITTÉRAIRES ET RELIGIEUSES (1),

Présentant pour chacun des jours de l'année, un tableau des événemens remarquables qui datent de ce même jour dans l'histoire de tous les siècles et de tous les pays, jusqu'au 1^er^. janvier 1803.

Par le cit. NOEL, *inspecteur-général de l'instruction publique, et le cit.* PLANCHE, *instituteur, à Paris.*

Seconde édition, revue, corrigée et augmentée.

A Paris, chez LE NORMANT, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42; et Henri NICOLLE, rue des Jeûneurs, n°. 26.

(1) Cet ouvrage sera composé de 12 vol. in-8°. Chaque mois faisant un volume, celui de janvier paroîtra dans les derniers jours de décembre; celui de février, dans les derniers jours de janvier, et ainsi de suite.

On pourra recevoir chaque volume à mesure qu'il paroîtra, en payant d'avance 9 fr. pour 3 vol. 18 fr. pour 6, et 36 fr. pour les 12 volumes.

Digitized by Google

(N°. LXXVII.) 27 FRIMAIRE an 11.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

L'OBSTACLE,

Imité de Métastase.

QUELS torrens ont produit ce changement soudain,
Petit ruisseau si fier du progrès de ton onde ?
De grace ! ralentis ta course vagabonde ;
Je vais joindre Cloris ; m'attendrait-elle en vain ? . . .
Oui, ma Cloris m'attend à l'autre rive ;
Permets seulement que j'arrive ;
Inonde après mes champs ; mais ouvre-moi ton sein. . .
Quoi ! ta fureur s'accroît, vainement je t'implore ?
Déjà le jour s'approche, et tu retiens mes pas :
Le ciel blanchit ; voilà l'aurore.
Cloris s'impatiente, et je n'arrive pas.
Pour mériter ce courroux qui t'anime,
Ruisseau jaloux, eh ! quel est donc mon crime ?
De ta rive, avec soin, j'éloignai mon troupeau :
J'empêchai, l'autre jour, Licoris et Sélime
De cueillir, sur tes bords, des fleurs pour leur chapeau.
Moi-même encore, ingrat ruisseau !
Pour ne point appauvrir ton onde languissante,

Digitized by Google

Je me suis abstenu, dans ma soif dévorante,
De quelques gouttes de ton eau.
Si quelque renommée est ici ton partage,
Ne la dois-tu pas à mes vers?
Si, quand l'été brûlant embrase au loin les airs,
Tu coules, toujours frais, à travers cet ombrage,
Ma main, le long de ton rivage,
Ma propre main planta ces lauriers verds.
Ton onde alors, obscurément paisible,
Mouillait à peine un sable à demi desséché.
Le plus petit rameau, par les vents détaché,
Embarrassait ton cours d'un obstacle invincible.
Maintenant, devenu fleuve immense et terrible,
Gonflé d'écume, en tes flots mutinés,
Tu roules, à grand bruit, les troncs déracinés;
Et, torrent vagabond, tu passes sans m'entendre.
Mais que va devenir ce superbe courroux?
Bientôt, bientôt, je te verrai reprendre
Et ton petit murmure, et ton lit de cailloux,
J'insulterai de joie à ta faiblesse:
Tu me paieras les momens que je perds;
Et tes flots, agités par ma main vengeresse,
Iront, bourbeux, s'abîmer dans les mers.

J. B. LALANNE.

LE DIAMANT ET LE VER-LUISANT,

*Fable imitée d'*OSLEY.

Dans un jardin la belle Hortense
Perdit un soir un diamant;
Mais aussi-tôt un ver-luisant
L'aperçut sur une éminence.
La nuit du diamant éteignait la splendeur,
Lorsque le ver-luisant, tout rempli d'arrogance,
Lui parla de la sorte avec un ton railleur:

Digitized by Google

« Es-tu cette superbe pierre
» Qui fait un si grand cas de sa belle lumière ?
» Quel mortel assez insolent
» Aurait terni l'éclat de ton lustre brillant ? »
C'est bien mal-à-propos qu'un sort peu favorable
Nous rapproche ainsi tous les deux,
Moi dont l'éclat incomparable
Efface entièrement tes feux.
Le diamant répond : « Insecte méprisable !
» Il te sied bien de te railler de moi ;
» Ta lueur éphémère
» Vient de l'obscurité qui règne autour de toi :
» Ma splendeur peut du jour supporter la lumière,
» Et saches que je dois ma plus grande beauté
» A cette brillante clarté
» Qui fait voir que tu n'es qu'un hideux ver-de-terre. »

C'est ainsi parmi nous que souvent l'imposteur
Saisit l'occasion de blesser notre honneur.

A. M. DE LA R***

ENIGME.

Sur quatre pieds, lecteur, je te présente
Un petit mot à triple entente.
Ecoute-moi. Veux-tu, d'abord,
Me connaître sous un rapport?....
De peur que ton esprit ne batte la campagne,
Je te préviens que j'habite en Champagne...
Sous un autre rapport faut-il m'offrir à toi?
Dans une église, à l'autel, cherche-moi ;
Tu m'y verras, je t'en fais la promesse,
Quand ton curé chantera la grand'messe...
Enfin, en dernier lieu, si tu veux me trouver,
A la pointe du jour tu n'as qu'à te lever.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Avec huit pieds au bois j'habite,
Je m'endurcis en grandissant ;
Je vis dans une coque et péris sous la dent.
Avec cinq pieds, on me cherche, on m'évite ;
Je suis d'un naturel méchant et tracassier,
L'homme prudent m'appaise, un querelleur m'excite.
De ces cinq pieds, retranchez le premier,
Vous me passez sur tous les ponts de l'Oise ;
Retranchez-en deux à la fois,
Je marche sur deux pieds, quoiqu'il m'en reste trois.
L'on me trouve toujours, lorsqu'on a cherché noise.

CHARADE.

Chez le pauvre soldat, sur-tout en temps de guerre,
Ma tête se pavane assez gaillardement :
Lorsque vous verserez du vin dans votre verre,
Prenez garde à ma queue, elle est un sédiment :
Voulez-vous enlever une poutre, une pierre ?
Servez-vous de mon tout, c'est un bon instrument.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *accens*.

Celui du Logogriphe est *placet*, où l'on trouve *lacet* et *place*.

Celui de la Charade est *cornemuse*.

Digitized by Google

Oraison de Cicéron pour Marcellus ; traduite par *M. Bousquet*, avocat à Bordeaux. Brochure *in*-8°. Prix : 75 centimes, et 1 fr., franche de port. A Paris, chez *Goujon*, fils, imprimeur-libraire, rue Taranne, n°. 737 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Ce discours pour *Marcellus* a été jugé avec passion par certains critiques qui l'ont regardé comme un monument de flatterie et de servitude, et la mémoire de Cicéron en a souffert les reproches les plus graves, et, j'ose dire, les moins mérités. On l'a peint comme un homme qui savait accommoder ses principes aux circonstances, et qui portait dans sa conduite politique toute l'irrésolution de l'Académie. D'autres l'ont jugé plus sévèrement encore. Dans le siècle dernier, quelques-uns de nos esprits-forts, qui avaient un jugement assez faible, l'ont accusé sans ménagement d'avoir fait paraître plutôt le génie d'un courtisan que celui d'un Romain, et presque toujours ils citent en preuve cette fatale oraison pour *Marcellus*. Mais, s'il faut le dire en passant, il est assez singulier que nos philosophes, qui n'étaient pas médiocrement flatteurs lorsqu'ils s'en mêlaient, se soient avisés de faire un crime à Cicéron d'avoir donné quelques louanges à César. Je conçois et je partage la délicatesse de ceux qui ne peuvent supporter l'affectation avec laquelle il se loue lui-même. Car on souffre bien vivement de voir une vanité si petite, à côté d'un esprit si grand et d'un cœur si noble. Mais j'avouerai que je suis extrêmement surpris que M. de Montesquieu, qui ne juge dans Cicéron que l'homme public,

Digitized by Google

l'ait peint sous des couleurs si défavorables. On a pitié du rôle qu'il fait jouer à un si grand homme, dans le parallèle qu'il établit entre lui et Caton. J'oserai dire ici que ces parallèles sont des pièges que l'esprit tend au jugement. L'imagination n'y recherche le plus souvent que des oppositions brillantes. On sacrifie tout pour donner plus de jour au caractère que l'on favorise ; comme dans ces peintures où les ombres sont forcées à dessein, pour rendre les traits de lumière plus vifs et plus éclatans. C'est ainsi que M. de Montesquieu me paraît avoir sacrifié entièrement le personnage du consul romain, pour faire ressortir celui de Caton. Toute son opinion roule sur cette antithèse que Caton voyait toujours Rome, et que Cicéron ne pensait jamais qu'à lui-même. Selon lui, le premier *voulait sauver la république* pour elle-même, et le second, *pour s'en vanter :* sentiment injuste, qui menerait à penser que Cicéron n'était qu'un beau parleur et un médiocre citoyen. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il y a une expression de mépris qui paraît appartenir à la même opinion, dans un passage de l'Emile, où J. J. Rousseau dit avec emphase, en parlant de Démosthènes : *voilà l'orateur* ; mais Cicéron, ajoute-t-il, n'était qu'un *avocat*. Il n'y a pas jusqu'au compilateur du Dictionnaire historique qui n'insulte ce grand homme, et qui ne prétende signaler le discours pour *Marcellus*, comme l'ouvrage d'une basse adulation.

Il nous serait aisé, sans doute, d'en appeler de ces critiques téméraires au témoignage des contemporains et au jugement de l'histoire. Si c'était ici le lieu d'embrasser avec quelqu'étendue l'apologie de Cicéron, il nous serait aisé de faire voir que personne n'a pu connaître le fond de son cœur et la droiture de ses principes, mieux que le jeune Octave ; et lorsque long-temps après la mort de ce

Digitized by Google

grand orateur qu'il avait si bien connu et si indignement trahi, cet Octave, lisant un des ouvrages de Cicéron, dans la chambre de son neveu *Marcellus*, laissa échapper ces paroles si remarquables dans sa bouche : *C'était un grand homme qui aimait bien la patrie* ; assurément ce n'était pas là un témoignage ordinaire, mais le cri de la vérité et du remords qui échappait en quelque sorte à la conscience de cet empereur. Je prierais sur-tout les détracteurs de Cicéron de faire attention à une circonstance qui m'a singulièrement frappé, et qui est rapportée par Plutarque, dans la vie d'Antoine. Ce judicieux historien remarque qu'Auguste, avant de former cette affreuse liaison du triumvirat, avait long-temps employé tout le manège de sa politique pour intéresser Cicéron à servir ses projets ; mais que l'ayant trouvé invariablement attaché à la république et aux lois, il l'avait abandonné, pour s'unir à Antoine et à Lépide. Je crois que si l'on voulait approfondir les vues politiques que cette simple ouverture présente à l'esprit, on n'en pourrait tirer que des réflexions très-honorables pour Cicéron. Cependant, afin de me renfermer plus étroitement dans mon sujet, je me contenterai d'établir que ce discours pour *Marcellus*, si amèrement critiqué, mais que M. de la Harpe a déjà défendu par d'excellentes remarques, est peut-être, de tous les ouvrages de Cicéron, celui qui met son caractère d'homme d'état dans le plus beau jour. C'est ce que je me flatte de faire voir dans cette courte dissertation, où je donnerai à connaître tout-à-la-fois trois personnages bien différens, César, Cicéron, et M. Bousquet, traducteur de cette harangue.

L'art qui se fait remarquer dans l'exorde, me paraît être celui d'un honnête homme qui pense très-noblement, en même temps que d'un politique consommé qui ne perd jamais de vue les ména-

Digitized by Google

gemens de la prudence. En expliquant le dessein qui le fait parler, Cicéron donne assez à comprendre quel a été jusques-là le motif, et si je puis parler ainsi, l'esprit de son silence ; *partim dolore, partim verecundiâ*, c'est-à-dire, qu'*un sentiment mêlé de douleur et de honte* avait jusqu'alors réduit ce cœur vraiment romain à se renfermer en lui-même. Voilà le sens de ce peu de paroles. M. Bousquet a retranché le *partim*, qui me paraît donner une grâce toute particulière à ce passage. Il traduit *verecundiâ* par *une sorte de décence* ; et c'est, selon moi, ôter toute la profondeur du mot. J'ose prendre la liberté de l'engager à regarder plus avant dans la pensée de Cicéron ; c'est un homme qui sait renfermer un grand sens, ou cacher des finesses exquises sous une expression très-simple. Ce n'est pas assez de traduire le mot, il faut aussi traduire l'esprit. Mais revenons à notre exorde. Quoique chaque terme y soit mesuré avec une prudence et une délicatesse singulières, il est impossible de ne pas toucher au doigt que ce n'est point César, *maître de Rome*, que Cicéron va louer, comme le prétend un bel esprit, mais César développant un caractère généreux, mais César donnant satisfaction aux gens de bien dans la personne de *Marcellus*. Enfin, comme il le dit lui-même, César sacrifiant ses ressentimens et ses soupçons à l'autorité du sénat et à la dignité de la république. *Intellectum est mihi . . . te autoritatem hujus ordinis, dignitatemque reipublicæ, tuis vel doloribus vel suspicionibus anteferre.* Certes, lorsqu'un homme tel que Cicéron met ses louanges à un pareil prix, il ne s'abaisse pas en louant, mais ses éloges deviennent de hautes leçons qu'il n'appartient qu'aux grands hommes de savoir écouter : aussi j'espère montrer plus tard que s'il n'y avait que Cicéron qui pût dire la vérité avec tant de noblesse, il n'y

Digitized by Google

avait aussi que César qui pût le souffrir avec tant de grandeur d'âme.

J'avoue qu'il règne une magnificence extraordinaire d'expressions dans les louanges qui suivent l'exorde. Cette pompe de paroles appartient peut-être moins au sujet qu'à la nature du discours public. Mais observons que s'il y a quelquefois une sorte d'enflure dans les mots, il y a toujours de la vérité et une exacte vérité dans les choses; car après tout, cet éloge ne roule guères que sur la conduite militaire de César, et sur son incroyable activité de corps et d'esprit; genre de mérite où la postérité est convenue que César ne peut ni craindre, ni souffrir de comparaison. Mais Cicéron n'en prétend pas faire un homme universel; il ne lui accorde pas tous les talens ni toutes les vertus; et dans les plus vives saillies de son éloquence, il ne s'emporte jamais au-delà de son but, qui est de louer les actions, et non pas de flatter la personne.

Mais ensuite, remarquez avec quelle force de raison cet excellent orateur réduit à sa juste mesure toute cette gloire des conquêtes qu'il semble n'avoir élevé si haut que pour l'abattre avec plus d'éclat, lorsqu'il fait comprendre à César que les exploits les plus célèbres *doivent presque tout* à la force naturelle des armes et à la faveur de la fortune? *Militum virtus, locorum opportunitas, auxilia sociorum, classes, commeatus, multùm juvant: maximam verò partem quasi suo jure fortuna sibi vindicat; et quidquid est prosperè gestum, id penè omne ducit suum.* Ainsi ce début si flatteur contre lequel on se récrie avec tant d'amertume, parce qu'on s'arrête à une discussion frivole des termes sans en pénétrer l'esprit général, ce début tend uniquement, comme vous le voyez, à amener cette conclusion philosophique, que la véritable gloire, la seule, pour parler comme

Digitized by Google

Cicéron, qui fasse reconnaître dans l'homme l'image de Dieu, (*simillimum Deo judico*), c'est, de *se vaincre soi-même, de triompher de sa colère, de se laisser désarmer dans la victoire, et non-seulement de tendre la main à un ennemi renversé, mais de lui rendre plus d'honneur et de félicité qu'il n'en avait perdu.*

N'est-ce pas une circonstance vraiment digne d'admiration, que dans une leçon de magnanimité si parfaite, César ait trouvé l'éloge le plus légitime et le mieux mérité? car quelqu'idée qu'on puisse avoir de son ambition, il faut convenir qu'aucun homme n'a usé plus généreusement de la victoire ni rendu l'autorité plus aimable. Je ne sais dans quel ouvrage M. Thomas s'emporte à ce sujet d'une manière bien étrange: c'était, selon lui, une grande insolence à César d'oser pardonner à ses ennemis; et conséquemment c'était une bassesse à Cicéron de louer la générosité d'un tyran. Il y a vingt-cinq ans qu'on appelait cela les grandes pensées d'un homme libre. Mais, de bonne foi, que veut dire ce déclamateur? M. Thomas aurait-il donc voulu que César écrasât ses ennemis de son pouvoir, pour ne pas les outrager par sa clémence? Il est bien aisé de faire le stoïcien dans un livre; mais Marcellus et Brutus lui-même, tout Romains qu'ils étaient, eurent le bon esprit de ne pas se croire offensés de la générosité de César; ils pouvaient détester son usurpation, mais ils savaient estimer son caractère; et moins fiers apparemment que M. Thomas, ils ne prenaient pas ses bienfaits pour des insultes. On me dira que Caton voyait les choses d'un autre œil; cela est vrai; je suis persuadé que la seule idée d'éprouver la clémence de César le mettait hors de lui-même, et ce fut cette orgueilleuse faiblesse qui le perdit: chose singulière! il voulait bien que ses amis s'exposassent à cet affront; il aimait à

Digitized by Google

penser qu'ils trouveraient leur salut dans la bonté du vainqueur, et il ne la pouvait souffrir pour lui-même. Voilà où aboutissent ces caractères inflexibles qui sont incapables de relever les affaires, parce qu'ils ne savent se ployer à aucun tempérament; il survient des conjonctures qui les abattent et qui leur ôtent la force de vivre: ils n'ont plus que le faible courage de mourir. Telle fut la destinée de Caton; ceux qui admirent sa mort me semblent se connaître bien mal en grandeur d'âme; s'il ne vécut que pour la patrie, il ne mourut que pour lui-même. Le coup d'épée qu'il se donna ne fit que le délivrer du tourment de son orgueil.

Faisant tout pour lui-même, *il ne fit rien pour Rome.*

J'avouerai que la conduite de Cicéron me paraît d'un esprit plus juste et d'un meilleur citoyen. En quoi consiste, je vous prie, le génie d'un homme d'état, si ce n'est à ménager toutes les ressources que la fortune peut laisser à la prudence? N'est-ce pas une politique bien appropriée à la condition des choses humaines, que de savoir tirer des évènemens, dont nous ne sommes point les maîtres, le parti le plus favorable? et n'est-ce pas se servir habilement des ressorts du cœur humain, que de louer, dans les hommes puissans, le peu de bien qu'ils font, pour les exciter à en faire davantage? Voilà pourtant à quoi se réduit tout le plan que suivit Cicéron dans sa vie politique; mais le jugement qu'on en porte dépend sur-tout de la manière dont on conçoit la situation de Rome, et celle de César en particulier. Qu'on me permette donc d'en expliquer un moment mes idées.

Ceux qui se persuadent que la république aurait repris vigueur sans les entreprises de César, peuvent le regarder comme un tyran odieux; mais si l'on veut faire attention que la semence des guerres civiles avait pris racine bien avant les in-

Digitized by Google

trigues de ce personnage; qu'avant lui Marius, Sylla, Pompée, Crassus, Catilina, et tant d'autres, regardaient déjà le gouvernement et les richesses du monde conquis comme leur proie; et qu'après lui, les triumvirs amenèrent des temps effroyables qui le firent regretter, on verra que ce César, dont l'étoile faisait pâlir toutes les ambitions rivales, était devenu l'homme nécessaire au soutien de cette immense domination qui s'affaissait sous son propre poids, et que la force invincible des choses le poussait à l'empire, pour lequel il semblait être né. Quelque attaché que Cicéron fût par le cœur à l'ancien ordre de l'état, il avait trop d'esprit pour ne pas appercevoir que la fortune de son pays était changée, et qu'il fallait désormais composer avec la tempête. Au lieu de l'irriter par une fermeté hors de saison, il entreprit de la pacifier, et c'était le seul bien qui restait à faire.

Mais, si nous voulons considérer les choses de plus haut, et mettre à profit tant d'idées justes sur la politique qui ont été les fruits amers de notre expérience, nous verrons que, dès le jour même où le premier Brutus proclama l'indépendance, Rome reçut dans son sein le principe de sa mort. L'affaire du Mont-Aventin devait lui ouvrir les yeux. Il fut aisé de voir qu'elle pouvait périr presqu'en naissant; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elle ne put exister que hors d'elle-même. Pour ne pas se détruire, il fallut qu'elle détruisit l'Univers. A chaque page de son histoire, vous voyez qu'on ne prévenait les dissensions de la place publique, qu'en élevant les drapeaux, et en forçant les citoyens de s'enrôler. Ainsi Rome était constituée de manière qu'elle ne pouvait trouver que dans la guerre un asyle contre les dangers de la paix. Ce qui fait le bonheur des autres états, faisait son tourment. Qu'on juge donc

Digitized by Google

à quel prix elle achetait la gloire. Elle se soutenait dans les camps, parce que l'ordre de la discipline militaire remplaçait l'ordre qui manquait dans sa constitution. Mais lorsque sa violente existence fut terminée au-dehors, et qu'il fallut vivre avec elle-même, combien se trouva-t-elle faible et inhabile à se gouverner? Ces vainqueurs si fiers, qui ne pouvaient souffrir un maître, eurent des capitaines qui les proscrivaient d'un mot. Pour éviter la soumission, ils tombèrent dans la servitude; ils s'imaginèrent conserver leur indépendance, en changeant perpétuellement de chefs. Ils ne firent qu'essayer le frein, et passer en revue tous les caprices de la tyrannie. César sembla décider à Pharsale ce qui était en question depuis long-temps. Mais lui-même, malgré sa profonde habileté, fut entraîné par le torrent dans lequel il était né, et dans lequel il périt: et ce qui prouve sans réplique qu'il y avait dans le cours des choses une force supérieure qui poussait cette république faible et violente à sa destruction, c'est que ce fut un homme sans génie et sans courage qui, à la fin, se trouva comme étonné d'être le maître absolu d'une si grande et si orgueilleuse puissance.

Lorsqu'on examine les révolutions dans cet esprit, on reconnaît la vérité de cette profonde pensée de Bossuet, *qu'il n'y a point de puissance humaine qui ne serve, malgré elle, à d'autres desseins que les siens.* Quel est l'orgueil qui ne se sent pas terrassé par la hauteur de cette réflexion? J'admire ces politiques subtils, si remplis de prévoyance après l'évènement, qui prétendent expliquer chaque circonstance selon les vues et les idées qu'il leur plaît de mettre dans la tête des hommes d'état. Ils vous disent d'un air assuré: *César prévit telle chose; Auguste conçut tel dessein*; Cicéron *aurait dû comprendre*..... et ils ne voient pas, ces critiques si pénétrans, que les destinées de Rome

Digitized by Google

étaient emportées par un mouvement qu'il n'était plus possible d'arrêter. Ce mouvement était l'effet inévitable d'une constitution sans pouvoir, qui s'était maintenue, tant que le torrent des passions populaires avait été comme amusé par les conquêtes, mais qui devait périr par leur débordement, faute d'admettre un frein capable de les contenir. En un mot, telle était la loi des évènemens, et l'empire de l'ordre, qu'il fallait abandonner la république, pour sauver l'état. Voilà ce que Caton ne voulut jamais entendre; et ce que tant de politiques échauffés n'ont pas mieux compris. Mais Cicéron et César eurent le mérite de céder habilement à la force des choses : l'un en usant sagement du pouvoir que la fortune avait mis entre ses mains, l'autre en éclairant l'autorité de ses conseils, et en ranimant par sa voix les restes de l'honnêteté publique. C'est sous ce point de vue qu'il faut les considérer tous deux, dans la suite du Discours pour *Marcellus*.

Qu'on lise donc à présent tout ce que Cicéron dit de plus flatteur à César sur l'importance de de sa conservation, à laquelle est attachée, dit-il, celle de l'état, (*ex unius tuâ vitâ pendere omnium*) et l'on verra si ce ne sont pas autant de traits de cette politique prévoyante qui jugeait avec raison que, pour le salut même de Rome, il fallait diriger César et non pas le renverser; mais pour connaître à fond ces deux grands hommes, abandonnons aux critiques quelques louanges qui ne sont que la préparation du discours. Ecoutons de quelle manière Cicéron parle à César de ses devoirs. Avec quelle fermeté il trace le tableau des désordres de la guerre civile, et avec quelle autorité il en recommande la prompte guérison! *Omnia sunt excitanda tibi, Caie Cesar, quæ jacere sentis, belli ipsius impetu.....* « C'est à vous, » César, de relever tout ce que vous voyez que la

Digitized by Google

» fureur de la guerre a renversé. » M. Bousquet traduit : *vous seul pouvez, César, relever;* et c'est affaiblir, ce me semble, la pensée de Cicéron. Il n'est pas question de ce que César *peut*, mais de ce qu'il *doit* faire. La différence de ces deux idées est sensible; et le tour qu'emploie l'orateur ne laisse aucun doute sur son intention. *Constituenda judicia; revocanda fides, comprimendæ libidines, soboles propaganda, omnia quæ dilapsa jam flexerunt, severis legibus vinciendæ sunt.* « Recréez les tribunaux, faites refleurir la bonne » foi, réprimez la licence, rendez aux mariages » leur fécondité, contenez enfin, par des lois » fortes, les mœurs qui se sont débordées. » Assurément c'est là le ton d'un homme qui prescrit des devoirs, et des devoirs pressans. (*Nunc tibi omnia belli vulnera curanda sunt.*) Et à qui impute-t-il tous ces malheurs? Voilà ce que je prie les critiques de remarquer. *Non fuit recusandum..... quin multa uterque dux faceret armatus, quæ idem togatus fieri prohibuisset.* « Il faut convenir, dit » Cicéron, que *les deux chefs* se sont permis » dans la guerre bien des choses que l'un et » l'autre auraient défendues dans la paix. » Quelle vérité, et tout ensemble, quelle modération dans ce reproche! Qu'on me cite un orateur qui, dans une circonstance de cette nature, se soit élevé contre la licence des hommes de guerre, avec une liberté si courageuse! Et observez que le reproche va droit au cœur de César, d'une manière d'autant plus sensible pour son amour propre, qu'il semble que Cicéron affecte de le confondre avec Pompée dans la même accusation (*uterque dux.*)

Mais il n'y avait que Cicéron au monde qui fût capable d'allier les grâces les plus insinuantes aux vérités les plus sévères. « Vous répétez souvent, dit-il à César, que vous avez assez vécu; je vous l'accorderais si vous n'étiez né que pour vous seul, et

Digitized by Google

si vous ne viviez que pour vous. Mais qu'avez-vous fait pour la patrie? » Qu'on imagine ce qu'un flatteur aurait pu répondre à cette question, et qu'on juge avec quelle incomparable dignité s'exprimait Cicéron, lorsqu'il osait dire à César tout puissant, ces paroles qu'on n'admirera jamais assez: « Vous » êtes si loin, César, de la perfection des grandes » choses, que vous n'avez pas même encore jetté » les fondemens du bien que vous voulez faire. » *Tantùm abes à perfectione maximorum operum, ut fundamenta, quæ cogitas, nondùm jeceris.* Mais la suite offre, s'il est possible, des choses encore plus fortes. Ce puissant orateur se rend maître de l'âme de César par l'intérêt de sa gloire; il lui prédit hautement qu'il ne laissera qu'une réputation incertaine, s'il souffre que la république demeure dans l'état déplorable où elle est. Avec quelle vive éloquence il tourne cette idée, comme un aiguillon qui pénètre jusqu'au fond du cœur de César! « Votre » nom, lui dit-il, ne fera qu'errer çà et là; votre » gloire n'aura point de patrie ni de demeure » assurée, si cette cité n'est affermie par votre » sagesse et par vos institutions. » *Nisi hæc urbs stabilita tuis consiliis et institutis erit, vagabitur nomen tuum longè atque latè: sedem quidem stabilem, et domicilium certum non habebit.*

Enfin, Cicéron semble ouvrir entièrement son cœur dans cette conclusion qui respire une candeur si noble et une liberté si héroïque. « Voilà donc, » dit-il à César, votre dernier ouvrage, le dernier » acte de votre vie; voilà ce qui vous reste à en- » treprendre, *c'est de constituer la république*, » et alors, ayant acquitté votre dette envers la pa- » trie, vous pourrez dire que vous avez assez vécu. » *Hæc igitur tibi reliqua pars est, hic restat actus, in hoc elaborandum est, ut rempublicam constituas... Tùm te, si voles, cùm patriæ quod debes solveris, satis diù vixisse dicito.*

Je

Je ne crois pas avoir besoin d'efforts pour faire appercevoir aux lecteurs tout ce qu'il y a de grand dans une éloquence de ce caractère ; ce sont moins des beautés d'élocution que des traits de sentiment qui saisissent ; le cœur en juge mieux que l'esprit. Le seul embarras qu'on pourrait éprouver ici serait de décider lequel s'est montré le plus grand, dans cette circonstance, de Cicéron ou de César. Mais plût à Dieu que nous fussions plus jaloux d'imiter ces grands hommes que de les juger! Pour moi, je crois avoir suffisamment prouvé que Cicéron a su accorder, dans ce discours, la droiture d'un citoyen vertueux, avec la prudence d'un politique et d'un homme d'état.

En développant les vues de ce grand homme, je crois aussi avoir donné lieu aux connaisseurs d'observer, dans deux passages dignes de remarque, que M. Bousquet paraît n'avoir point approfondi l'esprit de Cicéron. Je laisse à juger aux habiles si, en négligeant les connaissances morales et politiques dans une pareille matière, on peut faire autre chose qu'une excellente version de collège ; mais pour connaître, sous le rapport du style, ce qu'on doit attendre du projet annoncé par cet écrivain de traduire tous les ouvrages de Cicéron, il suffira de citer le morceau suivant qui me paraît avoir été pour lui un terrible écueil.

§ IX. *Servi igitur iis judicibus, qui multis post sæculis de te judicabunt ; et quidem haud scio an incorruptiùs quàm nos. Nàm et sine amore et sine cupiditate, et rursùs sine odio et sine invidiâ judicabunt. Id autem etiàm si tunc ad te, ut quidam falsò putant, non pertinebit, nunc certè pertinet esse te talem, ut tuas laudes obscuratura nulla unquàm sit oblivio.*

« Travaillez donc pour ces juges incorruptibles » qui vous attendent dans l'avenir, et qui vous » jugeront beaucoup mieux que nous-mêmes ; car » ils seront sans amour et sans passion, comme

Digitized by Google

» sans haine et sans envie. Que si ce jugement, » comme *certains* ont tort de le prétendre, vous » devient alors indifférent, du moins il ne peut » vous être *indifférent* aujourd'hui de mettre votre » gloire à l'abri de toute atteinte. »

Je prie M. Bousquet de faire attention à la force singulière du mot *servi*; je le prie de remarquer l'élégance de ce tour, *et quidem haud scio*, etc.; je crois pouvoir l'assurer que le mot *certains*, s'il est goûté à Bordeaux, ne l'est nullement à Paris dans le style noble; j'affirmerais de même que la répétition d'*indifférent* n'a aucune espèce de grâce, et qu'enfin cette traduction est, quoiqu'en dise le libraire, prodigieusement éloignée de pouvoir *soutenir le regard du texte*. Mais en même temps, il est juste de reconnaître que je suis tombé, sans dessein, sur le passage le plus malheureux peut-être de tout ce discours. La manière d'écrire de M. Bousquet ne manque pas toujours d'une certaine élégance; mais je crois que son entreprise a besoin d'être mûrie; et j'ose l'inviter à donner encore plus de soin à la méditation des idées, qu'au travail et à l'arrangement du style. *Charles* D.

Sur l'édition des œuvres de P. Corneille de M. Palissot.

Cette édition, qui vient d'être terminée, présente pour la première fois la collection complette de tous les ouvrages du père de la scène française. On y trouve plusieurs pièces de vers jusqu'alors éparses dans divers recueils, et l'opéra de *Psyché*, dont Molière ne fit que quelques scènes, et dans lequel l'auteur de *Cinna*, âgé de 67 ans, fut le modèle de l'auteur d'*Armide*. M. Palissot a fait entrer dans ce recueil l'*Eloge de Pierre Corneille*, par M. Guillard, ouvrage qui a mérité un premier prix à l'académie de Rouen. Cet éloge, aussi fortement pensé que bien écrit, offre des vues neuves, et paraît très-propre à faire sentir les beautés de Corneille. Cette édition a encore un avantage sur celles que M. de Voltaire a données. Les pièces y sont placées d'après l'ordre dans lequel elles ont été composées; et le lecteur peut suivre les progrès, les développemens et la décadence des talens sublimes du poète. M. Palissot a terminé cette collection précieuse par la traduction de l'*Imitation de Jésus*, ouvrage pres-

Digitized by Google

qu'oublié dans un temps où l'on affectait de mépriser tous les ouvrages religieux, et dans lequel on retrouve fréquemment le grand Corneille : mais aux yeux de tous les amateurs de la littérature française, les notes que M. Palissot a jointes au *Commentaire* de Voltaire, augmenteront le prix de cette édition. Tout le monde sait qu'à la fin du dix-huitième siècle, au moment où l'on substituait la recherche au naturel, la déclamation à l'éloquence, où l'on confondait tous les genres, M. Palissot mérita d'être compté dans le petit nombre des écrivains qui conservèrent à la langue française sa pureté et le caractère qui lui est propre. On devait donc attendre de cet écrivain des réflexions aussi sages que mesurées sur le style de Corneille et sur les critiques, souvent amères, quelquefois injustes, de l'auteur d'*Alzire*. L'espérance du public n'a pas été trompée. M. Palissot, avec un goût toujours sûr, et un ton constamment noble et décent, fait appercevoir les écarts de M. de Voltaire, et montre souvent que les défauts qu'il reproche à Corneille se retrouvent dans les *tragédies* du poète moderne. Les *notes* de M. Palissot présentent aussi des préceptes sur le stile en général. En réfutant un des paradoxes les plus étranges de M. de Voltaire, il montre jusqu'où peut s'élever la hardiesse des métaphores.

Lorsque M. de Voltaire, dans un mouvement d'humeur, compare les dernières *tragédies* de Corneille à celles des Coras, des Bonnecorce et des Pradon, M. Palissot lui reproche avec dignité cet excès d'injustice, et observe très-bien que l'auteur des *Guèbres* et d'*Agatocle* ne prévoyait pas que sa mémoire serait un jour exposée aux mêmes injures. Cette note contient une explication très-curieuse du caractère de M. de Voltaire. Plus loin, M. Palissot parle du respect que l'on doit avoir pour les grands hommes. « Quant aux fautes de la vieillesse de Corneille, dit-il, il ne fit que payer par elles le tribut inévitable à la faiblesse humaine ; et ce n'était pas à Voltaire à les lui reprocher si durement. On ne doit sans doute aucun respect à ce qui est défectueux ; mais c'est en manquer pour soi-même et pour le public, lorsqu'on parle d'un grand homme, que de donner à ses remarques le caractère de l'insulte et de la dérision. »

Le résumé sur Corneille et sur Voltaire rappelle ce que M. Palissot a dit dans ses *notes*, et le présente sous un point de vue plus général. Ce morceau, plein de précision et de netteté, respire la critique la plus juste et le goût le plus épuré.

Les quatre premiers volumes de cette collection ont déjà été annoncés dans ce *Journal*.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Examen critique du tableau de Phèdre et Hipolyte, par M. Guérin.

Je me suis flatté, monsieur, que vous voudriez bien insérer dans votre journal les réflexions suivantes que m'a fait naître ce tableau. Je ne leur donne jour qu'avec quelque défiance, parce qu'elles ne s'accordent pas entièrement avec l'opinion générale; mais comme je pense qu'elles peuvent être utiles, je surmonte la petite répugnance qu'a tout homme, qui n'est point auteur, de se produire. Si je me trompe, je serai charmé qu'on me montre mes erreurs, et je les reconnaîtrai avec plaisir (1).

Depuis que le tableau de M. Guérin a été exposé, je me suis toujours attendu à ce qu'il serait enfin jugé d'une manière honorable pour l'artiste et pour les juges; car je n'appelle pas jugement les exclamations, les points d'admiration dont il a été l'objet; et je crois à M. Guérin assez de mérite pour être plus flatté d'une critique libre et impartiale, qui prouve l'intérêt réel qu'on lui porte, que de ce flux d'éloges sur parole dans lequel l'ont submergé une foule de jugeurs en contr'épreuve auxquels, dans le fonds, ses progrès sont complètement indifférens. Mon attente a été trompée; et c'est ce silence des connaisseurs au milieu de l'engoûment général, qui m'a paru autoriser un homme simple et peu instruit à opposer au torrent d'une admiration exagérée les remarques que lui a fournies un examen fait avec toute l'attention dont il était capable.

(1) Ces remarques sont, en général, sévères, et nous sommes loin de les approuver dans leur totalité; mais comme la critique, quoique rigoureuse, est toujours décente, qu'elle nous a paru dictée par l'amour de l'art, et qu'elle renferme plusieurs observations très-utiles, nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en la publiant.

(*Note du rédacteur.*)

Digitized by Google

Le sujet de M. Guérin pourrait être l'objet d'une discussion générale sur le choix même des sujets qui, pour être traitée avec quelque profondeur, exigerait des développemens auxquels je ne puis me livrer entièrement dans un journal; cependant, comme mon jugement tient essentiellement à cette discussion, je la toucherai succinctement.

M. Guérin me paraît s'être créé le sujet le plus compliqué qu'on ait jamais mis sur la toile; je ne sais même s'il est praticable pour la peinture. En effet, que peut faire celle-ci? Représenter des personnages muets, immobiles dans l'attitude qu'on leur a une fois donnée, laquelle doit indiquer clairement la part que chacun d'eux prend à l'action représentée. Il faut donc que cette action, pour expliquer les attitudes de gens qui ne parlent pas, soit sensible et palpable; il faut que le sujet soit matériel, si je puis m'exprimer ainsi. On a déjà dit mille fois que la peinture ne pouvait représenter des discours, ni rendre complètement les expressions compliquées de ceux qui entendent ce discours. Vous passez dans la rue, vous trouvez un homme blessé par un accident quelconque, devant sa porte, vous voyez auprès de lui une femme pâle et empressée qui le secourt. Transportez cette action sur la toile, tout le monde vous dira : *C'est un homme blessé, et sa mère ou sa femme.* Maintenant, vous entrez chez un de vos amis, vous le trouvez occupé à tisonner son feu avec un regard fixe et sérieux; vous voyez, d'un autre côté, son fils qui vous tourne le dos, et qui regarde au travers des vitres de l'appartement. Mettez ceci sur la toile, et demandez aux gens ce que c'est : qui devinera que le père vient de gronder son fils de ce qu'il dépense trop d'argent, et de ce qu'il perd son temps?

Le tableau de Guérin rentre évidemment dans le second des deux sujets que je viens de supposer. Le sien n'est point tout entier dans le moment saisi par le peintre; et l'expression des personnages dépend, non d'une affection simple et instantanée, comme la pitié, la tendresse, la fureur, l'épouvante; mais de ce qui s'est

Digitized by Google

passé entre eux une demi-heure auparavant. Nous ne voyons point là cet objet présent qui détermine bien précisément les expressions diverses des figures qui l'entourent. Quand nous regardons la *Mère de Douleur* du Carrache, nous n'avons rien à deviner, nous voyons bien qu'elle pleure son fils mort qui est entre ses genoux ; l'expression est simple et motivée par un objet *sub oculo*. Il en est de même de la *Sainte-Famille*, de la *Descente de Croix*, de Rubens ; en un mot, de tous les sujets pittoresques. Mais le tableau de Guerin ! cette femme que vous voyez là, assise, le regard fixe, vient d'accuser ce jeune homme qui lève le bras ! Qui est-ce qui me dit cela à moi qui regarde, sans savoir que le jeune homme est Hipolyte, et que la femme est Phèdre ? Il faut donc convenir que le sujet de Guérin n'est point pittoresque, et il faut par conséquent que le peintre compense, s'il le peut, le défaut d'objet présent qui explique ce sujet sur-le-champ au spectateur, par une expression tellement vraie, juste et ingénue des personnages, qu'elle ne puisse convenir qu'à la situation, à l'unique situation où ils se trouvent. Nous allons voir si Guérin a réussi à opérer cette compensation.

Il est inutile de rechercher si son action est aussi-bien combinée qu'elle auroit pu l'être. Son tableau est fait ; il s'agit seulement de savoir s'il a fait ce qu'il devait faire dans son sujet comme il l'a conçu. Or, si je ne me trompe, voici la marche de son action : Phèdre vient dans l'instant d'accuser Hipolyte ; elle tient l'épée ; je n'ai pas besoin de dire qu'Hipolyte n'était pas présent à l'accusation. Phèdre s'est assise à côté de Thésée, qui a envoyé chercher Hipolyte ; et Hipolyte vient d'arriver. Voilà certainement le moment du tableau. Je soutiens qu'aucune des expressions n'est dans la vérité de la nature, et qu'aucun des personnages n'est convenablement dans l'action. Que chacun de nous se représente un père comme il en connaît, comme ils existent, qui a fait venir dans sa chambre son fils accusé

Digitized by Google

d'un crime qui le touche directement, lui père, pour le lui reprocher. Ce père en voyant son fils, on ne peut en douter, se sera livré à cette indignation que les pères seuls connaissent, et lui aura parlé avec la dernière violence. Moi, spectateur, j'arrive dans la minute même où la dernière parole vient de sortir de la bouche de ce père. Je le demande : le trouverai-je dans la position du Thésée de Guérin ? Non, certainement. Je le trouverai tout bouillant de fureur, la bouche encore ouverte, les yeux en feu, et prêt à se précipiter sur son fils à tout moment. L'expression du Thésée est absolument et directement le contraire de ce qu'elle doit être dans l'action. Tous ses mouvemens sont rassis. Rien n'exprime en lui une agitation vive et instantanée. Jamais vous ne diriez que cet homme-là vient de parler avec une véhémence furieuse. Vous pourriez croire, au contraire, qu'il est forcé d'écouter, sans mot dire, un discours qui excite en lui une colère qui se concentre, parce qu'elle ne peut éclater.

Phèdre est traitée avec plus de profondeur que les autres figures. La bouche est très-belle ; mais ces malheureux yeux, avec des taches de sang, font mal au cœur. Ceux qui parlent tant de son inanition, pour faire passer ces taches de sang, pourraient bien être affligés d'une certaine inanité de cerveau. Qu'ils sachent que les grands peintres d'expression qui ont peint des *Marie au tombeau*, à la *croix*, à la *descente de croix*, n'ont jamais recouru à cet artifice pour rendre l'accablement, l'insomnie, les ravages des larmes, enfin la fatigue de la douleur elle-même, si l'on peut s'exprimer ainsi. Toutefois, la tête de Phèdre était si difficile à traiter, que Guérin peut être satisfait de celle qu'il a faite. Mais il n'en est pas moins vrai que si vous transportez la Phèdre toute seule dans un tableau, vous n'aurez que l'idée d'une femme dont toutes les facultés sont envahies par des réflexions sinistres. Vous pourrez croire également ou qu'elle pense à quelque crime dont la tentation la poursuit, ou qu'elle est occupée du souvenir affreux, récent même, si vous le voulez de quel-

Digitized by Google

que grand forfait ; mais vous ne verrez point qu'elle prenne part à une action qui se passe à côté d'elle au moment même où vous la regardez ; et dès lors, l'expression est fausse, puisqu'elle ne s'adapte pas uniquement et précisément à l'action, à laquelle toute expression doit rigoureusement se rapporter.

Quant à Hipolyte, il est tout-à-fait théâtral. Il lève le bras moëlleusement, comme pourrait le faire l'acteur qui joue ce rôle à la République. M. Guérin a oublié ici que la peinture ne rend point un discours, et ne s'occupe que de l'expression vraie, naïve et subite des personnages dans un rapport exact avec la situation où ils se trouvent. Hipolyte vient d'être accusé, dans l'instant même, d'un crime infâme qu'il n'a pas commis : la coupable calomniatrice est devant ses yeux. Que doit préférer la peinture, ou du discours d'Hipolyte qu'elle ne peut rendre, ou du mouvement subit qu'il éprouve, et qui rentre entièrement dans son domaine ? Le choix, ce me semble, ne peut être douteux. La peinture saisira Hipolyte au moment où l'accusation tombe sur sa tête comme la foudre. Elle lui fera jetter sur l'accusatrice un regard plein d'étonnement, d'indignation, mais serein et pur comme un rayon de lumière. Elle mettra, pour me servir de l'expression d'un de mes amis, le ciel tout entier dans ses yeux. L'Hipolyte de M. Guérin n'a pour moi, je l'avoue, d'autre expression que celle d'un joli garçon qui prend de l'humeur contre sa maîtresse, et la boude d'un air dédaigneux.

Quant à Œnone, son action est un contre-sens. Phèdre n'a plus rien à dire, pourquoi lui recommander de se taire ? Si Thésée tournait la tête, et qu'il vît Œnone parler ainsi à sa maîtresse avec des yeux effarés, sur-le-champ Phèdre devrait être reconnue coupable. Il est impossible que, dans la nature, Œnone s'en fût approchée avec aussi peu de précaution ; et c'est encore ici que le naturel et la vérité ont été sacrifiés au desir de créer un contraste.

Si je ne me trompe, M. Guérin s'est égaré dans

Digitized by Google

cette composition par la relation directe qui s'est établie dans son cerveau entr'elle et la tragédie de Racine. Par-là, au lieu de chercher des expressions vraies, il a donné dans une nature théâtrale, qui infecte au reste les productions actuelles de l'école française. Jamais vous ne verrez maintenant un peintre faire lever le bras ou la jambe à un personnage, comme on les lève dans la nature. Tout est contourné, tout est moëlleux et arrondi; tous les personnages ont appris à danser. Un peintre prend une tête d'Apollon et la copie, un Bacchus et le copie, un Antinoüs et le copie: puis il ajuste dessous des corps de danseurs et de danseuses, copie quelques-unes de leurs positions, et voilà un tableau de fait. Si l'on ne s'élève pas avec force contre cette expression ou fausse, ou outrée, ou maniérée, qui s'introduit maintenant, c'en est fait de l'art.

Ordinairement, quand les critiques français d'à-présent veulent faire quelques observations un peu sévères sur un ouvrage, ils commencent par faire de très-beaux complimens à l'auteur, et finissent par tomber sur lui à bras raccourci. Cette marche ne m'a pas convenu. Un véritable ami dit à un homme ses défauts, au risque de lui déplaire: il loue après. Je ne suis point assez malheureux pour ne trouver aucune beauté dans le tableau de Guérin. C'est un tableau supérieur et d'une grande force, malgré les défauts qu'il me paraît avoir. La tête et la pose de Phèdre, considérées à part de l'action, et simplement comme pittoresques, sont très-belles. Le torse de l'Hipolyte, ses jambes, ses bras, sont d'un goût grand et pur, le style général de la composition est d'une simplicité extrêmement noble et élégante; sur-tout, ce qui est admirable à mes yeux, et que je trouve surpasser tout ce qui a été fait jusqu'ici dans ce genre, ce sont les draperies. Je n'ai rien vu dans aucun autre peintre ancien ou moderne, qui approchât de celles de M. Guérin. Enfin, son tableau est d'un effet imposant, on ne saurait le nier. Je me permettrai, en outre, de le féliciter en mon particulier sur l'amour qu'il paraît avoir pour son art. Il est extrême-

Digitized by Google

ment honorable pour lui de n'avoir jamais fait paraître que de grandes compositions. Dans ce siècle commode où quelques dessins à l'aquarelle ou au pointillé, un cheval, des chiens, suffisent pour qu'on dise de vous dans le monde: *C'est monsieur un tel, grand peintre*, on doit savoir bien bon gré à M. Guérin d'avoir la bonhomie de croire que l'attelier d'un peintre n'est point au bois de Boulogne, et qu'il lui importe plus de s'exercer à manier le pinceau dans la retraite et le recueillement, que d'apprendre à monter un cheval et à conduire un carick. Je suis indigné quand je vois des peintres qui eussent pu devenir excellens, et dont l'un sur-tout avait reçu de la nature un talent très-vigoureux, s'énerver dans ce monde dont l'attrait devrait avoir peu de prise sur des hommes de quelque étoffe, et mettre tous les ans au salon..... un dessin grand comme la main. Si ces brimborions à prétention ont fait leur fortune, ils ne feront pas leur gloire; et je pense qu'un véritable artiste préférera toujours le talent du Corrège et sa mort (1), aux boudoirs parfumés de Paris, et aux petits dessins qui les ont procurés.

J'ai examiné le portrait de M. Guérin pendant long-temps. Autant que l'on peut juger d'un homme par sa physionomie, ses qualités fondamentales doivent être l'assiduité et la sensibilité. Il n'est rien à quoi l'on ne puisse parvenir avec ces deux appuis. On peut espérer qu'à l'aide d'études et de méditations profondes, M. Guérin parcourra une grande carrière, et qu'il pourra chasser de l'école ce goût faux d'expression qui en est maintenant le fléau. Mais, au nom de l'art et de sa propre gloire à venir, qu'il se garde bien de se laisser étourdir par ce vain bruit d'éloges et d'adulation que lui ont prodigués une foule d'hommes qui, la plupart, le lende-

(1) On sait que le Corrège fit un excès de fatigue dont il mourut, en rapportant chez lui, sur ses épaules, quelques deniers, prix d'un de ses tableaux.

Digitized by Google

main de leurs grands complimens, ne se rappelaient pas qu'il existât! qu'il travaille et qu'il médite; malheur à lui s'il se croit déjà grand! Deux tableaux où il y a beaucoup de talent, ne feront jamais un grand peintre. Sans parler de l'immortel Raphaël, des Carrache, des Michel Ange, qui auraient peint au besoin des villes entières, qu'il voie ce qu'ont fait seulement chez nous le Brun, le Sueur, Mignard, Boulogne. Le Brun s'est mis intrépidement devant des toiles de 40 pieds de long. Il y a peint des 200 figures. Cela s'appelle travailler, et si les peintres de nos jours croient, avec quatre ou cinq tableaux sous le bras, passer à la postérité, ils se trompent étrangement.

Voilà, monsieur, mes réflexions, qui ne sont déjà que trop longues. On aurait pu dire plus en moins de mots; mais ce secret n'appartient qu'à une plume exercée, et la mienne ne l'est pas. Peut-être ne sera-t-il pas inutile de déclarer que je n'ai jamais touché ni le pinceau, ni le crayon. Je crois inutile de me nommer. Mon nom n'ajouterait rien aux choses que j'ai dites, et ces choses n'ajouteraient guères plus à mon nom.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Une comédie en un acte et en prose, vient d'être jouée pour la première et la dernière fois à ce théâtre, sous le titre de l'*Ami vrai*. Une femme déteste sa nièce qu'elle ne connaît pas; son fils fait absolument le contraire, il aime sa cousine parce qu'il la connaît: il l'introduit chez sa mère en qualité de femme-de-chambre, et un vieil ami de la maison, qui est instruit de tout, feint d'être amoureux de la jeune personne. Il la demande en mariage. La dame sujette aux préventions, a pris sa femme-de-chambre en si grande passion, depuis une demi-heure

Digitized by Google

qu'elle l'a auprès d'elle, qu'il lui paraît fort juste qu'un homme riche l'épouse; et, loin de détourner son ami d'un mariage aussi extraordinaire, elle l'encourage en lui vantant les qualités de la jeune personne; c'est où le bonhomme l'attendait. On sent tout ce qu'il peut dire, et la mère unit son fils à sa nièce. Le public s'est pris à rire d'une comédie qui ne l'amusait pas, et la chute a été si complette, qu'il ne reste aucune part à la critiquer.

Ce théâtre vient de faire une plus grande perte par la mort de *Molé*, qui, à soixante-neuf ans, ne paraissait pas plus disposé à quitter la scène, que le public ne paraissait enclin à se lasser de le voir. Il faut un véritable talent pour fixer les applaudissemens pendant plus de quarante années, et *Molé* avait particulièrement celui de mettre la physionomie de ses rôles en rapport avec la sienne. Il a joué les mêmes personnages avec le même succès pendant long-temps, parce qu'il y trouvait toujours des nuances nouvelles qu'il adoptait à son âge et à ses moyens; il aimait sa profession, comme un véritable artiste aime l'art qu'il cultive, et l'on peut dire qu'il communiquait aux spectateurs le plaisir qu'il avait lui-même en entrant sur la scène.

Il était membre de l'Institut national, qui nécessairement doit compter des comédiens dans son sein, tant qu'il y aura une classe de déclamation dans ce corps littéraire et savant.

Du reste, nous ne pouvons parler de *Molé* que comme d'un acteur chéri du public; nous ne connaissons rien de sa vie privée, qui ne nous regarde pas, mais qui doit être remplie de traits bien touchans, puisque les journaux assurent que M. *Monvel*, comédien du théâtre français, a prononcé l'éloge funèbre de son camarade avec tant de vérité et une sensibilité si profonde, que plusieurs fois ses sanglots l'ont interrompu, sans compter les sanglots des auditeurs. Lors de la mort du général Wasinghton, sauveur et bienfaiteur de sa patrie, les journaux américains nous donnèrent des détails absolument semblables sur l'effet que pro-

Digitized by Google

duisit son oraison funèbre. Pendant que *M. Monvel* versait et faisait verser des larmes sur la mort de son camarade, en disant un dernier adieu à ses mânes, à la barrière qui mène à Antony, on jouait la comédie au théâtre français au bruit des plus vifs applaudissemens. On donnait le *Conciliateur* et l'*Ecole des Bourgeois; Fleury* a parfaitement concilié les regrets et la gaieté du public; cependant la douleur devait être générale, car une feuille publique dit, en parlant de la mort *de Molé* : « Rien n'égale la *grandeur* » de cette perte, que les regrets *universels* qu'elle occa- » sionne. »

Heureusement pour cet acteur, qu'il aimait son état; car on ne gagne pas beaucoup d'argent à jouer la comédie. Le théâtre français vient d'accorder une pension alimentaire de douze cents livres, pour tout le temps que durera l'éducation de sa fille, et le public a appris ainsi que *Molé* avait une fille encore enfant; c'est-à-dire, qu'il s'était marié depuis la mort de sa femme qui a brillé sur le même théâtre que lui. Cette intéressante orpheline ne sera pas très-empressée d'embrasser une profession dans laquelle, pendant quarante-huit ans de succès, on n'amasse pas de quoi assurer l'éducation de sa famille. Ces réflexions sont tristes, et nous font persister à croire qu'en annonçant la mort d'un homme que le public ne connaît que par ses talens, il faut parler de ses talens, et ne rien dire qui porte les idées sur sa vie privée.

OPÉRA COMIQUE, *rue Feydeau.*

Si quelque chose pouvait étonner aujourd'hui, ce serait moins encore le succès de *Michel Ange*, que l'enthousiasme qui régnait à la première représentation; il est juste cependant d'observer que cet enthousiasme n'avait pas gagné les loges; mais ceux dont la joie était au comble faisaient du bruit pour eux et pour ceux qui s'ennuyaient; et comme les applaudissemens redoublaient à chaque scène où raisonnablement il aurait été permis de

Digitized by Google

murmurer, on peut croire que ceux qui s'intéressaient au succès de l'ouvrage, ne s'exaltaient que du plaisir de voir l'indulgence du public souvent tentée et jamais épuisée.

Un tuteur vieux et ridicule, mais qui n'est pas méchant, désire épouser sa pupille; il essaie de la gagner par de bons procédés, et de la détacher de son amant, en l'assurant qu'il a cessé de vivre. La jeune personne chante ses larmes et conserve un rayon d'espoir. L'amant, qui se porte bien, parvient à s'introduire dans la maison, et est accueilli par une soubrette qui prend pour de l'amour les complimens qu'on lui fait; si j'ajoute qu'il y a, dans la pièce, un valet poltron; que pendant que le tuteur donne de nouveaux détails sur la mort de l'amant, l'amant et la pupille se serrent les mains; enfin, si je dis de plus que les amoureux s'épousent en vertu des dernières volontés des parens de la jeune personne, et même du consentement du tuteur qui ne peut plus refuser, on m'objectera que je n'ai pas fait l'analyse d'un opéra nouveau, mais de *Renaud d'Ast*, très-jolie pièce de M. *Radet*. Ce n'est pas ma faute si les deux ouvrages n'en font qu'un, comme ce n'est pas sa faute si on lui a pris son sujet, le caractère de tous les personnages, et absolument toutes les situations de son opéra; on ne lui a laissé que la vraisemblance, la gaieté, et un joli dialogue qui ne se trouvent pas dans *Michel Ange*. Pendant que l'auteur était en train, il a eu tort de s'arrêter. Comme la pièce nouvelle ne donne aucun détail vrai sur le peintre fameux dont elle porte le nom, nous n'en parlerons pas davantage, d'autant plus qu'il est impossible d'en dire la moindre bien.

On prétend que c'est la musique qu'on applaudissait avec fureur; j'ai peine à le croire, car on avait donné pour première pièce l'*Epreuve villageoise*, et le public avait écouté tranquillement. Il est vrai que la musique de *Grétry* est si parfaite, que les chanteurs ne peuvent rien y ajouter sans la gâter, et qu'elle se lie toujours si bien à l'action, qu'il n'y a pas à chaque note un repos pour les

Digitized by Google

cadences et les applaudissemens; c'est un grand défaut, j'en conviens; j'avouerai plus, ce n'est pas le défaut de la musique de *Michel Ange*, qui est pleine de passages fort fort connus, et dans laquelle il y a place pour les roulades, et des repos pour exercer ceux qui ont besoin d'applaudir. Du reste, elle fait honneur au compositeur, M. *Nicolo*, et pourra porter profit à l'auteur des paroles, M. *Delrieu*, dont la pièce a fait naître une nouvelle question dans la littérature : on se demande jusqu'à quel point il est possible d'imiter sans courir le risque d'être poursuivi comme contrefacteur.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Le Départ pour la Russie, tel est le titre de la dernière pièce qui a été jouée, applaudie et sifflée sur ce théâtre. En général, les auteurs du Vaudeville sont comme Petit-Jean, dans les *Plaideurs* : ils commencent vivement, et s'arrêtent tout court. Sur le titre, on croyait voir l'intérieur de la maison d'un agent dramatique russe, dans laquelle viendraient en foule se présenter des chanteurs, danseurs, acteurs, artistes, qui, mécontens de Paris où ils sont trop flattés, où ils ne gagnent que vingt ou trente mille francs par an, s'offriraient à haut prix pour aller enchanter Saint-Pétersbourg et Moscow. Il y avait là de quoi faire passer en revue beaucoup de ridicules; mais les héros de la scène donnent des leçons sur le théâtre, et n'en reçoivent pas. Voici donc l'intrigue que les auteurs ont cousue à leur intention première.

Monsieur et madame la baronne de *Stubac* habitent un château, frontière de la France et de l'Allemagne; ils parlent d'un neveu qui les a quittés depuis son enfance, pour courir à Paris prendre des ridicules, faire des dettes, se marier enfin, sans en devenir plus sage. Un changement de valise, opéré dans une auberge voisine du château, donne à l'acteur et à sa camarade, l'idée de se faire passer pour les neveux; ils viennent demander leur grâce et à souper, ce qu'ils obtiennent. Peu après, les vrais parens du baron de *Stubac* arrivent, et ils sont traités comme

Digitized by Google

des imposteurs. Un exempt courait après les comédiens fuyant en Russie ; un exempt courait après le neveu du baron.... Des caricatures et des couplets mordans avaient soutenu la pièce jusqu'au moment où il n'était plus possible de retarder le dénouement ; alors les sifflets n'ont plus permis de rien entendre. Les auteurs n'ont pas été demandés.

Ce vaudeville reparaîtra ; pour qu'il amuse comme tant d'autres, il suffit de lui trouver un dénouement passable ; et la manière dont la pièce est conçue permet d'en adopter mille sans rien changer à ce qui a réussi, puisqu'on n'applaudissait que les couplets qui ne tiennent pas à l'intrigue. Le premier qui a été sifflé contenait un éloge mérité de l'empereur de Russie ; cet éloge était direct ; et le public, qui a un goût parfait pour les convenances quand il juge de premier mouvement, a senti qu'il n'appartient pas à un auteur et à un acteur du Vaudeville, de juger les souverains. On objectera que plusieurs fois l'éloge des rois et du sauveur de la France a retenti sur nos théâtres ; mais alors c'était un *sentiment* dicté par un évènement public et heureux ; et lorsqu'il est question d'un souverain étranger, ce ne peut être qu'un *jugement*. Cette différence est assez frappante pour qu'il soit inutile de l'analyser.

Nous croyons faire plaisir aux parens qui s'intéressent à l'éducation de leurs enfans, en leur indiquant qu'on trouve chez *des Essarts, libraire, place de l'Odéon*, et chez *le Normant, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois*, n° 42, un ouvrage élémentaire qui a le plus grand succès, et qu'on peut donner aux jeunes gens à titre d'étrennes : — *Ce sont les Entretiens d'un père avec ses enfans, sur l'histoire naturelle*, 5 *vol. in*-12, *dont* 4 *de discours et un de planches, contenant* 400 *figures tirées des trois règnes de la nature. Prix*, 12 *francs, le double en papier vélin, et* 3 *francs de plus reliés.* — Cet ouvrage est du petit nombre des livres utiles qui offrent l'avantage précieux de faire entrer les élémens des sciences dans l'ame des jeunes gens, avec l'attrait du plaisir que la curiosité satisfaite inspire. Le dialogue entre le père et les enfans est plein d'intérêt. Aucun ouvrage de ce genre n'est plus complet et plus instructif. S***.

POLITIQUE.

Digitized by Google

POLITIQUE.

NOUVELLES EXTÉRIEURES.

Les nouvelles politiques de cette semaine, n'offrent rien de bien piquant pour la curiosité, ce qui n'est point un mal. Après tous les changemens dont nous avons été acteurs et témoins, il n'y a plus que les grands événemens qui puissent nous faire impression et se graver dans notre mémoire. Le ciel nous préserve d'avoir à en raconter! L'Europe a besoin de repos, et malheur à la nation qui tenterait de l'agiter.

Nous ne parlerons donc point d'une prétendue alliance entre l'Angleterre, la Russie et la Suède, parce qu'elle n'est possible que dans les journaux étrangers où, pour quelques pièces d'or, on insère toutes les alliances qui conviennent au cabinet Britannique. Les feuilles de Londres ont désigné allégoriquement un certain diplomate parti pour Saint-Pétersbourg, avec des sommes immenses, ce qui ferait croire que l'habitude de la corruption donne au ministère anglais la pensée que la corruption est possible par-tout. Si cela était vrai, les rois seraient condamnés à beaucoup gouverner eux-mêmes, ce qui a bien ses inconvéniens; mais, dans l'état actuel de l'Europe, c'est le moindre de tous; aussi voyons-nous dans presque tous les états les rois plus vigilans, plus occupés des affaires qu'ils n'avaient l'habitude de l'être il y a quinze ans.

Que fera-t-on des duchés de Parme et de Plaisance? Quelles seront les indemnités du duc de Toscane? Voilà deux grandes questions qui prêtent beaucoup aux conjectures; ce qui est fort avantageux pour les journaux qui, chaque matin, ont besoin de remplissage. Nous, qui ne voulons que des faits afin d'en tirer des réflexions, nous attendrons que l'événement soit consommé pour en parler; c'est à-la-fois le plus sûr et le plus court.

Les affaires d'Allemagne avancent toujours à la satisfaction des parties prépondérantes; mais les détails ne peuvent aujourd'hui intéresser que ceux qui gagnent ou perdent, et les Français ne connaissent point assez toutes les petites souverainetés indépendantes de ce pays, pour suivre avec intérêt des opérations qui se terminent d'un

Digitized by Google

mot sur les lieux. Pour faire sentir la valeur de ce mot en France, il faudrait un volume d'explications préliminaires. Quand les négociations seront entièrement terminées, nous donnerons un tableau de l'Allemagne dans le dernier siècle, et de l'Allemagne au siècle présent.

Le cabinet de Vienne trouve des censeurs parmi nos journalistes, parce qu'il rétablit les institutions monastiques, renversées par l'empereur Joseph. S'il faut ajouter foi à des récits accrédités, cet empereur se repentit lui-même d'avoir toujours cherché le bien avec trop de passion pour pouvoir l'opérer. Les politiques modernes ne peuvent perdre l'habitude de juger chaque fait comme s'il était indépendant : détruire les couvents en Bavière, diminuer l'ascendant des ministres de la religion catholique, peut être une opération qui se lie au projet d'attacher l'intérêt de cet électorat aux intérêts de la partie de l'Allemagne qui suit la religion réformée ; l'empereur a certainement un intérêt très-puissant à agir d'une manière différente, puisqu'il est chef d'un état catholique qui doit toujours ne compter que sur ses propres forces pour agir. Ce qui est politique en Bavière serait donc très-impolitique dans les états de l'empereur : car tout doit suivre l'esprit et les principes fondamentaux du gouvernement. Si nos journalistes voulaient se donner la peine de réfléchir, ils sentiraient bientôt que le cabinet de Vienne est composé d'hommes assez éclairés pour n'être pas *fanatiques*, et que nous sommes dans un tems où l'on détruit plus qu'on n'élève des monastères par *fanatisme ;* d'où ils concluraient que le cabinet de Vienne se décide par des raisons d'état devant lesquelles tout doit céder, même la philosophie des journaux.

Les débats du parlement anglais n'offrent pas de ces querelles qui font plaisir, parce qu'elles servent aux progrès de l'éloquence. Les ministres commencent à jouir d'un peu de tranquillité, depuis qu'il est prouvé qu'ils n'ont pas peur des harangues, et que, pour les renverser, il faudra porter contre eux un acte d'accusation ; or, leur ministère n'ayant été jusqu'à présent que la suite du ministère de M. Pitt, on ne peut les accuser sans qu'ils reportent aussi-tôt l'accusation sur leurs prédécesseurs. Comme ce sont leurs prédécesseurs qui veulent aujourd'hui les accuser pour les remplacer, on sent tout l'embarras du parti Grenville ; sa ressource consiste maintenant à faire faire aux ministres actuels des fautes qui leur appartiennent en propre. Qu'ils y prennent garde !

Digitized by Google

Lorsqu'on a présenté le rapport du comité des subsides, au sujet des 50 mille matelots votés, M. Thomas Grenville a fait un vigoureux discours pour demander aux ministres si ces matelots seraient employés à faire la guerre, ou à conserver la paix. Le chancelier de l'échiquier a répondu tranquillement que les alarmes de M. Thomas Grenville et de son parti, avaient fait une loi de cette levée qui serait utile pour conserver la paix, ou pour faire la guerre, suivant les circonstances. Sidney Smith a parlé comme un véritable militaire, étranger à toutes les factions, qui aime son pays et la gloire, et qui sait rendre justice à ceux qui en ont acquise. S'il se forme de nouveau dans le parlement un parti d'hommes indépendans, Sidney Smith sera à leur tête.

A la chambre des Pairs, le comte de Moira a annoncé qu'il était dans l'intention d'appeler l'examen sur les derniers événemens qui ont eu lieu dans le Carnate; c'est-à-dire, sur le détrônement et la prise de possession des états du jeune prince Indien, dont le père était en correspondance avec le dernier sultan de Mysore. Lord Hobart et lord Grenville ont répondu que lorsqu'on examinerait cette affaire, il serait facile de prouver qu'elle était conforme aux règles de la saine politique, et même aux vrais intérêts des habitans du Carnate.

Il me semble qu'il n'est pas question de savoir si des marchands anglais ont droit de détrôner un prince pour l'intérêt de ses sujets; mais seulement s'ils avaient le droit de le détrôner; car si les compagnies de commerce s'arrogent le privilège de décider ce qui convient le mieux aux gouvernés, malheur à ceux qui gouvernent! Il faut attendre que ce procès s'instruise avant de le juger.

Du discours du comte de Moira, nous citerons la phrase suivante:

« Les deux chambres du parlement retentissent continuellement de plaintes contre l'épouvantable ambition » de la France. On reproche à cette puissance envahissante d'opprimer tous les états foibles qui l'avoisinent; » l'argument est aujourd'hui rétorqué contre nous. Ainsi, » en ratifiant l'usurpation de la compagnie des Indes, » nous attirerions sur nous l'indignation de l'Europe, et » nous nous rendrions coupables de ces *mêmes* attentats » qui la font gémir, et dont nous aurions donné » l'exemple. »

N'en déplaise au comte de Moira, il n'y a pas la moindre similitude entre les attentats de la France contre

Digitized by Google

l'Europe, et les attentats des marchands anglais contre les Indes; je n'en donnerai qu'une preuve. La France traite avec des puissances, et appelle aux traités toutes les puissances intéressées, même celle qui refuse d'intervenir, comme l'Angleterre, par exemple. La compagnie de marchands anglais qui dévaste l'Inde, qui ne permet pas même d'ensemencer les champs au gré des vaincus, fait toute seule les traités qui lui conviennent et comme ils lui conviennent; conséquemment, il ne peut y avoir aucune comparaison entre le sort des peuples qui ont cédé à l'ascendant de la France, et le sort des malheureux Indiens. Du reste, le comte de Moira dit, avec raison, que les usurpations de la compagnie des Indes finiraient par attirer sur l'Angleterre l'indignation de l'Europe; car l'Europe pourrait se lasser d'être agitée par le dernier emploi que l'Angleterre fait presque toujours des richesses de l'Inde.

Dans quelques parties de l'Irlande, l'esprit d'insurrection se réveille; mais dans la paix, et lorsque l'union de ces deux pays est opérée, toute opposition ne peut avoir, pour les Irlandais, d'autre résultat que de nouveaux malheurs. Comme les journaux de l'opposition, je serais assez porté à croire qu'il y a là-dessous quelqu'intrigue ministérielle, et peut-être ne fait-on crier le nom de Napper-Tandy dans la salle du spectacle de Dublin, que pour avoir un prétexte de crier dans le parlement que la rentrée de M. Pitt peut seule sauver l'Angleterre.

Nouvelles des Colonies.

Le mulâtre Magloire Pélage, qui a commandé par *interim* la Guadeloupe, fut accusé d'avoir formé le projet de se rendre maître indépendant de cette colonie; son procès, ainsi que celui de quarante autres habitans, s'instruit en ce moment au tribunal criminel du département de la Seine. On ne peut réfléchir sans tristesse que ce fut dans le même tems où on brisait toutes les institutions pour rendre l'esprit du commerce dominant, que les mêmes hommes mirent le feu dans nos colonies, avec des principes philosophiques plus destructeurs que la guerre. Quelle légèreté il faut avoir dans l'esprit, pour prétendre à la fois protéger le commerce et ruiner les colonies!

Digitized by Google

Une lettre du contre-amiral Lacrosse, capitaine-général de la Guadeloupe, annonce que la plus grande tranquillité régnait, dans cette colonie, le 2 brumaire de cette année. Des deux rassemblemens de noirs-fugitifs, commandés par des blancs dignes de pareils soldats, et qui échappaient depuis long-tems aux recherches, l'un qui a eu la hardiesse de se présenter devant le bourg de Sainte-Anne, a été dispersé par la garde nationale et un détachement de dragons. Le chef de ces noirs, Millet de la Girardière, ancien officier, décoré de la croix de Saint-Louis, est arrêté; trente-quatre des siens ont déja subi la peine due à leur crime.

La même lettre porte: « Des avis qui m'arrivent de » Saint-Thomas et Saint-Barthelemi, me disent qu'il se » forme dans ces deux îles un rassemblement d'hommes » de couleur, et même de blancs exilés de la Guadeloupe, » dont on estime le nombre à 250 ou 300; leur projet » paraît être de tenter un débarquement sur la Guade- » loupe pour se joindre aux débris des brigands que nous » poursuivons, et pour leur porter des armes. On les dit » pourvus de petits bâtimens dont ils ont fait les frais.

» Il ne paraît peu vraisemblable que les gouverneurs » de Saint-Thomas et de Saint-Barthélemi, tolèrent des » rassemblemens de cette nature, qui, menaçant aujour- » d'hui la Guadeloupe, se porteront ensuite sur chaque » colonie à quelque nation qu'elle appartienne, qui leur » présentera l'espoir d'une surprise et d'un pillage. Il n'y » a donc point à craindre que des îles sous la domination » de puissances européennes deviennent, au su du gou- » vernement, des repaires de brigands ennemis de tout » ordre social. »

Sans négliger les précautions dictées par la prudence, le capitaine-général de la Guadeloupe a cru qu'il lui suffisait d'écrire aux gouverneurs de Saint-Thomas et de Saint-Barthélemi, pour réclamer les chefs désignés de ces expéditions présumées. Leur réponse n'était point encore arrivée, lors du départ de la lettre que nous venons d'extraire.

Il est certain que les puissances européennes doivent trembler si des noirs parviennent jamais à se rendre indépendans; guidés par des bandits de l'Europe, ils renouvelleront l'histoire des Flibustiers, en y ajoutant tout ce que le progrès des lumières doit nécessairement faire espérer. Les Anglais ont en ce moment beaucoup d'inquiétude pour l'île de Sainte-Hélène, où les gens de couleur,

Digitized by Google

africains et malais, viennent de tenter une espèce d'insurrection qui a mis dans un grand danger la tranquillité de cette colonie. Les principes fermentent encore.

Une lettre du général Sahuguet, capitaine-général de Tabago, annonce que cette colonie lui a été remise le 10 vendémiaire, présente année, et qu'il n'a qu'à se louer des procédés du général Carmichaël qui la gouvernait au nom de l'Angleterre.

INTÉRIEUR.

ACTES DU GOUVERNEMENT.

Arrêté du 19 frimaire an 11.

Les consuls de la république, sur le rapport du ministre de l'intérieur, arrêtent ce qui suit :

Art. I. On enseignera essentiellement dans les lycées le latin et les mathématiques.

II. Il y aura six classes pour l'étude de la langue latine ; elles seront distribuées et dénommées ainsi qu'il suit : sixième, cinquième, quatrième, troisième, deuxième, première.

III. Les élèves d'un talent et d'une application ordinaire feront deux classes par an, de manière qu'à la fin de la troisième année, ils aient terminé leurs cours de latinité. A cet effet, il y aura chaque année deux examens ; savoir, l'un au 1^er^. vendémiaire, et l'autre 1^er^. germinal : ceux des élèves qui ne seront pas reconnus assez forts ne monteront pas à la classe suivante. L'élève, en arrivant au lycée, sera interrogé pour connaître dans quelle classe il doit être placé ; s'il est reconnu plus fort que les élèves de la sixième classe, il fera son cours en d'autant moins d'années. En l'absence des inspecteurs ces examens seront faits par le censeur des études et le professeur de la classe pour laquelle l'élève se présente.

IV. Un même professeur fera deux classes par jour, une le matin et une le soir.

V. Dans la sixième classe du matin, le même professeur enseignera aux élèves à chiffrer, en outre le latin. Dans la cinquième classe, le professeur de latin montrera les quatre règles de l'arithmétique. Dans la quatrième classe, on donnera des leçons de géographie, indépendamment de la

Digitized by Google

leçon de latin. Dans la troisième classe, le même professeur de latin fera continuer l'étude de la géographie, et enseignera les élémens de la chronologie et de l'histoire ancienne. Dans la deuxième, on continuera l'étude de la géographie et de l'histoire jusqu'à la fondation de l'empire français : on apprendra la mythologie et la croyance de différens peuples dans les divers âges du monde. Dans la première classe on complettera l'étude de l'histoire et de la géographie par celle de l'histoire et de la géographie de la France.

VI. Dans les quatre dernières classes de latin, on exercera la mémoire des élèves, en leur faisant apprendre par cœur, et réciter avec soin, les plus beaux endroits des auteurs qu'ils auront expliqués, ainsi que les passages des bons auteurs français qui auront traduit ou imité ces mêmes morceaux. Dans toutes ces classes, les professeurs formeront leurs élèves à l'art d'écrire, en leur dictant des morceaux à traduire par écrit, de français en latin, et de latin en français.

VII. Il y aura un professeur de belles-lettres latines et françaises, qui fera deux classes par jour. Chaque classe durera un an ; de manière qu'en deux ans, le cours de belles-lettres latines et françaises soit terminé.

VIII. Il y aura, comme pour le latin, six classes pour les mathématiques, faites par trois professeurs, chargés chacun de deux classes par jour, de sorte que le cours complet de mathématiques ne durera que trois ans. Nul élève ne pourra entrer dans la classe de mathématiques, s'il n'a fait la cinquième de latin.

IX. Dans la même classe de mathématiques, le même professeur, outre la leçon de mathématiques, donnera les premières notions d'histoire naturelle. Dans la cinquième, il enseignera les élémens de la sphère. Dans la quatrième, le même professeur expliquera les principaux phénomènes de la physique. Dans la troisième, le professeur fera connaître les élémens de l'astronomie. Dans la seconde, il enseignera les principes de la chimie. Dans la première, le même professeur donnera les notions de minéralogie nécessaires pour connaître les minéraux sous le rapport de leur utilité dans les arts et dans les usages de la vie.

X. Il y aura un professeur de mathématiques transcendantes, qui fera deux classes par jour : le cours durera deux ans. Dans la première classe, il enseignera l'application du calcul différentiel et intégral à la géométrie et aux courbes. Dans la seconde, l'application du calcul diffé-

Digitized by Google

rantiel à la mécanique et à la théorie des fluides. Il montrera, dans la première classe, l'application de la géométrie à la levée des plans et des cartes géographiques. Dans la seconde classe, il donnera des principes généraux de la haute physique, spécialement de l'électricité et de l'optique.

XI. Il sera nommé deux commissions, l'une pour le latin, l'autre pour les mathématiques; elles dresseront une instruction qui déterminera d'une manière précise les parties qu'on doit enseigner dans chaque classe, et les cours qu'on doit suivre; elles traceront avec soin l'ordre à établir entre les cours qui seront suivis simultanément et la durée de chaque classe; elles s'occuperont de la réimpression des auteurs classiques, et la disposeront de manière qu'il y ait autant de volumes qu'il y a de classes, en réunissant dans un seul et même volume tout ce que doit montrer le professeur pour une classe de latin, ainsi que tout ce qui appartient à une classe de mathématiques. On pourra diviser les volumes selon les parties d'enseignement pour l'usage des élèves. Le professeur ne pourra, sous quelque prétexte que ce soit, enseigner d'autres ouvrages.

XII. Il y aura dans chaque lycée un maître d'écriture, un maître de dessin et un maître de danse.

XIII. Les élèves se rendront à la même heure dans une salle où seront les maîtres de dessin, d'écriture; mais aucun élève ne commencera le dessin que lorsqu'il sera avancé dans l'écriture.

XIV. Les maîtres de danse, de dessin et d'écriture seront payés par le lycée. Il pourra y avoir des maîtres de musique, mais alors ils seront payés par les parens des élèves.

XV. Tout élève qui obtiendra un prix, pourra recevoir gratuitement les leçons de musique.

XVI. Tous les fois qu'il y aura plus de deux cents élèves ou pensionnaires, le nombre des professeurs sera augmenté à raison de deux professeurs par 50 élèves, au-delà de 150. Ces deux professeurs seront donnés pour adjoints à ceux des classes plus nombreuses.

XVII. Lorsqu'un lycée aura plus de 400 élèves, il sera partagé en deux divisions, ayant chacune huit professeurs, et organisée de la manière indiquée ci-dessus.

XVIII. Il y aura dans chaque collège un maître de quartier, au plus, pour 50 élèves.

XIX. Un officier-instructeur sera chargé d'apprendre l'exercice aux élèves qui auront plus de douze ans; il enseignera, à ceux qui auront atteint cet âge, le maniement

Digitized by Google

des armes et l'école du peloton; il sera obligé de se trouver à toutes les heures pour commander les marches des élèves dans leurs différens mouvemens de la journée.

XX. Les professeurs seront divisés, pour le traitement, en trois ordres : Le professeur de belles-lettres et celui de mathématiques transcendantes seront compris dans le premier ordre; les professeurs de latin et de mathématiques des 1re., 2e. 3e. et 4e. classes, seront compris dans le deuxième ordre; ceux des 5e. et 6e. classes seront compris dans le troisième ordre.

XXI. Les élèves seront divisés, pour la police, en compagnies de vingt-cinq. Il y aura dans chaque compagnie un sergent et quatre caporaux, qui seront choisis parmi les élèves les plus distingués. Un sergent-major pour toutes les compagnies sera choisi parmi les élèves qui réuniront à l'avantage de l'âge et de la taille, ceux de l'instruction et de la bonne conduite. Ce sergent-major suppléera le maître d'exercice, en cas d'absence.

XXII. Lorsque les élèves sortiront en corps, ils auront à leur tête le censeur, un maître de quartier et l'officier-instructeur, maître d'exercice.

XXIII. Tout ce qui est relatif aux repas, aux récréations, aux promenades, au sommeil, se fera par compagnie.

XXIV. Dans les lycées où il y aura deux divisions, chaque division aura ses compagnies séparées : la division n°. 1 prendra toujours la droite.

XXV. Les punitions infligées aux élèves seront la prison, la table de pénitence et les arrêts. Les arrêts consisteront à être placés, pendant la récréation, à l'extrémité de la cour, sans pouvoir sortir d'un cercle donné.

XXVI. Les maîtres de quartier, l'officier d'instruction, les professeur et le censeur pourront condamner à la table de pénitence et aux arrêts. La prison ne pourra être infligée que par le proviseur, et ne pourra durer que pendant le jour. Si la faute d'un élève et la circonstance exigent la prison de nuit, le proviseur en rendra compte au ministre de l'intérieur.

XXVII. Il y aura dans chaque lycée une bibliothèque de 1500 volumes; toutes les bibliothèques seront composées des mêmes ouvrages; aucun autre ouvrage ne pourra y être placé sans l'autorisation du ministre de l'intérieur. Un élève aura le titre de bibliothécaire; il aura deux adjoints. Les ouvrages seront prêtés aux élèves pour qu'ils puissent lire dans leur récréation, les jours de fêtes et de

Digitized by Google

vacances. On leur prêtera les ouvrages qu'ils demanderont. Le proviseur veillera à ce que les ouvrages ne puissent ni se perdre, ni se dégrader.

XXVIII. Il y aura un aumônier dans chaque Lycée.

PARIS.

Le tremblement de terre, du 26 octobre, s'est aussi fait sentir à Saint-Pétersbourg, à Moscow et à Kiew; mais il n'a été violent que dans les deux dernières villes, sans cependant y causer de grands ravages.

Après une sécheresse malheureusement prolongée, les eaux reparaissent dans quelques contrées avec une abondance qui cause de nouveaux ravages. Les environs de Nice ont beaucoup souffert du débordement du Paillon, torrent qui traverse cette ville.

Des lettres d'Irlande annoncent également qu'il est tombé à Dublin une pluie si violente et si continue, que des moulins, des ponts, des pièces de terres des environs de cette ville ont été emportés par l'inondation. Les dommages en mer ne sont pas moins considérables; dix marins de Bullock, qui s'étaient courageusement embarqués pour porter du secours à un bâtiment qui tirait le canon de détresse, ont tous péri dans cette généreuse tentative.

Un arrêté du 16 de ce mois ordonne la formation d'une compagnie d'éclaireurs qui seront employés sur les frontières pour empêcher la contrebande, précaution qui n'est pas inutile, puisque des marchandises anglaises, pour une somme de trois cents mille livres, ont été saisies près de Strasbourg; le tribunal de cette ville a condamné les contrebandiers à une amende d'une valeur triple, et à l'emprisonnement, parce qu'ils en opéraient l'introduction à main armée. Les économistes diront: *Laissez passer*; et ils accuseraient ensuite le gouvernement d'appauvrir l'état faute de savoir l'administrer.

Digitized by Google

Un autre arrêté du même jour donne un uniforme aux employés des contributions directes.

Le gouvernement a nommé une commission de quatre sénateurs : les citoyens Barthélemi, Démeunier, Fouché et Rœderer, pour conférer avec les députés des cantons suisses. On dit, et cela est croyable, qu'on leur communiquera un plan de constitution fédérale et centrale, c'est-à-dire, tellement dans leurs idées et dans leurs habitudes, que tous les vœux seront bientôt remplis.

Le prince de Ruspoli, nommé par le pape grand-maître de l'ordre de Malte, a décidément refusé cette souveraineté.

On parle d'une société de déistes, réunis à New-Yorck, et qui ont la bonté de croire que le déisme est une religion ; ce n'est qu'un sentiment qui peut bien lier l'homme à Dieu, mais qui ne le lie point à ses semblables. Les déistes sont obligés de faire leur morale, ce qui est très-commode ; car ils la font comme ils veulent ; aussi leur est-il toujours permis de dire :

Il est avec le ciel des accommodemens.

Mais une religion révélée a ses dogmes, une morale à laquelle l'homme ne peut rien changer, même alors qu'il y manque ; cela est trop gênant, et je conçois que quand on n'a pas le courage de se faire athée, il faut se faire déiste.

Des lettres de plusieurs départemens confirment que le gouvernement s'occupe d'assurer le traitement des curés de campagne, et que les communes ne seront chargées que de pourvoir au logement de leur pasteur, à l'entretien du culte, et aux réparations tant de l'église que du presbytère. Comme l'état n'assure le traitement qu'aux curés, les communes qui voudront un desservant pourvoiront à ses moyens d'existence.

Digitized by Google

TABLE

Du second trimestre de la troisième année du MERCURE DE FRANCE.

TOME DIXIÈME.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ELOGE de la Pauvreté (par *Delille*), page 5
Conte. 7
Paraphrase du psaume *Quare fremuerunt gentes.* 49
Fable. 97
Sur une chate favorite, noyée dans un bassin de poissons rouges. 145
Remerciement à M. ***. 147
Traduction d'une chanson de Métastase (*la Libertà à Nice*). 193
Le Jardin potager. 241
Œuvre de miséricorde envers les prisonniers. 289
Sur le groupe d'Hercule et Lycas. 337
Invocation à la lumière, (traduit du Paradis perdu, par *Delille*). 385
Fragment de l'Enéide. 433
Le Billet doux. 435
A une Coquette. 436
Paraphrase des versets du *Rorate, cœli, de super.* 481

Digitized by Google

Fable. 483
Bouquet. 484
Au premier Consul. 485
Combat d'Argant et de Tancrède, (traduit de la Jérusalem délivrée, par *de Laharpe*. 529
Sur le début de Mlle. Georges Weimer. 556
Acrostiche. 557
L'Obstacle, (imitation de Métastase). 577
Poésie latine; Chasse au sanglier. 178
Enigmes, Charades et Logogryphes. 7, 53, 99, 147, 198, 243, 294, 338, 388, 436, 485, 557
Sur l'édition des œuvres de P. Corneille, de M. Palissot. 594

SPECTACLES.

Théâtre Français.

Début de Mlle. Georges Weimer. 512
L'Ami vrai. 603

Opéra-Comique (rue Feydeau).

Astolphe et Alba. 175
La Boucle de cheveux. 325
Michel-Ange. 605

Théâtre de Louvois.

Le Mari ambitieux. 224
La Lecture du Tartuffe chez Ninon. 565
La Saint-Jean ou les Plaisans. 514

Théâtre du Vaudeville.

Arlequin Curtius. 84
Attendre et courir. 177
Catinat à Saint-Gratien; les Usuriers; la revue de l'an X. 323
Les Préventions d'une Femme. 515
Emilie ou les Femmes. 516
Le Départ pour la Russie. 607

Théâtre de la porte Saint-Martin.

Pizarre. 85

Digitized by Google

Extraits et comptes rendus d'Ouvrages.

Édition stéréotype de Montaigne. 9
Traité de Législation civile et pénale. 19
Précis historique de la Guerre de la Vendée. 28
Démonstration évangélique. 30
La Boucle de cheveux, (traduit en vers). 55
Physiologie de Richerand. 69
Méthode pour apprendre à lire, etc. 79
L'Expédition des Argonautes d'Apollonius de Rhodes, (traduit). 101
Considérations sur l'Organisation Sociale. 116
Héliogabale. 157
Mémoires historiques et Anecdotes de la Cour de France, pendant la faveur de madame de Pompadour. 165
Sur l'Opulence de la Grande-Bretagne, (trad.). 170
Voyage au nord de la Russie, (trad.) 180
Voyage à la Louisiane. 183
Lettres sur l'Angleterre. 262
Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme. 271
Lettres philosophiques sur la perfectibilité des animaux. 296
L'Esprit de l'Histoire, 305 et 356
Ode latine au premier Consul. 316
Législation primitive, etc. (par M. *de Bonald.*) 391
Les Jeux de l'enfance, poème. 418
Des classes d'hommes de mer. 421
Mélanges de Poésies, (par M. *Desaintange*). 466
Physiologie de Buisson. 500
Voyage en Egypte, (par *Denon*). 539
Poésies de Verlac. 552
Oraison de Cicéron pour Marcellus, (trad.) 581

VARIÉTÉS.

Sur la Lanterne de Démosthènes. 51
Pensées d'une dame. 80
Des paradoxes de Fontenelle, Lamotte et Trublet, etc. (par M. de *Laharpe*). 149, 200, 245, 340 et 404
Nécrologie. 185

Digitized by Google

Odes et Poésies sacrées de Lefranc, (par M. de *Laharpe*). 439 et 487
Dialogue entre un Anglomane et un Anglais. 457
Le Solitaire des bords de l'Océan. 557
Sur le tableau de Phèdre et Hipolyte, de *Guérin*. 596

POLITIQUE.

Vues et réflexions générales.

Sur la fête du premier vendémiaire. 44
Sur les changemens religieux qui s'opèrent en Bavière et dans les Etats de l'empereur. 131
Sur l'Empire et la République Germanique, 230, 276, 325, 370, 425, 609.

EXTÉRIEUR.

Déclarations, Rapports, Proclamations du premier Consul aux Suisses. 142
Lettres du Ministre des relations extérieures au Ministre de Bavière. 286
Extrait du nouveau plan d'indemnisation. 258
Sur la convention qui cède à la France des états de Parme. 382
Sur l'insurrection de la Suisse. (*art. officiel.*) 584

NOUVELLES.

Ratisbonne. 37, 90, 138, 187, 238, 283, 334, 431
Londres. 483, 517, 564
Suisse. 285, 385
Colonies. 192, 487, 612

INTÉRIEUR.

Actes du Gouvernement. 41, 42, 488, 525, 614
Sénatus-Consulte qui réunit le Piémont à la France. 42
Montpélier. 572
Paris. 43, 44, 191, 489, 524, 573, 618

BIBL. UNIV. GENT
Digitized by Google

ANNONCES.

LA RELIGION CATHOLIQUE *est la seule qui soit vraie, et la seule qui réponde à la dignité et aux besoins de l'homme*, par M. LUCET, auteur des *Principes du droit canonique universel*; vol. *in*-8°. Paris, chez *Onfroy*, libraire, rue Saint-Victor, n°. 3; et chez *le Normant*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis l'église.

Cet ouvrage est en forme de dialogues. Un philosophe, qui cherche la vérité de bonne-foi, et un catholique, qui ne veut convaincre que par raisonnement, discutent tranquillement; mais avec l'intérêt qu'inspire un objet aussi important que la religion, quelle est celle qui peut produire les preuves les plus incontestables en sa faveur? Ces preuves sont tellement enchaînées les unes aux autres, qu'il serait imprudent d'en détacher une seule; aussi ne nous permettons-nous aucune citation. Nous ne pouvons que louer le style de cet ouvrage, et le recommander à ceux qui, las des mauvaises plaisanteries, veulent des raisons présentées avec autant de clarté que de bonne-foi.

SOUS PRESSE,

Pour paraître dans le courant du mois de thermidor, chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42; et chez *H. Nicolle*, rue des Jeûneurs, n°. 26:

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE des principaux termes des sciences et des arts,

Contenant

Leur étymologie, leur définition et leurs diverses exceptions; une notice de l'origine et des progrès de chaque branche des connaissances humaines, et une description abrégée des machines, des instrumens et des procédés anciens et modernes employés dans les sciences, les arts et les manufactures.

On y a joint

L'étymologie des mots français tirés du grec, dont il n'est pas moins utile de connaître l'origine, quoiqu'ils n'aient point un rapport direct avec les sciences et les arts.

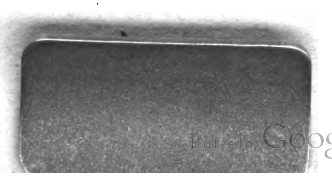
2 gros vol. *in*-8°. de 150 feuilles en petits caractères, à deux colonnes.

SOCIÉTÉ DE COMMERCE

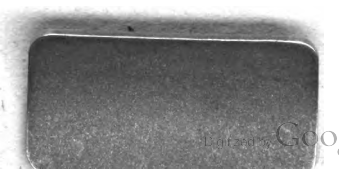
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google